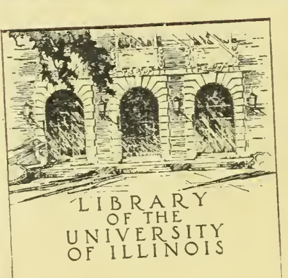
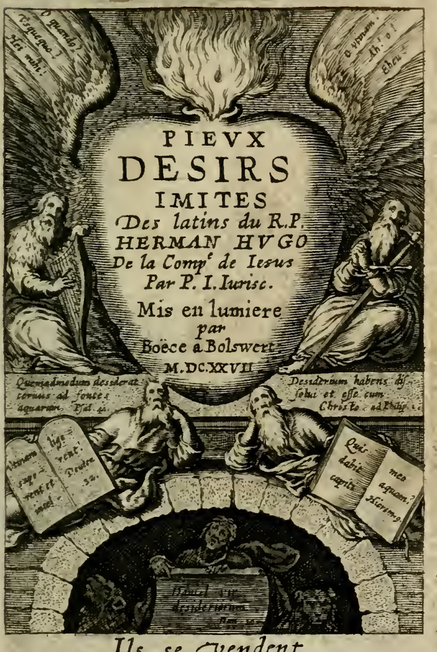


P. J. Meulenaer
canonicus



Ils se vendent
A PARIS
Chez Seb: Cramoisÿ.

A SON ALTEZE SERENISSIME

MADAME

ELISABETH

CLAIRE EVGENE

INFANTE

D'ESPAGNE, &c.

MADAME



A mesme nature qui faict que l'heliotrope regarde continuellement le ſoleil, & que le fer ſe tourne deuers l'aimant, eſt celle, qui commande aux ſubiects d'auoir leurs regards dãs les mains des Princes, & ſe tenir dans des penſées reglées ſelon leurs volontés. Ce debuoir m'a touſiours ſemblé ſi ſainct & inuiolable, que les

diſtances de lieux, & les change-
ments de fortune n'ont peu m'o-
ſter le deſir, ny l'eſpoir de conſacrer
à *V.A.S.* le peu de fleurs & de fruicts
que ie glane, & recueille auec tra-
uail, apres l'heureuſe moiſſon des
plus beaux eſprits que le ciel a vou-
lu doüer de ſes graçes. Mais pen-
dant qu'vne ſi iuſte loy m'oblige à
rendre treſhumble hommage à
V.A.S. par cet ouurage, qui eſt tout
ce que ma petiteſſe me permet d'of-
frir; Ie la voy enuironnée de tant de
ſplendeur & de majeſté, que tout
confus, ie nomme preſque en moy
temerité & preſomptiõ, ce que i'a-
pellois debuoir & obligation. Car
V.A.S. eſtant iſſue des deux plus
grandes couronnes de la Chreſtiẽ-
té, eſt l'admiratiõ de toutes les aul-
tres; elle eſt (ſans enchere) la Pallas
de ce

de ce ſiecle, poſſedant également la gloire des armes, & celle de la ſageſſe, vne Amazone entre les Princeſſes, vne Princeſſe entre les Amazones. Vn nombre infiny de telles conſiderations m'auroit tout à fait retenu, condamnãt mes trop haultes pẽſées; n'eſtoit que ces DESIRS ſe promettent eux meſmes d'eſtre adnoüez, puis qu'ils ſõt PIEVX, & que *V. A. S.* eſt vn ſi clair miroir de pieté. Le nom de CLAIRE ne luy eſtant pas moins deu pour ſes deuotions & ſainctteté de vie, que celuy d'ELISABETH pour ſes vertus diuines & royales grandeurs, & celuy d'EVGENE pour ſes heroiques & continuelles occupations. Cette saincte ſe veſtit en homme, pour auoir plus de commodité de ſeruir Dieu; & *V. A. S.* ayant vn cœur

vrayement genereux, vne ame Royale capable de conduire vn monde entier, regit les hommes, se priuant cependant de tout loisir, & de repos pour l'amour de Dieu. O merueilleuse prouidẽce du ciel d'auoir à la naissance de *V. A. S.* mis dans la bouche de ses parrains des noms si propres & conuenables, à tant de grandes & si diuerses perfectiõs! Que les trois Ames pelerines de ce liure s'adressent heureusemẽt; puis que *la Penitente*, baize les pieds de CLAIRE, *la Saincte*, ceux d'ELISABETH, *l'Amante*, ceux d'EVGENE. Elles viennent d'adorer le Pere commun de tous les Chrestiens, & se prosternent maintenant deuant *V. A. S.* que l'on peut bien appeller la Mere de son peuple, & de la patrie. Cet honneur qu'elles reçoiuẽt

sera

ſera l'arbitre de toute leur fortune; car ſi *V.A.S.* les regarde d'vn œil fauorable: vne infinité de belles ames, imitatrices de ſes royales, ſainctes, & difficiles actions les accueillera ſans doubte, ou ne refuſera pas leur entretien: les nobles ſuiuront leur ELISABETH, les deuotes leur CLAIRE, les laborieuſes leur EVGENE: & toutes liſans ces deſirs ſe voüeront, pour l'accompliſſement & bienheureux ſucces de ceux de *V.A.S.* que Dieu fauoriſe à jamais de ſes plus ſainctes benedictions comme le deſire,

MADAME,

De Voſtre Alteze Sereniſſime

Le tres-humble & tres-obeiſſant ſeruiteur & ſubiect

De Mayence ce 1. d'Auril. 1627.

P. I. I.

ADVIS
AV
LECTEVR.

Vous faites bien, mon cher Lecteur, pour vous, & pour moy, prenant le loisir de lire ce peu de lignes, auant que passer oultre. Ces trois Ames pelerines n'ont pas voulu tenir leurs desirs si secrets & particuliers que vous n'en fussies participant. Si vous estes Latin, vous aurez asseurement beaucoup plus de contentement de les ouir en leur langage naturel; si non, vous prendrez s'il vous plait, en gré l'offre que ie vous fais, de vous exprimer icy leurs conceptions. Ne pensez pas toutesfois que ce sera mot à mot, principalement dans la poesie; où ie me suis donné quelquesfois la liberté de parler aultrement, mais cela sans m'esloigner des inuentions, ny de la disposition de l'ouurage, ce sont mesmes personnes vestues d'aultres façons. Le reste qui va par discours libre, & saillies, sans liaisons, ny consequences, ne vous semblera non plus estrange; si vous considerez que ce sont seulement raports, & citations, des SS. Peres, &

Docteurs

Docteurs de l'Eglise, qui sont la chaqu'un par soy, & tous pour vous. Mesme, cette independance vous sera peut-estre agreable, puis qu'elle ne vous oblige pas à lire long temps, mais à toute periode vous laisse libre, & permet que vous vous retiriez sans inciuilité. Ainsi vous aurez vn entretien, sans occupation; vne recreation, sans lassitude; vne doctrine, sans estude. Imaginez vous d'estre en vn iardin, vous y cueillez des roses si vous voulez, ou vous contentez seulement de la veüe. Mais vzez de tout auec iugement & discretion, & vous souuenez que les mesmes fleurs dont les abeilles tirent le miel, seruent aux cantharides pour faire du poison. Adieu.





Domine, ante te omne desiderium meum, et gemitus meus à te non est absconditus. Psal. 37.

0

A

IESV CHRIST
DESIR
DE COLLINES ETERNELLES
AMOVR

ET

DESIR VNICQVE
DE L'AVTHEVR.

Seigneur tout mon desir est deuant toy, & mon gemissement ne t'est point caché. *Psal. 37.*

MOn cœur ardent de mille vœux,
Cele si bien ce que ie veux,
Soutenant vn combat extreme:
Que iamais l'on n'a peu sçauoir,
Ce que ie fuy, ny ce que i'ayme,
Par les signes que i'ay faict voir.

Personne

Perſonne dis-je ne le ſçait,
Fors que celuy qui tout perfaict,
Void les choſes les plus cachées.
Et de qui les puiſſantes mains
Sans eſtre iamais empeſchées,
Foüillent dans les ſecrets humains.

Luy, ſeul Iuge de mes trauaux,
Cognoit tous mes biens & mes maux,
Pendant qu'en ſecret ie ſouſpire.
Et luy ſeul à des yeux ſi clairs,
Que voyant le but où ie tire,
Il fend mon cœur de ſes eſclairs.

Mais ie ſerois ſans iugement,
Si ie portois mon ſentiment,
Dedans vne oreille eſtrangere.
I'aurois bien l'eſprit indiſcret,
Si ma voix eſtoit ſi legere,
Que de publier mon ſecret.

Si toutefois mon cœur brulé,
Penſoit de ſe voir conſolé,
Par cet ordinaire artifice:
Mes deſirs qui ſont ſans diſcours,
Treuuans vne oreille propice,
Auroient auſſi-tot du ſecours.

Mais

Mais l'oreille de quelque amy,
Ne pourroit iamais à demy,
Soulager ma ſecrette plainte:
Et puis mes deſirs ſont ſi forts,
Qu'il faut les tenir en contrainte,
Pluſtot qu'aduoüer leurs efforts.

Les cris de Rachel eſlancez,
Pour plaindre ſes fils treſpaſſez,
Se firent hautement entendre;
Mais helas, comme elle ne peut
Reſuſciter leur froide cendre,
Ny rien gaigner, elle ſe teut.

Comme nous ſentons que le feu
S'allume, & s'eſteint peu à peu,
Viuant & mourant en ſa cendre;
Et comme on voit reboire à l'air
Les eaux qu'il a ja faict deſcendre,
Pour les faire encore couler;

Ainſi ie penſe faire mieux,
Rebeuuant les pleurs de mes yeux,
Sans leur donner plus longue courſe:
Et tiens pour vn juſte deſſein,
D'en retenir l'eau dans ſa ſource,
Ou la remener en ſon ſein.

Quels ſont donc mes gemiſſements,
Combien je ſouffre de tourments,
Lors que triſtement je ſouſpire:
Ce que j'ay de peine & d'effroy,
Aucun mortel ne le peut dire;
Nous le ſçauons Dieu ſeul & moy.

Quel eſt le bonheur que je veux,
Empliſſant les riues de vœux,
Sans dire le bien où i'aſpire:
Ny quel deſir me faict la loy,
Aucun mortel ne le peut dire;
Nous le ſçauons luy ſeul & moy.

Quelles ſont mes intentions,
Et combien j'ay de paſſions,
Quand je crie, & quand je ſouſpire:
C'eſt vn ſecret ſi plein de foy,
Qu'aucun mortel ne le peut dire,
Nous le ſçauons luy ſeul & moy.

O combien de diuerſes fois,
Mon eſprit changet-il de voix,
Comme vn bouffon de perſonnage.
Combien de fois l'œil & le front,
Sont contraires à mon courage,
Et le dementent ſans affront!

Pen-

Pendant que la rage au dedans,
Auec ses aiguillons ardents,
Deschire quelque ame aueuglée:
L'on voit vn visage serain
Et parmy la dance reglée,
Chacun marche de mesme train.

Les pleurs sont indignes de foy,
L'on sçait bien leur donner la loy,
Pour mentir auec bonne grace.
Et le rys se voit si moqueur,
Qu'il paroist souuent sur la face,
Quand la tristesse est dans le cœur.

Lors que l'on me voit fondre en pleurs,
On pense que de grands malheurs,
Me soient predits par cet augure.
Et si mon rys est escouté,
L'on croit qu'vne bonne aduenture,
Se soit rangée à mon costé.

Ah, c'est auoir mal remarqué:
Mon visage est si bien masqué,
Qu'on n'en peut descouurir les feintes.
Ie rys quand je suis en tourment,
Et vers moy les pleurs & les plaintes
Sont marques de contentement.

Pro-

Prothee ne change point tant
L'air de ſon viſage inconſtant,
Paſſant de rochers en riuages.
Que les eſprits diſſimulez,
A qui leurs vœux ſont des viſages,
Touſiours diuerſement moulez.

Perſonne n'entend mes ſouſpirs,
Tous mes tourments, & mes plaiſirs,
Repoſent en vn doux ſilence.
Nul diſcours ne les a tracez,
Nous deux en auons cognoiſſance,
Deux ſeulement; & c'eſt aſſez.



LIVRE PREMIER,

GEMISSEMENS

DE L'AME

PENITENTE.



Anima mea desiderauit te in nocte . Isaiæ 26.

1.

I.

Mon ame t'a desiré de nuict. *Isaie. 26.*

HE, quelle triste nuict me couure de son aisle!
Son voile tenebreux la rend esgale à celle,
Qui couurit autrefois d'vne sale vapeur
L'AEgypte opiniastre, & luy fit tant de peur.
Vne nuict trop espaisse, vne nuict trop horrible,
Fascheuse, longue, affreuze, effroyable & terrible:
Nuict qui meriteroit qu'en pozant le compas
Pour mesurer le temps, on ne la marquast pas.
Ie croy qu'au temps d'hyuer lors que la petite ourse
Ne traine qu'à regret sa pareßeuze course:
Les Scythes engourdis dedans l'obscurité,
Voyent la lune triste auec plus de clairté.
L'air des Cimmeriens, que les yeux des estoiles
Ne regardent iamais, a de plus tendres voiles,
Et n'est point aßiegé par des brouillards si laids.
Pluton Roy des enfers, n'eut iamais son palais
Si bien paré de noir, quoy que l'on face croire,
Que la nuict mesme y loge, en vne loge noire.
Car combien qu'il soit vray, qu'en ce triste seiour,
L'on ne voit iamais rien, ny de nuict ny de iour:
Les ames toutefois ne sont pas condannées
A ne sçauoir que c'est de nuicts, ou de iournées.
Au plus fort de la nuict, au plus obscur manoir,
Tout ce peuple muet, voit bien que tout est noir.
Et les Cimmeriens ont la veüe aßez bonne,
Pour voir qu'en plein midy le iour les abandonne.
La Lune est pour six moys sur ce triste orizon,

Le soleil pour autant retreuue sa saison;
Son œil esclaircit l'air, sa chaleur fond la glace,
Et replace le iour, où la nuict auoit placé.
Mais mon sort confiné dans ce lieu criminel,
M'entourne incessamment d'vn brouillard eternel;
Et ne permet iamais que flatant mon desastre,
Le ciel me face voir, le feu d'vn petit astre.
Mesme l'on m'a tranché le seul soulagement,
Qu'ont les plus aueuglez en leur aueuglement;
Faisant que detenu dans cez cahots funebres,
Mon esprit n'entend pas qu'il demeure en tenebres.
Mais bien tout au rebours, au lieu de rechercher
L'aspect du beau soleil, qui luy doibt estre cher;
Il se plait en son ombre; ennemy de lumiere,
Au poinct de la treuuer, il retourne en arriere.
Il fuit le choc du iour, & court dans vn cercueil,
S'y passant des vapeurs, d'vn insolent orgueil.
Qui dérobant à l'ame, vne flame celeste,
Vest son aueuglement d'vne robe funeste.
La folle ambition ne sçauroit endurer,
Qu'vn soleil si luisant vienne pour l'esclairer.
Et l'impudent amour, noircy de mille crimes,
Portant des feux bastards, chasse les legitimes.
Helas! toutes les fois qu'vn malheur me conduict,
Au rencontre fatal de cette triste nuict:
Mon ame incontinent se sent si despourueüe,
Qu'vn nuage de mort s'espanche sur sa veüe.
Les destins sont plus doux, vers les yeux de noz corps,
Pour les entretenir, le ciel faict des accords.
Et la vicißitude, ore blanche, ore brune,
Donne vn soleil de iour, & de nuict vne lune.

Mais

Mais que peut la raison, auec la volonté?
Quand elle doibt marcher, sans aucune clairté.
L'ame suiuant leur pas, se fournira de guides,
Qui la feront errer parmy des landes vuides.
Auoir des yeux bien faicts, & ne voir point les cieux;
C'est vn plus grand tourment que de n'auoir point d'yeux.
Le pelerin surpris d'vne ombre trop hastée,
Qui luy donne en vn bois vne triste nuictée:
Se remet en chemin plus ioyeux que deuant,
Aussy-tot que le jour vient du soleil leuant.
Mais cette triste nuict n'est iamais moins obscure;
Sa fin ne vient iamais, tousiours son regne dure.
Et quelque heure qu'il soit, son obstacle mutin
Empesche le soleil de paroistre au matin.
Quand aux plus froids hyuers le iour se precipite,
On attend de reuoir vne clairté subite:
Et chacun qui l'attend d'vn visage riant,
Se tourne de bonne heure au costé d'Orient.
Pour dire le premier quand il verra l'aurore,
Voicy le beau soleil, qui nous esclaire encore.
D'vne mesme façon mon œil au ciel bandé,
S'apreste à voir le iour, que i'ay tant demandé.
Tantost ie perds l'espoir, apres ie me console:
Ie me tourne vers l'un, & puis vers l'autre pole.
Helas! combien de fois inuoquant ton retour,
T'ay-ie dit: o mon iour, redonne moy le iour?
R'allumez vos rayons, clairtez bien fortunées,
Que ie n'adore plus, depuis tant de iournées.
Leue toy beau soleil pour t'aprocher de nous,
Descouure la moitié de ton visage doux;
Ou m'en fay voir au moins vn bord, vne parcelle,

Ie me contenteray d'vne ſeule eſtincelle.
Meſme s'il ne te plait, que ce peu de clairté
Entre dans les cabots, où ie ſuis arreſté:
Conſeruant le deſir de voir ta ſaincte face,
I'eſpereray touſiours d'eſtre remis en grace.



Mon ame t'a desiré de nuict. Isaie. 26.

IL a esté vn temps que ie ne vous cognois-sois point: o malheur à ceste sale & mise-rable saison, durant laquelle ie n'ay point eu cognoissance de vous: malheur à ce triste & funebre aueuglemẽt, qui m'a si longs temps priué de vostre chere veüe; vous m'auez en fin esclairé, saincte & fidelle lumiere du monde, & lors i'ay commencé à vous veoir. *Aug. Soliloq. cap.* 31.

Mais que i'ay long tẽps esté sans vous co-gnoistre! douce & veritable clairté, & qu'il estoit desja tard, quand vous auez commen-cé de rayonner sur moy. Aussy y auoit-il vne grande espaisse & tenebreuse nuée deuant les yeux de ma vanité, tellement qu'en au-cune façon ie ne pouuois veoir le soleil de Iustice ny la lumiere de verité. I'estois tout enueloppé & comme emmailloté dans les tenebres, filz de la nuict, & miserable nour-riçon de l'obscurité. I'aymois ma sombre & tenebreuse demeure, parce que ie n'auois iamais veu les beaux rayons de la lumiere. I'estois entierement aueugle, & me plaisois en mon aueuglement, passant d'vne obscu-rité dans vne autre, & marchãt continuelle-mẽt en tenebres. Qui m'a retiré de ces infe-ctes cauernes? où ie trainois de malheureu-ses nuicts, estãt assis au milieu d'vne obscure & puante vapeur, & parmy les ombres ef- *Ibidem cap.* 33.

froyables de la mort. Qui at-il esté, qui m'a pris charitablement par la main, pour me tirer de ces antres soubsterrains? Qui est celuy qui m'a si liberallemēt esclairé? I'estois couché dans ces paresseuses ordures, sans pouuoir me leuer, & sans desir que quelqu'vn s'aduança pour m'en faire sortir. Ie ne le cherchois point, il m'a cherché; ie ne l'appellois point, & luy mesme est venu m'appeller. Ouy mon cher secours, vous m'avez appellé; me faisant mesme entendre vostre propre nom, parlant d'enhaut comme vn tonnerre, qui bruit de loing: vous auez poussé de puissantes parolles, penetrant subitement l'oreille interieure de mon cœur. *Que la lumiere soit faicte* (avez vous dit) & voilà qu'incontinent le iour s'est monstré. Cette grande & noire nuée, qui m'affigeoit, s'est escartée, ces brouillards espaix, qui m'auoiēt tousiours couuert les yeux, ont esté dissous. I'ay commencé d'auoir l'vsage de vostre clairté; i'ay discerné vostre voix, entre tout ce que i'entendois, & vous ay recognu à la parolle. I'ay dit en fin: O Seigneur, sans doute vous estes mon Dieu, c'est vous qui m'auez tiré des tenebres, & qui m'auez deliuré des ombres de la mort: c'est vous qui m'auez appellé, pour iouyr de vostre admirable lumiere, que ie voy maintenant; ie vous doibs biē rendre mille actions de graces mon illuminateur, puis que me retournāt à vous, par

vn

vn coup de voſtre grace, i'ay veu l'abyſme eſpouuantable, dans lequel i'eſtois eſtendu; & lors ſaiſy d'vne ſoudaine horreur, conſiderant les fanges, où ie m'eſtois couché, cõme dans vn lict eſpouuanté par l'aſpect des precipices entrecoupez, par où i'auois couru durant mon aueuglement, tremblant & friſſonnant de peur: I'ay abominé ces malheureuſes tenebres, que i'auois careſsées; i'ay deteſté ce bandeau fatal, qui m'auoit couuert les yeux, pour m'empeſcher de voir la lumiere du ciel. Qu'elle ſoit donc maudicte cette lourde ignorance, où ie me ſuis entretenu ſans paſſer en voſtre cognoiſſance. O Seigneur ie vous offre les infinies actions de graces que ie vous doibs, pour m'auoir eſclairé, doux illuminateur de mon ame aueuglée, & pour auoir voulu, que mon eſprit ignorant & meſcognoiſſant euſt le bien de vous cognoiſtre, & de vous recognoiſtre: Ie ne vous ay cognu que bien tard, verité plus ancienne que les ſiecles; ie ne vous ay pas cognu depuis le matin de ma naiſſance, mais ſeulement au ſoir, & ſur le declin de mon aage, eternelle verité. Vous eſtiez dans la clairté, & moy dans les tenebres, par-ce qu'il ne ſe pouvoit pas faire, que ie fuſſe eſclairé ſans vous; & tout ce qui eſt hors de vous, comme i'eſtois, ne ſçauroit iamais auoir le rencontre d'aucune clairté.

Vous eſtes la lumiere o Seigneur; vous

Aug. Soliloq. cap. 17. estes l'esclair, l'esclat, & la splendeur des enfans de clairté; vous estes vn beau iour, qui n'a point de nuict, vn doux & gracieux matin, qui se maintient tousiours en vne verte & fleurissante ieunesse, sans estre fané par les cuisantes ardeurs du midy, ny flestry par les fades langueurs du soir; vous estes vn soleil sans ombre; ceux qui marchent à la faueur de voz rayons, ne se fouruoyent iamais, & les infortunez qui n'en soient point esclairez, doibuent fendre des obscuritez palpables; leurs pas s'enfoncent & s'attachent dans vn espaix limon de tenebres, parce qu'ils sont, & vont sans vous, qui estes la lumiere & le iour du monde.

D. Greg. in Iob. c. 21. En Effect durãt tout le cours de ceste vie, nous ne pouuons conter que des heures de nuict. Pendant les veilles & sentinelles que nous y deuons faire: ouurons les yeux de l'interieur tout autãt que nous pourrons, ce que nous apperçeurons de clairté, sera si mince, & si foible, qu'il nous faudra vueillons ou point aduoüer, que nous sommes encor fort esloignez du iour, & que nous faisons iugemẽt des obiects plus au rapport d'vne incertaine & doubteuse imagination, que sur quelques bonnes & veritables preuues, ou discours sagement arraisonnez. Aussy le Prophete sentoit biẽ, qu'il y auoit quelque broüillard, qui faisoit forme entre sa veüe, & la face de Dieu, quand il disoit: *Mon*

ame

ame vous a desiré pendant la nuict, comme si tout ouuertement il eust voulu dire: pendant que l'obscurité m'enceint de toutes parts, en ceste chetiue & tenebreuse vie, ie suis bien espoinçonné d'vn puissant & pressant desir de me ioindre à vous; mais tant d'infirmités & de nuages m'enuironnent, que ne pouuant rompre ces barrieres, qui sont entre vous & moy, ie suis forcé pour le present, de me consoler, en la seule esperance qui me reste, attendant la possession du vray contentement où i'aspire.

C'est vne ambition fort facile & bien ordinaire à l'homme de desirer beaucoup de choses du Seigneur, sans toutesfois desirer le Seigneur mesme. *Aug. in Ps. 76.*

Ce monde que nous habitons a ses nuicts, qui ne sont iamais courtes, ny en petit nombre. Mais pourquoy dis-je seulement qu'il a des nuicts? puis que l'on ny peut quasi iamais remarquer autre temps que celuy de la nuict; qu'il est luy mesme vne nuict perpetuelle, & qu'il tient commerce, & conuerse continuellemẽt auec les tenebres? La malicieuse perfidie des Iuifs est vne nuict; la grossiere & lourde ignorance des Payens est tellement aueuglée, qu'elle est entierrement priuée de lumiere; l'opiniastre imposture des heretiques est vne obscurité; & mesme la hantise & conuersation charnelle d'vn trop grand nombre de faux Catholicques est si *Bern. in Cant. serm. 73*

est si tenebreuse, qu'elle fait souuent choper à quelque pierre de scandale. la nuict n'est elle point par tout, où l'on ne peut discerner ce que l'esprit de Dieu veut faire veoir? c'est nous tromper, si nous esperons, que parmy tant de nuicts nos yeux seront assez penetrants pour fendre tous ces nuages, & ietter leurs regards droictement sur le soleil de iustice, & dans la lumiere de verité. C'est nous flater de croire, que tenant des lampes esteintes & toutes mortes, nous puissions heureusement chercher & trouuer vn sainct Espoux. Le jour ne s'accorde pas si facillement auec la nuict, & la lumiere ne dresse pas comme cela des intelligences auec les tenebres.

Bern. de ascens. Dom. serm, 6. Où trouuerons nous donc la verité parmy tant de mensonges? d'où nous viendra la charité dans ce maudit & miserable siecle? Comment rencontrerons nous vn droit & fidelle sentier parmy les landes & brigandages de ce monde espineux & tortu? qui fait gloire de sa malice, & qui n'a point de voye, qui ne s'aboutisse en des gouffres d'impietez. Pensez vous treuuer quelqu'vn parmy ces regions barbares, qui touché de pitié de voir vostre esprit aueuglé, s'employe pour vous leuer les tayes des yeux? qui vous treuuant parmy ces regions cimmeriennes & tenebreuses, allume vn flambeau pour vous conduire ailleurs, que par les preci-

precipices qui vous attendent à tout bout de champ, & comme loups rauiſſants ſont touſiours preſts pour vous engloutir? Nous ne treuuerons iamais ceſte prudéte & fidelle guide, ſi ce n'eſt que nous retournant à IESVS CHRIST, & le recherchant auec toutes noz affections, nous obtenions qu'il retire luy meſme ce voile, qui nous couure le cœur. Car ceſt de luy ſeulement, en luy, & par luy, qu'il eſt eſcrit, que ceux qui reſidoient en vne region couuerte des ombres de la mort, ont commencé de voir la clairté.

Graces à celuy qui me voyant fugitif & deſuoyé, m'a recherché ſi diligemment, pour me conduire apres m'auoir treuué; nō pas au ſupplice comme vn criminel, tel que j'eſtois, mais à la liberté; qui me rappellāt de la mort, m'a remis en la libre & paiſible poſſeſſion de la vie, voulant que ie ne fuſſe pas entierement priué de lumiere, demeurant toutefois au milieu de la nuict; car vne longue vie en ce ſiecle n'eſt veritablement qu'vne longue nuict, la quelle en fin s'eſt veüe capable de reçeuoir la lumiere; d'autant que IESVS CHRIST le vray ſoleil eſt deſcēdu dans ceſte nuict; il a pris la chair, & le corps de ce ſiecle, & nous a rendu la nuict toute claire. Cette femme ayant perdu ſa drachme, allume la lampe pour la chercher. La ſapience de Dieu auoit perdu ſa drach- *Aug. in Pſ. 138.*

drachme; qu'est ce que cette drachme? c'est vne piece de monnoye, où l'image & le pourtraict de nostre Prince estoit marqué; car l'homme auoit esté fait à l'image & semblance de Dieu. Cette piece estoit perdue, que fait ceste femme sage; elle allume vne lampe, ceste lampe est d'argille; mais elle contient la lumiere à la faueur de laquelle ceste drachme se peut retreuuer. Ainsy la lampe de la sapience diuine est la chair de IESVS CHRIST; elle est faicte & moulée de terre, mais elle esclaire par sa parole, & retreuue ceux qui s'estoient perdus. La nuict s'est changée en lumiere pleine de resiouyssance; les heures de la nuict sont deuenues celles de mes delices; IESVS CHRIST s'est rendu tout nostre contentement, & tous noz contétemẽts n'ont plus esté qu'en luy.

Aug. lib. 7. confess. cap. 10.

O Eternelle verité, o vraye charité, o chere eternité, vous estes mon Dieu, c'est apres vous que ie souspire de iour & de nuict: tout aussi-tost que ie vous ay cogneu, vous m'auez pris en vostre protectiõ, & m'auez retenu, affin que ie recognusse, que ce que ie voyois en vous estoit quelque chose de veritable; & que moy qui vous voyois desja, n'estois encore veritablement rien; vous auez rabatu l'infirmité de mõ regard, rayonnant & resplendissant dedans moy violemment, ie me suis senty tout glacé d'horreur & d'effroy, deuant vostre puissance, tout enflammé d a-

d'amour & d'affection deuant voſtre douceur. I'ay deſiré de m'aprocher plus prés de vous, mais en fin i'ay remarqué que tous voz ſentiers eſtoient bien differents de ceux par où i'auois paſſé, & que i'eſtois encore infiniemẽt eſloigné de ce but, au quel vous m'auez appellé.





Deus tu scis insipientiam meam, et delicta mea à te non sunt abscondita. Psal. 68.

2.

II.

O Dieu tu ſçais ma folie, & mes pechez ne t'ont point eſté cachez. *Pſal. 68.*

EQuitable cenſeur, de qui la ſapience
Faict tout auec compas;
Si voyant nos deffauts tu perds la patience,
Et ne pardonnes pas.
En vain quelque mortel penſe voir abolie,
Sa faute du paßé.
Car on n'en treuue aucun qui n'ayt faict ſa folie,
Et qui n'ayt offensé.
Meſme les grands eſprits, où cette erreur ſeiourne,
S'en plaignent bien ſouuent.
Et chacũ peut biẽ voir, qu'il ſe change, & ſe tourne,
Au gré du premier vent.
Que ſert de pallier nos fautes manifeſtes,
Ayans tous eſté ſous?
Il n'eſt point de mortel, qui voyant bien ſes geſtes,
Ne ſe blaſme à tous coups.
Nos premiers geniteurs, faicts pour eſtre monarches
De ce bas vniuers,
Nous tracerent bien-tot les miſerables marques
D'vn iugement peruers.
Pauures nepueux d'Adã, pour vn morceau de põme,
Vous auez tout perdu!
Poſſedãt tant de biens, peut-on treuuer quelq; hõme
Qui l'euſt plus mal vendu?
Eſau ne monſtra pas vne moindre folie,
Que ces premiers bannis:

Cedant prodiguement pour vn peu de boulie,
Des thresors infinis.
Salomon emporté dans vne erreur funeste,
Et viuant soubs les loys
D'vn amour vagabond, s'est plaint que cette peste
N'exempte point les Roys.
Ainsy ce sage esprit n'a point mal sçeu predire,
Ayant tout contemplé:
Quand il dit que les foux dresseront vn empire,
Qui sera bien peuplé.
Et l'autre auoit raison, qui faisoit des prieres,
Cognoissant bien cecy:
Quand tournãt vers les cieux ses humides paupieres,
Il s'escrioit ainsy.
Pleust à Dieu que ce monde eust vn peu de ceruelle,
Et preuist l'aduenir:
Lors qu'il veut se fouyr quelque abysme nouuelle:
On le pourroit tenir.
Mais il en prend ainsy, nostre sotte ignorance
Nous pousse, & nous espoinct.
Si les esprits humains auoient quelque prudence
Ils n'offenseroient point.
Treuueroit on quelqu'vn, si son ame insensée
Ne marchoit de trauers:
Qui peut dire que Dieu n'a iamais de pensée,
Pour punir les peruers?
Pour pecher hardiment, chacun deuient sophiste,
A Soy mesme trompeur.
Il flate son mensonge, & se rend atheiste,
Pour se rendre sans peur.
Le crime arrache ainsy de cette ame asseruie,

Son propre sentiment.
Et personne ne perd le chemin de la vie ;
S'il n'est sans iugement.
Mais ce ne sont pas là toutes les entreprizes
De nos foibles cerueaux.
On jette tous les iours sur les vieilles sotizes,
Des chef-d'œuures noueaux.
Nous éleuons des tours par dessus le tonnerre,
Et peinons à bastir :
Comme si nous auions à cultiuer la terre,
Sans iamais en sortir.
Et voicy que demain la mort, qui nous retreuue,
Change ses garnisons.
Ne mettõs nous donc pas nostre erreur à l'espreuue,
Bastißant cez maisons?
Nous plantons des lauriers, nous agenceons la vigne,
Pour couurir des berceaux :
Nous traçons des parquets, & rangeons à la ligne
Les ieunes arbrisseaux.
Le troiziesme heritier ne verra en son estre,
Ce que tu veux ranger.
Voilà le grand besoing qu'il faisoit de te mettre,
A faire ce verger.
Vne troupe d'enfans qui s'esbat & se ioüe
En quelque carrefour ;
A les mesmes soucys, maniant de la boüe,
Pour en faire vne tour.
Chacun fait le maçon en dressant ces murailles,
L'vn doibt porter du foin,
Celuy cy de la plume, & l'autre quelques pailles,
Qu'il va prendre bien loin.

L'vn traine vn peu de boys, ſa charette preßée
Gemit ſoubs le fardeau;
L'autre prend vn morceau d'vne cruche caßée,
Pour aporter de l'eau.
Quand l'œuure eſt acheué, tout ce peuple l'admire,
Leur bruit s'entend par tout:
Ils ozent s'aſſeurer, que ce petit empire
N'aura iamais de bout.
Les grands ryent de voir cette police feinte,
Trauerſant la cité:
Et les chagrins vieillards ne peuuẽt ſans contrainte,
Tenir leur grauité.
Dieu qui voit nos foſſez, nos tours, nos citadelles,
N'a pas moins de meſpris:
Et ie croy que vers luy les nids des hirondelles
Sont d'vn außy grand prix.
Qui voudra mieux marquer les peu ſages trauerſes
De nos eſprits tortus:
Qu'il voye ſeulement les fourrures diuerſes,
Dont nos corps ſont veſtus.
Allez voir pour plaiſir quelque ville voiſine:
Les veſtiments diuers
Monſtreront, que tousjours l'on prẽd nouuelle mine,
Par tout cet vniuers.
Si l'on dreße vn theatre, où le peuple s'aſſemble;
Paſſez de rangs en rangs;
Vn ſeul ne trouuera qu'vn autre luy reßemble;
Ils ſont tous differents.
Tout ce monde aßemblé, n'eſt qu'vne maſcarade,
Qui n'a iamais de fin:
Où chacun mal veſtu, ſe rit de la parade,

Qu'il

Qu'il voit en ſon voiſin.
Maintenant qui ne cherche auec vn ſoing eſtrange
Et les perles, & l'or ?
Le trauail des humains ne ſue, & ne ſe range,
Qu'apres ce ſeul threſor.
Et qu'eſt-ce que cet or, dont ton deſir s'enflame,
Qu'vn peu de ſable roux ?
Qui ne merite pas de donner à ton ame
Ny pietié, ny courroux.
Ces perles ſans valeur, pour qui laißant la terre,
Tu t'en vas eſcumer ; (re,
Sont des boutons de glaçe, ou quelques grains de ver-
Qu'on tire de la mer.
Et ce monde inſensé tient auec tant de joye
Ces biens, qui ne ſont rien:
Comme s'il ne falloit aucune autre monnoye,
Pour payer le vray bien.
Pour vn peu de trauail voilà le ciel à vendre,
Mais ayant tout cherché ;
On en treuue fort peu, qui veulent bien entendre,
A prendre ce marché.
O gens ſans iugement ! ces triſtes amertumes
Vous paroiſſent du miel:
Et vos deſirs, confits dans ces fauſſes couſtumes,
Ne veulent rien du ciel.
Vous voulez confiner dans des goufres de ſable
Vos eſprits criminels :
Sans penſer que ça bas le bien eſt perißable,
Ceux du ciel eternels.
Si quelqu' enfant au ieu, choiſißant ſans malice,
Si fort s'abuſeroit,

Nous les condannerions au pueril ſupplice,
En luy donnant le foict.
On diroit auſſy tot que deux grains d'hellebore,
Leur viendroient bien à poinct.
Nous qui manquons autant, ou d'auantage encore,
Ne nous en donnons point.
Ils peuuent diſcerner l'argent entre la paille,
Le fer d'auec le boys.
Si-tot que pour ſçauoir quelque choſe qui vaille,
Ils ont quité les noys.
Nous auōs moins de sēs, en nous trōpāt nous meſmes,
Et ne rougiſſant pas:
Quand nous eſtimons moins les richeſſes ſupremes,
Que celles d'icy bas.
O medecins expers, vous auez de l'ouurage
A les faire ſaigner:
Puis qu'ils ſont ſi troublez, quelque ſoudaine rage
Pourroit bien les gaigner.
Mais ce grand gouuerneur, de qui les mains Auguſtes
Ont par tout du pouuoir,
Nous voyant inſenſez, paſſe nos faicts iniuſtes,
Et feint de n'en rien voir.
Meſme le plus ſouuent il ſe tient la veüe haute,
Ne regardant qu'aux cieux:
Ou pour faire ſemblāt, qu'il ne voit point ma faute,
Ses mains couurent ſes yeux.
Il ſçait que j'ay beſoing d'vn tuteur qui gouuerne
Le peu que j'ay de bien.
De peur que les voleurs, les dez, ou la tauerne,
Ne m'en rauiſſent rien.
Qu'il me fourniſſe donc quelque ſage qui m'ayme,

Et

Et qui puisse m'aider.
En mez difficultez; ou qu'il prenne luy mesme
Le soing de me guider.

O Dieu tu sçais ma folie, & mes pechez ne t'ont point esté cachez. Psal 68.

IE suis le plus insensé de tous les humains, & la sagesse des hommes n'est point auec moy: je n'ay point apris la sapience, & ne cognois point la science des Saincts. *Prou. 30.*

Pleust à Dieu que vous supportassiez quelque chose de mon insipience! Car la folie est liée & attachée au cœur de l'enfant. *2. Cor. 11. Prou. 22.*

Mais voulez vous cognoistre celuy qui est insensé ou du tout fol? ie ne vous puis respondre autre chose, si non que celuy là est priué de sa sagesse & hors de sens, qui ne considere pas, qu'il a icy à faire la vie d'vn pelerin, qui doibt marcher continuellemēt pour paruenir en fin & se reposer en l'eternelle joye d'vn paradis. qu'il ne prend pas garde, qu'il est banny, quoy qu'il seiourne en vn triste bānissement; celuy là est parfaitement fol, qui cognoissant bien qu'il ne faict que viuoter parmy tant d'empechements & de chagrins, n'aduise & ne tasche *Tom. 9. Aug. in Spec. peccat. cap. 8.*

 point

point à ſe deliurer de la miſere de ce monde, par les merites d'vne bonne vie.

Dites donc, que vous eſtes fol, & vous ſerez ſage; mais dites, dites, & le dites dedans de vous meſme: parce qu'il eſt comme vous dites. Si vous le dites, ne penſes pas le dire ſeulement deuant les hommes, & ne le dire point deuant Dieu; quant à vous meſme, quant à ce qui vous touche, vous eſtez entieremẽt tenebreux; car quelle differẽce y at-il d'eſtre fol & d'eſtre tenebreux dãs le cœur?

Aug. ep. 119. Quel eſt ce fol, qui ſe change comme la lune, & ſe metamorphoſe en mille figures differentes & contraires, ſi non Adam par lequel tous les hommes ont peché, & ſe ſont treuuez capables d'iniquité.

Baſil. hom. in Pſ. 37. Dauid appelle ſa faute, ſa folie, & ſon inſipience, comme procedant d'vne lourde & ſupine folie; car tout peché ſe preſente, s'inſinue, & ſe cõmet par l'entremiſe de la folie.

Ceux donc qui perſeuerent dans l'iniquité, qui deſcendent d'vne iniuſtice dans vne aultre, comme par des degrez attachez enſemble, qui deſuoyez du chemin de vertu, demeurent content en leur deſuoyement, qui s'esjouiſſent & fondent en delices parmy les abominations, ne ſent rien diſſemblables aux porceaux, qui ſe veaultrent & ſe baignent voluptueuſement parmy les plus noires, plus ſales, & puantes ordures. Or il monſtre en quelles angoiſſes il ſe treuuoit e-

ſtant

ſtant tombé dans ſon peché: *Parce qu'en certain temps mon cœur a eſté troublé, ma vertu m'a laiſſé, la lumiere de mes yeux s'eſt eclypsée, & n'eſt plus auec moy*; car pendant le temps du peché (dit-il) cette partie de l'ame qui eſt capable de raiſon, eſtoit agitée d'vne eſtrange perturbation : elle eſtoit tellement meſlée, noyée, & confondue, dans l'affection dereglée qui ſurnageoit, que l'on ne pouuoit en aucune façon la recognoiſtre. Cet eſprit de contradiction qui l'auoit fait proditoirement trebucher dans le peché, l'entouroit d'vne noire & prodigieuſe nuée, & la reueſtoit de tenebres, afin qu'elle ne peut veoir les embuſches qui luy eſtoient dreſsées, ny les precipices par où ce malicieux traiſtre la conduiſoit : il l'auoit coiffée par deriſion d'vn chaperon de folie, la tirant par tout où il vouloit; ainſy qu'vn ours enchaiſné par le mufle, il s'enjouoit cõme d'vne ſotte. pourtant dit-il: *mes cicatrices ſe ſont pourries deuant la face de mon inſipience.* ainſy ſon cœur a eſté troublé, parce qu'il auoit eſté en inſipience, & eſtoit deſcheu de la vertu de prudence.

Il s'eſt fort proprement ſeruy du mot d'inſipience ou de folie, pour dõner vn nom conuenable à ſon peché; par-ce que celuy qui eſt ſage, ne le commet jamais. *Orig. in Pſ. 37.*

Il n'y a rien qui ſoit pire ny plus dangereux que le peché; rien qui cauſe de ſi triſtes reuolutions, ny face naiſtre ſi ſoudainement *Chryſ. hom. 17 Gen. 14.*

des cataſtrophes plus tragicques;il deſrobe à ſon entrée le iugement aux eſprits les plus iudicieux, & rend comme des ſpectacles de folie ceux qui peut-eſtre eſtoient auparauãt admirez pour des prodiges de ſageſſe.

Chryſ. hom. 41 in c. 6. Ioan.

Le Prophete dit pour ce ſubiect : il ny a point de ſanté en ma chair deuant la face de mon inſipience : afin qu'il declare que tout peché prend ſon origine de la folie ; car celuy qui s'eſtudie à la vertu, & qui craint Dieu, remporte le bruict & le fruict de ſageſſe. Le commencement de ſapience (dit-il) c'eſt la crainte du Seigneur: que ſi cela eſt vray, le meſchant qui n'a point la crainte de Dieu, ne ſçauroit iamais eſtre appellé ſage, ny tenu pour tel; & celuy qui ne poſſede point ceſte veritable ſageſſe, eſt poſſedé du faux & tenebreux eſprit de folie.

Chryſ. hom. 4. in Ioan.

Car ie ne treuue du tout point de difference entre ceux que nous appellons inſenſez, & ces autres qui deçeus par le fade eſclat des choſes de la terre, admirent des hapelourdes, les priſent comme pieces rares, font grand cas de ces amas de potirõs, qui pourriſſent le ſoir meſme de leur naiſſance: & ſemblables à ceux qui ſongent, ſe flatent en la iouyſſance imaginaire d'vne menſongere felicité, ils ſe font croire qu'ils poſſedent à foiſon des grandes & incomparables richeſſes, & ne poſſedent rien ; ilz ont vne abondãce feinte auec vne diſette veritable.

Ilz

Ilz pensent iouyr de mille delices, dont ils ne jouyssent point; ilz se paissent de quelques fumées de douceur; ils caressent & embrassent des phantosmes de contentement, & n'entendent iamais qu'ils ont esté lourdemēt abusez, ny ne recognoissent leur maladie, que quand ils ont reçeu leur guerisson; ilz voyent qu'ils ont estez insensés, apres seulement qu'ils ont recouuré leur bon sens esgarés.

Il te semble que ie resue comme vn fiebureux au plus fort de son acces, quand ie parle ainsy: tu crois que ie raddotte, & que mes discours sont ceux de quelque vieille, laquelle acroupie au coing d'vn feu racompte des fables aux petits enfans, & rentre en enfance elle mesme. Voilà le iugement que tu fais de mon iugement, toy homme d'vn grand & sage conseil, dans le cerueau duquel la sagesse a peut-estre versé & alembiqué toute sa quintessence, que la prudence mesme a choisy pour son siege: toy seul capable de rendre des oracles, ayant la memoire de tout le passé, la cognoissance du present, & la preuoyance de l'aduenir: Toy dis-je qui tient cōme soubs la clef & cōme en reserue mille belles inuentiōs, au moyen desquelles tu treuues tous les iours des nouuelles praticques, pour amasser en peu de temps de grandes richesses: tu deuines en quel endroit de son sein la terre a de meil-

Aug. in Ps. 38.

meilleures mines; ton esprit noircy comme vn cyclope borgne suc incessamment entre les forgerons, qui te batent, diuerses sortent de crochets, pour deschirer les entrailles de ceste innocente mere des humains, & pour arracher auec violence du fond de sa poitrine, ces infames metaux, qu'elle n'auoit si soigneusement cachez, que pour esloigner de toy la contagion d'vn si dangereux attouchement; tout haletant, & pantelant de chaleur au milieu de ce miserable ouurage, cette auare soif te brusle & te presse si fort, que tout desesperé, tu bois sans cesse, & creues plustost que de t'assouuir; mais comme tu t'abreuues inutilement des eaux sales & corrumpues d'auarice, tu te respais des puãtes fumées de la vanité. Te voilà tellement embroüillé & embarassé dans les affaires d'autruy, que tu ne penses plus au tiennes propres; rien n'est bié fait, s'il ne passe par tes mains; tu donnès des maximes aux ambassadeurs; dictes des loix aux magistrats; veux enseigner les Roys à porter les couronnes, & penses estre digne tout seul de gouuerner les empires; ton esprit qui s'estime si capable, veut faire paroistre qu'il n'ignore rien: voilà donc qu'il s'abaisse par auarice non seulement iusques à descendre dans les boutiques des artisans, pour en tirer quelque chose, mains dans les esgouts & centines publicques: quelque sale
gain

gain que tu façes, la monnoye ne t'en est iamais de mauuaise odeur; tu tiens encor aux champs la queüe de la charue, afin de contraindre la terre, à contenter par vne plantueuse moisson ton insatiable conuoitise. Il faut que tu treuues par tout à prédre; il n'est point de si mauuaise cause, ny si desesperée, que tu ne plaides, pourueu que le client ayt dequoy dorer tes paroles; tu renuerses toutes les preuues contraires à tes allegations, tires & entraines de force toutes les voix d vn conseil; pour ne te pas croire, il ne faut pas t'escouter; car les charmes de ce doux langage ensorcellent si delicieusement tes auditeurs, qu'ils reçoiuent les mensonges pour veritez, & les calomnies pour iustes & innocentes accusations. Tes opinions, ce te semble, doibuent passer pour l'ame de la loy; il faut qu'elles soient plus puissãtes que les coustumes inueterées, que les edicts: mais tes mains sont elles plus innocentes que ton cœur, ou que ta langue? ce cœur plein de rage ne respire que le meurtre; cette langue en parle; ces mains le commettent: pour te donner du plaisir, il faudroit, que le ciel & la terre fussent en combustion; tu desires que les royaumes & les principautez soient en guerre, affin que peschant en eau trouble, tu puisses sans craindre aucune iustice, exercer mille tirannies, & rauir de force tout ce que tu ne

ne ſçaurois attraper auec fineſſe. Voilà desja des armées rangées en bataille en ta cruelle imagination ſans intereſt, dequel coſté ſe tourne la victoire, pourueu que tu t'enrichiſsés d'vn ſanglant & funeſte butin. Te parler de la deſpoüille d'vn mort, de la rançon d'vn priſonnier, du ſac d'vne ville, c'eſt te resjouyr & te dire des nouuelles aggreables. malheureux hydropicque, toutes ces ſources d'iniquitez, tous ces ruiſſeaux d'iniuſtices, de brigandages, & d'extorſions, ne ſçauroient te cõtenter, apres auoir vandangé, mis ſoubs le preſſoir, eſpuré, & geſné, iuſque au marc toute la ſubſtãce des pauures. Tu te ſers d'vne felonne cruauté, pour en tirer encore quelque ſuc, l'vzure exercée ſoubs vn faux maſque de charité te fournit des ſangſues, des ſcorpions, qui picquans par la queüe percent toutes les veines de ces miſerables, de qui tu bois le ſang juſques à la derniere goute, ſans t'aſſouuir de leur larmes, où chaque denier que tu leur arraches, eſt ameremẽt detrempé. Ie te demande premierement, à quelle intention fais tu ces grans amas, où tu ne touche iamais? Pourquoy veux tu tousjours entacer piece ſur piece, & morceau ſur morceau? ſans en iouyr ny les diſtribuer honorablemẽt? quãd dormiras tu de bon œil ſans t'eſueiller en ſursault, ou veiller continuellement, cõme vn pauure eſclaue, de peur que les larrons

ne desrobét tõ larcin? pourquoy prens tu l'alarme pour le moindre bruit que faict vne petite sourys? est-ce point que tu crains que ses dents minces & delicates ne mordét dãs ton thresor? quand cesseras tu donc de garder auec inquietude ce que tu n'as acquis qu'auec impieté? tu n'en as pas besoing, puis que tu ni touches point, & puis que tu t'en peux passer, pour qui se font tous ces grands amas? ce n'est pas pour toy, responderat-on, que tu les assembles: tu veux seulement en sage pere de famille auoir soing de ta posterité, tout ce bon mesnage ne se dresse que pour mettre vn heritier à son aise. Tes faicts heroiques meritent bien, ce te semble, que l'on ayt quelque souuenance de toy apres ta mort, que quelqu'vn releue ton nom & tes armes. Mais sçais tu bien, que celuy la possedera tout ce que tu tiens? est-il asseuré qu'heritant de tes richesses, il heritera de ta chicheté? as tu de bonnes & suffisantes cautions, qu'il ne les dissipera pas en moins de temps, qu'il ne t'en a faillu pour les assembler? sera-il pas aussy prodigieux en sa prodigalité, que tu te rends monstrueux en ton auarice? Et que diras tu s'il meurt deuant toy? & qui t'a dict qu'il ne mourra pas? qui t'a promis d'autres enfans, si celuy-cy meurt? c'est donc ne sçauoir pour qui tu trauailles; puis qu'il est doubteux, si tes enfans te suruiuront, & qu'il n'est point asseuré, qu'ilz possedent ce

que

ce que tu laiſſeras, quand meſmes il ſeroient aſſeurez de te ſuruiure.

Chryſ. in Pſal. 48. Mais que l'on me die maintenant, ce que l'on ſçauroit treuuer de plus inſensé, qu'vn homme qui trauaille, qui ſe tourmente, & ſe tue ſoy meſme, faiſant des grands amas de richeſſes, afin que les autres ſe donnent du bon temps, mangent les fruicts de ſes trauaux, & s'engorgent auec volupté de toutes les delices, que ce miſerable defunct n'oſoit toucher ? que veut dire cecy ? *que l'inſensé & le fol periront enſemble.* j'eſtime que ceſte ſentence ſoit donnée cõtre les impies, attachez aux choſes preſentes, qui les regardent auec admiration, ſans iamais entrer en pensée pour l'aduenir, pour cela ſont ils appellez inſenſez.

Ibid. *Ils ont donné leurs noms à leurs terres.* Voicy bien encor vn autre genre de folie, ſe faire tailler des ſtatues en boſſe, les poſer dãs des niches au frontiſpices des baſtiments, donner ſon nom à quelque terre ou Seigneurie, l'eſcrire dans les baings en lettres capitales, bien graueés & dorées, & puis penſer que cela ſoit propre à donner beaucoup de conſolation. ceſt bien s'amadoüer de peu de choſe; c'eſt bien ſe mettre des lunettes deuãt les yeux, pour auoir vn obiect plus grand qu'il n'eſt, & reçeuoir vne faulce ombre de bonheur pour vn veritable contentement.

Ibid. Ils ſont deſcheus & ont eſtez deiettez de leur

leur gloire, quelle ſotize eſt comparable à la leur, quand ils font des choſes, pour leſquelles ils ſont punis, & ſont chargez de honte, & d'ignominie?

Le bois que vous auez planté, demeure; la maisõ que vous auez baſtie, demeure auſſy; mais l'architecte & le laboureur meurent peu de temps apres, ils durent moins que leurs ouurages. Et toutesfois quoy qu'il ſoit ainſy, nous nous peinons pour l'acqueſt de ces poſſeſſions, comme ſi nous ne debuiõs iamais mourir. Eſcoutez donc ce que dit Salomõ. Ie me ſuis baſty des maiſons (dit-il) *j'ay planté des iardins, & des vergers, des vignes & des nageoires d'eaux :* mais que dit-il apres tout cela? *Vanité des vanitez, & toutes choſes ſont vanitez.* Il ne dit pas ſimplement vanité, mais vanité par excellence ou bien vne excellente vanité. Et de grace voyons & conſiderons les choſes, où la vanité ne ſe treuue point. Si vous regardez ces ſuperbes palais, ces ſomptueux edifices, domiciles des Roys, & des grands de la terre, & que la ſplendeur que vous y voyez, vous donne de l'admiration; eſleuez incontinent voz yeux en hault, deſtournãt voſtre veüe de ces pierres & ces colõnes, voyant tant de beautez qui luiſent au ciel, & vous ne ſerez pas long temps ſans aduoüer, que tous ces hoſtels & habitations terreſtres, ne sõt que des ouurages de fourmis ou de moucherõs: leuez vos regards ſur

Chryſ. hom 55 ad pop. Antioc.

tãt de merueilleux ſpectacles, qui ſont eſtablez ſur la face de tous ces corps celeſtes, aprenez en toutes les proportions, & remarques l'admirable ſymmetrie de ces excellents edifices, vous treuuerez que tous les chef-d'œuures des hommes ne ſont que des ioüets de petits enfans, qui ne penſent qu'à leur plaiſir, & n'ont iamais ſoucy d'aucune choſe profitable.

Chryſ. hom. 4. in 2. ad Corint. c. 1.

Ainſy quelques vns veulẽt tousjours ioüer, ſont tousjours couchez à terre, rampent & trainent par terre, tenans leurs affections attachées aux choſes terriennes; ilz ne deſirent que les choſes de la terre. Le plus ſouuent quand nous parlons en preſence des enfans de ce qui les touche le plus, ils n'en ſentent & n'en entendent rien, mais ne fõt que rire; ainſy quelques vns d'entre les hõmes ryent & ſe mocquent, quand nous parlons du royaume que Dieu leur a deſtiné. Outre cela que les enfans voyent entrer vn larron dans le logis, qu'ils le voyent prẽdre & trouſſer tout-ce qui ne luy peſe point trop, non ſeulement ils ne l'empeſchent pas de faire ſon coup, mais au contraire ſe ioüent auec luy. Que ſi pour experimẽter leur humeur, vous leur oſtez vn petit pãnier d'ozier, des ſonnettes, vne poupe, ou quelque autre joüet de petite ou nulle valeur, vous voilà deſcheu de leurs bonnes graces; cette petite gerbe de paille s'allume incontinent

de

de colere ; ces petites mains deſchirent & mettent en pieces tout ce quelles attrapét ; ces petits pieds trepignent & battent despiteuſement la terre. Ainſy aucuns d'entre les hommes voyent bien, que le diable rauit & ſaccage tous les biens, que leur Pere celeſte ne conſerue que pour eux ; ils en ryent, ils s'approchent de ce louche & dangereux eſpion, & traittent auſſy familierement auec ce traiſtre, que l'on ſçauroit faire auec vn ſyncere & fidelle amy. Mais ſi quelqu'vn met le pied dans leurs poſſeſſiós, ou la main ſur leurs richeſſes, ou touche quelque choſe de leurs autres petits meſnages d'enfans, ils ſe mettent eux meſmes en pieces. *Entendez inſenſez entre le peuple, folz que vous eſtez aprenez vne fois à deuenir ſages. Gardez vous d'eſtre renduz* enfans *en voz ſens.* car les petits enfans regardent les petites choſes à bouche ouuerte, & les admirent, & ne conſiderent iamais les grandes merueilles, ou les voyent auec moins d'admiration. gardez vous dóc de deuenir enfans, c'eſt à dire folz, quand vous deuez eſtre ſages. *Pſ. 93.* *1. Cor. 14.* *Chryſ. hom. 36 in hunc locum.*

Les peres donnent à leurs enfans, qui sót encore fort petits, de petits ſouliers, de petites robes, bordées & paſſementées de diuerſes couleurs, des dorures & bracelets de petit prix ; & proportionnez à leur petiteſſe ; mais quand l'aage les a fait croiſtre, on leur oſte ces petits ornements, pour les parer *Chryſ. hom. in Pſal. 4.*

d'autres qui leur ſoient plus ſortables. Dieu ne s'eſt autrement comporté auec nous, deſtournãt & retirant inſenſiblement ces entretiens pueriles: il nous a obligé par promeſſe tout ce que les cieux ont de beau & de bon. Ne ſoyez donc point eſpris d'admiration pour ces bagatelles qui s'eſcoulent & s'enfuyent, & n'ayez iamais le courage ſi raualé que de vous contenter à moins que par la iouyſſãce de ce qui vous a eſté promis.

Aug. Conf. 1. c. 9. Mais les hommes apellent leurs fatras & ſonnettes des affaires, des occupations, des entremiſes; & quoy que toutes les actions des enfans ſoient pareilles, elles ſont toutesfois chaſtiées & ſeuerement punies par les hommes.

Amb. in Pſal. 118. Octon. 5 Bien-heureux eſt l'homme auquel le nom du Seigneur ſert d'eſperance & de conſolation, qui n'a point regardé apres les vanités & faulces folies. Celuy qui ne les regarde point eſt bien-heureux, celuy qui les regarde eſt hors de ſens & furieux. Que dõcques chacun taſche à ſe purger de la fureur des cupiditez inſenſées du ſiecle, puis qu'elles troublent ſi fort la raiſon, & tranſportent tellement l'eſprit, qu'il ne peut plus ſe conduire ny diſpoſer de ſes actions.

Pſ. 24. Ne vous ſouuenez point, o Seigneur, des offences de ma ieuneſſe, ny de mes ignorances paſſées.

Nous voyõs que ces folz, que nous apellons

lons vulgairement bouffons,ſont employez pour dõner du plaiſir aux ſages entre les valets.ceux cy tirẽt plus facillemẽt des faueurs du maiſtre,ils ſont les mignõs,ils ont credit de ſe meſler de tout,& ſont plus diligemmẽt ſoignez & entretenus que les aultres, qui n'ont pas la ceruelle ſi mal faicte. Les peres meſmes incitent leurs petits enfans bagayãs à dire tout ce qui leur vient à la bouche, ils ſe resjouyſſent des rencontres non premeditées de ces ieunes perroquets: non ſeulement ils ne s'offencẽt point des parolles iniurieuſes qu'ils en reçoiuent; mais les loüẽt, les retiennent, & les enregiſtrent, prenant tout cela pour marques aſſeurées de la viuacité d'vn eſprit;lequel eſtant ainſy cõtinuellemẽt exercé, fait eſperer qu'il croiſtra auec l'aage, & s'eſguizera tousjours de plus en plus. Que dirons nous?que l'on pouſſe ces petits innocens à tout ozer, pour faire rire les grands, & donner quelque recreation à leur vanité!ces petits yeux ſi chaſſieux,qu'ils ſoiẽt en ces ames toutes ſimples,cognoiſsẽt aſſez leurs parens,& entendẽt desja qu'elles ne doiuent rien dire qui les picque,ſi par leur permiſſion, ou pluſtoſt par leur commandement elles n'aprenoient ces nouuelles leçons toutes contraires à celles que la nature leur auat enſeignées.

Aug. l. 1. de peccat. mer. cap. 35.



Miserere mei Domine, quoniam infirmus ſum; ſana me Domine, quoniam conturbata ſunt oſſa mea! Pſal. 6. 3.

III.

Seigneur, aye mercy de moy, car ie ſuis malade : guerris moy, Seigneur, car mes os ſont eſtonnez. *Pſal. 6.*

ME dois-ie plaindre? ou ſi tout au contraire
Preßant ma voix, il convient de me taire?
Mes triſtes cris n'ont que trop de raiſon.
Las en ces maux, loing de tous ceux que i'ayme,
Ie doibs languir en vn tourment extreme,
Sans eſperer aucune gueriſon.
Quand bien quelqu'vn m'euſt iuré tes feintizes,
Et m'euſt compté combien peu tu me priſes,
Et produiſant cent teſmoings ſuperflus:
I'euſſe pensé, qu'il comptoit vne fable;
Car en t'aymant d'vn amour veritable:
I'ay certes creu que tu m'aymois bien plus.
Lors que ie meurs à faulte de remede,
Vien tu ſi tard pour me donner de l'ayde?
Quoy? mon danger t'at-il ſi peu touché?
Dois ſi long temps que mon ame eſt bleßée,
S'eſt il treuué quelque affaire preßée,
Qui t'ayt contraint à faire l'empeſché?
O mon ſoulas, o ma chere eſperance,
Seul vray ſupport, & plus ferme aſſeurance,
Que l'affligé retreuue en ſa douleur.
En cette crize, où la douleur m'afflige,
Serat-il vray, que ta rigueur t'oblige
A m'oublier, au fort de ce malheur?

Pour me tirer de ce cruel martyre,
Se sont treuuez, Melampe, Podalire,
Le Phyllıride, & le vieillard Paeon.
Outre ceux là, le nombre est incroyable
Des plus experts, qui d'vn œil pitoyable
Ont veu mon mal auec Machaon.

Bref j'ay veu ceux, dont les cures hardies
Ont faict mourir beaucoup de maladies,
Toy seul absent public operateur.
Ils ont tenu des consultes ingrates;
En fin tu viens, apres tant d'Hippocrates,
Mon sainct desir, & mon restaurateur.

O mon soulas, o ma chere esperance,
Seul vray support, & plus ferme asseurancé,
Que l'affligé retreuue en sa douleur ;
En ce destroit, où la douleur m'afflige,
Serat-il vray que ta rigueur t'oblige
A m'oublier, au fort de mon malheur ?

Considerant sur ma langue affligée
L'espaix limon, dont ie la sens chargée:
L'vn s'esbayt, & l'autre en fait autant.
Ayant touché m es languissantes veines,
Ils prenent tous pour des marques certaines
D'vn grand acc ez, mon poulx intermittent.

Rien disent ils, ne vit sur cette face:
Mon sang figé deuient froid comme glace,
Mon poulx mourant s'enfuit dessous leurs doigts.
Peut on attendre vn plus triste presage ?
Mon poulx, mon sang, & mon pasle visage
Les rend certains, que ie suis aux aboys.

Mais languißante en ces peines extremes,

Ie voy

Ie voy plus long que les medecins mesmes,
Et sens mieux qu'eux toute la verité.
Ils sont au bout de leur foible science,
Et moy reduite à prendre patience,
Sans plus d'espoir de rauoir ma santé.
Que puis-ie faire en ceste inquietude?
Si les sçauants y perdent leur estude,
Si ma douleur desdaigne leurs efforts.
Les potions, les eaux, & les emplastres,
Loing d'adoucir ces maux opiniastres,
Les font accroistre, & deuenir plus forts.
L'irritement des plus aspres cauteres
Ne peut vuider de dessous mes arteres,
L'espaix esgout des vlceres cachez.
Ayant mangé toute ma chair pourrie,
Mon mal s'affame & passe de furie,
Dedans mes os qu'il a ia deséchez.
Le pesant faix du tourment qui m'arreste,
Presse si fort & mes bras, & ma teste:
Que ie ne puis les leuer ny mouuoir.
Si l'on me tourne, aussy-tot on me blesse;
Le cœur me fault, & ie tombe en foiblesse,
L'eau ny vin, ne pouuants me r'auoir.
Desja la mort se peurmeine à ma porte,
Le dernier souffle est sur ma leure morte,
Ie ne vys plus que pour sentir des maux.
Pres du trespas, le confort qui me reste,
C'est que voyant mon appareil funeste,
I'attens bien-tot de finir mes trauaux.
Voilà l'estat de ma fortune triste,
Celuy qui veut en dresser vne liste,

Commence en vain vn trauail infiny.
Mes maux sont grands, ma ruine est prochaine,
Et mon esprit souspirant en sa peine
Est delaissé, comme vn pauure banny.
Tourne tes yeux sur ma face ridée,
Tu ne pourras en remarquer l'idee,
Elle a receu des tristes changements.
Ce n'est plus rien qu'vn peu de terre cuitte,
Touche le suif dont elle est toute enduite,
Et les fossez de ses lineaments.
Mes yeux roulans leurs prunelles affreuses,
S'en sont fuis dans des cauernes creuses,
Leur doux esclat est dés long temps esteint.
Cez beaux œilletz qui me peignoient la ioüe,
Se sont changez en des croustes de boüe,
Ie n'en ay plus ny l'odeur ny le teint.
Mes cheueux blancs comme neige chenüe
Ne couurent point ma teste demy nüe,
Leurs filets d'or tombent auant le temps.
Me voilà chauue, & toute decrepite,
Mon aage fuit, ma fin se precipite,
Et j'ay l'hyuer aux moys de mon printemps.
Ny les razoirs, ny les broches ardentes,
N'ont peu garder ces gangraines coulantes,
D'empoizonner mon front, & tout mon chef.
Leur sale humeur s'estend dessus ma face,
En tout mon corps on ne voit point de place,
Qui n'ayt sa part de ce cruel mechef.
Doibs ie compter que les nuicts compassées
Pour le repos des personnes lassées,
Me font doubler les angoisses des iours?

Vn

Vn triste accent est tousjours en ma bouche,
Et quelque part où l'on mette ma couche,
L'inquietude y demeure tousjours.
Pourras tu voir cez blessures accrues ?
Dont les tumeurs & les enflures crues
N'endurent pas ny les fers, ny les mains.
Cez maux secrets recelent vn carnage,
Pareil aux coups donnez auecque rage,
Par les tranchans des voleurs inhumains.
Tant de malheurs dont ie me voy suiuie,
Vont deliant les filets de ma vie ;
Sans rien laisser qui ne soit tout gasté.
On broye en vain quelque forte racine,
Les medecins n'ont plus de medecine,
Qui puisse ayder tout ce corps infecté.
Car les forfaicts, & les infames crimes
Que j'adorois, leur donnant des victimes,
Sont maintenant comme vn cruel bourreau ;
Qui tempestant sur mon ame trompée,
Tourne tousjours vne impiteuze espée,
Dont le tranchant n'a iamais de fourreau.
Toute hydropique, & suportant sans cesse
L'auare soif d'vne iniuste richesse,
I'enfle plustot que ie ne m'assouuy.
Cette paresse où ie deuiens moizie,
Charge mes nerfs d'vne paralizie,
Ma pesanteur faict doubter si ie vy.
Mes intestins trauaillez de colique,
Sont pleins du vent d'vn orgueil fantastique,
Et vont creuer par leur vaine grandeur.
Vn chancre vif me tient à la poitrine,

Et va rongeant d'vne dent clandestine,
Mon cœur espris d'vne impudique ardeur.
Assez souuent pour chasser ceste peste,
Les medecins ayant pezé leur reste,
N'ont rien treuué qui m'ayt peu soulager.
Et si iamais il aduient que j'eschappe :
Il faudra bien qu'vn plus grand qu'Esculape,
Soit employé pour vaincre ce danger.
Il sçait mesler les drogues souueraines,
Qui font effect sur les douleurs humaines,
En Epidaure il se voit adoré.
Chiron cognoit les puissances des herbes,
Et toutefois leur remedes superbes
Ne chassent point mon mal desesperé.
Mesme Apollon Dieu de cette science,
Me contemplant perd toute patience,
Confus de voir tant de remedes vains.
Pour arrester cez funestes rauages
C'est perdre temps de prendre des breuuages,
Ou d'employer les odeurs & les baings.
En ce destroit, quel espoir me demeure ?
Ie n'en ay point, si ce n'est qu'à cette heure
Mon œil mourant se tourne à tes autels.
Autour desquels, comme en vn sainct azile,
L'auide mort n'a point de domicile,
Et n'ozeroit attaquer les mortels.
O mon soulas, ô ma chere esperance,
Seul vray support, & plus ferme asseurance,
Que l'afligé retreuue en sa douleur.
A demy morte, & toute deschirée,
Ie me presente à ta main desirée,

Sans poulx, ſans voix, ſans force, & ſans couleur.
Ceux qui ſans mal reſpirent vne vie,
Que la douleur n'a iamais aſſeruie:
N'ont pas beſoing que tu les viennes voir.
Et ces onguents dont ie te voy ſi riche,
Ne ſont pas faicts afin d'en eſtre chiche,
Quand les bleſſez implorent ton pouuoir.
Mon ame eſt foible, & toute decoupée,
L'affliction dont tu la vois frappée,
L'eſtouffera, ſi bien-toſt tu n'accours:
O mon ſoulas, o mon vnique joye,
Pour empeſcher que ie n'en ſois la proye,
Sans plus tarder, auance ton ſecours.
Helas! c'eſt moy, ie ſuis cette chetiue,
Qui loing du peuple, innocente, & craintiue,
Ay rencontré des miniſtres de mort.
Cez inhumains m'ont ainſy detranchée,
Pleine de coups ie demeure couchée,
Sans qu'vn paſſant me donne du confort.
Pour alentir le tourment qui m'opreſſe,
Verſe ton vin, apreſte vne compreſſe,
Bande ma playe, o doux Samaritain.
Plaignant l'excez des douleurs qui m'emportent,
Et mon coſté par où mes boyaux ſortent,
Donne à mon mal vn remede certain.
Quand la rigueur d'vn impiteux Leuite
Ne m'ayde point, la clemence t'inuite,
A me donner quelque chere liqueur.
Si tu reſpends ta diuine rozée,
Ma gueriſon te ſera fort aizée,
Et la ſanté reuiura dans mon cœur.

Seigneur, aye mercy de moy, car ie ſuis malade: guerris moy, Seigneur, car mes os ſont eſtonnez. Pſal.6.

Aug. ſoliloq. c. 2. IE ſuis malade, & crie pour auoir le medecin; ie ſuis aueugle, & recherche la lumiere; ie ſuis mort, & ſouſpire apres la vie. Vous eſtes le medecin, la lumiere, & la vie, IESVS NAZAREEN, ayez pieté de moy, filz de Dauid, ayez pitié de moy, fontaine de pieté, & de miſericorde, eſcoutez les triſtes cris, & gemiſſemens d'vn pauure infirme, qui vous apelle à ſon ſecours, lumiere qui paſſez, arreſtez vous vn peu pour attendre ce miſerable aueugle, qui vous cherche. Donnez luy charitablement la main, afin qu'il puiſſe venir à vous, & qu'eſtant en vous, il voye en voſtre lumiere la chere clairté, dont il eſt maintenant priué.

Aug. medit. c. 36. Car voz yeux remarquẽt beaucoup d'imperfections en moy, tout y va de trauers, & hors de ligne: eſtendez ie vous ſupplie la main de voſtre douce pieté ſur moy, & deſracinez de mon cœur tout ce que vos yeux y verront indigne de comparoiſtre deuant la face de voſtre pieté. Mes infirmités & mes forces ſont deuant vous o Seigneur; rien ne vous eſt caché en tout ce qui touche l'eſtat de ma vie; conſeruez ma ſanté, ie vous ſupplie, & gueriſſez mes infirmitez, Gueriſſez

moy

moy Seigneur, & ie ſeray guery, ſauuez moy & ie ſeray ſauué. Vous qui gueriſſez les perſonnes infirmes, & conſeruez celles que vous auez gueries. Vous qui d'vn ſeul clin d'œil redreſſez les choſes abbatues, & pouuez rendre plus fortes que iamais celles qui tombent en ruine.

A la mienne volonté Seigneur, que quelques filles de Hieruſalem vous annoncent mes langueurs, s'il y en a quelques vnes en moy que meritent de vous eſtre recommandés; car il n'y en a que trop, de grandes, & en grand nombre, leſquelles ont beſoing que vous les gueriſſiez. O que ie ſeray heureux! s'il ſe treuue quelque centurion celeſte, qui vous diſe: Seigneur, j'ay vn ſeruiteur qui giſt paralytique en ma maiſon, & qui eſt miſerablemēt tourmenté. A la mienne volonté Seigneur, que vous reſpondiez incontinent. Ie viendray, & le gueriray: dites Seigneur vne parolle ſeulement, & ie ſeray guery; car vous eſtes preſent par voſtre parolle, d'autant que vous eſtes la parolle meſme. *Guilb. Abb. ſer. 46. in Cāt.*

Vous auez creé les medecins de la terre, pour toutes les corrupteles, & maladies qui s'y treuuent. vous auez preparé des ſoulas, & des remedes, pour aller à l'encontre de tous les maux qui ſe preſentent, parce que vous eſtes pitoyable & miſericordieux. Helas Seigneur, ayez pitié de moy, helas, helas, *Aug. ſoliloq. cap. 20.* *Aug. l. 10. cōf. cap. 28.*

ie ne

ie ne vous cache point mes bleſſures : vous eſtes medecin, & ie ſuis malade, vous eſtes miſericordieux & plein de pitié,& ie ſuis du tout miſerable.

Idem ibidem cap. 30. Voſtre main toute puiſſante, o mon Dieu, n'at elle pas le pouuoir de guerir toutes les langueurs, & infirmitez de mon ame?

Hier. in Pſ. 102. Nos ames ſont malades de beaucoup d'infirmitez & de bleſſures : tout autant de pechez, ſont autant d'infirmitez.

Aug. ſer. 59. de verb. Domini cap. 11. Chryſ. hom. 14 in c. 4. Matth. Le genre humain eſt malade, non par quelques maladies corporelles, mais par les pechez qui l'infectent. On trouue encore d'autres languiſſants que les paralitiques ; car les pecheurs languiſſent auſſy: meſme la langueur de ceux qui pechent eſt beaucoup plus dangereuſe & dommageable, que celle de ceux qui ſont attaints de paraliſie ; & d'autant plus que l'ame eſt plus excellente que le corps.

Aug. medit. cap. 40. Donnez moy quelque medecine, o Seigneur, auec laquelle ie puiſſe me faire quitte de mes maladies: preparez quelque vnguent qui gueriſſe & conſolide toutes mes bleſſures ; viſitez moy quand ie ſuis infirme ; ayez ſoing de moy, & entreprenez la cure de mes maux, quand ie ſuis malade ; gueriſſez moy quand ie ſuis tout foible & languiſſant ; & me voyant desja pres du tombeau, rappellez moy de la mort à la vie.

Noz

Noz ames ſe trainent; elles ſont ſurchargées de diuerſes langueurs ; & ces infirmitez là ſont celles, dont IESVS CHRIST veut que nous ayons principalement ſoing de nous faire guerir. *Chryſ. in c. 4. Math. hom. 14.*

Auſſy ne guerit il nos corps des incommoditez, auſquelles ils ſont ſubiects, que pour mettre nos ames en bonne ſanté, & chaſſer les maladies, dont elles ſont trauaillees. La lãgueur de l'ame c'eſt le peché, pour ce ſubiect le prophete dit: gueriſſez mõ ame, parce que i'ay peché cõtre vous; la langueur de noſtre ame c'eſt l'orgueil, c'eſt l'auarice. *Amb. tract. de 42. manſionibus.*

Auſſy dans l'image de cette femme, qui eſtoit belle mere de S. Pierre & de S. André, noſtre chair languiſſoit de diuerſes ſortes de fiebures, qui eſtoient tous les crimes que nostre nature eſt capable de commettre; elle eſtoit agitée & toute ardente pour le grand excés des conuoitiſes qui la tentoient; ainſi i'ozerois dire, que les inflammations de l'amour ne ſont pas moindres que celles de la fiebure; parce que la fiebure n'enflamme que le corps, & cette autre paſſion met l'ame en feu, iuſques à la reduire en cendres. noſtre fiebure c'eſt noſtre auarice, l'incontinence dans noſtre cœur, l'impureté dans noz pensées: c'eſt vne fiebure ardente & peſtilencielle en noſtre ame, par ce que toutes noz cõuoitiſes ſont autant d'ardeurs & d'ẽbrazements, qui nous conſument. La colere *Ambr. l. 4. in c. 4. Luc.*

no⁹ met tout le corps en feu, & l'ame en poudre. la luxure brusle d'auãtage que ne fait la fiebure, elle enflamme plus fort, elle rauage & precipite dauãtage tout ce qu'elle atteint.

Chrys. in c. 3. ad Philip. ser. 11. digressione morali.

Vne griefue & dangereuse maladie nous auoit abatu, vne fiebure continuelle & vehemẽte auoit corrũpu toutes noz humeurs, noz veines adustes & de tout extenuées n'auoient plus vne goute de bon sang. Languissants & demy morts nous estions couchez non pas dans vn lict, mais sur la litierre des vices mesmes, comme sur vn sale fumier, ou dans quelque autre lieu, s'il s'en peut imaginer vn plus remply d'immondices. Nous nous veautriõs dans les meschancetez, nous tournans auec inquietude, tantost sur vn costé, tantost sur l'autre, sans pouuoir treuuer de repos. entrouuers & despiecés de cruelles blessures, & d'vlceres intestins, d'où couloit vne puante & contagieuse apostume, nous demeurions tous oingts & trempez dans ceste vile corruptiõ, fors quelques parties que ceste ordure, apres auoir arresté sa fluxiõ, couuroit d'vne noire & dure crouste: nous estions tellement courbés & retirez, qu'à peine pouuions nous veoir le ciel; le menton nous battoit sur la poitrine; noz iambes comme des foibles coulomnes ne pouuoient suporter le poix inesgal de noz corps: l'on nous voyoit tellement descharnez, que nostre peau, pasle & decolorée cõ-

me vn parchemin pendoit toute ridée aux endroits qui doibuent estre vestus de chair; & ce pauure crible auoit autāt de trous,que noz os auoient de pointes pour le percer;en fin l'on nous eust pris pour des scheletes plustost que pour des hommes.

Vn grand malade qui touche tous les endroicts de la terre auec ses membres est estédu depuis l'Orient iusques à l'Occidēt.Mais vn medecin tout puissant est descendu, auec de grands remedes pour guerir ces grandes maladies. il s'est humilié iusques à la chair mortelle,comme iusques au lict du malade. *Aug. ser. 59. de verbis Do. cap. 11.*

Il l'a veu gissant miserablement dans l'ordure,où la puanteur l'estouffoit;les vers qui s'engendroyent de ses vlceres, mangeoient ce qui luy restoit de bonne chair;ses entrailles estoient rongées d'vne cruelle fain, sans qu'il eust riē pour se rasassier; cependant vne ardente fiebure ayant beu son sang, succeoit encore ses arteres vuides, pour en tirer la derniere goute;auec tout cela,vous ne sçauriez nommer aucun genre de maladie,dont ce pauure infirme ne fut impiteusemēt tourmēté.Car la fiebure le vexoit,laquelle estoit sa cupidité dereglée; les inflāmations le cuizoient,c'estoit son arrogance;vne insatiable fain le rongeoit,c'estoit son auarice; il puoit d'ulceres & d'apostumes,qui couloient de sa lubricité;ses yeux ne voyoient goute,car son idolatrie l'auoit aueuglé; il estoit sourd & *Chrys. in c. 3. ad Phil. ser. 11.*

ſtupide, parce qu'il adoroit des pierres & des troncs de bois,& parloit à eux, comme s'ils euſſent deu,ou peu reſpondre;il n'auoit rien qui ne fut difforme, hydeux & contrefait,par ce que toutes ſortes de vices l'auoiẽt defiguré? C'eſtoit vn triſte ſpectacle de le voir,l'on n'euſt peu mieux figurer la calamité,que par vn malade ſi griefuemẽt affligé. Ce grand medecin les a veu faire des actiós ſotes, & frenetiques; il les a ouy parler auec moins de raiſon que les inſenſez,il entendoit toutes leurs paroles, quand ils apelloient le bois & les pierres leur Dieu; il a veu tous ces deſordres & deſuoyemẽts, & n'a point abominé les dévoyez; il n'a point conceu d'amertume contre eux,ne s'eſt point d'eſtourné pour euiter leur rencontre, & ne les a point eu en haine pour tout cela.Car il eſtoit leur maiſtre & legitime Seigneur, qui ne vouloit point entrer en colere, ny ſe dépiter contre ſon ouurage.Que fait-il donc, en bõ medecin tel qu'il eſt? il apreſte des pretieuſes & ſouueraines confections.

Orig. homil. 1. in Levit. cap. 12. & 13. Et parce qu'il eſt la parolle de Dieu, il treuue des medecines pour ſes malades, nõ pas en broyant quelques herbes,pour en tirer le ſuc & la ſubſtance, mais par les ſacrements de ſa parolle.

Orig. hom. 1. in Pſ. 37. Car il eſtoit le grand operateur,& le prince des medecins, qui pouuoit guerir toute langueur, & tout infirmité?

Il

Il cognoiſſoit au poulx toutes les humeurs ſecrettes, & les accidens plus cachés du malade. *Aug. in Pſ. 43.*

Luy ſeul eſtoit le medecin Pæonien, qui pouuoit apaizer toutes les douleurs humaines; il eſtoit le ſainct enchãteur de l'ame malade. *Mon Dieu*, dit il, *rendés la ſanté à voſtre ſeruiteur, qui n'eſpere qu'en vous. Seigneur ayez pitié de moy, car ie vous ay apellé, & ay crié tout le iour pour auoir voſtre ayde.* Le bon precepteur qui eſt la ſapience, & la parolle du Pere, par qui les cieux ont eſté creés, ſe ſouuient encore de tout ſon ouurage, & prend le ſoing de le cõſeruer, gueriſſant toutes les bleſſures, qui peuuent entamer les ames, ou les corps. Luy qui eſt ſi bõ medecin, qu'il ny a ſorte de maladie qui ne s'euanouiſſe deuant ſa preſence. Il entretient la nature humaine; il la garde de ſuccomber ſoubs le faix, & peſanteur des afflictions. Il dit au paralytique: leue toy, & portant ce lict qui t'a ſi long temps porté, va t'en à la maiſon; & celuy qui eſtoit auparauant infirme, ſe treuua tout incontinẽt plein de ſanté, de vigueur, & de force. A peine la parolle eſt ſortie de la bouche, pour dire au mort, ſors du tombeau, que l'on voit vn Lazare ſortir du ſepulchre, tout tel qu'il auoit eſté deuant que mourir, & retreuuant la vie par ceſte reſuſcitation dans le lieu, où l'on ne treuue ordinairement que la mort. *Clem. Alex. lib. 1. pedag. cap. 2.*

Auſſi tant de febricitants gueris, tant de

Aug. vel quis alius lib. de verâ & falsâ Pœn. cap. 5.

foibles & languissants fortifiez, tant de boiteux redressez, tãt d'aueugles illuminés, sont autãt d'exéples manifestes & de preuues asseurées, que le pecheur ne doibt iamais d'esesperer de sa correctiõ, ny croire que ses iniquitez ne peuuent iamais estre abolies. Dieu se nõme soy mesme medecin, pour faire entendre que c'est autant ou plus par ceux qui se sentent mal, qu'il doit estre apellé, & recherché; que par ceux qui possedent vne parfaicte santé.

Aug. de doctrin Christiana l. 1. c. 14.

Et comme celuy qui entreprend de guerir quelque blessure corporelle, employe quelques fois les qualités contraires, cõme les vnguents chauds, contre les humeurs froides; ou se sert aussy des substãces semblables. Ainsi la sapience de Dieu, voulant rendre la vigueur à l'homme, s'est dõné soy mesme pour le guerir, paroissant tout ensemble & medecin, & medecine. puis donc que l'homme estoit glisé par l'orgueil, il a fallu se seruir de l'humilité, pour le releuer. nous auons esté trompez par la sagesse du serpent, & Dieu pour nous deliurer, a mis en œuure la folie. Maintenãt considerons, que comme pour liér & consolider noz membres blessez & desioincts, il a pris des bãdes, & des filetz, de mesme nature. nostre mal prouenoit d'vne femme deceüe, qui faisoit couler en nous la contagion, ainsy nous estions malheureux pour estre néz de fẽmes, & luy naissant d'vne femme,

femme, nous a reconduicts à la felicité. pour les hommes, il s'est fait homme; mortel pour les mortels; mourant pour nous retirer de la sepulture.

Si donc le cruel assassin & tyran de noz ames te rencontre depourueu d'armes, & de cõseil, au coing d'vn bois, au milieu de quelque lande deserte, pendãt que tu descens de Hierusalé en Hiericho, ou que tu fais quelque autre voyage: s'il t'attacque, s'il t'abbat à grands coups de leuier, & t'ayant despoüillé iusques à la peau, te laisse là, pour estre la curée des loups. *Naziã. orat. 16.*

Rassemble le peu de vie qui te reste, & le peu d'air qui demeure encore en tes poulmons, pour crier au secours: Seigneur, ayez pitié de moy, guerissez mon ame, parce que i'ay peché contre vous. Dieu te veut guerir, si tu veux seulemẽt confesser ton mal, & luy descouurir tes blessures. te voilà gisant soubs la main du medecin, implore patiemmét son ayde; il fomẽte tes playes, il brule, il tranche; suporte tout auec courage, & ne pense seulement qu'à ta guerison. Or seras tu guery, si tu te descouures au medecin, & ce n'est pas qu'il ne te voye, si tu te caches; mais la confession de ta maladie, sera le commencemẽt de ta santé. *Aug. hom. 12.*

La blessure cherche le medecin, & le medecin demande la confession. *Amb. in Ps. 40.*

Conuertisés vous à moy, dit le Seigneur,

Amb. ad Virg. Lapsam cap. 8. ny a-il point de parfũs en Galaad? & ny treuue on point de medecine? pour quoy la santé n'est elle point retournée à la fille de mon peuple? pour vne grãde playe il faut employer de grans remedes, & les applicquer biẽ plus qu'vne fois.

Aug. ser. 27. de verb. Domin. Car tout le genre humain est cet homme, qui tout entrouuert de blessures, trempé dãs son sang, est detroussé par les voleurs, languissoit demy mort, estendu sur le chemin, & de qui le voyageur Prestre, & Leuite, n'auoit tenu compte, passant hastiuiment sans ayder ce pauure malheureux. Mais pour le secourir & luy rendre tous les bons offices qu'il fust possible, vn Samaritain s'arresta, par lequel IESVS CHRIST nostre sauueur & Seigneur s'est despeint, & s'est faict recognoistre.

Amb. de 42. mãsione 9. Partant, que chacun de nous flechissant les genoux du cœur, & du corps, prie nostre Seigneur IESVS CHRIST, qui guerit toutes noz infirmitez, & qu'il dise auec le Prophete: guerissez moy Seigneur, & ie seray guery; sauués moy, & ie seray sauué. qu'il dise aussy auec Dauid: guerissez moy Seigneur, d'autant que tous mes os sont desplacez.

Chrys. in Psal. 26. Car quicõque ne recognoit point son medecin est phrenetique, & de faict combiẽ de fois voyõs nous des malades si transportez, que mesme il crachẽt des iniures à leurs medecins, reiettent toute sorte de remede, ne veulent point que l'on mette la main à leurs

playes,

playes, & se mocquẽt de toute la peine que l'on se donne pour tascher à les remettre en vne bonne santé.

Courez dõc au medecin, & vous hastez de le treuuer, pendãt que vous l'auez à la main, de peur que quãd vous le desirerez, il ne soit party, & qu'ainsi vous ne tombiez au desespoir de recouurer ce que vous auez negligé. *Ibidem.*

Apres que la remissiõ de voz fautes vous a esté accordée, si vous sentez vostre ame encore combattue de certains troubles, & si vous ne iouyssez pas d'vne pleine paix; pẽsez que c'est vne langueur, & lassitude; qui reste de vostre maladie. Le medecin qui vous a guery, vous peut encore fortifier, & pacifier; car c'est luy qui guerit aussy toutes voz langueurs : ne craignez donc point, car toutes voz langueurs serõt gueries. Elles sont grãdes, me direz vous: mais le medecin est encor plus grand, il n'y a point de lãgueur qui soit incurable, n'y personne si foible qui ne s'euertue de marcher, quand elle rencontre vn medecin tout puissãt. desirez seulemẽt qu'il vous guerisse, & le permettez; n'arrachez pas ses mains de voz playes, quand il les sonde, & les presse pour en faire couler toutes les humeurs corrompues ; il sçait bien ce qu'il fait, & pourquoy: rendez vous traitable nõ seulement quand il vous aplicque quelque lenitif, mais aussi le voyant la lancette, ou le rasoir à la main, ne feignez point du bras, & *Aug. in Ps. 102.*

ne vous retirez pas, quand il eſt preſt pour couper,ou bruler vn membre pourry.endurez la douleur preſente de la medicine,& la flatez par l'eſpoir aſſeuréde voſtre ſanté:ſoufrez donc tout ce qui vient de ces mains, Ames qui le beniſſez, & n'oubliez point ce que vous ſçauez, qui vous doibt retourner de ceſte patiéce, ny la recompenſe que vous en tirerez;puis que ces doleurs ſont cõme le prix,auec lequel vous payez la gueriſõ de voz langueurs,& la vigueur qui vous eſt rendue.

Aug. in Pſ.40. Chaſſant toutes noz craintes, & precipitant tous noz delais,mettõs nous auec aſſeurance entre les mains d'vn ſi bon medecin, car il ne fera point de faute en noſtre cure, il ne nous donnera pas vne potion au lieu d'vne autre, ny n'ouurira pas vne veine pour l'autre; la main ne luy tremble point, il ne coupera pas ce qui eſt ſain, penſant oſter le pourry ; il cognoiſt où eſt le mal auſſy-toſt qu'il a veu le malade; il ſçait toutes les circonſtances de l'humeur peccante, parce que luy meſme a fait la nature de la partie interreſſée;il diſcerne incontinãt ce qui reſte encore de ſon ouurage, & ce que nos conuoitiſes y ont meſlé. Il ſçait que l'homme eſtant ſain,il luy a donné le precepte,& luy a ordõné la diette qu'il deuoit garder pour euiter les dangers de toutes langueurs,il ſe ſouuiét de luy auoir dit dans le paradis:mange de ce fruict icy,ne mange point de c'eſtuy là.L'hõme

me estant sain n'a point suiuy l'ordonnance du medecin pour s'empescher de tomber; au moins qu'estant malade il l'escoute pour le releuer.

Quelque tu sois, o Chrestié, qui te vantes de ta santé, & ne dis mot de ta guerison, cōme si tu n'auois pas esté blessé, qui iouys d'vne bóne complexió, & t'en resiouys sans te ressouuenir & t'attrister d'auoir esté long tēps malade. toy qui ne veux plus te ressouuenir de ton miserable estat pendant que abatu, & delaissé, tu ne treuuois personne pour te releuer; mais t'enfles de gloire, te voyant maintenant eleué dans l'eglise. Ayme IESVS CHRIST, qui t'a deliuré de la main des voleurs; ayme le Seigneur, qui t'a releué de ce miserable giste; ayme ton Seigneur, dis-je, qui t'a porté luy mesme dās le bercail de son Eglise, qui t'a recommandé pour te faire guerir, qui pour te faire instruire a cōmandé, que l'on employa deux deniers qui sont sa loy & son Euāgile. Ayme Dieu dis-ie, qui te dit, te voilà guery; car le Seigneur a tresgrand soing de ton salut, venant en ce siecle pour toy, & te deliurant des voleurs, qui t'enuironnoyent.

Chrys. in cap. 10 Luc. homil. de Samarit.



Vide humilitatem meam et laborem meum, et dimitte uniuersa delicta mea! Psal. 24.

4.

IV.

Regarde mon humilité & mon labeur, & me pardonne tous mes pechez. *Psal.24.*

TV me regardes o cruel,
Et mon tourment continuel
Augmente tes rigueurs extremes.
Tu regardes, nous le voyons,
Encores dis tu que tu m'aimes,
Et tu veux que nous te croyons.
Il ne faut tenir ces discours,
Qu'à quelques auditeurs plus lourds,
Ny compter telles aduentures,
Fors qu'au populaire endormy:
Tout amy ressent les bleßures,
Et les douleurs de son amy.
Tu me voids bien, & tu permets,
Que ie souffre plus que iamais,
Sans soucy d'adoucir ma peine.
Vn amy ne tesmoigne pas,
Qu'il aporte vne ayde soudaine,
Quand il faict de si laches pas.
Fay quelque trefue de rigueur,
Pour voir auec quelle langueur,
Ie rend vn devoir deshonneste.
Touche, t'aprochant de plus pres,
Le dur ioug qui presse ma teste,
Et tant de liens qui sont prests.
Au moins si le trauail prescript
Estoit digne d'vn libre esprit,
I'auancerois avec courage,

Rebattant tousiours ce ſentier.
Et me plairois en mon ouurage,
Sans me faſcher à mon meſtier.
Pluſieurs exemples douloureux
De pluſieurs grands & malheureux,
Pourroient alleger ma miſere.
Par les infortunes d'autruy,
Ie rendrois la mienne legere,
Et conſolerois mon ennuy.
On a bien treuué quelquefois,
Beaucoup de Princes & de Roys,
Qui par les pratiques iniuſtes,
Que font les deſtins deſloyaux,
Ont occupé leurs mains Auguſtes,
A des ouurages peu royaux.
Ainſy le grand Roy Menelas,
Priué de biens & de ſoulas,
Tend la main pour auoir l'aulmonne.
Et ſe rend encore plus vil,
Quand la fortune l'abandonne,
Ou le pouſſe aux riues du Nil.
Denys auoit la force en main,
Son gouuernement inhumain
Le remit en vn plus bas eſtre.
Il eut des enfans à dompter,
Et la ferule fut le ſceptre,
Qui le deut faire redoubter.
De vray, tels actes memorez
Meritent d'eſtre deplorez,
Mais ils ſont exempts de vergongne.
Puis que le ſort empriſonneur,

Ny le bon destin qui s'eslongne,
Ne touchent point à nostre honneur.
Mais mon bonheur precipité,
Combien plus at-il merité,
De la vergongne, que des larmes?
Puis que l'on ne m'a pas contraint,
Mais que volontaire, & sans charmes,
I'ay cherché le ioug qui m'estreint.
Comme Sanson maladuizé,
Qui trop tard se vit abuzé,
Tondu par sa perfide femme;
Les Philistins l'ayans surpris,
Le mirent à cet art infame,
Et ne l'eurent plus qu'à mespris.
Et pleust à Dieu qu'on m'eust iugé,
D'estre seulement engagé
Dans vn miserable artifice.
Poursuiuant mon sort inhumain;
I'acheuerois vn vil office,
Par vne liberale main.
Mais que le vice plus chetif
Tienne mon courage captif,
Soubs vne lache seruitude!
Cela sent plus sa lacheté,
Que tout autre chetif estude,
Tant soit il plein d'indignité.
Ah i'en ay honte, & le subiect,
Qui me rend doublement abiect,
Et me couure de double honte:
C'est que comptant mon propre faict;
Ie condanne ce que ie compte,

Et ie le tiens pour vn forfaict.
A peine suis ie repenty,
Que mon esprit tout peruerty,
Retourne à ses erreurs passées.
Et tant de vices acrochez,
Forment des chaines enlassées,
Qui croissent comme mes pechez.
Ainsy par vn malheur perfaict,
Quand on a commis vn forfaict,
On tombe en vne erreur seconde.
Afin qu'vn iuste iugement
Treuuant vne faute seconde,
Punisse plus seuerement.
O combien souuent ay-ie veu,
Que la fortune de ce ieu,
N'a faict que rire de mes pertes?
Mais mon cœur tient tant son party:
Que les trahisons descouuertes,
Ne l'en ont iamis diuerty.
Ainsy deux differents efforts,
Me liurent des combats si forts,
Et poussent en deux parts diuerses:
Comme vn esquif porté, selon
Les souflements, & les trauerses
Des vents, qui s'en font vn balon.
Le vice m'attaque souuent,
Poussant la volupté deuant;
Elle se couure d'artifice,
Pour mieux m'attirer à sa part.
Et la douleur qui suit le vice,
Me suit au poinct de mon depart.

Mais

Mais quoy que le vice impudent,
Sente le crochet, & la dent
De la douleur qui l'accompaigne:
Souuent la volupté m'abbat,
Et quasi tousjours elle gaigne
Quelque despoüille, en ce combat.

Ainsy le vice, & la vertu,
Sur ce champ tousjours debatu,
Ont des victoires iournalieres.
Et mon voyage commencé,
Tournant dans des rondes ornieres:
Ne paroit iamais aduancé.

Outre que mes trauaux sont longs,
Te voicy dessus mes talons,
Secoüant des verges seruiles.
Tes yeux s'enflamment de courroux,
Et mes peines quoy que fertiles,
Semblent moins rudes que tes coups.

Apres ces premiers chastiments,
Ie m'engage à d'autres tourments,
Pour vne autre faute commise.
Lors tu mets mal heur sur mal heur,
Et plus le mal me tirannize:
Plus fais tu croistre ma douleur.

Ce n'est plus vne fiction,
Ce que l'on compte d'Ixion;
Car tournant tousjours cette roüe,
Ie trauaille sans m'arrester,
Pour moudre des croustes de boüe,
Dont aucun ne sçauroit gouster.

Tu regardes ce triste effort,

O cruel, ſans plaindre mon ſort.
Conſidere ton demerite,
Et remarquant tant de tourment,
Pour vne faute ſi petite,
Traitte moy plus humainement.



Regar-

Regarde mon humilité, & mon labeur, & me pardonne tous mes pechez.
Psal. 25.

EN *quelle tribulation suis-ie venu, & en quelles grandes tristesses suis-ie maintenant? qui par auant estoys ioyeux & aymé en ma puissance! Et maintenant j'ay souuenance des maux que j'ay faicts.* *Mach. 6.*

Voyez mon humilité, & considerez combien ie suis raualé par mon infirmité. La cótrarieté de la coulpe de l'homme s'est changée en vn pezant faix, qui le presse, & luy dóne mille peines. Luy qui demeurant en vne heureuse subiection, pouuoit s'esiouyr en son innocence, & se venter veritablement d'estre libre; il a recherché cette malheureuse liberté, pour deuenir esclaue de la corruption; tellement qu'à sens contraire de son dessein, il a faict vn change bien desaduentageux de sa franchise en vn fascheux esclauage. Car maintenant si la chair cede à l'esprit ce n'est pas pour tousiours; cette mauuaise beste regimbe aussy-tot, & se rend la maistresse de son maistre qui la suit, & la sert, mesme volontairement; & quoy qu'il desire quelquefois de s'aplicquer seulement au bien, si fait-il souuent le mal qu'il hayt, & qu'il condanne: en cette deshonneste seruitude il pleure, il gemit, cependant *Beda in Ps. 24. Greg. c. 22. in c. 7. Iob.* *Nazia. carm. de anima calamitatibus.*

il faut executer contre ſon gré les mandements tyranniques de cette infidelle compagne, qui le rend du tout miſerable.

Chryſ. hom. 9 in epiſt. 1. ad Cor. to. 4.

Que quelqu'vn ſoit auſſy riche qu'il ſçauroit deſirer, que les honneurs entrent à la foule dans ſa maiſon, qu'il ne manque non plus de courage que de bonne fortune; ſa miſere peut bié en meſme temps eſtre eſgale à toutes ſes felicitez, voire meſme les ſurpaſſer. qu'il ſurmõte toute choſe, s'il eſt ſurmonté & vaincu du peché, c'eſt bien peu que tout ce que ce monde admire en ce fauory, entre les infames & les abiects il eſt le plus abiect & le plus infame. Les grands n'ont rien qui ne ſoit grand, leurs felicitez ſont grandes, & par pareille proportiõ leurs infortunes ne ſont iamais petites. Vn payſan qui deuient eſclaue d'vn barbare, eſt, & ſe peut dire malheureux; mais vn Roy ne tombe iamais en tel accident, qu'il ne ſoit perfaictement & ſans comparaiſon miſerable, il perd d'auantage qu'vn homme de ſimple condition; pour vne grande perte il doibt ſans doubte eſtre atteint d'vne plus grande triſteſſe. tel eſt celuy, lequel ayant poſſedé de grandes graces, les perd toutes, tõbant dans la tyrannie & cruelle indiſcretion du vice. Car le vice eſt barbare, c'eſt vn tyran qui ne garde ny foy, ny loy; il n'entend point de raiſon, il veut commander, & eſtre obey. quelques iniuſtes, violentes, & deteſtables

que

que ſoient ſes paſſions, ſans difference d'eſtats ny de perſonnes, il tient tous ces ſubiects pour eſclaues, & ne laiſſe aucune liberté ſinon celle de faire tout le mal que l'on ſçauroit s'imaginer, ce n'eſt que par là que l'on peut auoir ſes faueurs, & treuuer vne bonne place en ſa cour: où pour fauory que l'on puiſſe eſtre, l'on ne paſſe iamais que pour ſerf, captif, proſcript, eſclaue, & moins, ſi moins ſe peut dire. Pour cela le Prophete dit. quand l'homme a eſté eſleué en honneur, il n'a pas ſçeu recognoiſtre ſa felicité; ainſy at-il eſté comparé aux iuments, aux animaux de faix, de ioug, de ſeruice, qui n'ont point de ſageſſe ny de iugement.

A bien dire, ſi nous entendons ſpirituellement, & prenons bien garde ce que c'eſt que cette ſeruitude d'Ægyptiens, ſi ſouuent deteſtée, nous cognoiſſons, que ſeruir aux Ægyptiens, n'eſt autre choſe que d'eſtre aſſubietty aux deſirs charnels, à quoy perſonne n'eſt porté ny contraint par quelque neceſſité, qui luy vienne hors de ſoy meſme; mais ſeulement par la baſſeſſe de ſon courage, par ſa poltronnerie, par ſon luxe, par ſes debauches, par ſes voluptez qui luy ont amoly le corps, & l'ont ainſy vaincu; puis par la lacheté de ſon eſprit, qui voyant ſon fort, ou pluſtot ſa priſon rauagée, n'a pas eu le courage de ſe deffendre, & a fauſſement

Orig. hom. 16 in c. 67 Geneſ.

creu, qu'il ne pouuoit combatre en campagne, ny ſans l'aide & garantie de cette infidelle place, où il eſt enfermé. Qu'at-il donc faict ? il a donné pouuoir à ce corps ignorant, laſche, & perfide, de capituler auec le peché, & luy rendre tout à diſcretion, ou pluſtot à indiſcretion, ainſy noſtre Sauueur parlant en ſon Euangile d'eſclauage & de liberté, dit expreſſement: quiconque peche, eſt eſclaue du peché.

hom. 8. in c. 15. Exod. Comme donc l'Ægypte cette prouince terreſtre, eſt appellée la maiſon de ſeruitude des enfans d'Iſraël en comparaiſon de la Iudée, & de Ieruſalem, qui ſe nomme leur maiſon de liberté: de meſme en comparaiſon de la Ieruſalem celeſte, laquelle, (pour ainſy dire) eſt la mere de noſtre liberté, tout ce monde, & tout ce qui ſe treuue en ce monde, n'eſt qu'vne maiſon de ſeruitude, vn eſclauage, vne priſon.

Aug. ſerm. 12 de verbis Domini. Qu'auons nous donc tant de quoy nous eſtonner, ſi le monde eſt ſi ſouuent eſtrillé, & bien frotté, s'il eſt percé comme à nerfs de beuf & à baſtonnades ? c'eſt vn ſerf fugitif, c'eſt vn meſchant eſclaue, qui ſçait bien la volonté de ſon Seigneur, & fait tout le contraire; il ne merite pas meilleur traitement, & ne doibt point ſe plaindre, ſi faiſant tousjours tout de trauers, il eſt regardé de trauers: qu'il ne refuze donc point les coups qu'il a gaigné. car ſi par malice il cõtredit

tredit & contreuient iniuſtement à la parole de ſon maiſtre, c'eſt bien iuſtement que la vengeance ſuit incontinēt apres ſon forfaict. quelques fautes ſont pardonnables, mais qui faict du mutin & murmure contre vn iuſte correcteur, ne merite pas que l'on luy façe aucune grace. qu'il confeſſe ſa faute, & ſe repente de ſa malice, s'il veut eſperer quelque miſericorde.

Des caueſſons & des foüets pour les cheuaux & les aſnes; la verge, & le baſton ſur les dos des imprudents & mal-aduiſez. *Prou. 26. v. 3.*

Sommes nous dōc des beſtes? direz vous. aualez cela auſſy doucemēt que vous pourrez, encore qu'il vous ſemble bien amer, il faut paſſer par là, & permettre, que l'ō vous reſponde ouy. quand l'homme a eſté en honneur, il ne l'a point cognu, il a eſté comparé aux iuments ſans iugement, il a eſté faict ſemblable aux beſtes. Nos paſſiōs d'aſnes, nos mouuemēts de beſtes, ont des loys toutes contraires aux bons diſcours de l'eſprit & de la raiſon. quand tu conſens de ieuſner, ta gloutonnie te ſuſcite vn appetit ſans frein: quand tu propoſes de veiller, tu te ſens la teſte peſante & plus endormie que de couſtume. que ferons nous à cet aſne? *Bernar. ſerm 3. ſuper qui habitat in adiutorio.* *Bernar. ſerm. 5. de aſcēſ.*

Miſerables pecheurs, nous ſouffrirons ſpirituellement les meſmes peines, que Sampſon a corporellemēt ſouffertes, & qui nous ſont exprimées par eſcrit pour nous inſtrui- *Paulin. epiſt. 4. ad Seuerum.*

re. Car comme ſes ennemis ſe mocquerent de luy, l'ayant pris; les noſtres nous traitteront auec deriſion, & nous deſtineront à tourner des meules, comme de pauures aſnes. Pour nous tirer du danger de cette miſerable fortune, le Seigneur nous aduertit par ſon Prophete, que nous auons à nous donner de garde, & que nous ne retirions pas noſtre col du joug de IESVS-CHRIST, pour nous rendre dignes tant ſeulemẽnt de tourner vne meule apreſtée pour les aſnes: ne vous rẽdez pas ſemblables aux beſtes; ne deuenez pas des cheuaux & des mulets, qui n'ont point d'entendement. Car l'homme, comme dit encore ailleurs le meſme Prophete, n'entendant & ne cognoiſſant pas sõ honneur, eſt comparé aux juments, & aux beſtes, & ſe faict ſemblable d'icelles. Nous en voyons vn exemple eſpouuentable en ce Roy de Babylone, qui pour peine & vengeance de ſon impieté & ſotte ambition, fut depoüillé de ſens d'homme; & ſouffrit en ſon cœur de beſte tout ce que meritoit ſa brutalité. L'homme ayant premieremẽt erré, paſſant par des ſentiers deſuoyez, & retombant à chaque pas dans quelque iniuſtice, iuſtement priué de la vertu de ſageſſe & de grace, cõme Sampsõ, eſt puny par l'aueuglemẽt & par la meule; parce que celuy qui s'eſt priué ſoy meſme de la lumiere de raisõ, & qui s'eſt volontairement abaiſſé iuſques à

la

la ſemblance des beſtes, eſtant ſerf de ſon corps, n'eſt pas digne d'eſtre employé à quelque ouurage plus honorable, que celuy que l'on fait faire aux beſtes. Cõſiderez vn peu la vie de ces miſerables mortels, puis tournez incontinent voſtre veüe deuers quelque cheual aueuglé, attaché, & confiné, pour tirer vne meule. ce pauure animal a les yeux bandez de quelque vieil & meſchant lambeau : ce pauure pecheur a la veüe de l'ame eſtoupée, par les ordures de ſa vie. Les erreurs de ſes ſens ſont vne orniere circulaire, par laquelle, comme par la circonference d'vne roüe, il tourne aſſiduellement ſans repos, ſans profit, ſans gré, trauaillant pour autruy, ne faiſant rien pour ſoy meſme, miſerable en cette laborieuſe ſtation ; il marche & n'auance point ; il trauaille & n'acheue rien ; il eſt dans vne eternité, mais eternité de peines. Se treuuant en la voye des pecheurs & des pechez, eſtant lié des chables de ſes cupiditez ; il court tousjours, & demeure tousjours priſonnier ; les tenebres de ſon erreur l'aſſiegét, l'horreur & la puanteur de ſa propre conſcience le fletriſſent, tout moizy, tout ranci & vereux il ſouffre, que l'on le tienne dans l'eſtroitte geole d'vn moulin. Le voilà reduit à tourner continuellement la pierre de ſon cœur endurcy par l'obſtination de ſon iniquité. voilà ſon moulin, où il brize

toute ſorte des mauuaiſes graines, qui croiſſent en ſon ame pour en nourrir ſes ennemys; parce que comme il eſt eſcrit, le pecheur court iuſques à ce qu'il ayt conſumé ſon ame. ainſy celuy qui peche, brize le froment de l'ennemy ſoubs la pierre de ſa vie, pour en repaiſtre Zabulon, qui ne demande autre pain, & n'a fain d'autre viande, que de l'ame du pecheur, qu'il veut deuorer. Quant aux pierres dont l'homme ſe ſert pour mouldre, il y en a de deux ſortes; les vnes ſont propres des hommes, les autres apartiennent aux aſnes. celle là eſt humaine, de laquelle il eſt eſcrit, deux perſonnes ſeront pour moudre en vne pierre; l'vne ſera choiſie, l'autre ſera laiſsée.

Orig. tract.5. in Mat. c.18.

Ambr. in c.17. Luca.

Eſpeluchons donc vn peu, qui ſont cez perſonnes, qui ſont au moulin, en quel moulin, & ce qu'elles y ont à faire. ce ne ſera pas mal à propos de dire, que ce monde eſt le moulin, noſtre corps, noſtre chair mortelle; & que là dedans noſtre ame demeure enfermée, comme dans vne priſon; trainant & tournant inceſſamment la pierre, pour moudre quelque graine, dont on puiſſe faire vn pain celeſte; ſi elle eſt ſi ſage que de ſe ſouuenir de ſon deuoir. Mais l'ame cõtrainte à demeurer en ce moulin, ſe treuue aſſujettie, & eſt quaſi tousjours entrainée à diuers delicts, elle trauaille inutilement pour brizer vne mauuaiſe graine germée, & demy

my pourrie, qui s'attache enſemble, & ſe peſtrit, ſans ſeparer la fleur d'auec le ſon; pour cela eſt elle laiſsée, parce que l'on ne peut faire pain, qui vaille, de ſa mauuaiſe farine.

Ce ne ſera pas ſans raiſon, ſi nous appellons le mal, que l'homme cõmet, vne meule d'aſnes; d'autant qu'il eſt tiré à bas par ſon iniquité, auſſy fort ou plus que l'aſne ne ſçauroit l'eſtre par vne groſſe pierre attachée à ſon col. Ainſy la meule d'aſne ne nous ſignifie rien d'autre que le trauail de ce ſiecle; ſon action, ſon mouuement perpetuel, qui liant le col de l'ame par des fols deſirs, la fait tourner inceſſamment, & luy fait rendre vn trauail ſans repos & ſans vtilité.

Orig. tract. 5. in Mat. cap. 8.

Gregor. l. 6. mor. c. 26. in c. 5. Iob.

Ainſy le trauail de ce mõde ne differe en rien de celuy d'vn moulin: meſme ie croy que le mõde s'apelle vn moulin, par ce que la roüe du temps le fait continuellement tourner, & luy faict brizer, & mettre en pouldre ceux qui le ſuiuent, & le ſeruent.

Aug. ser. 107 de tẽp. Aug. in Psal. 36.

N'eſt-ce pas vn triſte ſpectacle de voir Sampsõ pris par ſes ennemys, qui luy ayant creué les yeux, s'en ſeruirent comme d'vne beſte, pour tourner vn moulin? c'eſt le vray pourtraict d'vne ame, à qui les malins eſprits ont poſché les yeux de la contemplation par les poinctes de diuerſes tentations, & puis s'en mocquent, la pouſſant dehors, pour la faire trauailler, tournant & retournant cent fois ſur les meſmes erres.

Greg. c. 7. mor. c. 16. in c. 6. Iob.

Aug. in Ps. 132. Et pourquoy diſons nous, que l'ame eſt dans vn moulin? par ce qu'elle eſt en ce mõde; & que monde & moulin eſt tout vn; l'vn ne ſe tournant pas moins que l'autre. *In Pſal. 99.* Pourquoy encore dans vn moulin? par-ce que comme le cheual, qui tourne, & tire vne pierre de moulin eſt lié, l'ame eſt auſſy liée & arreſtée dans ce monde, ſans pouuoir s'eſtendre plus loing que ſes traits.

Soliloq. c. 6. Sainct Auguſtin dit, que les mondains le tiroient & le faizoient tourner en rond, d'vn vice dans vn autre vice, d'vn bourbier dans vn autre encore plus profond & plus ſale. *Greg. l. 16. mor. c. 30. in cap. 24. Iob.* Et pour cela le Pſalmiſte a tres-bien dit: Seigneur, renuoyez les à la roüe, qu'ils n'ayent autre ouurage qu'à tirer & rouler cette pierre; car les meſchans ſont ordinairement ainſy punis, par-ce qu'eſtans attiltrez & confinez à tousjours aller en rond, pendant qu'ils negligent ce qui eſt droict deuant eux, & qu'ils ſuiuent ce qu'ils deuroient laiſſer, ils ne ſe dreſſent iamais qu'en arriere, & tombent tousjours par deuant.

Greg. l. 2. mor. c. 4. in 1. c. Iob. De là vient la parole du Pſalmiſte, les impies ne marchent point droict, ils vont en rond, en circuit, & retournant ſur leurs premiers pas, pendant qu'ils n'ont point de ſouhait ny de gout pour les choſes interieures: ils ſe tourmentent, & ſe fatiguent imprudemment par le trauail perpetuel des exterieures.

Miſe-

Miserable homme que ie suis, qui me deliurera de la calomnie de cette infame & honteuze seruitude, moy miserable, mais libre; libre, par-ce que ie suis homme; miserable, d'autāt que ie suis serf: miserable sans doubte pour ma seruitude, mais sans excuse à cause de ma volōté. Car ç'a esté ma volonté, laquelle estāt libre, s'est faicte soy mesme serue du peché, consentant au peché sans contraincte. parce que qui faict le peché, s'en faict aussy le serf, & n'est plus qu'vn miserable esclaue. *Bernar. hom. 81 in Cant.*



Ie



Memento, quæso, quod sicut lutum feceris me,
et in puluerem reduces me! Job. 10.

V.

Ie te prie que tu aye memoire, que m'as faict comme la boüe, & que tu me reduiras en poudre. *Iob.*10.

I'Auois creu que parmy les Dieux
L'oubly ne treuuoit point de place.
Et qu'ils possedoient cette grace
De voir ce qu'on fait en tous lieux.
Ie m'asseurois que leurs pensées
Fussent quelquefois abaissées,
Sur les ouurages de ça bas.
Et que leur Mageſté fut telle,
Qu'elle peut treuuer des esbats
Parmy noſtre race mortelle.
Mais apres beaucoup de raisons,
Ie sens que ces natures hautes
Commettent quelquefois des fautes,
Comme celles que nous faisons.
Le souuenir de leur ouurage
Semble sortir de leur courage,
Si tot qu'on cesse de les voir.
Et s'ils en gardent la memoire,
Il faut que pour nous deceuoir,
Ils nous empeschent de le croire.
Ou tes regiſtres sont cassez,
Ou pour nous tenir en ceruelle,
Tu reçois pour chose nouuelle,
Ton ouurage des iours passez.

Architecte de la nature,
Voyant ta baſſe creature,
Qui s'eſleue pour te loüer.
Quel ſi prodigieux miſtere,
Te peut retenir d'aduoüer,
D'en eſtre l'autheur, & le pere?
Si tu manques de ſouuenir,
Ie me puis faire recognoiſtre.
Mais ſi tu cognois tout mon eſtre,
Que te ſert de m'entretenir.
Ie ne ſuis pas tombé des nues,
Ny ſorty des ondes chenues,
Ou du ſein d'vn rocher creusé.
Mais ta main qui tient le tonnerre,
Eſt celle qui m'a composé,
Me petriſſant d'vn peu de terre.
Te monſtrant vn peu curieux,
Veux tu ſçauoir en quelle place?
C'eſt la meſme où tu fis la maſſe,
Du pere de tous nos ayeulx.
L'argent d'vne belle fonteine
Couroit à trauers de la pleine,
Pour en nourrir les arbriſſeaux,
Et l'eau de ſa ſource ſuperbe,
Se fendant en quatre ruiſſeaux,
Paſſementoit les tapis d'herbe.
Ie te veux dire auſſy le temps,
Si tu daignes me le permettre.
Les mers ne faiſoient que ſe mettre
Dans le giron de leur eſtangs;
Ie puis mettre ce poinct d'hiſtoire,

Afin de te rendre notoire,
Que ie ne parle pas ſans droict;
Alors la terre deſcouuerte,
Ne monſtroit pas en tout endroict
La laine de ſa robe verte.
On la treuuoit en quelque part
Gluante, & de rouge teinture,
Prompte à receuoir la figure,
Que deſiroit l'eſtude, & l'art.
Tu prins vn peu de ceſte paſte,
Et la manias à la haſte,
Ne la tenant que de trois doigts.
Ainſy cette terre infertile,
Lors que mon corps reçeut la voix,
Fut ta matiere plus vtile.
Et comme ce vil element
Te ſeruit de maſſe premiere,
Quand tu me donnas la lumiere,
M'animant par vn ſoufflement;
A ma derniere cataſtrophe,
Mon corps ſera de meſme eſtoffe,
Qu'il fut auant que voir le iour.
I'eſtois poudre, & me doibs reſoudre,
Que reſortant de ce ſeiour,
Ie ne ſeray plus rien que poudre.
Ainſy voyons nous le potier,
Qui treuuant de la terre douce,
Tire de cette paſte rouſſe
Mille pieces de ſon meſtier.
Pour diſpoſer ſon entrepriſe,
A coups de leuier il la briſe,

Et la met en petits morceaux;
Puis l'assemblant en vne place,
Il y conduit quelques ruißeaux,
Dont il arrouze cette maße.
L'amas estant bien apresté,
Conroyé comme de la boüe,
L'artizan le met sur la roüe,
Et l'arondit de tout costé.
La roüe tourne de vistesse,
L'ouurier employe son adreße,
A former ce rude morceau.
Et la terre pirouettée,
Se tourne plustot en vaißeau,
Que la roüe n'est arrestée.
Voilà donc le pot acheué.
Mais c'est merueille s'il demeure
Si long temps qu'vne demye heure,
Sans estre entrouuert, ou creué.
Auant que personne le sçache,
Le potier treuue quelque tasche,
Contre la ligne ou le niueau;
Aussy-tot le vaisseau trebuche,
Et perdant son estre nouueau,
S'en retourne en terre de cruche.
Tu n'as point pris pour me bastir,
Vne plus solide matiere.
A peine ay-je veu la lumiere,
Que l'on me contraint d'en sortir.
Et comme si les destinées
Ne pressoient assez les années,
Que ce pauure corps peut durer;

Le temps court plus que de coustume,
Et se faict encore tirer
A des cheuaux couuerts de plume.
Helas! mon aage roule assez,
C'est trop vistement qu'il s'enuole;
Les grains de ma poudre friuole,
S'afaissent sans estre poussez.
Encore que ma triste vie
Ne fut pas ainsy poursuiuie,
Elle est si proche du cercueil:
Et l'estoffe en est si fragile,
Que peut-estre, apres vn clin d'œil,
On ne la verroit que d'argille.
Si pour m'edifier vn corps,
On eust employé quelques gouttes
De ces eaux, dont on fit les vouttes,
Qui seruent au monde de bords;
Ou bien si l'on eust pris de celles,
Dont sont faites ces estincelles,
Qui brillent dans le firmament:
Cette statue cristalline
Ne craindroit pas à tout moment,
De tomber en quelque ruine.
Si nous estions des purs esprits,
Comme l'on dit que sont les anges,
Ces metamorphoses estranges,
Ne m'auroient pas ainsy surpris.
Sans craindre tousjours des desastres,
Ie durerois comme les astres,
Ie viurois autant que les cieux.
Et la fortune Elisienne

Des Anges, & des demy Dieux,
Ne vaudroit pas mieux que la mienne.
Mais la mer a produit des corps,
Qui ſont bien de meilleure taille;
Car les poiſſons ſoubs leur eſcaille,
Viuent dans des membres plus forts.
Meſme cet element de verre,
Comme eſtant plus net que la terre,
A ſi bien veſtu les oiſeaux:
Que tant de plumes peinturées
Font voir que ſoubs l'argent des eaux,
On treuue des ondes dorées,
Que ne ſuis ie de Diamants,
Ou de quelques pierres plus dures,
Que ne m'at-on faict des ioinctures,
Auecques des gros ferrements?
O trop heureuſes ſœurs Scythiques,
A qui les Poetes antiques,
Ont donné des membres d'airain.
I'enuie vne crouſte ſi forte,
Et pour vn bonheur ſouuerain,
Me ſouhaite de meſme ſorte.
Ou ſi ie ne puis eſtre tel,
Que n'ay je la trempe d'Achille?
Où la pointe la plus ſubtile
N'enfonçoit point du coup mortel.
Il pouuoit bien tout entreprendre,
N'ayant qu'vn talon à deffendre.
Car en toutes les autres parts,
Plongé troisfoys aux eaux fatales,
Il auoit comme trois remparts,

On

Ou trois cuirasses bien loyales.
Mais que me sert de souhaiter
Chaque forme que j'imagine?
En mesprisant mon origine,
Ie ne puis de rien profiter.
En vain de la terre pourrie,
Tasche de se mettre en furie,
Pour iniurier son potier.
Et l'ouurier n'est gueres plus sage,
Qui se courrouce à son mestier,
Et desdaigne son propre ouurage.

Ie te prie que tu aye memoire, que tu m'as faict comme la boüe, & que tu me reduiras en poudre. Iob.10.

LEue toy & descens en la maison du potier, & illec tu oras mes paroles. Lors ie descendi en la maison du potier, & voicy iceluy faisoit l'œuure sur la roüe, & le vaisseau, qu'il faisoit de terre par ses mains, fut gasté; mais en le retournant il en feit vn autre vaisseau, cõme il luy sembloyt bon de le faire. Lors la parole de Dieu me fut faicte, disant, o maison d'Israël, ne vous pourray-ie faire comme ce potier cy? dict le Seigneur. Voicy ainsy comme l'argille est en la main du potier, ainsy estes vous en ma main. Hierem.18.

Le Prophete voulant monstrer la puissãce de Dieu, & la fragilité de l'homme, compare Dieu au potier, & homme à l'argille; parce que l'homme ne peut rien entreprendre *Hugo Card. in hunc locum.*

contre Dieu, non plus que l'argille contre le potier. De là vient qu'il eſt eſcrit en l'Epiſtre aux Romains, chapitre 9. *L'ouurage at-il le pouuoir de reprendre ſon ouurier ? & luy dire, pourquoy m'as tu faict de cette ſorte?* & en Iſaie 45. *Malheur à celluy qui s'eleue contre celuy qui l'a faict, cruche d'argille & de boüe. La boüe dira-elle à ſon potier, que fais tu ?* encore en Iſaie 64. *Et vous maintenant, o Seigneur, vous eſtes noſtre pere, nous ſommes de la boüe ; vous eſtes l'ouurier qui nous a faicts, & nous tous autant, que nous ſommes, ne pouuons nier, que nous ne ſoyons l'ouurage de vos mains*: Donques deſcendre en la maiſon du potier, c'eſt cōſiderer la fragilité de ſa chair. Nos corps ſont appelez, des cruches, des vaiſſeaux, parce qu'ils cōtienent vne liqueur tres-pretieuſe, vn threſor ineſtimable, à ſçauoir l'eſprit creé à l'image de Dieu. En la 2. aux Romains 4. *Nous auons ce threſor dans des vaiſſeaux de terre*, deſquelles Dieu eſt le potier. Et c'eſt parler fort à propos, de dire que cet ouurage ſe faict ſur la roüe, ou bien à cauſe de l'inſtabilité & perpetuelle reuolution du corps, ou encore parce que ſa fin ne differe en rien d'auec ſon commencemēt, ſelon cette parole de la Geneſe 3. *Tu es de terre, & retourneras en terre.*

Gregor. l. 10. mor. c. 36. in c. 10. Iob. L'hōme a donc eſté fait cōme de la boüe, parce qu'il a eſté choiſy & tiré de la boüe, pour reçeuoir nouuel eſtre & nouuelle cōditiō: ce que le ſainct homme Iob repreſente

fort

fort bien à la misericorde de son souuerain iuge,quād en le supliant il dit, *Souuenez vous ie vous prie, que vous m'auez faict comme de la boüe.* Ce qui vault autant que s'il disoit ouuertement en plus de paroles. Considerez l'infirmité de ma chair,& me pardonnez la coulpe de mon iniquité. Où fort à propos il fait aussy mention de la mort de cette chair, quand il adioute incontinent:*Et vous me reconduirez en pouldre.* Comme s'il demandoit en termes expres. Souuenez vous de grace,que ie viens de terre par ma chair, & que par la destruction d'icelle, ie m'en dois retourner à la mesme terre.

Tout ce que nous venons de dire de l'hōme exterieur,pouuant estre aussy dit veritablement de l'interieur, nous ferons bien de nous arrester à considerer vn peu, commēt & iusques à quoy;ruminãt & repassant souuēt sur ces paroles,*Souuenez vous que vous m'auez faict comme de la boüe.* Nostre hōme interieur se treuue en soy tout semblable à la boüe. par-ce que la grace du sainct Esprit est infuze dans nostre esprit terrien, afin que nous soyons eleuez à la cognoissance de nostre createur;car la pensée de l'homme toute seche & aride par la sterilité de son peché, estant apres arrouzée cōme terre seche, par la vertu du sainctEsprit,commence à reuerdir & produire des bōnes esperances. Mais bien souuent ayant reçeu gratuitement ces *Greg. ibidem cap. 37.*

presens & vertus celestes, nous nous en seruons sans interruption, nous les possedons comme nostre bien propre, sans en cõfesser la redeuance:& l'vsage commode de cette continuelle prosperité faict, que nous nous rendions superbes,& insupportables;ce qui donne subiet au mesme Seigneur,qui nous auoit eleuez,de nous rebaisser, & nous reduire à nostre premier neant. cet esprit de Dieu se retire,afin que l'homme se retreuuãt seul,soit plus modeste & moins altier par la consideration de son estre. & que se voyant bien soy-mesme, il ne se mescognoisse plus si fort. ce que le sainct homme exprime incontinent apres,quand il adiouste. *Et vous me ferez retourner en terre.*

Parce que quãd l'Esprit de Dieu se retirãt, n'assiste plus si presentemẽt celuy de l'hõme, mais le laisse en solitude parmy les tentatiõs, la pauure ame n'ayant pas cette douce humeur qui la nourrissoit, trãsit & se seche cõme vne terre sterile;c'est à lors qu'estant delaissée,elle recognoist son infirmité. Le deffaut de cette infusiõ de la grace diuine qui l'arrouzoit,luy fait douloureusement sentir, combien l'homme est sec, & que c'est bien proprement, qu'il est dit qu'il retourne en pouldre; par-ce qu'estant delaissé de Dieu, & abandonné à son propre sens, le vent de la moindre tentation est assez fort, pour le pousser,& l'emporter cõme de la poussiere.

Tout cecy donc estant bien & sagement considere par les saincts personnages, beaux vaisseaux, preparez pour l'hõneur & pour la gloire, la raison leur a fait dire, que leur createur estoit leur ouurier, & le potier, qui les a formez; & parlãt d'eux mesmes se sont apellez terre, & boüe. Que cette confession d'Isaias est energique. que sa declamation est puissante pour émouuoir, quand il dit. *Encore maintenãt, o Seigneur, vous estes nostre pere, & nous de la boüe; vous estes nostre ouurier, & nous tous sommes les ouurages de vos mains.* Et nostre Createur mesme vze de ces paroles, parlãt à Hieremie. *Maison d'Israel, que penses tu donc estre, ne puis-je pas faire de toy ce que le potier fait de son argille? ouure l'oreille & m'escoute; comme la boüe est entre les mains du potier, tout de mesme façon es tu dans les miennes.* car il venoit de luy monstrer vn potier, qui faisoit sõ ouurage sur la roüe. *Et le vaisseau qu'il faisoit,* dit-il, *fut rompu entre ses mains, retournant en boüe, cõme il auoit esté auparauant. puis recommenceant de nouueau, il fit de cette mesme terre vn autre vaisseau, comme il auoit pleu à ses yeux qu'il fut faict.* Pour ce subjet Isaias dit, cõme nous auons raporté: *malheur à celuy qui contredit à son Createur, vaisseau de terre & de boüe.* Sainct Paul celeste Iurisconsulte, sçachãt cecy, & considerant plusieurs autres choses semblables dit. *O homme, qui es tu donc pour entreprendre de respõdre à Dieu? l'ouurage peut-il dire à son ouurier; pourquoy m'as tu fait de ceste sorte?*

Rupert. l. 2. c. 20. in Genes.

Ou bien le potier n'aurat-il pas le pouuoir de faire deux vaiſſeaux d'vne meſme terre; l'vn des vaiſſeaux pour eſtre mis en vn lieu honorable; l'autre pour ſeruir à choſes viles & moins honneſtes que le premier?

Rupert. l. 1. in Ierem. c. 10.

Vn grand documẽt de reuerence, vn grãd & conuenable inſtrument de ſilence, pour s'empeſcher de murmurer cõtre Dieu, c'eſt de l'apeller noſtre ouurier, & ſe nõmer ſoy-meſme de la boüe. l'Apoſtre vaiſſeau d'election, ouurage agreable au potier eternel, nous aduertit par vne vehemẽte & ſerieuſe remõſtrance; il nous aduertit, dis-je, & nous renuoye, afin qu'auec le meſme Prophete nous aillons voir le preſent exemplaire de la puiſſance diuine. Car comme il eut bien gemy, & qu'il eut faict des triſtes plaintes pour la ruine & deſtructiõ de ſes freres Iſraëlites, *Que dirõs nous donc*, dit-il, *Dieu eſt il iniuſte, nous at-il iniquiment traittez? iamais n'aduienne que nous ayons vne ſi mauuaiſe opiniõ.* afin qu'il peut parler ſagement, il eſtoit luy meſme deſcẽdu par vn eſprit humble & reſpectueux dans la maiſon du potier, pour y voir cõme le Prophete, que la maiſon d'Iſraël eſtoit auſſy biẽ de la terre & de la boüe, que la fange des gentils, & que ç'auoit eſté de pure grace & non pas à cauſe du merite, que *Dieu potier de tous les hommes* auoit choiſy Abraham, lequel eſtoit de meſme argille que tous les autres Chaldeens, & que de luy, & de la maſſe de boüe de ſa ſemence il a faict cõme il a voulu des

des vaiſſeaux de miſericorde, des vaiſſeaux d'honneur & de grace. Qu'eſt ce que Dieu deuoit d'auantage à Abraham, qu'à toute la maſſe de boüe de la lignée d'Adam? voilà ce que cet humble ſage, & vrayement ſage, par ce qu'il eſtoit humble, auoit veu, & confeſſoit franchement. par-ce que ſi le vaiſſeau auoit eſté rompu entre les mains du potier, ce n'auoit pas eſté que le potier ne ſçeut biē faire, & qu'il ne fut aſſez adroict à ſon ouurage, mais cela eſtoit arriué par vne iuſtice incomprehenſible à noſtre iugemēt. Et pour reuenir à conſiderer la reſemblance de cette poterie auec la materielle: diſons maintenāt quand noſtre potier a cognu ce que pouuoit valoir l'ouurage; il a pris noſtre poudre, l'ayant moüillée, peſtrice, conroyée, il l'a mize ſur la roüe, puis la faisāt tourner, a manié de ſes doigts, cet à dire auec les dons de ſon ſainct Eſprit, cet amas de boüe, afin que la plenitude du temps requis pour l'ouurage eſtant eſcheüe, cette maſſe auparauant ſans forme, fut changée en de beaux vaiſſeaux propres à reçeuoir des threſors d'honneur & de miſericorde. Mais ce malheureux mortier a bien ozé blaſphemer contre les doigts de ſon potier. Qu'eſt il donc arriué? le potier iuſtement eſmeu & courroucé de cette ingratitude a leué le bras, a retiré ſes doigts pour fermer le poing, puis deſchargeant vn grand coup ſur cette meſchante
paſte,

paste, a dissipé ce vaisseau d'vne dissipation puissante

Aug. Soliloq. c. 31. Ie chercheray donc maintenant celuy qui m'a fait. C'est vous Seigneur, qui m'auez fait; vous sans qui rien n'a esté faict; vous estes mon ouurier, & ie suis vostre ouurage. Ie vous rends mille actions de grace, Seigneur mon Dieu, par qui ie vys, & par qui toutes choses viuent. Ie vous rends graces, parce que vous m'auez creé. Graces vous soient eternellement rendues, mõ createur, mõ facteur, parce que vos mains m'õt faict, *Aug. Soliloq. c. 20.* & m'ont pestri tel que ie suis. Vous qui estes nostre potier cognoissez bien quels vaisseaux nous sommes, & que tout ce qui vit n'est que de la boüe dans vostre main.

Aug. l. 5. de ciuit. c. 3. Rupert. l. 2. c. 21 in Gen. Et que ie suis vn vaisseau plus fresle que ceux que l'on forme sur la roüe. Donc parce qu'il l'a voulu comme cela, & que sa sagesse luy a ainsy dicté, il a formé de boüe vn homme, duquel tous les autres deuoient apres estre procreez: il l'a formé de boüe, dis-ie, & du limon de la terre. cela est tout manifeste, parce que selon le corps l'homme n'est que terre. Car le Seigneur Dieu dit, *tu es terre, & retourneras en terre.*

Aug. in Ps. 102. Il sçait bien ce qu'il a fait, il a veu nostre cheute, a sçeu comment il nous failloit releuer, comment il falloit adopter, & quels moyens se pouuoient treuuer pour nous enrichir. Voicy, nous auons esté faits de boüe.

Le

Le premier homme de terre eſtoit terrien. Le ſecond homme venu du ciel eſt celeſte.

Toutefois ne ſois point negligent enuers toy meſme, mais pluſtot ayez bon ſoing de ce que tu es o homme; car dans les Cātiques ces paroles s'adreſſent à ton ame: *Si tu te ne cognois belle entre les femmes.* cognoy toy donc ame, car tu ne viens pas de la terre, ny de la boüe, par ce que Dieu a ſoufflé dedans toy vn eſprit viuant. Prens garde à toy, comme la loy t'aduertit & remōſtre à ton ame; que les affaires mondaines & ſeculieres ne te tiennent point; que les choſes terreſtres ne t'arreſtent point. auance toy continuellemēt & ſans arreſt, pour treuuer & te repozer en celuy, de l'inſpiration & faueur de qui tu tiens ton eſtre & ta force. *Amb. in Pſ. 118.*

Cognoy toy donc o ame, & recognoy que Dieu t'a faite, non de terre ny de boüe, mais qu'il a ſouflé dedans toy vn eſprit viuant. C'eſt bien vn œuure magnifique que l'homme formé par l'inſpiration de Dieu. Appren o homme, en quoy tu es veritablement grand, en quoy tu te peux eſtimer precieux. La terre te fait paroiſtre vil & miſerable, mais la vertu te peut acquerir de la gloire, ta foy de l'admiration, & cet image que tu portes vne grande eſtime, elle ſeule te rend pretieux. car que ſçauroit on s'imaginer de plus precieux que l'image de Dieu? *Amb. ibidem Oct. 10.*



Peccaui. Quid faciam tibi, O custos hominum? quare posuisti me contrarium tibi? Iob. 7.

6.

VI.

I'ay peché, que te feray-je, o garde des hommes ! pourquoy m'as tu mis contraire à toy ? *Iob. 7.*

CE n'est pas sans raison, ie l'ay trop merité,
Il faut pour me punir de mon iniquité,
Que ma voix face ouyr, combien ma faute est laide,
Vn si lasche forfaict ne merite point d'ayde.
I'ay failly, ie l'aduoüe, & croy que mon peché
soubs vn pretexte faux, seroit trop mal caché.
L'horreur du deshonneur, & la peur de la honte
S'opposent vainement, ie n'en fais pas de compte.
L'excez de mon delict veut que le chastiment,
Pour apaizer le droict, soit faict publiquement.
Me voicy, ie me rend moy mesme, ie m'enchaine,
Ie ne refuze point, de reçeuoir la peine,
Et n'ay plus de desir, que d'ouyr decreter,
Auec quel payement ie pourray m'acquiter.
Qu'attens tu donc de moy? que veux tu que ie face?
Quel genre de presens me donnera ta grace ?
Et par quelle victime ay-ie espoir d'obtenir,
Que ton iuste courroux aille bien-tot finir ?
Cent pains, pozez cent foys, àfin de te complaire,
Sur cent diuins autels, le pourront ils bien faire ?
Te peut-on apaizer par la deuote ardeur
De l'encens que l'on brusle, ou bien par son odeur?
Ou si tu veux plustot, pour consumer mon vice,
Que ie brusle moy mesme, au feu du sacrifice ?
De prestre faict hostie, & crois tu mon sang tel,

Que

Que i'en doiue arrouzer les coings de ton autel?
Helas pour tout payer ce que te doibt mon crime,
Encor seroit ce peu qu'vne telle victime:
Car ma debte est si grande, & si grand mon forfaict,
Que pour le chastier, tout mal est imperfaict.
Toutesfois ie sçay bien, que ta iuste cholere
Ne s'emporte point tant, qu'elle ne se tempere.
Tu n'es pas comme ceux, qui ne s'arrestent point,
Auant que l'ennemy soit perdu de tout poinct.
Tu pardonnes souuent, & la troupe atterrée
Treuue de la clemence, en ta dextre ferrée.
Tu gardes l'ennemy, quand il est abbatu,
Acquerant vn beau nom d'vne belle vertu.
Ce debonnaire esprit ne veut iamais permettre,
Qu'vn mouuemẽt trop fort cõmande cõme maistre.
Mais reprenant nos faits, il se plait de porter
Vn iugement plus doux, qu'on n'eust peu souhaiter.
O grand Recteur du monde, o grãd sainct tutelaire,
A qui tant de mortels, pour vn iuste salaire
De les auoir tirez de quelque grand mechef,
Tournent mainte couronne, & t'en ceignent le chef.
Pendant que le courroux te faict rougir la face,
Ie sçay que la pitié nous remet en ta grace:
Et cette mesme main, qui me veut outrager,
Est celle qui souuent nous sauue de danger.
Si tu me le permets, (encor que l'Eloquence
D'vn meilleur aduocat n'ayde rien ma deffense)
Si tu n'eloignes point ton oreille de moy,
En faueur de moy mesme, ou si tu veux pour toy,
(Ce que i'aymeray plus,) (mesme afin que ta cause
Ne semble sans raison) ie diray quelque chose.

Ie ne dis pas que non, i'ay failly, i'ay peché,
Mais ie ne suis pas seul, qui me treuue entaché?
Pourquoy donc suis-ie seul, dont ta rude Iustice,
Auec tant d'apareil punit le malefice?
Quand les autres poussez par vn instinct brutal,
S'alloient precipiter en l'abysme fatal,
Et bruloient dans l'ardeur d'vne funeste flame,
Que l'amour & le vin leur fomentoit en l'ame:
Le tonnerre en ta main plusieurs fois balancé,
Pour les exterminer, n'a point esté lancé:
Au lieu de tout cela, ta bonté qui conniue,
Change leur guerre en paix, & son glaiue en oliue.
Pourquoy m'affliges tu d'vn mal continuel?
Pourquoy m'as tu dressé, cet estrange duel? (cle,
Pourquoy coup dessus coup, me mets tu tant d'obsta-
Comme si pour fournir ce tragique spectacle,
I'estois quelque escrimeur, & toy quelque boucher,
Qui ne sceut respirer, que le sang & la chair.
Ne te suffit-il pas, sans qu'auec mille pointes
Tu me perces le cœur, de me voir les mains ioinctes?
Confesser mon forfaict, te crier que i'ay tort,
Que pour t'auoir fasché, i'ay merité la mort.
Que ta rigueur est saincte, & ta cholere iuste.
Quoy? mes iniquitez te rendent plus Auguste,
Et te donnent moyen de treuuer enuers tous
Vn renom desirable, en te monstrant plus doux.
Car si i'auois vescu sans commettre aucun crime:
Que me quitterois tu, dont on peut faire estime?
Tu n'aurois merité, si i'estois innocent,
Ny le renom de doux, ny celuy de puissant.

I'ay peché, que te feray-je o garde des hommes? Pourquoy m'as tu mis contraire à toy? Iob.7.

Rupert. in Gen l.8.c.6. C'Eſt bien vne fameuſe lucte, & vn combat à outrance, que celuy que l'homme a entrepris de faire contre Dieu, qu'il a faict, & qu'il fait encore cõtinuellement. l'Egliſe qui le voit, tranſit, & paſlit d'effroy à chaque coup, qui ſe deſcharge. ſon vnique ſoucy n'eſt autre que de les ſeparer de ce combat, & remettre en paix, par vn amiable apointement.

Orig. in Pſ. 36. hom. 2. Car comme il y a des pieces de vertus, que l'on apelle armes de Dieu, entre leſquelles on nomme la cuiraſſe de Iuſtice, le glaiue d'eſprit, & le bouclier de la foy: le diable ne manque pas auſſy d'armes, qu'il fournit à l'homme pecheur, pour s'en veſtir. Entendons donc les contraires par leurs contraires, & apparions deux ſoldats armez, l'vn ſoldat de Dieu, l'autre ſoldat du diable. Si comme nous diſons, le ſoldat de Dieu a la cuiraſſe de Iuſtice; ſans doubte le ſoldat du diable armé tout au contraire, n'aura point autre cuiraſſe que celle d'iniuſtice. Et ſi le ſoldat de Dieu eſclatte ſoubs la ſalade de ſalut; au contraire le pecheur, qui eſt le champion du diable, aura la teſte ferree d'vn caſque de perdition. Il eſt donc ainſy, ceux qui combattent pour Dieu, tiennent en main

l'eſpée

l'eſpée du ſainct Eſprit; ceux qui combatent contre luy, portent le tranchant de l'eſprit malin pour le ſeruice du peché; c'eſt ce glaiue qu'il eſt dit que les pecheurs tirent du fourreau.

Quel eſt le glaiue du pecheur, ſi non contraire à celuy du ſainct Eſprit? *Amb. in Pſ. 30.*

Mais comment voulons nous entendre que les pecheurs tirẽt l'eſpée du fourreau? c'eſt quand ſans prudence, & ſans aucun voile de vergongne, ils commettent leurs iniquitez, quand ils ne rougiſſent point, & n'õt aucune honte, ny ne tiennent pas leurs meſchancetez couuertes ny cachées, comme la lame dans le fourreau: mais enflez d'orgueil & d'vne ſotte vanité, laiſſent voir leurs crimes à tout le mõnde, & les font eſclater cõme vne eſpée nue. *Orig. hom. 2. Pſ. 36.*

Ceux qui ont perſequté l'Egliſe de Dieu, ont combatu contre l'agneau. *Amb. in c. 17. Apoc.*

Ce combat ne vient pas d'vne querelle recente, il eſt commencé & dure depuis le commencement du monde; Cain & Abel furent les premiers ſur ce pré. *Hugo Card. in eundẽ locũ.*

L'impie a eſtendu ſa main contre Dieu, & s'eſt fortifié contre le tout-puiſſant. *Iob 15.*

Car il y en a quelques vns, qui taſchãt de faire, & acheuer quelque meſchante entrepriſe contre le iugement du Dieu tout-puiſſant, rõpus, & decouragés par l'impoſſibilité d'executer leur mauuaiſe volonté; r'entrent *Greg. in hunc locum.*

en eux mesmes, se considerent, & se conuertissent à celuy, qu'ils auoient voulu mespriser. Eux qui eussent peu laisser Dieu tout à fait, & s'esgarer pour ne se retreuuer plus, si ce mesme Dieu leur eust permis d'accomplir ce qu'ils auoient iniustement resolu, sont quelquefois sauuez, par-ce qu'ils n'ont pas peu se perdre à leur ayze, comme ils auoiēt desiré; retournant donc sur leurs premiers pas, & sur ce qu'ils sont, ils remarquēt ayzement leur condition, & se repētent d'auoir recherché des choses contraires à la verité.

Aug. l. 22. contra Faustū c. 70. Ainsy Dieu ne permit point, que Saul persecuteur de son Eglise, fit tout le mal qu'il auoit enuie; il l'apella du ciel, il le renuersa à terre, & le frappa quasi pour faire d'vn esgout de corruption & d'impieté vn vaisseau de douceur & d'election, d'vn meschant Saul, vn bon sainct Paul.

Basil. hom. 13 in Ps. 48 Celuy qui gouuerne tout ce qui nous touche, ce bon Dieu qui nous dispense & distribue liberalement ses biens, se met à trauers de nostre route, quand nous courons par le chemin de perdition; il iette des chausses trapes, pour nous empescher d'auancer si inconsiderement; il seme des cloux, il entrecoupe la terre de fossez, & se sert de tout moyen propre pour nous faire perdre l'enuie & la perseuerāce de ce mauuais voyage.

Greg. loco citato. Mais on en treuue aussy d'autres, que Dieu manie tout autrement par vn iuste iugement;

gement; il permet qu'ils accõpliſſent à ſouhait toutes les meſchancetez qu'ils auoient conçeües; puis qu'en arriue-il ? leur malice eſtant reuſſie, ils s'en enflament d'auantage, ils ſçauent bien que leurs crimes ſont execrables, & que Dieu les voit, & parce qu'il ne les abyſme pas auſſy-tot, ils croyent qu'il manque de pouuoir, ils ſe rendẽt plus puiſſants & hardys à mal faire, d'autant plus que leur puiſſance eſt grande en l'affluence de toutes choſes ſenſibles, d'autant ſont ils plus inſenſibles, pour ſe cognoiſtre, & pour ſçauoir en qu'elle erreur ils roulent leur vie, & le peu qu'ils pourroient, ſi celuy qu'ils offençent eſtoit auſſy prompt à vanger les iniures, qu'ils ſont eux meſmes à les faire. c'eſt de l'intention de ceux là qu'il eſt dit. *Il a eſtendu ſa main contre Dieu, & s'eſt fortifié contre le tout-puiſſant.*

Mais il n'eſt pas facile de combatre alencontre de Dieu. Eccl. 46

Toy donc o mõ ame, *ne crois pas que tu doibues demeurer impunie pour t'eſtre reuoltée, & auoir voulu combattre contre Dieu.* 2. Machab. c. 7.

Iob ne ſçauoit luy meſme pourquoy il cõbattoit, il ne le ſçauoit pas, dis-je, par-ce qu'eſtant en cette lice cõme dans vne eſchole, il deuoit reſpõdre à ce qui s'y propoſoit: il tourne donc ſa parole deuers ſon iuge, & dreſſe l'œil de ſon ame aux choſes d'en hault. ſans iniures ny blaſphemes, mais auec Chryſ. hom. 4. de patientia Iob.

des souspirs & des larmes il demande: *Pourquoy vous estes vous dressé contre moy? & pourquoy faites vous que ie vous sois contraire?*

Greg. in c. 7. Iob l. 8. c. 22.

Quand l'homme en pechant a delaissé Dieu, ç'a esté alors que par consequent s'est rendu contraire à l'homme, qui l'auoit volontairement contrarié. Ce iuste Createur s'est fait contraire à son iniuste creature, qui par orgueil s'estoit eleuée, & ne meritoit que la hayne qu'elle auoit recherchée.

Greg. in c. 7. Iob l. 8. c. 21. & 22.

Et voicy que Iob confesse le mal, qu'il a faict; mais il ne treuue point de bien, qu'il puisse offrir à Dieu en eschange ou recognoissance de tout ce qu'il auoit reçeu de luy. Parce que pour le lauer & le nettoyer de sa coulpe, il aduoüe que toutes les actions humaines sont infirmes & de peu de valeur: si la misericorde d'vn si bon pere, ne les eleue, & ne les taxe à plus hault prix que ce qu'elles vaillent. Pourquoy donc mesprizez vous l'homme, comme s'il vous estoit contraire, puis qu'asseurement ie sçay, que vous ne desirez point de voir la perdition & ruine entiere de celuy, qu'il semble que vous mesprizez.

Aug. manual. c. 23.

I'ay commis vn grand peché, ie sens ma conscience chargée d'vn grand nombre d'iniquitez, pourtant ne desespere-ie point, par ce que où s'est treuuée vne grãde abõdance de fautes, là mesme se pourra treuuer vne plus grande abondance de grace.

Mise-

Miſerable homme que ie ſuis, qui me deliurera de la calomnie de cete honteuſe ſeruitude, miſerable mais libre; libre parce que ie ſuis fait à la ſemblance de Dieu; miſerable parce que ie ſuis contraire à Dieu. O protecteur des hommes, pourquoy m'auez vous mis contraire à vous? vous m'auez ainſi mis, quand vous ne m'en auez pas empeſché. Ou pluſtot moy meſme ie me ſuis mis en ce mauuais party. C'eſt vne choſe bien iuſte, que tout ce qui vous eſt ennemy, me ſoit pareillement ennemy, que tout ce qui combat contre vous, combatte auſſy cōtre moy. ſi donc ie ſuis contraire à vous, ie ſuis également contraire à moy meſme, & baſtis ma ruine penſant faire voſtre dommage. *Bern. ſerm 21 in Cat.*



Cur faciem tuam abſcondis et arbitraris me inimicum tuum? Job. 13.

7.

VII.

Pourquoy caches tu ta face, & pourquoy m'estimes tu ton ennemy? *Iob*.13.

TV ne peux donc fonder cet excez de cholere,
Que pour m'auoir surpris en vne erreur legere,
Qui loing de meriter vn si triste guerdon,
Pouuoit facilement attendre son pardon.
I'auois creu que tes yeux, dont la lumiere saincte
Se destourne de moy, se seruoient d'vne feinte.
Et pour faire semblant, de me faire vn affront,
Qu'vn masque de terreur t'auoit couuert le front.
La mere tient ainsy la mamelle cachée,
Quand son enfant la cherche, & faict de la faschée.
Tant que pour l'obtenir, il ayt mis maintefois,
Au secours de ses mains, & ses pleurs, & sa voix.
De mesme la nourrice a la mine farouche,
Lors que pour la baizer, son petit tend la bouche.
Elle fuit, il la suit, mais au bout du dessein,
S'il pleure, elle le baize, & le tient en son sein.
Ie pensois tout ainsy, que ta face changée
Ioüoit auecque moy, faizant de l'outragée.
Et que tu ne feignois, de t'enfuyr de moy,
Que pour me faire suiure, & demander pourquoy?
Mais las, c'est tout de bon que tu cours à tes armes,
Tu ne fuis point d'icy, par des fausses alarmes.
Cette ire est veritable, & pour me faire peur,
Tu n'as comme i'ay creu, pris vn masque trompeur.
Tes yeux pleins de desdeins me desrobent leur veüe,
Mesmes il te desplaist, lors que ta face est veüe.

Comme si ton humeur, qui s'aigrit sans raison,
Ne pouuoit s'adoucir, en aucune saison.
Tu fuis, las tu t'en fuis, si-tot que ie me monstre,
Cõme vn foible ennemy, quand vn fort le rencontre.
Et ceux que le sanglier poursuit en sa fureur,
Ne sont point aßiegez d'vne plus grande horreur.
Comme si tu craignois, si-tot que ie m'approche,
Que mon charmeux regard ne t'endurcist en roche.
Tu destournes ta veüe, & d'vn soing curieux,
Tu tiens, pour t'en garder, tes mains deuant tes yeux.
De grace respond moy, pour quel estrange vice,
Me veux tu destiner cet estrange supplice?
Et pourquoy iuges tu, paroissant si faché,
Qu'vn regard de tes yeux me doiue estre caché?
Tant de pechez, non point? sont la cause premiere,
Pourquoy tes yeux diuins, me cachent leur lumiere.
Toutefois ils sont doux, & les plus malheureux
Sentent iournellement le secours qui vient d'eux.
Penses tu que les miens ont vn regard funeste?
Crains tu que leur abord t'aporte quelque peste?
Par leur contagion, ou plustot si tu crois,
Qu'vn venimeux serpent siffle dedans ma voix?
Ie te coniure donc, accorde moy ta grace,
Abaisse le premier ton œil dessus ma face,
Qu'il vienne asseurement y descocher ses dards,
Et fay que ton regard prouoque mes regards.
Car außy longuement que ta face adorable,
Se destournant de moy, me rendra miserable:
Mon ame qui cognoit combien c'est de malheur,
De viure sans te voir, ne viura qu'en douleur.
Ie ne recognoy point, soit au ciel, soit en terre,

Vn

Vn autre œil que le tien, qui me face la guerre.
Et la plus belle face, auec tous les appas
De ses viues couleurs, ne me trauaille pas.
Ie puis bien mespriser, o lune pelerine,
Les rayons renaissans en ta teste argentine.
Ie puis aussy souffrir, que les astres des cieux,
Ny le feu du Soleil, n'esclairent point mes yeux.
Ie puis me garentir, auecque peu de force,
Quand des cheueux dorez euentent leur amorce.
Et l'iuoire poly du corps le mieux formé,
Paroissant deuant moy, ne me rend point charmé.
Ainsy tant de beautez ne me font point d'enuie;
Mais ne te voyant point, mon bien, ma chere vie,
Languir en vn exil, espreuuant ta rigueur.
Ie ne puis viure ainsy, si ie vy sans cœur.
Si doncques le tourment, que cet affront me liure,
Me met au desespoir, & m'empesche de viure.
Par le denombrement de mes autres malheurs,
Voy combien ma poitrine, est pleine de douleurs.
O combien est plus grande, o combien est plus dure,
Et moins à supporter la peine que i'endure !
Quand sur tous les excez du tourmẽt qui me poinct,
Ie t'ayme o ma lumiere, & tu ne m'aymes point.

Pour-

Pourquoy caches tu ta face, & pourquoy m'estimes tu ton ennemy? Iob. 13.

Aug. Soliloq. cap. 1. POurquoy destournez vous vostre face, vnique ioye, par laquelle ie m'esiouys? où estes vous caché beau visage, que ie desire? ie hume vostre odeur, ie vys & me resiouys; mais ie ne vous voy pas, i'entends vostre voix, & reçoys incontinent la vie. *Mais pourquoy cachez vous vostre face?* peut-estre dites vous, *l'homme qui me voira, ne viura point.* Ah Seigneur, si l'on ne vous peut voir sans mourir, que ie meure, afin que ie vous voye. que ie vous voye, afin que ie meure icy, sans me trainer plus long temps en cette mourante vie. Ie ne veux pas viure, ie veux mourir; ie desire d'estre dissous & delié, & me reioindre à IESVS CHRIST; ie desire de mourir, afin que ie voye IESVS CHRIST; ie refuze de viure en ce monde, afin que ie viue en IESVS CHRIST.

Nazia. de virtute humana. Pendant que ie contemple souuent la lumiere du Seigneur eternel, voilà que tout d'vn coup vne nuée fort espaisse s'est eleuée, & s'est mise entre mes yeux & leur obiect; cet esclair que i'auoys veu, s'est euanouy: cóme i'en estois desia fort pres, il s'est retiré de moy par vne soudaine course; il a pris la fuite, pour ne se point laisser prendre, & ne m'a rien laissé qu'vne ardente douleur, qui me

me brule continuellement le cœur. Mais pourquoy m'at-il ainſy traitté? n'eſt-ce point qu'il deſire, que ie l'ayme touſiours, & que ie le recherche ſans ceſſe? car telle eſt la couſtume & la nature de l'amour, meſmes entre les hommes.

Si quelque ſeruiteur a failly, s'il a manqué à faire ce qui luy eſtoit commandé, nous auons de couſtume de deſtourner noſtre veüe de luy; ſi cette auerſion eſt vne marque aſſeurée d'vne grande indignation, entre les hommes, s'il eſt grief d'eſtre ainſy traitté par vn maiſtre, combien plus grief ſerat-il d'eſtre ainſy mené de Dieu? car vous voyez que Dieu deſtourna ſa face des preſens de Cain; c'eſt pour cela que Dauid prie, qu'il ſoit pluſtot chaſtié, que *d'eſtre reietté de deuant la face de Dieu.* & c'eſt auſſy pour cela que le iuſte dit: *Seigneur ie rechercheray voſtre face,* ie vous prieray qu'il me ſoit permis de paroiſtre en voſtre preſence. C'eſt donc vn grand ſuplice que d'eſtre reietté de deuāt la face de Dieu. Adam a eſté ietté & mis hors du Paradis, nō ſans cauſe ny iniuſtement: car luy meſme s'eſtoit auparauant caché de la face de Dieu. Cain s'eſt auſſy retiré de la preſence de Dieu, parce qu'il auoit pensé, qu'il failloit tromper Dieu pour nier le crime commis. Eſcoutez vn peu comment Dieu parle, quand il eſt en cholere, & qu'il chaſſe quelque meſchant de deuant ſa face. *Oſtes le moy d'icy,* dit il,

Amor. apolog. pro Dauid.

il, *trainez le ce vilain dans les* [illegible]*ebres exterieures.*

Bern. ser. 35. in Can. Doncques l'ame ayant vne fois appris de Dieu, à souspirer en soy mesme, à desirer la presence de Dieu, *& à tousiours rechercher sa face*, n'a bien qu'en cette presence, n'a mal qu'en son absence. Ie ne sçay s'il ne vaudroit pas mieux pour cette ame, qu'elle fut pour quelque temps dans la gehenne, & qu'elle souffrit tous les plus horribles tourments qui furent iamais inuentez, & si mesme elle ne desireroit pas plus-tot tout autre malheur, quel qu'il peust estre, que de ressortir encore vne fois de son repos, pour goutter les douceurs de la chair, ou pour mieux dire ses amertumes, apres qu'elle s'est repeue des innocentes & veritables delices de cet estude spirituel, de cette vie contemplatiue, toute pure, toute angelique. Escoutez vn homme, qui a espreuué le bien dont il parle. *Vous estes bon*, dit il, *o Seigneur à ceux qui n'esperent qu'en vous, vous estes liberal envers l'ame qui vous cherche.* Entendez vn autre semblable à celuy là. *Mon cœur vous a dit, ma face vous a pourchassé, vous estes mon Seigneur, & ie rechercheray vostre face.* Ie croy que si quelque importun tentateur eust tasché de détourner ceste saincte ame d'vn si beau desir, qu'elle n'eust pas reçeu moins de mécontentement, que si par vn iniuste arrest on eust voulu de force la ietter hors d'vn paradis.

Amb. in Ps. 43. Car IESVS CHRIST est l'esclair, l'esclat, le lu-

luſtre, & la ſplẽdeur des eſprits; sõ Pere ne l'a pas enuoyé en terre ſans deſſein. il y eſt venu afin que nous, eſtãs eſclairez par les rayons de ſa face, fuſſiõs capables d'eſperer les choſes eternelles & celeſtes. quoy qu'auparauãt nous ayons eſté reclus dans les tenebres de la terre ſans lumiere.

Ame qui m'aymes, dit noſtre Dieu, veux tu voir ma face, veux tu que ie ne me détourne plus de toy? laiſſe là tous les defauts de ta nature, poze tes pechez, n'vze plus de ton vieil leuain d'iniquité & de malice; quand tu ſeras nette, tu verras ma face, ie ne me cacheray plus; mais tu dois premierement eſtre pure: car qui voit ma face, ne doibt point auoir de peché. Sois vn Ange, c'eſt à dire miniſtre de l'empire diuin: obeys aux commandements du Seigneur. quand tu ſeras Ange, la face de Dieu ne te ſera point cachée; noſtre Seigneur IESVS dit luy meſme: *Bienheureux ſont ceux qui ont le cœur net*, car ils voiront la face de Dieu. remarques tu biẽ ce que l on requiert, que tu faces, afin que tu voyes Dieu? Nettoye ton cœur. *Amb. in Pſ. 118.*

Mais nous penſons que Dieu deſtourne ſa face de nous, quand nous ſommes dans les flots de quelque aduerſité, que nous eſpreuuons les afflictions ſans treuuer qui nous conſole. *Amb. in Pſ. 43.*

Ne crain point belle Eſpouze, ne deſeſpere point, n'eſtime pas pourtant que tu ſois delaiſsée, *Bern. in ſcala.*

laiſsée, ny meſprisée, ſi ton eſpoux ſouſtrait pour quelque peu de temps ſa face de deuant tes yeux. Tout ce qu'il fait n'eſt que pour ton plus grand bien, ſon abord, ſon depart, ſa venue, ſon retour, ſa preſence, & ſon abſence, te ſont toutes pieces aduantageuſes; quoy qu'il façe, touſiours tu profites, touſiours tu gaignes; s'il s'aproche, c'eſt pour ton bien; s'il s'eloigne, c'eſt pour ton bien; ta conſolation prouient de ſon abord, ta diſcretion ſe monſtre en ſon abſence.

B. Anſelm. medit. cap. 5.

O depart heureux, o cachette heureuze, o chere priuation, qui vous changez incontinent en perfection de iouyſſance! O ma gloire, o mon Dieu, vous cachez voſtre threſor, afin de m'inciter d'autant plus au deſir de le poſſeder: vous retirez vos perles de deuant noſtre veüe, afin que celuy qui les cherche, augmente ſon amour & ſon enuie; vous vzez de dilay, ne donnant pont auſſytot, afin que vous nous enſeigniez à bien demander. vous faites ſemblant de ne pas entendre celuy qui vous prie, afin qu'il perſeuere, & vous preſſe plus inſtamment. ce qui paroit bien à deſcouuert en cette plorée, qui pendant les tenebres eſtoit ſortie, pour chercher dans le ſepulchre & parmy les morts voſtre fils viuant & reſuſcité: vous l'auiez bien enflamée pour la faire chercher, mais ne paroiſſez pas à ſa recherche, afin qu'elle perſeueraſt en ſon deſir. elle perſeuera en eſpe-

esperant, elle espera en perseuerant. & parce qu'elle perseuera en son esperance, elle merita de vous voir. O bien-heureuse vision, pleine de joye, & d'vn contentement extreme.

Appaizez vous o Seigneur, ie vous suplie, appaizez vous, & ayez pitié de moy, faites moy grace, *& ne destournez point vostre face de la mienne*; vous qui pour me rachetter, *n'auez point detourné vostre face de ceux qui crachoient contre vous, & vous iniurioient de mille blasphemes.* *Aug. medit. c. 39.*





Quis dabit capiti meo aquam et oculis meis fontem lacrymarum? Hierem. 9.

8.

VIII.

Qui donnera eaue à mon chef, & à mes yeux vne fonteine des larmes,& ie pleureray iour & nuict? *Ierem.9.*

QVi sera que mon chef pour seruir à mes vœux,
Se trasforme en des mers,qui se repandēt toutes.
Et que seulement il pleuue autant de goutes:(
Qu'auant son changement il porte de cheueux.
Mon front tout descouuert sentira le rauage
D'vne pluye de pleurs,sans se souler d'ennuy.
Les flots à l'abandon s'espancheront sur luy,
N'estans point retenus par quelque estroit riuage.
O si soudainement par vn secret destin
Mes deux yeux se chāgeoient en deux humides sources!
Vn canal assez grand elargiroit leurs courses, (
Et prendroient ayzement leur humide butin.
Pour faire que mes pleurs submergent mon enuie,
Et noyent la douleur,où ie suis retenu:
Il en faut de plus longs que ceux de ce chenu,
Qui consume à pleurer tout le temps de sa vie.
Tous les pleurs espanchez par la femme d'Hector
Apres le sac Troyen,lors qu'elle se vit prize,
Ne seroient pas feconds pour ma triste entreprize,
Et s'ils estoient doublez,ils tariroient encor.
Ny ces baings coustumiers o prophete Iesside,
Où tu soulois tremper ton deplorable lict;
Ces baings qui te lauoient, en lauant ton delict,
Et t'eschauffoient de nuict par leur chaleur liquide.
Ny tant de goutes d'eau, q[...] passoient tes ennuys,

Et venoient t'abreuuer pendant ton ieusne austere;
Miserable aliment d'vne triste misere,
Dont tu t'entretenois, & les iours, & les nuicts.
Ny les ruisseaux feconds des larmes legitimes,
Que pour rendre plustot ses pechez expiez,
Magdelaine aprestoit, les versant sur les pieds
De son iuste sauueur, comme sainctes victimes.
Ny le surgeon viuant du torrent eternel,
Qui sans cesse coulant de ses rouges paupieres,
Eut pouuoir de grauer deux profondes ornieres,
Dans les yeux penitents de Pierre criminel.
Ce ne sera point trop, que les ondes des fleuues
Saillissent de mes yeux, comme quand tu t'espens
O Nil Egyptien, mesurant aux despens
Du triste laboureur les plaines que tu treuues.
Ou que comme en hyuer quād vuidāt son vaisseau,
Le ver seau vient noyer vn canton de l'année;
Et les astres du ciel changeant leur destinée,
De feux qu'ilz paroissoient, semblent chāgez en eau.
Ou comme Iupiter leuant l'humide bonde
Aux pluyes qu'il tenoit aux magazins de l'air.
On vit parmy les flots, les champs se dezoler,
Les villes s'estonner, & trembler tout le monde.
Les lieux plus destournez, les destroits mieux enclos,
Les champs & les haliers, les boys & les campaignes,
Les faites plus aigus, les rochers, les montaignes,
Les tours, & leurs sommets, tout estoit dans les flots.
Si ie veux souhaiter quelque neufue fortune;
Ie souhaite sans plus, que mon destin soit tel,
Que ie puis durer dans vn flot immortel,
Et que bien-tost mon chef se change en vn Neptune.

Ou

Ou qu'au moins mes deux yeux changez en deux
Me versët sur la ioüe vne eternelle pluye,(ruisseaux,
Et que leur moite cours ne s'arreste,ou s'essuye,
Que par le sec esgout de leurs dernieres eaux.
Heureux!o trop heureux dãs leur espace humide
Ces peuples azurez,qui viuent dans la mer!
Dõt les membres touchez d'vn destin moins amer,
Se sentent escouler en vn verre liquide.
Et vous à qui le sort s'est bien monstré plus doux;
Que l'on voyoit iadis en des formes humaines;
De femmes faites eaux,& d'animaux fonteines,
O que ie fay de vœux,pour me voir comme vous!
Pourquoy ne voy-je point,que l'escume venue
Autour de mon menton degoute à gros surgeons?
Que ne sens-ie flotter des pennaches de ioncs,
Ou des touffes de mousse,en ma teste chenue?
Seule ie me tourmente,afin de deuenir
Quelque fonteine d'eau,mais en vain ie souspire.
Le ciel ne respond pas à ce que ie desire,
Ie veux estre liqueur,& ne puis l'obtenir.
O pleust à mon destin, qu'estant nouuel Acis
Ie roulasse mes flots d'vne façon hastée!
Acis qui pourchassant la belle Galatée,
D'homme deuint vn fleuue,& noya ses soucys.
Ou bien que quelque Dieu se touchãt de ma peine,
Voulut me transformer ainsy que fut Biblis!
Ie croirois que mes vœux furent bien establis:
Si comme elle deuint,ie deuenois fonteine.
Ou bien Achelous qu'imitant ta leçon,
Ie peusse en me ioüant me changer en riuiere.
Comme quand tu trompois ta secousse guerriere,

D'Hercule te preßant en diuerse façon.
Ie ne pozerois pas cette forme donnée,
Pour deuenir taureau, ny pour changer de nom.
Et quand ie ne serois qu'vn ruißeau sans renom:
Ie voudrois me tenir dedans ma destinée.
Que ie sois seulement vn fleuue aßez profond,
Ie feray que mon nom soit assez honorable.
Lors mes yeux verseront vn desbord perdurable,
Esgal à ceux d'esté, quand la neige se fond.
Mes pleurs epancheront deßus ma triste face
Leurs flots, qui s'accroistrōt au milieu de leur cours.
Pour les voir tous couler les iours seront trop courts,
Et les nuits finiront bien plustot que leur trace.
En fin tout mon desir sera de larmoyer,
Et de verser des pleurs en si grande abondance:
Qu'en faisant vn amas, j'en aye à suffizance
Pour plonger mes forfaicts, & pour les tous noyer.

Qui

Qui donnera eaüe à mon chef, & à mes yeux vne fonteine des larmes, & pleureray iour & nuict.
Hieremie 9.

QVand bien ie ſerois tout changé en pleurs, & que chacune de mes larmes ne ſeroit pas vne petite goute, mais vne grã-de riuiere, encore n'aurois-ie pas aſſez d'eau pour pleurer dignement, & à l'eſgal de ma triſteſſe. *Hieron. in c. 9. Hiere.*

Qui donnera de l'eau à mon chef, & vne fontei-ne de larmes à mes yeux? à fin que par mes pleurs ie preuienne les pleurs, les grince-ments de dents, les durs liens des pieds & des mains, le poix des chaines qui preſ-ſent, qui ſerrent, qui brulent, & ne conſu-ment iamais. Helas, helas, mere qui m'auez engendré, pourquoy m'auez vous fait en-fant de douleur, enfant d'amertume, en-fant d'indignation, & de larmes perpetuel-les? *Bern. ſer. 16. in Cãt.*

Celuy qui commet des choſes dignes de larmes, ne ſçait pas pleurer; & quoy qu'il ſoit luy meſme fort deplorable, il n'a point de larmes pour pleurer ſa coulpe. *Ambr. in Pſal. 118.*

Axa ſouſpirant demande à ſon pere vne terre qui ſoit arrouzée, parce qu'il faut qu'auec ſouſpirs & gemiſſements, auec vn ardent & violent deſir nous deman-dions de noſtre Createur la grace & le don des larmes. ainſy l'ame reçoit la rozée *Greg. lib. 3. dial c. 34. & l. 6. regiſtri.*

 d'en

d'en haut, quand elle s'afflige en pleurs, par le desir du Royaume celeste, elle reçoit vn autre arrouzement d'en bas, quand elle espanche ses larmes pour la peur, qu'elle a des suplices infernaux, qu'elle pense auoir merité par ses iniquitez.

Aug. medit. c. 36. Vous mesme Roy de gloire, & maistre de toutes les vertus, nous auez enseignez par exemples & par paroles à gemir & pleurer, lors que vous auez dit : *Bienheureux sont ceux qui pleurent & gemissent; parce qu'ils seront consolez.* Vous auez pleuré vostre amy trespassé, vous auez encore espanché force larmes pour la cité qui deuoit perir. Ie vous demande donc, o bon IESVS, par ces precieuses larmes qui sont coulées de voz yeux, & par toute la pieté que vous auez des affligez, par toutes voz misericordes, donnez moy la grace des larmes que mon ame souhaite & desire extremement. Ie vous demande cette grace; parce que sans vostre don ie ne la puis obtenir, mais par vostre sainct Esprit, lequel amolit les cœurs endurcis des pecheurs, & frapant contre ces pierres en fait sortir de l'eau, comme autrefois au desert. par sa componction il les dispose à pleurer. Donnez moy Seigneur, cette grace de larmes, comme vous l'auez donnée à nos peres, sur les vestiges desquels ie doibs continuellement marcher & les imiter, à fin que ie pleure & gemisse sur moy en toute

ma

ma vie, comme ils ont pleuré & gemy pour eux de iour & de nuict. Donnez moy ces arrouzements d'en hault & d'en bas, *à fin que mes larmes soient mon pain de iour & de nuict.* Donnez moy, o tresdoux IESVS, vne fonteine qui coule tousiours, & qui soit tousiours claire & nette; dans laquelle cet holocauste d'iniquitez soit sans cesse laué & purifié. Donnez moy cette grace de larmes, Dieu digne d'amour & de benediction, & me la donnez principalement pour la grande douceur de vostre amour, & pour la souuenance perpetuelle de voz misericordes.

Les larmes sont le deluge du peché, la lis- *Naziã.*
siue, & l'estuue du monde. *orat. 3.*

Et comme vn torrent renuerse & entrai- *Hugo*
ne tous les obstacles, que l'on luy met au *Card.*
deuant; ainsy les larmes d'un ardent desir *in c. 9.*
noyent les pechez, mesprisent les tour- *Hier.*
ments, & precipitent leur course, pour ne s'arrester qu'en la presẽce de Dieu. En l'Ecclesiasticque 35. *Les larmes de la vefue descendent* *Vers. 16*
elles seulement iusques à ses machoires? n'ont elles pas encore vn autre cours? *car depuis les ma-* *Vers. 19*
choires, depuis les ioües, & le sein, de cette affligée ses pleurs remontent & s'esleuent iusques au ciel.

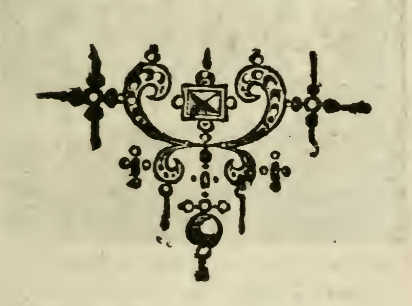
Frapez, ie vous prie Seigneur, frapez sur *Aug.*
cette mienne ame trop dure, touchez la de *medit.*
la forte & debonhaire poincte de vostre a- *cap. 37.*
mour. & poussant ce traict bien auant, persez la iusques à l'interieur par vne puissante

vertu. & ainſy, *Faites ſaillir de ma teſte vne grande ſource d eau, & de mes yeux vne vraye fonteine de larmes*, qui coule continuellement d'vne affection ſans meſure, & d vn deſir incomparable de la viſion de voſtre beauté, afin que ie pleure de iour & de nuict, que ie ſois en dueil, durant tout le temps de voſtre abſence, ſans reçeuoir aucune conſolation, de celles que ce ſiecle, & cette vie me peuuent preſenter,

Aug. medit. c.36. Donnez moy, ie vous ſuplie, des larmes, qui coulent d'vne veritable & interieure affection, qui puiſſent, en roulant de force, rompre tous les liens de mes pechez, & qui verſent touſiours dans mon ame vn ſainct & celeſte contentement. Ie m'aduize maintenant de l'admirable deuotion de cette autre femme, que l'amour induiſoit à vous chercher dans le ſepulchre. vos diſciples ne treuuans rien, s'en retournerent; elle ne retourna pas, mais demeura aſſize aupres du tombeau, toute triſte & deſolée, ne ſe ſeruant de ſa voix que pour ſe plaindre, de ſon ſoufle que pour ſouſpirer, de ſes yeux que pour pleurer. Elle pleura donc ainſy, & perſeuera dans ſes pleurs, elle qui eſtoit vne femme, & qui vous touchant ſeulement de la main de la foy, cherchoit vn Dieu viuant entre les morts. Comment donc l'ame qui vous ayme, doibt elle eſtre en dueil, & perſiſter en ſon gemiſſement; elle qui croit du

cœur

cœur,& confeſſe de bouche que vous eſtes ſon redempteur,qui preſidez dans le ciel,où vous eſtes aſſis au throſne de voſtre Mageſté, & que vous regnez par tout, & pour tousjours. Comment donc dis-je vne ame doibt elle pleurer & gemir, quand elle vous ayme de tout ſon cœur, de toute ſa force,& de toutes ſes pensées, & eſt ardemment atteinte d'vn extreme deſir de vous voir, & reçeuoir de vous vn accueil d'amour & de benediction.



Les



*Dolores inferni circumdederunt me, præoccu-
pauerunt me laquei mortis. Pſal. 17.*

IX.

Les douleurs d'enfer m'ont enuironné, les lacqs de la mort m'ont preuenu.
Psal. 17.

Voicy donc vn nouueau spectacle.
D'Actæon mangé de ses chiens.
Car sans pouuoir y mettre obstacle,
Ie me sens attaqué des miens;
Qui se promettent la curée
De ma carcaße deschirée.
I'ay quasi tout vzé mon temps,
A courir des forets desertes,
Sans croire que ces paßetemps
Auoient des embusches couuertes.
Où mon esprit mal entendu,
S'est presque tout à faict perdu.
Pour viure sans sollicitude,
Et pour auoir quelque douceur,
I'ay delaißé tout autre estude,
Ne voulant estre que chaßeur,
Non dans les boys, ny par les landes,
Où Diane conduit ses bandes.
Mes braquets, leuriers, ou mastins,
N'ont point fait retenir les antres,
Ny furetté les intestins,
Que les rochers ont dans leurs ventres.
Et ie n'ay point remply les boys,
De filets, de chiens, ny d'aboys.
Mes trompes n'ont point mis d'alarmes,

Dans

Dans les forts des plus ſurs halliers.
Ie ne puis dire, que mes armes
Soient teintes du ſang des ſangliers.
Les Mænales, & Taygetes
N'ont iamais cognu mes ſagettes.
Ie n'ay jamais rien entrepris
Sur les forets Partheniennes;
Et ſi quelques cerfs y ſont pris,
Les toiles ne ſeront pas miennes.
Meſme ie n'ay point de filets,
Pour enlaçer les oyzelets.
Les apprets de faulconnerie
Me ſont comme des troncs de boys,
Mal inſtruict en la venerie,
Ie n'ay ny fleches ny carquois.
Et doibs remettre cette carte,
Pour les chaſſereſſes de Sparthe.
Mais o Deeſſe des forets,
Pleuſt à Dieu qu'il m'euſt pris enuie,
D'auoir des fleches & des rets!
Paſſant ioyeuſement ma vie,
Ie ne ſeroy pas enlacé
Par le gibier que j'ay chaſſé.
Las que i'ay fait mauuais meſnage
De tant d'années de loiſir!
Pourquoy n'ay-ie paſſé mon aage
Parmy cet innocent plaizir.
N'ayant que les iambes fendues
Par les dents des ronces tendues.
I'ay recherché ſur les preſſoirs
Mon entretien plus delectable,

I'ay fait la garde tant de soirs,
Estant au siege d'vne table.
Respond maintenant o Bacchus,
Pourquoy suis-je au rang des vaincus?

Faux amour, i'ay tant eu de peines,
Pensant apprendre tes leçons,
I'ay couru les monts & les plaines,
Battant les boys & les buissons:
Mais l'espoir d'vne vaine ioye
De chasseur m'a reduit en proye.

Comme si le brandon de feu,
L'arc & les fleches que tu portes,
Nous nuizoient encore trop peu:
Tu te fournis de toiles fortes;
Pour tenir les cœurs enlacez,
Apres que tu les as blessez.

Bacchus porte encore des armes
Outre les Thyrses forcenez,
Il broye la ruze & les charmes,
Dans les breuuages couronnez.
Et met quelque part vne embusche,
Afin que la iambe y trebusche.

Sampson grossierement tondu
Au sein d'vne auare maistresse,
Cognoit trop tard qu'il est vendu,
Quand desia la corde le presse.
Et qu'il est en fin le butin
De l'infidelle Philistin.

Noë pris à la douce amorce
Du vin, qu'il ne cognoissoit pas;
S'estonne qu'il ayt tant de force,

Quand

Quand il luy trauerse le pas:
Mais estendu dessus la terre,
Il sent bien le neud qui le serre.
Ie cherchois du contentement,
Dressant chacun iour quelque piege;
Mais voicy bien du changement,
Maintenant mon gibier m'assiege.
I'ay pourchassé la volupté,
Qui me tient moy mesme enresté.
Helas quelle chaude poursuite!
Ie suis comme dans des remparts,
En vain me veux-ie mettre en fuite;
Enuironné de toutes parts,
Comme vne biche emprizonnée,
Quand les chasseurs l'ont entournée.
Antoine estant sur vn rocher,
Vit vne épouuentable image,
Qui sembloit assez aprocher
Des remarques de mon dommage;
Et depeignoit assez au vif
L'estre de mon esprit captif.
Il contemploit chaque royaume,
Sans regarder en diuers lieux;
Les palais & les toits de chaume
Se representoient à ses yeux:
Si bien que dans vne peinture
Il voyoit toute la nature.
Comme quand en quelques tableaux
On reduit en petit volume
Les terres, les airs, & les eaux,
Et les feux que le ciel allume.

Ou comme quand dans vn miroir
Beaucoup de grands corps se font voir.
Ce tout estoit enceint de voiles,
Rangez en diuerses façons ;
Vn costé s'enfermoit de toiles,
L'autre estoit fourny d'hameçons.
Par tout les embusches tendues
Prenoient des ames attendues.
L'vn s'aperçeuant enlacé,
Tomboit au milieu de sa course,
L'vn rouloit dedans vn fossé,
Quelque autre dedans vne bourse ;
Les pieds, les testes, & les bras,
Treuuoient par tout assez de lacs.
Car chacun se laisse surprendre
Aux appas de ses voluptez.
Comme vn oizeau qui se va rendre
Aux rets, qui luy sont apprestez.
Et traine ses aisles clouées
Contre les broches engluées.
Helas, cette impiteuze mort
Estend par tout vne tirasse,
Lacée d'vn cordon si fort,
Qu'on ne treuue rien qui la passe ;
Chassant ainsy plus seurement,
Que l'aragne en son bastiment.
Cette mort demeure cachée
Comme vne aragne dans vn coing,
Qui sans estre fort empeschée,
Sent tout ce qui se fait plus loing,
Attendant que quelque vermine

S'empestre dedans sa courtine.
Aussy-tot qu'vn filet touché
Fait branler la toile & la mouche:
Voicy le chasseur deniché,
Qui leue sa visiere lousche,
Et traine ce nouueau couzin,
Dedans son sale magazin.
Pour faire valoir son amorce,
Et ne point attendre sans fruict:
L'oyzeleur se cache en l'escorce
D'vn chesne que l'aage a destruit,
Ou soubs les branches acouplées,
Que le printemps a repeuplées.
Entre l'herbage le plus vert
Il met la tirasse subtile,
Cependant le grain descouuert
Tire les oizeaux à la file;
A qui l'on le fait payer cher,
S'ils s'aduenturent d'y toucher.
Il plante de petits bocages,
Où sont attachez les serins,
Et des linotes dans des cages,
Pour apeller les pelerins;
Et leur faire vne courte feste,
Pendant que leur malheur s'apreste.
La mort a tous cez artifices,
Afin d'atraper les humains.
Pour reclins elle a tous les vices,
Dont les cordons sont en ses mains.
Toutes ses cages sont si fortes,
Qu'aucun ne peut rompre les portes.

En-

Encor si quelqu'vn plus ruzé
Veut sauter par deßus les tentes :
Il tombe en un gouffre creuzé,
Qui vomit des ondes ardentes,
Où tout se dißipe & se fond,
Auant qu'auoir touché le fond.



Les douleurs d'enfer m'ont enuironné : les laqs de la mort m'ont preuenu. Pſal. 17.

Aug. Soliloq. cap. 12. VOus voyez, Seigneur mon Dieu, que ce monde eſt tout plein de pieges, & tout enceint de rets de cõcupiſcences; on a tẽdu tous ces lacets deuãt mes pieds, & qui ſe gardera de ſe perdre, & de s'ẽbraſſer là dedãs?

Hiere. Thren. 3. *Mes ennemys m'ont ſurpris ſans peine, comme vn oyſeau couuert de filets, ou bien englué contre les broches eſtendues parmy le grain, que l'on eſpanche, pour l'appaſter & l'attirer à ſa ruine.*

Ambr. de bono mortis c. 5. Car l'oyzeau qui deſcend d'en hault, ou qui ne peut s'eleuer en hault, eſt facilement attrapé par les lacets, ou trõpé par le glus, ou couuert par les filets, ou bien par quelque autre ſorte d'embuſches; tout le meſme arriue à noſtre ame, lacet en l'or, glus en l'argẽt, neud coulãt aux terres, clou & hameçõ en l'amour. demandant de l'or, nous sõmes eſtranglez, cherchant de l'argent, nous en ſommes engluez, pendant que nous prenõs poſſeſſiõ d'vn chãp, d'vne maiſon, d'vne terre, nous sõmes liez. meſme la beauté, la bõne grace d'vne fẽme, pendãt qu'elle nous tẽte, nous oblige, & nous afflige tout enſemble.

Bern. ſerm. 3. ſuper qui habitat in adiutorio. Mais qui ſont ces chaſſeurs, & ces voleurs qui pourſuiuent nos ames? de tres-mechãts chaſſeurs, ruzez au poſſible, & cruels à l'eſgal des chaſſeurs qui ne ſonnent point du greſle d'vne trõpe, pour ſe faire ouyr; mais qui

qui ſont cachez dãs les buiſſons, & ſans dõner aucun ſigne, decochent des fleches enuenimées,contre les innocents qui paſſent. Ils ſont les Recteurs de ces tenebres, cauts, doubles,& malicieux,qui ſe seruẽt de fraudes diaboliques, pour attraper du gibier. tellement que ce que la beſte eſt deuant le chaſſeur,tel eſt en comparaisõ d'eux, le plus fin de tous les hommes.

O ame fragile pour reſiſter,& ſans force; legere à tõber,peſãte&mal adroitte à te releuer,cõment eſperes tu d'eſchaper des filets de cet aduerſaire?puis que tu vois,qu'il a tãt de ſubtilitez & de fineſſes pour te guetter. *Bonav. c.1. Soliloq.*

N'ignore point,que tu marches cõtinuellemẽt par le milieu des lacetz & des trapes, & qu'à peine peux-tu faire vn pas que tu ne pozes le pied ſur quelque maſchine, mize expres pour t'arreſter. Tout eſt plein de rets.Le diable a tendu des lacets par tout.il ny a place qui ſoit aſſeurée. *Orig. hom. 2. in Cãt.*

Voilà qu'il a tendu vne infinité de filets deuant nos pieds, il a ſemé par toutes les voyes,où nous pouuõs paſſer,des trebuchets pour prẽdre nos ames. Et qui s'en gardera? & qui s'en ſauuera? il a mis vn piege aux richeſſes,il en a mis vn autre en la pauureté,il a tendu ſon licol aux viandes,il la tendu pareillement au breuuage, en la volupté, au ſommeil,aux veilles.il a preparé de la tromperie aux paroles, aux œuures, en vn mot, en toute noſtre vie. *Aug. Soliloq. cap.16.*

Greg. l. 14. mor. c. 6. in c. 18. Iob.

Son piege est caché dans la terre, son trebuchet est dreßé sur le sentier. Le piege est caché dans la terre, quand la coulpe demeure couuerte soubs la commodité des choses terriennes; l'ènemy faut-il sçauoir, se desguise, estāt traueстu, il monstre à l'ame quelque chose à desirer, & luy fait voir le profit & le gain temporel; il cache cepédāt le licol du peché, afin qu'il enlace cette pauure ame, qui voit bien ce qu'elle peut desirer, la paste, l'amorce, qui luy semble si facile à prédre, & toutesfois elle ne descouure pas le lien du peché, dās lequel elle va pozer le pied, ny l'hameçon qu'elle doibt engloutir, & lors le trebuchet est mis sur le sētier par l'ançiē ennemy, quād dans vne action de ce monde & que l'hōme desire, le lien du peché est preparé. c'est vn danger, que l'homme eut facilement euité, s'il l'eust peu preuoir; mais le trebuchet est tellemēt ajencé, que l'appas & l'amorce s'ē monstre, & toutefois l'attrape demeure finement couuerte, & ne peut estre facilemēt aperçeüe du passant. Souuent doncques les honneurs, les richesses, la santé, la vie tēporelle, sont presentez & propozez à l'ame auec quelque coulpe: cette ame ignorante, impudēte, & mal-aduisée, voit cette douce proye, qui ne luy sēble point estre de refus; elle voit l'amorce, & ne voit pas le danger. La proye descouuerte, l'attire dans le piege, c'est à dire dās la coulpe qu'elle ne voit pas, & qu'elle ne peut descouurir.

Sa-

Satan ne fait pas autrement, que ces meſchãtes gens, que cez abominables traiſtres, qui n'ont autre deſſein que de s'enrichir du bien d'autruy; mais comme ils n'ont pas aſſez de pouuoir pour chaſſer les loix & les magiſtrats des villes, & n'ozent exercer en plain marché leurs injuſtes violences, ils ſe mettent aux champs, ſe fortifient dans vn boys, ils ſont en ſentinelle, & dreſſent leurs embuſcades aux embouchures des chemins. ſi pres de là quelque combe eſtroiſſit les iſsües, & s'enfonſe entre deux haultes montaignes, ſi les buiſſons ou quelques taillis font ombre, & deſrobent la veüe, c'eſt là dedans qu'ils eſtabliſſent leur domicile, & qu'ils dreſsẽt leur partie; voilà le theatre de leur inhumanité. par l'aſſiete & nature du lieu ils ſont hors de l'aſpect, & par cõſequẽt de la crainte des voyageurs, qu'ils aſſaillent à deſpourueu, tellement que perſonne ne peut euiter ce malheureux deſſein, qu'il ne ſoit premierement tõbé entre les mains des traiſtres qui l'ont aguetté. Tout de meſme ſatan, qui nous veut mal de mort, luy qui eſt noſtre ançien & irreconciliable ennemy, ſe couurant à l'ombre des voluptez mondaines, qui ſont fort dangereuſes à ceux, qui voyagent par le chemin de la vie; voluptez qui cachẽt le voleur, qui luy dõnent vn lieu propre à dreſſer ſes embuſches; dont il ſort, quand nous y penſons le moins; & dãs leſquelles

Baſil. de non adhærendo rebus ſæcularibus.

quelles il poſe finement ſes filets, & ſes trõperies que nous ne pouuons deſcouurir. Il faut donques, qu'inceſsãment nous tenions les yeux de l'eſprit ouuerts pour faire bõne ſentinelle, en regardãt de tous coſtez, & ſitot que nous voyõs quelque choſe qui ſemble attrayãte, tirer noſtre coup pour aduertir le corps de garde, & demãder de l'ayde: ou gaigner au pied, ne pouuant vaincre en cõbatant, ny treuuer vne retraitte plus honorable; il ne faut en aucune façon, y appliquer noſtre pensée, ny nous arreſter, encore que nous y voyons l'or eſpãché, & qui nous rit pour ſe faire prendre, que nous y remarquions des pieces fort cõmodes, pour nous mettre à noſtre ayze. encore que la terre ouure ſon ſein pour en faire ſortir vne infinité de delices, & qu'elle ſe vẽte par l'oſtentatiõ de ſes precieux tabernacles. quoy qu'elle propoze les dances, les feſtins, les tournoys, les tables couuertes, les cours ouuertes, le vin, les concerts de muſicque, quoy que l'õ nous offre la jouyſſance de toutes les plus rares beautez. Car ſous toutes ces choſes attrayantes, noſtre cõmun ennemy ne mãque jamais de ſe tenir en cachette, regardant à toute occaſion de trauers, & tousjours attendãt, ſi les doux attraits, qu'il nous preſẽte ne nous perſuaderons pas en fin de quiter le chemin royal, pour nous ietter inconſiderement, dans les embuſches qu'il nous a dreſſées. Et certes il nous faut grandemẽt craindre

dre, de marcher ſans conſideration, & ne deuons iamais eſtre ſi ſimples, que de nous laiſſer induire iuſques à croire, que ces appas, & les plaiſirs qu'ils offrent à ceux qui les prennent, n'ont rien de dangereux, ny de caché. Ne ſoyons pas temeraires iuſques à nous en vouloir repaiſtre, de peur que tout au premier morceau, nous ne deuorions auec l'amorce, l'hameçon qui nous deuoreroit incontinẽt apres, & par fine force vouluſſions ou point, nous traineroit dans les cachots terribles de ce larron ſanguinaire, dans les tenebres de la mort, qui nous tente par tant de menſongeres delices.

Eſleue ton ame, o homme, & la bande en hault, de peur que l'amorce des lacets ne la retienne. Les voluptez du ſiecle ſont des appas, mais qui pis eſt, ſont des appas de maux, des appas de tentation, pendant que tu pourchaſſes les voluptez, tu cours dans les filets, qui te ſont tendus. Car l'œil de la femme desbauchée, eſt le lacet de celuy qui s'en laiſſe coiffer: ſon œil eſt donc veritablement vn lacet, & ſa parole en eſt pareillement vn autre. ſes douces paroles emmiellent tes oreilles pour vn peu de temps, tu les treuues ſi ſucrées, que tu les redis, & les diſant, crois qu'vne douce liqueur paſſe par ton gozier; mais il faut ſçauoir combien ce bon temps dure, & ſi bien toſt apres ta conſciẽce pechereſſe ne te pique, & ne t'abreuue pas d'vne faſcheuſe amertume. Vne belle *Amb. l. de bono mortis, cap. 6.*

meterie de ton voisin, sa vigne, son champ, son pré, sert de filet au diable pour t'attrapper. Tout le chemin de cette vie est plein de pieges & de dangers. c'est pour cela que le Iuste a dit: *Ils ont mis des pieges & des trebuchets en la voye, par laquelle ie cheminois.*

Ibidem. Combien de fois l'ennemy s'est il proposé d'entrer finement dans nostre cœur, pour nous faire destourner des vœux pieux, & du ferme propos de saincteté, que nous auons faicts? Cõbien de fois nous enflamet-il d'ardeurs corporelles? Combien de fois faict il venir au deuant de nous des yeux deshontez, & sans vergongne; dans desquels il depeint à l'abbord vne affection toute chaste, pour enfoncer plus aisement du traict d'vn amour deshonneste vn cœur qui ne voit point de danger, & ne se tiẽt pas sur ses gardes. Combien de fois se met il dans ton courage des paroles d'iniquité? & dans tõ cœur des pensées secrettes, & malicieuses? l'ame qui pẽse s'enuoler, est par tout suiuie de ces vautours acharnez; mais toy qui veux estre tenu pour bõ & courageux soldat de IESVS CHRIST, tien tousiours bon, & ne donne iamais de prise sur toy à tous ces crochets qui t'enuironnent.

Mais pourquoy tant parler des lacets exterieurs, il nous faut craindre les pieges & les filets en nostre propre corps; il nous faut defier de nous mesme: cet hoste qui loge en

nos

nos ames,n'eſt pas de bonne foy, nous ſommes tous enceints de filets, qui nous obligent à nous veiller continuellement;& à ne pas faire vn pas ſans auoir premierement bien ſondé le fond,& l'aſſeurance du plant, où nous poſons le pied.

La grace des honneurs, l'excellence des dignitez, la delicateſſe des viandes, la beauté de la femme desbauchée, tout céla ſert de piege au diable. *Ambr. lib. 4. in c. 4. Luca.*

Ne nous fions doncques pas à tant de licols,ne marchons pas ſur tant de chauſſetrapes, n'allons pas donner droit dans ces toiles,qui nous enuelopperoyõt dans leur trõperie à noſtre confuſion, ne ſuyuons pas ces allechements, qui ſont tous farcis de menſonges, & de ſupercheries. *Ambr. de bono mortis, cap. 9.*

Mais la temeraire preſomption d'vn grãd nõbre d'ames eſt tellement aueuglée,qu'encore que le trebuchet leur ſoit mis au deuãt elles, y tombent pourtant. leurs yeux ſont obſcurcis pour ne point voir le malheur,auquel leur propre indiſcretion les precipite. *Aug. in Pſ. 68.*

Mais vous Seigneur,deliurez nous du lacet des chaſſeurs, & de la parole d'amertume, afin que nous confeſſions eternellemẽt voſtre bonté,& que nous diſions. *Le Seigneur ſoit benit, qui n'a pas permis, que nous fuſſiõs la proye de leurs dents. noſtre ame a eſté garantie de leur fureur, comme le paſſereau qui s'eſchape du filet des chaſſeurs. Le filet a eſté deſchiré, & nous auons eſté deliurez.* *Aug. Soliloq. cap. 16.*

N'entre



Non intres in iudicium cum ſeruo tuo, quia non iuſtificabitur in conſpectu tuo omnis viuens! Pſal. 142. 10.

X.

N'entre point en iugement auec ton seruiteur. *Psal. 142.*

QV'espere le Seigneur? quād il veut entreprēdre
Vn esclaue craintif, qui n'a pour se deffendre
Que les pleurs & la voix.
Et l'impudent vaßal que s'oset-il promettre?
Citant son souuerain, pour le faire soubmettre
A la rigueur des loix.
Si le maistre est vainqueur, cette victoire infame
Ne luy peut acquerir que la honte, & le blasme
D'auoir trop de rigueur.
Si l'esclaue a raison, encor pert il sa cause,
Et rechargé de fers, apprent que qui tropoze,
Redouble sa langueur.
Enten la verité, certes c'est vne honte,
De voir qu'à liure ouuert tu me demandes compte
De mes moindres excez.
Quand mesme ie sçaurois que mon droict fust notoire:
I'en cederois plutost le profit, & la gloire,
Que d'entrer en procez.
Ie recognoy trop bien ta force & ma fortune,
Pour reçeuoir l'appel, quoy que l'on m'importune
D'entrer en ce tournoys.
Quand tu veux contester des années entieres,
Il vaudroit mieux choisir quelques fortes matieres,
Pour employer ta voix.
Peut estre que cerchant mes actions iniques,
Tu veux que tes exploits marqués dans les chroniques,

Gardent

Gardent ton souuenir;
Afin qu'apres cent ans l'on prise tes proüesses,
Comme si les chetifs, contre qui tu te dresses,
T'eussent peu soustenir.
Dans quelles bouches d'or trouuerat-on des langues,
Qui couchant à plaisir dans leurs doctes harangues,
Des traits sententieux:
Partagent auec toy la gloire de bien dire?
Ou te forcent du tout, à leur quiter l'empire
De ce champ factieux?
L'aduocat mieux versé dans les loix plus subtiles,
Digere vainement ses glosses inutiles,
Pour esclaircir le droict:
Il a beau consumer son art, & sa routine,
Tu gaignes sans parler, & pour bien qu'il s'obstine,
Personne ne le croit.
Helas! tu te fais voir trop rude commissaire.
Non content de garder la forme necessaire,
Aux examens secrets;
Encor remarques tu les moins notables fautes,
Et l'on ne treuue point de ruzes aßez cautes,
Pour fuyr tes decrets.
Ie ne veux pas nier, que la mansuetude
T'appaize bien souuent, quand nostre ingratitude
Met le foudre en tes mains.
C'est à marche de plomb que ta rigueur chemine,
Mesme as tu du regret, lors qu'elle determine,
De punir les humains.
Pendant que tu conçois quelque triste sentence:
Ton debonhaire esprit sent de la resistence,
Et presque des douleurs.

Con-

Couchant l'arrest de mort sur le fatal registre:
Tes yeux pour ne point voir cette lettre sinistre,
La noyent dans les pleurs.
Le pouure criminel entendant son dommage,
Ne sçauroit exprimer vne plus triste image,
Que toy luy prononceant.
Si pour vn grand forfaict il souffre vn grand suplice:
Ton extreme pitié te rend comme complice
Des peines qu'il ressent.
Tes arrests sont si pleins d'vne faueur extreme,
Que quand vn accuzé seroit commis luy mesme,
Pour faire son procez:
Il n'amoindriroit pas ses peines legitimes;
Mais diroit librement, qu'en punissant ses crimes,
On n'a point fait d'excez.
Encor que ta douceur merite des loüanges,
Plus qu'il n'en peut sortir de mille bouches d'anges;
Ie crains ton iugement.
Quand tu m'appelleras; ie resou de me taire,
Et croy que choizissant vn exil volontaire:
Ie feray sagement.
Car quoy que tes faueurs soyent assez manifestes:
Depuis que tu t'asseois pour iuger de nos gestes,
Tout respect est banny.
Il n'est point de grandeur que ton siege reuere,
Autant que tu fus doux, tu te monstres seuere,
Iusqu'à procez finy.
Tu soustiens iustement la balance fatale,
Les bassins sont d'vn poix, leur grandeur est esgale,
Tous deux sont tousiours droicts.
L'esperance, & la peur, y tiennent mesme place,

Sans

Sans qu'on puiſſe iuger la rigueur, ou la grace,
En l'vn des deux endroicts:
La beauté, la valeur, la grace, & la doctrine,
Meſlez pour adoucir ton amere poitrine,
Se perdent ſans effect.
Le miel delicieux d'vne douce parole,
N'eut iamais le credit, d'effacer de ton role
La marque d'vn forfaict.
La voix d'vn aduocat qui charme les oreilles,
Se peut faire admirer, en comptant des merueilles
Au milieu d'vn parquet.
Mais ſi tu veux punir quelque vilaine offenſe:
L'accuſé conuaincu treuue peu de deffenſe,
Auecque ſon caquet.
Quand le liure eſt ouuert, pour condanner le mõde:
Le bien dire eſt muet, l'eloquence faconde
Eſt conduite en priſon.
Rien ne ſert de citer la pratique, & l'eſcole,
Ce qui ſe treuue eſcrit dedans ce protocole,
Sert d'vnique raiſon.
En ce iuſte palais, les fraudes, & les charmes
Le credit, le ſçauoir, les preſens, & les larmes
S'eſpanchent ſans profit.
Pour abſoudre vn meſchant d'vne faute mortelle,
Reçeuoir de l'argent; c'eſt vne corruptelle
Qui iamais ne s'y fit.
Qui donc, ſans redouter le glaiue ſanguinaire
De ce iuge d'acier, ſera ſi temeraire
Que d'entrer en ce lieu?
Et conſiderant bien ſon eſtat & ſon eſtre:
Qui ne tremblera pas, au poinct de comparoiſtre,

Deuant

Deuant vn ſi grand Dieu.
Si Mars tout en courroux m'auoit dreßé partie:
I'eſpererois qu'encor ſa cholere amortie,
Ne pourroit m'accabler.
Si les iuges Romains deſiroient de m'entendre:
Encor qu'ils fuſſent cent, ie voudrois me deffendre,
Sans paſlir, ou trembler.
Si c'eſt vn Caßius, dont le ſiege, & la table,
Sont encore apellez l'eſcueil ineuitable
A tous les criminels.
Renuoyé deuant luy par celuy qui preſide,
Ie veux que mon procez s'inſtruiſe, & ſe decide,
Par actes ſolennels.
Qu'on me face plaider par deuant Rhadamante,
Que Minos m'examine, & qu'il experimente,
Si i'ay peur de ſes fers.
Pour entendre AEacus au milieu de ſes ombres,
Sans redoubter Pluton, ny ſes cauernes ſombres,
I'ieray iuſqu'aux enfers.
Que tous les Senateurs meditent mon naufrage,
Que chacun conſulté ſigne de ſon ſuffrage
L'arreſt de mon treſpas:
Sans me deſeſperer i'attendray la tempeſte,
Leurs rigoureux deßeins dreßez contre ma teſte,
Ne nuiſeront pas.
Les ſentences de mort ſeront bien-tot biffées,
Car ma voix a dreßé tant d'inſignes trophées
Parmy tous les barreaux:
Que ceux qui ſont attaints de mille malefices,
M'ayant pour aduocat, ſe moquent des ſuplices,
Et des mains des bourreaux.

Dans tous les parlements, ie parle ſans contrainte,
Seulement ton abbord me donne de la crainte,
Et me peut affliger.
En ce rude examen tu fais trois perſonnages,
Tu ſers d'accuſateur, tu rend les teſmoignages,
Et t'aſſeois pour iuger.
Et depuis qu'vne fois la iuſtice eternelle
A prononcé l'arreſt à l'ame criminelle,
On a beau ſuplier. (morte,
Les pleurs n'ont point d'effect, toute eſperance eſt
La ſentence de fer eſt vne barre forte,
Qui ne ſçait pas plier.
O throſne rigoureux d'vn iugé epouuantable!
Qui ſçachant diſcerner le faux du veritable,
Condanne ſans reſpect.
L'on compte qu'Agathon voyant ces deſtinées,
Se tint les yeux ouuerts trois entieres iournées,
Sur ce fatal aſpect.
Encore que Sainct Paul ne reſente en ſon ame
Les remords importuns de quelque faict infame:
Ce iuge luy faict peur.
Il le voit eſclattant d'vne vertu ſi pure,
Qu'il ne faut deuant luy pour paroiſtre d'ordure;
Qu'vne ſimple vapeur.
Le docte Salomon remply de ſapience,
Si ſouuent admiré de l'humaine ſcience,
Confeſſe ſes deffaux.
Si quelqu'vn (nous dit-il) croit ſon merite extreme,
Et iure qu'il eſt net: il ſe trompe ſoy meſme,
Et ſes propos ſont faux.
Meditant ſur ce faict, le Prophete Pſalmiſte

A les

A les yeux abaissez, son ame toute triste
Tremble d'estonnement.
Il te dit, o Seigneur, monstre toy plus Auguste,
Si tu veux tout punir, qui se treuuera iuste
Deuant ton iugement.
Iob, qui sans te blasmer, soustint tout le deluge
De tant d'afflictions, te refuze pour iuge,
Et refuit tes esclairs.
Ta rigueur le transit, plus que tous ses desastres,
Il croit que deuant toy les visages des astres
Ne sont pas aßez clairs.
Si les beliers testus de tes fortes censures
Font trembler à leur choc, les colomnes plus dures,
Et les rompent par fois;
Si les murs tous entiers sont renuersez par terre;
Quel sera le destin des fenestres de verre,
Et des portes de boys?
Les Cedres du Liban n'ont branche qui ne seche,
Leur tronc est cuit d'effroy, pour la moindre flame-
Qui gliße de ton poingt. (sche,
Puis qu'vn seul de tes doigts destache leurs racines:
Que feront les buißons, & les moindres facines,
Pour ne te craindre point?
Quand ce iour de fureur se monstre à ma memoire:
Mes deux yeux sont voilez d'vne couuerte noire,
Mon sang est tout figé.
Mes cheueux sont dressez, ma voix est en cõtrainte,
Et l'appareil de mort me fait autant de crainte,
Que si i'estois iugé.
Ie ressemble du tout quelque pauure victime,
Lors que pour expier vn detestable crime,

On la traine à l'autel.
Elle voit les couteaux, que le Leuite apreste,
Et secoüant les fleurs, qui luy parent la teste,
S'enfuit du coup mortel.
Ie sçay trop, o Seigneur, que ie ne puis respondre,
Puis que tes questions treuuent dequoy confondre
La Deesse Themis.
Doncques sans m'imputer les fautes de ma race,
Oublie mes forfaicts, & pardonne de grace,
Tout ce que i'ay commis.



N'entre

N'entre point en iugement auec ton seruiteur.
Psal. 142.

NE plaidons point, ie ne veux pas auoir vn procez contre vous, ny subiet de vous tirer en cour, pour y propozer ma iustice, & sçauoir auec quels tiltres vous voulez me conuaincre d'iniquité. C'est vne chose indigne que vous entriez en iugement contre vostre seruiteur, & mesme contre vostre amy. N'entrez donc pas en iugement contre moy, Seigneur mon Dieu. quelque droict que ie puisse estre, vous produizez vne regle de vostre thresor, vous l'estendez contre moy, & treuuez que ie suis tortu: *n'entrez pas en iugement auec vostre seruiteur.* i'ay besoing de misericorde, estant serf fugitif; me voicy que ie retourne, & me represente. estant coulpable pour vous auoir offensé, ie vous demande pardon, & la paix. *Aug in Ps. 142.*

Pensez vous que ce soit chose digne, & party bien faict, d'ouurir voz yeux pour regarder l'homme de trauers, & l'amener en iugement auecque vous? *Iob 14.*

Dieu t'apelle, o homme, il demande compte, & veut que tu comparoisses en Iustice: que respondras tu? dequoy payeras tu ta debte? puis que tu es si pauure, que si ton creancier ne te redonne à toy *Ambr. in Psal. 26.*

mesme, te voilà perdu. pour cela le S. Dauid refuit le iugement, & requiert la misericorde en disant. *& n'entrez pas en iugement auec ton seruiteur.*

Bern. serm. 8. super beati qui habitant. Car que sçauroit on s'imaginer de plus épouuentable, de plus doubteux, & qui face flotter dans l'angoisse les pensees de l'homme, que de se voir presenter deuant vn si terrible tribunal, pour y estre iugé? & attendre la sentence incertaine d'vn iuge si seuere, & qui ne fait plus de grace? *C'est vne chose horrible,* dit l'Apostre, *de tomber entre les mains du Dieu viuant.*

Ambr. in orationibus Or est il luy seul tesmoing & Iuge, Iuge & tesmoing, que nulle conscience pecheresse ne peut tromper, ou fuir: car toutes choses sont nues & descouuertes à ses yeux.

Ambr. in c. 4. Matth. hom. 14 Et tout ainsy que ceux que l'on tire hors d'vne prison pour les iuger, sont conduits à l'audience, chargez des mesmes chaines, qu'ils ont eües, ainsy toutes les ames, quand elles sortent de ce monde comme de la prison, pour aller deuant Dieu leur seul & souuerain Iuge, sont encore enferrées des diuerses chaines de leurs pechez, & sont en ce miserable equipage trainées au terrible tribunal, où se doibt conçeuoir, & prononcer leur dernier arrest.

Bern. medit. cap. 2. Et voicy, qu'incontinent ie seray presen-

té à ce Iuge ſeuere, pour luy rendre compte de toutes mes œuures. Helas, helas! que ie ſeray miſerable, quand ce iour de iuſtice ſera venu, & que les liures ſeront ouuerts, pour y lire, & reciter à haute voix toutes mes actions & toutes mes penſées, pour les repreſenter au Seigneur. alors baiſſant la teſte pour la confuſion de ma mauuaiſe conſcience, ie demeureray tout eſtonné, tremblant d'effroy & de perplexité, deuant ce iugement du Seigneur; & ma memoire, qui me ſera malheureuſement fidelle, me remettra d'elle meſme au deuant le ſouuenir de tous les crimes que i'auray commis. Alors mon ame ſe treuuant les yeux clos, & la bouche, & les autres ſens du corps, par leſquels nous auons accouſtumé de nous reſiouyr aux choſes exterieures, elle retournera à ſe conſiderer ſoy meſme, & tombera ſur ſoy; & par ce que par l'amour du monde, & par la volupté de la chair, elle auoit laiſſé l'amour de Dieu, la miſerable infortunée ſera delaiſſée de Dieu, en cette heure d'angoiſſe & de neceſſité, & ſera abandonnée à la cruelle tyrannie des diables, pour eſtre eternellement tourmentée dans l'enfer. Mon ame eſt esbranlée d'vne horreur extreme, & ſe ſent agitée des accez d'vne infinité de faſcheuſes penſées, quand la chair

pouſſant mon ame, & la preſſant de ſortir, toutes choſes luy eſtant oſtées pour s'aſſiſter, elle ſe conſidere, & ce dernier but, duquel elle s'aproche, pour y treuuer incontinent apres, ce que l'eternité meſme ne pourra plus changer.

Greg. l. 24 moral. c. 7. Car ce n'eſt pas ſans ſubiect, ny pour peu de choſe, ſi l'ame de chacun eſt épouuentée, quand apres cet inſtant elle treuue ce qui ne ſe pourra iamais plus changer. nous deuons conſiderer, que nous n'auons peu paſſer par toute la voye de cette vie ſans coulpe. nous conſiderons encore, que tout ce que nous auons loüablement fait, n'a pas eſté ſans quelque offenſe, s'il faut faire ſortir du tribunal la douceur & pieté du iuge, auant qu'il donne ſa ſentence. Car qui eſt celuy d'entre nous autres, qui puiſſe ſurpaſſer, ny meſme atteindre la ſaincte vie des peres des ſiecles paſſez? & toutefois Dauid dit. *n'entrez point en iugement auec voſtre ſeruiteur, parce qu'aucun des viuants ne ſera iuſtifié en voſtre preſence.* Quand Sainct Paul diſoit, *ie ne ſens ma conſcience chargée de rien*, il adioute prudemment, *mais cela ne ſuffit pas pour me iuſtifier.* S. Iean dit. *Si nous diſons que nous n'auons point de peché, nous nous abuzons nous meſmes, & la verité n'eſt pas en nous.* S. Iaques dit, *nous offenſons tous en beaucoup de choſes.* Que feront donc les lambris & les lattes de boys, ſi les colom-

colomnes tremblét? ou comment les petits buissons demeuront ils droits & fermes ; si le tourbillon de cette peur esbranche, & desracine les cedres? quand donc la separation de la chair est proche, quelquefois l'ame est troublée par vne soudaine terreur de vengeance, mesme celle du juste.

Car quelque eminente justice & sainctetté, qui se puisse treuuer és hómes, les esleus mesmes ne sont pas suffisans pour soustenir, & preuuer leur innocence, s'ils sont seuerement examinez en ce iugement : mais ils treuuent cela d'aduantageux, pour estre plus ayzement absous, qu'ils sçauent & confessent humblement, qu'ils sont trop foibles pour subsister, & demander droict sur l'information. c'est doncques du bouclier de l'humilité, qu'ils se couurent, pour estre garentis du glaiue de vengeance ; là dessous ils tremblét & redoutent continuellemét, attendant l'épouuentable venue de ce iuge inflexible ; & n'ont autre soing, que de se tenir les mieux preparez qu'ilz pourront, pour se presenter deuant luy. *Greg. c. 23. in 7. c. Iob.*

Seigneur mon Dieu, tout pieux, tout bon & misericordieux, n'escriuez point, ie vous suplie, mes amertumes contre moy, pour *entrer en iugement auec vostre seruiteur* ; *mais selon la multitude de vos misericordes effacez mon iniquité*. Malheur à moy miserable, quand le iour du iugement arriuera, quand le liure *Aug. medit. c. 39.*

des consciences sera ouuert, & que l'on dira de moy. *Voilà vn homme, & voilà ses œuures.* que feray-je alors Seigneur mon Dieu, quād les cieux releueront mon iniquité, & que la terre s'esleuera contre moy? voilà tout, ie ne pourray rien respondre, mais chargé de honte, & de confusion, ie baisseray la teste, & demeureray deuant vous tremblant & tout estourdy, sans discours & sans conseil. Helas miserable que ie suis, que diray-je! le desespoir me rendra la voix pour crier, & vous dire, Seigneur mon Dieu, *pourquoy gizant icy suis-je consumé?* Plains toy mon ame, sois en dueil, comme vne vefue qui perd son mary en la fleur de ses années. iette des cris, & des gemissements, bas ta poitrine de tes mains, & la trempe de tes larmes, o pauure miserable; parce que ton espoux t'a chassée, t'a repudiée. Seigneur ayez pitié de moy, pour ne point permettre que ie desespere, mais que j'aspire à vous, esperant en vous; & si j'ay commis assez, pourquoy vous me puissiez danner; vous n'auez pas perdu les moyens, par lesquels vous auez coustume de nous sauuer. tres-doux IESVS, ne vous souuenez pas de vostre iustice à l'encontre de vostre pecheur; mais bien de vostre douceur & benignité à l'endroit de vostre creature. ne vous souuenez pas de vous leuer en cholere, pour punir le coulpable; mais plustot pensez à vostre misericorde, enuers le miserable

miſerable , perdez la memoire du ſuperbe qui vous prouoque, & regardez le miſerable qui vous inuoque. Car vous eſtes IESVS, & qu'eſt ce que IESVS, ſinon Sauueur?



Que



*Non me demergat tempestas aquæ, neq; absor-
beat me profundum! Psal. 68.*

XI.

Que la tempeste de l'eaue ne me noye point, & le profond ne m'engloutisse point. *Psal.68.*

O Trop legere, & trop mal asseurée,
La courte foy de ce traistre element,
Quand pour tromper quelque barque attirée,
L'eau de la mer s'asseoit esgalement.
L'on voit ioüer des ondes argentées,
Qui contrefont vn humide cristal.
Et quelquefois les vagues arrestées
Font estimer, que tout soit de metal.
Comme vn viuier confiné dans ses marges,
Les douces eaux n'ont ny flus, ny reflus.
Mesme aduoüant leurs canaux assés larges,
Leurs flots calmez ne se debatent plus.
Vn petit vent qui les flate, & les baize,
Les fait voler d'vn crespe bien leger.
L'onde s'escoule, & remonte à son ayze,
Sans descouurir quelque prochain danger.
C'est vn plaisir de voir quelque nauire,
Qui va s'il veut, en arriere, en auant;
Le matelot tourne ainsy qu'il desire
Le voile ouuert, pour prendre le bon vent.
Perfide mer, tu permets que les proües
Fendent tes eaux, de leur mufle d'airain.
Les auirons, qui te frapent les ioües,
Font escumer ton visage serain.
On penseroit que quelques dures lames

Eussent

Eußent paué les ſentiers de tes champs.
Car tout ton dos eſt plus batu de rames:
Que les gueretz par les coutres tranchans.
Meſme de peur que l'on ne coniecture,
Que tu baſtis quelque traiſtre deſſein:
Tu laißes voir les rocs, que la nature
Vouloit cacher, dans le plis de ton ſein.
Qui iugeroit que cette claire glace
Fut à gouſter vne amere liqueur?
Et que monſtrant du verre ſur la face:
Elle cacha des eſcueils dans le cœur?
Tout außy-tot que la nef desanchrée
Se coule au ſein de cette douce mer;
L'on ſe promet vne route ſucrée,
Sans redouter ce qu'on aura d'amer.
Les auirons fendent l'onde de verre,
Les matelots paroißent tous contents,
L'on ne voit plus de maiſons, ny de terre,
Mais ce bonheur ne dure pas long temps.
Incontinent apres les priſonniers d'AEole,
Qui ſembloient appaizez, grondent dans leur geole,
Ils font rage de bruire, & choquent leurs rempars,
Et entrouurent le mur en cent diuerſes pars.
Dechargez de liens, ils font trembler la terre,
Puis attaquent la mer, pour y faire la guerre.
Les eſquifs arreſtez par les auantcoureurs,
Sont le premier eſſay des ſuiuantes fureurs.
Le gros vient außy-tot, & la nef aßiegée
Voit tous ſes ennemys en bataille rangée.
L'eſclaue malheureux n'eſt point plus eſtonné,
Que ce vaißeau ſurpris, quoy qu'il ſoit condanné

A teindre

A teindre de son sang la gueule famelique,
Et le ventre cruel, d'vn grand lion d'Afrique.
Tel est le pasle effroy d'vn marchand estranger,
Lors qu'au milieu d'vn boys il se treuue en danger.
S'il pense souspirer pour sa bourse rauie:
Les voleurs inhumains luy disputent la vie.
Ainsy dessus cez eaux enceintes de malheurs,
Les nefs sont les passans, les vents sont les voleurs.
A leur cruel abord, la mer tout en alarme,
Tremble du triste effroy, de son prochain vacarme.
Les eaux changent de teint, & le cœur qui leur bat,
Est l'augure certain d'vn estrange combat.
Mais si-tot que le sud souffle sur cette plaine,
Les nuages espaix, de son humide halaine:
Le nort glacé de froid luy presente vn duel,
Et fait en le choquant vn rauage cruel.
L'est & l'Ouest enflez de choleres extremes,
Meinent leurs escadrons, & combattẽt eux mesmes.
La mer pour soustenir cet assault commencé,
N'a ny murs, ny rampars, comme on auoit pensé.
Voilà qu'elle se fend à la premiere charge,
Et faict voir en son sein quelque abysme bien large.
Vn flot se roule icy, l'autre d'autre costé,
Selon le cours du vent, dont il est tourmenté.
On voit iusqu'à l'enfer, lors que l'abysme s'ouure,
Neptune iuge à mort les nochers qu'il descouure,
Et l'espoir d'engloutir quelque riche butin,
Luy fait authorizer cet orage mutin.
Cependant le vaisseau qui penche vers l'abysme,
Sert au dixiesme flot de tribut, & de disme.
Les vents le font gemir, les eaux le font pleurer,

At-

Attendant le destin qui le doibt enterrer.
Cet infame pourtraict me monstre à mō dommage,
Qu'en vn terme bien court la mer change d'image,
Puis que pour deuorer les vaisseaux desanchrez;
Elle fait iour aux vents, dont ils sont massacrez.
Mais tout ce discours de tempeste
N'est qu'vn embleme curieux;
Vn sens bien plus misterieux
Git sous le fard, qui nous arreste.
Tethys princesse de la mer,
Ie n'ay point voulu te blasmer,
Ie tien ton empire pour iuste.
I'estime les vents sans courroux,
Et pour nommer vn prince doux:
AEole m'est autant qu'Auguste.
Ie ne parle point, o Typhys,
De tes galeres vagabondes,
Quand premier tu fendis les ondes
De cette flotte que tu fis.
Me plaisant de viure sur terre,
Iamais l'eau ne m'a fait la guerre.
Ie ne cognoy point ses cantons,
Et tous les comptes des Syrenes
Me sont des fables de douzaines,
Aussy bien que ceux des Tritons.
Ie ne cognoy point les estoiles,
Ie n'entend ny carte, ny nort,
Ie ne sçay pas sortant du port,
Comment il faut tendre les voiles.
Ceux qui passent leur aage entier
A ce miserable mestier,

Peuuent

Peuuent discourir de Neptune.
Mais s'ils choquent contre vn rocher,
Puis qu'ils l'ont esté rechercher:
Ie ne puis plaindre leur fortune.
Cet ocean dont j'ay parlé
Ne veut rien peindre que ma vie,
Qui se voit tous-jours poursuiuie,
Plus que cet element salé.
Ie suis moy-mesme le nauire,
Qui glisse, qui tourne, & se vire,
Au gré de toutes factions.
Les vents qui font naistre l'orage,
En s'eleuans dans mon courage,
Sont mes mutines passions.
Cette miserable galere
Parmy ces ondes, & ce vent,
Experimente trop souuent
Trop de douceur, & de cholere.
O trop amers, & trop salez,
Les breuuages ensorcelez,
Que cette vie me me fait boire!
Son regne qui paroit si beau,
Se precipitant au tombeau:
Porte aussy-tot la robe noire.
O vie! tu nous tends des coupes de douceurs,
Et des cheres delices.
Mesme pour nous trõper, la grace, & ses deux sœurs
Te donnent leurs seruices.
Les sotes voluptez sont les saincts des mortels,
Chacun les glorifie.
Mais le dueil oublié, ne treuue point d'autels,

Où l'on luy ſacrifie.
Quand la rage d'amour met des flots,&des feux,
Dans vn cœur qu'elle attache.
Les pieges apreſtez ne ſont point aperçeus,
Car vn autre les cache.
Mais ſi pour ſe ſauuer des ondes & du vent
L'eſprit reprend courage:
Le vice depité fait mieux voir que deuant
Ses fraudes & ſa rage.
Lors le foible forçat cognoiſt que ſes forfaicts
L'ont mis dans la tempeſte.
Ses crimes qu'il gemit,ſont comme vn pezant faix,
Qui luy charge la teſte.
Pleuſt à Dieu pour le moins,que l'eſprit vicieux
Fut eſgal au forſaire!
Qui tombé dans la mer , demande encore aux cieux
Vn ayde neceſſaire.
Auant que perdre eſpoir,il ſe ſert de ſa voix,
Il implore le monde:
Meſme eſtant enfonsé,par trois ou quatre fois
On le reuoit ſur l'onde.
Si le pauure pecheur ſçauoit tendre les mains,
Quand ſon malheur s'auance:
Les puiſſances des cieux, & celles des humains,
Courroient à ſa defenſe.
Mais comme vn aueuglé qui roule iuſqu'au fond
D'vne vieille citerne:
Il s'enterre tout vif,ſous le mur qui ſe fond,
Pour remplir la cauerne.
Ou comme vn qui s'enfonſe,en penſant ſe ioüer
Sur la glace peu forte:

S'il

S'il tasche à resortir, l'eau se vient renoüer,
Et luy serre la porte.
Ainsy le malheureux qui se laisse emporter
Dans le goufre du vice,
Treuue à peine vn amy, qui luy veuille prester
Vn charitable office.
Helas tu vois, qu'en ce fatal rencontre
Deux assaßins taschent de m'attraper.
Si ie combas contre l'eau qui se monstre:
Sans estre veu le vent me vient fraper.
Tu peux bien voir que l'onde, & la tempeste,
Font au plusfort pour triompher de moy.
Desia les flots montent deßus ma teste,
Ie vay couler sous les eaux que ie boy.
Helas tu vois que ma force laßée
Va succomber sous vne double mort.
Et toutefois ta grace pourchaßée
Ne souffle point, pour me pousser au port.
Escoute donc, pendant que ie lamente,
Regarde moy, sans tant faire prier.
Ie n'en puis plus, l'orage me tourmente,
Les flots amers m'empeschent de crier.
Sans plus tarder, fay luire tes estoiles,
Retire moy d'vn combat si douteux,
Et ne permet, qu'ayant perdu mes voiles,
Ie soufre encore vn naufrage piteux.
Tend moy les bras, redonne moy courage,
Mon cher patron, tire moy de danger.
Ou te iettant toy mesme dans l'orage:
Tien mon menton, pour me faire nager.

Que la tempeste de l'eaue ne me noye point, & le profond ne m'engloutisse point. Psal.68.

Aug. Soliloq. c. 35. Combien de temps doibs-je encore me voir miserable, poussé & repoussé violemment dans les flots de cette mortalité, criãt apres vous Seigneur, & vous ne m'exaucez pas? Seigneur entẽdez, s'il vous plait, celuy qui crie à vous, & vous appelle *de cette grande mer*, & conduisez moy de cette tempeste, au port de la felicité eternelle. heureux, & bien-heureux tous les esprits, qui retirez du danger de cette mer, ont merité de paruenir à vous, *Seigneur Dieu, le port & haure d'asseurance.* O vrayment heureux tous ceux, qui sont paruenus de la haute mer au bord, de l'exil à leur patrie, de la prizon au palais du Prince, iouyssans heureusemẽt du repos qu'ils auoient desiré. Mais nous malheureux & miserables, qui parmy les bancs, les bourasques, & tẽpestes de cette mer orageuse trainons sans art & sans cõduite, nostre nauire infortuné, & ne sçauõs pas, si nous pourrons en fin paruenir au port de salut.

Aug. Soliloq. c.37. Pere de misericorde, entendez les cris, & gemissemẽts de vostre pauure orphelin, tendez luy vostre main qui seule peut l'ayder, afin qu'elle me retire *du profond des eaux, & du lac de misere, & de la fange d'ordure.* de peur que ie ne perisse à la veüe des yeux de vostre misericorde, en la presẽce de la pieté de vos en-

entrailles. mais que ie me tire d'icy, pour aborder à vous, qui estes mon Seigneur & mon Dieu.

Car cette vie est vne haute mer biẽ esten-due, au long & au large: & cõme en la mer vniuerselle, il y a diuers destroits, dont les vns sont esmeus d'vne sorte de tempeste; les autres d'vne aultre, cõme la mer Ægee, qui est souuent agitée des vents, celle de Sicille, qui precipite ses flots à cause du peu d'espa-ce de son embouchure. Le Charybde du co-sté de Barbarie fait boüillir ses ondes à cau-se des bãcs & des escueils qui y sont cachez, le pont est dangereux pour la grandeur & l'impetuosité des flots. L'ocean d'Espagne aussy dangereux, pour le deffaut des ports, & tout embarassé par l'ignorance des lieux, tellement qu'il est difficile de s'y bien con-duire: ainsy quelques autres endroits de la mer sont dangereuses pour d'autres causes. Nous voyons que le mesme arriue en no-stre vie, qui flotte incessamment sur la mer de ce monde. *Chrys. hom. 82 in Mat.*

Par le nom de nauires & des vaisseaux la vie transitoire des hõmes est aussy designée. cõme il est aussy escrit en Iob. *Mes iours se sont passez, comme des nauires qui portent des pommes.* *Rupert. l. 5. in c. 8. Apoc.*

Et la nauire de nostre ame est poussée de ça & de là, parce que nous nous souuenons encore de l'excellẽce du paradis, & souffrõs par la chair des flots importuns de tẽtatiõs. *Greg. l. 9. mor. c. 24 in c. 9. Iob.*

Ambr. præf. in 4. l. super Euang. Luca.

Or qu'elle mer sçauroit on treuuer, qui soit plus entrecoupée que ce siecle? qui soit plus perfide, moins constãte, si profonde, ny qui soit si souuent battue des vents & des orages de tant d'esprits immondes?

Chrys. hom. 33

Parce que cette vie flotte tous-jours, & se treuue perpetuellemẽt dans la tempeste de diuers pechez, ou tentations qui la tourmẽtent, pour cela est elle apellée, comme nous le voyons escrit. *cette mer est grãde & spacieuse.*

Hieron. epist. 1. ad Heliod.

Gardez vous bien de croire à tout, & de vous asseurer de tout, encore que la mer vous rie, & qu'elle soit estendue cõme la face d'vn estang, encore que cet element couché se tienne si coy, qu'il semble mort, & que le soufle des vents le touche si doucement, qu'il en face seulement cresper la premiere toile; cette cãpagne raze a beaucoup de mõtagnes. Le danger est enclos au dedans, l'ennemy se cache là dedans. En ses tourbillõs, le Charybde de la luxure fait piroüetter le salut de l'homme, puis l'engloutit. Auec vn visage de pucelle la cõcupiscence flatte doucement, attire mignardemẽt; c'est vne scylle qui se prepare, & se pare pour executer vn triste naufrage. Icy tous les caps, les haures, les bords, sont garnis de barbares; le diable est vn escumeur, de qui les brigantins sont chargez de chaines, pour enferrer les paures voyageurs qu'il pourchasse.

En ce siecle nous sommes dans vn grãd deluge

deluge, où les flots & les vents nous battent de tous costez, il n'y a point de retraitte fidelle, nulle station asseurée, nous n'auons endroit propre où nous mettre à la cale; on n'y voit ny tertre, ny tronc de boys, où la colombe puisse mettre le pied, pour se repozer tant soit peu. *Ambr. in orationibus*

La multitude des cupiditez fait vne grãde tempeste à l'ame, qui nauigeant dans sõ corps cõme dans vn destroit, est à tout mométrauersée, & hurtée de part & d'autre; tellement que le timon luy tõbe des mains, & la met au desespoir de pouuoir se cõduire, & gouuerner heureusement. *Ambr. Apolog. poster. pro Dauid. c. 3.*

L'esprit humain est émeu d'autãt de vẽts, qu'il souffre de tentations. Car bien souuẽt la cholere le met hors de soy, quand la cholere se retire, vne sotte ioye succede en sa place; il est preßé des eguillons de la luxure, l'auarice qui le cuit, & fait boüillir son cœur du desir de posseder tout ce que la terre produit, l'embraze si fort qu'il meurt de soif; il faut donc boire en hydropique, & s'ẽ donner iusques à faire bãder, & creuer, le boucquin trop plein de mauuaise liqueur. l'orgueil souffle dãs ses voiles, & les faict enfler, pour se pousser d'autant plustot contre l'escueil de perdition, & s'esleuer au hault des flots, où tout aussy-tot il se doibt enfonçer dans vne abysme, où sa peur, & son peu de courage fait, qu'il s'abaisse sans necessité. *Greg. l. 11. mor. c. 23. in c. 13. Iob.*

Aug. medit. c. 39. Voicy Seigneur, *Mes iniquitez sont montées, & sont creües plus hault que ma teste, & comme vn trop grand fardeau, elles se sont apezanties dessus moy*. & si vous (de qui le propre est de tous-jours pardonner, & d'auoir pitié du miserable) ne mettez la main de vostre Magesté dessous mon menton, ie suis contraint de me noyer miserablement, & de couler au fond de ces eaux.

Ps. 88. *Vous commandez à la puißance de la mer, vous apaisez & mitigez le mouuement de ses flots.*

Amb. in Ps. 68. C'est bien vn grand puys & bié profond, que la profondeur de l'iniquité humaine, quiconque tombera dedans ne sçauroit faire vne petite cheute: c'est vn dãger grandement à craindre. Si vous voyez qu'vn homme ayt commis quelque iniquité, il est noyé dans vn puys. Or quand vous luy representerez son iniquité, & que vous l'en reprendrez; s'il dit, il est vray, j'ay peché, ie le confesse, le puys n'a pas refermé sa bouche sur luy. Mais quand vous luy entendrez dire: qu'ay-je fait de mal en cela? voilà qu'il defend son iniquité, il authorize sa malice. Le puys a refermé sa bouche sur ce meschãt. il faut qu'il perisse là dedans, sans treuuer issüe par où sortir.

Aug. Soliloq. c. 35. Espoir du genre humain, Seigneur IESVS-CHRIST, vray Dieu, engédré d'vn vray Dieu nostre refuge, & nostre vertu, de qui la lumiere rayõne de loing sur nos yeux, entre tãt

d'espaisses

d'eſpaiſſes nuées, qui nous cachent le iour, entre tant de flots, qui nous battent ſur cette mer, où vous paroiſſez, comme vne belle eſtoile du pole, afin que nous ſoyons cõduits par voſtre clairté, & puiſſiõs aborder à vous, qui eſtes le port de noſtre repos. Gouuernez noſtre vaiſſeau de voſtre propre main, o Seigneur, auec le timon de voſtre croix, afin que nous ne periſſions pas dans les flots, *que la tẽpeſte d eau ne nous ſubmerge point, que l'abyſme ne nous engloutiſſe point.* mais retirez nous de ces ondes auec le crochet de voſtre croix; ramenez nous à vous, noſtre vnique ſoulas, & noſtre patrõ, que nos yeux baignez de larmes, & my-noyez dans les flots, ne vous perdent pas de veüe; mais qu'ils nous voyent tousiours comme vne eſtoile matiniere, & cõme vn ſoleil de iuſtice, luiſant au port de noſtre celeſte patrie, & nous attendant à bras ouuers, pour nous reçeuoir. Exaucez nous, *Seigneur Dieu noſtre ſalutaire, eſperance de tous les endroits de la terre, & de tout l'eſpace de la mer.* Noꝰ flottõs, & ſommes balottez ſur vne mer turbulẽte; vous eſtes tout droict au bord, & regardes les dangers qui nous affligent. *ſauuez nous en faueur de voſtre nom.* Donnez nous cette grace, o Seigneur, de ſi biẽ tenir le milieu entre la Scylle & le Charybde, entre le trop & le peu, qu'ayant euité l'vn & l'autre de cez deux dangers, nous puiſſions en fin ſurgir heureuſemẽt au port de voſtre gloire.



Quis mihi hoc tribuat vt in inferno protegas me, et abſcondas me donec pertranſeat furor tuus? Iob. 14. 12.

XII.

Qui ſera celuy qui me donnera cela, que tu me defendes en enfer, & que tu me caches iuſques à ce que ta fureur ſoit paſſée. *Iob.14.*

QVi me pourra donner ſous la retraitte ſeure
D'vn cachot biẽ obſcur vn toict pour me loger?
Vn toict, deſſous lequel ie me ſauue, & m'aſſeure
De ton feu deuorant, qui vient tout rauager.
Helas! toutes les fois que ma triſte memoire
M'exprime le pourtrait de ton aſpre courroux:
A peine puis-ie voir vne grote aſſés noire,
Afin de m'exempter de ſi terribles coups.
Ie recherche pour lors, aux ombrageux repaires
Des plus noires forets, les coings plus eſcartez;
Et les antres laiſſez aux beſtes ſolitaires,
Sont les lieux plus plaiſãts, où mes yeux ſont portez.
Ie deſire auſſy-tot, que ma teſte timide
S'enfonſe dans la terre, & ne paroiſſe plus.
Ie ſouhaite vn rocher de l'element liquide,
Et myrongé des flots, pour m'y tenir reclus.
Ie prie de bon cœur, que quelque mont me couure
Sous le ſein cauerneux, de ſon obſcur plancher.
Que le ventre foüy d'vn cimetiere s'ouure,
Afin qu'y deualant, ie m'y puiſſe cacher.
Ou bien pour éloigner cette triſte fortune,
Ie demande logis dans les grotes des eaux,
Ie veux eſtre habitant des maiſons de Neptune,

Viuant

Viuant dans vn rocher, où chopent les vaißeaux.

Ie voudrois rençontrer quelque noire demeure,
Où iamais le ſoleil, ny la lune n'eut luit.
Ou bien auoir treuué, pour retraitte plus ſeure,
Ton foyer tenebreux, o tenebreuſe nuict.

Alors qu'auec l'effort de ſon ire animée,
Iupiter ébranlant les globes eſtoilez,
S'appreſte pour ietter de ſa main allumée,
Les traits trois fois pointus, ſur les champs deſolez.

Afin que le carreau d'vne horrible tempeſte,
Ne donne au voyageur quelque triſte mechef:
S'il a peur de ce coup, qui menaſſe ſa teſte,
Il ſe ſert du laurier, pour ſe ceindre le chef.

Mais lors que tu brandis tes dards eſpouuẽtables,
Et tes rouges carreaux, auec vn bras guerrier:
Ces feüillages vantez ne ſont pas ſecourables,
On ſe fournit en vain de bouquets de laurier.

L'ombrage plus obſcur de la foreſt plus ſombre
Ne nous ſçauroit cacher, d'vn ſi luiſant eſclair.
A tez yeux penetrans ſe deſcouure tout ombre,
Et dans toute foreſt, touſiours ils voyent clair.

Celuy qui le premier cueillit pour ſon dommage
En vn arbre fatal, vn fruict ſi cher vendu,
Penſoit eſtant caché ſous vn eſpais feüillage
D'vn arbre bien couuert, eſtre bien defendu.

Mais ſi-toſt qu'il ſentit, que la Deité prompte
S'approchoit de l'endroit, qui le tenoit caché:
En deſcouurant ſon faict, il ſe couurit de honte;
Et ſe monſtra ſoy meſme, auant qu'eſtre cherché.

Le ventre ſpacieux, les entrailles affreuzes,
D'vn antre qui s'auance en cent diuerſes parts,

Où

Où les creux frequentez des bestes monstrueuses,
Ne peuuent rien aider, pour tromper tes regards.
Cet antre où les lions changerent de courage
Pour le ieune Medois, auquel ils furent doux,
Redonnant aux lions leur naturelle rage,
Receut les Chaldeans, & les deuora tous.
Les destroits cauerneux, & leurs replis sans nombres,
Ne sont pas bien couuerts, afin de me celer.
Les sepulchres plastrez, tristes maisons des ombres,
Ne me retiendront pas si tu viens m'appeller.
Mussé sous le cachot d'vne cauerne obscure,
Loth se vit descouuert en ce morne seiour.
Mesme le sang d'Abel dessous la sepulture,
Se plaignit de Caim, & mit son crime au iour.
Continuant vn peu dedans ces sacrez termes,
Ie voy Ionas trompé, par la mer qui le prend.
La balaine luy fait des promesses peu fermes,
Et faignant le cacher, elle mesme le rend.
Cet estranger animal, qui dans ce ventre large
Engloutist pour vn temps Ionas espouuenté,
Ne peut garder ce faix, son ventre s'en descharge,
Vomissant ce Ionas, contre sa volonté.
La foy de l'ocean, c'est vne foy de verre,
Qui glisse comme l'onde, & change au gré du vent.
Qu'est ce que l'õde cache, & qu'est ce qu'elle enserre,
Sous vn front de cristal, qu'on n'aille aperceuant?
La foy des monuments & des sepulchres mornes,
Ne tient rien d'asseuré sous des marbres polis.
Les tertres des tombeaux sont des visibles bornes,
Afin de deceler les os enseuelis.
La foy des antres creux, & des noires cauernes,

Enceintes de rochers, eſt de meſme façon.
Leurs deſtroits reculez, & leurs ſecrets internes,
Se deſcouurent ſouuent, auec leur propre ſon.
La foy d'vn boys muet, celle d'vn verd feüillage,
Ou d'vn taillis touffu, n'eſt pas ſeure pour moy.
Tous deux chãgẽt de face, ainſy qu'ils chãgẽt d'aage,
Et la feüille, & le bois, n'ont qu'vne meſme foy.
Toy ſeul, o mon Sauueur, peux garantir ma teſte,
Ou bien me releguer en des lieux aſſeurez.
Iuſqu'à ce que les traits, que ta iuſtice apreſte,
Soient remis au carquois, dont tu les as tirez.

Qui ſera celuy qui me donnera cela, que tu me defendes en enfer, & que tu me caches iuſques à ce que ta fureur ſoit paßée? Iob.14.

Pſ.138. Aug. in hunc locum. OV iray-ie pour ne point rencontrer voſtre eſprit? où m'en fuiray-ie pour eſtre caché de deuant voſtre face? quelle terre de franchiſe voudra retirer celuy qui s'en eſt fuy de la iuſtice de Dieu? les hõmes qui reçoiuent les fugitifs, auant que de les prẽdre tout à fait en leur protection, leur demandẽt à qui ils ſont, & pour quelle cauſe ils fuyent: s'ils entendent que quelqu'vn ſoit ſeruiteur de quelque Seigneur moins puiſſãt, ou d'vn homme de vulgaire condition, alors ſans crainte, ils le reçoiuent, & diſent en leur cœur: cet infortuné n'a pas vn maiſtre qui

ſoit ſi puiſſant, qu'il ſoit à craindre, quand meſme il viendroit rechercher ſon fugitif. Mais quand on leur fait entẽdre, que le refugié s'en eſt fuy de la maiſon de quelque grand Seigneur, ou bien ils ne luy veulent point donner de frãchiſe, ou s'ils la donnẽt, c'eſt touſiours auec vne grande crainte, par ce qu'vn homme puiſſant ne peut eſtre deçeu. Ou Dieu ne ſe treuue-il pas? qui peut tromper Dieu? qui eſt celuy que Dieu ne voit pas? qui eſt celuy que Dieu reſpectera, & n'ozera luy redemander ſon fugitif? où ira-il donc ce malheureux, pour fuyr de deuant la face de Dieu? il ſe tourne de coſté & d'autre, comme s'il pouuoit trouuer vn lieu propre à ſa fuite. *Si ie monte au ciel*, vous eſtes là, *ſi ie deſcens dans l'enfer, encore me treuuerez vous.* Si ie m'eſleue trop, voilà tout incontinent que vous me rabaiſſez; ſi ie me cache, vous me cherchez & treuuez auſſy-toſt. où iray-ie donc, afin que ie m'eſcarte de deuant voſtre face? que feray-ie, afin que voſtre cholere ne me puiſſe nuire? Voicy ma derniere reſolution, ie m'enfuiray ainſy de deuant voſtre face, i'eſchaperay ainſy de deuant voſtre eſprit, de voſtre eſprit de rigueur, de voſtre face de vengeãce; ie m'enfuiray dõc, & cõment? *ſi ie reſerre & raſſemble toutes mes plumes, & ſi i'habite aux extremitez, au fond, au plus profond de la mer.* mais ſera biẽ choſe admirable, ſi ie ne rencontre pas dans la mer, celuy qui

qui me peut treuuer dans l'enfer mesme.

Hieron. l.9. in c. 29. Isa. *Malheur à vous autres, qui estes profonds dans le cœur, pour cacher vos conseils au Seigneur, de qui les œuures sont en tenebres, & qui dites, qui sera ce qui nous verra? qui nous cognoit maintenãt?* pour cela pẽsent ils, que Dieu ne sçache riẽ de leurs cõseils, par ce qu'ils font leurs œuures en tenebres, & qu'ils disẽt, *qui nous voit? & qui nous cognoist?* sans se resouuenir de ce qui se dit à Dieu, *les tenebres ne serõt point obscurcies par vous, la nuict sera illuminée comme le iour, & ses tenebres seront comme sa lumiere.*

Ambr. l.1. de interpellat. Iob c.3. Considere celuy de qui Syrach dit en l'Ecclesiastique: *Homme qui transgresse en son lict, disant en son ame: qui me voit; les tenebres m'enuironnent, & les paroirs me couurent, qui dois-ie plus craindre?* cestuy cy pense n'estre pas veu de celuy qui voit tout; & qui croit les tenebres bien fidelles pour receler ses meschantes actions, il met vn ombrage au deuant de soy, mais en vain pense il estre biẽ à couuert, puis que l'œil de Dieu plus luizant que le soleil, descouure toutes choses cachées, esclaire les tenebres, & penetre l'interieure conscience du cœur, & recognoit tout, haut & bas. Que celuy là donc est bien vain, qui pẽse estre asseuré dans les tenebres, ne pouuant euiter *la lumiere, qui luit en tenebres, & que les tenebres ne peuuẽt comprendre.* il est attrapé comme vn fugitif & mauuais mercenaire; il est cogneu auant qu'il se cache, par ce que toutes choses

estoient

estoient desia cognues du Seigneur, auant qu'elles fussent, non seulement les choses faites, mais celles aussy qui deuoyent estre faictes par apres.

Adã & Eue deçeus par cette erreur, entẽdãs le bruit des pieds de Dieu, qui se pourmenoit par le paradis, se cacherẽt so⁹ vn arbre. Doncques apres sa faute, le premier homme est treuué caché soubs les arbres. Ainsy vous entẽdez qu'Adã se cache, aussy-tot qu'il cognoit que Dieu est present, qu'il voudroit n'estre point treuué, quoy que l'õ le cherche, & qu'il est appellé de Dieu par vne voix qui mordoit l'affectiõ de ce fugitif, quand il disoit: *Adã, où es tu?* c'est autãt que s'il eut dit, pourquoy te caches tu ? pourquoy fuis tu maintenant celuy que tu desirois de voir? Tant est grief le repẽtir apres la coulpe, que sans iuge, & sans tesmoing, la conscience se punit elle mesme, desire de se voiler, & n'estre pas veüe, & toutefois elle demeure tousiours nue & descouuerte aux yeux de Dieu. Adã, Adã, où t'ont mené tes pechez? pour te faire fuyr Dieu, que tu cherchois auparauãt. cette crainte est vne confessiõ de faute; cette cachette vne preuarication, pour penser inutilement euiter la presence de ton iuge.

Hiero. l.9. in c.29. Isaia. *Greg. l. 33. moral. c.3.* *Ambr. l.2. de pœnit. c. vlt.* *Ambr. l. de paradyso, cap.14.*

Cain aussy par vne mesme folie, estimoit que Dieu fut ignorant, & moins clairvoyãt qu'il n'est, disant, *si vous me chassez auiourd'huy, ie me cacheray de vostre face.* Et par Amos il est dit

Hier. l. 9. in c. 20. Isa.

dit des impies & pecheurs; *s'ils s'enfuyent, & se cachent de mes yeux, au profond de la mer, là ie commanderay au dragon, & il les mordra.*

Chryſ. hom. de Iona. Et toy Prophete Ionas, où t'en fuis tu? n'as tu pas ouy ce que dit Dauid? *où iray-ie de deuant vostre esprit? où fuiray-ie de deuant vostre face?* En terre? mais la terre apartient au Seigneur, & toute sa plenitude. Au ciel? ie cognois que vous estes encore là. Dans la mer? vostre main s'estéd encore, & se plonge iusques au fond d'icelle. A peine Ionas estoit il entré dans le vaisseau, que les eaux se troublét, les flots se sousleuent, les gouffres s'ouurent à geules beantes, à force d'ondes qui se dressent comme montaignes, on voit par fois le fond & le sable: & comme vn fidelle seruiteur, poursuiuant vn meschant esclaue qui s'en est fuy, apres auoir trousse les plus belles hardes & precieux ioyaux de son maistre, il insiste, & presse cōtre les receleurs du larcin & du larron, & ne cesse point qu'il ne l'ait representé à son Seigneur. ainsy la mer, recognoissant son compagnon de seruage, sans employer les forces, & la deffēce d'autruy, sans demander ayde à personne, mais esmeüe par sa propre vertu, demande qu'il soit rendu tout incontinent, & ne veut entendre à aucune composition, qu'apres l'auoir reçeu.

Pauli. carm. ad Cytheriũ. Car celuy qui auoit pensé, qu'il pourroit s'esloigner de Dieu par la mer, & qu'vn nauire

uire le receleroit fidellement, s'abuza bien fort . auſſi-tot ce maladuizé fut englouty dans les entrailles d'vne grande & terrible beſte, pour y ſentir que ſon iuge le treuuoit, & ſe treuuoit par tout . O digne priſon du ſainct fugitif de Dieu! voylà qu'il eſt pris par la mer, en la protectiõ de laquelle il s'eſtoit mis ; deualé dans le ventre ſpacieux de ce grand monſtre d'animal, il eſt arreſté dans vne priſon viuante. Ietté de la mer il perit, & nage ſous les ondes, hoſte des eaux, & bãny de la terre. il va & vient dans la cauerne de ce corps eſpouuentable, coulpable tout enſemble, priſonnier & libre.

Entre dans la pierre, cache toy ſoubs la terre que tu as foüy pour cet effect; retire toy ſi tu peux, de deuant la face de la crainte du Seigneur, & de deuant la gloire de ſa Mageſté. *Iſaie 2.*

Car ſi quand le ciel eſt ſoudainemẽt couuert d'vn eſpaix ombrage, & que la clairté du ſoleil eſt oſtée à nos regards, ſi pour noſtre humilité, les nuées auſſy-toſt produites, menaçẽt la terre d'vne grande rauine, ſi les elemẽts ſont eſmeus comme ils ont de couſtume en telle occaſion, & que les tonnerres grondans parmy l'air, ſemblent rouler & ſe tourner en rond ſur nos teſtes, & ſi pendant tout cela les eſclairs drus & menus entrecoupez, nous battent la veüe, & nous eſbloüiſſent par vne lumiere eſpouuentable, (encore que tout cela ſe façe bien ſouuent *Tom.9. Hiero. ep. ad amic. in ſcientia diuinæ legis.*

par coustume,& disposition naturelle)nous sommes tous esperdus,nous tremblottõs & frissonnõs de crainte, nos cheueux se herissent, vne froide sueur nous baigne la face toute pasle ; nous voylà prosternez à terre; nous pozõs nostre orgueil,& baissons la teste,pour attendre la fin de cet orage.miserables que nous sommes, que ferons nous en cette iournée,quãd le ciel esbranlé,ne sçaura de quel costé pancher?quand auec des legions d'Anges armez, le Seigneur paroistra tout de feu;quand les estoiles tombant d'en haut,le soleil se chãgera en tenebres, & que la lune sera teinte de sang? quãd les montaignes se fondront comme de la cire;quãd la terre sera toute embrazée,& que les fleuues seront taris,que les mers se secheront,& que contre la nature des choses,ayant par vn arrest diuin, cõsumé toute l'humeur, le feu ne fera plus boüillir les eaux , mais rostira les cailloux , & le sable,qui se treuue au fond? Quand les pecheurs diront aux *montaignes, tõbez sur nous,& aux colines,couures nous*. Quãd les hõmes apellerõt la mort,& qu'estãt apellée,elle refusera de venir. Quãd les dangers serõt tournez en desirs,& que les hõmes cõuoiterõt,& demanderõt auec grãde instãce, tout ce qu'ils ont tousiours hay & fuy.

Aug. in Ps. 30. Seigneur, *soyez moy Dieu de protection, soyez ma maison de refuge,* ouy Seigneur, soyez seul mon refuge, &mon protecteur. Où m'en

fuy-ie

fuy-ie? En quel lieu puis ie fuyr pour estre asseuré? à quelle montaigne? à quelle couuerture bië munie?en quelle forteresse m'éfermeray-ie? de quel mur me deuray-ie réparer?quelque part où i'aille,ie me poursuis moy mesme:car quelque chose que tu vueilles fuyr, tu le peus faire, o hôme,excepté de fuyr ta consciëce qui t'accôpagne par tout. Vous serez dôc ma maison de frächise,o Seigneur, & ma sauuegarde, ie m'en fuys vers vous, pour y estre en seureté; car si ie m'en fuys de vous,deuers qui me retireray-ie?par tout où i'iray,vous y serez pour me treuuer; si vous estes fasché, vous me treuuez pour me punir; si vous estes appaizé, vous estes present pour m'ayder: le mieux que ie sçaurois donc faire,c'est de courir deuers vous, & vous chercher, non pas courir loing de vous, & vous fuyr;esclaue,qui que tu sois, si tu veux fuir cet homme qui te commande, & est ton Seigneur,tu te retires en quelques lieux où ton maistre n'est pas.pour éuiter la recherche & la cholere de Dieu,va te ietter entre les bras de ton Seigneur : car tu te tromperas & feras perte de tes pas, si tu t'enfuys de deuant la face de Dieu. Toutes choses sont presentes, nues & descouuertes aux yeux du tout puissant.



Nunquid non paucitas dierum meorum finietur breui ? Dimitte ergo me vt plangam paullulum dolorem meum ! Iob. 10. 13.

XIII.

Le petit nombre de mes iours ne ſerat-il pas de brief finy? laiſſe moy donc, que ie plaigne vn petit ma douleur? *Iob* 10.

SEra ce ton intention,
Qu'adioutant à ma courte vie
Vne petite portion,
Ie ſois regardé de l'enuie?
Ie recognoiſtrois ta faueur,
Et t'apellerois mon Sauueur,
Si voyant mon iour qui ſe paſſe:
Il t'euſt pleu d'arreſter le temps,
Et me donner encor l'eſpace
De cincq, de dix, ou de vingt ans.
Mais aux filets de mon ſeiour
Ioindre vn peu d'eſtoupes pourries:
Il me ſemble que c'eſt vn tour,
Plein de beaucoup de mocqueries.
Si peu de temps m'eſt accordé,
Qu'apres l'auoir bien regardé,
I'en meſprize le benefice.
Et ne ſçaurois plus me paſſer
De demander, quel artifice
T'induit ſi fort à me preſſer.
Il ſemble que ie ſois eſgal
A quelque enfant, qui vient de naiſtre,
Et paruient au terme fatal,
Auant qu'il puiſſe rien cognoiſtre.

Le traict feroit il pas raillard,
Si l'on l'apelloit vn vieillard?
Par ce que la prompte nature
L'ayant produit au defpourueu,
Le reporte en la fepulture,
Si-tot que fa mere l'a veu.
L'on m'a bien fouuent racompté,
Qu'il fe treuue quelque vermine,
Qui commence en vn iour d'efté,
Et le mefme iour fe termine,
L'aurore diftillant fes pleurs
Sur les petits boutons de fleurs,
Les mene à leur adolefcence.
Et quoy qu'on ne les hafte pas:
Le mefme iour de leur naiffance
Deuient celuy de leur trefpas.
Lys petit enfant au matin,
Pouffant encore vn tendre germe,
Lys au milieu de ton deftin,
Quand le iour eft emmy fon terme:
Tu te fais vieil venant la nuict,
Vn iour t'efleue, & te deftruit,
Te voit enfant, & te faict homme,
Et ce iour qui t'a faict fi beau,
Veut qu'auant le foir on te nomme
Vn vieillard pres de fon tombeau.
Au moins fi les iours alentis
Auoyent quelques roües gaftées,
Si leurs moments mieux repartis,
Rendoyent les heures moins haftées:
Les vermiffeaux auroyent loifir

De

De chanter auecque plaisir,
Nous auons autant vescu d'heures;
Le lys nouuellement ouuert
Se diroit, auant que tu meures,
Vante toy d'auoir esté vert.
Mais sans espoir d'aucun retour,
Le temps vole d'vne aisle forte,
Les heures qui forment le iour
Se poursuiuent de mesme sorte.
Comme vn torrent impetueux,
Dont le debord tumultueux,
Ne remonte point à sa source:
Les ans courent apres les ans,
Et dans cette eternelle course
Les futurs chassent les presens.
Afin de faire son quartier,
Vne saison coule sur l'autre;
Nous n'auons point de moys entier,
Que nous deuions apeller nostre.
Car depuis qu'vn iour est venu,
Il ne peut estre retenu.
Vne heure roule comme vne onde,
Dont le flus n'a point de reflus;
Car celle qui vient d'estre au monde
Se passe, & ne retourne plus.
Le temps de soy-mesme enuieux
Chasse les moments de son estre,
Les ieunes ainsy que les vieux
Meurent, quand ils viennent de naistre.
Luy mesme se fuit, & se suit,
Ainsi que le flambeau qui luit,

Et se consume dans sa flame,
Sa cire luy sert d'aliment,
Son boys de corps, sa clairté d'ame,
Et sa cendre de monument.

Ainsy volant à son trespas,
Et roulant vague dessus vague,
Ce temps qui ne s'arreste pas,
Se courbe en rond comme vne bague.
Aussy tot qu'vn siecle est passé,
Vn autre siecle commencé,
Tourne par les mesmes ornieres,
Les cheuaux vont comme le vent,
Et tous-jours les roües dernieres
Chassent celles qui vont deuant.

Les Poëtes à mon aduis
Vouloient depeindre ce mystere,
Dedans le fabuleux deuis
Des enfans mangez de leur pere.
Car le temps qui deuore tout,
Ne treuue iamais tant de goust,
Que quand il ronge le temps mesme.
Il ne peut naistre sans courir,
Et courant de vitesse extreme,
Il se fait aussy-tot mourir.

L'heure mange les iours plus longs,
L'on voit les habiles iournées
Galoper dessus les talons
Des moys, qui chassent les années.
A la fin du douziesme moys,
L'an qui se retreuue aux aboys,

Court à ſon tombeau neceßaire.
Ainſy l'an, les moys, & les iours,
Font chanter leur anniuerſaire,
A d'autres quî naißent tous-jours.

Sans donc auancer mon malheur,
Donne moy ſeulement vne heure,
Afin que ſentant ma douleur,
Ie crie, ie ſouſpire, & pleure.
Ie ne requiers pas ce loiſir,
Pour le conſumer en plaiſir:
Ce iour eſt trop mal propre à rire.
Ie n'ay reſolu d'employer
Le peu de temps que ie deſire:
Fors qu'à me plaindre, & larmoyer.

Larmes coulés donc vitement,
Puis que vous eſtes mon refuge,
Noyez ma crainte, & mon tourment,
Dans les flots de voſtre deluge.
Mes mains arrachez mes cheueux,
Battez mon ſein comme ie veux,
Et l'entamez d'vn ongle croche,
Si vous auez quelque amitié:
Ne craignez point qu'on vous reproche,
D'auoir eu ſi peu de pitié.

Larmes coulez, mains tempeſtez,
Rendez ma poitrine plus mole,
Pendant que vous vous arreſtez,
Le peu que j'ay de temps s'enuole.
Mes larmes coulent à grands flots,
Ie ſens redoubler mes ſanglots,

Mes prieres ſont accordées,
I'ay ſçeu ſouſpirer, & penſer;
Souſpirs, & larmes debordées
Vous pouuez maintenant ceßer.



Le

Le petit nombre de mes iours ne ſerat-il pas de brief finy? laiſſe moy donc, que ie plaigne vn petit ma douleur. Iob. 10.

QVe treuue-on en ce mõde qui ſoit ſtable? que voit on qui ſoit perpetuel? eſcoute la voix d'vn certain venerable perſonnage: *Le temps de ma vie*, dit-il, *a eſté plus leger que les courriers.* *Chryſ. ep. ad Theod. Mon. tom. 5.*

Car auſſy-tot que l hõme eut peché, l'eternité fut changée en mortalité, ſa vie fut limitée à neuf cẽs ans, ou quelque peu plus. depuis le peché, ſe rengregeant, & s'empirãt tous-jours, cette vie a eſtée racourcie, dans vn terme beaucoup plus court. *Hieron. ep. 21. ad Pauam.*

Les iours de l'homme ſont briefs, le nombre de ſes moys eſt eſcrit en vos regiſtres; vous luy auez conſtitué des bornes, qui ne pourront eſtre ſurpaſſées. *Iob 14.*

Pourtant, celuy là ſeul me ſemble bien entendu, & veritablement ſoigneux de viure, qui conſiderant la briefueté de cette vie preſente, n'en regarde pas l'vſage, & la cõmodité, mais la terme & le but: afin que ſon iſſue luy façe voir, que le contentement eſt bien petit d'vne choſe, que l'on ne peut regarder qu'en paſſant, & ſans s'arreſter. A ce propos Salomon a dit: *Si l'homme a veſcu plusieurs années, & s'eſt donné du bon temps en toute ſa vie, il doit ſe ſouuenir du temps des tenebres, & des iours de l'eternité, leſquels eſtans* *Greg. l. 9. mor. c. 44. in c. 10. Iob.*

arriuez,

arriuez, tout ce qui ſera paſſé, ſera repris de vanité. Quand donques la coulpe tente l'eſprit, l'ame doibt neceſſairement pour ſon bien, regarder la briefueté de ſa delectation, de peur que l'iniquité ne la rauiſſe, & ne la traine dans vne mort viuante; eſtant treſaſſeuré, que cette vie mortelle, court & galope continuellement à ſa fin.

Greg. l. 7. mor. c. 20. in c. 6. Iob. Souuent auſſy pendant que la briefueté de cette vie preſente eſt aymée, comme ſi nous eſtions aſſeurez de ſa perſeuerance; l'ame perd l'eſpoir, & le deſir de l'eternité, & ſe complaizant aux choſes preſentes, eſt inceſſamment rebatue des ombres, & brouillards efroyables de ſon deſeſpoir.

Mais les ſaincts Perſonnages, parce que ſans ceſſe ils regardẽt la briefueté de la vie, ils viuent, comme s'ils mouroient chaque jour, & ſe preparent d'autant plus ſolidement, à la poſſeſsion des biens perdurables, parce qu'ils preuoyent la fin des choſes paſſageres, & par vn ſage meſpris, les eſtiment autant qu'vn rien. Ainſy le Pſalmiſte, voyant que la vie du pecheur ſe paſſe par vne courſe legere, dit: *Encore vn peu, & le pecheur ne ſera plus.* puis dit encore vne fois. *L'hõme eſt cõme le foin & ſes jours auſſy.* & Iſaie. *Toute chair eſt foin, & toute ſa gloire comme la fleur d'vn champ.*

Aug. in Pſ. 102. Que l'homme aduize bien ce qu'il eſt, & qu'il ne ſoit point orgueilleux. *L'hõme n'eſt que du foin, ny ſes iours auſſy.* Qu'eſt-ce que le

foin a dequoy s'enorgueillir? il fleurit pour vn peu de temps, aussy-tot apres il se seche. Pourquoy le foin est-il si superbe? il est verd au matin, & ce printemps ne dure que iusques à midy, quand le soleil le fait transir, & se rider; *l'homme fleurira, comme la fleur d'vn châp.* Que les fleurs se fletrissent, & se passent en peu de temps! & c'est ce qui paroit de plus beau aux herbes. Ce qui est fort beau, se passe, & tombe aussy fort promptement. *Toute chair est foin.* Et la clairté de la lumiere est comme la fleur de foin, le foin s'est seché, & la fleur est tombée.

Il sort quasi comme vne fleur, & bien-tot apres est foulé aux pieds, comme elle. *Iob 14.*

Car que sont ce, que les hommes nez en ce monde, si non des fleurs en vn châp? estédons les yeux de nostre cœur, sur toute l'estédue de ce monde present, & nous voirós qu'il est plein d'autant de fleurs, qu'il porte d'hômes, tellement que la vie dans la chair est la fleur au foin. Car à guize d'vne fleur, l'hôme sort de la terre, puis paroit soudainemét en public, aussy-tot apres la mort qui le préd, le reiette en la terre dont il est sorty. La verdure de la chair nous môstre, & nous fait paroistre; mais la secheresse de la poudre nous retire, & nous fait euanouyr. n'estans rien, il sembloit que nous fussiós vne fleur, à laquelle nous n'auós rien de plus séblable, sinon que nous sechons & fletrisons tout ainsi qu'elle. *In idem c. 14. Iob Greg.*

Mesme

Isidorus Clarius orat.10 de mõte

Mesme nous durons si peu, qu'il y a fort petit difference entre nous & ces bestioles, qui selõ que l'on racõpte, naissent aupres du fleuue Hypanis, qui coulãt du costé de l'Europe, se descharge dans la mer Euxine; ces petits animaux naissent, & meurent en vn mesme jour: comme dõcques celuy d'entre eux qui meurt enuirõ les trois heures apres midy, se pourroit nõmer vn vieillard, & celuy qui dureroit iusques au soleil couchant, seroit tenu pour decrepité, principalement au iour du solstice; de mesme, si nous conferons le plus lõg eage de l'hõme auec l'eternité, nostre vieillesse ne sera que d'vn jour, voire mesme se treuuera de beaucoup plus courte que celle de ces petits vermisseaux.

Nazia. in præc. ad virgines.

Car dites moy, qu'est-ce que cette vie mortelle, & subiette aux destinées, peut auoir qui merite d'estre estimé lõg & perdurable?

Aug. in Ps.38.

Tenez vous ce jour present? si vous l'auez tenu, vous tenez celuy d'hier, & celuy d'aujourd'huy, mais ie ne tiens pas celuy d'hier, dites vous, par ce qu'il n'est desja plus, quãt à celuy d'aujourdhuy, auquel ie suis, & qui est auec moy, ie le tiens. Est il ainsy que vous le dites? tout ce qui s'est passé du jour presẽt depuis le point du jour, vo⁹ est eschapé. ce iour icy n'at-il pas commencé à sa premiere heure? & dõnez la moy cette premiere heure, dõnez moy la seconde; car je croy qu'elle s'en est aussy enuolée. ie vous don-

donnera la troisiesme,respondez vous, car peut estre maintenãt que nousdiscourõs ensemble,nous en sõmes à cette heure là. Vous voyez dõc asseuremẽt quel iour il est,que le present est à sa troisiesme heure,que vous ne pouuez dõner que cette heure,&que la dõnant vous ne donnez pas vn iour,mais seulemẽt vne heure. Toutefois encore ne vous veux-je pas accorder, que vous puissiez me donner cette troisiesme heure,si nous l'auõs passée;ie vous presse donc seulement de la donner, pendant que vous croyez qu'elle soit presẽte. Car si des ja quelque partie d'icelle est passée,& si l'autre partie doibt venir apres,vous ne pourrez me rien dõner;le passé non, parce qu'il n'est plus; l'aduenir aussy peu,parce qu'il n'est pas encore. Que me donnerez vous donques de cette heure qui s'acheue?que m'en donnerez vous?quel temps treuueray-je assez arresté,pour auoir le loisir de dire, il est?pendant que vous dites ce seul mot est, certes c'est vne syllabe, c'est vn momẽt,pour le moins,en ce seul de voix vous iettez trois lettres, vous n'arriuez pas à la secõde lettre de ce mot,que la premiere ne soit acheuée; la troisiesme ne sonnera point, qu'aupres que la seconde sera passée. Que me donnerez vous de cette seule syllabe? & vous tenez les iours dites vous;vous qui ne tenez pas vne syllabe;toutes choses sont rauies,& violẽment entrainées par les momẽts,qui volẽt outre toutes

limites.Le torrent des choſes coule ſans reſource. Ces iours icy ne ſont donc pas, ils s'en vont quaſi pluſtot qu'ils ne viennẽt; & quand ils viennent, ils ne peuuent s'arreſter. Ils ſe ioignent,ils ſe ſuiuent, & ne ſe tiennent pas.

Iob 7. *Pardõnez moy Seigneur,car mes iours ne ſont riẽ.*

Greg. l. 8. mor. c. 20. in Iob. Partant les ſaincts perſonnages voyent & iugent bien, que les iours de cette vie preſente ne ſont rien,parce qu'ils attachent les yeux de leurs eſprits eſclaircis à la conſideration de l'eternité.

Hier. l. 11. in c. 40. Iſ. Nous croiſsõs & decroiſſons par les moments des heures, & ne demeurons pas en vn eſtat.meſme ce que nous parlons,dictõs, & eſcriuons, s'en vole, & fait deſcroire la portion de noſtre vie.qui a long temps eſté enfant, deuient ſoudainement garçon, le garçon ſe fait homme,& courant ainſy cõtinuellement à la vieilleſſe paſse ſans arreſt, par des eſpaces incertains,changeant, tournant, & ſe mouuant tous-jours. voilà qu'il ſe treuua vieillard ,auant qu'il ayt eu loiſir de s'eſtonner, qu'il n'eſt plus ieune,comme il s'eſt veu.

Aug. l. 7. de Ciuitate Dei c. 10. En fin, tout le temps que l'on vit,ſe doit deduire & rabatre, de celuy que l'on auoit encore à viure, il ſe fait chacun iour moindre, & ce qui reſte deſcroit de moment à autre ; en ſorte que tout le tẽps de cette vie n'eſt autre choſe,qu'vne courſe à la mort.en

cette

cette lice il n'eſt permis à perſonne, de s'arreſter tant ſoit peu, ny d'aller plus lentemẽt en vn temps qu'en l'autre, mais tous ſont preſſez d'vn mouuemẽt égal, & ne ſont pas pouſſez par diuers ou differents accez ; car celuy de qui la vie a eſté plus courte, n'a pas cõduit ſes iours auec plus de haſte, que l'autre qui vit plus long temps. De là voyons nous, que l'hõme commenceãt de ſe treuuer dãs la vie, ſe treuue pareillemẽt dãs la mort.

Il eſt doncques dit fort à propos. *Laiſſes moy pour vn peu de temps, afin que ie plaigne ma douleur*. D'autãt que ſi par miſericorde, nous ne ſommes defaits des liens de coulpes, dõt nous nous ſommes chargez, nous ne pouuons parfaitement pleurer, ny nous plaindre de ce que nous treuuons en nous meſmes qui nos faſche, & fait que nous deſplaiſiõs à nous meſmes. Mais la douleur de noſtre coulpe eſt veritablemẽt deplorée, quãd cette tenebreuſe retribution & recompenſe d'ẽfer eſt preueüe, par vne extreme crainte. *Greg. l. 17. mor. c. 45.*

Or cõme vne affliction moderée exprime ſa douleur par les larmes, qu'elle eſt capable de faire couler, vne extreme affliction ſoubſtrait les pleurs, & les autres sẽblables ſignes exterieures, & fait que la triſteſſe, ſe noye dãs la triſteſſe: elle demeure en sõ cẽtre, & deuorãt l'ame de l'affligé, luy rauit par excez de douleur, les sẽtimẽts meſmes de ſa douleur. *Greg. l. 9. mor. c. 44. in c. 10. Iob.*

Car ſouuent, le pecheur eſt tellemẽt ſerré *Ibidem.*

dans les chaines de ſon iniquité, qu'il porte, & ſupporte vn pezant fardeau de pechez, & l'ignore toutefois, parce qu'il le ſoufre, & le tolere, mais auſſy bien ſouuent, s'il cõmence à cognoiſtre à quelle cadéce il eſt attaché, & de quel faix de coulpe il eſt chargé, il taſche de fondre en larmes, & ne peut; pour s'eſleuer contre ſa propre iniquité, & la perſecuter en ſoy meſme, il faudroit qu'il fut libre, que ſon eſprit ne fut point aſſeruy comme il eſt, mais qu'il eut la franchiſe d'vne entiere conuerſation, non ſubiette, non cõtrainte. Celuy là donques, ne ſçauroit pleurer ſa douleur qui conſidere la coulpe de ſon iniquité, & ne peut toutefois gemir ny ſe plaindre de ſa miſere, eſtant empeſché par le poix des occupations terriennes: celuy là ne ſçauroit pleurer ſa douleur, qui ſe roidit bien contre ſes mauuaiſes inclinations, & couſtumes, mais eſt encore greué, & preſsé des deſirs de la chair, qui croiſſent & reiettent tous-jours de nouuelles branches. La preſence de cette douleur auoit tourmenté l'ame du Prophete, quand il diſoit: *Ma douleur eſt tous-jours contre moy, par ce que ie prononceray mon iniquité, & penſeray pour mon peché*. Noſtre Seigneur nous delie donc, nous lache, & nous renuoye, pour plaindre noſtre douleur, quand il nous fait voir les maux que nous auons commis; & nous ayde, pour nous faire pleurer, & nous repentir

à bon

à bon eſcient de ces coulpes, qu'il nous a fait cognoiſtre.

Donnez moy dõc cette grace, o Seigneur, & m'accordez ſeulement ce point dont ie vous ſupplye. permettez moy de me retirer, afin que durãt vne couple de moys, ie façe le tour de ces montagnes, & que ie me plaigne auec mes compagnes. *Iudic. 11.*

Nous plaindre, & porter le dueil ſoixãte iours, cela nous figure le dueil, & la plainte de cette vie preſente: & le Seigneur dit: *Bienheureux ſont ceux qui pleurent & ſont en dueil, par ce que ceux là ſeront conſolez.* Nous nous plaignons & ſouſpirons dans le deſert de ce monde. (Car tout lieu, où l'on ne demeure point, eſt vn deſert) ainſy parce que nous ne demeurons pas en ce monde, il eſt appellé deſert. Il faut donc pleurer en ceſte vie caduque, pleine de ruines, meſlée d'accidents, afin que pendant que nous pleurons, le Seineur reçoiue l'immolation, & l'offrande pitoyable de noſtre ame. *Chryſ. hom. de Iephte.*



Vtinam saperent et intelligerent ac nouisſima prouiderent! Deuteron. 32.

14.

XIV.

A ma volonté, qu'ils fussent sages & entendus, & qu'ils prinssent garde aux choses qui aduiendront à la fin? *Deuteron. 32.*

AH quelles choses dereglées!
Que nos ames soient aueuglées,
Et voyent si peu l'aduenir!
Que fors la presente fortune,
Elles ne s'en peignent aucune,
Qui les puisse iamais tenir.
Cela non point c'est estre sage?
Reßentir le present dommage,
Et lors se tourmenter de soing.
Mais pensant aux choses futures,
N'en point fuyr les aduentures,
Parce qu'elles viennent de loing.
Auant qu'on sonne les trompettes,
Le soldat tient ses armes nettes,
Pour le combat qu'il doibt auoir.
S'il attend à fourbir ses armes,
Quand des-ja tout est en alarmes:
C'est penser tard à son deuoir.
Tous-jours le diligent pilote
Veille sur l'element qui flote,
Preuoyant le temps oportun:
Et lors que le bon vent l'attire,
L'ancbre ne tient plus son nauire
Contre les riues de Neptun.

Si le laboureur ſe diſpoze
A vouloir tirer quelque choſe
De ſon champ, au temps de moiſſon:
Auparauant il l'enſemenſe,
Il le cultiue, il y deſpenſe,
Et le tourne en mainte façon.

Meſme la fourmy prouidente,
Qui craint, qu'vne faim violente
Ne l'attaque en ſon vieil hyuer:
Fait en Eſté la meſnagere,
Trainant quelque graine legere,
Dans ſon petit grenier couuer.

Ah que fais tu troupe inſensée?
Qui ne tournes point ta pensée
Vers le prochain éuenement.
Eſtimes tu qu'vn ſort contraire
N'aura plus de mal à te faire,
Quand tu ſeras au monument?

Peut-eſtre la parque benine
Fait ta toile diamantine,
Par vn filet perpetuel;
Et ſes ſœurs qui ceſſent de tordre,
N'ozeroient toutesfois y mordre,
De l'acier du cizeau cruel.

Ah maladuizé, tu t'abuzes,
Perſonne n'a de bonnes ruſes,
Pour les gaigner, ou les tromper.
Encore que l'vne pardonne;
Vne des trois eſt plus felonne,
Et prend les cizeaux pour couper.

Peut-eſtre qu'aydant ton enuie,

La mort s'accorde auec la vie,
Et qu'ainſy leurs vœux alliez,
Deſſous le neud d'vne foy ſtable,
Font vne ligue irreuocable,
Où leurs differens ſont liez.
C'eſt vne ignorance trop lourde,
Sois certain que la mort eſt ſourde,
La faueur que tu te promets
De cette faulſe conioincture,
N'eſt rien qu'vn bonheur en peinture,
Qui ne t'arriuera iamais.
Pluſtot perdant leur priuilege,
Les flames lecheront la neige,
Sans pouuoir de l'endommager.
Et les tempeſtes vagabondes
Feront accord auec les ondes,
De ne les plus tant rauager.
Pluſtot la nuict ſera ſans ombre,
Pluſtot le iour deuiendra ſombre,
S'enuelopant d'vn voile eſpais.
Pluſtot il aduiendra qu'on trouue
La brebis aupres de la louue,
Et paiſſant auec elle en paix.
Il n'eſt point de ſi chere teſte,
Qu'en tout temps la mort ne ſoit preſte,
D'immoler deuant ſon autel.
Tout ce qu'il naiſt deſſus la terre,
Contraint d'aller à cette guerre,
Se ſent également mortel.
Là vat-elle, & ſa dent pointue
Treuue les enfants, & les tue,

Mesme entre les bras maternels.
Ainsy d'vne cruelle sorte
Elle les reçoit, & les porte
Dedans des berceaux eternels.
Elle trauerse icy les filles,
Puis là les meres des familles,
Icy les peres, là les filz.
Ceux qui boüillent dans la ieunesse,
Ceux qui gelent en la vieillesse,
Sont également desconfits.
Elle confond sans difference
D'aage, d'humeur, ou d'aparence,
Ceux qui trebuchent sous ses dards.
Elle mesle les funerailles
Des grands conducteurs des batailles,
A celles des simples soudards.
Ainsy la charongne enlaidie
D'vn Crœsus grand Roy de Lidie
Ne luit pas de sable doré.
Le corps de Rachel est de boüe,
Encor que le teint de sa ioüe
Ayt esté si fort honoré.
Regarde en quoy sont dissemblables
Les os des pauures miserables
D'auecque ceux des potentats.
La couleur de tous est égale,
L'odeur est également sale,
En l'inegalité des estats.
Pourquoy donc auons nous fiance
En cez vanitez sans science,
Qui ne nous aident rien du tout?

De mesme que si cette vie
Ne deuoit pas estre rauie,
Mais que nous vecussions sans bout.
Chacun treuuera sa tournée,
En fin la dure destinee
Redemandera son tribut.
Qu'elle soit prompte ou plus tardiue,
Il faut que cette mort arriue,
Et que chacun en vienne au but.
Nous y courons tant que nous sommes,
Les plus abiets d'entre les hommes,
Et ceux de Royale maison.
La rigueur d'vn arrest si ferme
N'alongera pas nostre terme,
Quand ce sera nostre saison,
Encore seroit-il peu farouche,
Si lors que cette mort nous touche,
Nos ames franches du tombeau
S'aloient perdre dans quelque nue,
Ainsy qu'vne vapeur menue,
Qui s'eleue sur vn flambeau.
Si cette mort dans son naufrage
Noyoit aussi nostre voyage,
Brizant tout contre son escueil.
Si ce coup dont le corps s'entame
Donnoit aussy dedans nostre ame,
Et la mettoit dans le cercueil.
Que cette mort sembleroit bonne,
A quelque plaintiue personne,
Qui pozeroit là ses douleurs!
Et les tourments de cette vie,

Qui

Qui doibt estre encore suiuie
D vne infinité de malheurs.
Chacun sans se gesner de crainte,
Iroit ioyeux, & sans contrainte,
Pour rencontrer son dernier iour.
Et ce seroit cas d'auenture,
Que l'on vist quelque creature,
Qui voulut viure en ce seiour.
Mais las quelle regle inhumaine!
Le dernier but de nostre peine
Ne se treuue point au trespas.
Quand la mort a faict son office,
Il suruient vn autre exercice,
Qui demande encor d'autres pas.
Ny l'ame n'est pas consumée,
Comme vne legere fumée,
Qui va se dißiper en l'air.
Encor moins elle se consume
Dans les braziers que l'on allume,
Où les os se doiuent brusler.
Mais depuis que l'ame exalée
S'en est legerement allée
Hors de l'aspect du iour serain:
Sans espoir de trefue, ou de grace,
Tout incontinent on la place
Aux pieds du iuge souuerain.
Il est aßis, & sa presence
Pleine d'horreur & de vengeance,
Fait craindre vn sinistre meschef.
Ses deux yeux sont ardens de flame,
Son front, & sa face s'enflame,

Et le feu luy cerne le chef.
Elle tremblante & dezolée
Tenant sa veüe raualée,
Qu'elle n'oze eleuer aux cieux:
Porte en son esprit mille chaines,
Qui luy donnent de dures gesnes,
Et des tourments prodigieux.
Il luy recherche en la poictrine;
Il l'interrogue, il l'examine,
Sur ses secrets les plus cachez;
Et fait venir dans ses consultes
Tous les desseins les plus occultes
De ses moins notoires pechez.
Elle conuaincue de crime,
Monstre en la honte qu'elle exprime,
Comme elle aduoüe son forfait.
Et ne voyant point qu'on accorde
Ny delay, ny misericorde,
N'en oze prier vn effet.
Luy sans aucune antipathie
Est iuge, tesmoing & partie
En cette soudaine action;
Declarant cette ame chargée
Des crimes, dont elle est iugée
Par sa propre confession.
Elle qui tient pour tout notoire,
Que cet inflexible auditoire
N'est point émeu pour des regretz:
Fond en larmes, se desespere,
Et gemit son sort improspere,
Mais helas sans aucun progrez.

O quel estat, quelle destreße
De cette ame que chacun laiße!
Quels sont ses soings & ses deuis!
Quand personne n'oze entreprendre
De s'aduancer, pour la deffendre,
Et luy donner vn mot d'aduis.
Elle apelle les roches creuzes,
Et les cauernes tenebreuses;
Elle se tourne derechef
Vers les deserts inacceßibles,
Et cerche des antres terribles,
Pour couurir son malheureux chef.
O pauure ame trop miserable!
O iuge trop inexorable!
O triste arrest, & plein d'horreur!
Qui tourna iamais sa memoire
Sur vne si tragique histoire,
Sans estre surpris de terreur?
Mais les hazards, & la fortune
De cette rencontre importune
Ne finißent pas encore là.
Car cette scene est poursuiuie
Ou d'vne mort, ou d'vne vie,
Bien plus estrange que cela.
Cette vie aura sa iournée,
Qui ne sera iamais bornée,
Que par la mesme eternité.
Cette mort aura des tenebres,
Et la nuict de ses lieux funebres
Ne voira iamais de clairté.
O que de maux, o que des peines,

O que de trauaux & de gesnes
Aura cette eternelle mort!
O que cette vie eternelle,
Toute plaisante, & toute belle,
Aura de biens, & de confort!
Cette vie ne raßazie
Que de nectar, & d'ambrozie,
Ces esprits si bien fortunez.
Cette mort, où sans cesse on souffre,
Mesle la poix auec le souffre,
Pour le breuuage des dannez.
Cette vie fait sa musique,
Tantot d'vne harpe angelique,
Ores d'vne diuine voix.
Cette mort depite, & deteste,
Et par vn hurlement funeste
Double ses cris, & ses aboys.
Cette vie a douces cadences,
Imite en ses égales dances,
Le train perpetuel des cieux.
Cette mort Megere enragée,
Se demene, estant myrongée
De cez coleuureaux furieux.
Cette vie iamais n'endure
Ny les rigueurs de la froidure,
Ny les langueurs de la chaleur.
Cette mort a tousiours la glace,
Et sent par contraire disgrace
Vn feu qui la cuit de douleur.
Cette vie bien temperée,
Apreste vne paix asseurée,

Parmy des champs Eliziens.
Cette mort ſans paix, & ſans treue,
Sans ceſſe s'agite, & ſe creue,
Parmy des brandons ſtygiens.
Cette vie dans ſa lieſſe
Ne meſle iamais de triſteſſe,
Et n'eſt atteinte d'aucun mal.
Cette mort ſans ceſſe ſuporte
L'angoiſſe & la rage plus forte,
Qui ſoit au manoir infernal.
O vie mille fois aymable,
Trop heureuſe, & trop ſouhaitable,
Pleine de tout contentement!
O mort mille fois malheureuze,
Trop terrible, & trop dangereuze,
Et pleine de trop de tourment!
Pour ce coup la douteuze chance
Tombera ſur l'intelligence,
Ou d'vn mauuais, ou d'vn bon poinct.
Et quoy que ce dé nous aporte,
Soit de bonne ou mauuaiſe ſorte,
L'on ne recommencera point.
Que vos pertes & vos victoires
Touchent nos ſoings & nos memoires,
O douce vie, o dure mort.
Ainſy que c'eſt choſe certaine,
Que pour le prix, ou par la peine,
Nous deuons ſubir voſtre ſort.

A ma volonté qu'ils fußent ſages & entendus, & qu'ils prinſſent garde aux choſes, qui aduiendront à la fin? Deuteron. 32.

O Gens ſans conſeil, & ſans prudence! *A la mienne volonté, qu'ils fußent ſages, iudicieux, & preuoyans les choſes dernieres.* *Bonav. opuſc. de contemptu ſaeculi.*

Qu'ils fuſſent ſages, pour conſiderer la multitude des dannez, le petit nombre de ceux qui ſeront ſauuez, & la vanité des choſes temporelles.

Iudicieux pour recognoiſtre trois choſes; le grand nombre de leurs pechez, les omiſſions des biens qu'ils n'ont pas faits, & la perte du temps qu'ils ont mal employé.

Preuoyãs, pour preuenir auſſy trois choſes, le danger de la mort, le iugement dernier, & les ſuplices eternels.

Mais vous ne voulez auoir des yeux, que pour regarder les choſes preſentes. *Aug. in Pſ. 48.*

L'ame peruertie, adonnée ſeulement aux choſes preſentes, toute confite, & fondue dans les voluptez terriẽnes, ſe cache, & met à couuert de ſa veüe les maux qui la ſuiuẽt, parce qu'elle fuit, & craint, de preuoir les choſes futures qui troublent, & rabattent ſa ioye preſente; & pendant qu'elle s'abandonne aux contentements de cette vie preſente, que fait elle autre choſe, ſinon qu'à yeux clos, elle marche inconſiderement, & s'en va droit dans le feu? & c'eſt pour cela *D. Gregor. hom. 39 in Euang.*

que sainct Paul a dit: *qui s'esioüissent comme s'ils n'estoyent pas ioyeux*. parce que, s'il se peut treuuer quelque contentement & recreation en ce siecle, il en faut vzer de telle sorte, qu'il soit tousiours salé & assaizonné de l'amertume du iugement auenir, qui ne doibt iamais estre effacé de nostre memoire; en telle façon, que l'ame estant retenue par la crainte de cette vengeance future, la ioye du temps present se modere; & que par apres la cholere ne nous emporte pas si facilement; si sans intermission, & sans relasche, nous regardõs de loing auec doubte, & deffiãce, les maux dernieres, qui nous peuuent arriuer, suiuãt cette parole d'vn certain sage. *En toutes vos œuures, souuenez vous de vos dernieres fins, & vous ne pecherez point eternellement.*

Speculo peccat. cap. 5. tomo 9. Aug.

Mais quelles sont tes dernieres afaires, pour lesquelles tu doibs auoir vn grand soing plus que de toutes les autres? le sommaire de toute prudence est la cõsideration de cette heure terrible, en laquelle ta malheureuse ame, pasle & trẽblante de crainte, doibt sortir de ce corps corruptible; en cette heure derniere, trop épouuentable, qui de tous tes amis, qui de tous tes parẽs se presentera l'espée au poing, pour te garentir; & te retirer de ce danger éuitable? Car il n'y aura personne de toutes celles que tu cheris, qui se treuue là pour te consoler, elles mesmes auront besoing d'ayde & de support, & le recherche-

chercherőt parmy les hõmes. mais toy n'attens ton ſecours que de Dieu ſeul,& ne pretends autre refuge qu'aupres de luy. Doncques o mon filz, que cette derniere iournée de tõ depart,& de ta mort ne meure iamais dans ta memoire,& deuãt que tõ ame miſerable & deſcõfortée ſorte de la priſon de ſa chair,qu'elle ſçache preuoir,quel voyage elle va faire. Car quand l'homme cõmence à n'eſtre plus homme,c'eſt à dire,quand il deuient malade pour mourir,toutes douleurs s'accroiſſent en luy, le pecheur s'eſpouuẽte, le cœur ſe debat & trẽble, la teſte s'apeſantit, le ſentiment s'euanoüit, la force & ſa vigueur tranſit,le viſage paſlit,le teint ſe noircit,les yeux s'esblouiſſent, les oreilles ſont ſourdes, le nez ſe pourrit, la langue ſe noüe, la bouche eſt muette, le corps ſe ſeche, la chair ſe fleſtrit.alors la beauté de cette chair ſe chãge en vne vilaine puanteur, ſa pourriture ſe reſout en poudre,& ſe tourne en ver.

Apres homme ver, apres ver, puanteur & horreur, voilà comment tout homme ſe ch nge en non hõme. *Proſper l.3.de vita cõtemplat. cap.12.*

Diſons vn peu,quand nous ſerons arriuez à ce dernier iugement, pour eſtre iugez par ce Iuge, qui ne peut eſtre deçeu par le deſguizement des crimes, ny par les faux pretextes des accuſez: qui ne peut eſtre corrompu, ny gaigné par preſens, ny ne reçoit rien ſur l'eſperance d'impunité,quand tous les ſecrets commenceront d'eſtre reuelez, & que non ſeulement les actions, & les pa-

roles de chacun ſeront deſcouuertes, mais auſſy toutes les penſées les plus occultes, que ferons nous ſoubs la Mageſté d'vn ſi grand Iuge ? quelle excuze pourrons nous aporter ? par quel art, par quelle defenſe nous purgerons nous ? quelle penitence pourrons nous plus faire apres l'auoir ſi fort abhorrée & meſprizée en cette chair? quelles bonnes œuures nous deffendront, puis que nous n'en aurons fait aucunes ? à quels Apoſtres, ou bien à quels autres Saincts aurons nous recours, de qui nous auons dedaigné les propos ſalutaires, & les ſaincts exemples? Treuuera-on peut-eſtre que la fragilité du corps excuze quelqu'vn? mais telles excuzes ſeront debatues, & repreuées par les exemples de tous les Saincts, qui ſurmontans toutes difficultés en la chair auec la fragilité de la chair, ont fait le bien qu'il failloit, & le faiſant ont enſeigné que ce bien pouuoit eſtre fait. Que reſpondront donc ces douillets, & delicats ? quand Dieu les preſſera, & leur dira; ſi vous auez peu, pourquoy n'auez vous pas reſiſté aux deſirs de pechés? ſi vous n'auez peu, pourquoy pour vous preſeruer de peché, n'auez vous pas crié à l'ayde, & ne m'auez vous pas demandé le ſecours, qu'aſſeurement ie vous euſſe donné ? alors ces malheureux muets comme poiſſons, abaiſſans les yeux, voilez de confuſion, n'entendront

dront ils pas ces eſpouuentables paroles du Seigneur ? *Que l'on leur lie les pieds & les mains, qu'ils ſoyent iettez aux tenebres de dehors, où ſeront les lamentations, & les grincements des dents; où le ver qui les rongera, ne mourra point, & le feu qui les deuorera, ne ſe cõſumera iamais.* Durant cette preſente vie, c'eſt bien vn ſouuerain preſeruatif contre les vices, que d'ouyr volontiers diſcourir de la derniere fin, lire les eſcrits qui la depeignent, en auoir touſiours le pourtrait deuant les yeux de l'ame: il faut repreſenter ſouuent à ſa memoire cette medaille, & bien penſer, quelle perte c'eſt, que d'eſtre exclus du contentement de la viſion de Dieu, eſtre priué de la hantize, & douce conuerſation des Saincts, eſtre banny de la celeſte patrie, mourir à la vie heureuſe, viure à la mort eternelle; eſtre chaſſé auec le diable & ſes anges, dans les feux inconſumptibles de l'enfer, où cette ſeconde mort eſt vn banniſſement aux dannez; cette ſeconde vie vn ſuplice. ne iamais ſentir dans ces flames ce qui eſclaire, & ſentir continuellement ce qui tourmente, ſouffrir les eſclats & petillements terrible de cet embrazement, qui boüillonne, & flotte à gros ſurgeons, auoir les yeux aueuglez de l'amere & puante fumée de cette cauerne, eſtre plongé dans les boüillons ardens d'vne profonde gehenne; eſtre eternellemẽt rongé de vers, & des ſerpens affamez, & n'eſtre point conſumé; mais

recroiſtre touſiours pour fournir de matiere à des nouueaux ſuplices, penſer à toutes ces choſes, & à pluſieurs autres ſemblables, y penſer, & le croire, ce n'eſt rien autre choſe, que rompre auec les vices, pour ne renoüer iamais, & refrener tous les allechemens de la chair.

Cap. 7. ſpecul. peccat. tomo 9. Aug.

Prens donc garde à cette derniere heure dont nous parlons, miſerable ame pechereſſe. Quand tu ſortiras du monde, pour aller où tu ne voudrois pas, tu n'auras pas faute d'eſcorte, ny de compagnie, les miniſtres malins, les diables deſchainez, ſe preſenteront pour te conduire; ces vrays monſtres d'enfer t'enuironneront, & comme lions rugiſſans, ſeront à gueules beantes, attendants la proye qu'ils ſe promettent de toy. ils t'eſclairciront les yeux, pour te faire voir ſans lunettes, les lieux de peines, le chaos de tenebres & de deſordre, l'horreur de miſere & de tribulation, le tremblement, & la crainte d'angoiſſe & de confuſion, la douleur d'vne horrible viſion, le friſſonnement de cette épouuentable demeure, le lieu des larmes & de lamentations, où le grincement de dents, où la morſure des vers, où le cris des ſouffrants, où le dueil des gemiſſans tentent de deſeſpoir, celuy qui s'en ſouuient trop tard, où l'on entend la voix des pecheurs, qui crient & diſent: Malheur! quel malheur eſt ſur nous,

enfans d'Eue, que pourra là seruir l'ostentation de la science, la pompe du siecle, la vanité du monde, & la conuoitize des dignitez terriennes?

Dites moy que sont deuenus ces amateurs de la terre, qui deuant peu de temps, paroissoyent si hautement entre nous? qu'est il demeuré de ces gens là, sinon des cendres, & des vers? Auizez diligemmēt ce qu'ils sont, & ce qu'ils ont esté. ils ont esté des hōmes, comme tu l'es, ils ont beu & mangé, ils ont fait bonne chere, *ils se sont dōnez du bon temps, & dans vn poinct sont descendus aux enfers.* *Bern. l. medit. cap. 2.*

Voy leur fin, & remarque, que les corps, les plus delicatement nourris, sont ceux qui se corrompent les premiers, & puent dauantage apres la mort. *Petrus Damia. ep. ad Blancā. cap. 30.*

La mort ne pardonne pas au riche non plus qu'au pauure, ny Cyrus, ny Cræsus, ny les autres Princes qui depuis ont regy le monde, ne l'ont pas eschapez, Alexandre le Grand auoit despoüillé le monde de credit, & d'authorité, la mort l'á despoüillé de sa vie & de sa grādeur, il noyoit la terre de sang, & la mort l'a noyé dans le vin qu'il auoit beu. Les os qui sont arrangez aux cimetierres, ne sont differents qu'en leur mesure, ceux des Princes n'ont point de marques naturelles, pour se faire recognoitre parmy ceux des roturiers; Irus, & la posterité de Tātale, y sont pareils; les os d'vn esclaue ne portent *Naziā. de externi hominis vilitate.*

aucun reſpect à ceux de Conſtantin: ſi vous oſtez la pompe,& le ſomptueux appareil des tombeaux, le pauure n'eſt,ny n'a pas moins que le riche. Les boettes ſont diuerſes,mais ſont remplies de meſme poudre, de meſme vermine, ordure & puanteur. Conſiderez donc cela, & vous en eſtonnez, mais ſans trãſport;car vous deuez me garder vne partie de voſtre esbayſſement pour autre choſe que ie vous vay encore faire voir. voylà l'eſtat d'vn pauure corps,& voicy celuy d'vne malheureuſe ame, qui ſortie de ſa priſon tẽporelle, s'en va toute deſeſperée dans vne autre, pour y ſouffrir eternellement. ie ne vous diray pas tout,car qui ſçauroit tout dire ce qu'elle endure? prenez ces trois mots ſeulement;Elle eſt dans vne flame horrible, dans des tenebres eſpaiſſes, ſans iour, ſans terme,ſans treue,ſans conſolation,priuée de tous biens, cõblée de tous maux, & par excez de maledictiõ, ſon propre ver qui la pique, & luy ronge la conſcience, fait que ſur toute choſe elle ſe hayt,& ſe deteſte ſoy meſme,plus que ſes tourmẽts,plus que ſes bourreaux. O miſerable hõme,o miſerable ame! qu'il t'euſt beaucoup mieux valu,de n'auoir iamais veu le iour, ou bien que le moment de ta naiſſance euſt eſté celuy de ton treſpas. pourquoy les pourceaux ne t'ont ils pluſtot deuoré dans ton berceau, que de te laiſſer viure, pour eſtre ſubiet en ce monde à tant d'infor-

d'infortunes, & de malheurs, qui ſont meſlez dans toutes les heures de cette vie, & puis apres cette miſere temporelle, continuer ton malheur par des ſuplices eternels? que tu peux bien maudire ta naiſſance, & regretter que la mort ne t'a pas eſtouffé dãs les entrailles de ta mere; car tu naſquis en tenebres, pour y demeurer eternellement, & pleuras en naiſſant, miſerable exercice que tu ne quitteras iamais.

Doncques, o ame ſoigneuſe de ton ſalut, ſoit que tu veilles, ou que tu dormes, que cette horrible trompette d'alarme reſonne tous-jours dans tes oreilles. *Morts leuez vous, venez au iugement*. O ame que ces mots ne tombent iamais de ta memoire. *Allez maudits au feu eternel. Venez bienheureux, receuez mõ Royaume.* O que ſçauroit on s'imaginer de plus terrible & de plus lamentable, que ce mot *Allez?* que ſe pourra-il ouyr de plus delicieux, que cet autre *Venez?* voicy deux parolles, l'vne deſquelles eſt la plus horrible qui fut iamais prononcée, & l'autre la plus agreable que l'on ſçauroit exprimer. *Aug. Soliloq. c. 3.*



Defecit in dolore vita mea et anni mei in gemitibus . Psal . 30 .

XV.

Ma vie eſt defaillie par faſcherie, & mes ans par gemiſſemens.
Pſal.30.

DOncques l'aſpect infortuné
De ce lugubre & cruel aſtre,
Qui luiſoit lors que ie fus né
Verſe ſur moy tant de deſaſtre;
Que tant que ie feray ſeiour
En cette terre miſerable,
Mon œil ſera ſi deplorable,
Que de ne voir pas vn beau iour.
O que le flus du temps trompeur,
M'alechant d'vne douce amorce,
M'abreuue ſouuent de vapeur,
Et me raſſazie d'eſcorce,
Pendant qu'en vn chant de corbeau,
Dont j'entretiens ma vaine attente,
Ma voix dit à demy contente,
Demain peut-eſtre il fera beau.
Mais helas,ce fatal demain,
Pour qui ie fay tant de pourſuite,
Ne me donne iamais la main,
Plus i'attens,plus il prent la fuite,
Pendant qu'vn hier tout noircy,
Nous traine vne noire iournée:
La ſentence eſt des ia donnée,
Que demain ſera noir auſſy.

I'auois

I'auoys creu que dessous les cieux
La vie gardast la coustume
De mesler le delicieux,
Dedans ses vaisseaux d'amertume.
Et que tout ce qui vit ça bas,
Conduit par la vicißitude,
Souffrit beaucoup d'inquietude,
Et puis eust vn peu de soulas.
Ie comparois la vie à l'air,
Qui s'estouffe dedans les nues,
Et semble quelquesfois rouler
Des monts, & des roches cornues.
Le soleil ralumant ses feux,
Dißipe ce qui luy veut nuire,
Et fait que le iour reuient luire,
Dans les rayons de ses cheueux.
En voyant le moins & le plus,
A quoy nous porte la fortune,
Ie pensois au flus, & reflus
Des flots agitez par la lune.
Souuent portez & reportez
Ils me paroissoient vn embleme
Du facheux destin qui nous ayme,
Apres qu'il nous a reiettez.
Ainsy mon iugement mal sain,
M'empeschant d'estre bon augure,
Et couurant mon malheur prochain
D'vne mensongere figure:
A fait que ie me sois promis,
De voir vne saison plus saine,
Où le destin pozant sa haine,

Se mist au rang de mes amys.
Mais que mon sort trop rigoureux,
Me tient vn effort indomptable,
Et me rend bien plus malheureux,
Que quelque femme lamentable;
Qui mettant auec ses amours
Son mary dans la sepulture,
Souspire sa triste aduenture,
Et pleure les nuits & les iours.
Apres que le cizeau fatal
De la parque trop irritée,
A defait le neud marital,
Cette pauure desconfortée
Demeure dix moys au logis,
Ses larmes lamentent sa perte,
Sa face en est tous-jours couuerte,
Et ses yeux en sont tout rougis.
Quand elle a passé les dix moys,
Dedans ces plaintiues tenebres;
Elle peut à l'adueu des loix
Pozer ses vestements funebres.
Son crespe noir se peut changer
En quelque parure moins sombre,
Et la rigueur de son encombre
A pouuoir de se mitiger.
Quel an s'est iamais écoulé,
Que ie n'aye fait mille plaintes?
Quel moys ne m'a pas veu foulé
D'autant de malheurs & de craintes?
Quand par vn decret souuerain
L'œil de mon estoile inhumaine

M'a il fait voir vne sepmaine,
Ou pour le moins vn iour serain?
Il n'est point de si claire loy,
Du sens de laquelle on cognoisse,
Quand se doibt separer de moy
L'extremité de mon angoisse.
Helas, le desastre cruel
Me poursuit auec tant d'enuie:
Qu'on peut bien apeller ma vie
Vn desastre continuel.
Tous mes iours ne sont employez
Qu'à ietter des cris & des plaintes.
Mes deux yeux sont desia noyez,
Dedans tant de larmes epraintes.
Et mon aage est si trauersé,
Que le peu de temps qui me reste
N'est plus, que le debris funeste
De quelque nauire enfoncé.
Ie confesse que sur les eaux
Les vents se plaizent à l'orage;
Et poussent souuent les vaisseaux
Au danger d'vn triste naufrage.
Mais ce combat tumultueux
De toute la mer colerée
N'est iamais de longue durée,
Quand il est fort impetueux.
Si la froidure des hyuers
Attaque les arbres, & tue
Les belles fëüilles des boys verds:
Vn doux printemps les restitue.
Les nuages couurent les cieux,

Mais aussy-tot vne lumiere,
Bien plus belle que la premiere,
Vient rendre le iour à nos yeux.
A moy, le dueil suiuant le dueil
Fait vne chaine de tristesse,
Qui m'attache aupres d'vn cercueil,
Pour me faire plaindre sans cesse.
Couché dans ce sale manoir,
Tous mes entretiens sont funebres,
Mon esprit, qui vit en tenebres,
N'est iamais vestu que de noir.
Et pendant que ie suis cloüé
Dans cette inhumaine demeure:
I'entens vn cornet enroüé,
Qui me fait gemir à toute heure.
Ma poitrine sert d'instrument,
Mes ongles d'archets qui fredonnent,
Et mes souspirs de nerfs, qui sonnent
Des serenades de tourment.
Pour tromper mes autres ennuys,
Ie m'arreste à cette musique;
Et passe les iours, & les nuits,
A ce concert melancholique.
Ie crie au leuer du Soleil,
Ie soupire emmy la iournée,
Et comme à saizon destinée,
Tous les soirs j'ay la l arme à l'œil.
O combien de fois, tout recreu
De tant pleurer, & de tant plaindre,
Ay-ie trop legerement creu,
Que mes cris se pourroient contraindre!

I'ay tasché de les engloutir
Dedans ma dolente poitrine;
Mais eux rompans ma discipline,
Se sont dechirez pour sortir.
O que de jours, & que de moys
Me sont noyez en amertume !
O que les accens de ma voix
Sont plus tristes que de coustume!
Mes chers & fidelles amys,
Vous m'auez induit à me taire,
Aussy pour tascher à vous plaire,
Croyez que ie n'ay rien obmis.
Vous diziez que ie serois bien,
De m'abandonner à la ioye,
Et moy ne vous refuzant rien,
Ie m'en suis fait monstrer la voye.
Fasché contre mes passions,
I'ay condanné la solitude;
Et n'ay plus voulu d'autre estude,
Que d'imiter vos actions.
Mais lors que ie pense parler,
Mes souspirs encore rustiques,
Viennent aussy-tot deceler
Leurs dissensions domestiques.
Ie veux bien les tenir enclos,
Et mettre le rys sur ma face;
Mais ce rys de mauuaise grace
Est estouffé dans mes sanglots.
Si la douceur des beaux propos
Ne me coule pas de la bouche:
Celle d'vn aymable repos

N'entre

N'entre pas plus dedans ma couche.
Pensant assoupir mes ennuits,
En vain ie cours à ce refuge;
Car vn miserable deluge
Me fait veiller toutes les nuits.

Et cependant que trop long temps
Ie pense tenir en contrainte
L'effort de ces pleurs malcontens,
Qui grondent contre leur estrainte;
Helas, vne orageuse mer,
Ayant renuersé les chaussées,
Elargit ses ondes forcées,
Et fait triomphe d'escumer.

Valons, rochers, fleuues & boys,
De qui les tristes voisinages,
M'ont ouy plaindre tant de foys,
Rendez icy vos tesmoignages.
Combien de fois pressant l'effroy,
Qui tous-jours me pousse, & me presse,
Mon cœur vaincu de sa destresse,
At-il souspiré malgré moy?

Mesmes à m'entendre pleurer,
L'Echo n'a peu si bien se feindre,
Qu'on ne l'ayt ouy souspirer,
Et se plaindre de m'ouyr plaindre.
Lors chacun de nous à son tour
A ietté des larmes nouuelles,
Et nos plaintes continuelles
Ont vzé la longueur du iour.

Ainsy qu'à l'ayde des Zephirs,
Les deux sœurs Pandionienes

Vont renouuellant leurs souspirs,
Et leurs miseres ançiennes.
Lors que leurs sanglots amortis
Content d'vne dolente bouche,
Le mal de la fatale couche,
Qui causa la perte d'Ithys.
Progné dessus vn rameau verd
Se plaint du regret qui l'oprime,
Aupres, dans vn arbre couuert,
Philomele pleure son crime.
Iamais leur regret n'est complet,
L'vne suit l'autre en son air triste,
Et tous-jours leur douleur artiste
Fournit quelque nouueau couplet.
Ainsy les Alcyons bannis
Du seiour de la mer batue,
N'ozent pas façonner leurs nids,
La peur du naufrage les tue.
Contre la pointe d'vn escueil,
Ou dessus le triste riuage,
Tant que la tempeste rauage,
Ils font vne chanson de dueil.
On voit de pareille façon,
La tourterelle delaißée,
Plaindre dans sa triste chanson,
Sa chere moitié treſpaßée.
Gardant sa premiere amitié,
Ses iours s'vzent en ce vefuage;
Et le chasseur le plus sauuage
Ne la peut ouyr sans pitié.
Ainsy les trois fatales sœurs

Filant mes ameres iournées,
Deffendent à toutes douceurs,
D'entrer dedans ces destinées.
Ie n'espere point de saizon,
Où le iour me puisse mieux luire;
Car ce n'est iamais sans me nuire,
Qu'il reuient sur nostre orizon.

Helas tant de pleurs epanchez,
Ne peuuent noyer ma misere,
Les cieux (croys ie) seroient fachez,
Que mon destin fust moins seuere;
Si la cause de mes malheurs
N'auoit plus de perseuerance:
Encor perdrois-ie l'esperance
De voir la fin de mes douleurs.

Mais comme lors que ie fus nay,
Vn gemissement fit l'entrée
Du compliment infortuné,
Dont ie saluay ma contrée.
Ie croy qu'il faut pareillement,
Quand mon ame sera rauie,
Que mon dernier soufle de vie
Sorte par vn gemissement.

Ma vie eſt defaillie par faſcherie, & mes ans par gemiſſemens.
Pſal. 30.

Hier. in Pſ. 30. AVſſy long temps que l'homme demeure en cette vie preſente, il eſt inceſſamment ſubiect aux afflictions, & n'a point d'apenage plus aſſeuré, que les pleurs & les gemiſſements.

Aug. l. 21. de Ciuit. c. 14. Ce n'eſt pas en riant que l'homme commence d'entrer en cette lumiere; quoy qu'il ſoit ignorant des miſeres auſquelles il arriue, & qu'il deura ſuporter, il les prophetize pourtant en quelque façon: nous n'auons iamais ouy dire, qu'aucun homme ſe ſoit mis à rire en naiſſant, ſi non Zoroaſtre, & ne ſçauons auſſy ce que ce rys monſtrueux luy pouuoit preſager de bonheur aſſeurement. l'Eſcriture eſt veritable, qui nous dit. *Vn ioug pezant & grief eſt ſur les enfans d'Adam, depuis le iour qui ſortent du ventre de leur mere, iuſques à celuy auquel il ſont remis dans la ſepulture, au ſein de la commune mere de tous les humains.*

Aug. ſerm. 28. de verb. Apoſt. Suiuant cela, demandons aux enfans qui naiſſent, pour quelle raiſon ils commencent par des pleurs: l'enfant naiſt & pleure tout auſſy-tot, & ne rit qu'aupres ie ne ſçay combien de iours. Quand il pleuroit en naiſſant, il eſtoit prophete de ſa calamité

mité, car les larmes ſont des teſmoings aſſeurez de miſere.

Le temps le plus aſſeuré pour l'homme, le plus ferme, & moins ſubiet à la vieilleſſe, c'eſt celuy qui ſe paſſe auant qu'il ſorte de ſa mere,& qu'il voye le iour. car au meſme inſtance de ſa naiſſance il baigne ſon viſage de ſes pleurs,& frape l'air de ſes cris: ces premieres larmes & les foibles ſouſpirs qu'il iette,auſſy-tot qu'il voit la lumiere de la vie,ne ſont autre choſe que des preuoyances tardiues d'vne infinité de maux,qui le vont enuironner,& qu'il n'euitera qu'auec vn pareil nombre de difficultez.On treuue bien quelque region (cōme eſtoit autrefois l'Iſle de Cādie) qui ne produit,& ne nourrit point de beſtes ſauuages; on en treuue bien auſſy quelques autres,où l'ō ne ſçait que c'eſt de neige,ou de glace.Mais il n'y a perſonne qui ſe puiſſe vanter auec verité, d'auer clos, & acheué tout le temps de cette vie, ſans eſpreuue d'infortunes & d'afflictions. *Nazia. carm. de human. natur.*

Vous eſtes entré dans la miſere de cette vie en pleurant, vous auez paſsé vos iours en douleurs & tribulations, vous ſortirez d'icy auec dueil & trauail. Conſiderez dōc & cognoiſſez combien voſtre entrée eſt deplorable, voſtre progrez debile, & voſtre ſortie horrible. *Author ſpeculi peccat. tom. 9. Aug.*

I'ay reputé mō ris pour vn erreur, j'ay dit à ma joye: Pourquoy te trompes tu ſi mal à propos? *Eccl. 2.*

Chryſ. ſerm de martyribus imitandis. Voicy la voix du Seigneur parlãt aux ſiés, *Vous pleurerez & ſerez en dueil, & le ſiecle ſe resiouyra, vous ſerez triſtes.* Les ioyes & contentement du ſiecle preſent ſont grandement à craindre aux Chreſtiens, qui pour leur deuotion, & plus grande edification doiuent pluſtot y deſirer la triſteſſe.

Chryſ. hom. 54 Car les mondains n'ont ſeulement que le nom de la ioye, pendant que reellement ils ſont plongez dans la triſteſſe.

2. *Cor.* 5. *Nous qui ſommes dans ce tabernacle, gemiſſons ſoubs le faix dont nous ſommes preſſez.*

Chryſ. hom. in Pſ. 115. Et n'auons nous pas bien du ſubiet de gemir? puis que nous ſommes en vne region eſtrãgere, cõme ſi nous n'eſtiõs que la lie, & le rebut du peuple de noſtre pays, duquel nous sõmes releguez biẽ loing, pour dreſſer vne foible colonie dans vn deſert infertile.

Hierem. 13 *Mon ame pleurera en cachette, elle adioutera pleurs deſſus pleurs, & mes yeux ſeront eſpreins pour ietter de nouuelles larmes.*

Chryſ. tom. 5 *hom de virtute.* On nous aſſeure que la tourterelle eſt ſi chaſte, & ſi fort amatrice de ſon party, que ſi l'aigle ou l'oyzeleur le luy rauit, elle ne ſe meſle iamais plus apres auec vn autre, mais deſire ce premier, attend ſon retour, & demeure tous iours en ſuſpens, en cette continuelle attente & conſtante perſeuerance de sõ amour. L'Eſcriture fait mẽtiõ de cette tourterelle au Cantique des Cantiques; quãd elle dit. *La voix de la tourterelle a eſté ouye*

en nostre terre. O gemissement qui sort du milieu d'vn cœur autãt aymable qu'amoureux surgeonnãt en fonteines de bonté! o gemissement qui s'adresse à IESVS CHRIST, & cõduit cet espoux celeste, par tout où il desire!

La voix de la tourterelle ne chãte qu'amour, & dilection, celuy pour qui elle chãte ne peut qu'il ne soit touché d'vne pareille amitié, s'il est present, ce chant est vn tesmoignage de joye; s'il est absent, c'est vn gage, & precieuse asseurãce d'affection. Donques la voix de la tourterelle est toute d'amour. aymer, & cognoistre vn amour reciproque, c'est l'ouurage & l'vnique exercice de la tourterelle. Et qu'est ce que sonne la voix de la tourterelle? quelle signification a-elle? qu'est ce qu'elle dit? la voix de la tourterelle n'a qu'vn accent, qu'elle ne change iamais, mais qu'elle fait sans cesse sõner, & resõner sans qu'elle s'ẽ lasse ou qu'elle s'ẽ degouste; la tourterelle ne varie iamais sa voix; elle ne change iamais son cãtique: & c'est la nature de l'amour; de l'abõdance du cœur la bouche parle, on discourt volontiers des choses que l'on ayme, qui n'ayme qu'vne chose, ne parle aussy que d'vne chose. O voix de tourterelle que tu es douce, & qui meritera d'entendre la voix de la tourterelle? la tourterelle chante dans la solitude, & la tourterelle ayme tous-jours la solitude, par ce qu'elle ne cherche rien plus qu'vne singuliere affection. L'on n'entendra pas sa voix

Hugo de S. Victor ser. de assumpt. Mar. tom. 2.

parmy les rues, elle ne proſtituera pas ſon chant en public. Elle reſonne au dedans de ſoy meſme, elle chante dans ſoy, & ceux qui ne ſont pas bien en eux meſmes ne peuuent entendre la voix de cette tourterelle: pour l'ouyr il faut s'eloigner de la preſſe, & du peuple, il faut ſe retirer en la ſolitude interieure, & demeurer ſeul dans le ſecret de ſes bonnes pensées.

Bern. ſerm. 59. in Cant.

Or auſſy long temps que les hõmes ont eu leur recompenſe en terre, pour le ſeruice du Seigneur, & qu'ils ont reçeu ſeulement de la terre, ils n'ont pas recognu qu'ils eſtoient pelerins, & voyageurs eſtrangers; & ne ſe ſont pas plains, cõme fait la tourterelle ainſy pendant tout ce temps, la voix de la tourterelle n'a pas eſté ouy en noſtre terre. Mais quand la promeſſe du royaume celeſte a eſté faite, alors la voix de la tourterelle a commencé manifeſtiment d'eſtre ouye. Car pendant que chacune ame ſaincte ſouſpiroit ſouhaitant la preſence du Meſſie, & ne ſuportoit qu'auec regret le dilay de cette rencontre, pendant que de loing elle ſalüoit ſa patrie tant deſirée par ſouſpirs & gemiſſemẽts, ne vous ſemble-il pas que cette ame, qui ſe cõportoit ainſy, viuoit ou lãguiſſoit pluſtot à la façon d'vne chaſte & plaintiue tourterelle? Alors donc, & du depuis la voix de la tourterelle a eſté ouye en noſtre terre. Pourquoy l'abſence de IESVS-

CHRIST

CHRIST ne me fera elle pas à tout propos ietter des larmes? *Seigneur tout mon desir est en vostre presence, & mon gemissemēt ne vous est point caché. I'ay trauaillé en mon gemissement*, vous le sçauez; mais celuy là sera heureux, qui pourra dire. *Ie laueray mon lict par chacune nuict; i'arrouseray ma couche de mes larmes.* Ie ne suis pas seul qui cognois & remarque ce gemissement, & cette voix, tous ceux qui desirent la presēce de Dieu, & sa venue, cognoissent aussy ce chant, & c'est ce qu'il disoit luy mesme: *Les filz de l'espoux ne peuuent ils pas se plaindre, pendant que l'espoux est auec eux? or le iour viendra, que l'espoux leur sera osté, & alors ils pleurerōt, & se plaindront.* comme s'il disoit, & lors on entendra la voix de la tourterelle. Il est ainsy Seigneur IESVS, ces iours que vous disiez sont venus, *car la creature mesme gemit, elle enfante iusques à maintenant, attendant la reuelation des enfans de Dieu*. mais elle n'est pas seule qui gemit; *car nous gemissons aussy en nous mesmes, attendant l'adoption des enfans de Dieu, & la redemption de nostre corps.* Et les gemissemens ne sont pas perdus, ny iettez au vent, ausquelz on respond du ciel auec tant de misericorde. *A cause de la misere des soufreteux, & pour le gemissement des pauures, ie me leueray maintenant, dit le Seigneur.* Au temps des peres, *cette voix de gemissans & plaintifs* s'est aussy treuué; elle a toutesfois esté rare, & chacun estoit seul qui gemissoit sans communica-

tion de ſon dueil. Surquoy diſoit vn certain, *mon ſecret eſt à moy, mon ſecret eſt en moy.* Mais depuis qu'à haute voix ces paroles ont eſté criées : *Cherchez les choſes qui ſont en hault, où* IESVS CHRIST *eſt aßis à la dextre de Dieu,* cette voix de tourterelle a commencé de reſonner dans la bouche de tous, & tous n'ont plus eu que cette vnique raiſon de gemir & ſouſpirer.



LIVRE SECOND

SOVHAITS

DE L'AME SAINCTE.



*Concupiuit anima mea desiderare iustificatio-
nes tuas. Psal. 118.*

I.

Mon ame a conuoité de desirer tes iustifications. *Psal.* 118.

DEux amours differents de parure & de geste
Aßiegent ma poitrine, & veulent l'enuayr.
L'vn est tout terrien, & l'autre est tout celeste;
Lequel doibs-ie chasser? auquel doibs ie obeyr?
L'vn m'apelle d'icy, de là l'autre m'apelle,
L'on me pousse, & repousse en deux endroits diuers.
Et mon cœur agité ressemble vne nacelle,
Quand deux contraires vents la battent de trauers.
Ainsy l'amour du ciel, & l'amour de la terre,
Me donnent à l'enuy des combats si douteux,
Que ie ne puis sçauoir au sort de cette guerre
Lequel sera plus fort, ou plus foible des deux.
Las il est plus que temps de voir mon ame quite
Du trauail obstiné, que ce combat me fait.
Il faut voyant le port où mon repos habite:
Que l'espoir d'y surgir m'en produize l'effet.
Ne souffres, o mō Dieu, qu'vne amoureuse flame,
S'emparant de mon cœur, y face son seiour.
Ou bien s'il faut porter quelque amour en mon ame,
Faites que vostre loy soit mon vnique amour.
Ie l'aduoüe, il est vray, ma volupté plus forte
Est de changer souuent d'humeur, & de renom.
De desguizer mes vœux en mainte estrange sorte;
Et pouuoir dire ouy, si-tot que i'ay dit non.
On ne peut rien treuuer, qui soit plus indōptable,

Que

Que cette liberté d'eslire à son plaisir.
Et l'on n'a point de loy, tant soit elle equitable,
Qui semble suportable à ce libre desir.
De mesme le cheual s'emporte de vistesse,
Quand il est afranchy du colier, & du frain,
Tous les pasquis voisins sentent son alegresse,
Et rien n'est assez prompt, pour égaler son train.
Le taureau tout ainsy pour aleger sa peine,
Quand on oste le ioug de son col harassé
Court, & veautre son corps dãs l'herbe de la plaine,
Perdant le souuenir de ce trauail passé.
Mais si le laboureur reprenant sa charrue,
Pense les reconduire au trauail iournalier:
On donne de la corne, on fonce, on mord, on rue,
L'vn secoüe son ioug, & l'autre son colier.
C'est ainsy que chacun violemment aspire
Au droit de vouloir tout, en toute liberté.
Et cette liberté nous paroit vn Empire,
Quoy qu'elle soit sans fruict, & sans vtilité.
Phaëton tu fus tel, sollicitant ton pere
A te donner son char, pour prendre tes esbas;
Tu l'obtins, mais helas! ce fut pour ta misere,
Car ses propres cheuaux te ietterent à bas.
Ainsy guindant trop haut ses aisles infidelles
Icare, s'aprocha du celeste flambeau.
La cire se fondit, Icare n'eut plus d'aisles;
Il tomba dans la mer, & s'y fit vn tombeau.
Mais nous combien de fois inuoquant les celestes
Pour des subiects diuers, ployons nous les genoux?
Ie pense qu'ils ont droict de rire de nos gestes,
Et croy que bien souuent Dieu se mocque de nous.

L'vn demande vne espouze, & quelque autre au
Depite pour la siẽne, & la voüe au trespas.(cõtraire
L'vn desire des filz, l'autre n'en a que faire,
Et tout ce que l'vn veut, l'autre ne le veut pas.
L'vn voit viure son pere, & n'en vit qu'ẽ tristesse,
Et l'autre fait des vœux, qu'il viue fort long temps.
Maintenant celuy-cy se plaint de sa ieunesse,
Pẽdãt qu'vn autre aupres se plaint de ses vieux ans.
Ie tiens pour asseuré, que dedans mille testes
Ne sont pas deux conseils, qui viennẽt sur vn poinct.
Mesme le plus souuent, en dressant ses requestes,
On se dement soy mesme, & l'on ne s'entend point.
En fin parlant aux cieux, la plus grande partie
N'entend ce qu'elle dit, ne sçait ce qu'il luy faut.
Tant son affection est elle mal bastie,
Et tant fait on de vœux qui sont pleins de defaut.
De mesme en son degoust la pauure mere enceinte,
Reçoit des appetits, dont on n'vza iamais.
Son desir est plus fort, & sa raison contrainte
Paist vne infame faim, par vn infame metz.
Si de la chaux luy plaist, il faudra qu'elle en mã-
Maintenant de la craye, & tantot du charbon.(ge.
Son estrange appetit en moins de rien se change,
Ce qui la degoustoit, luy semblera fort bon.
Pourquoy de mõ plein gré, cours ie à perte d'ha-
Au feu de ces desirs, & leur vay-ie au deuãt?(leine,
Et pourquoy sans toucher vne bute certaine
Les traits de mon espoir se perdent ils au vent?
Retirez vous de moy troupes mal asseurées,
Qui venez sans raison me donner du soucy.
Souspirs, soucys, desirs, prieres atterrées,

Esperances, & vœux, retirez vous d'icy.
Ne souffrez o mon Dieu, qu'vne terrestre flame
S'empare de mon cœur, pour y faire seiour.
Mais plustot m'inspirant vn sainct desir en l'ame,
Faites que vostre loy me donne de l'amour.

Mon ame a conuoité de desirer tes iustifications.
Psal. 118.

Aug. in Ps. 118. C'Est merueille, comment vn desir soit côuoité, & qu'il ne soit point en nous, quoy que la cõuoitise s'y treuue desia! Qui ne sçait pas que la cõuoitise est en l'homme, & le desir pareillement en l'homme? pourquoy donc icy quelque desir est il conuoité pour estre obtenu, comme s'il estoit amené de dehors! ou bien, comment peut on conuoiter quelque chose sans desirer? veu que la conuoitise & le desir ne sont qu'vne passion? car sans doubte desirer, & conuoiter, ce n'est qu'vne mesme action, sans diuision ny difference. Quelle admirable & quelle inexprimable langueur est donc cette cy, de conuoiter sans pouuoir desirer? & toutesfois elle se treuue telle, l'exemple en soit en vn malade, ayant perdu le goust, & l'appetit; ce langoureux conuoite de desirer la viande; pendant qu'il conuoite de n'auoir point de degoust. Est-ce donc autre chose conuoiter que desirer? non que la conuoitise

tize ne ſoit pas vn deſir, mais d'autant que toute conuoitize n'eſt pas deſir; car on conuoite auſſy les choſes que l'ō poſſede, & celles que l'on ne poſſede pas. ainſy conuoitāt, l'homme ioüit de ce qu'il tient; mais en deſirant il conuoite les biens abſens, qu'il n'a pas encore. Toutefois, comment eſt il poſſible, que les iuſtifications de Dieu ſoyent abſentes? doiuent elles eſtre eſtimées telles, quand on les cognoit, & que l'on ne les fait pas? car aſſez ſouuent, nous voyons ce qu'il faut faire, & ce ſans le faire, parce que nous ne nous promettons aucun contentement en cette action, & voudrions bien pourtant y en treuuer, deſirans que cette œuure nous plaiſe, puis que nous cognoiſſons, que c'eſt noſtre indiſpoſition qui nous en detourne. L'entendement vole, & recognoit incontinent la verité, mais l'affection humaine languiſſante & groſſiere, ne ſuit que de loing, & lentement, & quelquefois ne veut pas ſuiure du tout. C'eſt donc pour cette cauſe, que le Sainct Prophete conuoitoit de deſirer les choſes, qu'il diſcernoit eſtre bonnes; ſouhaitant de pouuoir ſe plaire aux œuures, que la raiſon luy faiſoit aduoüer vtiles & faiſables.

Or n'at-il pas dit: i'ay conuoité vos iugements; mais i'ay conuoité de deſirer: comme viure par la vie, c'eſt d'auantage que viure ſeulemēt: (car viure c'eſt auſſy vne actiō *Aug. in Pſ. 118.*

commune de cette vie presente;)mais viure par la vie, c'est vn attribut propre des bienheureux. ainsy conuoiter que nous desirions les iugements de Dieu, c'est plus que desirer ses iugements;car nous conuoitons de desirer, comme aduoüans que ce desir n'est pas absolument en nostre puissance, mais depend & doibt estre obtenu de la grace de Dieu. Sans doubte quand Dieu nous aura veu prendre plaisir à la conuoitise du desir de ses iugemens, il fera croistre heureusement ce sobre appetit, sans toutesfois nous laisser affamer. Or quand nous offensons, nous ne conuoitons pas de desirer les iugements de Dieu comme nous debuons; & suyuant cette façon de parler, le Seigneur n'vzoit pas d'vne parolle oysiue, & superflue, quand il disoit: *I'ay desiré auec desir de manger cette Pasque auec vous.* Non seulement desirant, mais desirant d'vn desir redoublé, conuoitant de donner l'entiere remission des pechez. Conuoitons donc aussy de desirer les iugements de Dieu.

Orig. prolog. in Cāt. Car comme il se treuue vn amour charnel, que les Poëtes ont appellé Cupidon, & nous conuoitise; & est tel, que qui ayme à sa façon, seme en la chair; aussy se treuue il vn amour spirituel, selon lequel l'homme interieur espris d'amour, seme en esprit.

Aug. in Ps. 36. Maintenant, discernez la demande de vostre cœur, d'auec celle de vostre chair; voyez en

en la difference autãt que vous pouuez. par exemple: Voylà quelque aueugle des yeux du corps, il prie pour estre illuminé : cette demande est vne demande de la chair. Il est malade, & requiert la guerison; il est guery, à condition toutesfois de mourir en autre tẽps: encore cette demãde vient de la chair, & toutes les autres qui sont semblables. La demande du cœur, quelle est elle? pareille à celle de la chair, voulloir que ses yeux soyẽt preparez pour voir cette lumiere, qui ne peut estre veüe d'autres yeux. ainsy cette demande du cœur, s'addresse à cette lumiere. *Bien-heureux sont les nets du cœur, d'autant qu'iceux voiront Dieu.*

Mais l'hõme croit, que cõme quelque asnõ sauuage, il soit né pour auoir toute liberté, & courir à l'abondon de ses passions; car celuy qui cherche d'accõplir tout ce qu'il desire, soit mal ou non, & s'emporte au gré d'vne licence effrenée; qui cõuoite il, sinon de paroistre semblable aux asnons sauuages? que veut il que n'estre point subiect aux renes d'aucune discipline, ains au cõtraire, d'estre vagabond, allant & venant, sans retenue par les forets & precipices de ses mauuais desirs. *Greg. c. 15. in c. 11. Iob.*

Noz esprits, comme nos corps, sont subiects aux changements & vicissitudes, ils se quittẽt quelquesfois eux mesmes, & se iettẽt dans des merueilleuses varietez. Car cherchãs ce qu'ils n'ont pas, ils se trauaillẽt & se *Greg. cap. 22. in c. 7. Iob.*

gesnent pour l'obtenir, mais à peine sont ils instalés en cette nouuelle possession, qu'il leur ennuye desia, le mespris est ce qui succede à tant de violéts desirs & d'admiratiōs precipitées. Ils ayment souuent ce qu'ils ont desdaigné, desdaignent ce qu'ils ont aymé. Ils cherchent long temps pour treuuer vn bien petit, peu de choses releuées; aussy-tot las de grimper & se guinder en haut, les voylà raualez accroupis à leur foyer ordinaire; & quoy qui puisse arriuer, il n'est fortune si belle, qui leur puisse long temps plaire; s'ils perseuerent; c'est à changer & laisser tousiours le meilleur pour le pire.

Greg. hom. 36 in Euā. Car tant que nous viuotons, nez en la misere & calamité de ce pelerinage, nous auons l'appetit si gasté (mesme sommes nous icy venus auec ce degoust) que nous ne sçauons pas ce que nous deuons desirer.

Aug. de orando Deo, ep. 121. ad Probam cap. 5. Et de fait quand nous prions, nous ne sçauons le plus souuent que nous voulons, ny ce que nous deurions demander; l'vn souhaite vn mariage, l'autre estant deslié par le trespas de sa partie, veut demeurer en son vefuage, & choisit de viure en continence; l'autre n'a pas esté marié, ny ne veut pas l'estre, quoy qu'il soit mal assis: il a si peur d'estre plus mal, qu'il n'oze se bouger, & demeure dans son siege.

Aug. Confess. 6. cap. 6 La bouche de ma conuoitise estoit beante, pour engloutir les honneurs & dignitez;
ie

ie languiſſois d'vne auare ſoif des richeſſes & du gain ; ie me propoſois de grands & auãtageux mariages; i'eſtois meſme ſi ignorant, que de vous recommander toutes ces pretentions, pendant quoy, ie vous priois, & vous riez de moy, & de mes prieres.

Certes celuy qui fait de telles prieres, par exemple. Seigneur, multipliez mes richeſſes; ou bien donnez m'en d'auſſy grandes, que vous auez données à cettuy cy, ou bien à celuy là ; ou bien augmentez mes honneurs, ou me rendez vn des plus grands & plus puiſſants hommes de mon ſiecle ; ſi diſ-ie, quelqu'vn preſente de ſemblables prieres à Dieu, & les preſente auec conuoitiſe, ſans eſtre eſmeu d'vne grande volonté d'ayder les autres hommes par ces commoditez ſouhaitées, ie penſe qu'il a forgée cette demande dans ſa propre ceruelle, & qu'il ne treuue dans l'oraiſon dominicale aucune clauſule, ny demande , à laquelle il puiſſe raporter ſes vœux; qui ne viennẽt que de luy ſeul. Que donc nous ayons au moins honte de demander ces choſes, que nous ne ſommes pas honteux de conuoiter : ou bien ſi cette conuoitiſe nous fait auſſy rougir , & nous ſurmonte, toutesfois nous ferons beaucoup mieux de le ſuplier , qu'il nous deliure du mal de cette conuoitiſe , puis que nous luy diſons ſi ſouuent, *deliurez nous du mal.*

Aug. de orando Deo c. 12. ep. 121. ad Probã.

Voyez vous donc , comment l'exces de

Chryſ. in ep. ad Roman. c. 1. hom. 4.

conuoitiſe eſt cauſe de tous maux ? le deſir trop vehement n'ayant pas cette retenue de s'arreſter, & demeurer dans ſes iuſtes limites : car tout ce qui paſſe outre les bornes, que Dieu luy auoit plantées, ne ſçauroit s'empeſcher de pluſieurs ſouhaits, d'autant de choſes mal conuenables & deſordonnées. ainſy que nous voyons, qu'il arriue ſouuent à ceux, qui par exces ou maladies ont perdu l'appetit des viandes, & veulent manger des cailloux, ou de la terre; ou bien trauaillez d'vne eſtrange ſoif, qu'ils ne peuuent eſteindre, ſouhaitent ſeulement de treuuer quelque bourbier, ou mareſt fangeux, pour s'abbreuuer d'eaux ſales & puãtes, pluſtot que de quelque liqueur precieuſe.

Bern. c. 9. medit.

Ainſy mon cœur, ce cœur vain, vagabond, leger, & ſans arreſt, pendant qu'il ſe conduit, ou pluſtot s'eſgare à ſa fantazie, priué du conſeil diuin, qui deuoit le guider, ne ſçauroit demeurer en ſoy; mais plus inconſtant que l'inconſtance meſme, eſt diſtraict par des deuoyemens infinis; il va & vient; ça & là courant, & recourant dans des erreurs ſans nombre; & pendant qu'il eſpreuue tout pour chercher ſon repos il ſe laſſe, & ne le treuue pas; mais miſerable en ſon trauail, ſe vuide de paix, ſe remplit de troubles, n'eſt pas d'accord auec ſoy, mais ſe dreſſe party contraire. Il ſe quitte, & puis ſe ſouſleue, s'opoze

poze à ses resolutions , met ses volontez en querelle , change ses conseils ; il bastit de nouueaux desirs, abat les ançiens , redresse les abatus , change, ordonne,fait,defait,refait, vne mesme chose plusieurs fois , maintenant d'vne sorte, aussy-tot apres d'vne autre, & tout sans fin,& sans fruict;par ce qu'il veut , & ne veut pas , & ne demeure iamais arresté dans vn estat.

Mais Seigneur brisez cette conuoitize reuesche,que ie sens en moy; rompez la par vostre douceur, que vous auez cachée pour ceux qui vous craignent ; afin que ie vous conuoite par des conuoitises eternelles ; & de peur aussy qu'alleché,& deçeu par la vanité,mon goust interieur ne reçoiue l'amer au lieu du doux, & la douceur en place d'amertume. *Aug: Soliloq. cap. 12.*





Vtinam dirigantur viæ meæ ad custodiendas iustificationes tuas! Psal. 118.

17.

II.

A la mienne volonté, que mes voyes ſoient adreſsées pour garder tes iuſtifications. *Pſal. 118.*

IE ſuis reduit au point de ne ſçauoir que dire;
Deux ſentiers ambigus naiſſent de ce ſentier.
Ne cognoiſſant non plus le meilleur, que le pire,
I'vze en deliberant mon aage tout entier.
L'vn de ces deux chemins cõduit à la main droitte,
Et l'autre en gauchiſſãt, ſe tourne en d'autres parts.
L'vn a ſa piſte large, & l'autre plus eſtroitte,
L'vn eſt tout de foſſez, l'autre tout de remparts.
L'vn ſemble malaizé, l'autre ſemble facile,
Là l'on voit des cailloux, là quelque ombrage vert,
Par l'vn on marche droit, & par l'autre on vacile,
L'vn cache des dangers, & l'autre eſt deſcouuert.
De prendre le meilleur, c'eſt vn coup d'aduẽture;
Car ils ſont embroüillez parmy tant de retours:
Que l'on ne peut ſçauoir par art ou coniecture,
Où l'on ſe doibt treuuer à la fin de ſon cours.
En ce chemin fourchu, qui fit doubter Hercule,
On pouuoit mieux iuger le ſentier plus perfait.
En celuy que ie voy, pour bien que l'on calcule:
On ſe trompe tous-jours au compte que l'on fait.
Flottãt inceſſamment dans ſes eaux vagabondes,
Le Meandre tortu ne ſe tourne point tant.
Quoy qu'en ſe pourmenant il rencontre ſes ondes,
Pour refaire cent fois vn voyage inconſtant.
Quoy que l'ẽbroüillemẽt du faſcheux labirynthe

Fut le fatal erreur des pauures estrangers:
L'issüe à mon aduis en estoit plus succinte,
Et l'on s'y fouruoyoit auec moins de dangers.

Las, vn autre peril, bien plus ineuitable,
Trauerse les destroits, où ie suis en suspens.
Et ne discernant point le faux du veritable,
Ie n'oze le chercher auecque mes despens.

Encor ie craindrois peu tant de voyes confuses;
Si comme en ce Dedale, où chacun s'enfondroit;
Ie ne rencontrois point de plus subtiles ruses,
Que des chemins coupez, dessus le chemin droict,

Mais outre tous ces tours qui retardent ma route
Mes yeux sont empeschez aussy bien que mes pas.
Vne nuict sans clairté fait que ie ne voy goute,
Et me meine au malheur, que ie n'aduize pas.

I'ay beau considerer, & trauailler ma veüe,
Ie ne cognoy plus rien, quand ie suis desuoyé.
Mon ame en ce malheur est si fort despourueüe:
Que ie recherche en vain quelque chemin frayé.

Pendant que mon bourdon s'ẽfonce dans la terre,
Et que mes bras ouuerts s'auancent deuant moy:
La crainte de choper à quelque dure pierre
Ioinct de nouueaux soucys à mon premier effroy.

En ma perplexité tous conseils sont vniques,
Ie ne puis retournir, & n'oze aller auant.
Les pieges incognus me cachent leurs pratiques,
Et cette obscurité m'oste l'air, & le vent.

Le pelerin lassé d'vn estrange voyage,
Pense auoir trop de temps, voyant le iour qui luit.
Il est bien-tot surpris de quelque espaix nuage,
Qui luy desrobe l'air, & rameine la nuict.

Le ciel n'est reuestu d'estoiles, ny de lune,
Les villages sont loing, il ne sçait où loger.
Il recherche vne sente, & n'en rencontre aucune,
Ny marque de cheuaux, ny marque de berger.
Le pays estranger luy redouble sa peine,
Il ne recognoit rien ny de loing ny de pres,
Et ne peut deuiner, si sortant de la plaine
Il rencontrera point des eaux, ou des forets.
Doncques pour euiter les dangers manifestes,
Quel remede a-t-il plus? s'il employe sa voix,
S'addreßant aux humains, au defaut des celestes,
Ses accents vont fraper les fleuues, & les boys.
Il souhaite cēt foys quelque garçon champestre,
Qui le veuille loger en son parc escarté.
Ou bien qu'vn laboureur entrouurant sa fenestre,
L'apelle à son hameau par ce peu de clairté.
Mais ce desir est vain, cette peine est perdue,
Il sent que les humains non point là de seiour.
Sa voix se fond en l'air, & n'est pas entendue;
Ce qui reste d'espoir, c'est d'attendre le iour.
O qui me conduira deuant que ie m'esgare?
Qui guidera mes pas à trauers de ce lieu?
De qui doibs-ie esperer la lumiere d'vn phare,
Pour me faire aller droict, sinon de quelque Dieu?
Pendāt que les Hebrieux auançoient leur voyage
A trauers des dezerts, qu'ils n'auoient iamais veu:
Ils se voyoient conduits, de iour par vn nuage,
Et remarquoient de nuict la colomne de feu.
Vn astre merueilleux fit clairement entendre
Aux Roys Orientaux, où le Meßie estoit;
Et ne les quitta point, auant que de les rendre

Aupres

Aupres de Bethlem deßous ce pauure toict.

Les tristes mariniers, esgarez dans l'orage,
Ont les astres iumeaux, qui les font respirer.
Sois de mesme vn Pollux, pour me donner courage;
Monstre moy le chemin, quand ie veux m'esgarer.

Thesee estoit perdu, quoy qu'il eust la victoire,
Le filet d'Ariadne asseura son retour.
Quand Leandre nageoit pēdant la nuict plus noire,
Hero se faisoit voir au dessus de sa tour.

Voicy le labirynthe, où ie suis vn Thesee:
Sois donc mon Ariadne, & me tire d'icy.
Si ie suis vn Leandre, en cette eau malayzée:
Allume quelque lampe, & sois Heron aussy.

Vois tu combien de gens courent au precipice?
Esgarez du sentier qui meine à bonne fin.
Ils se nuizent plus fort, plus ils ont d'artifice,
Et chascun par erreur rend mauuais son destin.

L'vn qui veut s'auancer sans l'adresse d'vn guide
Tombe dans vn bourbier, & se perd tout à fait.
L'autre comme vn aueugle en vne lande vuide,
Ne fait que prolonger son voyage imperfait.

L'vn veut tousjours courir, l'autre fait du mode-
Et voulant, s'excuzer blasme celuy qui court. (ste,
L'vn au lieu d'acheuer le chemin qui luy reste,
S'en retourne en arriere, ou s'areste tout court.
L'vn fait quartier à part, l'ō voit que quelque autre
De se ioindre aux paßās; mais tous sōt abusez, (ayme
L'vn par son compagnon, & l'autre par soymesme,
Le plus adroict se perd, comme les moins ruzez.

L'vn bat inceßamment vne carriere ronde,
L'autre en vn lieu plus droict paroit tout estourdy.

Celuy-

Celuy-cy ſe promet d'aller au bout du monde,
Et s'en voit chaque ſoir auſſy loing qu'à midy.
Ainſy communement l'ignorant populaire,
Suit ceux qui vont deuant par vn chemin tortu.
Faizant ce qui ſe fait, non pas ce qu'il faut faire,
Il perd le bon ſentier, & prent le plus batu.
Arriue que mes pas tiennent la droitte ſente,
Pendant qu'en pelerin ie trauerſe ces champs.
Sans que l'aduerſité ſe treuue aſſez puiſſante,
Pour me faire pencher au chemin des mechants.
Fay que ie ſois ſemblable à la fleche fidelle,
Qui vole parmy l'air apres le deſcocher:
Elle ne reuient point pour quelqu'vn qui l'apelle,
Mais va rompre le but, comme veut ſon archer.
Qu'ainſy ſans eſtre las, & ſans prẽdre autre route
Ie rende tous les iours mes pas plus vehements.
Que ma vie s'enuole, & qu'elle paſſe toute
Par le iuſte ſentier de tes commandements.
Ou bien fay toy l'archer, la corde, l'arbaleſte,
Que tes commandements ſoient le but recherché.
Et que ie ſois tous-jours comme vne fleche preſte,
Que tu pourras tirer dans le blanc attaché,

A la

A la mienne volontè,que mes voyes soient adreßées pour garder tes iustifications. Psal. 118.

Aug. l. 2 de oper. merit. HIeremie dit: *Ie sçay bien, o Seigneur, que la voye de l'homme n'est pas en luy ; & que son adreße ne suffit point pour le faire marcher, & disposer droittement ses pás.* Suiuant cela, dans les Psalmes quelqu'vn ayant dit à Dieu: *vous auez commande, que voz commandements fussent gardez trop estroittement*, ne presuma pas incontinent de soy ; mais souhaita de faire ce qu'il voyoit estre iustement commandé. *A la mienne volonté*(dit-il) *que mes voyes s'addressent à garder voz iustifications.*

Ambr. in Ps. 118. octon. 5. Le soldat qui sort à la campagne, n'a pas le choix du rang n'y de la file, qu'il doit tenir, n'y du quartier où il logera ; la façon de marcher ny le chemin ne sont pas ouuerts à sa discretion ; il ne peut selon sa volonté, se couler par les sentiers qui conduysent en moins de temps, ou sont plus couuerts de haliez; son drappeau est son vnicque guide, qu'il ne doibt abandonner qu'apres sa vie. L'ordre vient du general, le Soldat qui l'a reçeu par ses officiers le garde, il arme le rang qui luy est assigné, aduance droit où son poste est marqué, afin que sans danger ny retardement il se serue des guides, viures, & munitions, qui sont prets sur le passage. Ie desire biē fort, que vous recognoissiez vne pareille loy de marcher, qui nous est

est prescripte; IESVS CHRIST est nostre general, ses saincts sōt les officiers & comissaires des guides, viures, munitions, &c. Aussy noz peres sont sortis de la terre d'Ægypte, ils ont voyagé par long espace de temps, & trauersé plusieurs pays estrangers; nous auons encore les descriptions de leurs cāps, de leur stations, & demeures, nous recognoissons dōc de qui venoit l'ordre de cette disposition; qui cōmandoit aux enfans d'Israël d'ainsy ranger leurs armées, & leur tabernacles. Car de iour, Dieu s'auanceoit deuant eux dans vne colomne de nuée, & de nuict dans vne colomne de feu; afin de leur monstrer le chemin , quand ils marchoient, & pour escarter les tenebres. La loy, & la guide asseurée de la route, qu'ilz deuoient tenir, estoit vne colomne, vn feu, vne nuée.

En cette vie se treuuēt plusieurs chemins, & beaucoup de sentiers qui s'aboutissent fort diuersement, que le voyageur aduise bien à soy, s'il est sage, parmy tant de dangers qui l'aguettent à tout moment. combien sera-il facile de se deuoyer, & se perdre à celuy, qui treuuant tāt de voyes entrecoupées, n'aura marque quelconque pour cognoistre & discerner l'vnique bōne, entre tāt de mauuaises? pour ne tomber pas en cette disgrace, enquestons nous de bonne heure, aprenōs à recognoistre noz voyes, les voyes

Bern. serm. 11 super qui habitat in adiutorio.

des

des demons; cherchons aussy les voyes des saincts, pour entrer de là dans celles du Seigneur.

Ambr. in Psal. 118. octon. 8.

Car quand vous vous estes mis aux chāps, apres auoir auancé quelque espace par vn chemin continu, si vous arriuez en endroit, où il se fende en plusieurs branches (& ne sçauez distinctement, lequel cōduit la part où vous tirez) vous arrestez tout court, & deliberez en vous mesme, lequel vous deuez choisir, le premier, second, ou troisiesme sentier; & n'en croyez pas la resolution de si peu d'importance, qu'il conuienne de la prendre, qu'apres auoir bien consulté toutes les pieces de vostre iugement. C'est fort bien faict sans doubte de vous conduire en cette sorte. Mais combien plus vous deuez vous arrester, & deliberer de cœur & d'esprit, vous qui tirez chemin deuers le royaume celeste? auec combien plus de soing deuez vous penser, que tout sentier ne conduit, & ne finit pas où vous desirez de paruenir? toute voye ne s'aboutit pas à cette Hierusalem du ciel. Il y a tant de voyes, qui se terminent par des mauuaises issües; & c'est d'icelles que vous auez leu. *Qu'il y a des voyes qui paroissent droittes & faciles à l'homme, les bouts desquelles regardent dans le profond de l'enfer.*

Bern. serm. 11 super. Qui habitat

Les voyes des enfans d'Adam sont donc frequentes en necessitez, & conuoitises. Car les

les vnes & les autres nous violentent, toutes deux nous conduisent, toutes deux nous trainent egalement; si pour difference nous ne voulons dire, qu'il semble que nous soyons proprement poussez par la necessité, mais tirez & trainez par la conuoitise. Et de fait il semble, qu'il soit necessaire d'attribuer specialemẽt les necessitez au corps, non des necessitez simples, *mais redoublées, ayans plusieurs destroicts, & detours*; parmy lesquels il faut perdre beaucoup de temps, & de chemin. S'ils s'y treuuent quelques sentiers plus droicts, encore sont ils en petit nombre, & ne menent pas fort auant. En ces incommoditez l'homme est contrainct d'aprendre, combien il a besoing de crier au Seigneur, & le prier pour estre aydé, luy disant: *tirez moy de mes necessitez*, non de ma necessité. Quiconque ne fermera pas son oreille, & ne fera le sourd aux aduertissemẽs du Sage, souhaitera d'estre tiré & deliuré non seulement de cette voye de la necessité, mais encor, & sur tout de celle de sa conuoitise. Car que nous dit ce Sage? *detournez vous de voz propres volontez*. puis encore: *n'allez pas apres voz concupiscences*. ce sont ces voyes, qui semblent bonnes à l'homme; mais n'ont point de fin, que quand elles abysment dans le precipice.

Si vous auez treuué les voyes des hommes, considerez vn peu, si ce n'est pas d'i- *Ibidem.*

celles qu'il eſt dict, *contrition & infelicité en leurs voyes*; la douleur & contrition ſe rencontrant en la neceſſité,& le malheur en la conuoitiſe. Voyons auſſy les erres des demons,& que cette veüe nous induiſe à nous en garder, voyons les, pour les fuyr, puis qu'elles ne ſont autres,qu'orgueil, & obſtination. Qu'ils ont le cœur peruers & renuersé,tous ces enfans des hommes qui ſuyuent les voyes des demons, y entrent, & marchent là dedans en aſſeurance! Le diable ne demande rien plus d'eux; car tous les combats,luites, attaques, & embuſches qu'il nous fait, toutes les meſchancetez de ſon eſprit malin ne s'exercēt,que pour nous ſeduire, pour nous tirer du droict & bon chemin de ſalut, nous induire incontinent en la voye de damnation, nous conduire par icelle,& nous mener en fin à la malheureuſe fin,qui luy eſt deſtinée,& à ceux qui le ſuiuent. Mais quelles ſont des voyes des ſaints Anges? celles aſſeurement que le ſeul filz vnicque a luy meſme racomptées: Vous voirez les Anges *montans & deſcendans ſur le filz de l'homme*, la montée donc & la deſcente ſont leurs voyes; la montée pour eux meſmes, la deſcente ou eſcorte en deſcendant pour nous. Ie croy que vous deſirez d'entendre auſſy quelque choſe des voyes du Seigneur. Luy meſme les a enſeignées,quād il a ouuert les leures de ſon Prophete, pour

luy

luy faire dire : *Toutes les voyes du Seigneur sont misericorde & verité*, ainsy se presente-il à chacun en particulier, à tous en commun, auec misericorde & verité. *toutes les collines du monde ont esté courbées, & humiliées en ces chemins*, à sçauoir les superbes, les demons, & les Princes de la terre.

Quand on voyage, voicy l'ordre que l'on tient ; ceux cy vont deuant & conduisent les autres, ceux là suiuent & sont conduits. Ceux qui marchent les premiers, seruent de guide & d'exemple aux autres : mais direz vous, qu'ils ne sont guidez de personne ? s'ils ne sont conduits, ils s'esgareront, & sortiront de la voye. ces conducteurs de bandes ont donc aussy quelqu'vn qui les conduit, c'est IESVS CHRIST mesme ; & vous remarquez encore ses vestiges, qui vous sont monstrez par l'Apostre sainct Paul, quand il dit : *Soyez imitateurs de* IESVS CHRIST, *ainsy que moy*. Les iustes prennent garde à ceux qui les deuancent en vertu, & les suiuent par imitation. Comment suyuent ils ? *les iustes voiront & craindront*. Ils voiront & craindront de suyure de mauuaises voyes, ayant principallement veu, que d'autres personnages qu'ils estiment meilleurs qu'eux mesmes, ont aussy desja suiuy de meilleures voyes, & disent en leurs pésées, comme les voyageurs ont coustume de dire, lors qu'in- *Aug. in Psal.*

certains du chemin, qu'ils doiuent tenir, & flottans dans vne resolution, ils en voyent d'autres qui passent asseurement, & auec presomption, ilz se disent: ceux cy ne vont pas à l'aduenture, ils doibuent sans doubte sçauoir le chemin, puis qu'ils ne le demandent pas; & qu'ils vont, où nous desirons aussy d'aller. Et pourquoy vont ils auec tant d'asseurance par cet endroit icy, si ce n'est parce qu'il est dangereux d'aller par celuy là? les iustes voiront donc, & craindront. D'vne part ilz voyent vn petit sentier, estroit, & peu battu, petit nombre de gens qui le suiuent; d'vn autre, vn grand chemin, large, ouuert, où tout le monde se iette; mais si vous estes iuste, ne comptez pas les troupes d'hommes qui s'estouffent dans cette presse. Les voyes larges reçoyuent vn grand nombre, l'estroite vn moindre; ne vous arrestez pas pourtant à la quantité des voyageurs, pour prendre l'adresse du meilleur chemin.

Greg. c. 17. l. 7. mor. in c. 6. Iob. Les sentiers des reprouuez sont tousjours tors, & repliez, tellement qu'estans subiects à leurs conuoitises deprauées, ils ne sçauroient souhaiter aucun vray bien, ou le souhaitent seulement d'vn desir tiede, lasche & debile; leurs esprits enchainez ne peuuent prendre vn bon pas pour s'en aprocher. Car ilz se contentent d'auoir veu de loing le droict chemin du bien, qu'ilz

deuoient

deuoient ſuiure, ſans toutesfois ſe bouger aucunement; ou s'ils ſe mettent en deuoir d'auancer, le trauail & la fatigue du voyage les rompt incontinent, & les arreſte ſans qu'ils puiſſent iamais arriuer au giſte qu'ils s'eſtoient marquez, & de là ſouuent arriue qu'ils retournent, & retombent à leurs mauuaiſes couſtumes, las & decouragez; ils debandent leurs eſprits, & ſe couchent dans les voluptez de la chair, les choſes tranſitoires & periſſables les arreſtent, les eternelles & durables ne leur donnent plus ny ſoucy, ny deſir. *Leur teſte eſt le circuit*: & quel eſt il ce circuit? c'eſt qu'ils tournent, & ne s'arreſtent point, leur courſe fait vn cercle d'erreur, & par conſequent vn chemin ſans fin; car qui vn de long commence en vn endroit, & finit en vn autre; qui tourne en rond, n'acheue iamais. Tel eſt le trauail des impies, lequel eſt plus euidemment deſcouuert en vn autre Pſalme. *Les impies cheminent en circuit.* *Aug. in Pſ. 139.*

C'eſt donc bien à propos qu'il eſt dict des reprouuez, *les ſentiers de leurs pas ſont enuelopez*, par ce qu'en deliberant, ils ſouhaitent bien les choſes iuſtes & droictes; mais ſont tousjours repliez, pour retomber dans leurs maux ordinaires; & comme eſtants tirez hors d'eux meſmes par ce premier mouuement, ilz tournent, & font ce circuit, pour ſe retreuuer en fin au meſme *Greg. l. 7. mor. c. 14. in c. 6. Iob.*

point d'où premieremẽt ils estoient sortis. Ainsy faisant, ils desirent bien les choses bonnes, mais nõ pas tant que pour l'amour d'elles ils veulent quitter, & se retirer des mauuaises.

Bonav. in Psal. 36. Aucuns tombent hors de la voye, comme fait celluy qui ne fut iamais de l'Eglise, autres tombent de la voye, & de tels est dit. *Il vaut mieux ne cognoistre pas la voye de iustice, que retourner en arriere l'ayant cogneüe.* Autres tombent dans la voye, desquels est dit. *Le iuste tombe sept fois en vn iour.*

Orig. hom. 4. in Psal. 36. Mais il y a grande difference entre la cheute du meschant, & la cheute du iuste. *Le iuste*, dit-il, *ne demeure pas abatu quand il est tombé*; le meschant qui n'a pas mis son esperance en Dieu, s'il tombe, il demeure tout plat estendu, & ne se releue pas; s'il a peché, il n'en faict point de penitence, & ne sçait pas amender sa faute commise.

Aug. confess. 6. c. 16. O voyes tortues, que de malheurs pour ceux qui vous suiuent! O Seigneur, que de malheurs encore à l'ame arrogante & presomptueuse, qui s'est bien osé promettre quelque chose de malheur, se separant, & s'esloignant de vous! Elle se tourne, & retourne; mais sur son dos, sur ses costés, sur son ventre, tout luy semble dur. Il n'y a que vous seul qui soyez son repos. Et voicy

vous vous presentez, & nous deliurez des erreurs miserables qui nous seduysent, vous nous addressez en vostre voye, & nous consolez, & nous dites. *Courez, ie vous suporteray, & vous conduiray, & vous y porteray moy mesme.*

Les pas de ceux, que le Seigneur addressoit de nuit par vne colomne de feu, de iour par vne nuage, estoient bien mieux guidez que les nostres. Meritez donc par bonnes œuures, o Chrestiens, & demandez par prieres, que voz *pas soyent adreßés & conduits par le Seigneur, de peur que vos pieds ne soyent émeus, & s'égarent du vray chemin.* Il est aussy à craindre que vous ne laissiez le droit sentier, & soyez deçeus, par les detours des voyes tortues; & pourtant il vous est dit. *apprestez la voye du Seigneur, faictes ses sentiers droicts.* Faisons droicts les sentiers de nos ames, afin que nous ne glissions point, & de peur que nos pas ne s'écartent, & s'espanchent comme ceux de la femme de Loth, qui regarda derriere soy, ne peut tenir ses pas, mais les destourna. qu'ils ne soyent point espars, comme ceux des Ægyptiens, que le flot de la mer dispersa encor d'auantage. Ne direz vous pas fort à propos de ces gens, qui se repentent d'auoir bien vescu; *leurs pas se sont esgarez, confondus, & deuoyez?*

Ambr. in Psal. 36.

Amb. in Ps. 38. O vous qui auez laissé les sentiers droits, & bien asseurez, vous en allant dans les voyes des tenebres ! O vous qui vous essiouyssez en voz iniquitez, & vous complaisez en vostre peruersité ! vous de qui les sentiers sont trauersez, & les courses pleines de detours, comme leur autheur est contrefait & tortu ! pourquoy auez vous cómencé de hayr la droitte voye ? malheureux que vous estes, sans doubte le Seigneur ne vous a pas conduicts.

Aug. soliloq. c. 4. O Seigneur, qui estes la lumiere, la voye, la verité, & la vie ! vous auquel il ny a point de tenebres, d'erreur, de vanité, ny de mort, lumiere sans tenebres, voye sans erreur, verité sans vanité, vie sans mort. Dites vn mot, Seigneur, que la lumiere soit faite, afin que ie voye la lumiere, & que i'éuite les tenebres ; que ie voye la voye, & que i'éuite le deuoyement ; que ie voye la verité, & que i'éuite la vanité ; que ie voye la vie, & que i'éuite la mort. *Esclairez*, dis-je, *Esclairez* o Seigneur, ce pauure aueugle assis en tenebres & dans l'ombre de la mort, *& que ses pieds soyent adreßez par vous au chemin de la paix.*

Nicen. oratio 4. in Cant. Faites que mon ame soit vn traict, vne fleche en la main du tout-puissant, pour estre addressée au but celeste & supernel ; ie sçay que le mesme est nostre espoux, & qu'il est

archer,

archer, faites que cette mesme ame soit ensemble espouse, & fleche, delaquelle il vze pour la decocher, & l'enuoyer droit au blanc du bien, qu'il luy est proposé.





Perfice gresſus meos in ſemitis tuis, vt non moueantur veſtigia mea. Psal. 16.

III.

Parfais mes pas en tes ſentiers,à fin que les plantes de mes pieds ne gliſſent point Pſal. 16.

SErat-il donc vray que mes pieds,
Comme pauures eſtropiez,
Manqueront touſiours d'aſſeurance?
Et moy qui tombe à chaſque pas
N'auray-ie iamais eſperance
De me voir plus fort, ou moins las?
Toy qui depuis tes lieux celeſtes
Vois nos demarches & nos geſtes,
Ne deſdaigne point mon tourment.
Mais prenant mes plaintes pour iuſtes,
Conduy moy plus aßeurement,
Et rend mes plantes plus robuſtes.
La Cigogne ſe met en l'air,
Pour aprendre l'art de voler
A ſa petite creature.
Et quoy que ſes ieunes craintifs
N'ozent ſe mettre à l'aduenture:
Ils ſont bien-tot bons aprentifs.
La fille ſuit bien-tot l'exemple
De ſa mere qu'elle contemple.
Ce vuide qui luy faiſoit peur
Comme vn horrible precipice
Deuient vn maneige bien ſeur,
Pour vn iournalier exercice.

L'aigle

L'aigle prouoque ses petits,
Qui ne sont encore sortis
De la demeure maternelle;
Encor qu'ils s'y cognoissent peu,
Chacun veut esteindre son aisle,
Pour imiter ce qu'il a veu.

Apres quelque peu de iournées,
Sentant que leurs plumes sont nées,
L'asseurance leur vient aussy.
Ils font fendre l'espace vuide,
Et suyuent par tout sans soucy
La route que monstre leur guide.

Vn enfant craignant le danger,
Quand il veut aprendre à nager,
Se fait premierement vn siege,
Et n'entre point dedans les eaux,
Que sur vne planche de liege,
Ou sur vn fagot de rozeaux.

Puis oubliant sa peur premiere,
Il fait sa tasche coustumiere,
Sans l'ayde qu'il auoit deuant.
Pendant que tout seul il s'espreuue:
Il s'enfonce, & boyt bien souuent
Plus qu'il ne veut de l'eau du fleuue.

En fin s'estant bien exercé,
Son aprentissage est passé,
C'est aux Tritons qu'il se compare.
Mesme s'il estoit au hazar,
Où fut Cæsar aupres du phare:
Il feroit autant que Cæsar.

Toy qui depuis tes lieux celestes

Vois nos demarches & nos gestes,
Regarde mes debilitez.
Considere à quel artifice
Mes membres se sont arrestez,
Pour se tenir en cette lice.
Ie suis le cheual intestin
De ce chariot enfantin,
Qui soustient mes membres de mousse.
Et si ie veux aller auant:
Il faut que moy mesme ie pouße
Les roües, qui tournent deuant.
Ainsy le vieillard decrepite,
Quand son aage se precipite,
Ne se sent plus si bon pieton;
Mais par vn instinct de nature
Il se fait vn pied du baston,
Qui fut autrefois sa monture.
Mais craignant de te deçeuoir,
Ie veux te faire mieux sçauoir
Le iuste subiet de mes plaintes.
Mes pieds ne sont pas mal-adroits,
Mes iambes sans estre contraintes,
Peuuent courir en tous endroits.
Il n'est point de pierre si dure,
Que facilement ie n'endure,
Ny les neiges, ny les glaçons
Ne peuuent arrester mes plantes,
Mesmes ie cours par les buyssons,
Quand ie ne treuue point de sentes.
Camille que l'on veut iuger
Auoir eu le corps si leger,

Ne me mettroit pas fort en peine;
Si ſans renuerſer les eſpics
Elle trauerſoit vne pleine:
Ie croy de ne pas faire pis.
La debilité qui m'attriſte,
C'eſt que pour entrer en la piſte
De tes iuſtes commandements,
Mon ame n'a point de courage,
Et cherche des retardements,
Pour s'excuſer de ce voyage.
Elle eſt comme vn petit enfant,
A qui la foibleſſe deffend
De s'eſloigner de ſa nourrice.
Mais ſes foles affections
Sont les pieds, qui luy font ſeruice,
Pour des mauuaiſes actions.
On la voit mutine & rebourſe,
S'il faut faire la moindre courſe
Par le chemin de la vertu.
Elle eſt auſſy-tot eſperduë,
Meſme ſans auoir combatu,
Bien ſouuent la voylà rendue.
Comme ſi ſes nerfs engourdis
N'eſtoyent que des ioncs reuerdis,
Ou ſes iambes de tendre eſcorce;
Ou ſi ſes os comme rozeaux
Se caſſoyent, à la moindre force,
Que leur font les vents, ou les eaux.
Quelquefois (mais c'eſt choſe rare)
On voit bien qu'elle ſe prepare,
Pour ſe remettre en ſon deuoir.

Alors ſon ardeur ſe reſueille,
Et les ſignes qu'elle fait voir,
Font eſperer quelque merueille.
Mais à peine ay-ie commencé,
Que ie ſuis auſſy-tot laſſé:
Sans plus faire choſe qui vaille.
Et mon courage conſumé
Ne reſſemble qu'vn feu de paille,
Auſſy tot eſteint, qu'alumé.
Toutefois, de peur qu'on eſtime,
Que ie ſuis trop puzillanime:
Ie n'arreſte pas tout d'vn coup.
Mais tout lentement ie me traine,
Et ne m'auance point beaucoup,
Quoy que i'aye beaucoup de peine.
Alors ie ne deſire pas,
Que quelqu'vn remarquant mes pas,
Me façe rougir de vergongne.
Ie preſume eſtant ainſy veu,
Que l'on me tient pour vn yurongne,
Et que l'on croit que i'ay trop beu.
Mes iambes toutes haraſſées
Sont d'elles meſmes trauerſées,
Balanceant mes membres doubteux.
Mon corps eſt ſi foible qu'il tremble,
Les aueugles & les boiteux
Ce ſont ceux à qui ie reſſemble.
Maintenant ie dis que ie veux,
Auſſy-tot ie deſdis mes vœux,
Ie ſuis de glace, & puis de flame,
Eſtant fort, ie deuient perclus,

Ce

Ce ſont les deſtins de cette ame,
Que courir, & ne courir plus.
Parmy tant de ſollicitudes
Ie ſens pluſieurs inquietudes,
Pour tous ſes deſſeins ſans effect.
Souuent au milieu de ma peine
Ie laiße mon cours imparfaict,
Sous pretexte de prendre haleine.
Encor auec cette langueur
Le ſort me tient tant de rigueur:
Que ie ne treuue point de places,
Où mon trauail doiue finir,
Et mes iambes qui ſont ſi laſſes
Ne ſçauent plus ſe ſouſtenir.
Ie ſuis tout ainſy qu'vn nauire,
Lors que la tempeſte la vire,
Et la deſroute de ſon cours.
Laiſſant les rames, & les voiles,
Le nocher n'attend du ſecours,
Que quand il voira ſes eſtoiles.
Alors ſon trauail aßidu.
Pour treuuer le chemin perdu,
Le fatigue ſans aduantage.
Ainſy i'ay beau continuer;
Car mon labeur eſt vn partage,
Qui ne ſe peut diminuer.
Le pauure eſclaue que l'on force,
A tourner vn moulin d'eſcorce,
Se retreuue en vn meſme poinct.
En cette peine continue
Son trauail ne s'acheue point,

Encor que la nuict soit venue.
La roüe tourne en son eßieu,
Passant mille fois par vn lieu;
Mais cela se perd pour l'esclaue.
Il est tousiours à commencer,
Quoy que son orniere se caue:
C'est toutefois sans aduancer.
Helas que pourray-ie pretendre?
Ozeray-ie bien entreprendre
Vn chemin qui preße si fort?
Ie n'ay personne qui me porte,
Et pour me tenir sans suport:
Ma iambe se treuue peu forte.
Pretendre de monter és cieux,
C'est vn deßein ambicieux,
Qui veut du temps, & du courage.
Dans vn char si mal attelé,
Entreprendre vn si grand voyage,
C'est le coup d'vn éceruelé.
Ta force n'a point de seconde,
Tu peux trauerser tout ce monde,
Plustot qu'vn geant redouté.
Pendant que dessus le tonnerre
Le ciel voit ton front respecté,
Ta marche fait trembler la terre.
Par tout où paße le soleil,
Ton pas est tousiours nompareil,
Car il n'est rien que tu ne puißes;
Comme vn Colosse sourcilleux,
Qui peut receuoir sous ses cuisses
Les vaißeaux les plus orgueilleux.

Mais pour fort que ie m'euertue;
I'ay tousiours vn pas de tortue.
Quelquefois plus malfortuné,
Ie me nuys par mon artifice,
Comme si ie n'estois trainé
Que par des iambes descreuisse.
Pourquoy donc pretens-ie à ce but?
Ie n'ay iamais que du rebut,
Helas ma course est mal disposte.
O vains tous mes preparatifs!
Puis qu'il me faut courir la poste
Sur des cheuaux qui sont retifs.
O Dieu donnez moy cette grace,
Que demeurant dedans la trace,
Qu'il vous a pleu me designer;
I'aduance au but de vostre gloire,
Et que ie puiße en fin gaigner
Vne si parfaicte victoire.

Parfais mes pas en tes sentiers: afin que les plantes de mes pieds ne glißent point. Psal.16.

Ps.118 *Naziã. de vita huma.*

EN *quoy le ieune homme corrige il sa voye?* Souuent, pẽdant que soustenu par de belles esperãces, ie m'esleue en haut, & d'vn vol hardy, suis desia passé plus outre que la moitié du chemin de la vertu; le maudit Sathan me choque, & me renuersant, fait que ie roule continuellement, & me treuue en fin abbatu tout plat au bas de la montagne. ainsy m'arriue-il le mesme qu'à celuy qui marche

marche ſur le bord de la mer dans le ſable, qui ſe fond, & s'éfuit de deſſoubs ſes pieds, ne luy permettant pas de poſer vn pas aſſeuré. Ie me redreſſe moy meſme encore vne fois, puis retombe encore vne fois à la renuerſe, plus malheureuſement que deuant; & marchant ſans ceſſe, fomentant vne peur tremblante dans le cœur, ie me peine ſans vtilité; quoy que ie trauaille ie n'auance rië; mais chopant, ou gliſſant à chaſque pas, ie donne à tout moment du nez en terre.

Seigneur, monſtrez moy vos voyes, & m'enſeignez vos ſentiers. Conduiſe moy par voſtre voye. Pſal. 24 Pſal. 85

Faites moy vne voye, dans laquelle ie doiue cheminer: Car qui eſt celuy, lequel combattu par les paſsions de ſon corps, flatté par tant d'allechements de ce ſiecle, peut ſe tenir droict en vn pas aſſeuré, ſans tomber, ny gliſſer? l'œil aura regardé, & voilà le ſens de l'ame qui s'eſgare; l'aureille aura eſcouté, & l'intention ſe deſtourne; quelque ſenteur s'euantant ſe ſera inſpirée en l'odorat, & ſeruira d'empeſchement aux penſées; la bouche aura gouſté, & de là remportera quelque crime; l'attouchement aura mis vn obiect trop preſt, & ſera cauſe qu'vn grand feu s'allumera tout auſſy-tot. Pſ. 142. Ambr. de fuga ſæculi, cap. 1.

Partant celuy qui s'eſt mis dans le chemin de la vertu, a ſe garder de beaucoup de choſes, doibt ſouuent ou ſe deſtourner des mauuaiſes rencontres, ou paſſer legeremét, Orig. hom. 4. in Pſal. 36.

pour n'estre point retenu. Vous doncques qui desirez paruenir à IESVS CHRIST, lequel est la vertu de Dieu, destournez vous de la luxure, des adulteres, des charnalitez; destournez vous des larcins, des faux tesmoignages; puis encore destournez vous de l'auarice & de la cõuoitise d'argent, & de toutes autres choses mauuaises; destournez vous du mensonge, & de la folie du siecle.

Chrys. in 3 c. ad Phil. Faites vne bonne iambe à vostre pied, car l'auoir telle ne vient pas de nature, mais d'art d'estude, & de volonté: rendons la legere, afin que le reste du poids ne nuise pas à la vistesse des pieds, enseignez l'addresse & la preuoyance à voz pieds; car le paué par où vous marchez est glissant en beaucoup d'endroits, & si vous tombez vnefois, vous aurez beaucoup perdu, si toutefois vous estes tombé, ne demeurez pas aterré; mais releuez vo⁹, car apres cette cheute encor pouuez vous bien gaigner le pris de la course. Ne vous mettez pas indifferemmét en tout chemin, quoy qu'il face dangereux par tout; le danger est toutesfois plus grand en vn lieu qu'en l'autre: ces places qui sont de soy mesme si glissantes, ne sont pas bonnes pour vous; ne vous y engagez donc iamais, & vous ne tomberez pas. Courez sur vn plant ferme, pour aller à l'asseurée & sans crainte.

Nous monstrons que le desir, qui nous fait chercher Dieu, & marcher deuers luy, n'est

n'eſt ny froid, ny mort;ains ardent & bien vif ; ſi nous auançons en cette recherche, non ſeulemēt par des voyes molles & tranquilles, mais encore à trauers toutes les aſpretez, & empeſchements, qui peuuent ſe preſenter, & pour cela le Prophete dit, *que Dieu a parfaict & façonné ſes pieds, comme ceux d'vn cerf.* Car quand le cerf s'emporte deuers les ſommets des montagnes, ny les endroits ſcabreux pour les pierres ou ſouches d'arbres, ny ceux qui ſont liez de ronces & de buiſſons ne l'arreſtent pas; il paſſe & franchit tout à ſauts, & à bonds, ſans qu'aucun obſtacle retarde ſa courſe, iuſques à ce qu'il ayt gaigné le haut, & laiſſe toutes difficultez plus bas que ſoy. Tout de meſme, les ames des eſleuz paſſent & ſautēt par le moyē de la contemplation, outre les embaraſſements & retardements de ce monde, comme cerfs deſchargés de peſanteur, ils meſpriſent les eſpines de la terre, & s'eſleuent aux montagnes du ciel.

Greg. l. 26. mor. c. 10. in c. 35. Iob.

Nous auons à monter, & à paſſer outre, non pas auec des pieds, ny des degrez, ny des plumes; & toutefois ſi vous conſiderez bien l'homme interieur, c'eſt auec des pieds, des degrez, & des plumes. Car s'il ne faut point de pieds, commēt l'homme interieur peut il dire : *Que le pied du ſuperbe ne ſe treuue pas en moy?* Si ſans degrez & ſans eſchelles, qu'auroit veu le Patriarche Iacob ? ſi ſans

Aug. in Pſ. 38.

plumes & ſans aiſles, quel eſt celuy qui dit. *Qui me donnera des aiſles comme la colombe en a, & ie voleray & me repoſeray*? aux choſes corporelles les pieds & les degrez, & les plumes ſont differentes; mais au dedans, les pieds, les degrez, & les plumes ſont les affections, & les bonnes volontez.

Bern. ſer. 85. in Cãt. L'ame dreſſée par la main de la parole de Dieu, eſt plantée comme ſur deux pieds, à ſçauoir de la deuotion, & de la cognoiſſance. Elle eſt droite diſ-ie, mais qu'elle aduiſe que ces paroles luy ſont dites. Que celuy qui penſe eſtre droit & bien aſſeuré, prenne garde à ſoy, & s'empeſche de la cheute. Croyez vous que cette ame, qui n'a peu de ſoy meſme ſe leuer, pourra demeurer droite de ſoy meſme, & ſans eſtre ſouſtenue? Si elle n'a pas affaire de ſouſtien ny d'aſſiſtẽce? pourquoy cet homme crioit il de la terre au ciel, *confortez moy, Seigneur, & m'aßeurez en vos paroles*. Il auoit aſſeurement recognu ſa foibleſſe, puis qu'il l'aduoüoit par ces paroles: *I'ay eſté pouſſé & renuerſé pour tomber, & le Seigneur m'a ſouſtenu, & rafermy*. Demandez vous, par qui l'homme eſt induit & pouſſé? non d'vn ſeul, mais de pluſieurs. Le diable le pouſſe, le monde le tire, l'homme le choque: mais quel homme? chacun ſoy-meſme. Ne vous eſtonnez pas de cette façon de parler; l'homme ſe tente & ſe pouſſe ſi fort ſoy meſme, & ſe precipite ſi volontairement

tairement, ; que vous deurez peu craindre les mains de vos ennemis, ſi vous oſtez les armes aux voſtres, & les empeſchez de vous nuire. Voſtre main c'eſt voſtre conſentement. puis donc qu'il y a touſiours trois forts & cauteleux luicteurs; qui trauaillent pour aterrer celuy qui ſe treuue droit. Le diable le pouſſe par l'enuie de ſa malice, le monde auec le vent de ſa vanité, l'homme par le poids de ſa propre corruption. Le diable pouſſe, mais ne renuerſe pas, ſi vous luy niez l'adueu qu'il deſire. Le monde pouſſe auſſy, parce qu'il eſt tout à fait enfoncé dans le mal, il pouſſe vn chacun, mais ne renuerſe que ſes amys. D'où nous voyons clairement, que de tous ces luicteurs l'homme ſeul eſt le plus dangereux, & le plus violent, puis que ſans eſtre pouſſé d'ailleurs, il peut cheoir par ſon propre mouuement; & ne peut cheoir par les mouuements d'ailleurs, ſans eſtre pouſſé du ſien propre. Mais eſtant appuyé, & ſouſtenu de la parole de Dieu, & reueſtu de la vertu d'enhaut, point de force, point de fraude, point d'alechement ne l'esbranſlera, il demeurera droit ſans gliſſer, il commandera ſans danger d'eſtre commandé, ny regy. Voulez vous ne pas craindre ces hurts & aſſaults continuels? *n'ayez pas le pied de ſuperbe*. & que la main de celuy qui vous pouſſe, ne vous esbranle point. *Là ſont tom-*

bez ceux qui operent l'iniquité. Là les diables & les anges ont esté renuersez. En fin *celuy là n'est pas demeuré debout sur la verité*, qui n'a pas eu l'estanson & le soustien de la parole ; & pour cela peut-estre a il voulu s'asseoir, parce qu'il ne pouuoit demeurer droit, car il disoit : *ie m'asseoiray sur la montaigne du testament*, & voylà que par vn contraire iugement de Dieu, il n'eut pas le bien de demeurer droit, n'y d'estre assis; mais tomba à sa confusion. Sur quoy le Seigneur dit: *Ie voyois Sathan tombant du ciel aussy vistement qu'vn esclair.* si donc celuy qui est droit, ne veut pas tomber; qu'il se deffie de ses forces, & s'apuye sur la parole. Il est besoing que vous soyez soustenu par la vertu de la mesme main qui vous dresse.

Aug. tract. de Cãt. nouo cap. 7. Nostre voye, ce chemin du ciel, que nous auons à faire, cherche des voyageurs ; mais il y a trois sortes de gens, qui n'y sont pas les biens venus; ceux qui s'arrestent, les autres qui retournent en arriere, & les dernieres, qui se destournent & sortent tout à faict du sentier, pour en prẽdre vn autre. que l'ayde de Dieu, & nostre soing nous garde d'estre iamais dãs vne de ces trois mauuaises troupes; ayons en ce pelerinage d'autres compagnons, que nous aydiõs, & qui nous aydẽt. Quãd nous sommes aux chãps & marchõs, si l'vn aduance plus, l'autre moins, tous deux toutefois aduãcẽt; il faut dõc encourager les

lassez

lassez qui s'arrestent, rapeller ceux qui retournent, remettre au chemin les desuoyez, exhorter les tardifs, imiter & suiure les plus prompts. Celluy qui ne profite, & ne s'aduance pas en la vertu, demeure derriere dãs le chemin; qui laisse le bõ dessein, qu'il auoit pour en reprendre vn plus mauuais auparauant delaissé, il retourne sur ces pas; celluy qui abandonne la foy, se deuoye entierement, & sort du bon chemin pour aller à l'aduenture. Soyõs au nombre des prompts ou pour le moins des tardifs, qui marchent toutefois, & sont dans la droitte voye. qui est celluy qui ne profite, & n'auance plus? c'est celluy qui desja pense estre sage, & qui dit, il me suffit d'estre tel que ie suis; celluy qui n'escoute pas ce vray Sage en ces paroles. *Oubliant tout le chemin, qui est derriere moy, & que j'ay desia fait, ie regarde seulement celluy qui me reste encore à faire, paßant tousiours auant, & poursuiuant auec trauail & constance en* IESVS CHRIST, *la palme de la vocation de Dieu.* Il s'est appellé coureur, & poursuyuant, il ne s'est point arresté, n'y retourné, pour voir ce qui se faisoit à dos: tant s'en fault qu'il ait failly, & se soit desuoyé, puis qu'il enseignoit la voye, & nous la monstroit, s'y tenant, & aduanceant luy mesme. *Paulin. epist. ad Calant.*

Bienheureux sont ceux, qui ne se flattent, & ne se caressent pas pour leur innocence, & iustice des iours passez; mais suyuãs l'exemple *in fine inter ep. Hier. tom. I.*

ple de l'Apoſtre, de iour à autre ſe renouuellent, & s'auancent en vertu. Car la iuſtice du iuſte ne luy ſeruira plus de iuſtification, depuis le iour qu'il aura ceſsé d'eſtre iuſte. Doncque, le ſainct ne doibt iamais ſe tenir aſſeuré ny en pleine paix, pendant qu'il eſt dans le combat & champ clos de cette vie, tout l'eſpace de laquelle eſt vn chemin, pour non ſeulement commencer, mais acheuer auſſy la iuſtice, ſans que l'exercice des iours paſſez vous donne priuilege d'alentir voſtre courſe, & paroiſtre moins iuſte que vous n'auez eſté.

Aug. ſerm. 15 de verbis Apo. Partant ſoyez tousjours deſplaiſant à vous meſme, ſans eſtre content de ce que vous eſtes, ſi vous auez enuie de deuenir ce que vous n'eſtes pas encore. Car en l'édroit où vous vous eſtez pleu, là eſtes vous demeuré. Or ſi vous venez à dire, il me ſuffit: vous eſtes perdu: adiouſtez tousiours, marchez ſans ceſſe, profitez ſans fin, ne demeurez pas en chemin, ne retournez pas en arriere, ne vous deſuoyez point. Qui ne profite, il demeure; qui reprent ſes mauuaiſes couſtumes delaiſſées, retourne; qui quitte la foy, s'eſgare. le boiteux qui tient le droit chemin, va mieux qu'vn coureur qui court à l'aduenture ſans tenir ſentier n'y chemin aſſeuré.

Aug. l. 4 de ſymb. ad Catech. *Pourquoy clochez vous de deux coſtez?* dit Elie au peuple: ſi vous croyez à Dieu, allez apres luy; ſi au monde, ſuyuez le; ſi l'on choiſit

Dieu,

Dieu, que l'on le serue selon sa volõté; si l'on choisit le monde, pourquoy d'vn cœur feint & double, fait on semblãt de vouloir complaire à Dieu ? Amateur de IESVS CHRIST, qu'as tu tant à faire auec le diable ? o monde immonde, tu coules, & roules, & veux pourtant que l'on te tienne, & que l'on t'arreste. que ferois tu dõc, si tu demeurois ferme? qui seroit celluy que tu ne tromperois pas estant doux; si maintenant tu nous repais de tes amertumes, & les fais passer pour delicieux, & salutaires aliments?

Le Seigneur Dieu est ma force, il mettra mes pieds comme ceux des cerfs. I'esperois autrefois en ma vertu, laquelle toutesfois n'estoit pas vertu; ainsy i'ay voulu courir, & suis tombé en l'endroict, où ie pensois estre le plus asseuré: au lieu d'estre bien auancé, & pres de ma fin proposée, ie m'en suis treuué fort loing; à l'esgal que ie trauaillois, il sembloit que ma tasche s'accreut, & que comme i'auois des pieds pour suiure mõ but, il en eut aussy pour s'esloigner également de moy. *Habac. 3. Aug. soliloq. cap. 15.*

I'ay doncque consideré mes voyes, & ay adressé mes pieds à vos tesmoignages. Ie poursuis encore, & aduance peu à peu, ie continue à marcher, ie suis encore en chemin, dans lequel ie m'estens, & ne suis pas toutesfois encore paruenu à la fin. *Ps. 118. Aug. serm. 15 de verb. Domin.*



Confige timore tuo carnes meas, a iudicÿs enim tuis timuj. Psal. 118.

IV.

Perce ma chair de ta crainte, car j'ay eu crainte de tes iugements.
Psal.118.

LE premier document & la leçon plus saincte,
Que iadis les enfans auoient de leurs ayeux,
Estoit comme l'on dit, le respect, & la crainte
Qu'on doibt porter aux cieux.
Dauid mesme le dit, & son fils nous asseure,
Que qui veut rencontrer vn maistre non suspect,
Il ne sçauroit entrer en eschole plus seure,
Qu'en celle du respect.
Aussy les ieunes ans de ma plus tendre enfance
Ne se sont escoulez que sur cette leçon
De reuerer les cieux, & ne leur faire offense
En aucune façon.
Mais quoy que tout mō tēps vzé dās cette eschole,
Ne m'ayt entretenu qu'en vn texte si court:
Ie n'en sçay pas encor la premiere parole;
Tant mon esprit est lourd.
Cet endormissement si lasche & deshonneste
Doibt bien estre puny, pour me faire sçauant.
Puis qu'apres tant de temps ie me treuue aussy beste:
Comme j'estois deuant.
Encore les enfans si lents qu'ils puissent estre,
Aprennent par trauail, ce qu'ils treuuent escrit.
Et s'ils demeurent lourds, la ferule est le maistre,
Qui leur ouure l'esprit.

Par trois ou quatre fois on leur monſtre de grace
Les filles de Cadmus, & puis on les contraint,
De nommer auſſy-tot les lettres, & la place
Du mot, qu'ils voyent peint.

Et quoy que le feuillet, portant diuerſes lignes,
Ne monſtre à ces petits qu'vne ſeule couleur:
En chaque caractere ils marquent quelque ſigne,
Qui change la valeur.

Si les tendres enfans apres quelques iournées
Sçauent leurs elements, ſans beaucoup de ſoucy:
Doibs-je deſeſperer mettant beaucoup d'années,
De les ſçauoir auſſy?

Sãs maiſtre & sãs docteur j'ay tãt apris de choſes,
Ie croy qu'on peut donner l'art de la ſaincte peur.
N'en ſçauray-je donc pas les textes, & les glozes,
Si j'y mets du labeur?

Ah! ie cõmence à voir mes deffaux, & ma honte:
Quand ie deburois trẽbler, ie m'aduance à grãd pas;
Et ſouuent à reuers, la crainte me ſurmonte,
Quand il ne faudroit pas.

Vn mot mal prononcé me couure de vergongne,
Si ie ſuis entendu par deux ſimples teſmoings.
Cõmettant vn forfaict, quoy que Dieu le teſmoigne;
Ie m'en afflige moins.

Ie crains que les voleurs, treuuãt la porte ouuerte,
Ne m'attaquent de nuit, & maſſacrent mon corps;
Mon ame cependant eſt tous-jours deſcouuerte
A de plus triſtes morts.

Ainſy le ſot oizeau prent vne chaude fuite,
Pour vn faquin de paille, ou pour vn tronc de boys;
Et ſe poze ſans peur deſſus la broche enduite

Ou

Ou de glus, ou de poix.

Le cerf, epouuanté par des plumes rangées,
Tasche de se sauuer sur quelque aspre coupeau.
Mais il redoute moins les meutes enragées,
Qui marchandent sa peau.

Le lion furieux, alors que l'on l'aßiege
Dans vn antre couuert, tremble à l'aspect du feu.
Il craint ce faux dãger, & court dãs vn vray piege,
Qu'il n'a pas aperçeu.

O sottes paßions de cette humaine race!
Quelque bruict fort petit nous comble de terreur,
Quand pour nous deuorer la foudre nous menace:
Nous auons moins d'horreur.

Nous mettons soubs les pieds l'attente de suplices,
Afin d'authorizer les vices triomphans.
Et l'on croit que l'enfer, pour punir les complices,
Soit vn compte d'enfans.

Ainsy quãd nous suiuõs quelque lasche entremise,
La main qui ne craint rien fait tout impudemmẽt;
Mais peu de temps apres, cette faute commise
Traine vn fascheux tourment.

C'est alors, que le cœur qui paroissoit si braue,
Commence à recouurer l'vzage de raison.
Il tremble de frayeur, tout ainsy qu'vn esclaue,
Que l'on traine en prison.

Il est aussy surpris, qu'vne pauure victime,
En voyant les couteaux, & se sentant lier.
Il pense que le ciel luy reproche son crime,
Qu'il n'ozeroit nier.

S'il pense sommeiller son effroy le resueille,
Vn fantosme infernal le chaße de son lict.

Sa peur est vn herault, qui luy tire l'oreille,
Publiant son delict.
Pour la moindre soury qu'il entend en sa couche,
Il croit qu'vn grand lion se vient paistre de luy.
Rien ne luy semble seur, car tout ce qui le touche
Redouble son ennuy.
Pendant ces tristes nuits, s'il arriue qu'vn arbre
Secoüe ses rameaux au gré d'vn petit vent.
Ses cheueux sont dressez, & son cœur cõme vn mar-
N'a plus rien de viuant. (bre
Mais si le ciel fasché nous apreste vn orage,
S'il roule des esclairs, s'il fait pleuuoir des feux,
Que peut ce malheureux pour reprendre courage?
A qui fait il des vœux?
Il croit que les aprets de ces carreaux de foudre
Doiuent tomber sur luy, pour punir son peché.
Mesme il pense desja d'estre reduit en pouldre,
Auant qu'il soit touché.
Lors vn võt luy fait peur, il paslit pour son ombre,
Il se peint des demons, qui le viennent chercher;
Il n'est point de forest, qu'il estime assez sombre,
Afin de s'y cacher.
S'il est dedans vn boys, le repos taciturne
Luy fait naistre vn soubçon, qu'on le veut deçeuoir.
Et comme s'il estoit vn fantosme nocturne,
Il a peur de se voir.
Voilà comment l'esprit sent vne peine extresme,
Quand ses crimes commis luy donnent du remord.
Il deuient le bourreau, qui dresse pour soy mesme
Les aprets de la mort.
Helas, combien de fois les ombres de Pompée

Ont

Ont elles trauersé le repos de Cæsar?
Combien de fois sa paix a-elle esté trompée,
Des siflets d'vn lezard?
Orestes furieux, qui pour vanger ton pere
Trempas l'iniuste acier dans les flancs maternels,
La rage apres le coup monstroit tousiours ta mere
A tes yeux criminels.
Tu ressens, o Pentheu, que la prompte vengeance
Tordant ses couleuureaux t'a desia tout rongé.
Et cognois que les Dieux ont plus d'intelligence,
Que tu n'auois iugé.
Les plus maudits tyrans meslans toute leur rage,
N'ont point de cruauté qui ne tourmente moins
Que les maux d'vn meschāt, qui porte en sō courage
Ses crimes pour tesmoings.
O Dieu perçez mon cœur de vostre iuste crainte,
Ne m'en ostez iamais le present souuenir.
Et si ie veux faillir; vsez moy de contrainte,
Afin de me tenir.
La crainte auant le coup est sage & legitime,
Retenant vn esprit de quitter son rempart.
Mais qui ne craint iamais, s'il n'a commis vn crime:
Il craint tousiours trop tard.

Perce ma chair de ta crainte : car i'ay eu crainte de tes iugements. Pſal.118.

Bafil. hom. in Pſ.33.

SI le baſtimét de noſtre vie n'eſt dreſsé, & eſtably ſur le fondemét de la crainte de Dieu, il nous ſera du tout impoſſible de viure ſainctement, & d'obſeruer les loix qui nous ſont proposées. Auſſy le Prophete dit, *Seigneur percez ma chair auec voſtre crainte*; car comme ceux qui ont les membres de leurs corps attachez auec des cloux, demeurent immobiles à toute action, & ne peuuent ſe bouger; de meſme ceux de qui les ames sót occupées par la crainte de Dieu, éuitent entierement toutes les importunes, ſeditieuſes & deçeuantes occaſions de peché: ainſy nulle commodité d'embraſſer la vertu ne manque à celluy qui craint; d'autant que par ſa crainte il eſt rapellé du danger, & ſe treuue heureuſement empeſché de commette aucune action malſeante ou deshonneſte.

Chryſ. ho. 53. in Ioan.

D'autant plus que les chaiſnes ou autres grands arbres expoſez aux vents, ont leurs racines cachées & eſtédues bien profond en terre; tant mieux peuuent ils reſiſter aux orages, & d'autant moins ſont ils abbatus par l'effort des tempeſtes. ainſy l'ame attachée, & cloüée par la crainte de Dieu, ſouſtient plus facilement, & n'eſt pas incótinent emportée, quelques grands vents de tentatiós qui l'attaquent, & l'agittét. L'ame a ſa chair comme

comme le corps la ſienne: la chair de l'ame ſont les penſees charnelles. *Que doncques la crainte du Seigneur & de ſes iugements perce cette chair, & la cloüe à ſes commandements.* *Ambr. in Pſal. 118. Octon. 15.*

Qu'eſtant donc inſtruict & bien enſeigné par cette crainte, vous reteniez voſtre ame, & cõme auec vn frein, l'ēpeſchiez de s'emporter à la vitieuſe concupiſcence, à laquelle elle eſt enclinée de ſoy meſme. *Baſil. hom. in Pſ. 33.* Le Sainct demande prudémēt d'eſtre combatu, & perce de fleches, quand il dit en ſon oraiſon. *parcez ma chair par voſtre crainte*, car cette crainte, eſt vne fleche accerée & bien pointue, qui pour ſauuer l'eſprit, perce & tue les deſirs de la chair. *Bernar. ſerm. 29 in Cant.*

Tenõs nous continuellemēt dans la crainte du iugement: que la peur de la peine eternelle nous façe trembler: ſouuenons nous à tout momēt, & ſur tout durant les tentatiõs que les lacets de la mort nous enuironnēt, & nous enceignent de tous coſtez: repreſentons nous les douleurs de l'enfer, le feu qui bruſle, le ver qui ronge, le ſoulfre qui put, la flamme du tartare, & tous les autres maux qui ſe peuuent imaginer. *Bern. l. de interiore domo. cap. 36.*

Car en verité i'ay appris, qu'il n'y a rien de plus grande efficace, pour meriter la grace, pour la retenir, & la recouurer, que ſi en tout temps vous paroiſſez deuant Dieu, non ſage, ſçauant, entendu; mais ſimple, & craignant. Vous eſtez pour eſtre bienheureux, ſi *Bernar. ſerm. 54 in Cāt.*

vous remplissez vostre cœur de trois craintes; si vous craignez pour la grace que vous auez reçeüe; & d'auantage pour celle que vous auez perdue; mais grãdement sur tout, pour celle que vous auez recouurée.

Aug. in Ps. 52. Mais plusieurs ont tremblé de peur, en occasions, où il n'y auoit rien à craindre. car y a il subiet de craindre, si quelqu'vn perd ses richesses, il ny a là point de crainte, & toutesfois l'õ craint bien fort. si quelqu'vn perd la sagesse, là vrayment y a il de la crainte, & l'on ne craint point. folie & defaut de iugement! disans dans le cœur, il n'y a point de Dieu; vne peur de perdre la terre t'a fait ainsy parler, & cette mesme peur t'a fait perdre le ciel, sans t'asseurer de la terre. C'est la façon de faire du peché; auant qu'il soit commis, & sur le point de l'action, il praticque vn tour d'enchanteur esbloüissant l'esprit, & luy mettant des espaisses tenebres deuant les yeux, pour le deçeuoir apres plus facilement, & le faire passer outre. mais apres la consommation de l'iniquité, la farce estant ioüée, il nous mõstre à descouuert la bestise, que nous auons commise, & semble se mocquer luy mesme de nostre peu de iugemét, & de là vient qu'vne courte & sotte volupté plante dans l'ame vne douleur continuelle, qui croist & prent force de momét à autre. elle oste toute asseurance à la conscience, qui se hait, & se condanne, & voudroit pouuoir

Chrys. hom. 20 in Gen.

se ca-

ſe cacher à ſoy meſme,pour n'eſtre pas contrainte de ſe veoir en la confuſion, dont elle eſt couuerte. Car noſtre Dieu miſericordieux a voulu que cet accuſateur nous tient compagnie fidelle,& ne nous abandonnaſt en aucune occaſion. afin que nous ne ſoyōs iamais ſeuls, ny du tout delaiſſez. mais que cet vtile aduerſaire, nous ioignāt,&preſſāt, crie ſās ceſſe,& demāde à toute heure la iuſte vengeance,& reparation de nos delicts. Encore que le putier, ou l'adultere veuille oublier toutes ſes desbauches paſſées, ſi ne ſçauroit il iamais eſtre retiré dans vne ſi deſerte ſolitude, que cet aſpre & vif accuſateur,qui le ſuit & le treuue par tout,ne l'inquiete d'vne infinité de ſoubçōs.les ombres luy font peur,& le font trembler; les complices de ſes debordemens ſe repreſentent à ſon imagination,& s'y fourrent par force, il redoute ceux qui ſçauēt ſa vie, & ceux auſſy qui ne la ſçauent pas.ſon ame eſt ſans ceſſe agitée des flots de diuerſes & contraires pensées,qui vont,& viennent ; elle eſt dans vne tempeſte perpetuelle. Outre tout cela, quand il eſt au ſoir bien las d'auoir tout le iour reſué; vn ſommeil doux & paiſible ne vient pas pour faire dormir ſes ennuys, & donner trefue à ſes meſcontentements, au contraire ſes ſonges eſpouuentables pleins de terreur & de deſeſpoir, luy repreſentent les ſupplices, que ſes iniquitez ont merité;

 s'il

s'il mange, la viande ne luy ſemble pas de bon gouſt; tout luy eſt amer, & de mauuais digeſtion, s'il eſt en compagnie, ſes amys ne le deliurent pas des importunitez de ſes pensées, ſon angoiſſe ne ſe diminue point, & ne ſe laiſſe pas charmer aux douces paroles, qui ſe diſent pour le reſiouyr, mais cõme s'il portoit vn bourreau, qui le foüettaſt, & le tient en vne continuelle torture; il marche auec vne peur extreme, ayant commis ſon crime; quoy que perſonne n'en ſçache rien, il endure toutes ſes peines intolerables, eſtant tout ſeul le criminel, le iuge, & l'accuſateur, & meſme le bourreau en cette ſecrete execution.

Iob 15. *Vn ſon de terreur eſt touſiours dans ſes aureilles, & pendant que tout le monde eſt en pleine paix, luy ſeul ſoubçonne touſiours, qu'il y a quelques embuſches ou parties dreſſées pour l'attraper.*

Chryſ. conc. 1. de Lazaro in cap. 16. Luc. Deployez moy tout au long & au large la conſcience du meſchant, & vous voirez là dedans vn eſtrange tumulte, & diſſention de pechez. vous y remarquerez vne frayeur cõtinuelle, vne tempeſte de trouble; il vous ſemblera que l'eſprit & le iugement de ce malheureux ſoit monté au throne royal de ſa conſcience, & ſoit là ſeant comme quelque iuge ſouuerain, qui iuge ſans apel & sãs pitié, & ſe ſert des triſtes & deſeſperées pensées du coulpable, cõme de bourreaux, pour faire executer ſes arreſts, pleins de rigueur,

rigueur,mais aussy de iustice. Ce desolé & delaissé est bandé & estendu sur le cheualet, tout delié, & rompu par cette torture, pendant que sa conscience, comme ongles ou crochets de fer, luy racle & deschire les costez . cependant il crie, & se lamente pour les forfaicts qu'il a commis; mais personne ne l'entend, ny ne l'escoute, sinon Dieu seul, qui voit ses peines, & cognoit ses ressentiments . Car quoy que celluy qui commet vn adultere, soit riche, & qui n'ayt point d'accusateur qui l'apelle en iustice; il ne laisse pas pourtant de s'accuser, & se condanner deans soy mesme. La volupté est temporelle , mais la douleur qui suit est perpetuelle, la peur, les tremblements, les soubçons & l'angoisse le treuuent par tout ; le pecheur craint en tout lieu, les coings de sa chambre ne luy sont pas asseurez, vne ombre, la sienne propre le faict tressaillir, ses valets luy sont suspects , il ne se fie pas à ceux qui sçauent son faict , il se deffie de ceux qui n'en sçauent rien, il croit à tout coup voir celle qu'il a corrumpue , repentante, & le poignard au poing luy redemandant son honneur, & luy ostant la vie, il attend de moment à autre d'estre choqué du mary , qu'il a si vilainement affronté , il marche, & se traine, portant par tout vn accusateur bien amer , sa conscience ; estant condanné par son iugement propre,

ſans auoir ny grace, ny delay, ny meſme vn peu de relaſche pour reſpirer, & reprendre halaine. Car en ſon lict, à ſa table, en la rue, au logis, de iour, de nuict, & ſouuent dãs les ſonges qui l'inquietẽt, il voit ſes ſimulacres & fantoſmes, que ſon iniquité luy repreſente; il vit la vraye vie d'vn Cain, gemiſſant, & tremblant ſur la terre, pendant que perſonne ne voit, ny ne plaint ſa miſere; il porte vn feu dans l'interieur, qui le bruſle lentement & ſans trefue. Ceux qui rauiſſent le bien d'autruy, & ſuccent cruellement la ſubſtance du prochain, trompant, & mentant, afin de gaigner & s'enrichir; les yurongnes, & tous autres qui viuent en pechez, ſouffrent le meſme ſupplice. Car ce iugement que la conſcience donne, eſt ſi droit, & ſi fort, que la corruptele des preſẽs ne ſçauroit le courber ou faire plier tant ſoit peu.

Chryſ. conc. 4. de Lazar. Les Iuges externes ſont quelquefois corrumpus par preſens; sõt adoucis par ſubmiſſions, & flatteries; vne crainte les faict diſſimuler; en fin il y a beaucoup d'autres machines, qui renuerſent leurs iugements, ou les empeſchent d'eſtre mis en execution; tant d'exceptions, d'appels, & de reuiſions, que merueille. Mais le tribunal de la cõſcience, ne cede à perſonne, la iuſtice eſt la droitte, & puiſſante, quoy que vous preſentiez de l'argent, que vous vſiez de menaces, ou de quelque autre pratique que ce ſoit, ce iuge inexorable

rable ne feindra pas de porter vne iuste sentence cōtre les pensées des pecheurs, & cette condannation est si asseurée, qu'a ... d'autre accusateur, & de iuge, celuy qui a commis le pèché, s'accuse, se iuge, & se punit soy mesme.

Ce iuge incorruptible, cette conscience, sans aureilles, & sans yeux, pour veoir les presēts, & escouter les plaintes, quoy qu'elle en ayt pour descouurir & recognoistre les crimes du coulpable, quand elle s'esleue & se bande contre l'homme, cet vn huissier importun, vn greffier scrupuleux, vn president rigoureux, elle crie à haute voix, enregistre les coulpes, les publie, les reproche, & comme ligne à ligne, elle met deuant les yeux du pecheur la multitude de ses iniquitez. *Chrys. hom. 17 in Gen.*

Percez dōc, & cloüez ma chair auec vostre crainte, o Seigneur, que mon cœur s'esiouisse en telle sorte, qu'il craigne & redoute tousiours vostre nom. A la mienne volōté que mon ame pecheresse vous craignit continuellement aussy fort, que faisoit ce S. personnage, qui l'aduoüoit en ses paroles. *I'ay tousiours craint Dieu, comme ie craindois vne grande rauine d'eaux, & des flots escumeux, qui seroyent prests pour m'engloutir.* *Aug. medit. cap. 34.*



Auerte oculos meos ne videant vanitatem. Psal. 118.

V.

Destourne mes yeux, afin qu'ils ne voyent point vanité. *Psal.* 118.

DEux feux esgaux, deux estoiles iumelles,
Veillent sans cesse au sommiet de mon chef;
Et pour preuoir l'accez de tout meschef,
Doibuent tousiours tenir leurs sentinelles.
Ie ne sçaurois les mettre entre les fermes,
Ny plus aussy parmy les feux errans.
Mais à bon droit estans en ces deux rangs;
Ils ont deux noms tirez de ces deux termes.
Souuent tous deux negligent tout regime,
Errant bien loing de l'office prefix.
Et chacun d'eux a des preceptes fix,
Pour demeurer en son lieu legitime.
Fermes tous deux dans leur demeures stables,
Tous deux errans d'vn mouuement leger.
Qu'est-ce qu'Oedipe aura droict de iuger?
Si l'on luy feint des estoiles semblables,
Vous, o mes yeux, vous o doubles lumieres,
Qui m'aßistez auecques vos esclairs,
Vous seulement estes ces astres clairs,
Dont les deux feux luizent soubs mes paupieres.
Vous qui deuez tenir estroitte garde,
Et bien veiller sur cette haute tour,
Comme la flame en l'absence du iour
Veille en vn phare, où le nocher regarde.
Ou comme vn guet, qui depuis sa lanterne

Tournant

Tournant ses yeux, voit de pres & de loing.
Il cognoit tout, & n'a point d'autre soing
Que d'aduiser, comment tout se gouuerne.
Vous toutesfois differens des chandelles
Qui se font voir aux timides nochers,
Ne m'esclairez par des flambeaux si chers,
Et ne m'aidez par des feux si fidelles.
Le feu monstré gouuerne le pilote,
Qui se conduit au flambeau qu'il a veu,
Tant que la cire alimente le feu,
Ou que la main qui l'auoit mis, ne l'oste.
Vous, comme vn char que la vistesse emporte,
Selon le train des cheuaux indomptez,
Comme vn cheual dont les freins detestez
Se sont rompus dans sa bouche trop forte.
Vous vous portez d'vne legere course,
Comme il vous plaist, en d'estranges destroits;
Et ne voulez qu'vne maistreße voix
Puisse regir vostre trace rebourse.
Que le lieu soit public, ou solitaire,
Ouuert, couuert, permis ou deffendu:
L'œil curieux se tient tousiours tendu,
Et pense encor qu'il a droit d'ainsy faire.
Soit que monstrant vn desir qui l'enchante,
Il rende mol son oblique regard:
Vn œil amant ne veut pas prendre esgard
Au reglement, qu'aucune loy luy chante.
O mauuais œil! escueil par trop infame!
Qu'auec raison ie puis ainsy nommer,
Contre lequel dans vne infame mer
Choque souuent, & se brize mainte ame,

Allant

Allant pour voir les filles estrangeres
Dina part vierge, & sa temerité
Fut le subiect d'vne calamité,
Qui de vierge la mit entre les meres.
Le grand Dauid regarde Bersabee,
Lauant son corps dans l'humide cristal;
O traistres yeux! par ce regard fatal
Dauid se perd, son ame est desrobée.
Iudith se peint, s'embellit, & s'apreste,
Afin de plaire au chef Assyrien;
Mais l'ayant pris par vn si doux lien,
Elle l'endort, & luy tranche la teste.
Pour vne fois que ces deux vieillards virent
Suzanne au baing, ils en furent épris.
Leur mal s'accreut, leurs mal sages esprits
Creurent leurs yeux, & leurs yeux les perdirent.
Le traistre feu, qui s'alume & se hausse
Sur le sommet des perfides rochers,
N'a point porté tant de pauures nochers
Dessus les bancs, par sa lumiere fausse,
Moins de vaisseaux font vn triste naufrage,
Contre les rocs acrocerauniens,
Quand tous les vents defaits de leurs liens,
Les vont battant auec toute leur rage.
Le glout Carybde, où l'onde boüillonnante
Auale tout dans ses boyaux salez,
N'engloutit point tant de sapins voilez,
Qu'on pert d'espris dedans vostre tourmente.
Qui maintenant void l'accord fauorable,
Qu'auoit fait Iob, pour contenir ses yeux:
Et ne dit point qu'il n'eut sçeu faire mieux;

Ny que ce coup est vn coup honorable?
O mauuais yeux! o combien furent braues
Ces seuls exploits que Democrite fit!
Lors que ses mains vindrent auec profit
Vous arracher hors de vos propres caues.
Qu'elle fait bien cette noble Lucie,
Dont le renom vit au monde chrestien;
Lors que sa main d'vn asseuré maintien
Tire ses yeux, sans qu'elle s'en soucie.
O mauuais œil, escueil par trop infame,
Escueil barbare, & trop cruel escueil,
Escueil fatal, plustot fatal cercueil,
Où fait debris, & gist mainte grande ame.
Qu'estans commis en vne grande charge
O traistres yeux, vous faites de defaux!
Puis que souuent pour faire mille maux;
Vous nous guidez, & nous mettez au large.
Sera-ce donc pour faire en cette sorte,
Que tout le chef gist soubs vostre soucy?
Sera-ce donc pour vous conduire ainsy,
Que vous tenez vne place si forte?
L'homme formé pour vne fin plus haute
Ne deuroit point s'arrester icy bas.
Faict pour le ciel, il ne s'en souuient pas,
Et bien souuent c'est vostre seule faute.
Pourquoy plustot ne guindez vous ses voiles,
Pour luy monstrer des obiects precieux?
L'entretenant du bel aspect des cieux,
Du grand soleil, & du cours des estoiles.
Sans regarder cette lande infeconde,
Où les mortels n'ont point de vray plaizir.

Vous

Vous feriez mieux, employant le loizir
A contempler vn autre plus beau monde.
Goustant ainsy des plaisirs sans malices:
L'esprit humain viuroit innocemment.
Sans que l'acces d'vn mescontentement
Troubla iamais ses honnestes delices.
Mais yeux nyais, vne plus sotte enuie
Vous tient aux lieux, où vous estes nourris.
Le ciel vous put, & les marets pourris
D'vn monde vil arrestent vostre vie.
Que puis-ie faire, & que puis-ie plus dire?
Si vous courez en cheuaux debridez
Si desdaignez de vous voir mieux guidez,
Il vous deplaist d'estre soubs quelque empire.
Donc, o Seigneur fermez en les fenestres,
Ou leur ostez tout obiect dangereux.
Qui de son gré ne veut pas estre heureux:
Il a besoing qu'on le contraigne à l'estre.

Destourne mes yeux, afin qu'ils ne voyent point vanité. Psal.118.

MAlheur aux yeux aueugles, qui ne vous voyent pas, soleil esclairant le ciel & la terre; malheur aux yeux esbloüys, qui ne vous peuuent voir; malheur aux yeux esgarez, qui se destournent, pour ne voir pas la verité; malheur à ceux qui ne se détournent pas, pour ne point voir la vanité. *Aug. soliloq. cap. 4.*

Pendant que nous sommes en ce monde, pouuōs nous auoir des yeux, & ne voir pas la *Aug. in Ps. 118*

la vanité? *car toute creature eſt ſubiecte à la vanité*, ou peut-eſtre ce Sage prie il, que ſa vie ne ſoit point deſſous le Soleil, où toutes choſes ſont vanité?

Ambr. in Pſal. 118. Octon. 5. Celuy qui eſt en la voye de Dieu, ne regarde pas les vanités du ſiecle: la vraye, droite, & parfaite voye, c'eſt IESVS CHRIST. celuy donc qui demeure en IESVS CHRIST, cõment ſçauroit-il regarder & courir apres les vanitez, puis que IESVS CHRIST a crucifié en ſa chair toutes les vanitez de ce monde? deſtournons donc nos yeux des vanitez; de peur que le cœur ne conuoite, ce que l'œil aura veu. Vous voyez des baſteleurs & ioüeurs de farce, c'eſt vne vanité; vous regardez quelques luiteurs & champions, c'eſt vanité. Voilà des cheuaux qui courent, & arreſtẽt voſtre veüe, c'eſt vanité. IESVS CHRIST eſt deuant nous, & le prix qu'il a propoſé, pour eſtre rẽporté au bout de la courſe; addreſſez là voſtre veüe, la deſtournãt de tous autres ſpectacles, & des vaines grandeurs du ſiecle; n'vſez pas là voz yeux, mais cõſeruez les, pour eſtre employez à de meilleurs obiects, ce monde, & principalement la terre, ne ſont bons pour eſtre continuellement conſiderez, ſinon par ceux qui ont la veüe baſſe, ou par des louſches qui voyẽt tout de trauers; mais vous, qui n'auez pas ces deffaux, tournez voz yeux vers le ciel; de nuict contemplez les ioyaux de tant d'eſtoiles, le miroir

miroir de la lune, de si bonne grace; & de iour le soleil. Regardez la mer, quoy que la terre soit basse, iettez y quelque œillade, afin que chacune creature faite par vne œuure diuine, vous repaisse d'vn particulier contentement, les bestes mesmes ne vous sembleront pas difformes. quelle grace ne treuuerez vous pas aux hommes? quelle beauté manquera aux oyseaux? regardez tout cela, & vous ne voirez point d'iniquitez, ne voyez que de tels obiects, & la mort n'étrera pas par les fenestres de voz yeux. Si vous auez veu quelque femme, pour la cõuoiter: la mort est entrée par vos fenestres. Si vous auez veu le chãp, & l'heritage d'vn pupille, ou la maison de la vefue, & que vous l'ayez desirée, vos fenestres se sont ouuertes à la mort. Si vous auez ietté l'œil sur les ioyaux, l'or, l'argent, ou autres richesses de vostre prochain, auec desir de les auoir, ou par fraude, ou par force; la mort est entrée chez vous. Quãd dõc vous voirez la beauté d'vne femme, la verdure du pré de vostre voisin, l'esclat de ses pierreries, fermez bien viste les fenestres de vos yeux, de peur que la mort ne treuue passage par là, & se vienne loger dans vostre ame. Les soings & soucys de cette vie, ne sont que vanitez: c'est courir à trauers la vanité, que se flatter & s'esioüir pour les heureux succes de ce siecle; ils viennent à la foule, & passent cóme vn ombre.

Destournez donc vos yeux, de peur qu'ils ne voyent la vanité. Mais il ne suffit pas, que vous les destourniez vous mesme, telle fois le voudriez vous bien sans le pouuoir faire; si le diable vous met au deuãt des spectacles de vanités, s'il vous presente des amorces de voluptez; demandez à Dieu, qu'il destourne luy mesme vos yeux, & vous empesche du mal.

Aug l. 10. confess. cap. 34. Les yeux se delectẽt, & treuuent vn grand contentement en la beauté & varieté de diuerses formes; les couleurs nettes & viues les recreent, & leur plaisent. Que toutesfois ces obiects là n'arrestent point mõ ame; que Dieu seul l'arreste & la retienne. c'est luy sans doubte qui a fait toutes ces choses bõnes, & loüables; mais luy seul est mon vnicque bien, non pas ces choses qu'il a faites. Ie resiste aux seductions de mes yeux, de peur que mes pieds ne soyent entrapez. estãt auec iceux entré dedans vostre voye, ie vous regarde auec des yeux inuisibles, afin que vous desengagiez mes pieds des lacets, qui leur sont tendus. quelquefois vous les desengagez; car aussy se prennent ils quelquefois. Combiẽ les hommes ont il adiouté de choses aux allechemens des yeux, tant d'artifices, & de mestiers, innombrables & superflus. tãt de façons d'habits & de chaussures, tant de vases, de coupes, de vasselles, de statues, de peintures, de parfuns, de plastres, &

tant

tant d'exces, non ſeulement au nõbre, mais encore en l'vſage de ces ſuperfluitez, dont on ſe ſert ſans neceſſité, ny moderation, peruertiſſant, & changeant la fin, & la naturelle ſignification de toutes ces choſes. voilà l'idolatrie d'auiourdhuy, les hommes courrent au dehors, & ſortẽt d'eux meſmes, pour ſuiure leurs ouurages, & laiſſent leur interieur deſert, & celuy meſme qui fut leur ouurier. Ils veulent eternizer ce qu'ils ont fait, pour exterminer celuy qui les a faits. mais moy, o Seigneur, mon Dieu, mon honneur, & ma gloire, ie vous chante vn hymne, & vous recognois en ce lieu meſme; ie ſacrifie des loüanges à mon Sanctificateur; par ce que toutes les beautés & raretez du monde, infuſes dans les ames, & grauées par des maiſtreſſes mains, viennent de cette beauté ſupreme, plus belle & plus eſleuée que toutes les ames. ce ſont des petites parcelles de voſtre excellente beauté, apres laquelle mon ame ſouſpire ſans ceſſe de iour & de nuict. Or pendant meſme que ie die ces paroles, mes pieds ne laiſſent pas de ſe prendre, & ſe noüer dans les lacets de ces beautez creées; mais vous les en retirez incontinent, c'eſt vous meſme qui les retirez, par ce que voſtre miſericorde eſt deuãt mes yeux; car ie ſuis pris miſerablemẽt, & vous me deliurez miſericordieuſement, quelque fois ſans que ie le
 ſente,

ſente, parce que ie venois ſeulement de tomber inſenſiblement ; autre fois auec douleur, parce que i'eſtois demeuré plus temps dans le piege.

Baſil. hom. 11 in Hexameron. Vous auez eſté fait pour cōtépler Dieu, nō pour trainer voſtre vie par terre, ny pour vous ſouler de voluptez à la façon des beſtes ; la reigle de voſtre vie, ce doibt eſtre l'inſtitution & l'imitation d'vne vie celeſte; & pour cette grace qui vous eſt faicte d'vne condition ſi honorable, le Sage Eccleſiaſtes dit à propos, *le ſage porte ſes yeux en ſa teſte.* Qui ſont ceux qui les portent en autre part? perſonne ſelon la lettre. mais en bon ſens porter icy les yeux en la teſte, c'eſt les auoir en lieu cōmode, pour cōtépler les merueilles qui ſont en hault; car celuy qui n'a pas ſes affectiōs, & ſes entretiēs au ciel, mais regarde ſeulement la terre, il s'oſte les yeux de la teſte, & les attache en bas la terre, à la boüe.

Bern. ſer. 25. in Cāt. C'eſt vne partie fort ineſgale, mal faicte, & du tout iniuſte, qu'vn vaiſſeau de fange, vn corps faict de terre, vne maſſe d argille ayt des yeux eſleuez en haut, pour voir le ciel à plaiſir, & contenter ſes regards par la lumiere de tant de corps celeſtes, & qu'en meſme temps l'ame, creature celeſte & ſpirituelle ayt la veüe raualée & fichée contre terre; qu'elle qui deuoit eſtre nourrie dans l'or, & la pourpre, demeure dās l'ordure & la pourriture comme vne truye, qui ſe veautre

tre dans toutes ſaletez, les embraſſe, & s'en repaiſt. Rougis de honte, o mon ame, d'auoir changé ta ſemblance diuine en celle d'vne ſale & vilaine beſte; rougis encor de te veoir couchée dans la fange, toy qui viés du ciel, & n'es pas d'vne race moins noble que celle des anges.

Celuy qui a fait toutes choſes, eſt meilleur que toutes les choſes faites, quelque beauté, force, & grãdeur, qui paroiſſe en ſes creatures, il eſt plus beau, plus fort, & plus grãd infinemẽt. quelque choſe que vous deſiriez vous l'aurez, & poſſederez en luy. aprenez à aymer le createur en la creature, l'ouurier en ſon ouurage, ne ſoyez pas arreſté, par ce qu'il a fait, pour le perdre ainſy, luy qui vous a fait. *Bienheureux eſt donc l'homme, duquel le nom du Seigneur eſt l'eſperance, & qui n'a point regardé apres les vanitez & folies menſongeres.* Celuy qui frapé viuement par cette parole, aura deſiré d'eſtre corrigé, apres auoir cõmencé de marcher droict dãs la voye eſtroite, nous dira peut-eſtre; ie ne pourray pas continuer en ce chemin, ſi ie ne regarde quelque choſe; que faiſons nous dõc mes freres? croyez vous que l'on vous doiue enuoyer ſans ſpectacle? perdez cette crainte, nous vous donnerons regards pour regards, vous ne ferez ſeulement que changer d'obiects. Et que monſtrerons nous à l'homme Chreſtien? O Seigneur, vous auez fait vous meſme vn *Aug. in Pſal. 39.*

grand nombre de vos merueilles. L'homme consideroit les miracles des hommes ; il contemple maintenant vos merueilles. Le Seigneur a faict beaucoup de ses merueilles, que l'homme les regarde. Vous loüez vn cocher, qui regit quatre cheuaux, pendant qu'ils galopent, & tournent à toute main, sans offenser ny renuerser leur homme. Dieu n'a il point fait d'autres miracles? que l'homme regisse sa luxure, sa paresse, son iniustice, sa sotize; qu'il regisse tout cela, qu'il dompte ces cheuaux effrenez, qu'il les rende subiects, & obeissants aux renes. Regardez maintenant quelque bouffon, quelque danseur, qui tient vostre esprit en suspens, quand il se pend à la corde, sur laquelle il a apris de marcher auec vn trauail continuel, & dangereux ; & puis apres cela considerez ce grand maistre du ciel, qui vous presente aussy des spectacles de son art. ce premier que vous auez veu, s'est exercé toute sa vie sur sa corde : & l'autre n'a il pas fait marcher sur les eaux ceux qui ne l'auoyent iamais appris ? destournez vn peu vos yeux du plaisir que le bouffon nous donne, & voyez nostre Sainct Pierre fait en vn moment non danseur de corde, mais coureur de mer. Marchez aussy sur des eaux, non sur les materielles, où Sainct Pierre a marché, signifiant quelque chose; mais sur d'autres eaux, parce que

ce que ce ſiecle eſt vne mer : marchez donc ſur les vnes, & foulez les autres ; vous voulez eſtre ſpectateur , ſoyes vous meſme le ſpectacle digne d'admiration & d'applaudiſſement: ce ſont là les miracles de Dieu, & les penſées de Dieu, auſquelles rien n'eſt eſgal ny cõparable; ſpectacles dignes de faire perdre toutes autres curioſitez à leurs ſpectateurs , pour s'occuper en celles cy meilleures, plus vtiles, & plus capables de donner vn veritable contentement à ceux , qui s'y ſeront arreſtés.

Sur tout il faut bien prendre garde à nos yeux, eſtant moins dangereux de gliſſer & faillir du pied que de l'œil . *Si voſtre œil vous ſcandalize, arrachez le , & le retranchez de vous meſme* ; regarder auec laſciueté, flattant & mignardant ſes œillades, & comme en conniueant , ce n'eſt rien autre choſe que paillarder par les yeux; d'autant que la premiere cupidité paroiſſant en eux, fait comme l'auant-ieu de la partie, & commence l'eſcarmouche de ce combat. Les yeux ſe perdent, & ſe corrompent, auant aucune autre partie du corps. *Clem. lib. 3. in pedag. cap. 11.*

C'eſt donc bien veritablement que Dauid, ayant luy meſme eſpreuué les dangers de ſes regards , apelle celuy bienheureux de qui l'eſperance n'eſt qu'au nom du Seigneur ; *car celuy là ne regarde point apres les vanitez ny ſotizes menſongeres*, d'où ſe *Ambr. de fuga ſæculi. cap. 1.*

retournant incontinent ſur ſoy meſme, il dit: *deſtournez mes yeux, o Seigneur, afin qu'ils ne voyent point la vanité*; le manaige & la courſe des cheuaux eſt vne vanité, parce que tout cela eſt menſonger pour noſtre ſalut, & ny ſert du tout rien; les theatres & comedies, les dances & maſcarades, & toutes ſortes des ieux ſont vanité. *Toutes choſes en ce ſiecle, ſont vanité*, dit l'Eccleſiaſtes.

D. Ber. de modo bene viuendi. ſer. 23.

Que le nombre eſt grand de ceux que ie ſçay qui ont eſté deçeus, & ſont tõbez dans les lacets du diable par leurs regards! Dina la fille de Iacob, eſtoit ſortie pour veoir les femmes du pays, elle fut aimée & rauie de Sichem, qui corrompit vilainemẽt ſa pudicité; ainſy la miſerable fille, qui par les yeux de la chair vit ce qu'elle ne deuoit point voir, perdit l'honneſteté & la virginité. Dauid eſtant vn iour dans vne galerie de ſon palais, vit vne femme, & l'ayma, pour l'amour d'icelle il commit vn adultere, & vn homicide; ainſy trompé par ſes yeux, il ſe rendit coulpable & criminel contre la loy de Dieu. Sampſon, le plus fort & robuſte de ſon ſiecle, deſcendit en la contrée des Philiſtins, il vit là vne femme, il l'ayma, & s'endormit en ſon giron. Trop heureux s'il euſt eu autant de prudence, pour ſe garder de cette femme, qu'il auoit eu de force pour eſtrangler le lion!

Paulin. ep. 4. ad Seuer.

Elle luy raza les cheueux de la teſte, & le

liura entre les mains de ses ennemys, qui luy arracherent incontinent les yeux. Ie vous admoneste donc & vous exhorte, *de faire vn traitté auec vos yeux*, de peur que vous ne voyez inconsiderement ce que vous ne deuez pas veoir.

Bernar. de modo bene viuendi, serm. 23

Entre tant de dangers, qui nous enuironnent, le regard des femmes est le plus violent, & celluy que nous deuons d'auantage fuyr, comme il semble, elles peuuent nous faire pecher, non seulement si l'on les touche, mais encore si l'on les regarde. Ceux qui veulent marcher droit, & viure sincerement, ne sçauroient trop éuiter leur rencontre. *Que vos yeux voyent & regardent droit deuant vous, pour ne voir que des choses bonnes & droittes.* Car quoy qu'il puisse arriuer, que celluy qui a veu quelques mauuais obiets, le combatte, & s'en defende courageusement: si doit il auoir vne iuste peur de tomber, pouuant bien estre que celluy, qui a veu, glisse, & ne pouuant pas estre que celluy, qui n'a rien veu, conuoite quelque chose, qu'il ne cognoit pas.

Clem. l. 2. pedag. c. 11.



Fiat cor meum immaculatum in iustificationibus tuis, vt non confundar! Psal. 118.

VI.

Mon cœur soit faict sans macule en tes iustifications, afin que ie ne sois point confus. *Psal.* 118.

SI ie pensois, o cher espoux,
Que pour acquerir vostre grace,
Il fallut vne belle face:
Ie me ferois belle pour vous.
Et n'aurois plus d'autre pensée,
Que de me voir bien agencée
I'aurois premierement soucy
D'auoir le teint frais comme vn ange;
Puis ie chercherois la loüange
De le tenir bien esclaircy;
Sans qu'vne tache fit dommage
A cette precieuse image.
Pour entretenir ma beauté,
Ie n'inuenterois que trop d'armes,
Et prendrois tous les iours des charmes
De quelque vnguent bien apresté.
Ie tiendrois des eaux colorées,
Dedans des fioles dorées.
Mesme i'aurois ces plastres faux,
Qui sont maintenant en vzage,
Quand on veut parer vn vizage,
En qui l'aage fait des defaux.
L'on treuueroit dans mes cassettes
Des petits liures de receptes.

I'aurois

I'aurois du vermillon broyé
Dans des coupes de porcelaine,
En vzant sept fois la sepmaine,
Quand mon teint seroit nettoyé.
Et la neige d'vne montagne
Cederoit à mon blanc d'Espagne.
I'aurois tous mes petits aprets
D'alun, de nitre, & d'orcanette,
Et quelque pommade bien faite,
Que ie porterois tout expres;
Pour me tenir la face fraiche,
Lors que l'air, ou le vent la seche.
On verroit en mon cabinet
D'autres appareils ridicules,
Qui peuuent leuer les macules,
Et tenir vn visage net.
On ne sentiroit en ma chambre
Fors que la ciuette & que l'ambre.
En fin de ce qu'ont inuenté
Tant de filles trop amuzées,
A se parer en espouzées,
I'en conseruerois ma beauté;
Paroissant tousiours aussy nette,
Qu'vne lumiere de planette.
Le miroir seuere censeur
Verroit à toute heure ma face,
Et me diroit en quelle place
Resteroit vn peu de noirceur;
Afin de chasser ce meslange,
Me lauant auecque l'eau d'ange.
Quand en mes sourcils arrangez.

Quel-

Quelques poils quitteroient leur ordre;
Si l'on ne pouuoit les retordre,
Ils seroient aussy-tot iugez;
Et pour les punir de leur vice,
La pincette en feroit iustice.
Si quelque trop forte couleur
Venoit m'incommoder la veüe;
Ie serois aussy-tot esmeüe,
Autant que d'vn fort grand malheur.
Ah! dirois ie quelle aduenture!
Cette couleur me fait iniure.
Ie tiendrois pour vilain affront,
D'auoir seulement vne tigne.
Et s'il paroissoit quelque ligne,
Qui me fit vn plis sur le front:
Me voyant tant soit peu ridée,
I'aurois peur d'estre regardée.
Ie n'aurois point d'autre plaisir,
Que d'estre bien nette & bien blanche,
Si ie voyois vostre ame franche,
Se captiuer de ce desir.
Et si vous estiez idolastre
De quelque Deesse d'albastre.
La marque d'vn petit bouton,
Ou quelques taches moins obscures,
Me feroient craindre vos censures,
Plus fort que celles d'vn Caton.
Et ie me tiendrois fort greuée,
De quelque verrue esleuée.
Ie dirois, parlant des appas,
Que i'aurois pour paroistre belle;

Cecy doibt plaire à mon fidelle,
Et cela ne luy plaira pas.
Voilà ce qui le peut attraire,
Et voicy qui sert au contraire.

Craignant de vous mescontenter,
Comme si la nature chiche
Ne m'auoit pas faite assez riche
Des dons, qu'elle peut presenter:
Ie chercherois par industrie
Vne meilleure symmetrie.

Mes cheueux cherement nourris,
Refrizez en petits partages,
Monteroient à diuers estages
Tout couuers de pouldre d'Iris;
Les brillants à guize d'estoiles
Luiroient à trauers de mes voiles.

Les diamants les mieux taillez
Seroient en mes pendans d'oreilles.
I'aurois des perles nompareilles,
Et des carquants bien esmaillez;
Dequoy ma gorge enamourée
Seroit inceßamment parée.

Ayant tout ce superbe attour,
Sans vanité ie pourrois croire,
Que seule i'osterois la gloire
A tous les astres de la cour;
Et que sans estre ailleurs vendue,
La pomme d'or me seroit due.

Mais tous ces apprets curieux
Ne sont pas cause de vos flames.
Cela ne donne dans les ames

Que

Que de ces ieunes furieux;
Qui supportent mille detresses,
Pour les attours de leurs maistreßes.
Si vous leuiez ces appareils,
Ils auroient peine de vous dire,
Quelle merueille les attire
A de si tenebreux soleils.
Et leurs dames, ainsy reduites,
Seroient plus qu'à demy destruites.
Deßous le fard de leurs apprets
Elles paßent pour de l'albastre;
Mais vous y treuuerez du plastre,
Si vous aprochez de plus prez.
Tout ce qui leur reste d'aymable
N'est pas chose fort estimable.
Vilgeforte sans se parer,
Estoit aussy blanche qu'vn cygne;
Le merite d'vn teint si digne
La faizoit par tout adorer.
Les flots de cette neige tendre
Reduizoient mille cœurs en cendre.
Afin d'esteindre tous leurs feux,
Et les maux qu'elle s'imagine:
Elle veut paroistre Androgine;
Et demande par mille vœux,
Qu'vne barbe longue & chenue
Puiße couurir sa ioüe nue.
Lucie auoit les yeux si beaux,
Que toutes les autres lumieres
Perdoient leurs loüanges premieres,
A la lueur de ses flambeaux.

Et parmy les beautez mortelles,
Lucie estoit l'astre des belles.
Craignant que ces soleils humains
Ne causassent quelques desastres,
Fermez vous, dit-elle, mes astres;
Puis les arracha de ses mains,
Afin de tenir innocentes
Ces deux lumieres si puissantes.
Plusieurs courages tous naurez
Des rares beautez d'Euphemie,
Suiuoyent cette chere ennemye,
Sans desir d'estre deliurez.
Mais parmy tant de fleurs diuines
Ils ne cueilloient que des espines.
Elle pleurant de desplaisir
De se voir ainsy poursuiuie,
Print vne genereuse enuie
De faire mourir leur desir.
En tranchant les douceurs encloses,
Dedans ses deux leures de roses.
Andragesine eut le bonheur
D'estre vne beauté sans seconde.
Toutes les libertez du monde
Luy venoient rendre cet honneur.
Mais ces loüanges veritables
Luy paroissoient insupportables.
Toutefois ne pouuant nier
Cette opinion bien conçue,
Elle voulut se voir bossue;
Ainsy par force de prier,
Elle obtint d'estre transformée

En vne petite pigmee.
Mais ie ne cognois que trop bien,
Que les parures estrangeres
Ne sont que des fleches legeres,
Qui vous touchent autant que rien.
Vostre ame n'est point abuzée,
Par vne perruque frizée.
Auoir le cœur bien espuré,
Clair, & nettoyé de tout crime,
C'est l'apas le plus legitime,
Dont vostre amour soit attiré,
Quoy que les ioües soient mal peintes:
Ce cœur vous donne assez d'atteintes.
Arriue donc que desormais
Ie vous presente vn cœur sans tache.
Que le moindre traict, qui vous fasche,
En soit arraché pour iamais.
Et que de poinct en poinct ie garde
Vos sainctes loix, que ie regarde.
En cet estat, o cher espoux,
Ie m'estimeray bien-heureuse;
Autant aymable qu'amoureuse,
I'ozeray venir deuant vous.
Et la vergongne qui m'en chasse,
Ne fera plus rougir ma face.

Mon cœur ſoit fait ſans macule en tes iuſtifications: afin que ie ne ſois point confus.
Pſal. 118.

Bern. ſerm. 25. in Cant. TOut le ſoing & le ſoucy des ſaincts, meſpriſans le fard, & le culte ſuperflu de l'homme exterieur, qui ſe corrompt, & ſe gaſte en fin, quelque diligence que l'on aporte à le conſeruer, s'occupe, & s'employe à bon droit, pour embellir l'interieur, & l'enrichir de plus en plus, puis qu'eſtant fait à l'image & ſemblance de Dieu, il peut ſe reparer, & ſe renouueller de iour à autre, & meſme s'accroiſtre & ſe perfectioner.

Ambr. lib. 1. de vir. Cette beauté interieure eſt veritablement la parfaicte, à laquelle rien ne mãque, ſans defaut & ſans tache, & qui ſeule merite d'entendre cette voix du Seigneur. *Vous eſtes toute belle ma chere voyſine, & bien aymée*; il n'y a rien en vous que l'on puiſſe reprendre, ou ne pas loüer.

Clem. l. 3. pædag. c. 2. Car la meilleure, la premiere, la plus parfaicte beauté; c'eſt la beauté de l'ame, & c'eſt vne choſe ſotte & malſeante, que ceux qui ſont faits à l'image & ſemblance de Dieu (comme dedaignans leur original & premier patron) mendient quelque ornement, & empruntent d'autres graces de dehors, preferant le meſchant artifice des hommes à l'ouurage de Dieu.

Il ne

Il ne faut pas donc embellir la face exterieure de l'homme, mais c'eſt l'ame & l'interieur qui doit eſtre laué & paré des ornements de preudhommie & de vertu. *Ibid.*

Ces miſerables femmes, qui prennent tant de peine à ſe parer, n'entendent pas qu'elles perdent leur beauté propre, pendant qu'elles penſent s'en acquerir vne eſtrangere, & empruntée. Le comique Antiphanes s'en mocque de bonne grace en ſa Malthace. Voicy qu'elle vient, elle paſſe, non; elle s'aproche ſeulement, & ne paſſe pas outre, elle reuient encore : La voicy donc, elle ſe frotte, ſe torche, s'eſſuye, & puis s'aproche, elle a des poudres, & des ſauons pour nettoyer ſa peau, elle ſe peigne, ſe polit, ſe laue, touſſe, crache, frotte ſes dens, & ſes leures, elle ſe contemple, s'agence, s'attife; la voilà huilée, & embaſmée comme vn corps mort, comme vne charongne telle qu'elle eſt, pendant que l'on la pare, que l'on la peint, & la plaſtre, ſi quelque choſe luy manque, tout eſt perdu, c'eſt aſſez pour la faire deſeſperer. auſſy ſont elles bien dignes de perir, non vne fois ſeulement mais plus de trois. ces coquettes, & guenons coiffées, qui ſe ſeruent des excrements de crocodyles, ſont toutes oinctes & ſurfonduées d'eſcume de balaine, enduiſent leurs ſourcils auec de la ſuye, & ſe font vne *Ibid.*

crouſte de ceruze. L'autre comique Alexis ne leur en dit pas beaucoup moins, les reprenant en ce ſens. Quelqu'vne eſt elle trop petite, on fait vne eſtage à ſes ſouliers, elle marche tousjours en comedienne ſur vn theatre de Liege; vne autre eſt elle trop grande, on ne la voira qu'auec vn ſimple eſcarpin, elle entrepenchant la teſte ſur vne eſpaule, cela luy rabat quelque choſe de cette enorme, & demeſurée grandeur. Si quelqu'vne a les cuiſſes & les hanches trop raualées, on attache quelque choſe à la robe, c'eſt le myſtere du verdugadin, & des borrelets. Si ſon ventre eſt mol, & ſon ſein pendant, comme ceux des nourices aux comedies, il faut bander cela, & le retraindre, & rehauſſer; s'il eſt plat en punaize, & ne paroit point, il y a beau remede, on en fait vn d'eſtoupes ou de plume. Mais le chef-d'œuure de toutes ces reformations eſt en l'eſplanade des boſſes; entre tant d'ouuriers il y en aura quelqu'vn qui fera ce faux miracle; mais garde, ſi l'Adonis de la contrefaicte deſcouure le ſecret; car peut-eſtre ne voudra il plus careſſer cette petite merciere, qui porte tousjours ſon paquet à dos.

Boſſues qui vous rembourrez,
Ce caualier n'eſt pas ſi gobe,
Ne croyez pas que vous l'aurez.

Par

Par l'amorce de vostre robe.
Sans croire à tous voz affiquets,
Il sçait du tailleur qui vous fourre,
Que vostre dos a deux paquets:
L'vn est de chair, l'autre est de bourre.

Si les sourcils sont trop blonds, on les teint de suye, ou de quelque autre certaine paste; les noires & halées qui ne pouuant à force de lauer, esclaircir leurs faces bazanées, les couurent, & masquent de blanc d'Espagne; si quelqu'vne est trop pasle ou iaunastre, on employe les poudres & farines, pour cacher les defauts naturels, parmy l'apparence des empruntez. A elle quelque partie du corps bien blanche; elle la descouure, & la monstre sans occasions: si ses dents sont belles, il faudra qu'elle rie pour les faire voir; & quoy qu'elle ne soit pas ioyeuse, elle rit pourtant tout le iour, ayant continuellement quelque deliée planchette de myrthe entre les leures, afin que vueille ou point, elle soit contrainte de les ouurir.

Que la pudeur & la modestie demeurent sur le visage des vierges, & les façent paroistre veritablement vierges; mais que toutes les broüilleries des parfumeurs, orfeures, teinturiers, brodeurs, & autres boutiques soyent bien loing de là. *Clem. l. 3. pædag. c. 11.*

Clem. l. 3. padag. c. 1

La chair n'est qu'vne souillonne, & seruante, comme sainct Paul le tesmoigne; qui sera donc celluy qui la voudra parer, & luy seruir de maquereau? le sainct Esprit asseure par la bouche d'Isaie, que nostre Seigneur mesme s'est treuué tout difforme & defait, *nous l'auons veu, sans auoir peu remarquer en lieu aucune bonne apparence, ny trait de beauté.* Qui s'ozera maintenant preferer à son Seigneur mesme? qui ne considere pas la vaine beauté de la chair, apprehensible par la veüe exterieure; mais la beauté veritable de l'ame & du corps, qui sont les vertus, graces, & perfections de l'ame, & l'immortalité du corps.

Hier. ad Demet. de virg. seruan. cap. 5.

Quand vous estiez dans le siecle, vous aymiez les ouurages & meubles du siecle; tout vostre soing estoit d'esclaircir le teint de vostre face, vous polir, & vous peindre, attifer voz cheueux, & les esleuer à diuers estages. Ie ne vous veux plus rien dire de voz pendants d'oreilles si pretieux, des belles perles orientales que l'on vous auoit peschées au fond de la mer rouge; ie me tais de la verdeur des esmeraudes, des flames qui sortent des escarboucles, des eaux qui nagent dans les saphirs, & dans les hyacinthes qui bruslent, & font afoler de conuoitise la curiosité des femmes.

Hier. 4.

Lauez vostre cœur, & le purifiez de toute malice.

Car

Car quelle ame ſçauriez vous me donner, & la qualifier pure & belle de poinct en poinct? *Gilb. ser. 29. in Cant.*

Il ny a perſonne qui n'ayt quelque tache. *Iob 25.*

Quoy que vous vous ſoyez lauéз de nitre, & que vous ayez diſtilé grãde quãtité d'herbe de Borith, encore eſtes vous ſoüillée & ſalie par voſtre iniquité. *Hier. 2.*

Donnez moy vn cœur qui vous craigne, o Seigneur, vn eſprit qui vous ayme, des oreilles qui vous entẽdent, des yeux qui vous voyent. *Aug. medit. cap. 40.*

Car le cœur de l'homme eſt taché comme d'vn eſgout de mille pẽſées meſſeantes; ne ſaliſsez pas voſtre interieur par des pensées extraordinaires, contraires à la nature. vous lauez voz mains, comme ſi par ce moyẽ vous pouuiez oſter les ordures de voz crimes; & cepẽdant vous ne pouuez lauer voſtre ame ſalie de tant de pensées deſcouuertes. Vous auez apris que voſtre cœur doibt eſtre nettoyé, cela ne ſuffit pas; vous deuez auſſy ſçauoir cõment. Cette fontaine ſe purge par vne legitime iuſtification, c'eſt à ſçauoir, par la confeſſiõ des pechez. purgez donc, & purifiez voſtre eau, de laquelle il eſt dict, *vne eau bien profonde, c'eſt le conſeil dans le cœur de l'homme,* pour en cognoiſtre les iuſtificatiõs: vous auez ouy, quand l'on a dict, *racõptez vos iniquitez, afin que vous ſoyez iuſtifié.* Celluy dõc qui a dict ſes iniquités, eſt iuſtifié; & le iuſtifié n'eſt point confondu, par ce *Ambr. in Pſal. 118. Octon. 11.*

qu'il a preuenu la vergongne & confusion de ses offenses, par la prompte confession d'icelles.

Hugo de S. Victore in Arrha anima.

Tu ne sçais doncpas, o mon ame, combien tu as esté laide par cy deuant, diforme, hideuse, deschirée, dissipée, pleine d'horreur, & de toute enormité. Ayes premierement soing de cultiuer ta beauté; orne ta face, compose ton vestement, nettoye tes tasches, repare ta netteté, corrige tes mœurs, & garde vne bonne discipline, afin qu'ayant changé tout en mieux, tu puisses te rendre digne espouse d'vn digne espoux. N'as tu iamais ouy ce que faisoit le Roy Assuerus? *Il vint vn commandement de la part du Roy, qu'entre les filles de son empire, on fit vn choix de toutes les plus belles vierges, pour estre conduictes à la cité de Suze, & là estre données en garde à d'autres femmes, desquelles elles receuroient de beaux ioyaux & toutes les autres choses necessaires, tant pour la conseruation, que pour l'accroissement de leur beauté; & qu'ainsy elles se treuuassent en tout temps parées de toutes les pieces capables de contenter l'ambition d'vn Roy. Durant six moys elles deuoient s'oindre d'huylle de myrthe; & durant six autres mois, vser de diuerses eaux, poudres, & couleurs plus aduantageuses pour leur teint. Apres tous ces appareils on les deuoit conduire des maisons particulieres en la chambre du Roy, afin que celle qui auroit pleu dauantage à ses yeux, fut aßize dans le throsne royal, & tenue pour Royne.*

Con-

Confiderons maintenant vn peu, ſi toute cette affaire na point quelque raport, & reſſemblance, auec celle dõt nous traictós à preſent. Vn Roy filz d'vn grand Roy eſt venu en ce mõde, pour y eſpouſer quelque femme choiſie, femme vnicque, & digne de nopçes Royales. Les miniſtres de ce Roy ont eſté enuoyez de toutes parts: ce ſont les Apoſtres, qui voyageant, & preſchant par tout le monde, ont eu charge d'aſſembler les ames & les conduire à la ſaincte Egliſe, qui eſt la demeure & la maiſon des femmes royales, c'eſt à dire des ames ſaïnctes. Là dedans elles reçoiuent les Sacrements de IESVS CHRIST, qui comme certains vnguents, & baumes pretieux, luy ſeruẽt d'antidotes, & ſont preparez pour les orner, & parer. Car ton eſpoux t'a logée en la chambre, où les femmes ſe parent, il a donné diuerſes poudres, eaux, parfums, & vermillons, pour t'embellir; il a meſme commandé que tu ſois traitté des propres mets, & meilleures plats de ſa table. il t'a fait liberalemẽt diſtribuer, tout ce que tu peux ſouhaiter pour ta ſanté, & refection, pour reparer ta beauté, t'entretenir, & meſme augmenter en bonne grace. Premierement la fonteine du bapteſme eſt poſée à l'entrée, & le lauoir de regeneration, dans lequel les ordures de tes offenſes paſſees ſe nettoyent. Le Chreſme ſuit, & l'huile en l'onction, deſ-

quels tu te ſens adoucie par le Sainct Eſprit. Apres cela, eſtant embaumée, & arouzée par l'onction de ioye, tu viens à la table, & là reçois l'aliment du corps & du ſang de IESVS CHRIST. repeuë en ton interieur, & raſſaſiée de cette viande celeſte, tu recompenſes la nuiſible abſtinence, des ieuſnes paſſez, & perds cette maigreur hideuſe d'auparauãt. Apres cela tu t'habilles des veſtemens de bonnes œuures, & te pares des fruicts des aulmoſnes, des ieuſnes, & des oraiſons, des ſainctes veilles, & autres œuures de pieté, qui te ſeruent d'atour & de bienſeance. En fin ſuiuent les parfums des vertus, l'odeur deſquelles flairant doucement, chaſſe toute la puanteur de tes ançiennes ordures. Encore te donne-on *le miroir de l'Eſcriture ſaincte, afin que là dedans tu voyes ta face*, & n'y ſouffrez rien de defectueux, ny de ſuperflu; mais que tout y ſoit en ſon point & de bonne grace.

O qu'il y a beaucoup de defaux en moy, qui me font rougir deuãt les yeux de Dieu, & pour leſquels i'ay deſia beaucoup plus de crainte de luy deſplaire, que de confiance de luy plaire, pource qui s'y peut treuuer de loüable. (s'il bien y a quelque choſe à loüer en moy) A la mienne volonté que ie peuſſe pour vn peu de temps me cacher, & me deſrober à ſes yeux, pendant que ie frotterois, & nettoyerois ces taches, pour puis apres

apres me repreſenter à luy toute belle, ſans tache & ſans macule. Car comment ſera-il poſſible que ie luy ſois agreable, & luy plaiſe en cette deformité, puis que ie deplais à moy meſme, & ne me puis ſouffrir? o vielles taches? o taches ſales & vilaines! pourquoy demeurez vous ſi long temps attachées ſur ma face? retirez vous, perdez vous, ne preſumez plus de m'enlaidir, ny d'offencer les yeux de mon bien-aymé.





Veni dilecte mi, egrediamur in agrum, commoremur in villis. Cantic. 7

22.

VII.

Vien mon bien-aymé , sortons hors aux champs, demeurons és villages. *Cant.* 7.

C'Est aßez habité les villes,
Parmy ces discordes ciuiles,
Ma lumiere, il est plus que temps
De faire quelque pourmenade,
Et de voir la neuue parade,
Dont s'est reuestu le printemps.
Il est vray que les villes fortes
Ont des murailles & des portes,
Des bastions & des remparts.
Les tours logent des sentinelles,
Qui font leurs veilles eternelles,
Pour descouurir de toutes parts.
Toutefois les iardins champestres
Sont plus fidelles à leurs maistres,
Leur seiour me semble plus seur.
Et quoy que la ville nous monstre:
Retournant aux champs, ie rencontre
Vne plus naifue douceur.
Voyant les riches edifices,
Ie voy bien beaucoup d'artifice
D'vn architecte fort sçauant:
Des couuertures azurées,
Et des banderoles dorées,
Qui tournent comme il plaist au vent.
Mais reuoyant vn toict de chaume,

Ie prize ce petit royaume
Plus que les superbes palais.
Cette solitude sacrée
Est le logis qui me recree,
Et ceux des Roys me semblent laids.
Et quoy? croyez vous, mon bel ange,
Que luy donner tant de loüanges,
Ce soit exceder en propos?
Les villes, qui sont esloignées
Des solitudes desdaignées,
Le sont autant du vray repos.
Les Poëtes ont vne fable,
Qui me paroit assez affable,
Et propre pour nostre discours.
Ie la diray si bon vous semble,
Nous treuuerons parlant ensemble
Les chemins plus beaux, & plus courts.
Vn rat, faisant seiour dans le palais d'vn Prince,
Eut vne fois desir de courir la prouince.
Le rat des champs le vit, & voulut l'inviter
Dans son pauure cachot, afin de le traitter.
L'autre fut fort content de cet alegre hommage;
Mais se voyant seruy d'vn morceau de frommage,
De febues, & de noix, sans plus grand appareil,
Il forma ce discours ou quelque autre pareil.
Ie te suis obligé du recueil volontaire,
Du plaisir, & du bien, que tu m'as voulu faire.
Mais si les rats des champs n'ont point de meilleurs
Ie m'en vay de ce pas, & n'y reuien iamais. (mets;
Or pour te faire voir combien est plus vtile,
Et plus delicieux le seiour de la ville

Que

Que n'est celuy d'icy, si tu prens le loizir
De venir auec moy, tu me feras plaizir.
Le rustique aussy-tot fut saisy de l'enuie
De se voir au palais, pour sçauoir quelle vie
Les rats menent en cour, & pour aussy gouster,
Quel estoit ce bon temps, qu'il entendoit vanter.
Estant doncques conduit en ce lieu delectable.
Il n'eut autre soucy, que de se mettre à table.
Voyant tant de morceaux si frians, & si gras,
Il croyoit que ce lieu ne fut que pour les rats.
Auant que rien manger il tourne, il flaire, il leche,
Mais à peine ses dents auoient elle faict breche
Dans le mur d'vn pasté, qu'il se fit vn grand bruit;
Vn valet les descouure, & son hoste s'en fuit.
Luy tout espouuanté ne sçait au quel entendre,
Il cognoist le danger, sans pouuoir se deffendre;
Il fuit ainsy que l'autre, & pour payer le prix
Du peu qu'ils ont gousté tous deux sont quasi pris.
Ayant en fin treuué le cachot de refuge,
Il sent que le palais n'est pas ce que l'on iuge;
Mais estant reuenu d'vne si froide peur,
Croit que son courtizan deuoit estre vn pipeur.
Il iure estant sorty de la triste cauerne:
De ne plus retourner à si chere tauerne;
Et regardant de loing les murs de la cité,
En detesta les biens, & la felicité.
O combien (crioit il) est plus douce & plus seure,
Ma simple portion, dans ma pauure demeure!
Et combien est plus beau mon champestre seiour!
Que tous ces appareils que l'on treuue à la cour.
C'est donc trop vescu dans les villes,

Quittons

Quittons ces demeures seruiles,
Et nous mettons en liberté.
Les villes sont plaines de crainte,
Et si l'on treuue vne paix saincte:
C'est en quelque champ escarté.
La principale bourgeoisie
Ne veut pas demeurer moizie,
Dans ses maisons de tous les iours.
Quoy qu'elle ayt entre les murailles
Des toicts ouuragez en escailles:
Elle en faict de paille aux faux bours.
Et quoy que tousiours le vulgaire
Prize sa demeure ordinaire,
Lors que l'on parle des beaux lieux;
Chacun contredit son langage,
Cherchant si souuent au vilage
Quelque entretien plus gracieux.
Mesmes l'on voit souuent les Princes,
Et les Gouuerneurs de Prouinces,
Quand trop de soucy les rend las,
Quitter villes & citadelles,
Et croire les champs plus fidelles,
Pour y prendre vn peu de soulas.
Là se retreuue vne franchise,
Plus naturelle, & plus exquize,
Que celle qu'on treuue aux chateaux.
Il n'est rien dont on se soubsonne,
Pour aborder vne personne,
Il ny faut ny clefs ny manteaux.
L'air qui s'euente, & se descouure,
Plus beau que les planchers d'vn l'ouure

Nous fait voir d'autres raretez.
Le ciel qui se tourne, & qui brille,
Ne nous monstre point de bastille,
Où nous deuions estre arrestez.
Quoy qu'on ayt point de galeries,
Ny les iardins des tuileries:
On n'a pas faute de plaizir.
Les buyssons renforcez en hayes,
Les riuages, & les saulayes,
Se laissent voir tout à loisir.
Nous auons donc dedans les villes
Trop suiuy des choses trop viles,
Cherchons quelque seiour plus doux.
Il est bien temps, o mon bel ange,
Que nous alions en quelque grange,
Respondez; que m'en dites vous?
Dans cette prochaine prairie,
I'ay quelque belle metairie,
Qui ne manque pas de douceurs.
Elle a plusieurs belles fonteines,
Des monts, des forets, & des plaines,
Pour l'exercice des chasseurs.
Le ciel ne s'y rend pas auare
De tout ce qu'il a de plus rare;
Il est doux en toute saizon.
La terre sans estre chargée
Comme de soy mesme obligée.
Y produict les fruicts à foizon.
S'il vous plaist ma chere lumiere,
Ie chemineray la premiere,
Pour vous en monstrer le sentier.

Mesme i'oze bien entreprendre,
Que s'il vous plaist de vous y rendre:
Nous n'aurons plus d'autre quartier.
La semblable à la tourterelle,
Qui cherit son party fidelle,
Ie vous suiuray, mon sainct espoux.
Paissant entre les belles branches,
Toutes heures me seront franches,
Pour discourir auecque vous.
Loing de la sotte populace,
Nous prendrons vne belle place,
Pour iouÿr d'vn plus doux repos.
Mesme pendant vostre silence,
I'ozeray bien sans insolence
Vous interrompre d'vn propos.
Alors vne oreille importune
N'entrera pas dans la fortune,
Dont nos cœurs seront esiouÿs.
Et quoy qu'il nous plaize de dire,
Dedans ce gracieux empire:
Nous ne serons iamais ouys.
Nous ne verrons pas ces critiques,
Qui n'ont iamais autres pratiques,
Qu'à mordre & picquer sans respect.
Nous pourrons permettre à nos ames
De faire paroistre leurs flames,
Sans crainte d'vn fatal aspect.
Alors voz œillades, vos gestes,
Et vos actions manifestes
Descouuriront vos passions.
L'air de vostre douce parole
Fera que la mienne s'enuole,

Au gré de vos affections,
Alors vous entendrez mes plaintes;
Mes feux, mes glaces, & mes craintes,
Vous charmeront de leurs appas.
Mesme ie diray des merueilles,
Qui pourront plaire à vos oreilles,
Quoy que vous ne le monstriez pas.

O iour le plus beau de ma vie!
Auquel sans redoubter l'enuie,
Et les atteintes d'vn mocqueur,
Ie verray le ciel si bien luire;
Qu'il me soit permis de deduire
Tous les mysteres de mon cœur.

C'est donc trop vescu dans les villes,
Fuyons ces tempestes ciuiles,
Voyons les hameaux, & les boys.
La liberté tant estimée
Ayme mieux vn toict de ramée:
Que les antichambres des Roys.

Vien mon bien-aymé, sortons hors aux champs, demeurons és villages. Cant. 7.

QVi me donnera dans la solitude vne retraite de voyageurs? *Hier. 2.*

Car i'aymerois mieux demeurer en quelque solitude, qui ne fut visitée que de peu ou point de personnes. *D. Tho. Aquin. hoc loco*

A la mienne volonté qu'il ne se rencontrast point d'homme auec moy au dehors, afin qu'en mõ interieur ie peusse parler plus familieremẽt auec Dieu; d'autant qu'il cherche le secret, & se plaist biẽ fort aux lieux solitai- *Bernar. de inter. domo, cap. 66.*

litaires.Ie fuiray donc les ſoulas,& deuis des hõmes,afin qu'en mon ſilẽce, & retraitte de mõ cœur, Dieu puiſſe venir & demeurer en moy.Ie m'accouſtumeray donc à penſer ſeulement,& me plaire aux choſes interieures, & m'habituer en icelles, pour ouyr plus facilemẽt *ce que le Seigneur Dieu me dira*.Me voicy doux Seigneur,Seigneur accoſtable, affable & ſans orgueil, ie ſuis auec vous, par ce que ie ſuis au dedans de moy-meſme. Pẽdãt que i'ay eſté occupé aux choſes exterieures, ie n'ay peu entendre voſtre voix en l'interieur.Mais maintenant que ie ſuis retourné à moy,ie ſuis entré iuſques à vous , afin de vous pouuoir oüyr,& vous parler.

Voicy ie me ſuis eſloigné en fuyant,& ma demeure a eſté dans la ſolitude.

Pſal. 54 Celuy s'eſloigne en fuyant, qui du trouble & tumulte des deſirs temporels,s'eſleue en haut à la contemplation de ſon Dieu.

Greg.l. 4.mor. cap. 35. *in Iob.* La ville eſt vne laide priſon, la ſolitude eſt vn beau paradis.

Hier. epiſt. ad Ruſtic. Bern. hom. Simile eſt regnum cœlorũ homini negot. O bienheureuſe ſolitude, o doux Ermitage, mort des vices, vie des vertus! la loy & les prophetes t'admirent, & tous ceux qui ſe ſont acheminez à la perfection, ſont arriuez par toy,& en toy,à la beatitude d'vn paradis. O bien-heureuſe vie ſolitaire,& contemplatiue! que diray-ie d'auantage de toy, le filz de Dieu meſme noſtre Sauueur,& noſtre bon maiſtre,nous a donné l'exemple de te ſuiure,s'enfuyant au deſert,pour demeu-

rer

rer dans la solitude, où sont les roses de la charité; qui tousiours esclattent, tousiours brillẽt,& viuẽt tousiours dans la fraicheur, & nouueauté d'vne saincte odeur. O solitude, vray magazin d'affaires & intelligences celestes; en toy, & chez toy les choses passageres & terriẽnes, sõt chãgées en eternelles & celestes. En fin ẽ toy, les larmes sõt muées en rys,& produisẽt vn cõtẽtemẽt perpetuel.

L'ame deuote, qui tasche de se dõner entieremẽt à Dieu dans l'estude de la cõtẽplation, luy dit. *Venez aux champs,& faites que nous demeurions en quelque hameau.* elle exprime là fort proprement le soing de la contẽplatiõ, par le mot de *champ*, par ce que pour l'ordinaire les places où s'exerce l'agriculture, sõt lieux solitaires, & bien esloignez de la conuersation iournaliere des hõmes. aussy nous sçauons ce qu'on appelle chãps, ce sont terres de solitude & separées des assẽblées humaines. Et cõme vn champ (s'il est cultiué) produit & fournit à foizon diuerses sortes de fruits, dont nos corps sont nourris,& sustentez; de mesme la contemplation (si elle est bien exercée) raporte vne si grãde abondãce de vertus, qu'elles sont suffisantes pour nous paistre,& rassazier en la vie spirituelle.

Mich. Gisler. in c. 7. Cant.

Dont il est dit biẽ à propos dans le liure de la Genese, du S. Isaac. *Et il estoit sorty aux chãps sur le soir, pour mediter tout seul.* ce n'est aussy pas moins proprement, qu'il signifie les meditations particulieres, par le nom de granges,

hameaux,ou censes;cõme nous auons coustume d'apeller censes, les heritages & terres, sur lesquelles sont bastis des beaux & gracieux edifices, afin principalemẽt d'y retirer les gens de cour, & de ville, quand ils veulẽt respirer,& se dõner vn peu de repos, se retirant du bruit des affaires mondaines; ou se remettre en bon point, sortãt du giste de quelque longue maladie; ou bien se recreer, & viure au large, sans estre pressez de personne; mais souuent pour recueillir les fruits de la terre,& les mettre en lieu de reserue. Ainsy les meditations sont aussy de beaux edifices, bastis & dressez par l'ame mesme sur le champ de la contemplation,& dans lesquels elle se retire,fuyãt la confusiõ des affaires du siecle, pour demeurer là en pleine paix.& repos; & dans cette demeure salubre & biẽ purifiée,se guerir de chaqu'vne douleur,que ses offenses passées luy font sẽtir.elle est aussy là,pour y reçeuoir du cõtẽtemẽt, iouissant de ses delices souhaitées, pẽdãt qu'elle voit croistre,& meurir vne infinité de fruicts,pour les cueillir en leur saison, & les conseruer soigneusement. Aussy fait elle bien,cette ame saincte, quand elle dit à son Dieu,à son biẽ-aymé,qu'elle desire de sortir aux champs de la contẽplatiõ auec luy,& demeurer dans les metairies des meditations; ne prenant aucun plaisir ny contentement à la conuersation des hommes. Voire mesme si les richesses de la terre venoyent

noyét en abõdance ſe preſenter à elle, quoy que tout luy rie, quoy que toût luy reuſſiſſe heureuſement; quelle ſoit l'amour & les delices du monde, & que toutes les creatures contribuent ce qu'elles ont de cher pour ſon contentement; rien ne luy plaiſt toutefois, ny ne la contente. ces commoditez l'incõmodent, elle ne paroit pas ioyeuſe, ſi l'on ne luy promet de fuyr ces ioyes, & de ſortir à ce champ de contẽplation. En quoy ſon humeur eſt biẽ ſemblable à celle de cet oyſeau, que l'on nourit en cage, auec grãde curioſité, rien ne luy mãque, tant des choſes qui luy ſont neceſſaires pour viure, que des autres, qui luy peuuent donner du plaiſir, & le reſioüir. Il ne s'eſtime pourtãt iamais heureux, iuſques à ce qu'il luy ſoit permis de ſortir de la cage, voler en liberté, & faire sõ nid dans les trous de la pierre. L'ame deſire dõc à bõ droit de ſortir, accompagnée ſeulemẽt de ſon Dieu, qu'elle ayme tout ſeul, puis que les hommes meſmes, qui cheriſſent quelqu'vn, & l'ayment ardemment, ne peuuent gouſter la douceur des chãps, ny ſe treuuer ſatisfaits; s'ils ne ſont accompagnez de cet amy. auſſy n'y vont ils pas ſeuls, mais inuitẽt à ce voyage de plaiſir, ceux qui leur plaiſent dauantage. Et l'experiẽce nous monſtre aſſés ſouuẽt, que les Roys & les grãds Princes, qui ne ſe laiſſent approcher que fort difficilemẽt pour afaires de treſgrande importance, quand ils ſont en leurs villes de cour,

& dans le throne de leur authorité, quitent cette maiesté seuere, lors qu'ils se sõt retirez en quelque lieu chãpestre, pour y prendre le plaisir de la chasse : ils donnẽt bien la main aux paysans, entendent tout, & parlent auec chacũ des moindres choses, cõuersent pesle mesle auec tout le mõde; & s'ils ioüent, permettẽt au premier venu d'estre de la partie, & c'est l'intẽtion de cette ame quãd elle inuite son Seigneur aux chãps, & l'attire aux metairies, elle espere de s'entretenir là plus familierement auec luy, estant seule, & ne se treuuant accõpagnée que de son seul biẽ-aymé. Or ce n'est pas pour peu de tẽps qu'elle desire de s'ẽployer en ces exercices de cõtẽplatiõ, & traitter en toute liberté auec Dieu; mais s'y promettant vn tresgrãd cõtẽtemẽt, elle souhaite d'y pouuoir seiourner d'auãtage, & tesmoigne assez le desir qu'elle a par ses paroles, *demeurons dans les metairies, prenons là nostre giste, & nous y reposons tout à loisir.*

Laur. Iustin. in lig. vit. tract. de orat. cap. 5. Car pẽdãt que l'esprit meslé dans les troubles & troupes de ceux qui flottent sur ce monde, est roulé cõme vne boule, il ne peut s'arrester à Dieu seul, & n'est pas separé du vulgaire des autres hommes. partãt, o ame, qui t'es resoluë de vacquer entierement à Dieu, par l'oraison & la contemplation, sois seule, fuy l'accointãce des hõmes, euite les tumultueuses cõuersations des mortels, afin qu'estant seule, tu te cõserues pour Dieu seul, qu'il t'a pleu de choisir sur toutes choses.

Soys

Soys dõc ſeule, o ſaincte ame, afin que Dieu ſeul te poſſede, puis que tu l'as choiſy tout ſeul, fuy les rues & places publicques, fuy les domeſtiques, retire toy d'auec tous autres amys, & plus intimes, ne te laiſſe pas aprocher de ceux meſmes qui te ſeruent. Ne ſçais tu pas bien, que tu as vn eſpoux aſſez hõteux & retenu? & qui ſans doubte ne voudroit pas ſe preſenter à toy, en la preſence de tout le monde? retire toy donc, mais de cœur nõ de corps; par intention, par deuotiõ, par eſprit. au reſte ſouuiẽs toy que c'eſt la ſeule ſolitude d'eſprit, & de cœur, qui t'eſt cõmandée. Tu es ſeule, ſi tes pensées ne ſont pas cõmunes, ſi tu n'as point d'affectiõ pour les choſes preſẽtes, ſi tu dedaignes ce que pluſieurs autres admirent, ſi tu as vn degouſt de tout ce qui fait appetit au monde; autremẽt tu n'es pas ſeule, quoy que ton corps ſoit ſeul, & sãs cõpagnie. O deſert de IESVS, tout eſmaillé de fleurs! O ſolitude en laquelle naiſsẽt ces pierres, dõt il eſt dict en l'Apocalipſe, que la grãde cité du grand Roy eſt baſtie! O Ermitage qui ioüys plus familierement de Dieu! Que faites vous pendant que l'ombre des toits vous preſſe? pendant que la priſon des viles enfumées vous enferme? croyez moy ie voy bien & remarque eſtãt aux chãps, beaucoup plus de lumiere, & là vne enuie me prẽt ſouuent, ayãt pozé le fardeau de mon corps, de m'enuoler à la pure clairté du ciel, qui m'inuite par l'eſclat de tant de beautez.

Bern. hom. 40 in Cãt.

Hieron. epiſt. 1. ad Heliod.



Trahe me, post te curremus in odorem vnguentorum tuorum Cantic. 1.

VIII.

Tire moy, nous courrons apres toy en l'odeur de tes onguens. *Cant. 1.*

NE vois tu pas, o ma chere lumiere,
Que i'ay perdu ma force coustumiere?
Mon corps touché d'vne froide langueur
N'a dans ses nerfs ny force, ny vigueur.
Ie me recherche en ce malheur extresme,
Et ne suis plus que l'ombre de moy mesme.
Ie meurs d'ennuys, la vie me desplait,
Mon desespoir s'en va quasi complet.
Ainsy qu'vn tronc qui n'a plus que l'escorce,
Mes membres las n'ont ny grace, ny force.
Loing de porter leurs compagnons reclus,
Ils sont le faix qui les charge le plus.
Mon foible col ne soustient plus ma teste,
Comme vn sapin battu de la tempeste,
Il se debat, auant que succomber,
Et va penchant sans sçauoir où tomber.
Ce corps planté sur deux foibles eschasses
Tremble tousiours, & mes mains sont si lasses,
Que l'on diroit, qu'elles soient le fardeau
D'vn crocheteur, ou bien d'vn porteur d'eau.
Pour me guerir de cette laßitude,
Rien ne me sert la chere solitude:
Mes bras croizez & descroizez souuent
Demeurent las ainsy qu'auparauant.
Pour me leuer souuent ie m'esuertue,
Mais außy-tot ma pesanteur me tue.
Ie me remets dessus le materas,

Puis

Puis ie m'asseois à l'ayde de mes bras;
Tout sans profit, car ma teste appuyée
Dessus ma main, est bien-tot ennuyée.
Ie m'estens donc ores du costé droict,
Incontinent ie suis en autre endroict,
Pour y treuuer vne plus douce place;
Mon dos est las, aussy bien l'est ma face.
Tournant de là, i'ay beau tourner icy,
Me retournant mon mal se tourne aussy.
Et pour neant ie cherche par ma couche,
Car la douleur est par tout où ie touche.
Que puis ie faire en ce triste malheur,
Où le regret est ioinct à la douleur?
Qu'ay ie d'espoir en cette destinée,
Puis que ie suis de moy mesme enchainée?
Que ie languis, & manque de pouuoir
Pour t'aborder, & faire mon deuoir.
Helas ie veux, mais ie ne puis te suiure.
Quoy? t'enfuis tu pour m'empescher de viure?
Es tu cruel, iusqu'à ne vouloir pas,
Que me leuant i'accompagne tes pas?
Ainsy voit on que le soldat malade
Est delaißé dedans quelque embuscade,
Quand par malheur tout desordre est permis,
Pour se sauuer des pieges ennemys.
Ainsy la mere ou trop pauure, ou cruelle,
Qui ne veut pas descouurir sa mamelle
A son enfant, se leue deuant iour,
Pour le pozer en quelque carrefour.
Mais si tu veux euiter tout ce blasme:
Ne t'ensuy pas, demeure ma chere ame,

Ten moy la main, & me donne loizir
D'estre auec toy, comme i'en ay dezir.
Quel grand malheur, quelle alarme soudaine
Te precipite à trauers cette plaine?
Lors que Priam par dix ans aßiegé,
Se vit en fin finement saccagé,
Quoy que les Grecs & le feu fissent proye
Des grands thresors, & des palais de Troye;
Quoy que la mort se pourmenast par tout,
Que tout sentier eust vn danger au bout.
Ie pense bien que le pieux AEnée
Ne fut pas seul, à qui la destinée
Donna l'honneur de garantir les Dieux;
D'autres encor de qui les peres vieux
Furent tirez des mains de la victoire,
Eurent leur part d'vne si belle gloire.
Quand les oizeaux en la froide saizon
S'en vont chercher vn plus doux orizon,
Ne voit on pas les cigognes chaßées
Porter à dos leurs meres haraßées?
Lors que les cerfs trop battus des chaßeurs
S'en vont loger en d'autres forts plus seurs;
S'il faut passer des riuieres profondes,
Les biches sont pour soustenir les ondes,
Et cependant leurs fans portez à dos,
Sans se noyer peuuent fendre les flots.
Ie te voy seul qui ne veux rien attendre,
I'ay beau crier, si tu fuis de m'entendre,
Et si tu crains, qu'vn fardeau si leger
Soit trop pezant, afin de t'en charger.
Non, ne crois pas, que ie sois temeraire,

I'ay du respect, & crains de te desplaire;
Ie n'entens pas de te nuire en m'aidant,
Ny que ton temps se perde en m'attendant.
Si seulement ta volonté m'attire:
I'auray la fin de ce cruel martyre.
Moy qui languis dans ce fade seiour,
I'iray plus fort que les heures du iour.
Ie te suiuray sans me laisser contraindre,
Les longs chemins ne me feront rien craindre.
Courant, volant, comme l'air & le vent,
T'ayant atteint ie passeray deuant.
Pour m'attirer il ne faut point de cordes,
Tout sera faict, pourueu que tu t'accordes.
Le Thracien, faizant sonner son luth,
Mena les ours tout ainsy qu'il voulut.
Les boys aussy luy dressoient vn trofee,
Suiuans par tout la fortune d'Orphee.
Les animaux ignoroient le destin,
Qui temperoit leur courage mutin,
Et les forets arrachées sans force
Sentoit du sens, dessous leur dure escorce.
Ainsy les ours, les arbres, & les boys,
Estans charmez par de si douces voix:
S'ebayssoient que des cordes plus dures
Eussent pouuoir de trainer leurs natures.
Mais tous les airs, que l'on sçauroit chanter,
N'ont point de ton, qui me puisse enchanter.
Mesme Apollon faizant cette entreprize
Seroit lassé deuant que m'auoir prize.
Chacun se paist de quelque volupté,
L'esprit de l'vn se plaist d'estre arresté

Dans

Dans les appas d'vne voix angelique;
L'autre à rebours n'ayme pas la musique.
Il va chercher quelque nouueau soleil,
Et prend son iour des rayons d'vn bel œil.
Tous les accens qui charment les oreilles,
Et ces beautez dont on dit des merueilles,
N'ont rien du bon, pour ayder mon tourment,
Ie n'en pretends aucun soulagement.
Hors les parfuns ie n'ay plus d'asseurance,
Ce seul desir me tient en esperance.
Et pour ayder mes debiles froideurs,
Ie n'attends plus que les bonnes odeurs.
O mon amour, ta perruque frizée
Fait distiler vne douce rozee,
Le romarin, les oeillets, & l'aspic,
Passez trois fois par vn long alembic,
Ne rendent pas vne senteur plus viue,
Et tout ton chef pleut des goutes d'oliue.
Les riches pleurs d'vn cedre palestin
Semblent tremper tes temples de satin,
La myrrhe espand ses larmes consacrées
Sur les boutons de tes leures sucrées.
Tes doux souspirs nous charment mieux les sens,
Que la Syrie auecque son encens.
Quand pour parler tes leures sont descloses;
Autant de mots ce sont autant de roses.
Et la sueur de ton col gracieux
Passe l'odeur d'vn ambre precieux.
Tes bras poudrez de musque & de cynname
Ont plus dattraits, que les boettes de l'asne.
Tes belles mains & tes doigts si polis

Sont

Sont pleins d'œillets nouuellement cueillis.
Ce que produit l'Azie plantureuze,
Ce que l'on treuue en l'Arabie heureuse,
Ce qu'ont de doux les iardins Siriens,
Les Palestins, & les Assyriens,
Ce sont odeurs, dont chacune ressemble
Aux doux parfuns, que mon amour assemble:
Et toutesfois le musque, & l'ambregris,
Les doux vnguents, qui sont d'vn si grand prix,
Ces boys heureux, qui dedans leurs ramées
Portent tousiours des branches embasmées,
Ne sont que peu, s'il les faut comparer
A ces parfuns, qui peuuent m'attirer.
Ceux cy sont doux, sans fard, & sans malice,
Comme les eut la chaste Basilisse;
Ou comme ceux que Cæcile cueillit
Au sainct desert de son pudique lict.
Pareils à ceux que sentoit Dorothee,
Quand pour parer sa couche respectée,
Vn page aislé luy portoit en hyuer
Les beaux thresors d'vn rozier descouuert.
Ils ont aussy l'odeur vniuerselle,
Dont le logis de la Mere pucelle
Fut embasmé, quand la fleur de Iessé
Fit de son cœur son parterre encensé.
Les toicts dorez, les colomnes d'albastre,
Les chapiteaux d'vn celeste theatre,
Les beaux cheueux des arbres reuerdis
Dans les carreaux d'vn digne paradis,
Ne sont pas teints de plus douces rozées;
Quoy que le ius de mille fleurs brizées.

Coule tousiours de leurs riches ſommets.
O mon deſir! s'il m'arriue iamais,
Que tes odeurs viennent à mon halaine:
Mes pieds aydez d'vne vertu ſoudaine
Recouureront leur premiere vigueur;
Et moy qui gis ſur ce lict de langueur,
I'iray volant comme vne colombelle,
Qui ſe faict voir bien oincte, & toute belle;
Tous les oyſeaux doucement attirez
Suiuent le vol de ſes bras azurez.
Et quelque part que ſon aiſle s'eſtende,
On voit voler vne amoureuſe bande.
Ainſy le miel de ta douce liqueur
Ayant moüillé les ſouſpirs de mon cœur:
Tu pourras voir bon nombre de compagnes
M'accompagner par vaulx & par montagnes



Tire moy, nous courrons apres toy en l'odeur de tes onguents. Cant.1.

Aug. man. c. 20. L'Esprit amoureux est porté par vœux, & tiré par desirs.

Bern. serm. 21 in Cant. Ie suis lasse, ie n'en puis plus, ne m'abadonnez pas, mais tirez moy apres vous, de peur que ie vienne à m'esgarer, & poursuiure d'autres amants; & afin que ie ne coure pas à l'abãdon, sans guide ny chemin asseuré. Tirez moy apres vous, parce qu'il me vault mieux, que vo⁹ me tirez, & m'vsiez de force, ou m'espouuentant par menaces, ou m'exerceant, & m'incitant auec les foüets, que de m'espargner, & me laisser cependant croupir en toute asseurãce dans ma paresse. Tirez moy en quelque façon contre mon gré, pour me rendre prompte & volontaire. Tirez moy me treuuant seule, & paresseuse, afin que ie deuienne plus legere à la course; la saison viendra que ie n'auray plus besoing d'estre tirée, parce qu'alors nous courrons volontairement, & auec toute allegresse.

Ibid. initio. Quoy donc cette espouze a elle besoing d'estre tirée ? & cela apres son espoux? cõme si c'estoit par cõtrainte qu'elle suiuit & contre son gré? Mais toute personne qui est tirée, n'est pas tirée contre sa volonté. pour exemple, vn malade tout languissant & debile

bile, qui ne peut aller ny s'auancer de soy mesme, n'est pas faché que l'on le traine au baing, ny que l'on le tire à la table: estre tiré & trainé par force, & de contrainte, cela est bon pour vn criminel, qui doit aller deuant son iuge, ou bien au supplice. Mais cette ame desire d'estre tirée, puis qu'elle le demande, aussy ne feroit elle pas ces prieres, si par ses propres forces, & sans ayde elle pouuoit suiure son bien aymé, selon son desir; mais qui l'empesche? mais qui la retient? Confesserōs nous que tout ensemble elle est espouse & debile? si quelque ieune pucelle se plaignāt d'estre debile & malade, prioit que l'on la tirast; nous n'admirerions pas cette action, qui nous feroit pitié. Mais qui ne treuue pas estrange en cette espouse saine, robuste, & parfaicte; qui sembloit auoir assez de force pour tirer & soustenir toutes les autres, qu'elle mesme ayt besoing d'estre tirée, cō-me si quelque extreme langueur & debilité l'auoit abbatue? quelle ame apellerons nous saine, & vigoureuse, si nous aduoüons que cette cy soit malade & languissante? elle qui pour sa singuliere perfection, & pour sa vertu, excellente sur toute autre, est appellée l'espouse du Seigneur. L'ame la plus parfaicte & accomplie qui soit, durant le temps qu'elle gemit soubs le corps de cette mort, & qu'elle est retenue dans les prisons de ce siecle maudit, liée par

ſes neceſſitez, enuironnée de tant de meschancetez, quelque bonne volonté qu'elle ayt, ſi ne peut elle que fort laſchement s'eſleuer à la contemplation des choſes celeſtes, & ſuiure ſon eſpoux quelque part qu'il coure, c'eſt vn voyage qui ne depend pas de ſa ſeule diſpoſition. de là vient la voix larmoyante & plaintiue de cette gemiſſante; *miſerable que ie ſuis, qui me deliurera du corps de cette mort?* de là ſortent ſes humbles & violentes prieres, *Tirez mon ame des priſons.* qu'elle die donc auſſy meſlant ſes larmes & ſes ſouſpirs à ces triſtes accés. *Tirez moy apres vous, parce que ce corps peſant & corruptible charge mon eſprit; & cette demeure mortelle en laquelle ie ſuis releguée, rauale mes deſirs, & tient mes penſées comme enſeuelies dans la terre.*

Bernar. ſerm. 31 *in Cant.* Pourtant ay-ie beſoing d'eſtre tirée, par ce que le feu de voſtre amour s'eſt vn peu refroidy en nous; le vent picquant en cette froidure nous empeſche de courir maintenant auec la meſme alegreſſe, qui nous ſouſtenoit hier, & les iours paſſez. apres cette ſaiſon, nous courrons quand vous nous aurez rendu la ioye de voſtre ſalutaire, quand l'air & le iour plus ſerain de voſtre grace recommencera à nous luire, quand le ſoleil de iuſtice, s'eſtant eſchauffé de nouueau, aura persé & diſſipé les nuées de noz tentations, qui couurent maintenant tout, & nous tiennent en tenebres pour quelques heures,

heures : apres cecy, l'air s'esuentant plus doucement que de coustume, les vnguents commenceront à se fondre ; les huiles aromatiques couleront, embaumant, & parfumant tout de leur pretieuse odeur. Alors nous courrons, nous courrons dans cette odeur, & dans ces parfums, parce que l'engourdissement de nos membres, & nostre endormissement s'esuanouyront ; la deuotion reuiendra, il ne sera plus besoing que nous soyons tirées ; car estant excitées par vos senteurs, nous courons de plain gré, & sans contrainte. Mais attendant ce bonheur, tirez moy maintenant apres vous, & ie ne seray pas seule en la course, quoy que i'aye demandé d'estre tirée seule, beaucoup d'autres pucelles courront auec moy, nous courrons esgalement, nous courrons ensemble ; moy en l'odeur de vos onguents, elles excitées par mon exemple, & par mes persuasions, ainsy courrons nous toutes en l'odeur de vos onguents.

Nous courrons donc, mais l'odeur de vos onguents, non l'asseurance de noz merites, sera la cause, l'ayde & le soustien de nostre course ; nostre presomption n'est pas d'employer la grandeur de nos forces, mais bien la multitude de vos misericordes. Car si lors mesme que nous courions, & vous suiuions auec allegresse, nous tenions ce biẽ non de nos volontez propres, ou de nostre

course, mais de la grace & misericorde de Dieu; que cette mesme grace & misericorde se represente encore, & nous courrons cóme auparauant. Vous courez Seigneur, cóme vn Geant, la vitesse & la force ne vous manquēt pas, vous n'auez pas à faire d'estre aydé ny soustenu de personne, mais nous, qui sommes foibles & debiles, si vos vnguents & la douceur de vos parfums ne nous attire, il n'y a point de course pour nous: nous voilà de reste, & sans nous bouger. Vous oinct par vostre Pere de l'huyle de ioye plus que tous les compagnons de vostre course, courez en la vertu de cette onction mesme; mais si nous voulons courir, il faut que ce soit à l'ayde de vos odeurs; vo⁹ courez en l'abondāce de grace, & no⁹ en l'odeur d'icelle. Cette odeur sur toutes choses est necessaire, purgeāt les debiles, & malades; confortāt ceux qui trauaillent, & profitent; entretenant la vigueur des Saincts. ne remarquez vous pas, que le champ de ce mōde est tout plein de cette odeur? quand vous voyez les vns robustes de iustice, les autres ardens de charité, les autres prōpts à obeyr, & se soubmettre en humilité, d'autres arrouzez de larmes, & se distribuans en aulmosnes? aussy est il escrit de cette odeur, *tirez moy apres vous en l'odeur de vos onguēts*, & en autre endroit, *Voicy l'odeur de mon filz, est comme l'odeur d'vn chāp fructueux, que le Seigneur a beny.*

Absolon Abb. serm. 1. de ann. B Virg. qui est 20.

Or

Or ne courons nous pas tous eſgalemẽt en l odeur de tous onguents ; mais vous en voyez,les vns qui s'enflament plus violemment de l'eſtude de ſageſſe,d'autres par l'eſperance de pardon ſont plus animez à faire des auſteres penitẽces; d'autres par l'exemple de la vie & conuerſation du Sauueur,sõt prouoquez à l'exercice des meſmes vertus, qu'il a praticquées. Les autres ſont portez à la pieté, qui s'alume dans leurs ames, par le reſouuenir de ſa paſſion. Ceux que les Phariſiens auoient enuoyez , couroient en l'odeur de ſageſſe , lors qu'eſtans retournez ils diſoient: *Iamais homme ne parla ſi bien*. Le S. Nicodemus couroit en cette meſme odeur, quand de nuict il venoit deuers IESVS CHRIST, attiré par la ſplendeur extreme de ſa ſageſſe. Marie Magdaleine couroit en l'odeur de iuſtice, *elle, à qui beaucoup de pechez ont eſté remis, parce qu'elle aymoit beaucoup.* Le publicain y couroit encore, lequel ayant humblement imploré pardon pour ſes pechez, *deſcendit iuſtifié* par le teſmoignage de la iuſtice meſme. S. Pierre a couru de meſme, lequel eſtant tombé, *pleura amerement.* Dauid auſſy, qui recognoiſſant, & confeſſant ſon forfait, merita d'entendre ces paroles, *Le Seigneur a tranſporté ton peché de deſſous toy.* Sainct Paul teſmoigne, qu'il couroit luy meſme en l'odeur de ſaincteté, quand il ne ſe glorifie de rien , ſi non d'eſtre

Bernar. ſer. 22. in Cant.

imitateur de IESVS CHRIST; tous les autres aussy couroient en cette odeur, qui disoient auec verité, *voicy nous auons abandonné toutes choses, & vous auons suiuy.* Comptez maintenant les martyrs, lesquels sont ceux qui ont couru en l'odeur de la passion du Sauueur. Voilà que vous auez maintenant les quatre sortes d'onguents proposez, le premier de sagesse, le second de iustice, le troisiesme de sanctification, le quatriesme de redemption.

Aug. medit. cap. 35. Faictes Seigneur mon Dieu, que ie vous ayme, & que pour vostre amour, ie me descharge du fardeau de tous les desirs charnelz, & des concupiscences terriennes. Faites moy quitte de ce bagage qui me peze, & ne sert de rien, que pour incommoder mon ame, & l'acabler; afin qu'en toute liberté, courant apres vous, en l'odeur de vos ongntentz, ie puisse d'autant plus-tost, mesme vous ayant pour chef & pour guide, paruenir iusques à la vision de vostre beauté, pour en repaistre mes yeux, & la posseder sans empeschement.

Aug. medit. cap. 35. Ie vous prie de tout mon cœur, o Seigneur, que vos rares & gratieuses odeurs descendent en mon ame, & que vostre sainct amour, coulant plus doux que miel, entre dans mon cœur, que ie vous presente.

Tirez moy apres vous, mais tirez moy en haut

haut, afin que ie vous ſuiue, & coure en l'odeur de voz vnguents, que ie coure ſans m'arreſter, vous ayant pour guide & compagnon de ma courſe. *Aug. medit. cap. 37.*

Car l'amour c'eſt vn cordon bien fort: l'amour tire auec grande affection, toutes ſes paroles ſont autant de filets; s'il parle, il traine, & ſe fait ſuiure; ſes liens ſont les plus ſerrez du monde, & ceux qui tirent auec plus de violence. *Gilb. in Cant. hom. 19*





Quis mihi det te fratrem meum, sugentem vbera matris meæ, vt inueniam te foris et deosculer te et iam me nemo despiciat! Cantic. 8. 24.

I X.

Qui te me donnera mon frere, ſucçeant les mamelles de ma mere, que ie te trouue ſeul dehors, & que ie te baize, & qu'alors perſonne ne me meſpriſe? *Cant.* 8.

QVel hiſtorien veritable,
Recherchant les ſiecles paßez,
Me ſçauroit eſtre profitable,
Pour les ſouſpirs que i'ay pouſſez?
Que ie tiendrois à grande grace,
Si nous eſtions de meſme race!
Et ſi quelque eſprit curieux
Vous treuuoit par vn ſainct myſtere,
Le petit filz de mes ayeulx;
Afin que vous fußiez mon frere.
Pourtant en cette paßion
Ie ne cherche point de nobleſſe,
Vne ſi haute ambition
N'eſt pas celle là, qui me bleſſe.
Demeurant telle que ie ſuis,
Ie ne conçois iamais d'ennuys
De voir que ie ne ſuis pas Reine;
Mais contente d'vn moindre rang,
Ie n'ay pas vne humeur ſi vaine,
Que de vouloir changer de ſang.
Quoy que voſtre race fuſt moindre,
Sans tiltre, & ſans authorité:
Ie voudrois toutefois vous ioindre,

Par vne estroite parenté.
Tout mon bien, & toute ma gloire,
Seroit que chacun voulust croire,
Que vrayement ie suis vostre sœur.
Cette rencontre desirée
M'apporteroit de la douceur,
Plus que si i'estois adorée.
Toutefois ie ne voudrois point
Vous auoir en fleur de vostre aage,
Lors que le premier poil qui poingt,
Couure le menton d'vn ombrage.
Mais ie voudrois, que le destin
Vous fournist vn corps enfantin,
Qui ne vint quasi que de naistre.
Et qu'en cet aage nouuelet
Ma mere voulant vous repaistre,
Vous donnast seulement son laict.
Tirant d'vne petite bouche
Les deux boutons, que i'ay succé:
Vous vous feriez comme vne couche
Du sein, que i'ay souuent pressé.
Voilà la figure parfaicte,
En laquelle ie vous souhaite,
Et que ie veux vous estre sœur.
Estant plus grand, & plus robuste,
Mon desir sembleroit moins seur;
Et ma recherche aussy moins iuste.
Pourquoy doncques ne naissez vous?
O mon bien, & ma chere vie,
Me donnant vn frere si doux,
Selon mon innocente enuie:

Vn iour heureux & fortuné
Seroit lors que vous seriez né.
Mais que i'auray sur tout de ioye!
Si mon vœu peut vous obliger,
A vouloir que bien-tot ie voye
Le berceau, qui vous doibt loger.
Les enfans, si ie ne m'abuze,
Ont aßez d'aymables appas;
Et quelque bonne grace infuze
Que les autres aages n'ont pas.
Chaque aage a ses propres loüanges;
Mais celuy de ces petits anges,
Qui ne font que venir au iour,
Priué de tout autre aduantage,
Tient seul le veritable amour,
Pour son legitime partage.
L'Amour Dieu par tout triomphant,
Qui n'a rien de triste, ou d'austere,
Ne se fait pas peindre en enfant,
Sans quelque signalé mystere.
Seroit-il vn petit garçon:
S'il pensoit en autre façon
Auoir plus d'adresse & de force?
Et s'il n'estoit bien informé,
Que cet aage tout plain d'amorce
Merite le plus d'estre aymé?
De plus, vous ayant ainsy tendre,
I'espere mieux ioüyr de vous;
Sans qu'il faille souvent attendre,
Ou fuyr les yeux d'vn ialoux.
Pourquoy donc, o ma chere vie,

N'escoutez vous pas mon enuie?
Naissant afin de m'obliger.
Que ne faites vous, que ie voye
Le berceau qui vous doibt loger,
Et loger ensemble ma ioye?
Vous estant petit enfançon,
Ma mere nourrice fidelle,
Vous auroit pour son nourriçon,
Vous alaittant de sa mamelle.
Lors sans aucun empeschement
Ie vous verrois à tout moment;
De iour, de nuict, aux champs, en ville,
Et quelque part qu'on peust aller:
Il me seroit tousiours facile
De vous voir, & vous accoler.
Dites donc, o ma chere vie,
Respondez, que ne naissez vous?
Ie n'ay point de plus grande enuie:
Que d'auoir vn frere si doux.
Accordez moy doncques cet ayze,
Que ie vous embrasse, & vous baize,
Sans redouter aucun censeur;
On ne me tiendra pas legere,
Touchant par ce baiser de sœur
La bouche d'vn si petit frere.
Et combien que mille tesmoings
Voyent cet acte d'amoureuse:
Si n'estimeront ils pas moins,
Que ie sois chaste & vertueuse.
Encor qu'vn baizer auancé
Arreste vn propos commencé,

Ie n'en seray pas indiscrette;
Des baizers si doux & si saincts
Meritent bien, qu'on leur permette
De rompre tous autres desseins.
O que i'aurois d'heur & de grace!
Si quelque chere deité
Permettoit, que ie possedaße
Vne si belle qualité.
Enfant plus desiré qu'vn ange,
Accordez moy cette loüange,
Que ie vous touche de mes mains.
Permettez que l'on vous apelle
Le petit frere des humains,
Reçeuant vne sœur mortelle.
Voilà les vœux de l'vniuers,
Qui vous demande la lumiere,
Tous les cœurs vous seront ouuerts,
Par l'accord de cette priere.
O petit frere, o petit Roy,
Qui sera plus aize que moy,
S'il arriue que ie vous voye?
Oubliant repos, & repas,
Que feray-ie en excez de ioye,
Ou bien que ne feray-ie pas?
Encor que l'on tint pour offense,
De vous aborder si souuent:
Cette rigoureuse deffense
Passeroit auecque le vent.
Ma paßion trop indomptable
Me rendroit bien souuent coulpable,
Et l'on me treuueroit tousiours

Faizant vne garde aßeurée,
Außy bien les nuicts, que les iours,
Pres de voſtre couche adorée.
O que i'aurois d'ambition,
Pour vous rendre quelque ſeruice!
Cette fidelle paßion
Seroit le plus grand de mes vices.
Et ce qui feroit moins valoir
Vn ſi deuotieux vouloir,
Seroit qu'en ma bonne fortune
Vous cheriſſant de plus en plus:
Ie ſerois ſouuent importune
Par des ſeruices ſuperflus.
Car à chaque fois que ma mere
Vous alaitteroit en ſon ſein,
I'attendrois le moment proſpere,
Pour ioüir d'vn heureux deſſein.
Quand vous quitteriez la mamelle,
Ie ſerois comme en ſentinelle,
Toute preſte à vous reçeuoir.
Et tendant les bras pour vous prendre,
Ce beau pretexte de deuoir
N'auroit rien que l'on peut reprendre.
Quand pour euiter la chaleur,
Il faudroit vous mettre à l'ombrage:
Ie tiendrois pour vn grand malheur,
Qu'vne autre m'oſtaſt cet ouurage.
Au temps qu'il ſeroit à propos,
Que vous prißiez vn doux repos,
Ie deuiendrois vne Syrene,

Qui vous garderois de veiller;
Comme vne drogue souueraine,
Mon chant vous feroit sommeiller.
Si vostre fidelle nourrice
Se disposoit à vous bercer:
Ma main desirant cet office
La viendroit bien-tot deuancer.
S'il arriuoit que quelque affaire
La pouuant quelque fois distraire,
Ie fusse seule à la maison:
I'agrêrois cette douce charge,
Et n'attendrois plus de saizon,
Pour mettre mes desirs au large.
Vous ayant seul, o beau petit,
Et me treuuant en chambre close:
I'assouuirois mon appetit,
Sans me soucier d'autre chose.
Pour ioüir librement de vous,
I'osterois le voile ialoux,
Qui vous couuriroit le visage.
Et tous obstacles enuieux,
Ainsy que pieces sans vsage,
Seroyent condannez de mes yeux.
Contemplant cette belle face:
Mes yeux se treuueroyent rauis,
Sans regarder en autre place,
Auant qu'estre bien assouuis.
Mesnager ma bonne aduenture
Seroit ma plus pressante cure,
Et ie tiendrois pour vn tourment,
Si quelque afaire mal pourueue

Me contraignoit pour vn moment,
De destourner vn peu ma veüe.
Ma main gauche se couleroit
Dessous vostre teste enfantine.
La droitte vous embrasseroit,
Vous preßant contre ma poitrine.
Le temps me feroit tout ozer;
Mais le delicieux baizer,
Que ie prendrois sur vostre bouche,
Seroit si doucement cueilly,
Que le repos de vostre couche
N'en seroit en rien assailly.
Pourquoy donc ne venez vous naistre;
Amour de la terre & des cieux?
Afin que ie me puiße paistre
D'vn baizer si delicieux.
Encor que ie sois peu subtile,
Ie ne serois pas inutile,
Pour vous rendre quelque plaizir.
Mesme si i'ay quelque artifice,
Qui m'accompagne en ce desir,
Il n'est que pour vostre seruice.
Apres vn espace de moys,
Lors que la premiere parole
Vous deueloperoit la voix:
Ie voudrois vous tenir eschole.
M'accommodant à vostre sens,
Ie contreferois vos accens,
Et vous parlerois la premiere;
Vous imitant à begayer,
Par vne ruze coustumiere,

Qui seroit pour vous esgayer.
Puis quand vous fiant à vous mesme,
Vous ne voudriez plus supporter,
Que par vn soucy trop extresme,
Quelqu'vn vous deust tousiours porter:
Ie voudrois seule auoir l'office,
De faire vne petite lice,
Pour conduire vos premiers pas,
Et d'vne façon mezurée,
Ie reglerois comme au compas
Vostre marche plus asseurée.
Si quelque pierre, ou quelque boys,
Blessant vostre plante trop tendre,
Vous faizoit choper quelque fois:
Mes bras s'estendroyent pour vous prendre.
Mesme i'oserois souhaiter,
De vous voir bien souuent hurter;
Afin que mes mains destinées,
Pour vous ayder à tout moment,
Peussent sans estre soubçonnées,
Vous donner vn embrassement.
Mais il ne faut pas que l'on pense,
Que ie me propoze d'auoir
Quelque prodigue recompense,
En vous rendant tout ce deuoir.
Vn desir plus ayzé me touche,
Vn seul baizer de vostre bouche
Suffiroit pour me bien payer.
Vous presenter tout cet homage
Pour vn si facile loyer,
Ce n'est pas vous faire dommage.

Qui te me donnera mon frere, ſuccȩant les mamelles de ma mere, que ie te treuue ſeul dehors, & que ie te baiſe, & qu'alors perſonne ne me meſpriſe. Cant. 8.

S.Tho. in c.8. Cant.

Beda c. 7.in Cant.

VOicy bien vne eſtrange nouueauté! quelle amante a iamais ſouhaité, que celluy qu'elle ayme, deuienne vn petit enfant, & ſoit ſon frere? & qu'eſtant ainſy changé, ſa mere en ſoit la nourrice, qui l'alaicte & l'alimente de ſes mamelles? C'eſt donc vn propos myſterieux, & la voix des ançiens iuſtes, qui deſiroyent que le Sauueur du monde, leur Seigneur, creu par eux conſubſtantiel au Pere, & au Sainct Eſprit, en ſa diuinité; & honoré par le meſme culte, qui luy eſtoit eſgalement deu, vint en fin entre les hommes, & ſe fit voir ça bas en vne forme humaine, conſubſtantiel aux hommes. Au dedans ce bien-aymé ſe treuuoit bien, par ce que *le Verbe eſtoit au commencement, & le Verbe eſtoit auec Dieu, & Dieu eſtoit le Verbe.* Mais afin qu'il peut auſſy ſe treuuer au dehors, *le Verbe a eſté faict chair, & a habité en nous.* Car les Patriarches & les Propheres ont bien veu ce Seigneur, mais au dedans, c'eſt à dire en la contemplation ſpirituelle de l'ame, non pas par les regards des yeux de chair. Ils l'ont veu, mais en quelque image, mais en la forme d'vne ſubſtance ange-

angelique. quant à ſa nature, & en ſon eſtre veritable, le bien de le voir ainſy ne leur eſt pas arriué. En fin ce Legiſlateur meſme, qui merita d'entendre cette parole, *ie monſtreray tout bien*, entendit auſſy cette autre. *tu ne pourras voir ma face; car nul homme ne ſçauroit voir ma face, & viure apres.* Extremité de bon-heur à ceux, qui peuuent entre eux ſe dire les vns aux aultres. *Nous auons treuué le Meſſie, le Chriſt de Dieu!* Car c'eſt là ſon viſage, c'eſt le don aymable de ſa face, & le commerce de ſon diſcours mutuel.

Mais l'ame ſaincte exprime bien en ces meſmes paroles, l'extreme deſir qui l'enflãme, au moyen duquel elle voudroit par amour eſtre ioincte, & bien eſtroitemẽt vnie auec ſon Dieu, afin que non ſeulement dans le ſecret de la contemplation, mais encore dehors en la preſence de ſes voiſins, en cette vie actiue, il luy fut permis d'adherer à ſon eſpoux, edifiant tout le monde par l'exẽple de ſa fidelité, sãs plus craindre les brocards, & meſpris des hõmes mondains; qui la verroyẽt ſi familieremẽt practiquer ſon amour. car c'eſt tout autant que ſi elle diſoit : A la mienne volonté, o mon Dieu, que nous fuſſions vous & moy ſerrez enſemble, par vn lien d'amour, auſſy ferme, que peut eſtre celuy d'vn frere & d'vne ſœur. que ne puiſ-ie vous aymer auſſy tendrement, qu'vne chere ſœur ayme ſon petit frere, qui ſucçe encore

Mich. Giſler. in c. 8. Cant. expoſ. 3

les mamelles de sa mere. afin qu'aussy tout ouuertement en la presence de mes autres freres, pendant que ie serois employée à l'vtilité de mes prochains; il me fut permis de vous baizer d'vn baizer de charité tellemēt que ie n'eusse point de honte de cōfesser l'amour que i'ay pour vous, ny l'affection que ie vous ay voüée, la tesmoignāt sans rougir, par oraisons & bōnes œuures. Qui me donnera ce bien que desormais, non seulement ie vous craigne, cōme vn Dieu ialoux, Dieu d'armées qui lācés des feux, & des foudres, dont vous vous seruez pour me donner vne saincte peur de vous offenser; mais aussy que ie vous cherisse cōme mon frere, & tel frere, qui pour la douceur de son enfance n'espouuante personne; mais attire à son amour les cœurs mesmes de pierre, & peut amolir les courages plus endurcis.

S. Tho. in c. 8. Cant. Vous qui estes maintenant au sein de vostre pere, qui fera que vous deueniez hōme? que vous participiez à vostre nature? & vous treuuant en la communauté des humains, soyez appellé mon frere? afin que ie vous voye tout à descouuert, estant fait homme; *& que ie vous baize*, c'est à dire, que ie vous cōsidere en vne visiō ouuerte, apres vous auoir tenu tout entier par la foy cōme ie fais.

Gisler. in c. 8. Cant. expos. 3 Quand vous estiez grand & paroissiez en vostre maiesté, vous n'auiez pas besoing de mes biens. à la mienne volonté que vostre charité

charité vous oblige à deuenir mon frere, naissant d'vne vierge, & que vous ayez besoing de laict pour vous nourrir ! en cette occasió i'esperois que mõ affection ne vous seroit pas inutile, & que peut-estre i'aurois le bon-heur d'estre employée à vous rédre des seruices, si non grands, au moins si fidelles, & volontaires, qu'ils vous asseureroyent assez de mon amour. Ie vous ay cherché sans vous treuuer, aussy ie souspirois continuellement; mon desplaisir paroissoit dans mes plaintes coustumieres, deplorant mon malheur, ie disois auec le Prophete: *Mes larmes ont esté le pain, dont ie me suis repeüe de iour & de nuict, pendant que par mocquerie tout le monde me dit: où est ton Dieu* ? Mais maintenant ce m'est vne consolation nonpareille, d'entendre cet Ange, qui dit aux pasteurs: Vous treuuerez vn enfant pozé dans la creiche. i'ose bien me promettre de vous treuuer aussy dehors & sans l'incomprehensible Magesté, dans laquelle vous demeuriez de toute eternité, dans vous mesme; ie vous cherchois en ce monde, & parmy les creatures; *I'ay cherché dedans le lict de mon esprit, dans la paix, celuy que mon ame cherit, ie l'ay cherché, & ne l'ay pas treuué*; ie me suis donc leuée pour courir, & tournoyer par la cité de ce monde, par les rues & voyes des creatures; ie vous y ay cherché, & ne vous ay pas treuué. Mais maintenant que vous e-

ſtes entre les creatures, pendant à la mamelle d'vne vierge, voſtre ſaincte mere, & la mienne; ſi ie vous rencontre, il n'y aura ny retenue, ny bienſeance, qui m'empeſche de vous ſurprẽdre, vous embraſſer, & vous baizer mille fois, ſans ce que ie ſois plus meſprisée ny mocquée de perſonne. tant de cauſeurs ne dirõt plus que i'adore, ſans ſçauoir qui; que ie baize en aueuglée, celluy que ie ne cognois pas; que ie preſente mes prieres à quelqu'vn, qui n'a ny pouuoir ny volonté de m'ayder; & que i'ay voüé mon ſeruice à tel Seigneur, qui ne ſe laiſſe iamais aprocher, ny voir. Certainement vous baizant au premier inſtant de voſtre conception, *voſtre Dieu vous a oinct de l'huyle de ioye, deuant tous vos compagnons*, vous preſſant, dis-ie, ie vous adorerois tellement comme frere par mes baizers, qu'ẽ iceux vous ſeriez auſſy aduoüé pour Roy bien aymé; imitãt en cela l'exemple de Samuel, qui comme ie lis dans les liures des Roys, adora par vn baizer Saul, choiſy & oinct pour eſtre Roy. En toute choſe ie vous obeyrois comme Roy, teſmoignant mon obeiſſance par mes baizers imprimez ſur voſtre bouche, ainſy qu'autrefois, par le ſigne d'vn baizer du peuple Ægyptien, l'obeiſſance de toute l'Ægypte fut promiſe à Ioſeph par Pharaon, quand il luy dit: *Et tout le peuple viendra baizer ta bouche.*

Ie ne ſçauois pas, o bon IESVS, que voſtre em-

embrassement fut si doux, vostre attouchement si honneste, vostre conuersation si delicieuse? Car quand ie vous auray aymé, me voilà nette; si ie vous touche, ie seray chaste; si ie vous reçois, ie demeureray vierge; vostre embrassement, o tres doux IESVS, ne tache pas, mais nettoye; vostre attouchement ne salit pas, mais santifie. O IESVS, fõtaine de toute douceur, & suauité, pardõnez moy, que i'ay creu si tard: combien l'on reçoit de delices, de courtoisies, & de liesse, quãd la main gauche de vostre sagesse & cognoissance eternelle est dessous ma teste, c'est à dire la raison; & que la dextre de vostre diuine clemẽce & dilection m'embrassera, c'est à dire la volõté. Ah miserable que ie suis & mescognoissante de mon bonheur, que me sçauroit il iamais arriuer de si doux, de plus delicieux & salutaire, que de repozer entre les bras d'vn si grand espoux, entre les baisers d'vn si grand Roy, & dormir aupres d'vn amãt si fidelle. L'ame deuote auoit bien sẽty cette douceur, quand ses desirs estoient exprimez par ces paroles. *qu'il me baise d'vn baiser de sa bouche.* n'auoit elle pas espreuué ces delices, quand toute ardente d'amour, elle prioit, & tõbant presque euanoüye par exces de desir, elle disoit dans les Cantiques. *Qui me donnera ce bien, que vous soyez mon frere, succeãt les mamelles de ma mere, & que ie vous treuue seul dehors, & vous baize?* qui pourroit suffi-

Bonau. Soliloq. cap. 1.

ſamment racompter, combien ces paroles ont de douceur, & de deuotion? quand elles ſont bien pezées, & gouſtées par vne ame droicte, ſi ce n'eſt qu'auparauant il en ayt en eſprit gouſté les delices? mais o Seigneur Dieu, ſi ces biens ſont ſi doux à ceux, qui ne les cognoiſſent que par pensées, quelle douceur font ils eſpreuuer à ceux, qui les gouſtent en effect? s'il y a tant de contentement à les lire, combien y aura-il de conſolation à les poſſeder?





In lectulo meo per. noctes quæsiui quem diligit anima mea. quæsiui illum et non inueni. Cantic. 3.

25.

X.

I'ay cherché de nuict en mon petit lict, celuy que mon ame ayme; ie l'ay cerché, & ne l'ay pas trouué.
Cant. 3.

Nos Muses modestes, & sainctes
Ne chantent que des chastes feux;
On n'entend point dedans mes vœux
L'air de quelques profanes plaintes.
Car ie ne conçois point d'amour
Pour quelque Adonis de la cour.
Vne meilleure destinée
Triomphe de ma liberté,
Mon cœur n'estant point arresté
Des nœuds d'vn terrestre Hymenee,
Ces discours d'amour, que ie fais,
Sont dressez pour d'autres effects.
Ainsy que les corps ont leurs flames,
Les esprits ont aussy la leur,
Et sont capables de chaleur;
Mais ce feu qui touche les ames
Esclaire auecque des flambeaux
Bien plus precieux, & plus beaux.
Ce feu dont l'ame est embrazée,
N'agissant que diuinement,
Est aussy seul, qui sans tourment
Pousse des flames de rozée.
Et cet amour tout de liqueur

Pleut des delices dans le cœur.

Que les ames, qui ſont atteintes
D'vn amour ſi delicieux,
Ont des entretiens precieux!
Puis que libres de toutes craintes
On prend, & donne le baizer,
Sans ſe contraindre ou s'excuzer.

O que leurs chaſtes acolades
Sont pleines d'amour, & de foy!
Viuant ſoubs vne meſme loy,
Nul ſoubçon ne les rend malades.
Et leurs cœurs doucement eſtreints
N'ont point de neuds, qui ne ſoient ſaincts.

Si quelque paſsion les touche,
On la deſcouure en leur propos.
Mais pour ioüyr d'vn doux repos,
Ces amants ont auſſy leur couche;
Où leurs cœurs ſont appariez,
Bien mieux que ceux des mariez.

Dedans cette couche pucelle
Iamais l'aueugle Cupidon
Ne porta ny traits, ny brandon,
Pour l'embrazer d'vne eſtincelle.
Veſta meſme ſans s'excuſer,
Y peut librement repozer.

Les materats d'vn lict ſi digne
Ne ſont pas faits de mol duuet;
On n'y treuue point le cheuet
Enflé des deſpoüilles d'vn cygne.
Les petits couſsins parfumez
N'y ſont pas beaucoup eſtimez.

Le

Le lieu qui reçoit les careſſes
De ce chaſte couple d'amants,
Sans beaux draps, & ſans ornements,
Se contente d'autres richeſſes.
Et ne laiſſe pas d'eſtre doux,
Sans le ſatin , ou le veloux.
Le lict, où ces eſprits fidelles
Ioüyſſent d'vn diuin plaizir,
N'eſt rien autre qu'vn ſainct loizir,
Sans changements, & ſans querelles:
Et la paix qui repoze entre eux,
N'a iamais rien qui ſoit affreux.
O paix, couche bien fortunée,
Logette d'vn heureux party!
Ou pluſtot palais aſſorty,
Pour quelque celeſte Hymenee.
Paix, le plus aymable threſor,
Que puiſſe auoir vn ſiecle d'or.
O paix, agreable demeure
D'vne ame auecque ſon eſpoux!
Où deux amants ſainctement doux
Peuuent s'accueillir à toute heure,
Seul agreable, & digne lieu;
Pour mettre vn ange aupres d'vn Dieu.
C'eſt en cette douce retraitte
Que i'ay veillé par tant de nuicts,
Afin de paſſer les ennuits
De quelque affliction ſecrette.
Et pour appaizer le ſoucy,
Dont mon ſommeil eſt accourcy.
Ce cher vainqueur de ma penſée,

Qui rauit mon premier amour,
A choisy ce digne seiour,
Pour pozer son ame laßée.
C'est là que son cœur, & le mien,
Content tout leur mal, & leur bien.
Pendant qu'vne flame diuine
M'embraze dans ma paßion:
Vne pareille affection
Saizit aussy-tot sa poitrine.
Cet aymable vrayment aymé,
En charmant se treuue charmé.
Tous deux rauis dans ces doux charmes,
Nous n'auons autres truchements
De nos biens & de nos tourments;
Que nos complaintes & nos larmes.
Et par fois des souspirs bien courts
Ont plus d'effect, qu'vn long discours.
Mais quelle soudaine aduenture
L'a peu desrober de mon sein ?
Ie n'en puis sçauoir le deßein,
Ny par art, ny par coniecture,
Si ce n'est, qu'il soit offensé,
D'auoir esté peu careßé.
Car quoy que la nuict soit venue,
Et qu'il soit tousiours attendu:
Il demeure comme vn perdu,
Dans cette absence continue.
Tellement que l'on peut iuger,
Qu'il ne veut plus icy loger.
Luy qui me semble si fidelle,
M'auroit il bien ioüé ce tour,

Que

Que d'abandonner mon amour,
Pour plaire à quelque autre plus belle?
Ou bien quelque lict mieux paré
Le peut il auoir attiré?
Ah! que cette nuict de vefuage
A des entretiens odieux,
Pendant que ie gaste mes yeux,
Pleurant pour ce fatal dommage;
Et que le temps de mon repos
Se perd en de tristes propos.
Desia les astres & la lune,
Estoient au milieu de leurs pas,
Et moy qui ne redoubtois pas
Vne si mauuaise fortune:
Libre de crainte, & de desir,
Ie repozois tout à loizir.
Ie creus que quelque bon Genie,
Frapant mon lict deux ou trois foys,
Me disoit d'vne triste voix:
Esueille toy, pauure bannie:
Pendant que tu dors sans soucy;
Ton espoux se sauue d'icy.
Ayant ouy ce monitoire;
Bien-tot mon sommeil se perdit.
Mais le mal qui m'estoit predit,
Estoit graué dans ma memoire:
Mon soing fut, de bien-tot sçauoir,
Lequel me vouloit deçeuoir.
Pendant cette alarme premiere,
Apaizant vn peu mes debats,
Ie disois d'vn langage bas,

Dormez vous encor ma lumiere?
Cependant i'estendois la main
Du costé de mon inhumain.
Ce fut toute peine perdue,
Mes mains ne le treuuerent point;
Et pour vn autre mauuais poinct,
Ma voix ne fut pas entendue.
Mais, comment m'auroit il ouy,
Puis qu'il s'en estoit ia fuy?
Cognoissant presque mon desastre,
Sans pouuoir attendre à demain,
Me voilà la lampe en la main,
Pensant retreuuer mon bel astre.
Et mes lamentables accens
Tesmoignoient des maux bien puissans.
Helas que i'ay veu de prodiges,
En considerant chaque endroict.
Le lict n'est pas encore froid,
I'y puis remarquer ses vestiges;
Me desplaizant d'auoir des yeux,
Pour voir ces signes odieux.
Respond (disois-ie) o lict perfide,
Qu'est deuenu mon cher espoux?
Et puis redoublant mon couroux,
Ie l'apellois traistre homicide.
Comme si ce que i'ay d'ennuy
N'estoit arriué que par luy.
Ainsy certaine de sa fuite,
Courant par toute la maison,
Ie n'escoutois point de raison,
Qui peut arrester ma poursuite.

Quoy que ie perdisse mes pas,
Pourtant ie ne m'arrestois pas.
Alors ie fus aussy confuze,
Que cette espouze d'Alexis,
Qui vit tous ses desseins occis,
Par vne salutaire ruze.
Son mary s'estant euadé,
Auant qu'elle l'eust possedé.
Moy qui deuant cette disgrace,
Dormois en vne douce paix,
Ie sentis des broüillards espaix,
Qui s'estendirent sur ma face.
Et mille estranges passions
Trauerserent mes actions.
Ie n'auois point eu de tumultes,
Ny de soucys malencontreux.
Lors mes desirs dressans entre eux,
Ie ne sçay quels partys occultes
Me rendirent comme vn vaisseau,
Qui branle ainsy qu'il plaist à l'eau.
Vne secheresse incroyable
Saizit incontinent mon cœur;
Toute ma celeste liqueur
Deuint seche comme le sable.
Mes beaux desseins d'auparauant
N'enfanterent plus que du vent.
Maintenant ce m'est vn suplice,
D'esleuer mes yeux vers le ciel.
Ie treuue plus amers que fiel
Tous les mots du diuin office.
Et pendant ces ingrats trauaux,

Ie ne sçay plus ce que ie vaulx.

Par cette malheureuse absence,
Ie perds touts mes plus chers esbats;
Pour faire de pieux combats,
Ie n'ay plus ny cœur, ny puissance.
Ce qui fut mon contentement,
Ne m'est plus qu'vn cruel tourment.

Au temps de ma bonne fortune,
La paix comme vn azyle seur
Me retenoit en sa douceur,
Sans craindre vne fin importune.
Mesme i'ozois bien esperer,
Que cet heur deubt tousjours durer.

Lors ainsy qu'vn ieune clerc d'armes,
Qui n'a point tenté le danger,
Ie croyois que pour me ranger,
Ie n'aurois iamais trop d'alarmes.
Et renuersois dans mes discours
Les chateaux, auecques les tours.

Ie ne recherchois autre gloire,
Que de rendre vn sanglant effort.
Estimant qu'vne telle mort
Fust vne immortelle victoire.
Les fers des plus cruels tyrans
M'estoient des appas attirans.

Apolone estant dans la flame,
Il me sembloit que le brazier
Fust comme vn gracieux rozier,
Qui iettoit des fleurs sur son ame.
Et qu'en ce rigoureux destin
Elle fust comme en vn festin.

Comme

Comme quelque enfant qui ſe ioüe,
Se balanceant tout à loizir,
I'eſperois vn rare plaizir
D eſtre vne fois ſur vne roüe;
Ainſy que Catherine eſtoit,
Lors que le Tyran la tentoit.
Preſumant de mon faux merite,
Ie m'eſtimois vn paragon;
Et voulois vaincre le dragon,
Auſſy bien que fit Marguerite,
Tout deſſein m'eſtant propozé
Ne me ſembloit point malaizé.
Meſme les bleſſures d'Agathe,
Lors que ſon ſein fut tenaillé,
M'eſtoient vn carcan eſmaillé,
Deſſus vne peau delicate.
Chaque goute de ſang caillé
Me ſembloit vn rubys taillé.
I'ozois aßeurer, que Blandine
Parmy la rage du bourreau,
Et les atteintes d'vn taureau,
Sentoit vne ioye diuine.
Et que ce taureau furieux
Luy fut vn agneau gracieux.
En fin les prizons, les tortures,
Les fers, les roües, & les croix,
Me ſembloient des plaiſirs de Roys,
Et des heureuſes aduentures.
Les apprets de fer & de feu
Ne ſe comptoient que pour vn ieu.
Car pendant que tout à mon ayze

Ie viuois en ce doux repos,
Mon ame ainſy que mes propos
S'eſchauffoit d'vne ſaincte braize;
Pour murs & bouleuars eſpaix
Ie n'auois que la ſeule paix.
Mais depuis qu'auecque diſgrace
Mon eſpoux s'eſloigne de moy:
I'ay peur de tout ce que ie voy.
Et mon cœur auſſy froid que glace
N'a plus ces glorieux deſſeins
D'imiter les œuures de ſaincts.
Comme vne roze deſnoüée
Aux premiers rayons du Soleil,
Qui doibt perdre ſon teint vermeil
Pour vne petite broüée;
Mon eſpoux eſtant vn peu loing;
Mon cœur ſeche comme le foing.
Ainſy qu'vne lampe allumée,
Que quelque peu d'huile nourrit,
La flame qui brille, & qui rit,
Se tourne bien-tot en fumée.
Le moindre vent, qui peut courir,
Suffit pour la faire mourir.
Helas que ie me ſuis meſprize,
De chercher en ce pauillon,
Puis qu'vn ſi ſoudain tourbillon
En a fait eſchaper ma prize.
Et que ie cherche entre les fleurs,
Ce qui n'eſt que dans les douleurs.
Mes regards ſont ceux d'vne louſche,
Que ie m'abuze, o cher eſpoux!

La paix m'estoit vn lict bien doux,
Et la croix estoit vostre couche.
C'est là qu'il failloit m'adresser,
Si ie voulois vous embrasser.
C'est pour vous, ma chere lumiere,
Que ie languis dans les ennuys,
Combien ay-ie employé de nuits
En cette plainte coustumiere.
Mais ie perds mon temps & mes pas,
Vous cherchant où vous n'estes pas.



I'ay cherché de nuict en mon petit lict celuy que mon ame ayme: ie l'ay cerché & ne l'ay pas trouué. Cant. 3.

Bernar. ferm. 75 in Cant. L'Espoux n'est pas retourné pour la voix & les vœux de l'amante, qui le rapelloit. Pourquoy? pour faire croistre encore d'auãtage son desir; pour auoir des preuues plus asseurées de son affection, pour luy faire exercer tout ce qu'elle a d'amour. C'est donc asseurement vne dissimulation non pas vne indignation ny mespris. Il reste maintenãt à sçauoir, que, si celluy qui n'est pas retourné, estant rapellé, se laissera treuuer, quand on l'aura curieusement recherché, selon la parole du Seigneur: *quiconque me cherche, me treuue.* Et premierement cette desolée le cherche dans sa couche; mais ne le treuue pas. de plus cette absence, & la recherche aussy n'est pas d'vne nuict seule, puis qu'elle dit: *ie l'ay cherché durant les nuicts.*

Gisler. in Cant. cap. 3. expos. 3. Nous lisons au Psalme 76. qu'vne certaine ame deuote auoit cherché Dieu durant la nuict, & ce nõ seulement des mains, mais aussy de la voix, & que sa recherche ne fut pas frustrée de l'esperance qu'elle auoit, car elle mesme tesmoigna clairement par ses paroles le bien, qui luy en estoit arriué; & voulut bien que tout le monde le sçeut, *au iour de ma tribulation*, dit elle, *i'ay estendu les mains, pour treuuer mon Dieu, durant*

la

la nuict; ie me suis aussy seruie de ma voix, pour l'apeller, & n'ay pas esté deceüe. mais en cette sentence *ie l'ay cherché dans ma couche pendant les nuicts*; l'ame saincte asseure qu'elle a cherché son Dieu de nuict, & cela fort souuent, à sçauoir par beaucoup de nuicts, & que toutesfois elle n'a sceu le treuuer nulle part, apres tant de poursuites & de recherches.

Que sera-ce icy? qu'estant cherché il ne se treuue pas? quoy que l'on le recherche auec tant de soing & de diligence? & que toutefois il dit luy mesme: *cherchez & vous treuuerez, & qui cherche treuue*? comment donc seront accomplies les Escritures? car celle cy qui cherche maintenant n'est pas du nombre de ces infortunées, ausquelles il dit: *vous me chercherez, & ne me treuuerez pas.* Bern. ser. 75. in Cãt.

Cette estrange diuersité m'offensoit au commencement, non pas peu ny mediocrement, mon esprit ne pouuoit se persuader, que cet amant eust quelque raison d'uzer de tant de froideur, & d'indifference; par ce que selon le sens commun, il sembloit plus raisonnable, & de meilleure grace, que Dieu se laissat tout aussy-tot treuuer, & ne fist pas si lõg temps le sourd aux voix plaintiues de cette ame enflammée d'vne ardente charité, bruslãt pour luy d'vn amour non pareil, & tel, que deuoit estre celuy d'vne telle espouse pour vn tel espoux. Gisler. in c. 3. Cant. expos. 3.

Toutesfois, ayant plus attentiuemẽt con-

ſideré les paroles de ſes deux ames, i'ay facilement compris la raiſon de leurs diuerſitez. I'ay tout auſſy-tot entendu, pour quelle cauſe l'ame qui parle dans le Pſalme, treuua ſon Dieu; & pourquoy l'eſpouze ne le treuua pas. parce que cette cy, quoy qu'elle ayt cherché ſon eſpoux des mains, & de la voix; ſes recherches ſe faiſoyent dans ſa couche, dans ſon lict propre, parmy la paix, & le repos. elle auoit beau chercher, & toucher des mains, & n'auoit garde de treuuer là, celuy qui n'y eſtoit pas. Mais l'autre le cherchoit parmy les tribulations, d'où elle crioit & l'apelloit à ſon ayde, luy qui dit: *En quelconque tribulation que vous crierez à moy, & m'appellerez, ie vous eſcouteray pour vous ſecourir*. Ainſy le treuua elle ſans beaucoup de peine, & de plus, le retint ſans contraincte, pour luy faire auerer ſes paroles. *Ie ſuis auec elle dans ſa tribulation*; & pourtant elle ſatisfaicte de ſes promeſſes, en donne franchement ce teſmoignage. *I'ay cherché mon Dieu, durant le iour de tribulation, ie l'ay cherché de la voix & des mains, & luy ne m'a pas deçeüe, ny meſpriſée*; Aduiſez donc qu'il y a trois cauſes, lesquelles arriuent quelquefois, & fruſtrent l'attente de ceux qui cherchent, à ſçauoir lors qu'on ne cherche pas quand il faut, ny comme il faut, ny où l'on deuroit chercher. Car ſi tout temps eſtoit propre

Bernar. ſer. 75. in Cant.

pour

pour chercher, pourquoy le Prophete dit il donc? *cherchez pendant que vous pouuez treuuer.* Il faut necessairement, suiuant le sens de ses paroles, qu'il y ait vn temps auquel on ne pourra treuuer, à fin que l'espoux ne soit pas treuué par celles qui le cherchent, quand elles cherchent hors de saison. Mais ce n'est pas cette cause qui nuict à l'espouse, qui le cherche, & l'inuoque en temps commode, ny la secõde raison aussy, puis qu'elle ne cherche pas tiedement, negligẽment, ny par ceremonies affaictées; car elle cherche d'vn cœur ardẽt, sans repos, tout de bõ, & bien serieusemẽt. Il ne nous demeure plus qu'à sçauoir, si le troisiesme empeschement est celuy qui luy est contraire; n'est-ce donc point qu'elle le cherche en autre lieu qu'il ne conuient? *I'ay cherché dans ma couchette, durant les nuicts, celuy que mon ame cherit*; dirons nous qu'il ne failloit pas dire *couchette* mais *couche*, & le chercher là? tout ce monde mesme estãt estroit pour luy? cela point, vne couchette luy suffiroit, puis que ie l'ay cognu si petit, & tout enfant. Ou biẽ cette couchette, est ce point sa creche, ou le sein de sa mere? car quãd au sein de son pere, ce n'est pas vne couchette, mais vn grãd lict, dont il dit, parlant de ce filz? *Ie vous ay engendré de mon sein deuãt l'aurore*; encore que l'on ne puisse aussy apeller vn lict, mais vn throne, cette place, en laquelle on est plustot pour regir & com-

commander, que pour estre couché. pour éuiter toutes ces difficultés de deuiner, l'espouse dit dans quel lict elle cherchoit, dans le sien non dans vn autre. Mais que cherchiez vous là, pauure abuzée? pensiez vous treuuer parmy vos biens celuy qui s'estoit desia retiré deuers les siens? n'auiez vous pas veu que le filz de l'homme estoit desia remonté, où il estoit auparauant? Il a desia quitté le tombeau pour aller aux cieux, & vous le cherchez encore dans vostre couche. Il s'est leué, & n'est plus icy. Vous venez trop tard, belle paresseuse; que cherche vous? où cherchez vous? il est fort & robuste, vous pensez le treuuer dans vn lict comme vne delicate pucelle; il est grand, & vous le cherchez dans vne petite couchette; vous allez veoir dans vne estable, esperant d'y rencontrer celuy qui n'est plus couché entre les bestes, mais tout luisant, en pleine magesté, est esleué sur vn throne de magnificence. Il est maintenant entré dans les biens, puissances, & possessions du Seigneur, *Il est reuestu de force & de beauté*, luy, ce mesme qui fut autrefois gisant dans vn tombeau, est assis en gloire sur les Cherubins. Aprenez auiourdhuy, que n'estant plus couché, mais assis, ces aprets que vous auez faits pour le coucher sont inutiles & superflus. pour vous dire en peu de mots vne verité absoluë, il est assis pour iuger, ou droict pour ayder.

ayder. depuis cela donc, & tout le temps apres pour neant l'espoux a esté cherché. Mais quoy que cette espouse ne le treuue pas, si parle elle de bonne grace, elle ne l'apelle pas celuy qu'elle ayme, ains celuy que son ame ayme, faisant veritablement entendre, que cette amour & dilection apartient seulement à son ame, & que ses affections sont purement spirituelles. Car quand vne ame cherit ou plustot conuoite quelque chose selon la chair, l'amour dont elle est esprise, se peut mieux apeller vn amour de la chair, que de l'ame, encore dit elle bien à propos, qu'elle l'a cherché durant la nuict; car il n'y aura point d'incõgruité, si l'on dit, que ceux qui sont en peine de quelque chose, & se sont esgarez de leur compagnie, sont tombez en ces incommoditez plustot de nuict que de iour; & qu'ainsy ceux qui cherchent, semblent plustot chercher de nuict que de iour. Car qui s'arreste à chercher ce qu'il voit deuant ses yeux, & tout à descouuert? Quand donc cet espoux se fait chercher, il faut qu'il soit nuict, d'autant que s'il estoit iour, il se descouuriroit, & ne seroit pas necessaire de le chercher. mais quelqu'vn dira, qu'vne espouse ne doit pas estre si sotte, ny si fort aueuglée, que de chercher la lumiere dans les tenebres, de chercher son bien-aymé parmy ceux qui ne le cognoissent, ny ne l'ayment pas. en vain luy
faict

faict on reproche d'estre si maladuisee, ce seroit luy trop imposer que de tesmoigner, qu'elle ait aduoüé, qu'elle le cherche dans la nuict, maintenant, non: par le passé. Elle ne dit pas ie cherche, *mais i'ay cherché durant les nuicts celuy que mon ame cherit.* Et le sens en est, qu'ayant esté auparauant petite, elle ne sauouroit, & n'estoit sage non plus qu'vne petite, ne pensoit que comme vne petite, & cherchoit la verité où elle n'estoit pas, errant, & ne la treuuant pas. Suiuant ces mots du Psalme, *i'ay erré comme vne brebis esgarée du troupeau,*

Gister. in c. 3. Cant. expos. 3 Que si quelqu'vn veut soustenir, que l'espouse racompte icy ce qu'il luy est aduenu, lors que de tout son cœur, & de toutes ses forces, elle recherchoit & poursuiuoit son Dieu, son bien-aymé, auec vn extresme & violent amour: il faudra dire que par le mot de *couche* toute sorte de repos n'est pas icy signifié, mais seulement cette tranquilité, *en laquelle l'ame saincte se repose dans vne paix interieure*, laquelle paix a esté declarée par Isaias, & apellée *lict & couche.* Lors que parlant du iuste, il a dit. *que la paix vienne, qu'elle repose dans la couche de celuy qui a cheminé suiuant sa guide.*

Greg. hom. 19 in Eze. & 25. in Euã. *Nous cherchons nostre bien-aymé dans la couche*, lors que dans vn tel & quel repos qui nous arriue rarement en cette presente vie, le desir d'estre auec nostre redempteur nous

nous fait souspirer. Nous le cherchons pendant la nuict, parce qu'encore que nostre esprit veille en luy , nostre œil est esbloüy, & ne le peut voir.

Mais voicy bien vne nouuelle difficulté, pour sçauoir, commét il est possible, que l'ame saincte ayt cherché son Dieu dans vn tel lict, & ne l'ayt pas treuué. commét peut elle dire cecy, puis qu'ailleurs elle asseure, & se vante qu'elle reposera doucemét auec luy, dans ce mesme lict ? *ie dormiray & reposeray*, dit elle, *dans la paix mesme*. veu encore que chacun sçait, *qu'en la paix a esté faicte & apreštée la place de Dieu*. Si Dieu demeure donc dans la paix , si l ame tranquile dort & repose auec luy dans le lict de la paix: pourquoy l'epouze nie elle de l'auoir treuué au lieu où il est present? Respondons en peu de paroles, que Dieu n'est pas absent, qu'il repose dans la paix interieure , comme en son lieu propre ; & que toutesfois par vne prouidence admirable , il s'esloigne quelquesfois , ou se cache à cette ame, *auec laquelle il possede vn lict commun* , permettant en quelque façon , qu'elle demeure toute aride, & destituée de son doux embrassement. *Gisler. in c. 3. Cant. expos. 3.*

Car il y en a qui las & fatigués des exercices spirituels , tournez en tiedeur, affoiblis d'esprit & de courage, cheminent tous tristes dans les voyes du Seigneur, *Bern. ser. 32. in Cãt.*

auec

auec vn cœur aridé & ennuyé:les iours leur semblẽt lõgs, ils se plaignẽt aussy des nuicts, parlans auec le S.Iob: *quand i'auray dormy, ie diray quand me leueray-ie? & puis i'attendray encore le soir.* pensez vous que celuy là souffre, ou demande autre chose? qui dit: *Mon ame s'est ensommeillée d'ennuy, rasseurez moy, & me confortez en vos paroles.*

Gisler. in c. 3. Cant. expos. 3 Or cette retraitte est arriuée pour trois principales raisons, premierement, afin que par ce petit esloignemẽt, cette ame s'auance, & se pousse à plus grande perfection, en second lieu, afin que par apres le retour & rẽcontre de son espoux, luy soit plus doux & plus agreable. En fin comme la corde d'autãt plus qu'elle s'estẽd & s'esloigne de l'arc, elle retourne par apres, & se raproche auec plus de violẽce, donnant aussy plus de force à la flaiche iettée par sõ arc; de mesme, d'autant plus que Dieu semble se retirer d'vne ame, il s'y reioinct par apres auec vne plus viue, & plus ardente bienveillance. Mais s'il se retire d'elle pour les raisons cy deuant raportées, pourquoy ne se laisse il pas treuuer à celle qui l'a cherché si soigneusemẽt, dans la place, en laquelle luy mesme desire d'estre cherché. *Ie l'ay cherché,* dit elle, *& ne l'ay pas treuué.* Il vouloit sãs doubte espreuuer sa perseuerance, & par vne curiosité d'espoux, sçauoir, où son espouse iroit, autãt de fois qu'il se leueroit du lict de son repos interieur.

L'espoux

L'eſpoux ſe cache, dont eſtant cherché, à fin que n'eſtant pas treuué, il ſoit plus ardẽment recherché. Et l'eſpouze eſt remiſe & réuoyée, pour ne le point treuuer, àfin qu'eſtant réduë plus capable par ſa tardiuité, elle treuue & retienne d'autant mieux par apres, ce qu'elle a ſi long temps cherché. *Greg. l.5. moral. c. 4.*

Mais Seigneur, ſi vous n'eſtes pas icy, où vous chercheray ie pendant voſtre abſence? ſi vous eſtes par tout, pourquoy ne voy-ie pas voſtre preſence? vous habitez, ſçay-ie bien, en vne lumiere inacceſſible, mais où eſt elle cette lumiere inacceſſible? & comment ſçaurois-ie m'en aprocher? qui m'y conduira? qui fera que ie ſois reçeu, pour vous y voir? voſtre ſeruiteur deſire s'approcher de vous, mais voſtre habitatiõ eſt inacceſſible. Il ſouhaite de vous treuuer, & ne ſçait pas où vous demeurez. Ie vous prie, o mon Seigneur, enſeignez moy vous meſme à vous chercher, monſtrez vous à moy qui vous cherche, parce que ie ne ſçaurois vous chercher, ſi vous ne m'enſeignez, ny vous treuuer, ſi vous ne vous monſtrez. que ie vous cherche en deſirant, vous deſire en cherchant, vous treuue en aymant, & vous ayme en vous treuuant. *Anſel. in protolog. cap. 1.*



Surgam et circuibo ciuitatem; per vicos et plateas quæram quem diligit anima mea: quæsiui illum et non inueni. Cantic. 3.

26.

XI.

Ie me leueray,& m'en iray tout alentour de la cité,& ie chercheray par les rues & par les places celuy que mon ame cherit. Ie l'ay cherché,& ie ne l'ay pas treuué. *Cãt.3*

EN fin (quoy que tard) ie m'aduize
De l'erreur qui m'est arriué;
Si ie me fusse bien enquize,
Cher espoux, vous seriez treuué.
Ie me tenois comme asseurée,
Que dans cette couche dorée
Vous ioüissiez d'vn doux sommeil;
Mais la verité recognue
M'asseure qu'vn si beau soleil
Ne loge pas dans cette nue.
Que feray-ie en cette occurrence?
Et quoy? seroit il à propos,
Qu'en ces heures de vostre absence,
Ie m'abandonnasse au repos?
Non, non, cher espoir de ma vie,
Vne si paresseuse enuie
Ne vous rendra iamais ialoux.
A Dieu pour iamais chambre & couche,
Plustost que sans mon cher espoux,
Il arriue que ie vous touche.
Ny les murmures des fonteines,
Coulant des monts à clairs ruisseaux,
Ny les vents poussans leurs haleines
Dans les cheueux des arbrisseaux,
Ny les oyseaux dans les bocages,

Ne sçauroyent auec leurs ramages
Si bien consoler mes ennuys;
Que l'on me puisse voir contente
De prendre le repos des nuits,
Pendant que mon ange s'absente.
En vain les nymphes de parnaße
Accordent leurs charmeux accens;
Phœbus n'aura pas plus de grace,
S'il pretend de rauir mes sens,
Tant de drogues, que l on ordonne,
Pour endormir vne personne,
Ne font point d'effect sur mon front.
Quoy que l'eau du lethe m'arrouze,
Mon sommeil n'est pas plus profond,
Que l'est celuy d'vne ialouze.
L'herbe ne seroit pas vtile,
Dont fut endormy le dragon,
Ny les charmes de la Sybille,
Auec sa pasté, & son iargon.
Argus estoit tout de lumiere,
Mercure treuua la maniere
De luy fermer tous ses cent yeux:
Ie n'en ay que deux bien debiles,
Que les chants plus melodieux
Ne rendront iamais immobiles.
Quelquefois le sommeil s'efforce,
Pour m'induire à me consoler;
Ie gouste cette douce amorce;
Mais helas, c'est c'est sans l'aualer.
Mes paupieres à demy closes
Descouurent mille estranges choses,

Ie sens

Ie sens renaistre mon regret.
Lors ma douleur recommencée
Ne pouuant rien tenir secret,
Me fait desclarer ma pensée.
Mes yeux ne peuuent plus se clorre,
Cette nuict longue comme dix
Semble desirer que i'abhorre
De plus toucher ces draps maudits.
Qui m'entretiennent de mensonge,
Ie veille, & toutefois ie songe,
Que ie voy ce que ie veux voir,
Et que ie touche ce que i'ayme.
Mais tout le fruict de mon espoir
Est en fin le desespoir mesme.
Pourquoy donc estant si certaine,
Que ie n'ay point icy de bien,
Prens ie tous les soirs vne peine,
Qui ne me profite de rien.
Donc vne fois bien resoluë
Sans ayde ou guide superfluë,
Abandonnons lict, & maison,
Ne craignons plus d'estre inciuile,
Mais que le sort soit la raison,
Qui nous conduize par la ville,
Ie passeray de rue en rue,
Ie sçauray me treuuant plus loing,
Si ma lumiere disparue,
Gist point en quelque petit coing.
Les carrefours, les galeries,
Les loges, & les bergeries
Ne me cacheront pas leur sein;

I'iray cent fois par vne place,
Auant que quiter le deßein,
De treuuer cet aſtre de grace.
Treuuant vne cauerne obſcure,
Ie ne craindray point d'accidents.
Son ombre ainſy qu'vn bon augure
Fera, que ie cherche dedans.
Comme on voit les meutes alertes
Suiure les piſtes deſcouuertes
D'vn cerf, qui ſe treuue aux aboys:
En leurs pourſuites innocentes
Elles paſſent antres & boys,
Et ſe font de nouuelles ſentes.
Comme Ceres toute eſperdue,
Qui criant, & fondant en pleurs,
Cherche, ſi ſa fille attendue
Fait encor des chapeaux de fleurs.
Tenant vne torche allumée,
Elle veut que la renommée
Luy monſtre le chemin d'enfer;
Et croit d'en tirer Proſerpine
Brizant les murailles de fer,
Où Pluton retient ſa rapine.
Ou pluſtot comme Magdelaine,
Qui courut au ſacré tombeau,
Y portant une coupe pleine,
De tout ce qu'elle eut de plus beau.
Cette belle eſtant arriuée,
Treuua bien la pierre leuée:
Mais que n'eut elle de tourment?
Außy-tot qu'elle peut cognoiſtre,

Que ce glorieux monument
N'estoit plus celuy de son maistre.
Deuanceant ses cheres compagnes,
Et rendant les disciples las,
Les espines & les montagnes
Ne pouuoyent arrester ses pas.
C'est son amour qui la transporte,
Et quoy qu'vne douleur bien forte
Face quasi faillir son cœur;
Son ame est si bien enflamée,
Que tousiours l'amour est vainqueur
De cette douleur assommée.
Helas Seigneurs, commenceoit elle,
Quand elle treuuoit des paßans,
Cognoissez l'atteinte mortelle
De l'angoisse, que ie reßens.
Ie ne puis parler, ny me taire,
Mon Seigneur & mon salutaire
Ne gist plus où nous l'auons mis:
Donc enseignez le moy de grace,
Et qu'au moins il me soit permis
De luy treuuer vne aultre place.
Ainsy la chaste tourterelle,
Aduizant son nid renuersé,
Gemit pour son party fidelle,
Que l'oizeleur a detroußé.
Pendant que seule elle celebre
Cette triste pompe funebre,
On entend souspirer les boys;
Et comme iustement atteinte
L'Echo qui redouble sa voix

Est la compagne de sa plainte.
Elle est legerement branchée,
Ores plus bas, ores plus hault,
Ores sur la souche sechée,
Pour y rechercher son deffaut.
Ses plaintes perçent les montagnes,
Et ses plus heureuses compagnes
La recognoissent à l'accent.
Son melancholique ramage
Est le langage plus puißant,
Pour faire entendre son dommage.
Tout ainsy que ces delaißées
Ie ne fays qu'aller, & venir,
Mes iambes, qui sont trop lassées,
Ne peuuent plus me soustenir,
Toutefois ie pourchasse encore
Cette lumiere que i'adore,
Parmy ces detestables lieux.
Quoy que tant de fois abuzée;
I'espere en fin de treuuer mieux,
Et suis tousiours maladuizée.
Lieux prophanes, & detestables,
Marchez, rues, & carrefours,
Que vous m'estes peu profitables,
Pour tant de tours & de retours!
I'esperois dans ce monde infame
De treuuer l'amy de mon ame,
Qui s'est desrobé de ce lict;
Mais sa face est encor cachée,
Pour me chastier du delict
De l'auoir si mal recherchée.

Ie me

Ie me leueray, & iray tout alentour la cité: & cercheray par les rues & par les places celuy que mon ame ayme. Ie l'ay cerché, & ne l'ay pas treuué. Cant 3.

VErſez des larmes, o mes yeux; pleurez, & ne ceſſez point. Marchez mes pieds, courez & ne vous donnez point de repos. Helas! helas! où s'eſt retirée ma ioye? où ſe cache mon amour? où eſt ma douceur? & mes delices? pourquoy m'auez vous delaiſsée mon ſalut? O douleurs, o angoiſſes! des malheurs intolerabiles m'enuironnent de toutes parts, & ie ne ſçay plus à quoy me reſoudre, ny que choiſir. De quel coſté tireray-ie? à qui m'addreſſeray-ie? qui me donnera conſeil? qui pourray-ie interroger? qui aura pitié de moy? qui me conſolera? en fin qui me dira qu'eſt deuenu mon bien-aymé? Retournez mon cher fauory, reuenez bien-aymé de mes vœux, o aymable, o deſirable! rendez moy la ioye de voſtre ſalutaire preſence.

Orig. hom 10 in diuers.

Infortunée que ie ſuis, où le chercheray-ie? où le treuueray-ie? certes ie me leueray & tourneray par toutes les places, qui me seront acceſſibles; ie ne donneray point de ſommeil à mes yeux; ie deffendray le repos à mes pieds, iuſques à ce que ie l'aye treuué, luy meſme, celluy que mon ame cherit.

Orig. ibid.

Bernar. serm. 7. in Cant. Estant assise dans mon lict ie l'ay cherché, lors que i'estois encore foible & debile, & du tout mal propre pour suiure cet espoux quelque part qu'il aille: & ne le pouuant suiure par les lieux hauts & releuez de sa grandeur; ie me suis inopinement rencõtrée entre plusieurs personnes, qui cognoissant bien mon desir? me disoient: *Regarde, voicy ton* IESVS, ne le vois tu pas? il est là. Et toutesfois il n'estoit ny cy, ny là. I'ay donc dit. *Ie me leueray, ie feray vne ronde & vne recherche curieuse par toutes les voyes & rues de la cité; ie chercheray par là le bien aymé de mon ame.* aduisses au moins maintenãt que celle là est couchée, qui dit: *ie me leueray.*

Bernar. ser. 76. in Cant. Elle traite encore en enfant, & comme petite, elle a creu deuoir le chercher par les rues, & places publicques, desireuse de ioüyr de sa presence; mais ignorant le mystere de sa retraite. Estant donc frustrée & deceüe, elle se reprent, disant: *Ie l'ay cherché, & n'ay rien treuué.* Il n'est pas comme elle a pensé, par les carrefours ou rues, sinon peut-estre en celles, dont il est dict: *Tes rues, o Hierusalem, seront pauées de fin or, & par toutes tes places seront chantez des hymnes & cantiques de rejouyssance.*

Aug. manu. cap. 24. Car l'esprit amoureux monte assez souuent, & court familierement par les rues de la Hierusalem celeste, visitãt les Patriarches & les Prophetes, salüant les Apostres, admirant

mirant les eſcadrons de Martyrs & de Cõfeſſeurs,& contemplant les chœurs des ſainctes vierges.

Là,là,ſera-il treuué de ceux qui le cherchent;ils le voiront là en ſa gloire, non en vne gloire commune & vulgaire, *mais gloire comme celle du filz vnique du pere*. Que ferez vous eſpouze affligée? penſez vous que vous le puiſſiez ſuiure iuſques là? ozerez vous bien entrer en vn lieu ſi ſainct & ſi ſecret, dans vn ſanctuaire ſi retiré? où le filz ſe voit dans le pere, & le pere en luy? deſabuſez vous, cela vous eſt maintenant impoſſible, vous ne ſçauriez aller, où il eſt à preſent; cõſolez vous par l'eſperance d'y aller quãd on vous appellera. Mais faites toutesfois ce que vous pourrez, ſuiuez le, cherchez le, que cette infinie clairté, ou cette haulteur inacceſſible ne vous eſpouuãte point,& ne vous mette pas au deſeſpoir de le treuuer; ſi vous pouuez croire, vous pouuez beaucoup, toutes choſes ſont poſſibles à icelles qui croyẽt. Il eſt bien pres de vous, dit-il, par vne parole; il eſt dans voſtre bouche & dans voſtre cœur. Croyez en luy, & vous l'aurez treuué, car le croire, c'eſt l'auoir treuué. Les fidelles cognoiſſent bien, que par leur foy IESVS CHRIST habite dans leurs cœurs. Comment le ſçauriez vous auoir plus prochain? Cherchez le donc en aſſeurance, cherchez auec deuotion, le Seigneur eſt bõ à

Bernar. ſer. 67. in Cant.

l'ame

l'ame qui le cherche. Cherchez le par vœux, ſuiuez le par œuures, treuuez le par foy: qu'eſt ce que la foy ne treuue pas? elle arriue aux lieux non hantez, deſcouure les choſes incognues, comprent les infinies, deuine & coniecture les futures & dernieres, enceint en quelque façon dans ce ſien ſpacieux & vaſte ſein l'eternité meſme; ie ne craindray pas de dire: que ie croy, & tiens par foy, l'eternelle & treſſaincte Trinité, que ie n'entend point, & ne puis comprendre par eſprit.

Bernar. ſer. 75. in Cant. Quel ardent, & furieux deſir eſt celluy cy? qu'vne eſpouſe ſe leuant de nuict, ne ſoit pas honteuſe, & ne rougiſſe point de ſe treuuer en public? qu'elle coure par toute la ville? qu'elle s'enqueſte tout hault, & vers chacun indifferement, de ſon amant, de ſon fauory? & qu'il n'y ait raiſon, ny remõſtrance qui la puiſſe détourner de faire vne recherche precipitée par toutes les rues? qu'aucune difficulté ne l'empeſche, que la nuict aduancée ne luy donne aucune enuie de repoſer? que la pudeur de ſon nom d'eſpouze ny ſerue de rien, ny meſme l'horreur, & frayeur naturelle des tenebres? Et toutesfois apres toutes ces violentes affections & teſmoignages d'amour, elle a iuſques à preſent eſté fruſtrée en ſon deſir. Que voudra donc ſignifier cette longue & obſtinée priuatiõ, nourrice d'ennuys, fontaine de ſoub-

çons,brandon d'impatience, maraſtre d'amour,mere de deſeſpoir? ſi c'eſt encore vne diſſimulatiō;elle eſt à la verité trop faſcheuſe. Soit toutesfois, qu'il y ayt eu de l'vtilité pour cette affligée, & des eſguillons de pieté, de diſſimuler pendant qu'elle appelloit ſeulement,ou rapelloit,& que l'afaire eſtoit en ces ſimples termes. mais à preſent qu'elle cherche & recherche auec tant de diligence, & de deſir, à quoy ſont bonnes ces ennuyeuſes diſſimulations?quels ennuys,& degouſts ſeroiēt ce aux eſpouſes charnelles, & parmy des amours vergoigneuſes, ſi on les traittoit en cette ſorte? prenant le ſens au pied dela lettre ſuperficielle,ſans toutesfois me ſoucier, ſi cela les touche ou point, & leur en laiſſant le debat.

Ie ne deſire pas, que vous cherchiez voſtre eſpoux parmy les rues;ie n'apreuue pas, que vous alliez tournoyant par les coings & carrefours d'vne ville,quoy que pour excuſe vous diſiez; *Ie me leueray,& feray vne ronde par la cité; ie chercheray par toutes les rues & marchés celluy que mon ame a tant chery.* n'allez pas là demander à quelqu'vn. *N'auez vous pas veu le bien-aymé de mon ame*? perſonne ne daignera vous reſpondre, vous ne treuuerez iamais voſtre eſpoux parmy les rues. Le chemin qui conduit à la vie eſt bien eſtroit, & fort preſſé.ce IESVS,que vous aymez, eſt ialoux; il ne veut pas que tout le monde voye

Hier. ep. 22. ad Euſtoc.

voye vostre face : que les vierges sottes, & maladuisées se pourmenent tant qu'elles voudront, il leur est permis ; mais vous, demeurez au logis, & dans vous mesme auec vostre espoux seulement.

Ambr. l. 3. de de Virg. Ce n'est pas au milieu d'vn marché, ny par les rues que IESVS CHRIST se laisse treuuer: IESVS n'est pas vn batteur de paué; Car IESVS est la paix, & le marché regorge de procez & de querelles. IESVS est la iustice, le marché est plein d'iniquitez. IESVS est vn ouurier, le marché est vn theatre d'oisifs & faineants. IESVS est tout de charité, le marché tout de detraction. IESVS est la foy mesme, le marché la fraude & l'infidelité. Fuyons dōc le marché, les rues, les carrefours. Cette epouse qui l'aymoit si fort, ne le peut treuuer au marché, ny par les rues, l'aduoüant & declarant elle mesme en ces paroles. *Ie me leueray, j'iray & retourneray par toute la cité, par le marché, par les rues; & là ie chercheray le biē aymé de mon ame ; ie l'ay cherché, & ne l'ay pas treuué:* ne cherchons donc pas IESVS CHRIST en lieu, auquel nous ne le treuuerions pas.

Bernar. serm. 84 in Cant. Dieu doibt estre cherché non par les pas de nos pieds ; ains par bons desirs : mais le rencōtre & la iouyssance n'esteint pas tousiours ce desir; au cōtraire, il l'estend & l'enflame d'auantage. n'est il pas vray, qu'ordinairement la consommation du plaisir, est la consomption du desir ? icy point, la iouyssance

ſance eſt pluſtot vne huyle à ce deſir, lequel eſt luy meſme vne flamme qui s'entretient, & s'augmente par cet aliment. Ainſy faut-il dire, que la ioye ſera biẽ accõplie; mais que toutesfois le deſir ne finera point,ny par cõſequẽt la recherche.Et cõment cette ame ne ſeroit elle pas animée, & encouragée à chercher, ayant ſi clairemẽt eſpreuué la clemence de ſon eſpoux,& s'eſtãt entierement perſuadée de treuuer ẽ luy ſõ repos aſſeuré?

Remarquez la vehemence & la force de l'amour en cette amante. Elle ne peut ſouffrir l'abſence de ſon bien-aymé; cette priuation la vuide de toute patience, & s'il eſt preſent, l'abondance de cõtentement & de ioye l'eſtouffe,elle n'eſt pas capable de bien ſouſtenir ny l'vne ny l'autre de ces deux fortunes. en l'vne ſes vœux ſouſpirent, & ſe ſuffoquent à force de deſirer; en l'aultre ils s'eſpandent & s'épuizent,&permettent d'eſtre abandonnez, par exces de poſſeder. O bien-heureux amour, qui par vne continuelle viciſſitude, ou ſe fond en ſoy meſme, ſe poſſedant;ou ſe cherchãt ſouſpire, halette & ſe pourſuit pareillement, *Ie l'ay cherché, & ne l'ay pas treuué.* Guilb. Abb. ſer.45. in Cãt.

I'ay erré,& me ſuis eſgaré cõme vne brebis perie,vous cherchãt en l'exterieur, vous qui eſtes en l'interieur,& i'ay beaucoup trauaillé,vous cherchãt hors de moy,quoy que vous habitez en moy, ſi toutesfois ie vous deſire. Aug. ſoliloq. c. 31.

I'ay

I'ay tourné par les rues & places de la cité, de ce monde, vous cherchant, *& ne vous ay pas treuué.* parce que ie cherchois mal au dehors ce qui estoit au dedans; i'ay enuoyé pour messagers tous mes sens exterieurs, afin de vous chercher, & ne vous ay pas treuué, parce que ie cherchois mal. Car ie voy, o mon Dieu, & ma lumiere, Seigneur qui m'auez esclairé, que par iceux ie vous cherchois mal, vous qui estes au dedans; & toutesfois ils n'ont pas sçeu, où, ny par où vous estes entré. I'ay commencé bien tard à vous aymer, o beauté si ancienne, & si nouuelle, & trop tard pour moy; vous estiez au dedans, & moy au dehors; & là ie vous cherchois, laid & difforme que i'estois, ie courois & me hurtois à toutes ces belles choses que vous auez faictes. Vous estiez auec moy, & ie n'estois pas auec vous. Telles choses me retenoient bien loing de vous, qui ne pouuoient estre sinon en vous. Car ie tournois par toutes choses en vous cherchant, & me delaissois moy mesme pour toutes ces choses. I'ay interrogé la terre, si elle estoit mon Dieu, & elle m'a dit que non; & toutes les choses qui sont en icelle ont confessé le mesme. I'ay interrogé la mer & les abysmes, & tout ce qui rampe dans icelles, tout cela m'a respondu, nous ne sommes pas ton Dieu: cherche-le par dessus nous. I'ay interrogé l'air mouuant, & tout l'air auec ses habitans m'a

m'a respondu, Anaximenes se trompe; Ie ne suis pas ton Dieu. I'ay depuis interrogé le ciel, le soleil, la lune, & les estoiles : nous ne sommes pas aussy ton Dieu, disent ils. En fin i'ay interrogé la masse vniuerselle du monde, dis moy, si tu es mon Dieu, ou non? & elle m'a respondu par vne forte & haute voix; Ie ne le suis pas. mais i'ay moy mesme mon estre par luy. Celluy que tu cherches en moy m'a faite, cherche par dessus moy, celuy qui me gouuerne, & qui m'a faite.





Num, quem diligit anima mea, vidistis? Paullulum cum pertransissem eos, inueni quem diligit anima mea: tenui eum, nec dimittam. Cantic. 3. 27.

XII.

N'auez vous point veu celuy que mon ame ayme? Quand ie les eu vn peu passez, ie trouuay celuy, que mon ame ayme; ie l'ay prins & ne laisseray pas aller. *Cant.3.*

Reste-il encor quelque place
En l'enclos de cette cité,
Où par vn assez long espace
Mon œil ne se soit arresté?
Ie suis encor toute recrue,
De tant courir de rue en rue,
Et tant de flambeaux allumez
Pour retreuuer ce beau visage,
Quoy qu'ilz se soient tous consumez:
Ne m'en donnent aucun presage.
Helas que sçaurois ie plus faire?
Quel endroict ay-ie negligé?
En cette douleureuze afaire,
Tout quartier m'a desobligé.
Comme en vne lande sterile,
I'ay veu le desert dans la ville,
Que me sert donc de plus chercher?
Si ce doux espoir que i'adore,
Prend plaizir à se tant cacher,
Et ne se monstre pas encore.
Donc esplorée, & toute triste,
Sans patience, & sans raizon,
Ie rebroissois dessus ma piste,
Pour retourner à la maison.

Ne treuuant personne fidelle,
Que m'en contast quelque nouuelle;
Mais en cette perplexité
Par aduenture ie regarde,
Et voy qu'aux murs de la cité
Quelques soldats faizoient la garde.

Aussy-tot parlant la premiere,
I'ozay bien les interroger,
Si mon amour, & ma lumiere,
Estoit là venu se loger.
Et cette desdaigneuze race,
Tournant incontinent la face,
Adoucie d'vn air mocqueur,
Me brocardoit à bouche ouuerte;
Ce qui m'aigrist autant le cœur,
Que faisoit ma premiere perte.

Et bien (disoient ils) belle nymphe,
Quel est il donc vostre mignon?
Sera ce quelque paranimphe,
Qu'on puisse cognoistre sans nom?
Pardonnez moy (leur respondis-ie)
Car c'est la candeur qui m'oblige,
A laisser les termes de Cour;
Le desir, qui me passionne,
M'a fait croire que mon amour
N'estoit mescognu de personne.

Le nom de Pylade, & d'Oreste,
Celuy de Pirame & Thysbé,
Ne fut iamais si manifeste,
Ny leur amour tant emflambé.
Mesme vous qui donnez à croire,

Qu'il ne vous est pas bien notoire,
Me faites penser autrement;
I'estime qu'il ne soit point d'homme,
Qui ne cognoisse mon amant,
Sans qu'il faille que ie le nomme.
Vous donc qui faites sentinelle,
De grace respondez vn peu,
Où s'est retiré mon fidelle?
Dites moy si vous l'auez veu.
L'auez vous veu celuy que i'ayme,
Et qui m'ayme plus que soy mesme?
Comment l'auez vous rencontré?
Seul, ou bien auec quelque suite?
En quel endroict at-il monstré,
Qu'il vouloit poursuiure sa fuite?
Faites que ie sçache la place,
Et le moment de son depart,
Vous at-il point dit, si ie passe
Que l'on m'adresse quelque part?
Ainsy parlay-ie à ces barbares,
Mais les gens de biens sont si rares,
Sur tout parmy ce peuple abiect:
Que tous recommenceants à rire,
Me donnoient seulement subiect
De pleurer, sans leur plus rien dire.
Fuyant leur rys, & leur blasphéme,
Aussy-tot ie passay plus loing,
Cependant ma douleur extreme,
Doubloit mon regret & mon soing.
Mon desir & mon esperance
N'auoit plus de perseuerance;

Mon cœur plongé dans le malheur,
Comme vn pilote ſans ſcience,
Aloit au gré de la douleur,
Contre l'eſcueil d'impatience.
Pendant l'excez de cette peine,
Deſeſperant de mon deſir,
Ie me tenois comme certaine,
De n'auoir plus aucun plaiſir.
Pour retreuuer ma chere vie,
En cette face pourſuiuie,
I'auois fait des pas ſuperflus;
Et voilà qu'à la deſpourueüe,
Lors que ie ne la cherchois plus,
Elle parut deuant ma veüe.
Treßaillant de ioye, & de crainte,
Ie doubtois encor ſi mes yeux
Se paſſoient d'vne image peinte,
Ou d'vn corps plus ſubſtantieux.
Et comme ie taſcheois à dire,
O cher amant que ie deſire,
Vous voy-ie veritablement?
Ma voix demeurant enfermée
S'efforceoit inutilement,
Comme ſi i'euße eſté charmée.
Comme apres quelque longue guerre,
Vne femme voit ſon mary,
Qu'elle croit dois long temps en terre,
Et penſe qu'il ſoit ia pourry.
Elle, à cette premiere aproche,
Außy froide qu'eſt vne roche,
Tient que ce ſoit quelque trompeur.

Quelque asseurance qu'on luy donne,
Pendant cette soudaine peur
Elle ne recognoit personne.
Il faut du temps pour la remettre,
Et pendant ce premier deuoir,
A peine veut elle permettre,
Que son mary la puisse voir.
En fin remarquant le vizage,
Et la voix de son personnage,
Elle l'aduoüe aucunement,
Et s'aproche toute confuse;
Mais son premier embrassement
N'est point sans peur de quelque ruze.
N'ayant point son ame entachée
De l'amour de quelque estranger:
Elle seroit par trop faschée
D'auoir fait quelque coup leger.
Ce soing fait renaistre son doubte,
Elle le contemple, & l'escoute,
Et tiendroit pour vn lasche tour:
Si s'estant trop precipitée,
Elle auoit monstré de l'amour
A quelque personne empruntée.
Tout ainsy que cette incertaine,
Lors que mes yeux vous ont reueu,
Cette felicité soudaine
M'en a fait differer l'adueu.
Ayant beaucoup de peine à croire,
Que ie deusse auoir tant de gloire,
Ma peur combattoit mon espoir,
En fin l'amour qui me transporte,

Rengeant ma voix à ſon pouuoir,
M'a fait parler de cette ſorte.
Cher entretien de ma pensée,
O doux amant, o ſainct eſpoux,
Repos de ma vie laßée,
Reſpondez moy donc ſi c'eſt vous.
Le cœur me bat, la voix me tremble,
Non, ce n'eſt pas vous ce me ſemble,
Ce n'eſt pas icy mon ſoucy;
Mais c'eſt luy, i'ay tort de me plaindre,
Sans doubte mon bien eſt icy,
Ie ne veux plus doubter, ny craindre.
O mon amour, o ma lumiere,
Aßeurement ie vous reuoy;
La triſteſſe ſi couſtumiere
N'a plus que faire aupres de moy.
Maintenant ie vous tiens ſans feinte,
Ie ne doibs plus auoir de crainte,
Mon bonheur eſt bien aßeuré.
Sans rien doubter ie vous embraſſe,
Et mon courage enamouré
N'attent point de plus grande grace.
Vous eſtes mon bien & ma vie,
Tout ce qu'on prize plus que l'or
Ne me fera iamais d'enuie,
Si ie poßede ce threſor.
Ie ne courray plus par la ville,
Comme quelque perſonne vile,
Qui ſe couche en vn carrefour.
Ny ne me verray plus mocquée,
Paſſant au pied de quelque tour

Par la ſentinelle embuſquée.
O ſi par des ſouhaits ſi iuſtes
Mes deux bras pouuoient deuenir
Des eſtraintes aſſez robuſtes,
Que ferois-ie pour vous tenir?
Que mes mains ne ſe changent elles
En des manotes eternelles,
Et mes pieds en liens d'aimant?
Afin qu'en cette ioüiſſance
Vous poſſedant aſſeurement:
Ie ne craigniſſe plus d'abſence.
Ainſy que la vigne naiſſante,
Qui ſe ioinct à l'ormeau planté,
Mais d'vne eſtrainte plus puiſſante
Ie vous tiendrois bien arreſté.
Plus que les branches de lierre,
Qui s'attachent contre la pierre,
Ie m'attacherois contre vous;
Et paſſant toutes mes années
Dans vn embraſſement ſi doux:
Ie benirois mes deſtinées.
Mais pendant que ie vous embraſſe,
Qu'au moins rien ne vous ſoit ſuſpect;
Ne penſez pas que cette audace
Soit marque de peu de reſpect.
Sur cette premiere occurrence,
Apres vne ſi longue abſence
Vn moment ne ſuffiroit pas.
Et toute ma peine paſſée
Merite auecque quelque appas
D'eſtre à loiſir recompenſée.

Comment? vne amitié ſi rare
N'aurat-elle pas plus de feu?
Penſez vous bien, o bel auare,
M'auoir payée de ſi peu?
A peine ay-ie eu loizir de dire
Bel ange, pour qui ie ſouſpire,
Maintenant vrayement ie vous tiens;
Voicy que las de mon langage
Vous voulez rompre mes liens,
Comme vn qui ſeroit en ſeruage.

De grace perdez cette enuie,
Et ceſſez de mal augurer,
Qu'vne gloire tant pourſuiuie
Ne me doiue pas plus durer.
Ie n'en ſouffriray point la perte,
Si ce n'eſt par la force ouuerte.
Vos deſgouſts n'y ſeruent de rien,
Qui ſans rendre vn effort extreſme
Se priue d'vn ſouuerain bien:
Il ne monſtre gueres qu'il l'ayme.

N'auez vous point veu celuy que mon ame ayme? Quand ie les eu vn peu passez, ie trouuay celuy que mon ame ayme; ie l'ay prins, & ne le laisseray pas aller. Cant.3.

O Amour soudain, vehement, boüillant, ardent, impetueux! qui ne permets pas de penser autre chose que toy, reiettes toute autre chose, mesprises tout fors que toy, content & satisfait de toy seul! tu confonds les reigles & deuoirs, dissimules tes exces, ne t'arrestes à point de bornes ny de limites asseurées. Tu triomphes en toy mesme, & reduis en seruitude toutes les considerations, d'occasion, de raison, de honte, de cõseil, & de iugement. Voicy, tout ce que cette amante dit, tout ce qu'elle pense, ne sent que toy, ne sonne que toy, & rien d'autre, si fort t'es tu saisy & de son cœur & de sa langue. Elle dit: *N'auez vous point veu celuy que mon ame cherit?* Comme si l'on estoit tenu de sçauoir tout ce qu'elle pense. Celuy que vostre ame cherit, belle amante? c'est de luy que vous demandez des nouuelles, & n'a-il point de nom? Mais de grace, qui estes vous donc, vous, & qui est il? *Bern. ser. 79. in Cãt.*

. Comment sçauroit on treuuer celuy, que nulles choses cogneües ne sçauroyent nous monstrer? ny forme, ny couleur, ny circonscription, ny qualité, ny lieu, ny figure, ny coniecture, ny ressemblãce, ny proportion? *Nyssen. orat. 12 in Cãt.*

estant

estãt tousiours mis hors de toute voye d'intelligence, & fuyant ainsy l'apprehension de ceux qui le recherchent. Partant elle dit: *ie l'ay cherché* par les facultez de l'ame, qui sont pourueües de l'art, & de la force, de treuuer par discours & pẽsées: mais il estoit mis hors de tout cela, refuyant, & ne se laissant pas en prize aux approches de mon esprit. Et celuy qui n'a iamais aucune marque, par laquelle il puisse estre recognu, comment se peut-il faire que l'on puisse entendre quel il est? par discours, & par prizée, & description des paroles?

Chrys. hom. de virtute. Mais comme la femme, qui ayme veritablement son mary, durant l'absence d'iceluy, regarde de costé & d'autre par les fenestres, le recherchant, & guettant par tout, deuers la terre, & deuers la mer; & si elle aduise quelque nauire qui s'approche, elle pense que son mary soit là, si elle voit quelques voyageurs qui viennent de loing, elle se persuade qu'il soit en cette troupe, & leur allant au deuant, leur demande ainsy, dites moy, ie vous prie, où vous l'auez laissé? en quelle regiõ? en quelle ville? que dit il? que fait il? quãd propose il de retourner? De mesme façon toute ame saincte, époinsonnée, contrainte & liée par l'amour de IESVS-CHRIST, demande à chasque fois. *Dites moy, où mãge, où se repose le bien-aymé de mõ ame?*

Vous desirez de voir maintenant celluy que

que vous aymez, celuy que vous flattez, & le cherchez auec mille douceurs, pour ioüir tout à vostre aise de ses amours, & de vos desirs. Tantost vous accusez ses delais & retardemens, tantot les mespris dont vous croyez qu'il vous desoblige, vous mettent en confusion; incontinent apres vous vous aduoüez indigne de sa visite; puis vous repẽtant de toutes vos craintes & deffiances, vous cõsolez par vne ferme esperãce de son retour: ce bien vous naissant du souuenir de ses bontés tant de fois experimentées. mais si vostre affliction continue, (comme s'il estoit impossible de la souffrir dauantage) vous vous laschez à la cholere: oseray-ie dire, que vous luy dites quelques iniures, taschãt par ce debat & noise spirituelle, & par l'amertume de vos paroles, l'inuiter, ou cõtraindre à reuenir se deffendre, puis que la douceur, les cõpliments, & la courtoisie de vos prieres n'ont peu l'obliger à vous dõner ce contentemẽt? Quelles larmes espanchez vous alors? quels souspirs? quelles voix? tantot les yeux sanglants, & enflez de pleurs, se tournẽt deuers le ciel, auec les sanglots qui sortẽt du profond du cœur; tãtot les mains & les bras s'estendent & se detachent presque du corps; tantot en battant la poitrine, vous accusez la paresse & tardiueté de vostre ame. Cependant des paroles sans commencement & sans fin, s'entrecoupent, elles

Bern. homil. infra 8 Epiph.

sont

ſont pleines de paſſions, vuides de ſens, il n'y a point de ſuite de ſentences, ny de raiſons; vos conceptions ne ſont pas exprimées par vn langage ſeul & determiné; vous vous faites vne langue nouuelle, qui n'eſt entendue que de vous meſme. quelquefois les affections & la voix parlent enſemble, & s'accordent; puis la promptitude & violence de vos affections deuance la voix, qui ne peut ſuiure; mais s'eſuanoüit, & ſe meut. Cependant voſtre IESVS s'eſioüit de vous voir en cette heureuſe peine, & ne deſire rien tant, que d'eſtre contrainct & conuaincu par de telles armes.

S. Greg. in Pſal. pœnit. Il faut donc que l'homme en ſes angoiſſes & tribulations, recoure à celuy, qui ſeul eſt la vraye conſolation, & durant les nuicts de cette vie, cherche Dieu dans le lict de ſon cœur. Et s'il ne le treuue pas incontinent, qu'il ſoit plus fort animé à le chercher; qu'il ſe leue & s'eſleue à l'amour des choſes celeſtes; qu'il tourne par la cité, fõdee en l'exaltation & cõtẽtemẽt de toute la terre; qu'il interroge les guettes qui veillent & gardẽt l'Egliſe; qu'il ſe deſpoüille du manteau de l'ornement ſeculier; & qu'en l'interieur il ſoit bleſſé de la flaiſche de charité. Et qu'il ne ceſſe point de chercher, auant qu'il ait treuué le conſolateur des affligez. L'ayant treuué, qu'il le tienne bien ferme, iuſques à ce qu'eſtant rachetté par le moyen de la

grace adiutrice, il ſoit deliuré de la tribulation de ſa conſcience.

Car il y a vn certain embraſſement ſpirituel, & à la mienne volonté qu'il arriue que mon ame ſoit vne eſpouze, tenue eſtroictement dans l'embraſſement de ce grand Eſpoux ! afin que ie puiſſe auſſy dire, ce qui eſt eſcrit dans ce meſme liure; *ſa main gauche ſera ſoubs ma teſte, & ſa dextre m'embraßera.* *Orig. hom. 1. in Cãt.*

Que ſçauroit-on treuuer de plus gluant, & plus fort que cet amour, qui ne peut eſtre reſoult par les eaux, ny deſtaché par les vents, ny coupé par les glaiues? *En fin les eaux abondantes ne pourront entendre la charité. Ie l'ay tenu, & ne laiſſeray pas aller.* Le Sainct Patriarche dit, *ie ne vous laiſſeray pas, ſi vous ne me beniſſez.* cette ame icy ne veut pas auſſy le laiſſer, & peut eſtre qu'elle en a moins de volonté que le Patriarche; parce qu'elle ne veut pas le laſcher, eſtant benite. Car le Patriarche le laiſſa aller, ayant reçeu la benediction, mais cette cy non; ie ne veux pas, dit elle, voſtre benediction, ains vous meſme. *Car qui a-il au ciel pour moy, & qu'eſt-ce que i'ay deſiré de vous ſur la terre?* Ie ne vous laiſſeray pas, encore que vous me beniſſiez. *Ie l'ay tenu, & ne le laiſſeray pas.* Auſſy n'eſt-ce peut-eſtre pas cõtre ſon gré que l'on le tiẽt, puis qu'il deſcouure luy meſme ſon deſir par ces paroles. *Mes delices ſont d'eſtre auec les enfans* *Ber. ſer. 79. in Cant.*

enfans des hommes. & qu'il nous fait ces promesses. *Voicy ie suis auec vous iusques à la consommation du siecle*. Quel lien sçauroit estre plus fort que celuy cy? serré par vne si vehemẽte volonté des deux parties? mais neantmoins, elle est pareillement tenue par celuy qu'elle tient, puis qu'ailleurs elle dit. *Vous auez tenu ma main droicte*. Tenant maintenant, & estant tenue, comment sçauroit elle tomber? elle tient par la fermeté de sa foy, elle tient par l'affection de sa deuotion. Encore ne pourroit elle long temps le tenir, si elle mesme n'estoit tenue. Or est elle tenue par la puissance & misericorde du Seigneur. *Ie l'ay tenu, & ne le laisseray point*. Que ie vous treuue aussy, vous le desir de mon cœur; que ie vous tienne, amour de mon ame; que ie vous embrasse, espoux celeste, ma ioye souueraine; que ie vous possede dedans & dehors, beatitude eternelle, que ie vous possede au milieu de mon cœur bien-heureuse vie, douceur extreme de mon ame.

Aug. soliloq. cap. 1.

Voicy que ie voy desia ce que i'ay conuoité, ie tiens ce que i'ay esperé, ie possede ce que i'ay desiré: car ie suis vny & ioinct au ciel, à celuy, qu'estant mis en terre, i'ay aymé de tout mon pouuoir, i'ay embrassé auec toute charité, auquel i'ay adheré auec tout amour, ie le loüe, ie le benis, & l'adore.

Aug. medit. cap. 37.

L'ayant treuué, ie l'ay tenu d'autant plus estroi-

estroitement, que ie l'ay treuué plus tard, l'ayant cherché diligemment.

Beda in cap. 3. Cãt. Orig. hom. 10 in diuers.

O tres-pieux Seigneur, & doux maistre, que vous estes bon à ceux qui sont droicts de cœur, & humbles en l'esprit! o que ceux là sont bien-heureux, qui vous cherchent en simplicité de cœur, & que ceux là sont heureux qui n'esperent qu'en vous! Il est certainement vray, & vray sans aucune doubte, que vous aymez tout ceux qui vous ayment & ne delaissez iamais ceux qui vous ont choisy pour leur esperance. Car voilà que vostre amante vous cherchoit simplement, & vous a treuué veritablemẽt. Elle esperoit en vous, & n'a pas esté delaissée de vous, mais a plus reçeu par vous, qu'elle n'auoit attendu de vous.

Aug. soliloq. c. 31.

Graces vous soyent rendues, o ma lumiere, parce que vous m'auez esclairé, & ie vous ay treuué, & me suis treuué; en l'endroit où ie me suis treuué, où ie me suis cognu, là vous ay ie cognu, là vous ay ie treuué; & où ie vous ay cognu, là m'auez vous illuminé.



Mihi autem, adhærere Deo bonum est; ponere in Domino Deo spem meam. Psal. 72.

XIII.

Mais il m'eſt bon d'eſtre conioinct à Dieu, & mettre au Seigneur Dieu mon eſperance. *Pſal.* 72.

DAns combien de dangers ay ie paßé ma vie,
Triſte iouet du ſort, du temps, & de l'enuie?
Ainſy que le balon qui ietté, reietté,
Paßant de main en main, n'eſt iamais arreſté.
L'ambitieux deſir d'vne gloire mondaine
Fut le premier ſubiect de ma premiere peine.
Mon courage eſleué me faizant eſperer
Quelque honorable rang, qui deubt touſiours durer:
Ie me mis außy-tot dans le meſtier des armes;
Les dangers me plaizoient, & i'alois aux alarmes
De meſme gayeté, que ſi pour eſtre heureux,
Il failloit ſeulement ſe rendre valeureux.
Laißant tout autre ſoing du ciel, & de la terre,
Ie bornois mes deſirs, du deſir de la guerre,
Comme ſi les deſtins m'euſſent determiné
Cet vnique entretien auant que d'eſtre né.
Mais auant qu'aſpirer aux principaux offices
Ie n'ay pas deſdaigné les plus bas exercices.
Au lieu de repozer, i'ay veillé maintes nuicts,
Chantant ou diſcourant pour paſſer mes ennuys
Plus que mes compagnons i'ay fait les ſentinelles,
Tantot ſur les remparts, tantot ſur les tournelles;
Et l'ennemy ſurpris a veu que maintes fois
Ses ruzes valoient moins, que ma trōpe, ou ma voix.
Pour aſſeurer vn camp, auancer les tranchées,

Reparer les defaux de perches ebranchées,
Coucher des troncs de boys pour empescher le pas,
Ce sont inuentions que ie n'ignorois pas.
Encor tous ces trauaux m'estoient fort peu de chose,
Car fut qu'à la campagne, ou bien en place close,
De nuict, ou bien de iour, l'ennemy se fist voir:
On me treuuoit en pied pour faire bon deuoir.
Ne pẽsant qu'à l'hõneur, sans peur d'aucune atteinte
Mon regard asseuroit ceux qui trẽbloient de crainte;
I'employois à tout coup la parole, & la main,
Et rendois au combat vn effort plus qu'humain.
En fin ie puis compter pour loüange certaine,
Qu'en tiltre de soldat, ou bien de capitaine,
On n'en treuuoit aucun qui plus heureuzement
Ioignit la hardiesse auec le iugement.
Helas combien de fois, lors que la canicule
Souffloit aux iours d'Esté son halaine qui brule,
Quoy que las, & recru, ma-il faillu marcher
Soubs le pezant harnois, qui me faisoit pancher.
Mes cheueux cependant distilloient l'eau salée
D'vne espaiße sueur, sur ma face halée;
Mon col fumant de chaud paroissoit tout crousté
De sable destrempé dedans ce baing d'Esté.
Cuit parmy cette d'ardeur, comme dans vne forge,
Vne cruelle soif me preßoit à la gorge,
Attachant mes poulmons, sans espoir de treuuer
Seulement vn egoust, afin de m'abreuuer.
Mais combien d'autres fois en la saizon contraire,
Desireux d'agrandir la gloire militaire,
Ma-il faillu paßer vn fleuue my-gracé,
Ayant le casque en teste, & le corps cuiraßé.

Mes

Mes bras fendoient les flots, & ma bouche trempée
Me seruoit de baudrier pour porter mon espee.
I'ay passé plusieurs ans en ce rude mestier,
N'ayant rien que le cãp pour ville & pour quartier.
Entre les gens de pied ma force estoit notoire,
Entre ceux de cheual i'auois la mesme gloire;
Si bien que l'ennemy me voyoit chaque iour
Le premier au combat, le dernier au retour.
Les traits enuenimez tombans drus comme gresle
Ont percé par dix fois mon cuirasse infidelle.
Mes brassards sont froissez, & bien encor dix fois
Cet orage a faussé mon casque, & mon pauois.
En trois diuers combats, faits en plaine compagne
I'ay veu mourir sous moy trois bõs genets d'Espagne;
Quoy qu'vn heureux malheur m'eust ainsy demõté;
Encor ozois ie auoir ma premier fierté.
Les pennaches flotans au tour de ma salade
Emportez quatre fois par quelque canonnade,
Me laissoient deplumé, mais ne m'empeschoient pas
De suiure l'ennemy, fuyant deuant mes pas.
Le gros estant deffait, & poursuiuant le reste,
Ie me suis souuent mis en danger manifeste;
Frapant i'estois frapé, ie donnois sang pour sang,
Sans que crainte ou douleur, me fit perdre mõ rãg.
Mais treuuant chaque iour ces rudes aduentures,
Ie n'ay iamais reçeu que d'honnestes blessures.
Mon sein cicatrizé se peut voir sans affront,
Ce sont marques d'honneur que i'ay dessus le front:
Mes bras sont destranchez, seulement par derriere,
N'estant iamais fuy, i'ay la peau toute entiere.
Quoy que les ennemys plus forts, ou mieux armez,

Penſant m'auoir ſurpris, fuſſent bien animez:
J'aymois mieux eſpreuuer tout l'excez de leur rage,
Que me mettre à quartier, pour éuiter l'orage.
Ny traits, ny feux, ny fers, ne m'ont fait retirer,
I'ay ſuby le peril ſans me deſeſperer;
Et m'oppozant tout ſeul à leurs troupes entieres,
Pour me perdre à hault prix, i'ay rougy les riuieres
De leur ſang epanché, i'ay fait des monts de morts,
Des remparts de boucliers, & des planches de corps.
Qui n'aſſeureroit pas que pour tant d'entreprizes
D'ennemys renuerſez, & de places conquizes,
Moy de qui la valeur auoit tout aduancé,
Ie debuois auſſy-tot eſtre recompensé?
Ah triſte ſouuenir! apres tant de victoires,
Honorables ſubiets d'immortelles hiſtoires,
Apres auoir vaincu tant de braues guerriers,
Apres auoir planté des glorieux lauriers
Arouzez de mon ſang, gaigné tant de couronnes,
Ayant ſauué de mort tant, & tant de perſonnes,
Apres auoir orné d'vn ſi riche butin
Tous les autels des Dieux, qu'ay ie pour mon deſtin?
Vne faute legere, vn pas fait hors de ligne,
M'a rauy tout d'vn coup vne gloire ſi digne,
Le iuſte ſouuenir de mes trauaux paſſez,
Mes grades, mes honneurs ont tous eſté caſſez.
Tous les maiſtres de camp par hayne, ou par enuie,
Se ſont auſſy-tot mis à reprendre ma vie.
Sans armes, ſans cheual, ſans ſolde, ou paſſeport,
I'ay ſouffert vn affront plus faſcheux que la mort.
Pour faire que leurs traits paruſſent legitimes,
Ils m'ont impudemment chargé de mille crimes.

Ainsy par vn moyen detestable, & maudit,
I'ay perdu sans raison tout mon premier credit.
O Dieu fidelle chef! o seul grand capitaine!
Que n'ay-ie plus-tot mis mon courage, & ma peine,
Suiuant vos estandarts, & viuant sous vos loix,
Que d'auoir tant suiuy les camps des autres Roys?
Si ie n'eusse porté que de si sainctes armes,
I'aurois esté subiect à de moindres alarmes.
Et mes petits trauaux fidellement rendus
Ne seroient pas ainsy mesprizez, ny perdus.
Ceux qui mettent en vous leur vnique esperance
Vont bien à tout danger auec plus d'asseurance,
Vous seul estes leur anchre, & le ferme support,
Qui les tient en surté, comme vn nauire au port.
Ayant donc condanné cette ingrate milice:
Ie iuray pour iamais d'en fuyr l'exercice;
Pennaches ny baudriers ne me parerent plus,
I'en quittay pour iamais l'vzage superflus.
Sans souffrir que mes mains fussent plus occupées
Ainsy qu'auparauant de piques, ny d'espees.
Mais mon second soucy ne valut gueres mieux,
Le faux esclat de l'or me donnant dans les yeux:
Ie fus bien-tot saisy d'vn desir de richesse.
Donc, ayant consolé ma premiere tristesse,
De soldat fait marchand, ie prins les gets en main,
Achettant auiourdhuy, pour reuendre demain.
Disgracié de Mars, ma principale cure
Estoit de m'acquerir la grace de Mercure;
Ainsy l'espoir du gain bien mieux que le tambour
Me venoit éueiller auant l'aube du iour.
Maniant dextrement cette neuue pratique,

I'auois pour corps de garde vne auare boutique,
Et pour mon rendez vous le milieu d'vn marché,
Où le moindre profit me tenoit attaché.
Ie fiz assez long temps traffic d'espiceries,
De succre, de parfuns, puis de tapisseries,
I'eu des batteaux de vin, i'en eu d'autres de grain,
Changeant ainsy souuent de denree, & de train.
Mes nauires vogant par les costez d'Afrique,
Faizoient de iour en iour vne heureuse trafique;
Si bien qu'en tous les ports qui sont vn peu cognus
I'auois quasi tousiours des gens entretenus.
Voyant auec plaizir tant de metamorfozes,
D'vn profit excessif pour de petites choses,
De pauure estre fait riche, auoir tout à foizon:
Ce m'estoit vn honneur hors de comparaizon.
Ie ne pretendois point de plus dignes trofees,
Que de voir retourner mes nefs, bien estoffées,
Chargées de thresors, qui viennent du Leuant,
Et puis les renuoyer ainsy qu'auparauant.
Desia pour contenir ma richesse subite,
Vne simple maison paroissoit trop petite,
I'auois des magazins, tellement que mon bien
Pouuoit m'entretenir, sans me mesler de rien.
Mais où sont maintenant ces richesses acquizes?
Le ciel n'agreant pas toutes mes entreprizes,
De riche m'a fait pauure, & par vn seul reuers.
M'a rendu le ioüet de tout cet vniuers.
Pour ourdir mon malheur, mes nauires chargées
Du superbe butin des Indes rauagées
S'en venoient triomfant des orages passez:
Mais les vents, ou les cieux iustement courroucez

Emeurent

Emeurent pres du port vn ſi cruel orage:
Qu'à peine eu ie loyſir de ſortir du naufrage.
Les vaiſſeaux ont fait bris, les hommes ſont noyez,
Ie me ſuis treuué ſeul en des lieux deſuoyez.
Triſtement eſchapé des rigueurs de Neptune;
Me voilà pourſuiuy d'vn ſecond infortune,
Car eſtant de retour en ma pauure maiſon,
Vn debteur a ſurpris mon liure de raiſon,
L'autre a nié ſon ſeing, l'autre a fait banqueroute,
Vn pariure impudent m'a forgé quelque doubte,
Payé de faux ſerments, ſans or, & ſans argent,
Ie me ſuis en fin veu miſerable indigent.
Ainſy que c'eſt de l'eau que le ſel prend ſon eſtre,
Puis ſe fond derechef en l'eau, qui le fit naiſtre;
Achettant tous les iours, tous les iours i'ay vendu,
I'ay gaigné quelque bien, puis ie l'ay reperdu.
Combien plus doucement ſe paſſent les iournées
De ceux, qui ſans courir aux Iſles fortunées,
Et ſans ſe ſoucier des querelles des grands,
Vzent en plein loizir le terme de leurs ans.
Ie me pris donc à dire apres cette trauerſe,
Riche nepueu d'Athlas ie quitte ton commerce.
En ſuiuant ton party, i'ay couru cent dangers
Entre ceux du pays, & chez les eſtrangers.
Toutefois le repos, d'vne fortune ſeure
Eſt auſſy loing de moy, comme à la premiere heure.
Puis que tous mes deſſeins ſe diſſipoyent ainſy,
Que pouuois-ie aduizer, ou mettre mon ſoucy?
Mars n'auoit daigné de ſouſtenir ma gloire,
Et Mercure ſans foy me deffendoit de croire,
Que ie peuſſe en ſon train acquerir plus d'honneur,

Apres auoir destruit ma peine, & mon bonheur.
Ainsy diuers pensers roulans en ma ceruelle,
La fortune m'ouurit vne route nouuelle,
Ie glißay finement dans le palais d'vn Roy,
Où la felicité sembloit s'offrir à moy.
Car si-tot que i'y fus, ma gloire fut semée
Par la bouche des grands, & cette renommée
Passa iusques au Roy, qui me fit apeller.
Paroißant deuant luy, i'ozay bien luy parler,
Ie fus veu de bon œil, & mes moindres paroles
Ne luy semblerent pas vulgaires, ny friuoles,
Ie ne sçay quelle humeur l'induizit à m'aymer,
Ny quelle qualité me fit tant estimer.
Ie croy qu'aßeurement cette faueur subite
N'eust pour premier moteur ny grace, ny merite:
Mais qu'vn secret destin qui conduit les humains
Fit comme en se ioüant cet œuure de ses mains.
Or, soit que le pouuoir de quelque grand Genie
Ayt accordé tout seul toute cette harmonie,
Ou que quelque vertu (ce que ie ne croy pas)
Seruit à ce bonheur d'argument & d'appas;
Ou bien l'erreur du Roy; dedans vn court espace
I'eu dedans ses faueurs vne aßez bonne place
Pour m'entẽdre parler les iours luy sembloiẽt court,
Nous employons les nuicts prolongeant nos discours.
Quoy qu'à traitte de temps la diligente aurore
Nous print à mesme faict, nous poursuiuions encore.
A toute heure i'entrois dedans son cabinet,
I'auois mesmes credit d'vser de son signet.
Aux heures de loizir, nos ames libertines
Afin de s'aracher les poignantes espines

Des soucys de l'estat, loing du fascheux aspect
Des subiets importuns, & sans ce dur respect,
Qui s'obserue en public, ioüoient à portes closes,
Et leurs doux entretiens estoiēt des moindres choses.
Si nous estions aux champs, il ne permettoit pas,
Que i'eusse en autre lieu, ny repos, ny repas.
Vn caroße, vn quartier, vne tente, vne table
Le seruant, me seruoit, ainsy qu'vn Conestable.
Le pouuoir exceßif de l'Empereur Romain
Ne mit pas mieux Seian en vn sort plus qu'humain:
Clitus fut moins aymé du grand Prince Alexandre,
Commode n'a pas peu faire plus pour Cleandre.
Et mesme Ablauius aupres de Constantin
Ne rencontra iamais vn si riche destin.
Desia cet heur nouueau (comme c'est l'ordinaire
Que toute nouueauté plaist au simple vulgaire)
Me sembloit de bon goust, les plus grands courtizans
Admiroient mon pouuoir: i'auois mille presens,
Chacun me caressoit, ceux qui vouloient pretendre
Charges ou dignitez, ne deuoient rien attendre,
Qu'apres m'auoir prié de les fauorizer,
Ie pouuois sans recours promettre, ou refuzer.
O bonheur sans pareil! s'il eust esté durable,
Mais comme en vn clin d'œil, le demon fauorable,
Qui m'auoit soustenu retira l'estançon:
Toutes mes actions donnerent du soubçon.
Ie n'eu plus de credit, le Roy changea de face,
Toutes ses priuautez tournerent en menace.
I'auois beau protester que i'estois innocent,
C'estoit aigrir plus fort l'ire d'vn plus puissant.
Honteusement descheu d'vne gloire plus haute,

Sans

Sans que i'eusse commis vne petite faute,
Il me fallut sauuer pour fuyr la prison,
Ou quelque affront plus grãd, ie n'eu plus de maison;
Mais en pauure banny, chassé de tout le monde,
Ie trainois par les champs ma vie vagabonde.
Ainsy pour m'esleuer si le Roy fut soudain,
Il ne le fut pas moins à montrer son desdain.
Subiect infortuné d'vne histoire tragique,
I'accreu le rang de ceux, que la fortune inique
Flatte pour quelque temps, & les eleue hault,
Pour les faire perir, tombans d'vn plus grand sault.
Ceux qui m'auoient hay, ioyeux de mon dõmage,
Remarquoient aussy-tot la fortune, & l'image
De l'Eutrope d'Arcade, & le sort furieux
Qui perdit Stilicon, au temps d'Honorius.
L'Empereur Constantin sembloit chasser Ablaue,
I'estois noueau Seian, traitté comme vn esclaue
Par Tibere fasché, de m'auoir esté doux.
Ou le second Clitus d'Alexandre en courroux.
En fin tout ce qu'on lit dedans l'ançienne histoire
Des courtizans destruits, retournoit en memoire
Aux plus iudicieux, qui voyans mon malheur
S'apprestoient sagement, pour éuiter le leur.
O Dieu, que l'indigent a bien plus de prudence,
Qui n'attend que de vous faueur ou recompense!
Et qui sans adorer le pouuoir des mortels,
Ne presente ses vœux que deuant vos autels.

Mais il m'est bon d'estre conionct à Dieu, & mettre au Seigneur Dieu mon esperance.
Psal. 72.

LE cœur humain, qui n'est pas cloüé par le desir de l'eternité, ne sçauroit iamais estre stable ny arresté, mais plus mouuant qu'aucun mouuement; il passe d'vn dessein à vn autre, cherchant du repos aux choses qui n'en ont point. Or en ces choses caducques & transitoires, dans lesquelles ses affections sont detenues captiues, il ne sçauroit treuuer vn vray repos, par ce qu'il est si digne, & capable de si grandes fortunes, qu'aucun bien moindre qu'vn souuerain bien ne luy suffit. *Aug. manu. cap. 25.*

Et moy ie suiuois cecy, & puis cela, & ne pouuois estre remply, par tout ce que ie prenois, pendant que ie ne vous treuuois pas en moy, bien singulier, incommutable, indiuisible, & vnicque; qu'ayant acquis, ie n'ay plus besoing de rien; qu'ayant treuué, rien me peut faire mal, & la possession duquel rassasie abondamment tous mes desirs. *Aug. soliloq. cap. 13.*

Mais maintenant ie ne puis auoir rien de si doux, que d'estre auec mon Seigneur, *il est bon pour moy d'adherer à Dieu*. Dõnez moy Seigneur que pendant que ie suis allié à ces membres fragiles de mon corps, ie vous adhere, & sois ioinct à vous, suiuant ce qui est escrit, *qui adhere au Seigneur, est vn esprit auec luy.* *Aug. medit. cap. 37.*

Que

Aug. in Ps. 72. Que les vns choisissent le mestier des armes, les aultres le bien dire & la plaidoyrie des procez, les aultres diuerses doctrines, d'autres les negociatiõs, d'aultres l'agriculture ; quant à moy, *il m'est bon d'adherer seulement à Dieu.* Il n'y a rien meilleur que de s'arrester à Dieu seul, quand nous le voirons face à face. quoy donc maintenant? parce que ie parle estant encore pelerin. Il m'est bon d'adherer à Dieu, mais maintenãt en ce pelerinage, par ce que ie ne possede pas encore la chose mesme, il me faut mettre mõ esperance en Dieu. Donc aussy long tẽps que vous ne luy estes pas encore cõioinct, mettez vostre esperãce en luy. Flottez vous? iettez cette anchre en terre, attendãt le calme. N'estes vous pas encore arresté par presẽce? attachez vous par esperãce; & quelque chose que vous faciez icy, que vous esperiez tousiours en Dieu. A quoy vous occuperez vous? & quelles seront vos affaires, sinon de loüer celuy que vous aymez? Aduisez vn peu si vous aymiez quelque escuyer, n'attireriez pas tout le mõde à l'aymer auec vous? L'amy d'vn escuyer quelque part où il passe, parle de luy, afin que chacũ l'ayme à son exemple.

Basil. in Ps. 61. *Si les richesses vous viennẽt en abõdãce; n'y mettez pas vostre cœur.* La nature des richesses est coulante, & mal asseurée, elle court, & s'emporte bien loing entre ses possesseurs plus viste qu'vn torrent rapide, enflé des despoüilles

de

de l'hyuer,elle abuſe les vns d'vne façō, les autres diuerſement,comme vne race deſclaues vendus & reuendus;elle change de maiſtre , & de Seigneur à toute heure. Auiourdhuy ce champ là appartient à celluy cy, & ſera demain à quelque autre,& peu de temps apres paſſera à quelque tiers, qui cōtinuera de changer. Regardez vn peu les hoſtels & grandes maiſons dās les villes , combien de noms leurs ſont eſcheus depuis leur iſſue de la main des maçons? autant d'appellations diuerſes que de poſſeſſeurs. L'or coule des mains de celluy qui le tient, pour entrer en celles d'vn autre , & faire là ſeiour auſſy court,& malaſſeuré:car plus facilemēt retiēdrez vous de l'eau dans vos mains,les pliāt, & ſerrāt les poingts; que vous ne cōſeruerez à vous ſeul les richeſſes que vous poſſedez.

Au iugemēt des iuſtes(quoy que tous biēs viennent en abondance)cela ne leur ſemble pas biens, s'ils ſont épris, & tranſportez par des ſaincts deſirs. Et de là vient que le Prophete Dauid ayant toutes les richeſſes d'vn puiſſant & floriſſant royaume, poſſedāt auſſy tous les cœurs & bonnes volontez des peuples,qui luy rendoient prōpte obeiſſance; quoy qu'il iugeaſt tout cela fort beau,& bien cōmode pour les neceſſités humaines, il eſtoit toutefois trauaillé du deſir d'vn autre biē qu'il ſouhaittoit ardēment,& diſoit: *mais à moy il eſt bon d'adherer ſeulement à Dieu.* *Greg. hom. 4. in Euāg.*

Que

Aug. in Ps. 39. Que le Seigneur Dieu ſoit donc voſtre eſperance, ſans que vous eſperiez aucune autre choſe du Seigneur voſtre Dieu; mais qu'il ſoit luy meſme voſtre eſperance. Car il y en a pluſieurs qui n'eſperent de Dieu que de l'argent, d'autres ne luy demãdent que des honneurs caducques & periſſables, attendãt ainſy de Dieu toute aultre choſe, que Dieu meſme; mais vous ne demandez autre choſe de luy que luy ſeul, laiſſez là toutes autres amours; celluy qui a fait le ciel & la terre, eſt bien plus beau que tout cela. *Bienheureux eſt l'homme, duquel le nom de Dieu eſt l'eſperance, & qui n'a pas regardé apres les vanitez & folles menſongeres.*

Orig. in Ps. 36. hom. 5. Or cõme il n'eſt pas poſſible, qu'vne meſme perſõne ſerue à deux Seigneurs, auſſy ne peut elle pas eſperer en deux Seigneurs. Perſonne ne peut eſperer en l'incertitude des richeſſes, & au Seigneur. Perſonne ne ſçauroit eſperer aux Princes de la terre, & au Dieu du ciel. Perſonne ne peut eſperer en la force des cheuaux, & en Dieu. Perſonne ne peut eſperer au ſiecle, & en Dieu. Car ſi vous n'eſperez en Dieu ſeul, & que Dieu ne voye voſtre eſperance entieremẽt conuertie deuers le ſiecle eternel, & que vous n'auez eſpoir en riẽ qu'en luy ſeul, qui viuifie les morts, apelle & fait comparoiſtre ceux qui ne ſont pas: vous ne pourrez eſtre deliuré de voz pechez. *Car il eſt ſeul qui peut ſauuer ceux, leſquels eſperẽt en luy.*

Celluy

Celluy qui met ſon eſperance aux hõmes, doibt grandement craindre qu'il ne tombe en cette execration. *Maudit ſoit l'homme, qui met ſa confiance en l'homme, & ſouſtient la chair de ſon bras, & l'ame duquel a delaißé le Seigneur.* ces paroles qui diſent, *que le malheureux a mis ſa confiance en l'homme,* cõmandent expreſſemẽt que l'on ne doibt pas mettre ſon eſperance en autre qu'en Dieu. & ces aultres, *il ſouſtient la chair de ſon bras*, deffendent de s'aſſeurer & ſe fier à ſoy meſme. *Baſil. in reg. fuſius diſput. qu. 42.*

Donc quelque affaire qui vous occupe, quelque dãger que nous ayons à euiter, afflictiõ à ſupporter, biẽ à ſouhaiter, diſons par tout, & pour tout: vous eſtes mõ eſperance, o Seigneur, ie ne m'attés, & ne m'arreſte qu'à vos promeſſes; vous ſeul eſtes la cauſe & le but de tous mes ſouhaits. Que quelqu'vn vous racompte ſon merite, qu'il vous repreſente combien il ſouffre pendant la chaleur & longueur d'vn iour laborieux, qu'il ſe vante de ieuſner deux fois par ſepmaine, & de n'eſtre pas comme le reſte des hõmes; *quant à moy, tout mõ bien eſt d'adherer à mõ Dieu, & de mettre mon eſperãce au Seigneur.* Que chacũ eſpere en ce qu'il voudra, l'vn peut-eſtre en la ſciẽce des lettres, l'autre en la ruze, & pratique du ſiecle; celluy cy en ſa nobleſſe, celuy là en ſes dignitez; qu'ẽ fin chacũ ſuiue ſon deſir, s'il veut, & le poſſede, ſe confiãt en quelque autre vanité, *i'ay perdu volontairement* *Bernar. ſerm. 9. ſuper. Beati qui habitant.*

toutes ces choses, & ne les estime plus que cõme des ordures: parce que vous estes mõ esperance, O Seigneur. Espere qui voudra, *en l'incertitude des richesses.* pour moy ie ne veux pas desiderer les choses mesmes necessaires pour viure, si ie ne les attends de vous. Si l'on me propose des prix & recompenses, ie n'esperay de les obtenir, qu'en vous, & par vous. Si de grandes & dangereuses parties se dressent contre moy, si le monde me tourmente, si le malin fremit, & me tente, si ma chair mesme se rebelle & conuoite contre mon esprit; vous serez mon espoir & ma consolation. Que tardõs nous, & marchandons nous si long temps au point de nous faire quittes de ces esperances miserables, vaines, inutiles, & deçeuantes? pour nous ioindre à cet autre espoir vnicque, si solide, si parfaict, & biẽ-heureux, & nous coler à luy seul par vne entiere deuotion de cœur, & pareil embrazemẽt d'esprit? si vous remarquez, quil y ayt quelque chose qui luy soit impossible, ou difficile, cherchez alors ailleurs pour loger vos esperances.

Heb. 6. *Ayons vn soulas bien fort, & aßeuré, nous qui nous sommes retirez deuers l'esperance propozée, laquelle doibt estre l'anchre de nostre ame, qui l'arreste, l'affermiße, & l'aßeure.*

Aug. in Ps. 64. Desia nous auons ietté nostre esperance comme vne anchre, de peur qu'estãs agitez par la tourmente de cette mer, nous ne faisons

ſons naufrage. car comme nous diſons d'vn vaiſſeau tenu par ſon anchre, qu'il tient desia terre, quoy qu'il flotte encore; mais qu'il eſt en quelque façon retiré en terre, & garenty des vents, & de l'orage; ainſy contre les tentations de ce voyage que nous faiſons, noſtre foy, fondée & arreſtée, fait que nous ne ſoyons pas emportez contre les eſcueils.

Ie vous prie, o Seigneur, que mon ame ſe ioigne & s'arreſte ſeulement à vous, & que voſtre dextre me ſouſtienne, qu'elle m'eſleue ſur la haulteur de la terre, & me raſſazie de cet heritage celeſte, apres lequel mon ame ſouſpire de iour & de nuict. *Amb in orat.*





Sub vmbra illius quem desideraueram, sedi.
Cantic. 2.

XIV.

Ie me suis assis soubs l'ombre de cestuy que j'auoye desiré. *Cant. 2.*

LAsse d'vzer mes iours entre mon parentage
I'auois deliberé de faire vn long voyage,
Et la plus grande part du chemin commencé,
Ainsy qu'il me sembloit estoit bien auancé.
Et comme vn voyageur las d'vne longue traitte
Pense tousiours au giste où sera sa retraitte:
Ie croyois que bien-tot ie pourrois arriuer
Au but, où mon trauail se deuoit acheuer.
Mais si-tot que ie vins à mesurer de veüe
Ce qui restoit encor, ie me treuuay deçeüe.
Ie vis vn grand pays, & mon cours imperfait
Estoit beaucoup plus long, que ce que i'auois fait.
Lors ie n'eu plus de cœur, mes pieds comme d'escorce
Pour supporter mon corps auoient trop de force,
Et ie perdis l'espoir de faire en peu de iours
Vn chemin si fascheux, qui s'accroissoit tousiours.
Donc eleuāt aux cieux mes regards, & mes plaintes,
Ie comptois tristement mon trauail, & mes craintes,
Escoutant à mon tour, pour voir si quelque Dieu
Touché de mon tourment m'ayderoit en ce lieu.
Que (disois-ie) sera le gracieux Genie,
Digne de reçeuoir vne gloire infinie,
Qui me voyant fanir d'excessiue douleur,
Voudra me mettre à l'ombre, en ce tēps de chaleur?
Secourez moy bien-tot, o puissances celestes,

Le soleil cuit mon chef de ses flames funestes,
La terre deßous moy fend ses gazons brulez,
Et le sable rostit mes pieds emmoncelez.
O bocages fleuris, o forets ombrageuses,
Agreables cachots, o roches cauerneuses,
D'où sortent à replis mille petits ruisseaux,
O petits cabinets façonnez d'arbrisseaux;
Pourquoy quelque peuplier ouurant ses aisles vertes
Ne m'enuironne il de ses branches couuertes?
Qu'vn pommier bien toufu ne me vient il cacher
De la fatale ardeur, qui me fait desecher?
Pendant que ce danger me tenoit asiegée,
Ce seul consolateur de mon ame afligée,
Celuy qui tant de fois m'ombrageant de ses mains
M'auoit sçeu garantir de tous dangers humains,
Tout esmeu de pitié, commencea de me dire;
Ie cognoy tes souspirs, i'entens tout ton martyre,
Ce chemin que tu tiens ne m'est pas incognu,
Ny les lieux où tu temps d'vn trauail continu.
L'ayde que tu requiers m'est ia toute notoire,
Et sans autre raport i'en sçay toute l'histoire.
Marchant comme tu fais, ta seule intention
N'est que de rencontrer la celeste Sion;
Tu cherches sans repos cette fin poursuiuie,
Passant par le sentier de ta terrestre vie.
Mais vn chemin si long, l'horreur de tant de nuicts,
L'ardeur de tant de iours, te donnent mille ennuys.
Tu voudrois pour le moins en ce pelerinage
Treuuer quelque põmier, pour te mettre à l'õbrage;
Ne desespere plus, ton desir est ouy,
Ie suis le repondant qui te veux dire ouy,

Moy-

Moy mesme ie seray cet ombrage fidelle,
Qui te peut delasser sous le frais de son aisle.
Pendant que tu poursuis ton trauail coustumier:
Regarde quelques fois ce funeste pommier;
Où ie suis attaché, vois tu mes mains persées?
Et mes pieds trauersez de pointes herissées?
Mon corps haché de coups, n'a plus rien de viuant,
Priué de ses beautez qu'il eut auparauant;
Il languit de douleur, & ce tourment extresme
Fait qu'il ne paroist plus, que l'ombre de soymesme,
C'est là, qu'en auanceant ton voyage mortel,
Tu pourras te loger en vn fidelle hostel.
Mes tourments sans pareils, mes angoisses sãs nõbre,
Seront les rameaux verds, qui te seruiront d'ombre.

Ces propos acheuez, vne prompte vigueur
Recreant mon esprit, me redonna le cœur.
Ie fus propre à courir sans ayde, ny machines,
Tant eurent de pouuoir ces paroles diuines;
Lors eleuant les yeux vers le secours si doux
De cet arbre fatal, ie vy mon cher espoux.
Mais las en quel estat? cet espoir de mon ame
Pendant sur vne croix, souffroit comme vn infame.

O cher espoux (luy dis-ie) o vous mon seul soucy,
Est ce vous donc vrayment que ie rencontre icy?
Quel desastreux aspect? quel pourtraict deplorable?
Ce pommier est il creu pour m'estre secourable,
Ou pour mon desespoir? puis ie bien aduizer
Cette ombre sanguinaire, & puis m'y repozer?
Que i'aye vn doux repos, vous vne fin vilaine,
Que ie viue en plaizir, que vous mouriez en peine,
C'est vn party mal faict, si pour me secourir

Ce ſeul moyen eſt bon, il me vaut mieux mourir.
O pommier malheureux, o tige empoizonnée,
La main qui te planta fut bien infortunée,
Sans doubte elle venoit de commettre vn larcin,
Ou tenoit le couteau d'vn cruel aßaßin.
Toutesfois les rameaux de cet arbre funeſte,
Comme fauorizez d'vne grace celeſte,
Donnent deſſous leurs bras vn ſeiour gracieux,
Et ſemblent preparer vn lict delicieux.
Lict doux, & bien molet, paré d'vn bel herbage,
Encourtiné par tout d'vn precieux ombrage,
Mal propre toutesfois pour prendre du repos,
Mais mieux apareillé pour des triſtes propos;
Et de qui le ſeiour ſert d'infaillibles charmes,
Pour tirer d'vn paſſant des ſouſpirs, & des larmes.
O pommier trop heureux, arbre bien fortuné,
Celuy qui te planta meritoit d'eſtre né
Sur tous autres mortels, pour ſouſtenir vn ſceptre,
Et que tout l'vniuers repoſaſt dans ſa dextre.
Et vous o cher eſpoux, qui ſous l'ombrage vert
Deſia par tant de fois m'auez mize à couuert,
Pour ne point oublier vne grace ſi rare,
Ie ſçay biẽ à qui c'eſt, qu'il faut qu'on vous compare.
Ainſy qu'vn beau pommier, qui donne tous les ans
A tous les pelerins, de precieux preſens,
De qui l'ombrage vert ſert de courtine aux hõmes,
Et qui chaße la ſoif auec ſes belles pommes.
Plus fecond, & touffu, que tout arbre voizin,
Verger pour les laßez, & riche magazin,
Où le pauure paſſant treuue dont ſe repaiſtre,
Seul logis, lict, fonteine, & viande champeſtre.

Ainsy mon cher espoux, quand les chaleurs d'Esté
Causent par leurs exces trop de debilité,
Vous estes le verger, où ie suis à l'ombrage; (uage.
Mon repas quand i'ay faim, quãd i'ay soif mõ breu-
Mais par combien de fois vous ay-ie fait des vœux,
Afin de repozer dessoubs les beaux cheueux
De cet arbre diuin, pendant ma laßitude?
Ie m'asseoray (disois-ie) en cette solitude;
Me plaignant à loizir, comme l'on oyt aux boys
La triste tourterelle, alors que de sa voix
Elle chante l'obseque à son party fidelle,
L'aymant apres sa mort, d'vne amour immortelle.
Quelquefois vos cheueux rougis de sang figé
Me seront le subiect d'vn discours affligé.
Ce visage battu d'vne façon meurtriere,
Ces leures sans couleur, seruiront de matiere
A mes tristes accens, tant de cruels tourments
Donneront à mes cris de iustes arguments.
En regardant vos yeux, leurs clairtez maßacrées
Me feront souspirer, vos bras, vos mains sacrées
Tendues sur le bois, persées de gros cloux;
Vostre chef espineux, ce front brizé de coups;
Helas combien de fois me treuueray-ie aßize
Soubs cet arbre sanglant, n'ayant autre deuize
Que des cris & des pleurs, sera sur ce costé
Que ie tiendray souuent mon regard arresté.
Mais en le regardant mes larmes epanchées
M'empescheront de voir d'autres douleurs cachées.
Toutefois ce seul coup en me persant le cœur,
Tirera de mes yeux vne amere liqueur,
Mes pleurs seront de sang, & ma veüe debile

Tombant iusqu'à vos pieds sera comme immobile.
Lors embrassant encor cet arbre douloureux,
Donnant mille baisers à vos pieds langoureux,
Mes mains ramasseront le reste de leur force,
Pour escrire ces mots dessus la triste escorce.

Icy la mort conioinct vn cher couple d'amants,
Que l'amour fit mourir, par deux diuers tourments,
Quoy que tous deux touchez d'vne pareille enuie.
L'amant eut tant d'ardeur, qu'il mourut d'amitié;
L'amante qui le vit, en eut tant de pitié,
Que ses pleurs espanchez abysmerent sa vie.

Ie me suis assis soubs l'ombre de cestuy que i'auoye desiré. Cant. 2.

Orig. hom. 3. in Cãt. FRappée viuement de l'amour de son espoux, cette ame cherche le soulas des arbres & des forets.

Orig. ibid. Car tel qu'est l'arbre de pommes de paradis entre toutes autres plantes des vergers, & des forets; tel est cet espoux, entre tous les autres enfans des hommes, portant vn fruict qui surpasse les autres fruicts, non seulement en saueur, & douceur, mais encore en odeur, & que tout ensemble repaist, & recree deux sens de l'ame, à sçauoir le goust & l'odorat, & aussy faut il entendre, que la sapience nous prepare sa table, & nous la couure de plusieurs mets diuers, y mettant non

non ſeulement le pain de vie, mais immolant auſſy ſur icelle la chair du Verbe. Verſant non ſeulement le vin dans ſa taſſe; mais y meſlant de plus les quartiers de pomme de paradis, pour en faire vn doux & odorant breuuage, qui non ſeulement poſe vne agreable douceur dans la bouche, & ſur les leures; mais eſtant paſſé par le gozier, eſpand les meſmes delices, & les communique à tout l'interieur.

Celluy certes, lequel par ſon extreme biéveillance en noſtre endroit, a germé dans la foreſt de noſtre nature, par cela meſme qu'il s'eſt faict participant de noſtre chair, & de noſtre ſang, a eſté comme vne pomme. Car en ce fruict on peut voir quelque choſe, qui a quelque reſſemblance auec l'vn & l'autre, le ſang & la chair, à raiſon de ſa couleur blanchiſſante, il imite ce qui eſt propre à la chair, & par ſa rougeur il teſmoigne d'auoir quelque parentage auec la nature du ſang. *Nyſſen. in orat. 4. in Cant.*

Elle deſiroit donc à bon droict l'ombre de cet arbre, qui luy pouuoit tout enſemble fournir de rafraichiſſement, & de repas. Car quoy que tous les autres arbres des forets ſoyent ombrageux, pour donner du ſoulas aux paſſants; ſi n'ont ils pas tous des fruicts pour les raſſaſier, les fruicts perpetuels de ſalut leur mancquent: C'eſt le ſeul arbre autheur de la vie qui les porte, le ſeul mediateur entre Dieu & les hommes, vn *Bern. ſer. 48. in Cãt.*

ſeul

ſeul homme, vn ſeul IESVS CHRIST qui dit à ſon eſpouze: *c'eſt moy qui ſuis ton ſalut*. Pour ces raiſons donc, auoit elle principalement deſiré l'ombre de IESVS CHRIST; parce qu'il eſt ſeul, qui non ſeulement donne du rafraichiſſement contre l'ardeur exceſſiue des vices, mais encore remplit vne ame de contentement extreme de toutes vertus. *Ie me ſuis aßiſe ſoubs l'ombre de celuy que i'auois deſiré.* ſon ombre c'eſt ſa chair.

Guil. apud Delrio in c. 2. Cant. Car qui pourroit ſouſtenir ce Soleil de iuſtice nud & ſans nuages? qui ne ſeroit pas conſumé par les rayons ardents de ſa face? le ſoleil de iuſtice a donc pris l'homme comme mediateur, tellement que par l'aſſemblage du ſoleil, & du corps humain, vne ombre s'eſt faicte.

Ambr. in Pſal. 118. Octon. 5. IESVS CHRIST attaché contre le bois de la croix, comme vne pomme pẽdant de l'arbre, eſpãchoit la bonne odeur de la redemption du monde, laquelle a nettoyé l'odieuſe puanteur du peché, & a reſpandu l'onguent d'vne potion vitale & ſalutaire. *Comme vne pomme,* dit elle, *eſt entre les bois de la foreſt, ainſy eſt mon couſin au milieu des enfans. I'ay conuoité d'eſtre ſoubs ſon ombre, & me ſuis aßiſe.* O bonne ombre, qui nous defend des ardeurs de l'iniquité! que ſes fruicts ſont doux à mõ gozier, quel fruict en eſt ſi doux ſinon la predication de la paſſion du Seigneur?

Natha-

Nathanael eſt veu ſoubs l'arbre de figues. Dauid dit, qu'il eſpere ſoubs l'ombre des aiſles du Seigneur IESVS. Et Zachee monta ſur l'arbre de meures pour voir IESVS, qui nous a eſtẽdu les bras, afin qu'il mit tout le monde ſoubs l'ombre d'iceux. Comment ne ſommes nous pas à l'ombre, nous qui ſommes protegez par le voile de ſa croix? comment ne ſommes nous pas à l'ombre, nous que le crucifix defend de la malignité du ſiecle, & des ardeurs du corps? *Ambr. in Pſal. 118. Octon. 3.*

Dauid demandoit d'eſtre gardé par cette ombre, *de peur que le ſoleil ne le bruſlaſt de iour, ny la lune de nuict.* cette ombre eſt adminiſtrée par la grace ſpirituelle, à ceux qui fuyent les ardeurs de ce monde, & les embraſſements du ſiecle. Repoſons nous donc en cette ombre eſtants fatiguez & languiſſants par les exceſſiues chaleurs de nos pechez. ſi la luxure a bruſlé quelqu'vn, que la croix du Seigneur le rafraichiſſe, ſur laquelle il s'eſt appuyé, pour ſe charger de nos delicts, & les porter luy meſme. *Idem ibidem Octon. 4.*

L'ombre ſe fait par vn corps & vne lumiere; & ſert aux paſſants & voyageurs de rafraichiſſement durãt la chaleur, & d'abry contre la tempeſte. l'arbre de la vie, à ſçauoir ce pommier, c'eſt la ſaincte croix: ſon fruict, c'eſt IESVS CHRIST, ſon ombre, l'aſyle & le ſoulas du genre humain, lequel par les ardeurs de ſes concupiſcences, *Honor. apud Delrio in c. 2. Cant.*

eſtoit

estoit accablé d'vn pesant fardeau de pechez.

Greg. in c. 2. Cant. L'ombre de IESVS CHRIST tempere toute ardeur de tentations, & pendant qu'il touche doucement l'esprit auec l'air de ses bonnes inspirations, il chasse toutes les chaleurs nuisibles qu'il supportoit, il reconforte par l'ombre de son S. Esprit, & recree cette ame, qui peut-estre languissoit, & estoit desia toute moisie, par l'excessiue ardeur de ses vices, afin que pendant qu'elle fait cette pose, estant assise en son inspiration, elle rassemble ses forces, au moyen desquelles il luy soit apres plus facile de courir à la vie eternelle.

Greg. lib. 33. mor c. 3. in c. 40. Iob. Par l'ombre de la protection d'en hault, le rafraichissement du cœur, est exprimé, comme l'espouse dans le Cantique des cantiques, attendant la venüe de son espoux, l'annonce & la predict, en disant : *Ie me suis aßize soubs l'ombre de celuy que ie desirois.* qui est autant, que si elle disoit : ie me suis reposée soubs la protection de sa venue, & me suis rafraichie contre l'ardeur des affections charnelles. *Honor. apud Delrio. cap. 2.* Le genre humain ne s'est il pas assis à bon droit soubs l'ombre de cet arbre? luy qui pour auoir mangé du bois de science de bien & de mal, auoit perdu le paradis? il portoit vn pesant fardeau de pechez durant la chaleur des vices, qui le tiroit en bas dans le precipice des tourments, & partant

tant ſe haſtoit d'aprocher de l'arbre de vie IESVS CHRIST.

Aduiſez donc de viure en ſon ombre, afin que vous regniez vne fois en ſa lumiere. Car il n'a pas ſeulement de l'ombre, mais encore de la clairté. *Bernar. ſer. 48. in Cant.*

L'Apoſtre dit, que la loy a vne ombre des biens futurs, & tout le culte & ſeruice fait anciennement à Dieu, eſt appellé par le meſme, vne ombre, & vne exemplaire des choſes celeſtes. Mais nous Chreſtiens ſommes hors de l'ombre d'icelles, par ce que nous ſommes non ſoubs la loy, ains ſoubs la grace. Mais quoy que nous ne ſoyons pas ſoubs cette ombre, nous ſommes toutesfois ſoubs vne meilleure; car nous viuons entre les nations, & gentils à l'ōbre de IESVS CHRIST. *Orig. hom. 3. in Cāt.*

Et cette eſpouſe auoit raiſon de conuoiter d'eſtre aſſiſe ſoubs l'ombre du pommier, afin ſans doubte qu'elle fut participante de la vie qui eſt en ſon ombre; & ſemble que toute ame ayt beſoing d'eſtre à l'ombre, pēdant qu'elle eſt en cette vie preſente, pour eſtre garentie comme i'eſtime de cette ardeur de ſoleil, lequel arriuant, deſeche & gaſte incontinent toute ſemence qui n'a pas encore pris de bonnes & profondes racines. *Ibid.*

Mais peut-eſtre que cette ame ſe glorifie d'auoir eſpreuué quelque choſe de plus heureux, quand elle dit, non comme le Prophete *Bern. ſer. 58. in Cāt.*

phete, *ie vis*, mais *ie me suis aßise* ; car s'asseoir, c'est se reposer. Or c'est dauantage de reposer à l'ombre, que d'y viure. ainsy que viure à l'ombre c'est plus que d'estre seulement en icelle. Le Prophete donc s'attribuant ce qui est commun à plusieurs aultres, dit: *Nous viuons en son ombre.* Mais l'espouze plus priuilegiée, se glorifie particulierement de s'estre assise en icelle. donc en l'endroit où nous viuons auec trauail, nous qui coulpables de plusieurs pechez, seruons en crainte; là, cette deuote & amante repose doucement en toute asseurance . En fin la crainte a de la peine, l'amour de la douceur, & partant elle dit. *Son fruict est doux à mon palais*, signifiant le goust de la contemplation, qu'estant doucement soustenuë, elle auoit obtenu par son amour. Mais cecy *à l'ombre*, parce que c'est *par vn miroir & en enigme*. Le temps viendra, que les ombres s'abaisseront à l'accroissement de la lumiere, voire mesme elles disparoitront, & seront esuanoüies ; & lors la lumiere se glissera, deuenant vne claire & perpetuelle vision, & non seulement donnera des delices au palais , mais rassasiera & soulera l'estomach, sans desgoust, toutesfois *ie me suis aßise soubs l'ombre de celuy que i'auois desiré, & son fruict est doux à mon palais,*

Bonau. 2. part. stimul. cap. 8. Que nostre esprit repoze donc en vous, o tres-doux IESVS, & ne soit iamais separé de vous, pas mesme pour vn moment. C'est à la

verité

verité grande folie de ſortir volontairement d'vn lieu ſi noble, & ſi delicieux. Comment ozons nous regarder autre choſe ?comment ne ſommes nous deſgoutez,& ne meſpriſons nous pas toute autre contentement?

Que mon ame prenne ſa retraicte *ſoubs l'ombre de vos aiſles*, o Seigneur, pour ſe garantir de l'ardeur demeſurée des penſées de ce ſiecle,afin que cachée dans le temperament de voſtre abry, elle chante toute ioyeuſe,& tranſportée de contentement,*m'arreſtant icy, ie m'endormiray, & me repoſeray dans la paix.* *Aug. medit. cap. 37.*





Quomodo cantabimus canticum Domini, in terra aliena? Psal. 136.

30.

X V.

Comment chanterons nous le cantique du Seigneur en la terre estrange? *Psal.136.*

MEs amys, pourquoy si souuent
Iettez vous d'vne vaine attente
Vos vaines prieres au vent,
Me sollicitant que ie chante?
Soit qu'il me plaize auec ma voix
D'abuzer l'ennuy qui me touche,
Ou que donnant treue à ma bouche
Ie vous entretienne des doigts.
Pour tenir des ioyeux propos,
Et chanter quelque note exquize,
Il faut vn esprit à repos,
Dans le bonheur, dans la franchize.
Lors que les esprits sont troublez
De quelque triste destinée:
La voix demeure emprizonnée,
Et les doigts sont comme accablez.
Vous dites qu'alors il est temps,
Que l'ame si fort abatue
Pense par force au passetemps,
Et qu'elle mesme s'esuertue,
Vous pensez bien auoir raison,
En disant qu'il faut que l'on chante,
Que l'on ioüe, que l'on plaizante,
Plus fort qu'en toute autre saizon.
De peur que l'esprit affligé

Fuyant tout ſentiment de ioye,
Ne ſoit auſſy-tot ſaccagé
Du dueil, qui s'en promet la proye.
Et de peur que penſant trop fort
A la miſerable fortune,
Sa memoire trop importune
Ne le precipite à la mort.

Encor preſſant de plus en plus,
Vous ozez bien me tout promettre,
Pourueu qu'en ce dueil ſuperflus
Ie veuille entendre à me remettre.
Et pour me faire authorizer
Ces promeſſes vn peu trop amples,
Vous citez pluſieurs beaux exemples,
Qui ne ſont pas à meſprizer.

Vous dites que les matelots
Au temps d'vne bonace morte
Chantent, en voguant ſur les flots,
Et que ce chant les reconforte.
Ainſy conduiſant ſon troupeau
Que le berger melancholique
N'a point de meilleure pratique,
Sinon de ſe faire vn pipeau.

Pendant le ſilence des nuicts,
Le ſoldat qui ſans ceſſe veille,
Afin d'endormir ſes ennuys,
Ne veut pas que ſa voix ſommeille.
Autant en fait le pelerin,
Car quoy qu'auec peine il chemine:
Son chant luy donne bonne mine,
Et l'empeſche d'eſtre chagrin.

Ie ne ſuis pas de ces cenſeurs,
Qui lors que la douleur nous pique,
Condannent toutes les douceurs,
Que nous peut donner la muſique.
I'apreuue tout ioyeux complot,
Le chant du ſoldat me recree,
L'humeur du voyageur m'agree,
Du berger & du matelot.

Mais aduiſez qu'en mes malheurs,
Ma voix eſt trop accouſtumée,
A plaindre les triſtes douleurs,
Dont ie ſens mon ame entamée.
Ie n'ay ny grace, ny vigueur,
Tant mes puiſſances ſont eſteintes,
Si ce n'eſt pour faire des plaintes,
Et racompter quelque langueur.

Meſmes, tournant mon ſouuenir
Sur tant de chanſons que i'ay faites,
A peine en puis-ie retenir,
Trois ou quatre qui ſoyent parfaictes.
Et i'ay tant de trouble au cerueau,
Que mon humeur melancholique
Me fait croire, que la muſique
Soit quelque choſe de nouueau.

Comme au ſortir des lieux plus noirs,
Nous craignons de voir la lumiere.
Nous cherchons des ſombres manoirs,
Le ſoleil nous clot la paupiere.
Ainſy ma voix nourrie en dueil
Fuit les chanſons, & les redoute,
Et mon oreille ſe deſgoute,

Entendant vn ioyeux accueil.
Toutefois i'ay souuent tenté
De reboire en ces claires ondes,
Où ie me suis veu sustenté
Par mille delices fecondes.
A diuerses fois i'ay tasché,
Pour combatre ma maladie,
De toucher d'vne main hardie
Mon luth si long temps attaché.
Ou bien d'vn archet bien apris
I'ay touché mes cordes plaintiues,
Afin de remporter vn prix,
Sur mes angoisses les plus viues.
Et puis rechangeant d'instrument,
I'ay maintesfois induit mon pouce
A reueiller ma lire douce,
Pour faire dormir mon tourment.
Quelquefois deuenu berger,
I'ay voulu d'vne douce halaine
Chanter vn motet plus leger,
Sur vn leger tuyau d'auaine.
Et i'ay pensé quelque autrefois,
Meslant mes sons à mon langage,
Faire quelque doux mariage:
Entre mes cordes, & ma voix.
Mais las en tout temps, en tous lieux,
Mon concert est plein de discorde,
Les pleurs debondent de mes yeux,
Leur receptacle se desborde.
Mes doigts se noyent dans les flots
Du chaud deluge de mes larmes,

Ma voix au fort de ces alarmes
Se change en douloureux ſanglots.
Mon courage encor s'eſt induit
De mettre ma voix en franchize,
Et de luy rendre ſon conduit,
Pour chanter quelque note exquize.
I'ay tenté d'eſſuyer mes mains,
Tariſſant ces ondes ſeruiles,
Pour me rendre les doigts habiles
A quelques concerts plus qu'humains.
En fin i'ay cognu que le ciel
N'appreuuoit pas mon entrepriſe,
Et ne me paiſſoit pas de miel,
Comme quelqu'vn qu'il fauoriſe.
L'eſpoir de cet heur pretendu
S'eſt ſeparé de mon courage,
Et moy de cet antique ouurage,
Où ie ne ſuis plus entendu.
Cependant mes doigts engourdis
Dans le froid d'vn loizir ſi large,
Laiſſent tous leurs trauaux ourdis,
Et n'ozent plus en prendre charge.
Ma voix roüillée en ce loizir
A desapris tout artifice;
Meſme ayant perdu l'exercice,
Elle en perd auſſy le deſir.
De plus ſi ie ſuis inuité
De couurir mon inquietude,
D'vne Stoique grauité:
Ie perds le temps, & mon eſtude.
Et ſi i'en viens à ſuplyer

Les destinées colerées:
Elles auront des loix ferrées,
Qui ne voudront pas se plier.
Soit toutefois que pour chanter
I'aye vne voix qui se manie,
Et soit propre à vous enchanter,
Par vne parfaite harmonie.
Que mes mains égalent ma voix,
Et donnant des nerfs à mes carmes
Puissent former de puissants charmes,
Soubs la souplesse de mes doigts.
Soit que ie passe en mes chansons
Le chœur des sœurs Aoniennes;
Soit que ie donne des leçons
A toutes les muses ançiennes;
Soit que le flageol Marsien
Succombe sous ma melodie,
Et que son maistre vaincu die
De mon air vaut mieux que le sien.
Soit que la douceur de mes chants
Rende Pan contraint de se taire,
Et luy faizant quitter les champs,
Le pousse en vn bois solitaire.
Ou que ie sois si bon sonneur
Qu'Amphion, Arion, Orphee,
Me voyent dresser vn trophee,
Sur le tombeau de leur honneur.
Quand dis-ie il me seroit permis
D'aneantir leur renommée,
Et quand leur sort seroit soubmis
Au son de ma voix animée;

Que deurois ie plus preparer,
Ou des chansons, ou des complaintes?
Puis que toutes ioyes éteintes
Me donnent subiet de pleurer.
Helas le trop fecond essein
Des maux, qui cauzent mon martire,
Estouffent bien-tot mon dessein,
Si i'ay quelque desir de rire.
Et mes tourments eternizez
Dans vne angoisseuze amertume,
Changeans leur accez en coustume,
Sont quasi naturalizez.
Et d'ailleurs le lieu, ny le temps
Ne permettent pas que mon ame
Vaque à quelque doux passetemps,
Pendant que la douleur l'entame.
Car mon excessiue langueur
Et la tristesse qui m'accable,
Ne treuuent temps, ny lieu capable,
Pour donner treue à leur rigueur.
Pourquoy donc m'importunez vous,
Par vne voix continuelle,
De former vn langage doux,
Loing de ma maison paternelle?
Gizant en ces deserts hays,
Et chassé de ma chere terre,
Feray ie dire à ma guiterre
Les cantiques de mon pays?
Ie ne suis ia que trop puny,
Pardonnez moy donc ie vous prie;
Le destin d'vn pauure banny,

Poußé de ſa chere patrie,
Treuue trop de contraires ſens,
Entre les chants, & ſa fortune.
Et puis cette terre importune
N'eſt pas propre à des doux accens.
Moy banny, moy chaßé ſi loing
Du ſainct royaume de mes peres,
Pourray ie auoir le meſme ſoing,
Qu'au temps des afaires proſperes?
Que voulez vous plus me preſſer?
La fortune changeant de face
Ne me fait pas la meſme grace,
Qu'auant qu'elle me vint pouſſer.
Vous certains qu'vn ſort inhumain
Fait que mes yeux fondent en larmes,
Voulez qu'ayant vn luth en main
Ie vous chante quelques beaux carmes.
Et quoy donc? figurez vous,
Qu'eſtant ainſy contraint de viure,
Quelque inſtrument, ou quelque liure
Me ſoit vn entretien ſi doux?
Mon ame n'a point d'entretien,
Qu'à former des cris, & des plaintes,
Tous mes regards & mon maintien
Teſmoignent des douleurs non feintes.
Ce deſaſtreux banniſſement
Roulant tousiours en ma memoire,
Y trace d'vne plume noire,
Mille fantoſmes de tourment.
Si quelques deſtins odieux
Condannoient Amphion de viure

Pres de ces bords hays des cieux:
Nuls rochers ne le voudroient ſuiure.
Car depité tout à l'abord
Il pozeroit archet, & lyre,
Aymant mieux s'entendre maudire;
Que de ſonner vn ſeul accord.

Quand par vn regard indiſcret
Orphee perdit Euridice:
Ses doigts touchez d'vn mal ſecret
Desaprirent tout artifice.
Lors ſon luth tombant ſe fendit,
Chaque coſté fut enfonsée,
La table eſtant toute caſſée:
Son harmonie ſe perdit.

Pourquoy donc, vous qui cognoiſſez
Que mes peines ſont nompareilles,
Et que i'ay des maux entaſſez,
Me ſoufflez vous tant aux oreilles?
Me donner cette vnique loy,
Que mes mains & ma voix malade
Vous ſonnent quelque douce aubade:
C'eſt quaſi vous mocquer de moy.

Penſant à l'exil où ie ſuis,
Et ne treuuant iamais perſonne,
Qui me tire de mes ennuys:
Tout mon courage m'abandonne.
Cher pays, vnique Sion,
Pendant que ie te conſidere,
Vne eſperance menſongere
Trompe ma vraye affliction.

Mais ſi par vn arreſt du ciel

Il aduient que ie te reuoye:
Ma bouche plus douce que miel
Fera des cantiques de ioye.
Oubliant toute ma rancœur,
De moy mesme, o chere patrie,
I'cueilleray mon industrie,
Des mains, de la bouche, & du cœur.



Com-

Comment chanterons nous le cantique du Seigneur en la terre estrange?
Psal. 136.

A La mienne volonté, o mon Dieu, que i'eusse la voix aussy douce que les anges, & que des paroles aussy belles que les leurs coulassent de ma bouche! o que ie m'estendrois, & verserois volontiers toute mon eloquéce, pour vous châter les loüanges que vous meritez ! o qu'il me seroit doux d'estre au milieu de vostre Eglise, employant continuellement ma voix & sans me lasser, à vous dire de beaux cantiques, à la gloire de vostre nom, imitant ainsy la deuotion & la melodie de vos chantres celestes !

Aug. medit. cap. 35.

O trop heureuses & bien fortunées ces vertus du ciel, qui vous peuuent loüer saintement, & puremẽt, auec vne douceur extreme, & vn contentemẽt ineffable! les loüanges qu'elles vous donnent, viennent du mesme endroict que leur ioye, par ce que vous voyans tousiours, elles ont tousiours des moyens infinis de se resiouyr, & de vous loüer. Mais nous chargez & accablez par la masse de nostre chair, releguez bien loing de vostre presence en ce triste pelerinage

Aug. medit. cap. 33.

nage,distraicts & tirez en diuers endroicts, par les varietez de ce monde; nous sommes priuez du pouuoir de vous loüer dignement : nous vous loüons toutesfois, par nostre foy, non pas en espece, ny vision, & ces esprits angeliques vous loüent, par vision libre & descouuerte, non par foy voilée comme nous.

Chrys. in Ps. 41. Nostre nature treuue tant de contentement aux chansons, & carmes bien faicts, & se plait si fort à les entendre, que les enfans mesmes pendants aux mamelles de leurs meres, s'ils pleurent & s'affligent, sont appaisez par les charmes naturelz de quelque chanson qui les flatte. Les nourrices, qui les portent entre leurs bras, les pourmenant, vont & viennent, & leur chantant quelques carmes pueriles, les enchantent doucement, & leur font clorre insensiblement leurs petites paupieres. Les voyageurs, aussy ceux qui conduisent les bestes parmy les champs, & les charretiers d'ordinaire pour se desennuyer en la longueur de leur chemin, ou parmy les ardeurs du midy, n'ont point d'autre consolation que celle de quelques chansons, qu'ils se disent eux mesmes, flattants ainsy le sentiment de toutes leurs incommoditez; mais non seulemẽt les passans, ains encore les laboureurs, attachez à leur charrue,

rue, ceux qui trauaillent aux vignes, les vendangeurs, & les autres qui foulent les raiſins dans la cuue, en fin toutes ſortes de gens de trauail & manouuriers chantent, en faiſant leur beſoigne; les matelots encore, & les forçats meſmes enchainés, chantent en voguant, & ſe font des ſyrenes pour endormir leurs ennuys preſens, & la crainte de la tempeſte auenir.

Cõſiderez maintenãt les femmes pendant qu'elles fillent, où que l'eſguile à la main elles trauaillent de paſſements, broderies, ou tapiſſeries, elles chantent quelquesfois chacune à part, d'autresfois & ſouuent plusieurs enſembles, ne faiſant qu'vne melodie d'vne multitude de voix aſſemblées: Et ce chant de femmes, voyageurs, laboureurs, vignerons, matelots, manouuriers, & autres gens quelconques, n'a point d'autre but, que de conſoler la peine, qui ſe treuue dans l'ouurage, que l'on s'eſt proposé de mettre à chef. L'ame eſtant ainſy diſposée, que ſi pendant ſon trauail elle entend quelques carmes ou cantiques, elle ſupportera plus facilement toutes les difficultez & facheries qui luy feroient perdre courage. *Amb. enarrat. in Pſal. 36.*

Mais *comment chanterons nous le cantique du Seigneur en vne terre eſtrangere?* Les Hebreux ne chantoient pas en captiuité les hymnes qui leurs eſtoient en vſage en leur pays: cette terre où nous languiſ- *Amb. enarrat. in Pſal. 36.*

guiſſons, eſt vn lieu d'eſclauage, & l'autre que nous attendons, eſt vn ſeiour de liberté. cette cy eſt pleine de pechez & de trauaux; celle là de vertus & de repos eternel; celle cy n'eſt qu'vne valée de miſere; & l'autre vn ciel luiſant de gloire.

Ambr. l. 2 de pœnit. c. 11. Outre tout cela, ſi la chair eſt contraire à l'eſprit, & ne veut pas eſtre ſubiette au gouuernement de l'ame, ny ſe ſoubmettre à ſes commandements, c'eſt bien eſtre en vne terre eſtrangere, que tout le trauail du laboureur ne dompte point, ny ne peut l'obliger à porter des fruicts de charité, de paix, & de patience, *comment donc en ce malheur, chanterons nous le cantique du Seigneur en cette terre eſtrangere & ſauuage?*

Ambr. in Pſ. 118. Octon. 7 Celluy qui chante doibt eſtre vuide: il faut qu'il s'alege, & ſe deſcharge pour vn temps du ſoing, que luy donnoit vne infinité de penſées, qu'il congedie le ſouuenir de ſes coulpes, ſequeſtre ſon auarice, & ſe flatte & s'apriuoiſe, non ſeulement par la voix du corps, mais auſſy par vne douceur & paix ſpirituelle bien plus charmante.

Nazia. de hum. natur.

Pendant qu'vne ame eſt affligée
Par quelque eſpine qu'elle ſent,
Elle ne peut eſtre obligée,

A

A cacher vn mal si puissant.
Et toutes ses portes sont closes
Aux propos de lys & de roses.

Nous sommes en vne region d'ombre de mort, nostre vie est cachée, & n'a point de liberté ; car elle commencera seulement d'estre libre, à son entrée en la region des viuans. Nostre ame ne iouyt donc pas d'vne vraye vie, sinon qu'elle se treuue en lieu qui n'ayt rien de mortel, sans estre afublée de rien qui soit debile, ou se voir redeuable d'aucune peine ; là, loüera-elle le Seigneur, où apres auoir posé l'infirmité de son corps, elle aura commencé d'estre conforme à la gloire du corps de IESVS CHRIST. Car pendant que nous sommes en pechez, quelles dignes loüanges luy sçaurions nous donner? que pouuons nous dire qui vaille pour son honneur & sa gloire? Nous sommes icy posez dans l'ombre & les tenebres, nous viuons dans vne ombre, & loüons dans vne ombre ; & dans ces ombres il ne nous est pas possible de loüer parfaitement. En fin nous sommes en vne terre estrangere, *comment donc chanterons nous le cantique du Segneur?*

Amb. in Ps. 118. Octon. 22.

Cette ame pieuse desgorgeoit vn hymne, à laquelle le Verbe de Dieu disoit ces paroles: *Fais entrer ta voix en mes oreilles, par-*

Ibidem superiùs

ce qu'elle est douce , & fort agreable. L'autre aussy desgorgeoit des loüanges, à laquelle il disoit : *tes leures, o ma chere espouse, & ma bien-aymée, distillent vn rayon de douceur, vn ruisseau de miel & de laict , prent sa source dessous ta langue .* mais personne ne sçauroit espancher vn cantique de loüanges, s'il n'a premierement apris les iustices de Dieu, en l'escole & sous la discipline du mesme Dieu, son Seigneur & son maistre. C'est aussy pour cette raison que Dauid demande d'estre enseigné de Dieu. Comment celluy, qui se sent criminel & troublé par la iuste crainte des peines qu'il a meritées, pourroit il chanter ? comment sçauroit il chanter pendant que sa conscience le deschire , & luy represente l'enormité de ses crimes? s'il n'est premierement asseuré de son pardon? le mal-faicteur ne parle , & ne comparoit pas volontiers deuant le Iuge, s'il n'a la grace du Prince. En fin *comment chanterons nous le canticque du Seigneur estant en vne terre estrangere?* où nous sommes persecutez, où la tyrannie du peché nous tient captifs, en laquelle nous n'auons subiect que de pleurer nos miseres , & deplorer nostre esclauage?

Aug. in Ps. 106. O paix veritable! celle que nous voirons aupres de Dieu! o saincte egalité & communauté des Anges! o spectacle admirable

rable & vision parfaitement belle, que celle de la face du Seigneur ! voicy bien dans cette Babylone de nostre captiuité beaucoup de belles choses qui prennent, & tiennent ceux qui s'arrestent ; que cela toutesfois ne nous alleche , & ne nous deçoiue point. Il y doibt auoir vne grande difference entre les soulas des esclaues , & les plaisirs de ceux qui sont libres.

Il est facile de monstrer que nous sommes captifs , car desia nous ne respirons pas le doux air de cette liberté , nous ne possedons pas la franchise de la verité, nous sommes tentez par la dilectation des choses temporelles, les suggestions & fines amorces des voluptez illicites nous combattent , & nous prennent au colet à chaque pas. à peine respirons nous (pas mesme en oraison) que nous n'espreuuions quelque disgrace, pour auoir à tout moment des nouueaux resouuenirs de nostre captiuité. *Ibid.*

Or cependant, ceux qui nous ont emmenez captifs, quand ils entrẽt dans les cœurs des hommes, & nous interrogent, ils ne manquent iamais de nous dire : *Chantez nous les paroles de vos cantiques.* Que respondons nous? Babylone vous porte, Babylone vous entretiẽt, Babylone vous nourrit, parle de vous, & par vous , qui ne sçauez prendre *Ibid.*

dre ſinon les choſes qui brillent, & font beau ieu pour vn temps. parmy tout cela, vous ne ſçauez mediter les eternelles, vous n'eſtes pas capables, ny dignes d'entendre ce que vous demandez. *Comment chanterons nous le canticque du Seigneur en vne terre eſtrangere?*



LIVRE

LIVRE TROISIESME
SOVSPIRS
DE L'AME
AYMANTE.



Adiuro vos, filiæ Hierusalem, si inueneritis dilectum meum, vt nuncietis ei, quia amore langueo. Cantic. 5.

I.

Ie vous adiure filles de Ierusalem, que si vous trouuez mon amy, que vous luy annoncez, que ie languis d'amour. *Cant.* 5.

HEureuses ames que le ciel
Sustente de manne & de miel,
Parmy des gloires asseurées,
Et qui d'vn pied victorieux,
Dont l'esclat nous rauit les yeux,
Foulez des voutes azurées.
Par vn vers qui ne perira
Que quand vostre bien finira,
En general ie vous atteste,
Et coniure vostre pouuoir,
Si mon bien-aymé se fait voir,
Que cecy luy soit manifeste.
Dites luy que comme vne fleur,
Qui cuite par trop de chaleur,
Laisse cheoir sa teste fanie,
Mon ame qui souffre pour luy,
Ne peut plus supporter l'ennuy,
Qu'elle a, loing de sa compagnie.
Car comme il iettoit l'autre iour
Les sagettes de son amour:
Il se mesla parmy ses fleches.
S'entant au bout d'vn traict vainqueur,
Et me perçant ainsy le cœur,
M'embraza d'ardente fla mesches.

Ah que de desirs & de vœux!
O combien d'amours & de feux!
S'emparerent de mon courage.
Parmy ses cachots engouffrez
AEthna poußant des feux souffrez,
Ne faict point de plus grand rauage.
Aussy-tot s'il se sent saisir
De quelque curieux desir,
D'entendre en quel poinct ie me tréuue;
(Les amants separez de lieux
Sont d'ordinaire curieux,
Et l'experience le preuue.)
Declarez luy bien la langueur,
Qui m'ayant affoibly le cœur
Rend encor captiue ma langue.
Et comme l'ennuy que ie sens
S'estant emparé de mes sens,
Retient le cours de ma harangue.
S'il vous demande, quel frißon
Me transporte en cette façon,
Et me fait changer de nature?
Pour bien repartir à ce poinct,
Vous respondrez que ce n'est point
Pour vne fieure, que i'endure.
S'il vous demande, quel danger
S'est efforcé de m'outrager,
Et de me soubmettre à la parque?
Dites luy ce que sans parler
Moy mesme ie ne puis celer,
Et que vostre œil mesme remarque.
Dites luy que tout cet esmoy

N'a pas esté compté par moy,
Car ma langueur trop inhumaine
Et la perte de mon repos,
Sans aßistence de propos,
Font assez entendre ma peine.
Toutefois s'il est bien poussé
Pour sçauoir ce qui s'est paßé,
Et s'il desire de cognoistre
L'occasion de mon regret;
Mon cœur n'a rien de si secret,
Qu'on ne doiue faire paroistre.
Aduizez de me peindre ainsy,
Que ma langueur & mon soucy
Se lize dans vostre langage.
Dreßez si bien tout ce proiect,
Qu'il entende assez le subiect:
Qui me tient si bas le courage.
Dites que loing de la clairté
Ie suis parmy l'obscurité,
Où mes ennuys me font la guerre.
Et que mon corps foible & perclus
Ne marche, & ne se soustient plus,
Mais pasle, est estendu sur terre.
Dites que mes yeux sans attraits
Ne iettent plus de si doux traits,
Que leurs clairtez sont eclypsées.
Et qu'en ce langoureux deßein,
Ma main qui pend dessus mon sein,
Tesmoigne des tristes pensées.
Que mes leures sont sans couleur,
Que mes ioües perdent la leur,

Que tout le pourpre s'en efface.
Que mes membres sont tous perclus,
Que mes veines ne battent plus,
Quelque attouchement qu'on leur face.
En fin que tous ces accidens,
Et d'autres signes euidens,
Monstrent que ma force est rauie.
Et que mes souspirs seulement
Tesmoignent parfois bassement,
Qu'il me reste encor quelque vie.
Dites que pourtant ie ne puis
Monstrer la cause des ennuys,
Qui me donnent tant de tristesse,
Ny dire pourquoy si souuent
Ie lasche mes suspirs au vent,
Quoy que personne ne me blesse.
Si ce n'est que le seul amour
Me force d'ainsy mettre au iour
Le feu secret, que i'ay dans l'ame.
Et que le brandon alumé
Dont ie sens mon cœur entamé
Face ainsy paroistre ma flame.
Maintenant ie le voy vrayement,
Le seul subiect de mon tourment
Est, que sans auoir cognoissance
Que c'estoit qu'amour & qu'aymer:
Mon cœur s'est laissé consumer,
Sans faire aucune resistence.
Ces passions & ces desirs,
Tristes subiets de mes souspirs,
Sont aussy cause de mes larmes,

Maintenant ie n'en doubte pas.
Pour m'attirer à ce trepas.
Amour c'est toy seul qui me charmes.
C'est l'amour qui conduict ma voix,
Et qui replique tant de fois,
Quand on me parle d'autres choses.
C'est luy qui faict en ces tourmens,
Que les noms d'Amour & d'Amants
Me semblent plus beaux que les rozes.
Dites luy doncques qu'vn feu lent
Brusle mon cœur estincellant,
De mainte poignante flamesche,
Comme vne roze qui s'esteint,
Si tost que le soleil l'atteint
Auec vne œillade trop seche.
Dites luy que comme les lys,
Qui sur le point d'estre cueillis,
Sentent l'orage de la foudre,
Perdent leur grace & leur couleur:
Ainsy mon ame en ce malheur
Sent que le feu la met en poudre.
En vn mot qu'il n'ignore pas
Le vray subiect de mon trespas,
Qu'il l'entende, qu'il le cognoisse.
Amour me donne ce transport,
Et luy seul causera ma mort,
Ainsy qu'il cause mon angoisse.

Ie vous adiure filles de Hierusalem, que si vous trouuez mon amy, que vous luy annoncez que ie languis d'amour. Cantic. 5.

Nyssen. orat. 13. in Cant. CE fidelle & parfaict amant de nos ames IESVS CHRIST, nous a bien donné de bõnes preuues de son amour; par lequel estãt induict à nous vouloir bien, lors mesme que nous estions encore pecheurs, il est mort volontairement pour nous. Et partant l'espouze estant à son tour esprise d'amour enuers celuy qui l'auoit tant aymée, faict paroistre la flaiche d'amour cachée en elle, & dans sa poitrine mesme.

Nyssen. orat. 4. in Cãt. L'archer qui a tiré cette flaiche, est l'amour mesme, & que Dieu soit tout amour & dilection, nous l'apprenõs des lettres sacrées, d'autant qu'il enuoye cette flaiche choisie, ce Dieu vnique engendré à ceux qui sont gardez, & sauuez par sa misericorde; oignant de l'esprit de vie les trois poinctes de son fer, afin que l'archer, la flaische, & celuy qu'elle touche, soyent liez & meslez ensemble. Ainsy l'ame saincte, conduite en haut, par degrez diuins, voit desia, & sent la douceur de cet amour, comme vne flaiche en sa poitrine, dont elle est persée. O blessure honorable! o douce playe, par laquelle la vie entre, & penetre dans l'interieur, la rupture & diuision ne luy seruant que d'vne porte,

par

par laquelle elle paſſe ſans douleur,ny contrainćte!

Qu'il eſt doux,& qu'il eſt agreable,de reçeuoir des bleſſures d'amour,& de charité? l'vn reçoit vn traict de l'amour charnel, l'autre eſt bleſſé d'vn Cupidon terrien; mais vous ame choiſie, deueſtez vous, & vous donnez volontairement en priſe à de ſi belles ſagettes, ayant Dieu ſeul pour voſtre ſagitaire. Eſcoutez l'Eſcriture qui vous parle de cette meſme flaiche; ou pour vous donner d'auantage d'admiratiõ,eſcoutez ce que cette flaiche meſme vous dit: *Il m'a mize cõme vne flaiche choiſie, & m'a gardée dans ſon carquoys, & m'a dit:cela t'eſt bien vn grand bon-heur, que tu ſois apellée mon enfant.* Entendez donc la flaiche, ce qu'elle dit,& comment elle a eſté choiſie du Seigneur. Que l'on eſt heureux, d'eſtre bleſſé par cette flaiche! *Orig. hom.2. in Cãt.*

Ce n'eſt pas merueille, que l'eſpoux ayt beaucoup de flaiches, deſquelles il eſt dit dans le Pſalme 119. *Les flaiches du puißant ſont aigues.* Cleophas auec l'autre pelerin, bleſſé en chemin de ces flaiches, diſoit: *noſtre cœur n'eſtoit il pas tout ardent dedans nous?* & nous liſons en vn autre lieu, *comme les ſagettes en la main du puiſſant,ainſy ſont les enfans des dechaſſez.* Tout le monde a eſté bleſſé, & pris par ces flaiches. Saintct Paul a eſté vne flaiche du Seigneur, lequel eſtant pouſſé depuis Hieruſalem iuſques en Illyrie par l'arc du Seigneur, *Hieron. ep.140. ad Principiam.*

gneur, a volé deça, & de là, se hastant d'aller en Espaigne, comme vn traict leger, & soudain, pour abbatre l'Orient & l'Occident, soubs le pied de son Seigneur.

Aug. medit. cap. 40. Que diray-ie donc? que feray-ie? où iray-ie? où le pourray-ie chercher, & le treuuer? à qui m'addresseray-ie pour m'é enquester? qui luy portera ces nouuelles à mon bien-aymé, *que ie languis d'amour?*

Aug. soliloq. cap. 1. O vie, pour laquelle toutes choses viuét, vie qui me donnez la vie; vie qui vous mesme estes ma vie; par laquelle ie vis, sans laquelle ie meurs! vie par qui ie suis resuscité, sans laquelle ie peris; vie par laquelle ie m'esioüis, sans laquelle ie m'afflige; vie vitale, doulce, & aymable, digne de perpetuelles pensées, & resouuenances. de grace où estes vous, où vous treuueray-ie? afin que ie finisse en vous, & m'arreste en vous; soyez bientost pres de moy, en mon courage, en mon cœur, en ma bouche, en mes aureilles, en mon ayde, *par ce que ie languis d'amour*, par ce que ie meurs sans vous, à faute de vous.

Guil. Abb. ser. 46. in Cāt. Les vœux & desirs chagrins & curieux ne sçauroyent estre contents de leurs propres merites; & partant mandient ils l'assistance des prieres d'autruy: *Ie vous coniure*, dit elle, *filles de Hierusalem*, faites vn peu sçauoir, vous qui parlez familierement à mon bien-aymé, faites luy sçauoir pour moy, ce que vous cognoissez, & sentez en partie, dans

vous

vous mesmes, combien est extreme la vertu d'vne langueur amoureuse, combien elle est forte, & que cet exces d'amour est vne mort.

Mais pourquoy les adiure-elle ainsy? Son bien-aymé ne sçauoit il pas tous ses secrets, & dans iceux l'amour de cette espouse amoureuse? si Sainct Pierre dit: *vous le sçauez, Seigneur, que ie vous ayme*. pourquoy beaucoup plustot, o bien-aymée, si prudente, & si fidelle que vous estes, ne pouuiez vous de vous mesme, & sans messagers, descouurir vos pensées, & vos langueurs à vostre bien-aymé? & sans doubte, vous luy auez souuét dit, il ny a point de cœur qui vous soit caché, mõ cher espoux, point d'amour qui vous soit couuert, vous sçauez assez que ie languis pour vostre amour. Quel est donc le but de ces serments, & protestations que vous faites maintenant? Est-ce point afin qu'estant frapée, vous frapiez aussy? & blessiez ayant esté blessée? *Rupert. in Cãt.*

Anoncez luy, non comme à quelqu'vn qui ne sçait rien de ce qui se faict, car il n'y a rien qui luy soit incognu, mais par ce qu'il ayme, & s'esiouit d'entendre par le rapport de plusieurs personnes, ce qu'il cognoit, & loüe en sa bien aymée. *Guil. apud Delrio. Cant. 5*

Racomptez luy donc, & luy anoncez mes langueurs, & sans doubte il, vous écoutera vos paroles ne serõt pas inutiles pour moy, afin qu'il reschauffe mes desirs. *anoncez luy* *Guil. Abbas ser. 64. in Cãt.*

que

que ie languis d'amour;l'amour ne languit pas, mais l'amante eſt lãgoureuſe;& la langueur entre par tout où l'amour ſe treuue , ſi la choſe aymée eſt abſente ; l'ame languit cependant, ſe conſumant elle meſme, & bruſlant dans l'exces de ſes deſirs ; elle ſe fond, s'eſpand, & s'enfuit de ſoy meſme, ne pouuant ſouffrir la violence de ſon amour , de meſme qu'vn feu qui s'amortit, & n'a plus ſes flames ſi viues,quand le bois commence à luy faillir. Car *noſtre Dieu eſt vn feu conſumãt*. o puiſſante, & treſpuiſſante paſſion que celle de la charité! ſi elle n'eſt temperée, elle n'eſt pas ſupportable. à bon droict la pouuons nous apeller puiſſante , puis qu'elle tranſporte & rauit à ſoy meſme l'eſprit qu'elle poſſede.

Ruper. in Cãt. *Anoncez que ie languis d'amour*:pour le grand deſir que i'ay de voir ſa face,la vie m'eſt ennuyeuſe en ſon abſence,& c'eſt auec vne extreme contrainte que ie ſuporte la longueur de ce triſte banniſſement.

Guil. Abbas ſer. 46. in Cant. Les ſanglots, qui ſortent du profond de ſon cœur , ces gemiſſements ſi drus , & frequents,ne ſont ce pas des degorgemẽts d'eſprit, & de la grace conçeüe?la langueur de l'amour ne ſe preuue-elle pas biẽ par de tels indices ? Quand le gemiſſement n'eſt pas couuert, ny retenu, la langueur n'eſt pas cachée, mais ſe reuele & ſe deſcouure d'elle meſme.

Ie languis en l'amour de mon bien-aymé, & par trop aymer cet espoux celeste. Car son amour fait, que l'amour de moy-mesme deuiẽne lent, & languissant en moy. Morte à mon amour, ie vis moy, non plus moy, mais c'est mon espoux qui vit en moy. Car si ie m'ayme, ce n'est pas pour l'amour de moy, mais pour l'amour de l'espoux qui m'ayme. ie ne m'ayme pas en moy, mais ie m'ayme en luy, & l'ayme en moy. *Guil. apud Delrio. in c. 5. Cant.*

O tres-doux IESVS, perçez & penetrez les moüelles de mon ame, auec le sainct & salutaire traict de vostre amour, afin qu'elle brusle veritablement, qu'elle *languisse*, se fonde, se perde, & s'esuanoüisse, seulemẽt en vous, *qu'elle desire d'estre desliée, & se voir vnie à vous.* Qu'elle a tousiours faim de vous seul, vray pain de vie, qui estes descẽdu du ciel. Qu'elle n'ayt soif que de vous, fonteine de vie, fonteine de lumiere eternelle, torrent de vraye volupté. Qu'elle vous poursuiue tousiours, que tousiours elle vous cherche, qu'elle vous treuue, & se repose doucement en vous. *Bonau. soliloq. cap. 1.*



Fulcite me floribus, stipate me malis, quia amore langueo. Cantic. 2.

32.

I I.

Appuyez moy de fleurs, enuironnez moy de pommes, car ie languis d'amour. *Cantic. 2.*

O Fier aſſaßin de mon cœur,
O amour ſeul tyran de mon ame;
Doux amour, mais cruel vainqueur,
Ne ſuis-ie pas aſſez de flame?
Tu vois que mon cœur allumé
Doibt eſtre bien-toſt conſumé:
Amour, impiteux aduerſaire
Traitte moy plus humainement,
Helas, il n'eſt pas neceſſaire,
Que i'endure tant de tourment.
Amour, n'entens tu pas mes crys?
Dedans quelle humaine poitrine
Tant de feux ſeroyent ils eſpris,
Sans vne certaine ruine?
O cher amour pardonne moy,
Ie te recognoy pour mon Roy,
Et ſuis content de me rendre;
Si tu me laißes dans ce feu,
Ta victoire reduite en cendre
Ne te ſeruira que bien peu.
Laiſſe moy donc, o puiſſant Dieu,
Poze ton carquois & tes fleches,
Mon cœur n'a plus vn petit lieu,
Pour y faire de neuues breches.
Pouſſe pluſtot tes traits au vent,

Que de m'outrager si souuent,
De tant de poinctes que tu iettes.
Poursuiuant ce cruel effort,
La premiere de tes sagettes
Me donnera le coup de mort.
Ah ie me perds, helas ie meurs!
L'exces de ce cruel martyre
Donne subiet à mes clameurs,
Sans sçauoir ce que ie dois dire.
L'effort d'vn si soudain poizon
Trouble mon sens & ma raizon,
Mais non, ie ne suis qu'vne souche,
Ma voix se tait comme elle peut,
C'est l'amour logé dans ma bouche,
Qui me fait dire ce qu'il veut.
Car sans se soucier beaucoup
Du danger de mes funerailles:
Il m'enflame coup dessus coup,
Et se nourrit de mes entrailles.
Victorieux de mon destin,
Il me declare le butin
De son insolente victoire;
Et luy, qui ne craint nulle loy,
Croit auoir vne belle gloire,
Triomphant rudement de moy.
Tous exces luy sont donc permis,
O miserable infortunée,
Ne treuueray-ie point d'amys,
Pour apaizer ma destinée?
Misericordieux humains
Vous estes vous bandez les mains,

Pour

Pour ne m'estre point secourables?
Pourquoy les puissants immortels
Ne me sont ils pas fauorables,
Quand ie m'addresse à leurs autels?
Mais vous plustot, o cher Amant,
Que i'ayme d'vne amour tressaincte,
Vous seul subiet de mon tourment,
Pourquoy n'escoutez vous ma plainte?
Helas, ie meurs d'amour pour vous,
Et ce trespas vous semble doux!
O mon espoir, & ma lumiere,
Me tesmoignez vous de l'amour?
Maintenant qu'à seche paupiere
Vous me voyez au dernier iour.
Vous au moins citoyens des cieux,
De qui les ames sont blessées
D'vn amour tout delicieux,
Ayez soucy de mes pensées.
Pour m'ayder entre ces ennuys,
Aportez des fleurs, & des fruicts,
Des fruits meurs, & des fleurs descloses;
Les douces herbes de Chloris,
Ayez des pommes, & des rozes,
Et mille autres boutons fleuris.
Tout ce que l'Automne a de cher,
Tout ce qu'on treuue au sein de Flore,
Les roses qu'on voit se brancher,
Aux premiers regards de l'Aurore.
Entre les pommes & les fleurs
L'Amour donne moins de douleurs,
Versez en donc en abondance.

Peut-eſtre que pour me guerir,
Vne ſecrette prouidence
M'induit à les tant requerir.
Mais inſenſée que ie ſuis,
Quel eſt le ſecours que i'eſpere?
Qu'eſt-ce que les fleurs & les fruicts
Me peuuent donner de proſpere?
Les fleurs ont ſouuent du malheur,
Les fruicts portent auſſy le leur,
L'amour peut cacher ſes rapines
Soubs la peau d'vn fruict apoſté,
Ou ſe meſler dans les eſpines
De quelque bouton preſenté.
Cydippe tombat-elle pas
Dans les charmes d'vn fruict pariure?
Quoy que ces gracieux appas
Paruſſent francs de toute iniure.
Venus cueilloit les beaux boutons,
Pour en façonner des feſtons,
Qui luy ſeruiſſent de parure:
Le rozier ſe ſentant ſerrer
La deſchira d'vne bleſſure,
Qui la contraignit à pleurer.
Ie hay les rozes de Venus,
Et laiſſe les fruicts de Cydippe,
En attendant de mieux cognus,
Où nul charme ne participe.
Bien loing tous ces preſens maudits,
I'en veux d'autres d'vn paradis,
Ainſy que les eut Dorothee;
Alors qu'au plus fort de l'hyuer

Vn ange l'ayant visitée,
Luy fit present d'vn rozier vert.
Ou bien ie les demande tels,
Qu'auoit la chaste Luduine,
Cueillis par des doigts immortels,
Dessus quelque branche diuine.
Donnez par vn sainct messager,
Sans aucun soubçon de danger,
Chastes fleurs, innocentes pommes,
Que sans offenser, ou faillir,
Comme fit la mere des hommes,
Chacun peut librement cueillir.
Pour me faire vn lict precieux,
Assemblez des petites gerbes
De ces bouquets delicieux;
Et les rangez dessus les herbes;
Que les branches d'vn arbrisseau
Me seruent de ieune berceau,
Qu'estant en cette couche verte,
Entre la fraicheur des ormeaux,
Ie n'ay pour toute couuerte
Sinon des fleurs, & des rameaux.
Au lieu d'oreillers de satin,
Lacez moy des nates legeres,
Pleines de safran, & de thin,
Comme en font les ieunes bergeres,
Il ne me faut point de cheuet,
Qui soit fait de plus mol duuet,
L'esclat & l'odeur naturelle
De tout ce precieux amas
A bien vne grace plus belle,

Que le veloux ou le damas.

Façonnant des petits paniers
De maulues, & des ioncs humides,
Pillez les thresors printaniers,
Pour m'en dresser des pyramides,
Aprestez des cabats d'oziers
Pleins des despoüilles des roziers.
Mes douleurs seront rabaissées.
Mes excez seront temperez,
Me comblant le sein de pensées,
Et de mille soucys dorez.

Entre tant d'autres cheres fleurs
Vne seule est ma fauorite,
Que l'amour nourrit de ses pleurs,
La precieuse marguerite.
Mille petits rayons polis
Du teint des rozes & des lys
Vestent cette estoile fleurie,
En son innocente pudeur
Elle est Royne de la prairie,
Sans fard de feüilles, ny d'odeur.

Ornez mon sein de ce thresor,
Que l'on me tourne vn diadesme
De narcisses couronnez d'or,
Et de ieunes boutons de troësme.
Que les espics faits en fleurons
Passent pour masses de herons,
Qu'au lieu des perles precieuses
Mon col soit paré de muguet,
Et que mes mains victorieuses
Pour sceptre tiennent vn bouquet.

Verſez les feüillages douillets,
Des iris, & des anemones,
Fauchez vne moiſſon d'œillets,
De yaciets, & des peones,
Eſpanchez des pommes d'amours,
Des lizets, des paſſevelours,
Des nenufars, des violettes,
Des bluets, & du ſerpoulet,
Et toutes les autres fleurettes,
Que donne vn printemps nouuelet.
Cueillez les boutons verdoyans
Aux parterres de Teſſalie,
Et des romarins ondoyans,
Où ie ſois comme enſeuelie.
Mais auſſy ne negligez pas
Les tulipes pleines d'appas,
Où l'induſtrieuze peinture
Se deſmeſle auec tant d'art:
Que l'on diroit que la nature
Se ſert elle meſme de fard.
Que c'eſt vn obiect gracieux!
De voir ces feüilles azurées,
Qui toutes ainſy que les cieux
Portent des eſtoiles dorées.
Là le laict, ou le ſatin blanc
Comme bleſſé iette du ſang,
Icy l'eſcarlatte flamboye,
Meſme afin de monſtrer à l'œil
La triſteſſe parmy la ioye:
On en voit qui portent le dueil.
Adiouſtez à tous ces apprets

De piment, & de mariolaine,
Les myrthes, lauriers, & cypres,
Dont l'heureuze Arabie est pleine.
Faites des parfuns rauissans,
De casse, de myrrhe, & d'encens,
De geroffles, & de canelle.
Ie verray ce riche butin
Comme vne pompe solennelle,
Pour faire honneur à mon destin.

Apprestez donc ces doux appas,
Puis que les dures destinées,
Hastant l'heure de mon trespas,
Tranchent le fil de mes années.
Encor qu'vn si cruel amour
Precipite mon dernier iour,
Les plaintes mouront en ma bouche.
Et quoy qu'il me faille endurer,
Estant en cette belle couche
I'endureray sans souspirer.

Lors fuyant au sein de la mort
L'amour, qui me tient asseruie:
Ie rendray sans beaucoup d'effort
Le peu qui me reste de vie.
En cette derniere douleur,
Perdant le teint & la chaleur,
Ie laisseray pancher ma teste.
Ainsy que le bouton cueilly,
Ou comme vn lys que la tempeste
A trop rudement assailly.

Ou bien, pareille à l'espic meur,
Tranché d'vne faux moissonniere,

Qui ſans verdure, & ſans humeur,
Iette ſa graine priſonniere,
Ie rompray mes liens mortels;
Preſentant à tous les autels
Vn vœu qui ſera peu ſuperbe:
Que les cieux touchez de pitié
Daignent changer mon corps en herbe,
Pour le prix de tant d'amitié.



Appuyez moy de fleurs, enuironnez moy de pommes: car ie languis d'amour. Cant.2.

Bernar. ser. 51. in Cãt. L'Amour s'est accreu par ce que les amorces & allumettes de l'amour sont venues en plus grand nombre, & auec plus de force que de coustume; mais apres tout cela l'espoux, se retirant, & s'esloignant selon sa façon; cette amante tesmoigne qu'elle languit d'amour, c'est à dire d'excez d'amour. Car d'autant plus que la presence de son bien-aymé luy auoit esté douce & agreable, d'autant plus espreuue-elle d'amertume, & d'ennuys en son absence, suiuant le naturel de l'amour, la substraction de la chose aymée est vne augmentation de desir; & ce que vous desirez plus ardemment, vous dõne plus de fascherie n'en iouyssant pas. Cependant cette amante prie, que l'on la soulage par l'odeur des fleurs, & des fruicts, iusques à ce que son espoux, pour l'absence duquel elle se tourmente, retourne.

Gisler. in c. 2. Cant. expos. 1. Car le mesme qui quelquefois arriue à ces sottes filles, qui se sont coiffées de quelque ieune muguet, arriue encore à cette espouse: l'excez d'amour qu'elles ont pour celluy qui leur plait, est cause qu'en son absence elles souffrent vne langueur vniuerselle de corps & d'esprit; & nous treuuons dans le Cantique des Cantiques, que cette ame éprise

eprise d'vn amour diuin s'est souuent treuuée auec de pareilles passions. Car estant en cette foiblesse, & euanouissement, vn transport d'affection luy fait ietter ces paroles pour commencer, *qu'il me baize d'vn baizer de sa bouche.* elle requiert ses compaignes auec des paroles de suplyante, de vouloir anoncer à son bien-aymé, cette douleur qui l'oppresse, lors que toute lassée, apres l'auoir beaucoup cherché, elle dit. *Ie vous suplye filles de Hierusalem, si vous rencontrez mon bien-aymé, que vous luy annonciez, que ie languis d'amour;* d'auantage nous treuuons que par trop d'amour, & toute assopie, elle tomba dans vn sommeil, tellement que l'espoux ayant pitié d'elle, dit tout aussy-tot ainsy: *Ie vous prie que personne ne l'esueille.* Mais cet euanouissement & foiblesse n'est en aucun endroict mieux descrit qu'en cette sentence presente, en laquelle elle mesme exprimant sa douleur, & la cause d'icelle, demande les remedes, qui sont donnez pour les plus souuerains, à ceux qui souffrent vne telle langueur, les fleurs, les odeurs, le vin, les pommes.

C'est asseuremẽt vne bõne lãgueur, cette maladie n'estant pas pour la faire mourir, mais plustot viure, afin que Dieu soit glorifié par elle; cette fiebure, & cette ardeur, ne procedant pas d'vn feu qui gaste & cõsume, mais plustot d'vn feu qui guerit & per- *Idem ibid. expos. 3.*

perfait ce qu'il embraze. Nous voyons aux langueurs & maladies corporelles, que le languiſſant (qui ne peut auoir aucun plaiſir, ny ſe donner du contentement, en gouſtant les viandes, car elles le degouſtent ; ny iouyr du rafraichiſſement des fontaines, car cela luy eſt defendu) afin qu'il ne ſoit pas entierement priué de tout ſoulas, fait tapiſſer & reueſtir ſa chambre de ieune ramée, il l'embellit de fleurs nouuelles, dont les douces odeurs luy ſeruent de parfuns ; il la pare de pommes & d'aultres fruicts, recreant ſa veüe, & conſolant ſon eſprit auec tous ces innocens & delicieux obiets. L'ame prudente faict le meſme, laquelle trauaillée par vne tresardente langueur de l'amour diuin, & ne pouuant gouſter rien d'humain ny de mortel, ſouhaite d'entendre des paroles diuines, & ne deſire rien tant que d'ouyr racompter les penſées, & les œuures de IESVS CHRIST ſon bien-aymé; ſe confiant que l'odeur, & la beauté de ces fleurs, & de ces fruicts, luy fourniront des forces, & le courage pour ſeruir ſon Dieu.

Delrio in c.2. Cant. *Eſtayez moy de fleurs*. O colomnes admirables ! o nouueaux eſtançons ! comment ſçauroit on faire des colomnes de fleurs, quel moyen de ſouſtenir auec cela quelqu'vn qui branle, & tremble ? que ne vous faites vous ſouſtenir par les bras

des geants, & robuſtes athletes, de qui la force eſtoit inuincible? mais auſſy le faites vous en ces fleurs, qui vous ſeruent de colomnes aſſeurées, de colomnes de diamants, qui ſont eternelles, pour durer, les chapiteaux deſquelles touchent le ciel, leur pied d'eſtail & fondement eſpouuentable à l'enfer, deſcend plus bas que les abyſmes.

Enuironnez moy de pommes, elle ne veut pas baſtir de boys, ny de ſoing, ny de chaume ſur le fond de IESVS CHRIST, par ce que le feu conſumeroit tout cela; mais elle veut faire vn edifice de treſdouces pommes. *Ibid.*

Auſſy quel ſpectacle plus agreable ſçauroit on inuenter, ny de meilleure grace, que cet ouurage des pommes? ces fruicts rangez en ordre, & proprement agencez, repreſentans vne ioyeuſe varieté à la veüe, par la blancheur entrelacée parmy la rougeur & teint du corail. *Nyſſ. orat. 4. in Cant.*

Cette eſpouſe, parce qu'elle languit d'amour, deſire d'eſtre appuyée de fleurs, & enuironnée de pommes; parce que ſe trauaillant du deſir de l'eternité, cherchant auec mille peines, & perplexitez, les ſentiers & moyens pour y paruenir, (d'autant qu'elle ne treuue pas ſa perfection pendant qu'elle vit en cette chair) laſſée, & toute rõpue de trauail, elle ſe repoze en ſon deſir; *Greg in cap. 2. Cant.*

&

& s'esiouyt seulement en cela; si autour de soy quelque occasion se presente de profiter au prochain, ou de s'auancer soy mesme en perfection, ou reçeuoir quelque consolation en sa langueur, par l'auancement & progres d'autruy.

Bernar. ser 51. in Cãt. Entendez donc, que la foy est la fleur, & l'œuure le fruict Ce que vous ne iugerez pas mal à propos à mon aduis; si vous considerez que comme il faut, que la fleur vienne deuant le fruict, il est aussy necessaire, que la foy precede les bonnes œuures, & soit leur guide. Aultrement sans foy, il est impossible de plaire à Dieu; par consequent, il n'y a ny fruict sans fleur, ny bonne œuure sans foy. Mais aussy la foy sans les œuures est morte; cõme la fleur se monstre inutilement, quand le fruict ne suit pas incontinẽt apres. *appuyez moy de fleurs, enuironnez moy de pommes, parce que ie languis d'amour.* Quand ce que l'on ayme est present, l'amour est sain & vigoureux; en absence, il est languissant: & cette douleur n'est aultre chose, qu'vn certain ennuy d'vn desir impatient, duquel il fault necessairement que l'ame soit affligée durant l'absence de la chose aymée, si elle l'ayme ardemment, & sans limites, pendant qu'estant bandée en cette attente, toute diligẽce & hastiueté luy semble longueur, & paresse. Et partant demande elle l'abondance des fruicts des bonnes œuures, auec les odeurs

odeurs & parfuns de la foy, dans lesquels elle puisse prendre quelque repos, durant les delays, & retardements de son Espoux.





Dilectus meus mihi et ego illi qui pascitur inter lilia; donec aspiret dies et inclinentur vmbræ, Cant. 2

33.

III.

Mon amy eſt à moy, & moy à luy, lequel prent ſon repas entre les lis.
Cant. 2.

CHaſtes amants, ames fidelles,
Qui ſe voit heureux comme vous?
Pendant qu'vn cordage ſi doux
Vous tient dans des priſons ſi belles.
Pour iouyr d'vn meſme plaizir,
Ie voudrois laiſſer de choiſir
Toutes les couronnes royales.
Car vos eſprits victorieux
Semblent en leurs faueurs loyales
Poſſeder tout le bien des cieux.
Que Denys tyran de Sicile,
Dementant ſon cruel demon,
Se ſoit fait amy de Damon:
La creance m'en eſt facile.
Quel courage denaturé
Ne ſe ſentiroit attiré
Par vne aliance ſi ſaincte?
Ou ſe donnant pour ſes amys
Sans deffiance, & ſans contrainte
Chacun fait ce qu'il a promis.
C'eſt vne fortune accomplie;
Lors qu'en aymant on eſt aymé:
Quand vn baiſer bien enflamé
Fait que l'autre ſe multiplie.
Eſtroicte, & douce liaizon.

Qui met le geolier en prizon!
Quand l'Amour ma sollicitée
De loger quelque paßion,
Ie me suis tousiours limitée
Dedans cette condition.

Que souuent i'ay dit en moy mesme:
S'il faut que i'ayme quelque iour,
Qu'au moins ie n'aye de l'amour,
Si ce n'est pour quelqu'vn qui m'ayme.
Ce Dieu leger oyant mes vœux,
Volut m'eschaufer de ses feux,
Bien dit-il, belle desireuze,
Mesnageant vn si beau soucy,
Sans doubte vous serez heureuse,
Aymez, pour estre aymée aussy.

Cette voix frapant mes oreilles,
Me combla d'vn soudain effroy,
Sentant vn Dieu si pres de moy,
Mes craintes furent nompareilles.
Mais apres cette vaine peur,
Comment, dis-ie, petit trompeur,
Quel est le deßein qui te meine?
Penserois tu bien me rauir,
Voyant quelque merueille humaine.
Et m'attirer à te seruir?

Il est vray que ce qui se gaigne
Suiuant ta grace, & ta beauté,
Ma souuent esté racompté,
Par quelque fidelle compaigne.
Ie veux dire pour te loüer,
Que quand il te plaist aduoüer

Quelque

Quelque amante digne de ioye:
On ne ſçait que c'eſt de tourment,
Et que toute l'ame ſe noye
Dans vn baing de contentement.
Mais ma nourrice plus prudente
Me donnoit vn conſeil plus ſain,
Lors que me tenant en ſon ſein,
I'eſtois ſa charge moins pezante.
Ouide dans tous ſes eſcrits
N'a point mieux merité de prix,
Que pour vn aduis legitime,
De qui les propos fructueux
Meritent bien d'eſtre en eſtime,
Dans tous les eſprits vertueux.
On treuue en Hybla moins d'abeilles,
Moins de boutons en l'oliuier,
De coquilles ſur le grauier,
D'eſpines aux rozes vermeilles,
Et de lieures au mont Athos,
Que l'amour n'a de maux enclos;
Amour eſt vn amas de peine,
Qui l'embraſſe mal à propos,
Doibt tenir pour choſe certaine
De n'auoir iamais de repos.
Car mille malheureuſes craintes
Font tranſir les pauures amants,
Qui croyent que leurs vrays tourments
Sont payez de careſſes feintes.
Meſme, s'ils ſont bien informez
D'eſtre parfaictement aymez,
Encor manquent ils d'aſſeurance.

Car se deffians à tous coups
D'vne ferme perseuerance,
Ils sont furieux, ou ialoux.
Courez vn peu parmy l'histoire,
Combien peu voit on de partis,
Qui se treuuans bien aßortis,
Soient demeurez en cette gloire?
Enfant tu n'as point de flambeau,
Qui dure iusques au tombeau,
Celuy cy se plaint de ton change,
Celuy là de tes fictions,
Et personne en tout ce meslange
Ne dit bien de tes actions.
Paris peut s'esloigner d'Oenone,
Cependant il ne mourut pas;
Quoy qu'il eut iuré son trespas
Auant qu'aymer autre personne.
Iadis n'at-on pas veu Iason,
Allant conquerir la toison,
S'aduoüer mary d'Hysiphille?
Puis luy ioüer d'vn mauuais tour,
Laißant l'honneste pour l vtile,
Et changeant auant son retour?
De mesme Ariadne abusée
Fendoit les rochers & les boys,
Des cris de sa dolente voix,
Apellant son cruel Thesee.
Cependant le vaisseau trompeur,
Atteint d'vne infidelle peur,
Employoit le voile & la rame,
Et s'enfuyoit à force d'eau,

Comme si cette seule femme
Eust esté quelque grand fardeau.
Ceux qui t'ont attaché des aisles,
Nous ont voulu faire iuger,
Que ton esprit est trop leger,
Et tes promesses peu fidelles.
Rien, semblet-il, ne te plait tant,
Que le renom d'estre inconstant,
C'est à ce desseın que tu voles;
Et l'on peut dire en te suiuant,
Que l'on suit des mouſches friuoles,
Qui vont ainsy qu'il plait au vent.
Cognoissant bien tout le dommage,
Dont tu guerdonnes tes valets,
Qui voudroit tendre des filets,
Pour vn oyzeau de tel plumage?
Coiffez vous maintenant le cœur
Au gré d'vn aueugle moqueur,
Qui vous tient rudement subiettes,
Par l'attente d'vn faux loyer;
Et puis ne sçait plus qui vous estes,
Alors qu'il est temps de poyer.
Ce ne fust iamais sa coustume
De garder regle ny deuoir,
Il ayme de se faire voir
Plus euenté que n'est sa plume.
Ainsy qu'vn subtil enchanteur,
Les mains de ce petit menteur
Pratiquent cent tours de souplesse.
Vous serrez & ne tenez rien,
Et souuent pendant qu'il vous blesse:

Vous croyez qu'il vous fait du bien.
A ces veritables reproches,
La honte luy ternit le front,
Et le fit rougir pour l'affront
D'auoir si mal fait ses aproches.
Ne pouuant estre plus confus,
Que d'ouyr ce sage refus,
Il quita sa lasche poursuite.
Et precipitant son depart,
Me fit assez voir à sa fuite,
Qu'il ne s'arreste en nulle part.
Victorieuse & triomphante
De ce fol enfant de Cypris,
Ie continuay le mespris,
Que iauois de sa vaine attente,
Et luy dis l'adieu pour iamais.
Puis voulant auoir desormais
Des amitiez plus gracieuses,
O cher Amour, o sainct espoux,
Mes paßions ambitieuses
Ozerent bien penser à vous.
Ie dis en vous ouurant mon ame,
Celeste amant, digne vainqueur,
Vous seul possederez mon cœur,
L'eschauffant d'vne saincte flame.
Le ciel equitable à mes vœux
Vous touschera de mesmes feux,
Ainsy nostre amour bien cognue
S'entretiendra de beaux propos,
Attendant que la nuict venue
Nous arreste en vn sainct repos.

O dou-

O douces coupes d'Ambrozie!
O sainct Nectar delicieux!
Amour, que de mets precieux
Dont ta bonté me raßazie!
O seul & solide plaizir!
Quand on gouste tout à loizir
Tes delicatesses diuines.
Et que l'on cueille à tout moment
Les belles rozes sans espines,
Qui durent eternellement.
O Dieu, combien l'ame est contente,
Qui vous sçait sainctement aymer!
Cela ne se peut exprimer,
Si ce n'est qu'on l'experimente.
Mais d'estre aymée en vous aymant,
C'est vn si cher contentement,
Qu'encore que l'on le poßede,
On ne peut dire ce qu'on sent,
D'autant que ce bonheur excede
Le plaizir le plus rauissant.
Entre tant de grands benefices,
Vn bien estimable sur tout
C'est que sans crainte de degoust,
On vit dans ces cheres delices.
Les liens de ce sainct amour
Se serrent plus fort chaque iour,
Sans danger que le temps les rompe.
Apres qu'on s'est donné la foy,
On n'entend plus que l'on se trompe,
Pour prendre vne nouuelle loy.
O ma douceur, ma chere vie,

Plus douce que ſuccre & que miel,
Amour plus beau que n'eſt le ciel,
Que tu m'as ſainctement rauie!
De quelles rares voluptés
Mes eſprits ſont ils enchantez!
Pendant qu'en ce plaiſir extreme,
Il ne nous faut point de teſmoings,
Pour eſtre aſſeurez que ie t'ayme,
Et que tu ne m'aymes pas moins.

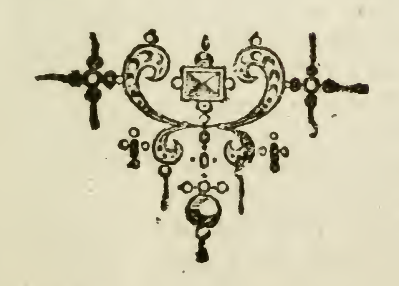
Mais me remettant en memoire
Que mon bonheur n'eſt limité,
Que de la ſeule eternité:
Combien puis ie prendre de gloire?
O choix prudent & bienheureux,
Quand diuinement amoureux
Vn cœur humain ſe rend celeſte,
Et mettant au ciel tout ſon bien,
N'a iamais ny propos, ny geſte,
Qui ſoit mortel ou terrien.

Franc de crainte, & de ialouzie,
Qui bleſſent vn eſprit leger,
Iamais vn deſir de changer
Ne luy touche la fantazie.
L'amour terreſtre a des ſoupçons,
Souuent on treuue des glaçons
Parmy ſes flames & ſa braize;
Celuy du ciel mieux demeſlé,
S'alimentant tout à ſon ayſe,
N'eſt iamais ny froid, ny bruſlé.

Dedans vn paradis champeſtre
Ces amants doucement aßis

S'en-

S'entretiennent de beaux soucys,
Voyans leurs chastes brebis paistre.
Les lys reuestus de satin,
Quoy qu'ouuerts depuis le matin,
N'y perdent rien de leur ieunesse.
La liqueur des petits ruißeaux
Empesche que la secheresse
Ne face mal aux arbrißeaux.
Arriere tout lasche scrupule,
Vn amour tout pur & tout sainct
Ne doibt point auoir d'autre teint,
Que celuy des lys sans macule.
Les petits agneaux innocens
Broutent les boutons renaissans.
O que ces rencontres sont belles
De voir que des amants si beaux,
Aßis entre les fleurs pucelles,
Gardent de si chastes troupeaux.



Mon amy est à moy, & moy à luy, lequel prent son repas entre les lis, iusques à ce que le iour poigne, & que les ombres s'enfuyent. Cant. 2.

Ber. ser. 67. in Cant. QVe nous veut elle dire cette amante, *luy à moy, & moy à luy ?* Nous n'entendons pas son langage, par ce que nous ne sentons pas ce qu'elle sent. O saincte ame, ce vostre que vous est-il ? & vous que luy estes vous? Qu'est-ce que cette si familiere & fauorable representation, & restitution, ces offres, & ces renuoys que vous faites; & qui vont & viennēt si souuent entre vous deux? luy à vous, & puis aussy vous à luy ? mais quoy, luy estes vous le mesme qu'il vous est; ou bien autre chose? si vous nous parlez & desirez que nous vous entēdions, vsez d'vn langage plus intelligible, descouurez euidemmēt en termes plus faciles, ce que vous pensez: iusques à quand nous tiendrez vous en suspens, & doubteux? Voulez vous selon le Prophete, garder vostre secret pour vous seule ? c'est la vostre intention sans doubte. vos paroles sont meües d'affectiō, non d'intelligence, & partant ne vous peut-on entendre. Pourquoy parlés vous donc? pour rien d'autre, sinon que le discours, & doux entretien de ce bien-aymé, vous a donné tant de contentement, & vous a si gratieusement rauie, qu'acheuant de parler, il ne vous

vous a laissé, ny la liberté de vous taire, ny le pouuoir d'exprimer vos belles pensées. aussy n'auez vous pas lasché ces paroles entrecoupées à dessein de parler, mais afin de ne pas paroistre muette, & sans repartie. La bouche a parlé de l'abondãce du cœur, non toutefois à l'esgal de son abondance. Les affections ont aussy leur langage particulier, par lequel elles se descouurent souuent, mesmes quand elles ne le voudroyent pas. La crainte a des paroles tremblantes & cassées, la douleur des gemissantes & plaintiues, l'amour des ioyeuses, qui sortent sans doubte, non auec congé ny consentement de l'ame, mais par saillie, & mouuement violent, qu'elles se font elles mesmes. Ainsy l'amour vehement & bruslant, & principalement le diuin, ne pouuant se contenir ny s'arrester en soy couuert, & pressé; ne considere pas auec quel ordre, quelle loy, quelle suite, ou quel nombre de paroles il va boüillant, pourueu que cette confusion ne luy cause aucun dommage, ny diminution. Quelquefois il ne daigne pas recourir aux paroles, ny demander de l'ayde à la voix, plus soudain & precipité que cela, il veut sortir tout en vn moment, & se contente de se faire entendre par ses souspirs. De là vient que cette espouse toute enflamée d'vn sainct amour, & cela par vne façon incroyable, pour reçeuoir quelque peu d'euaporation, & re-

& relasche en l'amour qui l'estouffe, ne considere pas ce qu'elle dit, ny comment; mais sans choix de propos ny de raisons, elle met dehors tout ce qui luy vient à la bouche; elle ne prononce pas, mais desgorge ces mots, *mon bien-ayme à moy, & moy à luy*. Il n'y a point de consequence, de suite, ny de raisons qu'importe? c'est vn desgorgement, que voulez trouuer là dedans? cherchez y maintenant des liaisons de paroles, des solennités d'accents? quelles loys, & quelles reigles sçauriez vous donner vous mesme à vostre desgorgement? C'est bien chose asseurée, qu'en ce lieu vn amour mutuel de deux personnes, brusle, & luit ensemble; mais en cet amour extreme, l'vne des personnes paroit proprement pleine d'vne excessiue felicite, & l'autre d'vne pareille courtoisie. Car cet embrassement, & cet assemblage de volontez, n'est pas fait de deux parties esgales, mais differentes, & plus digne l'vne que l'autre. Partant l'espouze dit: *Mon bien-aymé à moy, & moy à luy*, attribuant le principe, & premier lieu de cet amour, *à son bien-aymé:* puis poursuiuant en ces mots: *moy à mon bien-aymé, & mon bien-aymé à moy*, elle luy concede aussy l'accomplissement, & consommation de cette alliance. voyons maintenant ce qu'elle veut encore dire, *mon bien-aymé à moy*. car si cela est reçeu, que nous deuions entendre, il prend garde:

de:& comme dit le Prophete; *Attendant i'ay attendu le Seigneur, & il a pris garde à moy.* ie sens en cette parole ie ne sçay quoy qui n'est pas petit, ny d'vne mediocre prerogatiue.

Escoutez le contentement que i'ay reçeu, & que vous deuez aussy reçeuoir comme estant vostre; escoutez le auec plaisir. l'espouse a parlé, & a dit que son espoux prend garde a elle, a soing d'elle. Quelle est l'espouse, & qui est l'espoux? luy c'est nostre Dieu, & elle, si ie l'oze dire, cest chacun de nous. Resioüissons nous donc, le Seigneur Dieu nous garde, & a soing de nous. Toutesfois combien est grande l'inegalité? qu'est ce que tous les filz de la terre, les enfans des hommes sont deuant luy? pourquoy donc se fait cette comparaison, & assemblage, entre parties si dissemblables; ou elle se vante, & se glorifie oultre mesure, ou luy ayme excessiuement. Qu'il est admirable, d'entendre que cette espouze s'approprie & s'attribue les soucys & les intentions de ce Seigneur, comme chose sienne, & toute acquise, disant, *mon bien aymé à moy.* encore non contente de cela, voicy qu'elle passe oultre, & continue à se glorifier; qu'elle respond à ses desirs, qu'elle a du soing de luy, comme luy en a d'elle, payant ses affections, & bons offices, par bons offices, & reciproques affections. Car il suit *Bern. serm. sequ.*

incon-

incontinét apres, *& moy à luy*, parole peu vsitée, & peut-estre vn peu trop hardie, tenant quelque chose d'insolent, *& moy à luy*; cette autre aussy n'est pas moins hardie, ny insolente, *mon bien-aymé à moy*, & le plus estrange & plus insolent, c'est de les ouyr non l'vne ou l'autre seule, mais les deux ensemble dites auec tant d'asseurance & de hardiesse. O qu'est ce qu'vn cœur net n'oze pas, vne bonne conscience, vne foy non feinte. *ses pensées*, dit elle, *sont arrestées à moy*, est-il donc ainsy presomptueuse; cette Magesté, à laquelle apartient de gouuerner tout cet vniuers, & prendre garde à la durée des siecles, prend garde à vous, & pense à vous? mais le pensez vous? il s'occupe en vos affaires, ou plustot laisse couler le temps tout à loisir pour le plaisir de vos amours? & le contentement de vos desirs? chose estrange à ouyr, veritable toutefois, & sans encherissement. Nous ne nions pas qu'il n'ayt de la prouidence pour toutes les autres creatures, quand à son soing, cette espouse se l'attribue comme son propre. Mais aussy met elle l'vn & l'autre disant, *luy à moy, & moy à luy*. Il pense à moy, parce qu'il est bon & misericordieux; & moy à luy, parce que ie ne suis pas ingrate; Il me dóne sa grace, de sa grace mesme, & ie luy rends grace pour sa grace. Il a soing de ma deliurance, & moy de son honneur; il prend garde à mon salut, & moy à sa

volonté;

volonté il pense à moy non à vn autre, parce que ie suis sa colombe vnique, & choisie ; ie pense à luy seul, non à quelque autre, & n'entends aucune voix que la sienne.

Car l'ame ne doubte plus qu'elle ne soit aymée, depuis qu'elle sent, qu'elle ayme elle mesme, & qu'elle ayme violemment, & infiniment, cognoissant en soy l'extremité de ses intentions, soings, desirs, œuures, diligences, & poursuites, auec lesquelles, sans trefue, sans relasche, sans repos, elle veille, & recherche ardemment tous les moyens de plaire à son Dieu ; elle remarque incontinent, & sans doubte, que Dieu n'a pas moins de soing d'elle, qu'elle en a de luy, se resouuenant de ces promesses, *vous serez mesurez à mesme mesure, dont vous aurez mesuré*. puis donc qu'elle ayme, elle pourra bien s'asseurer d'estre aymée. Il est ainsi. L'amour de Dieu dans l'ame, engendre l'amour de l'ame en Dieu. *Bern. ser. 69. in Cat.*

Et d'où te vient ce bon heur, o ame humaine, d'où te vient il ? d'où te vient cette gloire inestimable, que tu merites d'estre l'epouze de celuy *que les anges desirẽt de regarder*? d'où t'arriue ce bien, que le mesme soit ton espoux? *duquel le soleil, & la lune admirẽt la beauté?* qui d'vn clin d'œil fait bransler, & trembler tout l'vniuers ? que sçaurois-tu rendre au Seigneur pour tous les biẽs qu'il t'a donnez? que tu sois compaigne de sa table, com- *Bern. serm. Domin. 1. post octau. Epiph.*

paigne de ſon Royaume, compaigne de ſa couche? afin que ce Roy, t'introduize en ſa chambre? aduize maintenant, combien tu doibs aymer, auec quels bras de charité reciproque tu doibs eſtraindre, celuy qui t'a tant eſtimée, & a faict tant d'eſtat de toy. Laiſſe là les affections charnelles, & les retranche de toy, deſaprens les mœurs du ſiecle, oublie tes couſtumes & façons de faire nuiſibles. Car que penſes tu? l'Ange du Seigneur n'eſt il pas là, tout preſt pour te diuizer & te trancher par le milieu, ſi ce malheur, (qu'il veüille deſtourner & empeſcher luy meſme) t'arriuoit, que de te laiſſer couler & ſurprendre à quelque autre amant?

Autho. ſcala paradiſi cap. 9 tom. 9. Aug. Cet eſpoux auquel tu es alliée, eſt ialoux, ſi tu penſes plaire à d'autres, & pratiquer des amours ſecrettes, il le ſçaura & te laiſſera là comme vne infidelle & deshonneſte; & donnera ſon cœur à quelque aultre pucelle plus ſage que toy.

Bernar. ſer 70. in Cāt. Qui pourra maintenāt tenir cette eſpouſe pour inſolente & preſomptueuſe, ſi elle dit, qu'elle eſt conioincte par alliance auec celuy, qui ſe repaiſt entre les lys? quoy qu'il ſe repeuſt entre les eſtoiles, en cela ſeulement qu'il ſoit repeu, il y auroit apparence de quelque choſe de grand, & quelque myſtere particulier, en ces amitiez, & familiaritez ſi particulieres. L'eſpouſe n'ignore

gnore pas, qu'il eſt ſeul qui eſt repeu, & qui repaiſt; elle ſçait qu'il demeure entre les lys, & regne entre les eſtoiles: car celuy qui aux choſes tres-hautes & ſerieuſes, eſt apellé Seigneur, aux baſſes & familieres eſt le bien-aymé, regnant ſur les eſtoiles, & aymant entre les lys; eſtant meſme par deſſus les eſtoiles, il aymoit deſia, parce quelque part qu'il fut, en quelque temps que ce fut, il ne pouuoit ne pas aymer, luy meſme eſtant tout d'amour, ou l'amour meſme. mais auant qu'il ſoit deſcendu parmy les lys, & qu'il ſe ſoit repeu entre les lys, il n'a pas eſté ny le chery, ny le bien-aymé, parce qu'il ne pouuoit eſtre aymé auant qu'eſtre cognu. O vrayement aymable eſpoux, & digne d'eſtre eſtraint, & embraſſé, auec toutes les moüelles, & plus interieures affections du cœur! cette refectiõ entre les lys doibt eſtre cherchée en eſprit; car cela promettre en figure corporelle, c'eſt choſe ridicule, & ſans raiſon; ces lys meſmes doibuent eſtre ſpirituels, comme nous le ferons voir. Quels ſont donc ces lys, de quelle eſtoffe, en quoy conſiſte leur beauté, & bonne grace? *Auancez vous*, dit il, *& regnez pour voſtre verité, douceur, & iuſtice*, C'eſt vn beau lys que la verité, eſclatant en ſa couleur, violent en ſon odeur. La douceur en eſt vn autre. Or que la iuſtice en ſoit vn auſſy, ſouuenez vous de l'Eſcriture qui dit,

que le iuste germera comme le lys. dans les parterres de l'espoux on treuue encore plusieurs aultres especes de lys : qui les sçauroit nombrer ? y ayant autant de lys que de vertus . Et peut-estre est ce pour cela qu'il s'appelle soy-mesme vn lys ; & donne le nom de lys à toutes choses qui luy apartiennent ; sa conception , sa naissance , sa conuersation,, son discours, ses miracles, ses sacremens, sa passion , sa mort, sa resurrection, son ascension. Qui a-il en tout cela, qui ne soit aussy blanc, aussy net qu'vn lys, & d'vne tres-douce odeur?

Nyssen. orat. 4. *in Cãt.* Car il est ce doux & gracieux pasteur, qui pour pasture ne donne pas du foin sec à son troupeau, mais alimente ses brebis de beaux ieunes lys , ne nourrissant plus le foin, auec du foin. Car le foin n'est le propre , & peculier aliment que des bestes brutes ; mais l'homme estant participant de la raison & capable d'icelle , doibt estre alimenté, & repeu de raison . S'il arriuoit qu'il fut repeu de foin, luy mesme seroit en fin changé en foin ; (suyuant ce qui est escrit: *toute chair est foin*) pendant qu'il est, & demeure dans sa chair ; mais si quelqu'vn est faict esprit , estant engendré, & produit par esprit , il ne sera plus repeu d'herbages , & de viande terrestre , ains l'esprit mesme luy seruira d'aliment , ce que la pureté & senteur de lys signifie,

quoy

quoy qu'auec vn peu d'obſcurité. D'auantage, il ſera luy meſme vn lys tout pur & odoriferant, changé en la nature de ſon aliment, & c'eſt ce que veüillent dire ces paroles. *Vn iour diffus, & eſtendu par rayons*, ou bien *soufflant & penetrant*; comme parle la voix diuine, quand elle apelle la diffuſion & eſtendue fâite par l'eſprit des rayons, vne perſpiration ou penetration, par laquelle les ombres de cette vie ſont repouſſées, que ceux là regardent ſoigneuſement, & comme à yeux colez, qui n'ont pas encore la veüe de l'ame ouuerte, ny eſclairée par la lumiere de verité; ils s'arreſtent à cela, comme à quelque choſe de veritable, & qui ſeroit en effect; laiſſant cependant & negligeant pour cette aparence, ce qui eſt veritablement. Mais ceux qui viuent de lys, & s'en repaiſſent, ceux eſt-ce à dire qui s'engraiſſent, & nourriſſent leur eſprit d'vn pur & doux-flairant aliment; ayant reietté toute vaine & menſongere apparence, & fauſſe reſſemblance d'amour, (qui ſont tous les allechemens, & delices attrayantes de cette vie) ne regardent qu'à la veritable ſubſtance des choſes, comme veritables enfans du iour, & de ſa lumiere.

Vous donc qui entendez, ou liſez cecy; ayez ſoing d'auoir des lys aupres de vous, ſi vous deſirez d'auoir en vous cet *Ber. ſer. 71. in Cant.*

hoſte, qui ne ſe loge qu'entre les lys. Que voſtre ouurage, voſtre ſoucy, voſtre deſir, ne ſoyent que pour les lys, pour leur odeur, & leur candeur, morale & myſterieux, les mœurs ont leur couleur, elles ont auſſy leur odeur. Quant à la couleur, conſultez voſtre conſcience; de l'odeur voſtre renommee; ainſy l'eſpoux eſtant luy meſme vertu, ſe complait aux vertus. Eſtant vn lys, il demeure volontiers entre les lys, & ſe delecte parmy la candeur, & pureté, parce qu'il eſt la meſme pureté, & la candeur.

Aug. manu. cap. 24 O mon ame, qui es marquée, & ſignalée, par l'image de Dieu, cheris celuy qui t'a tant cherie, penſe à celuy qui a tant penſé à toy, cherche celuy qui te cherche, ayme cet amant, duquel tu es ſi fort aymée; l'amour duquel te preuenant a eſté cauſe de ton amour. ſois ſoigneuſe, quand il eſt ſoigneux, accompagne le en ſon trauail, pour te treuuer auec luy en ſon repos, pour eſtre pure imite ſa pureté, & ſa ſainctеté pour eſtre ſaincte. Choiſis le pour ton amy, ſur tous les autres qui t'ayment, luy qui te gardera la foy, quand tu ſeras abandonnée de tout le monde: au iour de ta ſepulture, lors que tous tes amys ſe retireront, & s'eſloigneront de toy, luy ſeul ne te laiſſera pas; mais *te garantira*

rantira de la gueule des lions, apreſtez pour t'engloutir.





Ego dilecto meo, et ad me conuersio eius. Cantic. 7.

IV.

Ie ſuis à mon bien aymé, & vers moy eſt ſon regard. *Cant.7.*

TAciturne & deſconfortée
Ie m'en allois prenant le frais,
A l'ombre des paſles cypres,
De quelque foreſt eſcartée.
La ſeule enuie de pleurer
M'auoit ainſy fait retirer,
En cette ſombre ſolitude;
D'autant qu'en mon affliction
Ie comptois pour inquietude
Tout mot de conſolation.
Eſtendant mes ſouſpirs au large,
I'auançois mon triſte deſſein;
Les pleurs baignoient deſia mon ſein
De leur douleureuſe deſcharge.
Moy qui iouyſſois à loizir
D'vn ſi deplorable plaizir,
M'abyſmois dedans l'amertume;
Ainſy demeurant ſans chaleur,
Mes maux plus forts que de couſtume
Me faizoient tomber de douleur.
Par hazard vne douce harpe,
Qui me ſeruoit auparauant,
A pouſſer mes ennuys au vent,
Me pendoit alors en eſcharpe.
Oubliant vn peu mon tourment,

Ie mys en poinct cet instrument,
Et m'aßis dessous la ramée,
Accordant les nerfs, & mes doigts,
A ma voix encore enrumée,
Pour dire ainsy ma peine aux boys.
Cheres années de mon aage,
Voulez vous doncques vous trainer,
A desein de me confiner
Dans vne solitaire vefuage?
Ne sçauray ie iamais vn peu
Ce que c'est que ioye, & que ieu?
Pendant ces fascheuses alarmes,
Que mes vers comptent chaque iour,
Verseray-ie tousiours des larmes,
Sans iamais souspirer d'amour?
Ah suplice d'vn crime extreme!
Si quelqu'vn me veut tant de mal.
Qu'il viue en stupide animal,
Sans aymer, & sans que l'on l'ayme.
Ie souhaite à mes ennemys,
Que ces contentements permis
Desdaignent d'entrer en leurs ames,
Et qu'en vne froide rancœur,
Ils ne sentent iamais les flames,
Qu'amour allume dans le cœur.
Ie compte les iours de ma vie
Pour fascheux, tristes, & noircis,
Si ce n'est qu'ils soient esclaircis
Au feu d'vne amoureuse enuie.
M'aduoüer tout autre desir,
Et retrancher ce seul plaisir,

Seroit me rendre malheureuse;
Si bien que s'il m'est deffendu
D'estre constamment amoureuse:
Ie tien mon aage pour perdu.
Le fruict de cette vie humaine
N'est que d'aymer, & d'estre aymé,
Pour tout autre desir semé,
L'on n'a qu'vne moisson de peine.
Il n'apartient qu'au seul amant
De dire veritablement,
I'ay desia vescu tant d'années;
Car l'amour vnique flambeau,
Qui luit parmy ses destinées,
Fait que tout temps luy semble beau.
Vne secrette prouidence
Tient toutes choses sous ses loix;
La terre à cause de son poix
Choizit en-bas sa residence;
La mer assize en son giron,
Iette ses bras à l'enuiron;
L'air comme vn zero dans l'espace,
Empesche le vuide en tous lieux;
Mais la flame, qui le surpasse,
Ne se veut arrester qu'és cieux.
Comme leur nature les porte,
La nostre nous conduit aussy,
Et nous traine à quelque soucy,
D'vne main pareillement forte.
Nos esprits sentent des brandons,
Ils ont des rets, & des cordons,
Qui les entournent & les tirent:

D'vn

D'vn si grand nombre de mortels
On en voit peu, qui ne desirent,
Qu'amour ayt par tout des autels.
Estant faite de mesme paste,
Ie sens aussy de mesmes feux,
Et me voy conduite à ses vœux
D'vn secret destin, qui me haste.
Mais qui pourray-ie bien choisir,
Pour loger ce premier desir?
Auant qu'engager ma franchize,
Il y faut penser plus qu'vn iour;
Car ie fay par cette entreprize
Mon apprentißage d'amour.
Donc en ce premier sacrifice,
Puis ie bien sans crainte d'erreur,
Prendre vne amoureuse fureur
Pour quelque terrestre Narcisse?
Ce monde n'est il pas trop bas,
Pour y rechercher mes esbas?
Puis que le ciel est ma patrie:
Les anges qui sont de mon sang,
Plaindroient ma noblesse flestrie,
Si ie changeois ainsy de rang.
Sortant d'vne race celeste,
Pourray-ie bien donner la main,
Pour m'engager à quelque humain,
Sans vne honte manifeste?
Moy qui par traitté solennel
Doibs espouser vn eternel,
Aymeray-ie d'estre abuzée?
Et par vn choix precipité

Seray-

Seray-ie chetiue espouzée
De quelque mortel euenté?
Non, non, mes flames plus subtiles
Ne brulent point si bassement;
Cette terre n'a point d'amant,
De qui les vœux me soient vtiles.
Les prieres, & les presens,
Et la troupe de courtizans,
Qui seruoit la femme d'Vlysses,
Ne me donneront point de loix;
I'ay mesme vn degoust des delices,
Que l'on treuue aux palais des Roys.
Entre mille nimphes Romaines,
Agnes plus belle que le iour
Donnoit à chacun de l'amour,
Sur toutes les beautez humaines,
Les cœurs doucement combatus
De tant de diuines vertus,
Luy rendoient toute obeyssance;
Mais celuy qui moins retenu
S'en proposa la iouyssance,
Ne se vit pas le bien venu.
Changez de pensers, luy dit elle,
Et cessez de vous deçeuoir;
Mes refus vous font assez voir,
Que mon amour n'est pas mortelle.
Et si vostre felicité
Ne depend que d'vne beauté;
Cherchez vne plus belle dame.
Aymée d'vn celeste espoux,
Ie n'ay point peur que l'on me blame,

Si ie ſuis peu belle pour vous.

Vne ambition courageuſe
Me fournit les meſmes diſcours,
Fuyant les terreſtres amours,
Ie ſuis hautement amoureuſe.
C'eſt donc du ciel que doibt venir
L'amant, qui me peut retenir;
Luy ſeul aura mes bonnes graces
Ce ſeroit n'aymer qu'à demy,
Qu'aymer en deux diuerſes places,
Ou careſſer plus qu'vn amy.

Inceſſamment ſa belle image
Se promene deuant mes yeux,
Et par ſignes myſterieux
Aduoüe mon fidelle hommage.
Quoy que nous ſoyons ſeparez,
Nos courages enamourez
Se font toutes choſes preſentes:
Tellement que ſans meſſager
Les aduentures plus recentes
Se peuuent ayzement iuger.

En noſtre ſolitaire abſence
Prenans vn paizible repos,
Nous nous diſons de beaux propos,
Sans violer noſtre ſilence.
Il me racompte ſon amour,
Ie luy dis la mienne à mon tour:
En cette douceur reciproque
L'on ne craint point qu'vn indiſcret
Remarque tout, & puis ſe moque,
Ayant ouy noſtre ſecret.

Ainſy

Ainſy que l'eguille panchée,
Qui par vn ſecret mouuement,
Cherche le pole de l'eymant,
Auſſy-tot qu'elle en eſt touchée.
Vous auez beau la retourner,
Elle ne ſçauroit ſeiourner,
Eſtant autrement apointée:
L'eymant la ſçait bien aduertir,
Et ſa force experimentée
Ne ſe laiſſe point dementir.

Ainſy la ſeule Cynozure
Guide les vaiſſeaux Tyriens,
Et l'ourſe ſert aux Argiens
De rendez vous, & de meſure.
Apres mille dangers paſſez,
Les nochers foibles, & laſſez,
Reprenent vn peu de courage,
Et leurs ennuys ſont eſcartez:
Si pour te tirer de l'orage,
Ils ſont aydez de ces clairtez.

Clitie fidelle compagne
Tient ainſy ſans ceſſe ſon œil
Deuers la face du ſoleil,
Tout le temps qu'il eſt en campagne.
Tous les iours pour le moins deux foys
Elle dit d'vne baſſe voix:
Dieu te gard clairté bien voulue;
Comme luy tournant en tout lieu
Au matin elle le ſalüe,
Au ſoir elle luy dit à Dieu.

Ainſy la lune paſſagere,

Quoy qu'elle ne s'arreste point,
Au moins est constante en ce poinct,
De tousiours regarder son frere.
Le soleil aymable germain,
La voyant d'vn regard humain,
Luy preste sa chere lumiere;
Quelque part qu'on la puisse voir,
Cette influence coustumiere
Ne luy nie point ce deuoir.

Cher espoux, ie suis vostre lune,
Et vous mon soleil gracieux,
Des seules faueurs de vos yeux
Depend mon bien, & ma fortune.
Ie suis vostre vnique soucy;
Mais vous estes le mien aussy:
Mes regards attachez aux vostres
Tesmoignent vn mesme desir,
Et plustot que d'en auoir d'autres,
Ie veux mourir de desplaisir.

Vous seul beaucoup mieux que les astres,
M'aprenez à bien voyager,
Et me retirez de danger,
Au plus fort de tous mes desastres.
Vous estes l'estoile de mer,
Qui m'empeschez de m'abysmer,
Ma Cynozure, & mon Helice;
En mes peregrinations
Ie n'ay ny regle, ny police,
Que vos seules affections.

Mais cette amitié nompareille,
Quoy qu'on ne la puisse esgaler,

Ne

Ne ſe doibt iamais apeller
Quelque fort notable merueille.
L'on voit que naturellement
L'eſguile ſe tourne à l'eymant,
Dont elle eſt vnefois atteinte.
Voſtre amour m'attire vers vous,
Et i'ayme de me voir contrainte
Par vn enchantement ſi doux.

Ie ſuis à mon bien-aymé, & vers moy eſt ſon regard. Cantic. 7.

IL eſt impoſſible à la nature humaine, de s'empeſcher qu'elle n'ayme touſiours quelque choſe; car toute perſonne, eſtant paruenue iuſques à cet eage, que l'on apelle puberté, & premiere pointe d'adoleſcence, ayme ſans doubte quelque choſe, ou pour ſon dommage, aymant ce qu'il ne faudroit pas, ou pour ſon bien & vtilité, quand elle ayme ce qu'elle doibt aymer. *Orig. in prologo Cant.*

Mõ cœur eſt eſgaré, & eſpars en pluſieurs endroicts, & cherche deça & delà quelque place propre pour s'y repoſer, & ne treuue rien qui l'arreſte, ou le contente, iuſques à ce qu'il ſoit retourné à ſoy meſme. *Bern. medit. cap. 9.*

Car il y a deux amours, l'vn eſt bon, l'autre eſt mauuais, l'vn doux, l'autre amer; & ces deux ne peuuét ſe ſupporter en vne meſ- *Aug. medit. cap. 35.*

me poitrine. Et partant o Seigneur, si quelqu'vn ayme autre chose que vous, vostre charité n'est pas en luy. O amour de douceur, & douceur d'amour! amour qui ne tourmentes pas, mais contentes; amour chaste & sincere, qui continues & dures plus qu'vn siecle des siecles; amour qui brusles tousiours, & ne t'esteints, ny ne te consumes iamais! Doux CHRIST, bon IESVS, vray charité, mon Dieu, embrazez moy tout de vostre feu, de vostre amour, de vos delices & douceurs; tellement qu'il n'y ait aucune partie de mon cœur ouuerte aux amours adulteres, & prophanes.

Naz. de laudib. Virgin. Car quiconque partage son amour entre IESVS CHRIST & le monde; il faut qu'il ayt l'ame bien legere & bien froide; mais celuy lequel a colé, & cloüé sa flame en vn seul obiect, est veritablement vn constant, & fidelle amoureux. Nous voyons que les tailleurs de pierres, menuiziers, & tous autres ouuriers qui trauaillent en boys, quand ils cherchent vne ligne droite, & tiennent le niueau, ou le plomb pour iuger exactement & sur vn poinct; des deux yeux ils en fermét vn, & recueillant toute leur veüe en l'autre, qu'ils ramassent encore, tirét droict, & s'aiustent à la reigle, inflexible & veritable arbitre de leur ouurage. Ainsy l'amour non espars, mais recueilly en soy, conioinct les poitrines chastes des amãts à Dieu seul, qui desire

desire celuy qui le desire, contemple qui le regarde, court au deuant à qui le cherche. Et qui se fait d'autant plus & mieux voir, qu'il est plus desiré, enflammant, & faisant croistre le desir de ces felicitez à l'esgal de leurs possessions, & puis le contentement à l'esgal du desir. tournant ainsy continuellement, & formant vn cercle de toutes faueurs & benedictions.

Voicy bien vn amour parfaict d'vne seule pour vn seul, d'vne qui n'adhere à aulcun autre espoux, & ne cede à point d'aultre espouze. Que n'ozeroit elle, que ne pourroit elle cette bienheureuse, estant asseurée des affections d'vn amant si puissant, & si passionné pour ses contentements? *Bern. 68. in Cant.*

Que celles qui n'ayment pas, craignent & n'ozent se rien promettre: Moy qui ayme si parfaictement, ie ne sçaurois doubter, que ie ne sois parfaictement aymée; mon asseurance est infinie aussy bien que mon amour, & ie ne puis rien adiouster à l'vne nõ plus qu'à l'autre; ny ne puis redoubter la face de celuy, duquel i'ay si fauorablement espreuué la grace. *Bern. ser. 69. in Cãt.*

I'ayme ceux qui m'ayment, & ceux qui veilleront au matin à ma porte, me treuueront; voyez vous comment il vous asseure, non seulement de son amour, si vous l'aymez, mais encore bien expressement du soing qu'il aura de vous & de vos affaires, *Bern. ser. 69. in Cãt.*

s'il remarque que vous ſoyez ſoigneux pour luy, & vous ſouuenez de luy? veillez vous? il veille auſſy. Leuez vous de nuict, au commencement de vos veilles, ſoyez ſi diligent que vous pourrez, anticipez ſi vous voulez, & courez au deuant des heures, vous le treuuerez, & ne le preuiendrez pas. vous ne ſçauriez ſans temerité dire, qu'en cette ſocieté & commerce d'affections vous contribuez & fourniſſez quelque choſe de plus ou pluſtot que luy, il ayme pluſtot que vous, & plus que vous.

Giſl. in cap. 7. Cant. expoſ. 3

On treuue des images faites par de bons peintres, auec tant d'induſtrie, que de quelque endroit que l'on les regarde, il ſemble qu'elles ayent touſiours les yeux tournez deuers chacun de ceux qui les voyent. quant aux images, elles ſont de ſoy meſmes touſiours tournées deuers tous ceux qui ſont dans la meſme chambre où elles ſont; que ſi quelqu'vn ne prend pas garde d'eſtre regardé d'icelles, cela ne vient pas de la faute des pourtraits, mais bien de celuy qui en deſtourne ſa face: & partant auſſy-tot qu'il ſe ſera retourné deuers la peinture, il voira pareillement la peinture tournée deuers luy: Auſſy pouuons nous bien dire, qu'en cette matiere dont nous parlons, il arriue quelque choſe de ſemblable à cela.

Greg. Papa in Cāt.

Ie me tourne deuers mon bien aymé, & luy ſe tourne deuers moy, comme ſi elle diſoit; d'autant

tant que par la foy & la dilection i'adhere seulement, & suis ioincte à IESVS CHRIST, ie ne veux suiure que luy, ie ne desire voir aultre que luy, espreuuant auec plaisir la suauité de ses regards, la courtoisie de ses visites, & la douceur de sa conuersation.

Aussy cet amour est singulier, qui ne reçoit point de compagnon, mais est seul, il est eternel, par ce qu'il est perpetuel, & ne s'adonne point au change. *Hugo de S. Victore serm. de Assu.*

C'est vne grande merueille que l'amour, s'il recourt à son principe, s'il se rend, & retourne à son origine, & prend tousiours quelque chose d'vne source, à laquelle recoulant tousiours, il peut couler, aller & venir sans fin, & sans secheresse. L'amour est le seul d'entre tous les mouuements & affections de l'ame, en quoy la creature peut, (si non également, au moins en quelque façon) rendre quelque chose à son createur, & donner en reçeuant. par exemple, si Dieu me tance, & se courrouce contre moy: pourray-je bien me courroucer aussy à mó tour contre luy? cela point; ains s'il me reprend, il ne sera pourtant pas repris de moy. Ny s'il me iuge, ie ne le iugeray pas. S'il est mon Seigneur, il faut que ie sois son vassal; s'il commande, ie doibs obeyr, s'il ordonne, ie doibs seruir. Voyez maintenant quelle difference il y a en l'amour; car quand Dieu ayme, il ne veut aultre *Bern. serm. 83. in Cant.*

chose qu'estre aymé; n'aymant pour aultre fin, qu'afin que l'on l'ayme; sçachant bien que ceux qui l'aymeront, se feront bienheureux par cet amour.

Aug. manu. cap. 29. C'est là veritablement la vraye paix & repos du cœur, quand par son desir il est entierement cloüé, & attaché à l'amour de Dieu, & ne souhaite aultre chose; mais, par vne certaine heureuse douceur, & contentement, se delecte en ce qu'il tient, & s'esiouyt en se delectant. Et s'il arriue qu'il en soit tant soit peu distrait, par quelque petite vaine pensée, ou aultres occupations d'affaires; il se haste autant qu'il luy est possible de retourner à ce sien repos, reputant pour exil, & notable malheur, tout seiour qu'il est contraint de faire hors de là.

Aug. medit. cap. 25. Si quelque homme en ayme vn aultre auec tant d'ardeur & de violence, qu'il n'en puisse souffrir l'esloignement; si l'espouse est liée à son espoux, par vn lien spirituel, si fort, & si indissoluble, que l'extremité de son amour ne luy permette pas de prendre aucun repos en l'absence de ce sien fidelle, qu'elle attend auec impatience, & cependant languit d'ennuys, & de craintes; auec combien de soing, o Seigneur, auec quelle ardeur, cette ame que vous auez fiancée, par sa foy, &

vos

vos misericordes vous doibt elle aymer, voyant en vous son sainct & fidelle espoux, tant de beautez, de graces, & de liberalitez.





Anima mea liquefacta est, vt dilectus locutus est. Cantic. 5.

V.

Mon ame s'eſt toute fonduë incontinent
que le bien-aymé at parlé.
Cantic. 5.

POur auoir le bonheur de te voir vne fois,
Pour ouyr vn accent de ta diuine voix,
En fin pour te treuuer, ma vie, & ma penſée,
Ah quels champs eſcartez, où l'on te peuſt chercher,
Quel antre, quel deſert, quel feſte de rocher,
Quelle eſpaiſſe foreſt n'ay- ie pas trauerſée?
Mes pas ont trauerſé des haliers heriſſez,
Des ſentiers eſpineux, des rochers creuaſſez,
Trop aſpres & trop durs, pour les beſtes ſauuages;
Mais ie n'ay iamais eu la gloire de te voir,
Et difficilement ay-ie gardé l'eſpoir
De t'entendre parler, apres tant de voyages.
O que ſouuentefois en ma perplexité
I'ay redit quelle terre, ou quel antre vouſté,
Te cachant ſi long temps, me donne tant d'alarmes?
Mais ny les champs voiſins, ny les monts, ny les vaux,
Ne m'ont point ſoulagée, en de ſi grands trauaux,
Et n'ont rien reſpondu pour conſoler mes larmes.
Mon erreur vagabonde ayant conduict mes pas,
Parmy des vaſtes champs que ie ne cognois pas,
Et qui ne monſtrent rien qu'vne plaine incognuë:

I'interroge les champs, ie regarde les cieux:
Mais ils sont tous priuez & d'oreilles, & d'yeux;
Car pour vne responce, il n'en est point venuë.
I'entray, passant plus outre, en vn valon touffu,
Renforçeant mes clameurs aussy-tot que i'y fu;
Mais ma voix meurt en l'air, & n'est point poursuiuie.
En sortant de ce lieu, i'entre dans les vergers,
Où durant les chaleurs s'ombragent les bergers,
Et cherche là dedans, pour y treuuer ma vie.
A part moy ie disois, icy, peut-estre icy,
Afin de m'affliger se cache mon soucy;
Ie cherche vne cachette, & n'en rencontre aucune.
Ma douleur me transporte & n'a plus de rempart,
Sans esprit, sans espoir, i'erre de toute part,
Au plaisir du demon, qui conduit ma fortune.
Ie m'arreste à la fin sur le bord de la mer,
I'y treuue vn Phare aigu, dont on voit escumer
Les flots contre les nefs, & les vents, & l'orage;
Ie grimpe sur son feste, & d'vn œil importun
Visitant en vn rien l'empire de Neptun:
Ie m'adresse à ses bords, de voix, & de courage.
O bords, respondez moy, bords, rochers, vagues, flots,
Respondez, est-ce vous qui retenez enclos
Dans vos antres cachez, le subiet de ma gloire?
A peine auois-ie fait, à peine auois-ie dit,
Quand de ces moites lieux vne voix respondit,
Reduizant mon esprit à ne sçauoir que croire.
Ie doute en mes discours, & ma premiere peur
M'inspire, que l'Echo par vn dessein trompeur
Iette en vain mon espoir, & sa voix en la nue.
I'apelle encor ces bords, ie pleure, ie me plains,

On

On me respond encor, par des accens plus pleins;
Ie remarque vne voix, mais vne voix cognue.
C'estoit ta douce voix, o ma vie, o mon iour,
Ma force alloit mourir, en ce triste seiour,
Ta voix l'a fait reuiure, & l'a reconfortée.
Ma raison defailloit, mon ame estoit au bout,
Ta voix, pour l'empescher de se perdre du tout,
N'a fait que dire vn mot, & sa peur l'a quitée.
Ainsy toutes les fois qu'il te plait de parler,
Comme vn foudre puissant, qui roule parmy l'air,
Tu peux tout transporter, par tes paroles graues.
Vn veritable feu sort auecque ta voix,
Non pas tel que celuy que soufloit d'vne noix
Eunus, qui suscita la guerre des esclaues.
Mais tout tel que celuy que les bons pelerins
S'entirent dans le cœur, quand honteux & chagrins
Ils alloient en Emau, te parlant de toy mesme.
Leurs esprits consolez par tes diuins propos
S'enflamerent d'vn feu, qui causa leur repos,
Et leur fit reçeuoir vne liesse extresme.
Ainsy ta saincte voix alumant sainctement
Dedans mon cœur glacé, ce sainct embrazement;
Vn feu delicieux rechauffe ma poitrine.
Estre dedans les feux, & ne s'en plaindre pas;
Se consumer d'amour, sans souffrir vn trespas:
Ce sont les doux effets d'vne flame diuine.
Encor le sainct esclair de ce propos vainqueur
M'ayant si viuement donné dedans le cœur:
Passe dedans mes os, & coule dans mes veines.
Quoy que les froides eaux, les escumes, les bords,
Et les rochers glacez, m'enceignent par dehors:

Ie ne sens en mon cœur que fournaizes certaines.
Il se fond donc d'amour dedans vn si beau feu,
Comme quand vn flambeau, se bruslant peu à peu;
Fond d'autant sa liqueur, qu'il augmente sa flame.
O soit fait que bien-tot nos ames, & nos cœurs
Fondant tout leur amour, & toutes leurs liqueurs:
Nous n'ayons plus qu'vn cœur, qu'vn amour, & qu'vne ame.



Mon

Mon ame s'est toute fonduë, incontinent qu'il a parlé. Cantic.5.

QV'est-ce que ie sens maintenant? quel est ce feu qui m'eschauffe le cœur? quelle est cette lumiere, qui l'esclaire? O feu, qui bruslez & luisez tousiours, & n'estes iamais esteint, embrazez moy! o lumiere, qui luisez tousiours, & ne vous obscurcissez iamais, esclairez moy! A la mienne volonté que vous me brulassiez, o sainct feu! que vous bruslez doucement! que vous luisez secretement! que vous eschauffez desirablement! *Aug. soliloq. cap. 34.*

Comme la cire coule & se fond deuant la face du feu, ainsy l'ame est embrasée deuant sa face. *Mon ame s'est liquifiée & fondue aussy-tot que mõ bien-aymé a parlé.* O la douce heure & bienheureuse, quand vne ame fondue, s'escoule & se mesle parmy ce torrent de feu! qu'elle est subtile en ce moment, qu'elle est pure & deschargée, qu'elle est mobile! Elle n'a point alors de pesanteur, ny d'endormissement, point de durté, ny de rigueur, estant seulement conuertie en liqueur, & en feu. Le chaud & liquide sont deux especes qui sont icy voisines, alliées, & d'vn parentage; en ces deux consiste l'vsage de la cõtemplation. Ce qui *Guil. Abbas ser. 44. in Cãt.*

qui eſt liquide conçoit plus facilement la chaleur,& la chaleur reçeüe rend ce qui eſt liquide,encore plus liquide. Ce que ie nomme icy chaud & liquide, ſe peut apeller par autres noms, embrazé & ſyncere. O force admirable de la parole; & vehemence embrazée que la ſienne! elle enflame le cœur, change les forces & les reins,fait que l'ame en ſoy ne s'eſtime qu'vn rië,& qu'vn neant, au reſpect & en la preſence de Dieu, la fait fondre, & ſe perdre en telle ſorte, qu'eſtant toute en Dieu, elle n'eſt plus en ſoy, ny ne ſçait où ſe retreuuer.

Eſcoutez & conſiderez ce que cet amour a dit,& fait dire à Marie Magdelaine,ce qu'il a dit à la femme ſurpriſe en adultere, quoy à la Samaritaine, à la Chananee, à Zachee, à ſainct Pierre,au Centenier. Quelle ame n'amoliroit ſes affections, quelles entrailles ne ſe fondroyent pas,reçeuant tant de paroles, de clemence, & de pieté? Ces vents chauds & meridiennes, soufflans auec tant de violence,& d'impetuoſité,il n'y a point de glaces ſi vieilles ny renforcées, qui ne ſoyent incontinent déiointes, & diſſoutes, meſme dans la poitrine la plus dure, & cauerneuſe qui ſe puiſſe treuuer. Ie me ſens arrouzer de la liqueur de cet huile,qui coule & penetre inſenſiblement, & me faict fondre en vne pareille affection, tout auſſy ſouuent, que ie me reſouuiens des effects de voſtre miſericorde,

Ibid. ſuprà.

corde, o Seigneur, & repete vos paroles pleines de merueille & de verité. *Vostre discours est grandement enflamé, & vostre seruiteur l'ayme & le cherit.*

Car pendant que IESVS CHRIST se verse par son sainct Esprit dans l'ame qui le desire, il dissout incontinét toute la durté du cœur, & quelquefois fait fondre cette ame dans tant de larmes, qu'à grand peine peut elle conçeuoir & retenir ce qu'elle reçoit, & s'en esiouiit en soy mesme, en l'interieur cependant se souuenant de ce qu'elle a esté; elle admire comment il est possible qu'elle soit deuenuë ce qu'elle est maintenant. Et pendant qu'elle se sent fondre, & dissoudre, elle conuoite, de recognoistre plus parfaictement son bonheur, & quelquefois au moment qu'elle est dans la curieuse remarque de son contentement present, vn aultre plaisir luy succede si promptement qu'auant auoir peu former vne seule pensée, elle ne sent desia plus ce qu'elle sentoit, mais quelque chose d'autre, auec autant ou plus de transport. *Greg in cap. 5. Cant.*

A sçauoir, par ce que l'ame estant touchée par l'influence d'vn entretien, & discours secret, toute debile, & priuée de sa force; est fonduë, & comme consumée dans ce desir, duquel elle est volontairement engloutie. *Greg. cap. 39. in cap. 3. Iob.*

Les choses corporelles, (quand elles se fon-

Guil. Abbas apud Delrio cap. 5. Cant. fondent au dehors par la chaleur) ſe reſoluent en elles meſmes: mais les ames (quand elles ſont amolies & fonduës par vne chaleur interieure) ne ſe reſoluent pas en elles meſmes, ains en celuy qui les reſoult. Elles ſe reſoluent d'elles meſmes, non pas en elles meſmes; elles ſe reſoluent par le feu de Dieu, de l'amour de ſoy meſme, en l'amour de leur eſpoux celeſte. Sainct Paul nous le faiſant entendre, *qui adhere au Seigneur*, dit il, *eſt vn eſprit auec luy.* & teſmoignant que ſon ame eſtoit fonduë en cette ſorte, par ces paroles; *Ie vis, moy, non plus moy, c'eſt* IESVS CHRIST *qui vit maintenant en moy.*

Giſler. in cap. 5. Cãt. expoſ. 3. Et qu'y a il de plus conuenable, que d'attribuer cette liquefaction & cette fonte à l'amour, par laquelle ce qui de ſa nature eſt dur, deuient coulant? puis qu'il eſt aſſeuré, & ſuffiſamment preuué, que le principal effect de l'amour eſt, de pouſſer la choſe aymante deuers l'aymée, & les vnir eſtroitement enſemble, laquelle vnion ſe fait d'autant mieux, & plus dignement, quand l'amour eſt mutuel, & diſpoſe les amants à ſe changer l'vn en l'autre. Auſſy n'ignorons nous pas, que ce bien aymé des ames deuotes IESVS CHRIST a dit dans le Pſalme 21. *Mon cœur a eſté fait comme vne cire qui ſe fond.* par où nous voyons, que ſi l'ame fonduë, coule deuers IESVS CHRIST, qui luy meſme eſt liquifié & fondu comme de la

tire,il coule auſſy dans cette ame, & de là que ſe peut-il enſuiure, ſinon vne parfaite & indiſſoluble vnion?

Mon ame a eſté liquifiée, auſſy-tot que mon bien aymé a parlé. O merueilleuſe & ineſtimable vertu de l'amour! Il abaiſſe Dieu en terre, eleue l'ame au ciel, à la patrie, à Dieu, & cole enſemble l'ame & Dieu à la gloire; il fait deuenir Dieu homme, & fait que l'homme deuienne vn Dieu; il fait que le temporel deuienne eternel, & le contraire, il fait mourir l'immortel, & fait que le mortel ſe rende immortel, & met au plus hault du ciel, ce qui eſtoit au plus bas de la terre; il faict d'vn grand ennemy vn fidelle amy; d'vn eſclaue, vn heritier, & enfant de famille; par luy l'abominable deuient glorieux, & honorable; il change les glaces en feux, les tenebres en lumieres, & fait fondre les choſes dures. Car voicy *mon ame a eſté fondue.* O parole admirable! O parole trop delicieuſe! Moy le plus vil, & le plus meſchant de tous vos eſclaues, o Seigneur mō Dieu, moy qui ne ſuis pas digne d'eſtre apellé vne de vos creatures, ny de l'eſtre auſſy, comment vous ſuis ie lié par vn nœud ſi court, & ſi ſerré de charité, qu'à voſtre parole, à force d'amour, & de dilection, i'aye eſté liquifié? O ardeur d'amour, qui verſez tous tes ſecrets, & tes pensées interieures, en Dieu. Car mon ame eſtoit comme le dia-

Bonav. ſtimuli amoris, part 1. cap. 8.

mant;& ſon interieur eſtoit par trop endurcy. Maintenant elle ſe fond d'amour, elle ſort & s'eſcoule de ſoy meſme, & s'epanche toute en Dieu; elle abandonne ſon lieu propre, & s'encourt deuers Dieu, elle eſt engloutie de Dieu, & n'a plus aucun ſouuenir de ſoy meſme. O amour! comment te pourray-ie dignement recognoiſtre, puis que tu m'as rendu celeſte & diuin? *Ie vis, moy, non plus moy, mais c'eſt* IESVS-CHRIST *qui vit en moy*. Ta bonté eſt ineffable, & ne ſe peut racompter. O amour qui transfigures de la boüe, pour en faire vn Dieu! Que ſçauroit on donc treuuer de plus puiſſant, de plus doux, de plus agreable, de plus noble que toy? O amour deſirable, qui remplis les dizetteux de richeſſes, & de delices! mais mon ame, s'il eſt vray, que tu ayes eſté fondue à ſa parole, comment peux tu durer dans ſes embraſſements? Comment n'as tu pas eſté conſumée, & du tout vzée par ſes baizers? ſi tu as eſté liquifiée par ſon diſcours, commẽt n'as tu pas eſté engloutie? entrant dans ſon cœur, par ſes veines, & par ſes playes? mais o merueilleuſe douceur, & contentemẽt admirable, que nous puiſſions nous vnir, & nous incorporer, à ce que nous ne ſommes pas dignes de nõmer! Mõ ame ne merite pas d'eſtre aduoüée & tenue pour ſeruante, & voicy qu'elle eſt faite le plaiſir, & les delices du ſouuerain. Qui s'ozeroit vanter d'eſtre

aſſez

aſſez capable, & ſuffizant, pour regarder la moindre eſtincelle d'vn ſi grand amour?Ce ne m'eſt donc plus vne merueille, o Seigneur, ſi mon ame ſe liquifie, ſi mon cœur ſe fond, deuant voſtre parole: mais continuez en cette grace que vous me faites, afin que tout enflamé, tout liquifié, ie m'eſpande entierement en vous. Que ie ne voye rien que vous, que mes penſées, mes paroles, & mes actions tirent deuers vous, & ſans paſſer plus oultre s'arreſtent en vous. L'ardeur & la vehemence de cette affection qui nous attache à vous, ne m'eſtonne plus; au contraire ie m'eſtonne ſeulement, que nous ne ſoyons pas ſi fort occupez en vous, que d'ignorer, toute choſe ſinon vous. Car ſi nous vous poſſedons, que voulons nous dauantage? Que donc o tres-doux Seigneur IESVS, noſtre eſprit ſe repoſe perpetuellement en vous, & ne s'en ſepare iamais pour ſi peu de temps que ce ſoit.



Quid enim mihi est in cœlo, et à te quid volui super terram? Psal. 72.

36.

V I.

Car quelle choſe ay-ie au ciel, & hors de toy qu'ay-ie voulu ſur la terre?
Pſal.72.

CHere lumiere, à qui i'aſpire,
Qu'eſt ce qu'il faut que ie deſire,
Des eaux, de la terre, & des cieux?
Sans vous, ny la mer, ny la terre,
Ny ce qui luit ſur le tonnerre,
Ne me ſemble point precieux.
Cela n'eſt pas que ie ne ſçache
Les preſens, que la mer nous cache,
Et ce que la terre produit.
Le ciel chef-d'œuure de merueilles
Monſtre des beautez nompareilles,
Alors que ſa face nous luit.
Mais ſans vous ma chere lumiere,
Cette richeſſe couſtumiere
N'a rien, qui me paroiſſe beau.
Tous les humains, & les celeſtes,
Loing de vous, me ſemblent funeſtes,
Comme des hoſtes de tombeaux.
O cieux, o mers, o tapis d'herbes,
Dont les poſſeßions ſuperbes
Sont adorées des humains;
O trois regnes que ie contemple,
Chacun deſquels eſt bien plus ample,
Que tout l'empire des Romains.

Qui pourroit faire vn aſſemblage
De tout voſtre riche equipage:
Auroit ſans doubte vn grand threſor.
Mais ſi mon amour ce retire
De voſtre ambitieux empire:
Ie ne vous choiſy pas encor.

Il eſt bien vray que ma penſée
S'eſt ſouuentefois eſlancée,
A diuerſes affections.
Ainſy qu'en vn deſſein de guerre
Les eaux, les aſtres, & la terre
M'apelloient à leurs factions.

Mais l'epreuue a fait qu'il me ſemble,
Que tout ce monde mis enſemble
A beaucoup moins qu'il ne me fault.
Tenant ces richeſſes humaines
Mes mains ne ſont qu'à demy pleines,
Et bien la moitié leur deffault.

Quelquefois eſprize d'enuie
De me voir riche en cette vie,
I'ay ſuiuy le cruel deßein
De deſchirer la terre enceinte,
Pour en enleuer par contrainte
Les threſors, qu'elle a dans le ſein.

L'or coulant d'vne riche veine
Eſtoit le ſubiet de ma peine,
Mon eſprit chetif indigent,
Pour aſſouuir ſa ſoif auare,
N'auoit point de ſurgeon plus rare,
Que quelque miniere d'argent.

Doncques à leuiers, & tenailles,

Nous auons ouuert les entrailles
De la grand-mere des mortels.
Nous auons rauy la despoüille
De ses meubles couuerts de roüille,
Afin d'en parer nos hostels.
Mais que m'a seruy cette proye?
Ce sentiment de courte ioye
S'est passé comme vn petit vent.
Par quelque infortune latente,
Autant fus ie, ou plus mal contente,
Que ie n'estois auparauant.
Apres cette vaine conqueste,
Ie ne sçay qui m'enfla la teste,
De l'espoir d'vn meilleur butin.
Ny qui par mespris de la terre
Me fit choizir vn champ de verre,
Afin d'y fonder mon destin.
Dressant mes recherches fatales
Vers les Indes orientales,
I'ozay me fier à la mer.
Comme aßeurée que Neptune
Eleuoit ma douce fortune,
Dedans cet element amer.
Les escarboucles adorées,
Qui flambent dans les eaux dorées,
Me faisoient bruler de desir.
Ie tenois la terre pour chiche,
Voyant en la mer bien plus riche
Tant de diamants à choisir.
Si-tot que les pourpres ouuertes
Rioient à leures descouuertes,

Depliant vn peu leurs feüillets:
I'en pressois l'humeur delicate,
Afin d'auoir vne escarlatte
Plus viue que tous les œillets.
O que i'estois ambitieuse
De quelque perle pretieuse!
Lors que sur le grauier luisant,
Entre la richesse diuerse,
Qui rend heureux les Roys de Perse,
Ie recherchois ce seul present.
Mais helas, ayant ces merueilles,
Ces carcants, ces pendants d'aureilles,
I'ay bien eu moins que ie n'ay creu!
Car pensant me voir assouuie,
I'ay senty croistre mon enuie,
A l'esgal que mon bien est creu.
Ny toutes les perles Indoises,
Ny les saphirs, ny les turquoises,
Ne m'ont esté d'aßez grand prix;
Voyant tout, i'ay veu ma disette,
Et triste de ma chere emplette,
N'en ay plus eu que du mespris.
Si tout ce que la mer enserre,
Et ce qui se treuue dans terre,
Estoit peu pour me contenter;
Où pouuois ie tendre mes voiles?
Sinon que voyant les estoiles
Mes vœux taschassent d'y monter?
Dedaignant ces baßes sornettes,
I'ay consideré les planettes,
Qui marchent à pas mesurez

Parmy

Parmy des routes egarées,
I'ay veu des grosses azurées,
Marquetées de cloux dorez.
A l'aspect de ces corps celestes,
Differents de forme, & de gestes,
Vn rauissement me surprit.
Les voir s'entresuiure, & se tordre,
Auecque tant d'art, & tant d'ordre:
C'estoit estonner mon esprit.
Toutefois entre les miracles
Contenus dans ces beaux spectacles,
Mon cœur treuuoit peu de plaisir.
Comme si toute cette flame
Eust esté froide pour mon ame:
Elle bruloit d'aultre desir.
Ainsy faut-il que l'on decide,
Qu'alors que le puissant Alcide
Reçeut tout le ciel sur son dos:
Quoy qu'il eust l'espaule fort large,
Le ciel luy fut bien vne charge,
Mais ne luy fut pas vn repos.
Ah sort estroit! ie me degouste,
Qu'enfermée sous vne voute
Ie regarde vn si petit lieu.
Pour voir des places incognues,
Ie m'en vay plus hault que les nues,
Terre, & mer, ie vous dis à Dieu.
Desia les montaignes descroissent,
Ny tours ny villes n'aparoissent,
La terre semble s'esloigner.
On diroit que toute sa masse

N'est plus qu'vn logis de limace,
Que deux doigts peuuent empoigner.
Me voilà plus hault que la lune,
Sa clairté ne paroit que brune,
O que ces feux errans sont beaux!
Que le soleil a de lumiere!
Que cette courtine premiere
A de lampes, & de flambeaux!
Ie suis en vn plus hault estage,
Le ciel & tout son equipage
Ne me sert plus que de paué.
Ie marche sur ses escarboucles,
Et foule aux pieds les riches boucles
De tout ce parterre graué.
Mesmes qui le pourroit bien croire?
Desireuse d'vne aultre gloire
Ie dedaigne tous ces appas.
Et comme le ciel me descouure
Les belles portes de son louure,
C'est là que i'adresse mes pas.
Dedans ces murailles fidelles
Mille damoizeaux vestus d'aisles
S'aprochent pour me reçeuoir.
L'vn me rit, l'aultre me caresse,
En cette commune alegresse
Chaqu'vn me rend quelque debuoir.
Accordant aux douces caroles,
Les luths, & les belles paroles,
D'aultres font vn bal eternel.
Toute la Cour est estoffée,
Comme pour vn iour de trophee,

Ou pour vn ſacre ſolennel.
O ciel! O ciel! chere demeure!
Où le plaiſir croiſt à toute heure,
Eſtoiles d'or, aſtres luizans!
Riche demeure, & toute belle,
Digne de ne loger chez elle
Que des celeſtes courtizans!
O ieunes troupes emplumées!
Ames parfaitement aymées!
O beaux citoyens impolus
En vne ſaincte republique!
O douce alliance angelique
De tant de voix, à tant de luths!
O Dieu quelle eſt ma deſtinée!
Que me voicy bien fortunée!
Quel bonheur me manque-il plus?
Eſtant ſur ces voutes exquiſes,
Où toutes douceurs ſont compriſes,
Et d'où tous malheurs ſont exclus?
Poſſedant cette belle vie,
Mon ame eſtoit preſque rauie,
Dans vn contentement ſi doux.
Mais elle reuint à ſoy meſme;
Sentant que cette gloire extreſme
Ne logeoit pas mon cher eſpoux.
Pour vn deffault ſi manifeſte,
A Dieu tout l'empire celeſte,
Beaux anges, ie vous quitte auſſy.
Vous & moy n'auons rien à faire,
Qu'auez vous qui me puiſſe plaire,
Si mon amour n'eſt pas icy?

Par vn ſi long apprentiſſage,
La terre, & le ciel me font ſage,
Pour ſçauoir ce qu'il fault chercher,
N'ayant pas l'amour qui m'attire,
Terre & ciel gardez voſtre empire,
Vous n'auez rien qui me ſoit cher.

N'eſt ce pas vne plainte laſche,
Alors qu'Alexandre ſe fache,
De n'auoir pas vn monde entier?
C'eſt bien auoir la teſte vaine,
Que de ſe donner tant de peine
Pour vne cruche de potier.

Acheuant cent exploits de guerre,
Pour gaigner cent mondes de terre,
A quoy reuiendra mon threſor?
Si mes pensées vagabondes,
Apres auoir gaigné cent mondes,
Ne ſe contentent pas encor?

Ah! pour bien eſtablir ma gloire,
C'eſt vne petite victoire,
Que tout cet empire mondain.
Tant d'eſtoiles, & tant de villes,
Comme des conqueſtes trop viles,
Ne me donnent que du deſdain.

Ce que les Indes recelées,
Ny les cieux, ny les eaux ſalées,
N'eurent iamais dedans leur ſein,
Ce qui vault mieux que tous les anges,
Auecque toutes leurs loüanges,
Eſt mon deſir, & mon deſſein.

I'aduoüe & ne ſçaurois plus taire,

Qu'auant c'est amour salutaire,
Ie m'esgarois bien lourdement.
Ie suiuois des phantosmes sombres,
Qui ne me laißoient que leurs ombres,
Au fort de mon embrassement.
O Dieu vous estes mon partage,
La terre de mon heritage,
Ma mer, mon ciel, mon tout, mon bien.
En vous mes douceurs sont encloses,
Vous seul m'estes pour toutes choses;
Hors de vous, tout ne m'est qu'vn rien.



Car quelle chose ay-ie au Ciel? & hors de toy qu'ay-ie voulu sur la terre?
Psal. 72.

Hugo de S. Victore in arrha animæ.

DIs moy, ie te prie o mon ame, qu'est ce qui te plait, & que tu aymes sur toutes choses? ie sçay que ta vie est l'amour & la dilectiõ, & que tu ne peux estre sans amour, que tu ne sois aussy sans vie. Regarde le monde, & toutes les pieces qui le composent, tu treuueras là plusieurs especes, belles, & allechantes, qui chatoüillent & excitent les affections humaines, & embrazent les desirs de ceux qui s'en seruent selon les diuers contentements qu'ils treuuent en leur possession.

Les pierres precieuses ont leur esclat, & leur prix; la chair fait voir ses merueilles, & perfections, sur les beaux visages, les tapisseries & broderies de soye, d'or, & d'argent, les habits chamarrez, & passementez à diuerses ouurages, contentent, & recreent grandement l'œil, tant par la nouueauté iournaliere des inuentions, que par la viuacité, & meslange des couleurs. Dis moy donc, ie te prie, entre tout cela, que veux tu choisir, sur toute aultre chose, pour le posseder, le cherir, l'embrasser, vniquement, perpetuellement? Car

ie

ie ſuis aſſeuré, que de tant d'obiects viſibles qui ſe preſentent tous les iours à tes yeux, quelqu'vn te plait, & te donne de l'amour, ou bien ſi deſia tu ne tiens plus compte de tout cela, il y doibt auoir quelque aultre deſir, qui t'occupe, & te paſſionne, & que tu cheris plus fort que toute aultre choſe.

Que voyez vous au ſiecle qui vous plaiſe? qu'y voulez vous loüer? que voulez vous aymer? quelque part où vous tourniez vos ſens corporels, le ciel & la terre ſe repreſentent à vous. Ce que vous aymez en terre, eſt terrien, tout ce que vous aymez au ciel, eſt corporel; vous auez donc veſcu deſia fort long temps inutilement occupée, battue & combatue par la diuerſité de vos deſirs, vous en portez les playes, & les marques, bleſſée, & diuisée par diuerſes amours, par tout doubteuze & inquietée, iamais aſſeurée. Rentrez en vous meſme, & vous ramaſſez à vous, cherchez maintenant quel eſt l'autheur de toutes ces choſes que vous aymiez, & qui vous plaiſoient tant. En terre vous n'aurez rien treuué meilleur par exemple, que cecy, ou cela. L'or, l'argent, les animaux, les arbres, les douceurs, & plaiſirs des champs, conſiderez meſme toute la terre enſemble: puis le ciel, que choiſirez vous là de meilleur, que le ſoleil, la lune, ou les eſtoiles? Mettez tout cela en vne maſſe, cet amas

Aug. in Pſ. 145.

amas ſera fort bon ſans doubte, par ce que Dieu qui a tout faict, n'a rien faict qui ne ſoit fort bon: il n'y aura partie en ce tout qui n'ayt ſa beauté particuliere, par laquelle l'excellence de l'architecte vous eſt tacitement recommandée. vous admirez l'ouurage, aymez donc l'ouurier. Ne vous occupez pas ſi fort en ce qui eſt faict, que vous delaiſſiez pour cela celluy qui l'a faict; car ces choſes, qu'il a faites pour vous occuper, ſont ſoubs vous, par ce qu'il vous a faite pour eſtre ſous luy.

Bonav. ſoliloq. cap. 1. L'ame humaine, faite pour aymer Dieu, & le deſirer, ne treuue rien hors de Dieu, qui ne luy ſoit trop petit; ainſy à bon droict tout ce qui n'eſt pas Dieu, ne luy ſuffit pas, & ne la ſçauroit parfaitement contenter. Mais prend garde, o mon ame, que tu ne ſois pas tenue pour eſpouſe, ains pour adultere, ſi tu fais plus d'eſtat des preſens de celluy qui te donne, que de l'affection de celluy qui t'ayme. Malheur à toy, ſi tu marches ſur aultres pas que les ſiens, & te fouruoyes là dedans, ſi tu aymes ſes ſignes, au lieu de luy meſme, & n'aduiſes pas auec l'intelligence d'vn eſprit purifié, ce que cette lumiere bienheureuſe te veut faire entẽdre, les pas, & mouuements des yeux duquel, sõt la grace, l'honneur, & la beauté de toutes les creatures. *Si tu ne te cognois pas encore, o belle ſur toutes les femmes, ſors dehors & t'en va apres les*

pas

pas des troupeaux;c'est à dire,poursuis les creatures irraisonnables,qui sont les vestiges de ton Createur, mais toy le miroir de la tres-saincte Trinité. Tu es donc estimée plus digne, & plus excellente, que tout ce que tu vois. *Et repais tes cheureaux, aupres des tabernacles du pasteur*,c'est à dire, tourne & conuerty tes pensées deuers les chœurs des Anges, ausquels en quelque façon tu es semblable en nature,& leur seras cõpaigne en gloire.

Helas Seigneur, ie l'entends bien maintenant,mais i'ay honte de le confesser, que la grace,& la beauté des creatures, ont deçeu mon œil,& ie n'ay pas aduisé,que vous estes plus beau que toutes ces creatures,ausquelles vous n'auez communiqué qu'vne goute de vostre beauté inestimable. Car qui a orné le ciel d'estoiles, l'air d'oiseaux, l'eau de poissons,la terre de plãtes,& de fleurs? mais qu'estce que tout cela?sinõ quelque mediocre estincelle de vostre beauté? car la douceur des creatures a trompé mon goust, & ie n'ay pas aduisé, que vous estes plus doux que le miel. Et que vous auez presté de vostre douceur au miel mesme, & à toutes les creatures qui en ont.L'odeur de la creature a aussy deçeu mon odorat, & ie n'ay pas sçeu,o bon IESVS,que vostre odeur passe celle de tous les parfũs les plus odoriferãs. Le son encore & la faulse voix des creatures a trompé mes aureilles, & ie n'ay pas sçeu,

Bonav. cap. 1. soliloq.

combien douces & delectables ſont vos paroles, dans le gozier & ſous le palais de vos eſleux.

Bern. medit. cap. 9. Mon cœur eſt mené d'vne pensée dans vne aultre, il eſt pourmené par vne diuerſité d'affections, & d'occupations; afin qu'au moins il ſe rempliſſe par la varieté des choſes, la qualité deſquelles eſt incapable de le raſſazier.

Aug. ſoliloq. cap. 13. Mais cela ſçay-ie bien, Seigneur mō Dieu, qu'en quelque part où ie ſois ſans vous, il ne m'arriue que malheur hors de vous; nō ſeulement hors de moy, mais encore en moy, par ce que toute abōdance qui n'eſt pas mō Dieu, ne m'eſt que diſette, & pauureté. *Ie ſeray alors raſſazié, quand voſtre gloire ſera apparue.*

Aug. ſoliloq. cap. 30. Cette ame que vous auez creée, paroit en cela capable de voſtre mageſté, qu'elle peut eſtre remplie ſeulemēt de vous, & par vous, & non par rien d'aultre; or quand elle vous poſſede, ſon deſir eſt plein, & rien ne reſte plus au dehors, qu'elle doiue, ny puiſſe deſirer. mais quād elle deſire quelque choſe au dehors, il eſt manifeſte qu'elle ne vous poſſede pas au dedans, vous auec lequel tout autre deſir luy eſt incompatible, & ſuperflu; car eſtant l'vnique, vniuerſel, & ſouuerain bien, elle n'a plus riē à deſirer; mais en vous poſſedant, elle poſſede tout bien ſans exceptiō. Voilà l'hyuer & l'eſte, le printemps & l'automne, le iour & la nuict, qui par leurs reuolutions

lutions commandent au temps, le font naistre & mourir, ou le temps mesme les fait mourir: ie voy le ciel & la terre, l'air & les eaux; tout cela ne m'est rien de nouueau, ny les choses mouuātes, ny celles qui sont priuées de mouuemēt. rien de tout cela ne me cōtente; ny ne m'arreste, Seigneur pour l'amour duquel ie supporte patiemmēt en cette vie, ou plustot en cet exil, tant de trauerses & d'incommoditez, donnez moy quelque autre monde plus agreable que celluy cy, ou plustot puis que tout ce qui vit, & se meut, au ciel, & en terre, n'est pas capable de m'apaiser; ie laisse tout, la terre aux terriens, le monde aux mōdains, & ne veux ny ce mōde, ny quelque autre; mais vous seul, qui serez la cause de mon repos comme vous estes celle de mes desirs. *Nazia. carm. de externi hominis vilitate*

Quelque part où ie me tourne, tout ce que ie possede m'est cōtemptible quoy que mes desirs me soient arriuez, quād mō desir serail rassasié de vrays biēs? O Seigneur, ie ne seray pas rassasié par des choses mortelles, toutes les possessions de ce monde ne sçauroient me contēter, que l'on m'accorde, & que l'on me dōne quelque chose d'eternel, & durable. Cherche desormais ton bien, o mon ame; le bien d'vne aultre cōsiste peutestre en aultre chose, ne pense qu'au tiē propre; toutes les creatures ont leur bien, qui leur doibt estre particulier, le bien de leur *Aug. in Ps. 102.*

integrité,& perfection de leur nature. Il importe à chacune d'auizer à ce qui luy manque, ce qui luy deffault, en quoy consiste sõ imperfection,& chercher le moyen, d'y remedier,& se perfectionner. Cherche maintenant ton bien, ame raisonnable. *Il ny a rien de bon pour toy qu'vn seul Dieu*, qui est le souuerain bien,& qui est ton bien. Que manquera-il donc à celle de qui le bien est vn bien souuerain? il se treuue force d'aultres biens inferieurs, qui sont bons à chacune chose selon sa capacité,& son desir: Quel est le bien des bestes brutes, si non d'emplir leur vẽtre, n'auoir aucun deffault de pasture, dormir, sauter, viure, estre sans maladies, engendrer? chercheras tu maintenant de tels biens? apelleras tu cela ton bien? Coheritiere de IESVS CHRIST, de quoy te resiouys tu? par ce que tu es la compaigne des bestes? & participes à leur bien? iouys auec elles d'vn mesme bien? Eleue ton esperãce deuers le vray & souuerain bien, deuers celluy, *qui rassasie ton desir de biens durables & veritables.*

Chrys. hom. 5. in ep. ad Rom. Escoutez ce que le Prophete dit: *Qu'est ce que ie possede au ciel?* & cette autre parole; *qu'ay ie desiré de vous en terre?* comme s'il eust dit, ie ne souhaite rien de toutes les choses du ciel, ie ne veux du tout rien de celles de la terre; mais vous estes seul mon desir, & le centre de mes affections.

C'est à dire, vous estes ma portiõ, en vous seul

ſeul, ie ſuis ſuffiſamment pourueu de toutes choſes, ie n'ay rien cherché ny pourſuiuy ſinõ de vous auoir pour mõ heritage; ie n'ay conuoité aulcunes richeſſes, dignitez ny delices de ce ſiecle. Auſſy n'ay-ie beſoing de riẽ, depuis que vous m'auez pris en voſtre protectiõ, & les cieux meſmes ne me ſçauroiẽt rien preſenter que ie ne treuue en vous, que ie n'aye en vous. N'ayãt riẽ i'ay toutes choſes, par ce que i'ay IESVS CHRIST. poſſedant donc tout en luy, ie n'ay plus à faire de chercher aultre fortune, ny recompenſe, par ce qu'il eſt la bonne fortune & la recompenſe vniuerſelle de ceux qui l'ayment.

L'ame ne deſire aultre choſe de Dieu, & ne cherche rien en Dieu, que Dieu meſme; tellement que non par compliment & ceremonie, mais auec verité, & tranſport d'affectiõ elle crie ces paroles du Pſalme: *Qu'eſt ce que ie pretends au ciel, & qu'ay-ie deſiré de vous ſur la terre? ma chair deffault, & mon cœur auſſy, Dieu de mon cœur, Seigneur Dieu, ma portion, & mon heritage eternel.* Car ce n'eſt plus pour sõ amour propre & comme pour ſoy, que cette ame demãde la felicité, la gloire, ou quelque autre ſorte de biẽs, meſme les ſpirituels; mais non ſatisfaite par tout cela, elle ſe ramaſſe en ſoy, & ſe pouſſe iuſques à Dieu, pour n'arreſter, & ne cloüer ſes deſirs qu'en luy ſeul, qui eſt ſon vnique deſir & ſa perfection. afin que ce grand Roy l'introduiſe *Bern. de diuerſ. affectionib animæ.*

en sa chambre,& qu'ainsy elle soit ioincte à luy,& iouysse de luy.

Aug in Ps.72. Elle a veu sans doubte les biens qui luy estoient gardez en ce seul bien,& transportée par ses pensees,& par la contemplation de quelque bonheur inexprimable, que l'œil n'a point veu,que l'aureille n'a pas entendu, & qui n'est iamais entré par souhait dans le cœur de l'homme; elle n'a pas dit. Cela ou cela m'attend au ciel,ie possede telle ou telle chose,mais seulement. *Qu'y a il au ciel pour moy?* qu'est-ce,que i'ay au ciel? combiẽ grãd est il?quel est il? & sans passer oultre, à dire ce qu'elle a au ciel, elle fait suiure incontinent ces paroles. *qu'ay ie desiré de vous sur la terre?* vous me gardez au ciel des richesses immortelles,vous mesme;& i'ay voulu que vous me donnassiez en terre, ce que les impies ont aussy, les meschants, & criminels, l'or,l'argent,les pierres precieuses,vn grand train,& de quoy l'ẽtretenir,choses que plusieurs abominables & scelerats possedent, dont plusieurs femmes deshonnestes & vilaines iouyssent, & plusieurs hommes infames. I'ay desiré ces mensonges sur la terre comme quelque chose de grand & de precieux;i'ay prié Dieu de me les donner,quoy qu'au ciel il se garde pour moy,& me dõne bonne esperance de cette riche possession.

Aug. medit. cap.40. La ioye de mon cœur est defaillie, mon rys est changé en dueil; *ma chair est affoiblie, & mon*

& mon cœur aussy, Dieu de mon cœur, & ma portion eternelle. Mon ame refuse d'estre consolée; si ce n'est par vous, mõ vnique douceur. *Car qu'y a-il pour moy au ciel, & qu'ay ie desiré de vous sur la terre?* Ie vous veux, ie vous espere, & vous cherche; mon cœur vous a dit: *i'ay cherché vostre face, ie chercheray vostre face Seigneur, ne destournez pas vostre face de moy.*

Vous sçauez donc, o Dieu, qui cognoissez les secrets, que vous m'estes plus cher, non seulement que la terre, & tout ce qui se treuue en elle, mais encore que le ciel auec toutes ses merueilles; vous m'estes plus desirable, plus aymable. car ie vous ayme & vous cheris, bien plus que le ciel, ny que la terre, ny que toutes les choses qui sont en iceux. *Ambr. in orat.*

Car tout ce que le ciel enuironne, & enferme dans sa grãdeur, est inferieur à l'ame humaine, laquelle à esté faite pour posseder le souuerain bien, & superieur, & deuenir bienheureuse par cette possession. *Aug soliloq. c. 20.*



Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est; habitaui cum habitantibus Cedar, multum incola fuit anima mea! Psal. 119. 37.

VII.

Helas à moy, pour ce que mon pelerinage a esté prolongé : i'ay habité auec les habitans en Cedar. Mon ame a esté trop longuement pelerine. *Psal.* 119.

Astre qui guides les iournées,
Croiray-ie sans me deçeuoir,
Que tu sois en mesme debuoir,
Où tu fus auant cent années?
Et que tu galopes tousiours,
Pour ramener de nouueaux iours?
I'ay creu qu'enfoncé dans la boüe
Tu ne pouuois plus auancer.
Ou qu'il te fallust r'ajencer
Ou ton timon, ou quelque roüe,
Auisant que chaque moment
Se trainoit ainsy lentement.
Helas i'ay vescu tout cet aage,
Que le sort m'auoit destiné;
Toutesfois le ciel obstiné
Ne faict pas finir mon voyage.
Et les destins ne m'ouurent pas
Les douces portes du trespas.
Que me sert de si long temps viure?
O que le temps est mal instruict !
Il chasse celluy qui le fuit,
Et fuit celluy qui le veut suiure,
O mort qu'est-ce que tu pretends,

Me laissant icy plus long temps?
Qu'il eust mieux valu que ma course
Eust moins duré qu'elle ne faict;
Car en ce siecle contrefaict,
Où coule quelque pure source?
Et qu'est ce qu'on y peut treuuer,
Capable de nous captiuer?
S'il fault apeller vne vie,
Le temps d'vn si malheureux sort;
Ce que l'on apelle la mort
Me donnera bien plus d'enuie.
Viue qui se plait à courir,
Ie veux m'arrester & mourir.
Icy l'on ne voit rien de ferme,
Ce monde change à tout propos,
S'il vous a promis du repos:
Il demande encore du terme.
Et faict par son flus, & reflus,
Mille mouuements superflus.
Tous les matins le iour se pare,
Le soleil nous l'habille d'or;
Au soir il reprend son thresor,
Et l'enterre comme vn auare.
Ce iour deualizé s'enfuit,
Se cachant au sein de la nuict.
Lors que la nuict est reuenue,
D'aultres lumieres se font voir
Puis palissent de desespoir
Au retour de l'aurore nue,
De qui les regards humectez
Estaignent toutes ces clairtez.

Zephyre d'vne douce halaine
Souffle vn air aulcunement ſain.
La terre deſcouurant ſon ſein,
Monſtre les fruicts dont elle eſt pleine.
Incontinent vn vent glacé
Luy faict clorre ſon ſein bleßé.

Le printemps veſtu de verdure
Nous flatte vn peu de ſa beauté,
Le iour ſemble d'or en Eſté,
Mais c'eſt fort peu que cela dure;
Vne froide & triſte ſaiſon
Rend bien-tot le monde griſon.

Maintenant les ondes liquides
Se laiſſent couper aux vaiſſeaux.
Puis l'hyuer qui glace les eaux,
A des caueçons & des brides;
Et tient comme entre des rochers
Les nauires, & les nochers.

Quelquefois la mer infidelle
Eſt comme vn eſtang enfermé,
Mais on n'a pas long temps ramé,
Que l'on entend aultre nouuelle.
Les vents inconſtans & cruels,
Dreſſent de furieux duels.

Si l'air paroiſt de bonne grace,
S'il rit, & ne promet que paix:
Auſſy-tot vn broüillard eſpaix
Luy met le dueil deſſus la face;
Ce mal qu'il ne peut endurer
Faict, qu'il s'abyſme de pleurer.

Pendant que tournant ſur nos teſtes

Le ciel roule insensiblement:
Souuent vn soudain changement
Esmeut la fouldre, & les tempestes.
Lors pour vn effect de vapeur
Tout le monde tremble de peur.
En fin vn mal incomparable,
Et qui ne se peut éuiter,
C'est qu'il faut icy viuoter
Dedans vn desert miserable,
Et trainer tristement ses iours
Parmy des Tygres, & des Ours.
Car en ce seiour, où nous sommes,
Les logis, & les pauillons
Sont des repaires de lions:
Et ce qu'on apelle des hommes,
Ce sont furieux animaux,
Capables de faire tous maux.
Icy les fraudes & les charmes
Occupent le premier endroict,
On n'y cognoit point d'aultre droict
Que celluy que rendent les armes.
Et qui veut se faire prizer,
Il doibt sçauoir bien abuzer.
Cette iniurieuse contree
N'a ny pieté, ny raison,
L'on n'y treuue point de maison
Qui loge la deesse Astree.
Tous bons debuoirs estropiez
Sans respect sont foulez aux pieds.
Considerez aussy la face
De ce triste bannissement,

Nest

N'est-ce pas comme vn monument
Tout morne, sans iour, & sans grace?
Où vous n'auez lieu, ny loizir,
Pour vous donner aulcun plaizir.
Helas vne cruelle guerre
Ne s'escarte iamais d'icy,
Meurtrir & tuer sans mercy,
C'est le mestier de cette terre,
Ceux qui ne sont pas inhumains
Sont iugez sans cœur, ou sans mains.
Entre les feux & les alarmes,
Le laboureur decouragé
Seme encor son champ rauagé,
Des mesmes mains qui tient les armes.
Mais c'est tousiours mal à propos,
Qu'il espere paix, ou repos.
Qui seroit donc l'ame insensée,
Pensant à tant de desplaisirs,
Qui pourroit mettre ses desirs
En cette terre embaraßée?
Et s'offrir volontairement
A tant de mescontentement?
Ah malheur qui me persecute!
Ayant accomply tout mon temps,
Les destins ne sont pas contens,
Que leur sentence s'execute.
Mais vn arrest plus rigoureux
Prolonge mes iours malheureux.
Chaquesois que ie considere
Le temps de mon bannissement,
(Helas c'est presque à tout moment)

Ma patience deſeſpere,
Et ie me plains auec raiſon
D'vne ſi durable ſaiſon.
Que les ames ſont aueuglées,
Qui ſe laiſſent tant abuzer,
Iuſqu'à vouloir s'eternizer,
Dans ces demeures dereglées!
N'ayans ſouhaits plus importans
Que de viure icy fort long temps.
Ie croy qu'elles ſont ignorantes
Des maux, que la vie nous tend,
Et qu'aulcune d'elles n'entend
Tant d'infortunes differentes:
Qu'apres que leur temerité
Leur a faict voir la verité.
Car ſi les merueilles celeſtes
Eſtoient cognues des mortels:
Ils honoreroient les autels,
Pour ſortir de ces lieux funeſtes.
Et penſeroient eſtre trahis,
Eſtans ſi loing de leur pays.
Mais ſeparez de cette gloire,
Le ſouuenir de noſtre bien
Nous émeut auſſy peu que rien,
Meſme auons nous peine à le croire.
Et n'en parlons point plus ſouuent,
Que d'vn feſtu porté du vent.
O doux ſeiour! chere patrie!
Que ie ſuis eſloigné de toy!
Vne ſi rigoureuſe loy
N'a ny compas, ny ſymmetrie.

Demeurant ſi long temps banny,
Ie ſuis trop rudement puny.
Aultrefois quand les deſtinées
Faiſoient ſortir quelque Romain,
Son banniſſement plus humain
Ne s'eſtendoit qu'à deux iournées.
Tellement qu'au troiſieſme iour
Il treuuoit vn libre ſeiour.
I'ay beau fuyr de place en place,
Touſiours le malheur me pourſuit;
I'auance de iour & de nuict,
Sans iamais eſperer de grace.
Ny treuuer vn lieu ſans danger,
Où ie puiſſe au moins me loger.
Et quoy que parmy ces tenebres
Sans cognoiſſance, & ſans ſupport,
Ce viure me ſoit vne mort,
Où ie fais des plaintes funebres:
Encor les deſtins courroucez
Croyent que ce n'eſt pas aſſez.
Acheuant la ſixieſme année,
L'eſclaue entre le peuple Hebrieu
Peut changer de maiſtre, & de lieu;
En cette ſaiſon deſtinée
On voit chaque pauure garçon,
Qui deuient libre ſans rançon.
Pourquoy doncque mon eſclauage
Ne finit il pas auſſy-tot?
Me tirant d'vn coup, ou d'vn mot,
De ce lieu ſeruil, & ſauuage.
Où ie n'ay iamais merité

D'e

D'estre si rudement traitté.
Seroit ce vn traict si difficile?
Quels grands forfaits ay-ie commis?
Pourquoy ne m'est il pas permis,
De rentrer en mon domicile?
Et me voir à la fin rendu
Au ciel, dont ie suis descendu?
Ne voit on pas que la Cigoigne,
Recherchant vn pays plus doux,
S'escarte quelque temps de nous?
Mais pour si fort qu'elle s'esloigne;
Toutefois elle s'en souuient,
Et l'an suiuant elle reuient.
Si l'hirondelle paßagere
Quitte son nid pendant l'hyuer:
Quand le printemps est descouuert,
Elle s'en faict la meßagere.
La douceur de cette saison
La reconduit en sa maison.
Pour aultruy tout malheur s'appaize.
Antistius estoit chaßé,
A la fin le destin laßé
Le rendit en son premier aize.
Tellement qu'il se vit remis
Entre les bras de ses amys.
Helas que i'ay peu de fortune!
Estant ainsy banny du ciel,
Ie ne boy que pleurs & que fiel,
Et pour si fort que i'importune
Ce rappel tousiours demandé
Ne m'est pas encore accordé.

Voyez

Voyez moy donc, o ma lumiere,
C'est trop languir en ce soucy,
Faites que ie sorte d'icy;
Ou m'accordez cette priere:
Que mon esprit puisse monter;
Où ce corps ne me sçait porter.



Helas à moy, pour ce que mon pelerinage a esté prolongé : i'ay habité auec les habitans en Cedar. Mon ame a esté trop longuemẽt pelerine. Ps. 119.

Aug. medit. cap. 21. CEtte vie presente me donne bien de l'ennuy, o Seigneur, ie ne puis cõtinuer vn si long & fascheux pelerinage qu'auec beaucoup de peine & d'impatience.

Aug. ser. 42. de verbis Domini. Car toute cette vie, à qui la considere & l'entend bien, n'est aultre chose qu'vne cõtinuelle tribulation, y ayant en icelle deux bourreaux de l'ame, qui ne la tourmentent pas ensemble; mais chacun à son tour inuẽte & met en œuure quelque nouuelle machine pour la torturer. Les noms de ces deux bourreaux sont, la peur & la douleur, si vous auez du bien, vous auez de la peur; si vous auez du mal, vous auez auec luy la douleur.

Aug. medit. cap. 21. Cette vie est vne vie miserable, vie caduque incertaine, laborieuse, immonde, pleine de miseres, & d'erreurs, vie que l'õ ne deburoit pas apeller vne vie, mais vne mort. en laquelle à chacun moment nous mourõs, par diuers deffauts & changements, & diuers genres de morts. C'est vne mort viuante, vne vie mortelle, quoy qu'elle soit oincte, & trempée de tant d'amertumes: Ah douleur! qu'elle attire & prend vn trop grand nombre d'humains par ses allechements & flatteries, & qu'elle en deçoit plusieurs par ses faulses promesses!

Ce sont seulement les ignorants, & ceux qui ne cognoissét pas la douceur de la vraye lumiere, qui nóment, & tiennent pour douce, cette imperfaicte & sombre clairté, dont nous vsons en ce monde ; ie diray plus que tels lousches n'ont iamais reçeu aucun rayó ny estincelle de vraye lumiere; & ne sçauét pas, que l'ame doibt desirer vne vie angelique, s'estant eschapée, & sauuée de la vanité de cette vie. *Orig. hom. 1. in Psal. 38.*

Comment est il possible, que l'hóme soit si denaturé, qu'ayant perdu sa patrie celeste il ne desire pas d'y retourner; mais errant & vagabondant en cette vallée de misere, se plaise d'y demeurer en exil, & perpetuellement banny? *Greg. l. 11. mor. in c. 14. Iob.*

C'est vn vice de nostre infirmité, par lequel nous laissant prendre aux voluptés du corps, & nous arrestant aux contentements imaginaires de cette vie; nous craignons de continuer la course, que nous auons cómencée, & qu'il faut acheuer, vouliós ou point. nous voudrions bien nous arrester en chemin, quoy que par tout il y ayt beaucoup de danger, & bien plus d'amertume & de fascherie, que de douceur & de volupté. Mais les saincts personnages estoient bien mieux aduisez, & plus prudens, qui se plaignoient de l'ennuyeuse longueur de cette vie, gemissoient; accusants la trop durable continuation de leur bannissement, estimans bien *Amb. de bono mortis cap. 2.*

plus beau, d'estre deliez, & se voir auec IESVS CHRIST; estants si fort transportez de douleur & d'impatience, iusques à maudire le iour de leur naissance, comme celluy qui dit. *que le iour auquel ie suis né perisse.* Car pour quelles raisons cette vie sçauroit elle tant plaire? estant comme elle est pleine de miseres & d'incõmoditez? en laquelle il y a des calomnies sans nombre, des calamitez sans fin, des larmes sans fõd, de ceux qui sont accablez sous la multitude des afflictions; *& n'y a personne qui les console,* & partant l'Ecclesiastes *loüe sagement les defuncts, plus-tot que les viuans.*

Aug. soliloq. cap. 2. Ma vie est vne vie caduque, vne vie fragile, vne vie laquelle tãt plus elle croist, tant plus elle decroist tant plus qu'elle aduance, tant plus elle s'approche de la mort. Vne vie deçeuante, & ombragee, pleine de lacets de mort; si ie me resiouys, incontinẽt apres me voilà triste; me voicy bien sain, comme il me semble, aussy-tot vne maladie me dement en mon opinion. maintenant ie vis, incontinent ie meurs; maintenant il semble, que ie sois heureux, & ie demeure tousiours miserable; maintenant ie ris, aussy-tot ie pleure; ainsy toutes choses sont subiettes à changement, & reuolution, flus & reflus, tellement que rien ne demeure pas seulemẽt vne heure en vn mesme estat.

La terre mesme n'y est pas ferme, les vents

la font

la font trembler, les eaux la noyent, les ardeurs du ciel la brulent, le temps & les heures se chassent, & se poursuiuent à mort. La nuict qui couure le iour fait porter le dueil à tout le monde, les broüillards & tempestes estouffent l'air, le soleil comme enuieux, ou ialoux du cõtentement qu'il croit que nous prenõs à voir de nuict les estoiles, leur fait tous les matins vn affront, ne leur permettant plus de luire. Luy mesme a sa part des trauerses, les nuées & montaignes cornues, qui roulent parmy l'air, le vont choquer, & luy mettent les lunettes sur le nés pour ne voir goute, la lune a ses reuolutions si iournalieres, qu'elle chãge incessamment de face: elle est le veritable Prothee de la fabuleuse antiquité. Pendãt que le ciel nous mõstre vne moitié de sa sphere, il nous en cache l'autre, ne nous donnant iamais rien à voir, sans nous soustraire & nous oster autant qu'il nous presente.

Nazia. carm. de humana nat.

Qu'est ce donc que cette vie? estant au vẽtre de ma mere i'estois en vn tõbeau; le premier logis que i'eu en ce monde, fut vn berceau, ne differant du tombeau qu'en nom; sortant de cette vie, ie doibs retourner au tombeau, apres tout cela le feu qui bruslera le siecle, viẽdra m'enseuelir encore vne fois. Cet espace de tẽps que l'on apelle vie, m'est vn torrent impetueux, & rapide, qui naissant en hault, roule & se precipite à trauers les

Carm. de externi homi- nis vilitate.

rochers,& deuale furieusement en bas, sãs pouuoir estre aucunement retenu.

Chrys. in Psal. 119. Cette vie est bien veritablement vne habitation, vne hostelerie; & s'il se peut dire quelque lieu, où l'on doiue faire seiour plus court. IESVS CHRIST l'a mesme apellée vn chemin; *la porte est estroitte, & le chemin est pressé, qui conduit à la vie.*

Greg. l. 23. mor. c. 24. in c. 33. Iob. Puis que par cette vie nous marchons, & tirons deuers la patrie, nous la pouuons biẽ apeller vn chemin; & partant par vn certain iugement secret, nous sommes souuent renuersez, foulez, poussez, & pressez, afin que nous n'ayons pas enuie de nous y arrester parmy tant de tribulations, & que du chemin nous ne façions pas la patrie. Car c'est la coustume de quelques voyageurs, si leur chemin s'adresse pres de belles & verdoyantes prairies, de prendre occasion de s'arrester là quelque temps, soubs pretexte de se reposer; mesmes ils se destournent biẽ quelquefois de leur droict chemin, pour aprocher, & considerer plus particulierement. & s'ils marchẽt, ce n'est pas si legeremẽt qu'auparauant; parce que cette beauté qui les delecte, les retient, & alentit leurs pas. C'est pour éuiter des pareils retardements, que Dieu met ses esleux qui desirent venir à luy, dans vn chemin fascheux en ce monde, bordé d'espines, plein de cailloux pointus, & de boüe; de peur que pendant que chacun se

recree par la beauté & douceur d'vne voye plus agreable, il ne s'arreste dans le repos de ce cette vie presente ; & soit plus contét de marcher long temps & comme en pourmenade, par vn si beau chemin ; que d'en treuuer bien-tot la fin, & se voir au bout de son voyage; & de peur que les cõtentemẽts & recreatiós de cette voye, ne luy facét oublier le desir de sa patrie.

Mais cette cy est la meilleure & plus veritable doctrine que nous sçaurions auoir, que d'entendre, *que nous sommes passagers en la vie presente.* Qui est hoste, estranger, & passant aux choses qui sont icy, sera proprietaire, & citoyen de celles qui sont au ciel. Celluy qui n'est seulement qu'hoste en ce mõde, ne se souciera pas beaucoup, & ne se meslera que peu des choses du monde. Son principal soucy ne sera pas, pour sa maison, pour sa bourse, pour sa table, ny pour quelque aultre chose semblable; mais comme ceux qui sont voyageurs, & parmy des estrangers, incognus & barbares, en sortent au plus-tot qu'ils peuuẽt; si mesme il ne leur est pas permis, ils escriuent, ils prient, ils employent les amys, pour estre restituez, & se reporter à la terre, qui les a portez. De mesme aussy celluy qui desire les choses futures, & du ciel ; ne sera iamais raualé de courage dans ses afflictions presentes, ny trop esleué de grãdeur en ses felicités passageres. mais passera legerement

Chrys. in Psal. 119.

rement sur l'vne & l'aultre fortune comme vn qui voyage, & ne pense plus auiourdhuy au temps qu'il eut hier, mais à celluy de demain. Et partant il nous est commandé de dire en nos oraisons, *vostre royaume nous aduienne*. Afin que nous representant incessamment, & faisant rouler dans nostre souuenir & dans nos affections, le desir de cette heureuse iournée de repos, nous ne voyons, ou ne remarquions pas les choses presentes qui nous arriuẽt en cette course. Car si les Iuifs desirans leur Hierusalem, regrettoient les choses passées, apres mesme auoir esté deliurez; quel pardon nous sera octroyé? quelle excuse & quelle defense aurons nous à proposer, si nous ne desirons, auec vne extreme violence, la Hierusalem celeste? Voyez dõc comme ceux cy lamentent, par ce qu'ils sõt engagez en vne demeure estrangere : *Nous auons habité*, disent ils, *auec les tabernacles de Cedar: nos ames ont esté long temps hostesses, & pelerines*: Car ils se plaignent d'estre en vne maison estrangere, mais encore de n'auoir aultre conuersation, que la hantise contrainte de ces Barbares. & cette vie si laborieuse, pour tãt de vanitez, de curiositez importunes, & superflues, dont elle se charge volontairement, a biẽ encore d'autres subiets d'estre deplorée, pour la disette & petit nõbre des gens de biens rares à treuuer, & l'abondance des meschants, auec lesquels on est contraint

contraint de pratiquer. conuersatiõ si desagreable & detestable, qu'entre les griefs, & desplaisirs de ce siecle, ce seul est le plus grãd, & moins supportable. C'est le propre des Barbares, que traitter cõme bestes sans douceur ny pitié, ceux que le malheur de la guerre ou autre mauuais vent de fortune a reduit sous leur puissance tyrãnique; les tenir dans de meschantes cabanes, trous de terre, ou de rocher, ou dans quelque estable à porceaux; mais des barbares & tyrans plus inhumains & cruels que ceux là, sont les vzuriers rongeurs de pauures, rauisseurs, auares, brutaux, & impudiques qui passent leurs vies en delices & lubricitez. *mon ame a esté beaucoup pelerine*, non beaucoup pour la multitude, mais pour la difficulté de ses rẽcontres, car quelque chose qui afflige pour si petite qu'elle soit en soy, se peut dire grãde à proportion de l'afflictiõ qu'elle cause. ces persõnes, lesquelles apres auoir vescu beaucoup d'années, pensent que leur vie n'a encore que peu duré, doiuent auoir des ames bien vulgaires & raualées. que sçauroit on treuuer de moins raisonnable que ces gens là? ny de plus grossier & stupide? qui, quoy que le ciel leur soit proposé, *& ce que l'œil n'a iamais veu, ny l aureille ouy*, admirent des ombres, & les pourchassent, beants, & baillans, apres en niays à bouche ouuerte, ils ne veulent pas trauerser l'Euripe de cette vie, tra-

uaillez, pousſez, & repouſſez par des flots perpetuels, & menacez à tout moment de tempeſtes, & d'vn naufrage qu'ils ne peuuent euiter.

Aug. ſer. 49. ad fratres in Eremo. O vie qui deçoys tant de grands, qui t'es iouée & mocquée d'vn ſi grand nombre de tes principaux fauorys; en as tant aueuglé d'autres. qui naiſſant n'es rien; paroiſſant n'es qu'vne ombre; croiſſant n'es qu'vne fumée. Tu es douce aux fols, amere aux ſages; qui t'ayme, ne te cognoit pas; ceux qui te meſpriſent, ſont ſeuls qui t'õt biẽ recognüe. Malheur à ceux qui te croyent! Bonheur à ceux qui te dedaignẽt! tu n'es pas vne vraye vie, telle que tu parois, mais vn fantoſme. Tu te monſtres longe aux vns, & cõme ſans bout, pour les perdre ſans fin, leur perſuadant de faire tout ce qu'ils veulent; tu parois courte aux aultres, afin que s'ils pensẽt à faire penitence, tu ne le permettes pas. Noſtre vie eſt ainſy, que l'homme dans vne maiſon eſtrangere, ne ſçachant pas à quel iour, ny a quelle heure le maiſtre de la maiſon dira: ſors d'icy, va t'en dehors; car cette maiſon en laquelle tu es, n'eſt pas à toy. O ſiecle vain! pourquoy nous promets tu tant de merueilles, quand tu nous trompes?

Ambr. in orationib. Ie me ſuis eſgaré, ie le confeſſe: *i'ay eſté cõme la brebis perdue, & mon pelerinage a trop duré.* me voicy ietté bien loing de la face de mõ Dieu, dans l'aueuglement de cet exil, où chaſsé

chaſsé des ioyes de paradis, ie depleure tous les iours mon malheur, & fais mille complaintes ſur les miſeres de ma captiuité, toutes mes paroles ſont lugubres, mes accents pitoyables, mes diſcours ne ſont que lõgues & triſtes lamentations, pendant que ie me ſouuiens de vous, Hieruſalem noſtre mere celeſte, pendant que mes pieds ſont droits dans vos antichambres, & ſales, o belle & ſaincte Sion.

O doux IESVS, ie n'en puis plus, mes forces ſont eſpuiſées, & du tout euanouyes, helas comment mon cœur eſt il battu de tant de flots contraires, & de tempeſtes qui s'eſleuent par la malice de mon corps! ah, que mon pelerinage eſt lõg, & faſcheux, & ſemble s'accroiſtre encore d'auantage. ie ſuis ſi las & deſgouté des choſes de ce ſiecle, que le cœur me ſouſleue à leur ſeul reſouuenir, tout me nuit & me donne de l'ennuy, les richeſſes, la pauureté, la ioye, les faſcheries, la renommée, le deshonneur, les ennemys, les amys meſmes. *Nazia. ad Chriſtũ. Alibi optans finem vitæ.*

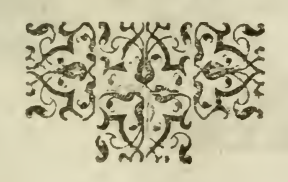
Malheureux de qui la vie eſt en exil, le chemin en danger, la fin en doubte, n'en cognoiſſant ny le temps, ny le lieu, ny la façõ; parce que toutes ces choſes futures, parmy l'aſſeurãce de leur attẽte, retiennent ſecrettement l'incertitude de leur euenement. nous ſommes encore agitez de la tourmẽte & dans les flots de cette mer, ſouſpirant apres *Aug. ſoliloq. cap. 35.*

apres vous noſtre port, & ſeul haure de nos eſperances. O noſtre patrie, patrie aſſeurée! nous vous voyons de fort loing, & vous ſalüons depuis cet Ocean; nous ſouſpirons à vous depuis cette valée, & nous ſeruons auſſy de nos larmes, pour aborder tãt pluſtot à vous, ou pour le moins exprimer le deſir que nous en auons.

Aug. medit. cap.18. Mais parce que *pendant que nous viuons dãs vn corps mortel, nous ſommes pelerins eſloignez de vous*, o Seigneur, *nous n'auons point icy de ville arreſtée, mais en cherchons vne future*, au ciel, qui eſt noſtre bourgeoiſie. Partant à l'ayde & conduite de voſtre grace, i'entre dans la chambre de mon cœur, & vous chante des cantiques d'amour. Mon Roy & mon Dieu, gemiſſant des gemiſſemẽts inenarrables, au lieu de mon pelerinage. *où vos iuſtifications ſont deuenues les argumẽts de mes chanſons* Et me reſſouuenant de Hieruſalem, i'eſtens & bande les ſens de mon cœur deuers elle; deuers cette Hieruſalem ma patrie, & ma mere. mais beaucoup plus deuers vous qui regnez ſur elle, eſtant illuſtrateur, pere, tuteur, patron, recteur, paſteur, ayant des chaſtes & robuſtes delices, des ioyes ſolides, des biens veritables, & ineffables, par ce que vous eſtes l'vnique, veritable, ſupreme, & ſouuerain bien.

Aug. ſoliloq. cap.35. O ioye ſur toute ioye, qui ſurmontez toute aultre ioye, hors laquelle il n'y a point de ioye!

ioye! quand entreray-ie à vous? afin que ie voye mon Dieu, qui habite en vous? *I'iray là, & voiray cette grande vision.* Qui m'empesche, qui me retient? *Helas que mon pelerinage dure* bien trop long temps! helas combien de temps entendray-ie encore ces paroles? *où est ton Dieu?* iusques à quand me dira-on; *attens, & puis attens encore? & maintenant quelle est mon attente? n'est ce pas vous Seigneur mon Dieu? Nous attendons nostre Sauueur, & Seigneur* IESVS CHRIST *qui reformera le corps de nostre humilité, configuré & fait semblable au corps de sa clairté. Nous attendons le Seigneur quand il reuiendra des nopces, afin qu'il nous face entrer, & permette que nous soyons aussy de cette solennité.*





Infelix ego homo! Quis me liberabit de corpore mortis huius? Ad Rom. 7.

38.

VIII.

L'as moy homme miserable ! qui me deliurera du corps de cette mort ?
Rom. 7.

PAuure & malheureux que ie suis,
Où sont tant de grandeurs passées?
Dont ie n'ay plus que les ennuys
De les auoir mal depensées.
Ie pleure pour ma pauureté,
Mais helas sans vtilité.
I'ay beau me noyer d'amertume,
Et battre le ciel de mes cris;
Les destins n'ont pas la coustume
De rendre les biens qu'ils ont pris.
Tous ces biens! o folle memoire,
Que veux tu tant recommencer?
Estant deietté de ma gloire,
Il vaudroit mieux n'y plus penser.
Au temps que l'on tient la fortune,
La memoire en est oportune,
L'on peut loüer ce siecle d'or.
Mais vne triste souuenance,
C'est quand on parle d'vn thresor,
Que l'on n'a plus en sa puissance.
Ne parlons donc plus de bonheur,
Puis que tout le mien se retire;
Discourir de gloire, & d'honneur,
Ce seroit aprester à rire.
Ceux qui s'accommodent au temps

Ne sont pas tousiours inconstans;
Pendant que le sort m'est contraire,
Sans tant m'esleuer de valeur,
Le plus beau que ie sçaurois faire,
C'est de penser à mon malheur.
Comme si tous tant que nous sommes,
N'auions point peché ny failly:
Seulement le pere des hommes
Se treuue tousiours assailly.
Cent fois sa faulte se racompte,
On le bat d'iniure & de honte,
A l'esgal d'vn pauure faquin;
Et l'on ne lit point d'escriture,
Qui n'egratigne d'vn pasquin
Cette simple & lourde aduenture.
Pour apeller quelque lourdeau,
C'est Adam qu'on met en campagne.
L'on pose le mesme fardeau
Sur la teste de sa compagne.
Ils sont nommez à tous moments,
Ingrats, superbes, & gourmands.
Toute personne, quoy que sotte,
Paßant ses deffaults moins ruzez,
Ne veut presenter la marotte,
Qu'à ce pair de malauizez.
Ie ne suis pas de ces critiques,
Qui soustiennent hors de raison,
Que sans leurs felonnes pratiques,
Adam ayt faict sa trahison.
Si mon mal ne romp ma parole:
Ie diray que ie fus au roole

De mes ancestres estourdis;
Et que si commettans ce crime
Ils meritoient d'estre maudits:
Mon supplice est bien legitime.
Toy doncques qui te crois si sain,
Et blasmes ton premier ancestre;
Mets vn peu la main sur ton sein,
Et considere bien ton estre.
Tu treuueras que cet ayeul
Ne tenoit pas le dé tout seul
En cette prodigue debauche,
O signe d'vn sinistre sort !
Tu le iettas de la main gauche,
Et tombas sur le poinct de mort.
Que chaqu'vn voye sa sottize,
Et qu'en fin la posterité
Ne souffre plus que l'on médise,
Aux despens de la verité.
Tous sont Adam, toutes sont Eue,
Chaqu'vn se ligue & se sousleue,
Estant à peine hors du berceau.
En vn mot, on ne voit point d'homme,
Qui n'ayt aualé son morceau,
De cette malheureuse pomme.
Chargez de nos propres delicts,
Et conuaincus de felonnie,
Nos passedroicts sont abolys,
Toute nostre race est bannie.
Pauures, vagabonds, incognus,
Honteux de voir nos membres nuds,
Nous debuons recourir aux bestes.

La douleur nous ſuit en tout lieu,
Nous ſommes le but des tempeſtes,
Et de la cholere de Dieu.
Ie laiſſe le faict de nos peres,
Et ſans beaucoup les accuſer,
Veux ſouffrir toutes les miſeres
Que leur folie a peu cauſer.
I'ay moy meſme aſſez de matiere,
Pour vne plainte toute entiere.
Tellement qu'il n'eſt pas beſoing
Qu'oubliant mon propre dommage,
Ie m'en aille chercher ſi loing
Celluy qui me vient d'heritage.
M'aduiſant doncque de plus pres,
Ie me plaindray de ma naiſſance,
Et des aultres malheurs d'apres,
Qui pourſuiuirent mon enfance.
Auſſy bien ce fut en naiſſant
Que ie commençay cet accent,
Comme prevoyant les alarmes
De ce miſerable ſeiour;
Mes yeux epancherent des larmes,
Auant qu'ils euſſent veu le iour.
Le moys, ſous qui ie vins au monde,
Eſtoit le beau moys des iumeaux.
Lors la ieuneſſe vagabonde
Se pourmenoit ſous les rameaux.
Pendant cette ſaiſon cherie,
La terre eſtoit toute fleurie,
Et toutefois tout ce beau temps,
Où ie vins eſtre miſerable,

Ne me tint pas lieu de printemps,
Mais d'vn hyuer épouuentable.
Au septiesme iour de ce moys
I'ouurus le ventre de ma mere,
Et refuys deux ou trois foys,
Ayant veu l humaine misere.
Durant le temps qu'on me tiroit,
Mon pauure cœur, qui souspiroit,
Eust voulu que cette iournée
Me portant du ventre au cercueil,
Eust retranché ma destinée,
Pour retrancher aussy mon dueil.
En fin entre tant de contraintes,
Serrant mes yeux de mes deux mains,
Ie n'eu que les pleurs, & les plaintes,
Pour saluer tous les humains.
Ma mere à demy dechirée,
En sa douleur demesurée,
Comme vne biche dans vn boys,
Iettoit vn cry triste, & sauuage,
Et maudisoit à chaque fois
Les autheurs de son mariage.
O mere! en ton affliction
Comme vne Rebeca nouuelle,
Tu n'auois autre affection,
Que de te voir encor pucelle!
Apres tous ces fascheux efforts,
Ie fus separé de ton corps,
Ta douleur fut tot eclypsée,
Mais les signes de mon malheur
Et ma misere commencée,

Durerent plus que ta douleur.
Ma nourrice toute esperdue
Se glaça d'vn soudain effroy.
Lors que ma voix fut entendue,
Mon pere souspira sur moy;
Mais pour ne point voir ma disgrace
Sa peur luy fit tourner la face.
Tout mal me venoit par monceau,
Vne seruante mal adextre
Se hurtant contre mon berceau;
Le fit seoir du costé senestre.
Cet augure malencontreux
Fit que preiugeans mon desastre,
Les aßistans dirent entre eux,
Ah! qu'il est nè sous mauuais astre.
Helas que ce pauure animal
Doibt quelque iour souffrir de mal!
Poussant cette plainte commune,
Ils sçauoient fort bien deuiner
Toute ma mauuaise fortune.
Mais c'estoit sans la destourner.
O iour tout couuert de tenebres,
Et d'vn broüillard Egyptien,
Propre pour des plaintes funebres;
Iour qu'aulquun ne veut dire sien!
Noire & malheureuse iournée,
Que la cruelle destinée
Choisit pour ma natiuité!
Et que fit que l'on ayt peu dire:
Voilà qu'vn homme est enfanté,
Pour languir en vn long martyre.

Que

Que ce iour fatal & maudit
Soit enſeuely dans la boüe,
Qu'en terre il perde ſon credit,
Et que le ciel le deſaduoüe.
S'il eſt regardé du ſoleil;
Que ce ne ſoit pas de bon œil.
Que la nuict le couure des rides,
Et banny de noſtre orizon,
Que l'on n'ayt point d'Ephemerides,
Qui luy donnent quelque ſaizon.
Si quelque deſtin trop ſeuere
Le fait encore reuenir:
Que perſonne ne le reuere,
Ny taſche de s'en ſouuenir.
Frappé de greſle & de tempeſte,
Qu'il ne ſçache où cacher ſa teſte,
Qu'il tremble comme vn criminel,
Qu'il ſoit brulé par le tonnerre,
Et ſente en ſon mal eternel,
Que c'eſt Dieu qui luy faict la guerre.
Deuins trop experimentez,
Amys qui pleuraſtes ma vie,
Ie ſens bien les fatalitez,
Qui vous donnerent cette enuie,
Tous mes malheureux accidens
Vous eſtoient alors euidens.
Sçachans ma mauuaiſe aduenture:
Vous la contaſtes triſtement,
Depuis, ce veritable augure
Fut ſuiuy de l'euenement.
Auſſy-tot ſans liure, & ſans maiſtre,

I'apris l'vſage de pleurer,
Comme ſi ie n'euſſe deu naiſtre,
Que pour me plaindre, & ſouſpirer.
Enfant de dueil, & de triſteſſe,
Ie crie, & lamente ſans ceſſe,
Parmy de ſi longues douleurs.
Et ſi ma vie eſt repartie,
On pourra treuuer que mes pleurs
En font la plus grande partie.

Car à peine auois ie acheué
Les premiers ans de mon enfance;
Que mon eſprit ſut abreuué,
D vne faſcheuſe cognoiſſance.
Ie ſçeu, ce qu'il euſt mieux vallu,
Que ie n'euſſe eſcouté, ny lu,
La raiſon me fit miſerable,
Alors qu'elle me fit ſçauoir,
Que plaindre mon ſort deplorable
C'eſtoit mon vnique debuoir.

Ie pleuray donc par habitude,
Mais mon ame, qui s'offenſoit
De cette laſche ſeruitude,
Pouuoit moins qu'elle ne penſoit.
Fuyant ces demeures funeſtes,
Elle s'adreßoit aux celeſtes,
Et vouloit s'eſleuer d'vn ſault;
Mais mon corps maſſe plus großiere,
Mal propre pour monter ſi hault,
La retient icy priſonniere.

Lors ouurant tout d'vn coup ſes yeux,
Baignez de pleurs & d'amertume,

Elle les tourna vers les cieux,
Plus tristement que de coustume.
O Dieu! dit elle en sanglottant,
Puis voulant en redire autant,
Vne parole entrecoupée
De souspirs & d'autres sanglots,
Fut encore toute trempée
De pleurs, nouuellement esclos.
Helas, helas! pensant plus dire,
La douleur luy ferma la voix.
Elle fremit en son martyre,
Comme vn animal dans vn boys.
Ce Roy qui d'homme deuint beste,
Sentant croistre deßus sa teste
Les cornes d'vn bœuf abruty,
N'eust pas vn effroy plus enorme;
Auant que, s'estant conuerty,
Il reçeut sa premiere forme,
O Dieu que i'ay de desplaisir!
O saincts voulez vous pas m'entendre?
Vn desespoir me vient saizir,
S'il ne vous plait de me reprendre.
O quel bras émeu de pitié,
Me monstrera de l'amitié,
Rompant ma prison criminelle?
Iusqu'à quand seray ie captif
Dans cette charongne mortelle,
Où les vers me rongent tout vif?
Qui sera cet ange de grace,
Qui viendra bien-tot m'anoncer,
Que pour me mettre en aultre place,

Les cieux ont voulu m'exaucer?
Si l'on me permet que ie ſorte;
Ce m'eſt tout vn par quelle porte.
Que l'on me donne du poizon,
Qu'vn glaiue entre dans mes entrailles,
Que pour m'arracher du priſon
L'on me pince auec des tenailles.
Les crochets ne m'eſtonnent pas,
Le plomb fondu m'eſt doux à boire,
Quand i'aprocheray du treſpas,
I'y courray comme à ma victoire.
Que pour mugler comme vn taureau,
Ie ſois enclos par vn bourreau,
Dedans vne vache de cuiure.
Que l'on me bruſle à petit feu,
Pourueu que ie ceſſe de viure:
Tout mal ne me ſemble que peu.
Qu'entre les compagnons d'Vlyſſes,
Ie ſois dans des membres de loup.
Qu'on forge de nouueaux ſupplices,
Et que l'on les change à tout coup.
Ce ſouhait eſt bien plein de honte,
Mais le regret, qui me ſurmonte,
Vient d'vn ſi iuſte mouuement;
Que ſi l'on me changeoit en beſte,
Ie croirois veritablement,
Que mon ſort ſeroit plus honneſte.
O Dieu, que ne m'eſcoutez vous?
O ſaincts, ie perds la patience,
Si par faueur, ou par courroux,
Vous ne me donnez audience.

Enten-

Entendez o ſourds immortels,
Ie ne viens pas à vos autels,
Pour vous demander des merueilles;
Ce n'eſt qu'vn treſpas que i'attens.
Permettez vous que vos aureilles
Me laiſſent plaindre ſi long temps?
O Dieu ſi ie vous fais iniure,
Ne m'en dreſſez point de procez,
Ce ſont les peines que i'endure,
Qui ſont cauſes de cet excez.
Ie ne ſuis ny vain, ny ruſtique,
Mais de peur qu'eſtant frenetique
Ma voix ne vous nomme cruel:
Empeſchez la de ce blaſpheme,
Rompant ce mur perpetuel,
Qui me ſepare de vous meſme.
Froiſſez, brizez, tout ſera bon,
Employez la corde, & la roüe ;
Que ie ſois cuit comme vn charbon :
Que ie ſois peſtry dans la boüe.
Les rigueurs & les cruautez
Me tiendront place de bontez :
Quelque barbare vehemence
Qu'on mette à me tirer d'icy:
I'oſeray loüer de clemence,
Ceux qui me traitteront ainſy.
Vn Roy qui tout le monde blame,
Dont on deteſte le forfaict,
Se rendit autrefois infame,
Faiſant moins mal qu'on ne me faict.
Il eut des charongnes captiues,

Et lioit les perſonnes viues,
A leurs membres ords, & vereux;
Iuſqu'à ce qu'vne odeur flairante
Tuaſt ces pauures malheureux
D'vne mort triſte, ſale & lente.
Helas ie ſouffre beaucoup plus,
Dans cette carcaſſe pourrie,
Où ie doibs demeurer reclus,
Comme en vne ſale voirie
Encor ſuiurois-ie mon deſtin,
Si le deſir d'en voir la fin
Me flattoit d'vn peu d'eſperance;
Mais comme par fatalité,
Iamais perſonne ne s'aduance,
Pour finir ma captiuité.
O Dieu, que faut-il que ie face?
O ſaincts, que vous diray-ie plus?
Si ie n'obtiens aulcune grace,
Apres tant de cris ſuperflus?
Faudra-t-il que ie deſeſpere
En cette eternelle miſere?
Quel Dieu digne de mille autels,
Quel ſainct, ou quelle main humaine
Briſera mes liens mortels,
Pour me tirer de cette peine?

L'as

Las moy homme miserable ! qui me deliurera du corps de cette mort ? Rom. 7.

COmment vne ame peut elle viure couuerte,&enuelopée d'vn voile de mort. Ie ne sçay comment ie suis si fort allié auec mon corps, ny comment il peut estre vray tout ensemble, que ie sois l'image de Dieu,& que ie me soüille, & me veautre à tout moment dans la boüe.ce qui est beau, en bon poinct, & d'vne bonne santé en cet hoste,me faict la guerre, & quand en cette guerre il est vaincu,i'en ay pitié,& m'afflige pour sa defaitte: ce que i'ayme comme cōpaignon de mon esclauage, ie le hay, & le persecute comme mon ennemy ; ce mesme corps que ie fuy comme vne prison,ie le reuere comme coheritier de la gloire, que ie puis attendre: si ie tasche à le ruiner, & le perdre du tout par debilité, ie n'ay plus d'ayde n'y d'assistance de personne, pour me seconder en quelque entreprise remarquable ; mais au contraire si ie traitte auec luy comme auec mon ayde, mon second, mon cōpaignon,il fait incontinent du mutin, il se rend insupportable,il se reuolte, & veut deuenir le maistre,ny a raison ny remōstrance qui l'empeschent plus de me mettre le pied sur la gorge,il faut alors que ie quite Dieu pour luy, & me perde capitulant auec des

Ambr. ser. 22. in Psal. 118.

Nazia. ora. 16.

des conditions honteuſes, chargé de fers qui me tirent,ou m'attachent à terre. C'eſt vn courtois & flatteur ennemy, vn traiſtre & peu fidelle amy. O conioinction & diſſention eſtrange! Ce que ie crains ie l'embraſſe,& ayme ce qui me fait pœur;auãt que la guerre ſoit finie,ie rentre en grace; & cependant auant que cette paix ſoit faite, ie forme vne ſeconde querelle.

Nazia. carm. ad Chriſtum. O Seigneur,pourquoy m'auez vous empeſtré dãs les liens de cette chair?pourquoy ſuis ie ſubiet à cette miſerable vie?qu'auois-ie à faire d'eſtre enclos dãs cette charoigne viuante,dans ce bourbier puant?

Aug. in Pſ.102. *Voicy, le corps qui ſe corrompt, charge l'ame, & l'apeſantit.* L'ame a donc vne vie temporelle dans vn corps corruptible. mais quelle vie? qui ſouffre de grandes charges; qui ſouſtiẽt de peſans fardeaux,il eſt equitable que l'hõme penſe à Dieu,& s'eſleue à luy par bons deſirs;combien de choſes en cette vie l'empeſchent en ce debuoir? combiẽ de neceſſitez de la corruption humaine?qui le retiennent? combien qui le rappellent? combien qui le deſtournent & l'eſgarent? combien qui l'interrompent?quelles troupes,&troubles de phantoſmes? quel monde de ſuggẽſtions,& dangereuſes ſuaſions? Maintenant qui n'eſt pas ſubiect aux maladies en cette vie? qui n'eſt iamais degouſté de viure? ny languiſſant. Naiſtre en cette terre, en vn corps

corps mortel, c'est commencer à estre malade d'vne maladie mortelle. nos foiblesses & incommoditez iournalieres ont besoing d'estre tous les iours reparées, & soulagées, les medicaments iournaliers, sont les refections, & reparations de toutes nos indigences & deffaults. La faim n'est ce pas vne maladie qui vous tueroit, si vous n'vsiez cõtre elle de quelque remede? la soif ne vous feroit elle pas mourir, si en beuuant (ne la pouuãt du tout esteindre ny pour tousiours) vous n'en differies au moins l'importunité pour quelques heures? car elle n'est pas chassée par le breuuage, ains seulement apaizée, pour reuenir toutefois peu de temps apres. Nous temperons donc & mitigeons, auec ces linitifs les miseres, & disettes de nostre maladie. Vous estes las, ayant esté long tẽps droit, & vous assayez pour vous reposer, estre assis, vous sert de medecine contre la lassitude; puis vous commencez à reprẽdre le mesme mal par l'vsage de cette medecine; estant assis vous ne pourrez durer long tẽps. Quelque chose qui se façe, le secours & remede de quelque fatigation, est aussy-tot la cause, & le commencement d'vne aultre qui luy s'accede.

Et cela paroit d'auãtage, si nous mõstrons premierement les charges & fardeaux de la chair, & puis apres ceux de l'esprit. car pour passer sous silẽce, qu'il souffre des douleurs, *Greg. a 22. in 7. Iob.*

qu'il

qu'il brule & tremble dans les contraires & successifs acces des fieures ; il est encore soubmis à certaine particuliere fascherie, qui luy est propre. En nostre corps cela mesme que nous apellõs santé, est vne maladie. Car elle se roüille, & se pourrit dans le loisir, s'vze & se deschire dans les afaires: affoiblie par les ieusnes, elle se repare, & se renforce, auec les viãdes, afin de pouuoir se soustenir; lassé & degoustée de trop manger, elle s'allege & se descharge par l'abstinence, pour reprendre vigueur; il fault l'arrouzer d'eau, de peur qu'elle ne seche, l'essuyer & la torcher auec des linges, afin que cet arrouzement mesme ne la face fondre; elle est renforcée par le trauail, afin qu'elle ne s'apezantisse par le repos, elle est fomentée par le repos, afin qu'elle ne se rompe, & ne succõbe par excez de trauail; elle est fatiguée par les veilles, & se repare dans le sommeil; assopie & noyée par le sommeil, il fault de nouueau la secoüer par les veilles, afin que par son repos elle ne se lasse encore dauantage; elle est couuerte des vestemens, afin de n'estre pas percée du froid ; s'afoiblissant par la chaleur qu'elle auoit cherchée, elle est rafraichie par le souffle des vents; & treuuant tousiours quelque ennuys, aux choses par lesquelles elle pensoit se desennuyer, mal traittée & blessée (pour ainsy dire) par son propre remede, elle languit dans vne perpe-
tuelle

tuelle viciſſitude & ſucceſſiõ d'incõmoditez. Mettant donc à part les fieures, les bleſſures, & les douleurs, noſtre ſanté meſme eſt vne maladie, à laquelle le beſoing & neceſſité de gueriſon ne manque iamais. Car tout autãt de ſoulas que nous cherchõs pour l'vſage de la vie, ſont comme autant de remedes, & de medicaments, qui ſe preſentent à nous cõtre nos incõmoditez. Mais la medecine meſme ſe change incontinẽt en bleſſure, par ce que nous arreſtãt vn peu trop long temps au remede que nous auons deſiré, nous tombõs en vn aultre mal cõtraire: quelque fois pare il au premier, & touſiours auſſy faſcheux, & ſortons d'vne peine pour entrer en vne aultre. Oultre tout cela, noſtre ame excluſe de la ioye aſſeurée, du ſecret interieur, eſt quelquefois deçeüe par ſes eſperãces, puis tourmentée par ſes craintes, tãtot abatue par les douleurs, maintenant releuée par vne faulſe lieſſe, elle ayme opiniaſtrement les choſes trãſitoires, s'aflige sãs meſure, & sãs fin pour leur perte, par ce que sãs meſure & ſans fin, elle ſe change par vne courſe precipitée.

O mõ ame, tu portes vn ennemy domeſtique, & qui t'eſt enſemble ennemy & amy, aduerſaire, & prochain, qui te rend le mal pour le bien, & ſous le nõ d'amitié, pratiquant ſa haine auec plus de cruauté, te priue de beaucoup de biẽs, & te cõble de pluſieurs maux! Cet ennemy (ſous ta correctiõ & reuerẽce) *Bonav. cap. 1. ſoliloq.*

eſt

eſt ta chair, malheureuſe & miſerable, qui toutefois t'eſt fort douce & bien aymée. Quand tu l'as nourrie, tu as eſleué vn treſmeſchãt & cauteleux ennemy. quand tu l'as honorée, luy as donné des armes, dont elle ſe ſert treſcruellement cõtre toy. Ie cognois quelqu'vn, dit S. Bernard, o ame, lequel a veſcu pluſieurs années auec toy, qui s'eſt aſſis à table auec toy, a reçeu les viandes & le pain de ta main, & a dormy dans ton ſein; quand il a voulu, il t'a peu parler & iouyr de ton entretien. Par droict hereditaire celluy là eſt ton ſeruiteur, mais parce que tu l'as nourry trop delicatement, & as eſpargné les verges pour le chaſtier, il t'a mis le pied ſur la gorge, & t'a fait ſa ſeruante & ſon eſclaue. O ame miſerable & malheureuſe, qui te deliurera des fers de ce deſaſtre, & de cette honte? ſouuien toy de ton eſtre, & de ton origine; aduiſe que tu as l'hõneur d'eſtre l'image de Dieu. Qu'as tu tãt a faire auec cette chair? cõment as tu ſi peu de courage, que de ſouffrir tant d'affronts que te faict cette truande & vilaine eſclaue? ſi tu prends diligemment garde à toutes ſes qualitez, tu n'as iamais veu fumier ſi ſale; ſi tu veux nombrer ſes miſeres, combien elle eſt chargée de pechez, roigneuſe de concupiſcences, occupée de paſſiõs, polue & ſalée d'illuſiõs, pleine de cõfuſiõ, enuirõnée d'infamie, qu'as tu d'elle, que ſçaurois tu reçeuoir d'elle, ſinon des pensées ſales & immondes?

Chair maudite & dommageable, furie & tourbillon d'enfer, dont tout crime prend sa source, vilaine boüe, masse de plomb, lourde & pesante, chaine oincte d'ordure, beste farouche, ou plus-tot monstre sorty d'vn chaos de discorde en depit de la nature, pestilent embrazement, prison, & sepulchre de ta maistresse, qui est ma forme, & que i'ay reçeüe du ciel toute pure, & toute belle. *Nazia. carm. aduers. carnē.*

Ce n'est pas sans cause qu'il est escrit, que l'homme a esté fait non simplement de terre, ou de quelque mote indifferente, mais *de boüe*; car voyez combien le corps humain est boüeux, puis qu'il s'attache & se cole si violemment à l'esprit, & presque indissolublement, qu'à grand peine en peut il estre separé, non pas mesme par vne multitude infinie d'afflictions. *Bern. serm. de tripl. gen. cogita.*

C'est maintenant à toy d'escouter, o mon ame, c'est à toy que ie parle, & te veux dire des choses qu'il te vaudra d'auoir ouyes? Qui es tu mon ame? quelle es tu? d'où as tu pris origine & commencement? qui t'a attachée à cette orde & puante charongne? d'où te sont venues les chaines, que tu traines en cette vie, cette masse pesante que tu tires par tout? & pourquoy te voit on tousiours la veüe si basse & raualée contre terre? *Nazia. carm. de human. nat.*

Tout homme viuant est vne vanité vniuerselle, vn epitome, vn abregé de toutes les vanitez du monde, afin que vous n'en doubtiez pas, *Orig. hom. 1. in Psal. 38.*

mais que vous vous teniez à cette ſentence, eſcoutez l'Eccleſiaſte proteſtant & diſant : *I'ay loüé & tenu tous ceux qui ſont morts pour plus heureux que tous ceux qui viuent, & qui iuſques à preſent ont veſcu. mais i'ay creu pour meilleur que les deux, celluy qui n'eſt pas encore né.* Il loüe dõc les morts plus que les viuãts; parce que pour le moins ont ils cela de gaing, qu'ils ſont deliurez des liens & priſons de ce corps, & ne ſont plus couſus dãs cette chair, ny dãs cette peau, ny ne sõt plus enfagotez dãs des nerfs ny des os; ny ne sõt plus ſubiects aux neceſſitez corporelles. Si vous auez donc biẽ entendu ce que c'eſt que de viure dans cette chair (quoy que ce fut vn Moyſe ou quelque autre eſgalement fauorizé de Dieu) cette vie luy eſt faſcheuſe & pleine d'ennuys, car elle ne peut eſtre exempte de corruption, eſtant enuironnée d'vn corps terrien & mortel. voyez donc, cõment *tout homme viuant eſt vne vanité vniuerſelle.* meſprisõs cette vie, & nous haſtons d'aprocher d'vne aultre vie ſaincte, heureuſe, veritable: bandons nous ſeulemẽt deuers elle, auec courage & reſolution, ayãt ſecoüé toutes les vanités qui nous trauerſẽt.

Aug. l. 13. de ciu. cap. 10. Car depuis que l'on a commencé d'eſtre en ce corps mortel, on n'eſt iamais vn moment ſans pouſſer à la roüe, & ſoy meſme auãcer deuers le but de la mort. C'eſt là l'effect de ſon tournement perpetuel, & de ſon change, tout le tẽps de cette vie, ſi toutefois

on

on doibt apeller vne vie, le chemin par lequel on court inceſſamment à la mort.

Que le iour auquel ie ſuis né periſſe, diſoit Iob, car cõment eſt il poſſible que cette vie nous plaiſe, eſtant cõme elle eſt pleine de ſoings, & de miſeres? en laquelle il y a ſi grãde abõdance de calomnies, tant de faſcheries, & de larmes de ceux qui ſont affligez? & *n'y a cependant perſonne qui les conſole.* & partant l'Eccleſiaſtes loüe les morts dauantage que les viuans, *& le meilleur*, dit il, *& plus heureux que ces deux là, c'eſt celluy qui n'eſt pas encore né.* Et en aultre lieu le meſme Eccleſiaſtes a tenu pour plus heureux que l'homme vieil, & chargé d'ans, l'enfant que la mere a expoſé dés l'heure meſme de ſa naiſſance; parce qu'il n'a pas veu les maux qui ſe font en ce monde; n'eſt pas venu dans ces tenebres; ny n'a pas cheminé dans la vanité du ſiecle. Car quel bien arriue à l'homme en cette vie?

Amb. l. de bono mortis cap. 2.

Sainct Paul a bien cognu, qu'il viuoit en miſere, en gemiſſement, en noiſe, en contention, ne s'accordãt pas auec ſoy meſme, mais ſe contrariant, & ſe ſeparant pour ſe dreſſer partie; Auſſy que dit-il, ſouhaitant la paix? vne paix veritable, vne paix celeſte & eternelle? *Malheureux homme que ie ſuis, qui me deliurera du corps de cette mort?*

Aug. in Pſ. 102.



Coarctor autem è duobus; desiderium habens dissolui et esse cum Christo. Ad Philip. 1.

39.

IX.

Car ie ſuis enſerré de deux coſtés, tendant mon deſir à deſloger & eſtre auec CHRIST. *Philipp.1.*

DEux paßions me font la guerre,
Et trauaillent pour m'attirer.
A force de tout deſirer,
Ie cherche le ciel & la terre.
Le ciel me donne du ſoucy;
Et la terre m'en donne aussy.
Il faut que ie me determine
A l'vne de ces paßions;
Et que de deux affections
Vne ſeulement predomine.
Pour auoir donc vn de ces lieux,
Quoy choiſir? la terre, ou les cieux?
En fin la terre eſt condannée,
Ie treuue par pluſieurs raiſons,
Qu'il vault mieux rompre les priſons
De ma mortelle deſtinée,
Que languir dans ces triſtes fers,
Deſia trop longuement ſouffers.
Sans doubte c'eſt vn bon genie,
Qui fait que ie frape ſi fort
Contre les portes de la mort,
Mais le deſtin, qui me la nie,
Monſtre bien qu'il n'eſt incité,
Qu'à me combler d'aduerſité.

O sœurs qui tout le monde blame,
Et renomme de cruautez,
Ie confesseray vos bontez,
Acheuant aussy-tot ma trame,
Et si vous coupez pour demain
Le filet, qui vous reste en main.
Mais plus tot ma chere lumiere,
Aprochez vous, & regardez
Comment mes deux bras sont bandez,
Par vne gesne coustumiere ;
Et qu'à peu prez par tant d'efforts
Ils sont separez de mon corps.
Ie me destache de moy mesme,
Taschant de me conioindre à vous.
Encor me seroit il bien doux,
Si n'ayant pas tout ce que i'ayme:
Ie pouuois ainsy par moitié
Estre en vostre chere amitié.
Vous riez pendant que ie crie,
Et ne m'accordez iamais rien;
Cependant me niant ce bien:
Vous voulez que ie vous en prie,
Et quoy que ie prie souuent,
Ie n'ay rien plus qu'auparauant.
Mais si les prieres vous gaignent:
Ie veux vous prier sans repos;
Reçeuez doncque mes propos,
Et mes mains qui les accompagnent,
A dessein de vous embrasser,
S'il vous plait de vous abaisser.
Souuent pour consoler mes plaintes,

Com-

Comme si i'estois sans liens,
Et franche de neuds terriens,
Ie me peins mille douceurs feintes.
Et cherche de beaux arguments,
Pour souffrir vos retardements.
Ie dis, sans doubte mon aymable
Veut prendre, & veut bien estre pris;
Cependant sous vn feint mespris,
Il cache vn amour veritable,
Il brule, & s'il semble gelé,
C'est qu'il faict du dissimulé.
Par vne si bonne creance,
Ie meritois bien la faueur,
Que vous mon vnique Sauueur,
Apaizassiez ma doleance.
Et que mes fers estans dissous,
Ie peusse m'aprocher de vous.
Si toutefois c'est vostre enuie,
Que tousiours ie traine ce poix:
Pour neant i'esleue ma voix
A vostre gloire poursuiuie,
Mon esprit deura succomber
A ce faix, qui le fait tomber.
Mais le voicy qu'il se r'aproche,
Et vient de soy mesme s'offrir;
Il semble qu'il ne peut souffrir,
Que ie luy face ce reproche:
Et qu'il reuient tout enflamé,
D'auoir veu qu'il est tant aymé.
Puis qu'il me fait si bonne mine,
Qui me retiendra plus icy;

Sans que ie me presente aussy,
A son accolade diuine ?
Et le saliie estroittement
D'vn amoureux embrassement.
I'iray doncque sans plus attendre,
Auec espoir d'y paruenir;
Mon amour me pourra fournir
Assez de ruses pour le prendre,
Et tenir doucement captif
Son col, si long temps fugitif.
Que i'en suis pres! ie tiens sa robe,
Mes mains le vont bien-tot saizir:
Mais non, pour tromper mon desir.
Voilà qu'encore il se derobe;
A chaque fois cet inhumain
Me laiße de l'air dans la main.
O douleur! o malheur extreme!
Amour sans grace, & sans pitié!
Tu pourchaßes mon amitié,
Puis t'enfuys sçachant que ie t'ayme;
Et fais qu'embrassant si souuent,
Ie n'estrains iamais que du vent.
Et quoy que ce qui nous separe
Ne soit que trois ou quatre doigts:
Pourtant trompée à chaque fois,
Et sentant que mon bien s'esgare;
I'ay plus de regret, & de soing,
Que s'il estoit beaucoup plus loing.
Ainsy l'infortuné Tantale
Languit d'vne cruelle faim,
Et tend incessamment la main

A l'ar-

A l'arbre, qui monte & deuale.
Ce malheureux peut s'aprocher,
Mais non pas iusques à toucher.
Les branches pendent sur sa bouche,
Mais de mesme que si le fruict
Estoit fatalement instruict:
Il remonte auant qu'on le touche;
Et Tantale sans se souler
Ne mord que de l'ombre, & de l'air.
L'amour est plein de tromperie,
Mesme il se plait d'estre trompé,
Mais pendant qu'il est occupé,
Dans ses foles affziteries:
Ses fraudes ordinairement
Trainent leur iuste chastiment.
Que ce soit vne extreme peine
De se voir trompée en aymant;
L'extremité de mon tourment
En est vne preuue certaine.
Par l'exemple de mon malheur
Que les aultres pensent au leur.
Mesme si nous trompons quelque aultre,
(Quoy qu'on ne le confesse point)
Pendant que l'espine le poingt,
Nous ressentons aussy la nostre:
Et dedans ce piege dressé
L'offenseur se treuue offensé.
I'ay creu que sans fard, & sans ruze,
Vous m'aymiez d'vn sincere amour;
Mais faite sage par ce tour,
Ie cognois trop que ie m'abuze.

Et mon dommage me faict voir,
Que vous sçauez bien deceuoir.
Ie suis ainsy qu'vn chien de garde,
Qui se sentant emprisonné,
Demande d'estre deschainé
Par le peuple qui le regarde:
Il voudroit vn aultre mestier,
Que d'estre valet de portier.
Si personne ne le destache,
Il iette vn piteux vrlement:
Il se tourmente incessamment,
Et mord la chaine qui le fasche.
Comme si son effort brutal
Estoit plus dur que le metal.
Ainsy ie me plains & souspire,
Quoy que vous cognoißiez mes vœux,
Et sçachiez bien ce que ie veux:
Ie vous dis ce que ie desire.
Vsant de geste, & de discours,
Pour vous demander du secours.
Mais voyant que par mocquerie,
A tout coup vous vous esloignez,
Et qu'ainsy vous me desdaignez,
Ma plainte se change en furie.
Et ce transport plein de raison
Me fait maudire ma prison.
I'ay crié comme vne insensée,
Ostant tout respect à ma voix.
I'ay detesté plus de cent foys
Ce poix, dont ie suis oppreßée,
Sentir cette chaine de fer,

Ce ne m'est pas moins qu'vn enfer.
C'est quelque scelerat infame,
Possedé de mille Demons,
Et poussant hors de ses poulmons
Vn souffle de soulfre & de flame,
Qui deburoit estre condanné,
A se voir si court enchainé.
Que l'on enchaine vn parricide,
Comme vn Orestes furieux,
Ou ce Cyclope iniurieux,
Qui rauissoit les beufs d'Alcide.
Les Autolyques ou Scinis
Meritent d'estre ainsy punis.
Ie ne suis pas vn Promethee,
Ny de la race des Tytans,
Pour ainsy trainer en tout temps
Cette cadene detestée;
Dont on feroit mieux de charger,
Le cruel, qui la fit forger.
Toutefois, qu'est-ce que ie blame?
La fureur emporte ma voix,
Accuser du fer, & du boys,
C'est parler à des corps sans ame.
Mais le mal me pressant trop fort,
Fait qu'on excuse ce transport:
Ie puis pardonner à ces chaines,
Le fer n'a point de sentiment,
Il n'est rien plus que l'instrument,
Vn aultre est autheur de mes peines;
C'est celluy qui m'a faict lier,
Contre qui ie deburois crier.

Au moins si ie suis Andromede,
Que quelqu'vn touché de pitié,
Pour le prix de mon amitié
Me presente quelque remede.
Et viene pour me destacher
De ce miserable rocher.

Helas à quoy suis ie reduite?
Ie n'ay point plus de liberté
Que quelque esclaue garroté,
Quand il est repris de sa fuite.
Il est lié pour son forfaict,
Ie la suis, sans auoir rien faict.

Encore sans cette disgrace,
Si ie veux m'esleuer aux cieux:
Ie sens ce faix malicieux,
Qui me retire par sa masse.
Tousiours cet hoste desloyal
M'inuite, & puis me traitte mal.

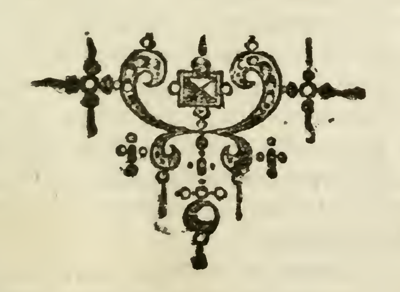
Ainsy le passereau sauuage
Est le ieu des petits garçons;
Il cherche par mille façons
De sortir de son esclauage;
Mais iamais ce pauure oizelet
Ne va plus loing que son filet.

Quoy que la bouche de son maistre
Luy face tous les iours festin:
Il tiendroit pour meilleur destin
De se voir en vn lieu champestre;
Car sa liberté luy vault plus
Que tous ces apprets superflus.

Ainsy les colombes captiues,

Quoy

Quoy que l'on les paisse à foison
Dedans la cour d'vne maison,
Ne iettent que des voix plaintiues;
Comme si les boys escartez
Leur donnoient d'aultres voluptez.
Helas si par force de plaintes
Le fer pouuoit estre adoucy;
Quelque fort qu'il soit endurcy,
I'aurois amoly mes estraintes;
Et par tant de pleurs espanchez
Mes liens seroient destachez.
Vnique subiect de mes peines,
Apres ces refus inhumains,
Qu'en fin vous me tendrez vos mains,
Pendant que ie vous tend mes chaines.
C'est vous que i'en doibs supplyer,
Qui seul les auez peu lier.



Car ie suis enserré des deux costés, tendant mon desir à desloger, & estre auec CHRIST.
ad Philipp. I.

Aug. medit. cap. 37. MIserable que ie suis, que feray-ie? estãt pressé & tiré de la chaine & du poix inseparable de ma mortalité?

Nazia. car. de anima calam. Quelle est cette vie malheureuse, où ie ne vis pas, mais languis? pourquoy suis ie serré dans ces liens de chair? & pourquoy mõ esprit si prompt & habile, a il pour compagnon ce corps si pesant & languissant?

Aug. in Ps. 78. Les infirmitez, & corrupteles de ma chair me sont des ceps, qui chargent & apezantissent mon ame; & c'estoit de ces chaines que l'Apostre *desiroit d'estre deliuré, & se voir auec* IESVS CHRIST.

Aug. manu. cap. 8. A la mienne volonté qu'estant quite du poix de mes pechez, la bonté diuine commandast, que ie pozasse ce sac, cette valize inutile de ma chair, moy qui suis le moindre & le dernier des seruiteurs de IESVS CHRIST, afin que libre & deschargé de tous fardeaux, ie peusse passer aux ioyes eternelles de sa cité celeste, & là me reposer eternellement.

Nazia. carm. de anima calams Gardez moy mon Dieu, que la pezante masse de cette chair n'accable mon esprit, & ne le tire trop à bas, & comme vne lourde

de piece de plomb ne le traine par force au profond des abysmes.

Helas que ie suis miserable, moy qui suis retardé par cette chair grossiere & desloyale, comme vn nauire bien hasté, & que l'on pense faire auancer à voiles & à rames, est cloüé & arresté par l'Echenæis, la remore, ce meschant petit bout de poisson qui le plante là tout court. *Nazia. in luct.* *præcept. ad Virg.*

Deschargez moy de ces chaines, O Seigneur, & me tirez à vostre gloire, pour y iouyr d'vne vraye liberté, entre les chœurs de vos bienheureux. *Nazia. in luct.*

Car nous sommes deliez de ce neud du corps & de l'ame, quand nous sortons de cette vie. La mort est donc le desliement de l'ame & du corps. aussy nous sçauons qu'il est escrit dans l'Apostre; *qu'il vault beaucoup mieux estre deslié, & demeurer auec* IESVS CHRIST. Or que faict ce desliement, si non que le corps se resolue & repoze; & que l'ame s'en retourne à son repos, & soit libre pour demeurer auec IESVS CHRIST, si elle a esté pieuse? Qu'est ce donc que font les iustes en cette vie, sinon qu'ils taschent & pensent tousiours à se deuestir, des contagions de ce corps, qui nous lient comme chaines? c'est leur soing de se separer des fascheries du siecle, de renoncer à ses voluptez & à sa luxure, & *Ambr. de bono mortis c. 3.*

de

de fuyr les flames de toutes concupiſcences.

Greg. l. 4. mor. cap. 40. Car quoy que les iuſtes ne ſe laiſſent poſſeder à aulcun des tumultes & deſirs charnels : eſtans toutefois arreſtez en cette vie dans des liens indiſſolubles, ils ſont ſerrez, & noüez, par les ennuys de leur corruption : auſſy eſt il eſcrit : *le corps qui ſe corrompt, apezantit l'ame.* Partant en cela meſme qu'ils ſont encore mortels, *ils ſont chargez par le poix de leur corruption, & ſont liez, eſtans ſerrez par les faſcheries.* parce qu'ils ne peuuent encore s'eſleuer à la liberté d'vne vie incorruptible. *Ne ſont ils pas bien ſerrez d'vn eſtroit lien de faſcherie?* ceux de qui l'eſprit ſe diſſoult, & ſe perd dans l'ignorance, s'il n'eſt exercé, & cultiué par le trauail : & ne ſçauroit rien aprendre, ny eſtre inſtruit ſans trauail? qui ne ſe dreſſe que par contrainte, & demeure volontiers couché, s'eſleue à grand peine plus hault que les choſes fort baſſes, & ſe traine, & toutefois eſtant eſleué, gliſſe, & retombe auſſy-tot, ne ſe ſurmontant ſoy meſme qu'auec vn trauail & combat continuel : il regarde bien quelquefois le ciel, mais eſt incontinent abatu à terre. Ne ſont ils pas bien eſtroittement ſerrez d'vn nœud de faſcherie, ceux qui tirez au ſein de la paix interieure, auec vn extreme deſir, & par vn eſprit tout ardent & embrazé, ſont au

au plus chaud, & plus fort du combat: troublez, & combatus par leur propre chair ? ce qu'exceptant toutesfois, & n'encheriſſant pas, ils ont encore d'aultres liens aſſez faſcheux, qui les contraignent au dehors, par de griefues & pezantes neceſſitez. Car auoir faim, auoir ſoif, eſtre las, ce ſont autant de liens de corruption, qui ne ſe peuuent diſſoudre, ſinon lors que noſtre mortalité eſt eſchangée en cette gloire d'immortalité, que nous attendons.

Mais quand nous nous deueſtons de cette chair mortelle, c'eſt alors que nous ſommes relaſchez de ces liens de faſcheries, par leſquels nous nous voyons retenus en cette vie. Car depuis maintenant nous deſirons deſia d'eſtre preſentez à Dieu, mais ſommes encore empeſchez, & empeſtrez, par les nœuds & lacets de ce corps mortel. *Idem cap. ſequenti.*

Nous ſommes donc à bon droict apellez liez; par ce que *les pas de nos deſirs deuers Dieu ne ſont pas encore libres, mais empeſchez, & retenus.* Suiuant quoy ſainct Paul deſirant, pour bonnes raiſons, les choſes eternelles, mais portant encore contre ſon gré le ſac, & la valize de ſa corruption, & ſe ſentant lié, crie: *ie deſire d'eſtre delié, & me voir auec* IESVS CHRIST. Car il ne demanderoit pas

d'estre delié, s'il ne voyoit sans doubte qu'il fut attaché. Or parce qu'en la resurrection, ces liens seront tres-asseurement rompus, le Prophete ayant consideré cette merueille, s'esiouyt comme si s'en estoit desia faict, en disant: *Vous auez rompu mes liens, en recognoissance de ce bien, ie vous sacrifieray vn hostie de loüange.*

Amb. l. de bono mort. cap. 2. C'est ainsy que Simeon demandoit au Seigneur d'estre renuoyé, comme s'il eust requis d'estre deliuré de quelques liens, pour estre mis en liberté, se hastant, & pressant en sa demande. Car il y a comme de certains liens de ce corps, & ce qui est plus fascheux, ce sont des liens de tentations, qui nous lient, & nous serrent à l'iniure d'vne captiuité, par vne certaine loy du peché. Qu'auons nous donc tant à desirer cette vie? en laquelle d'aultant plus long temps que quelqu'vn aura esté, d'autant plus aura-il commis de pechez, & sera chargé d'vn plus grand fardeau? d'où vient que le Patriarche Iacob dit: *Les iours des ans de ma vie sont cent & trente, fort petits & mauuais*; non que les iours soient mauuais, mais parce que par l'arriuée des iours, les accroissements de nostre malice s'augmentent & se comblent.

Car il ne se passe point de iournée sans

ſans noſtre peché : d'où vient que l'Apoſtre diſoit bien : *viure m'eſt* IESVS CHRIST, *& la mort m'eſt vn gain*, raportant l'vn à la neceſſité de la vie, & l'autre à l'vtilité de la mort. adiouſtant incontinent: *Car eſtre diſſous, & me voir auec* IESVS CHRIST, m'eſt bien le meilleur; mais que ie demeure en cette chair, cela eſt plus neceſſaire pour vous.

Mais comme l'oyzeleur attache à quelque ſubtil filet, dont il tient vn des bouts en ſa main, le paſſereau, qu'il a pris, par le glus, ou les filets, dans le grain, il le laiſſe bien aller, comme s'il le mettoit en liberté; luy laſche le trait, & luy permet de voler; mais luy auide & prompt au vol, ſe penſant eſchapé; s'eſleue tout alaigre, & prend le hault; cependant ſon geolier tenant le bout du cordon, l'arreſte quand il penſe tirer de l'ayſle, & retire à ſoy le pauure abuzé deçeu, & deſcheu de l'eſperance de ſa liberté & de ſa vie; de meſme le diable, chaſſeur cauteleux, empeſtre l'homme dans ſon lacet, l'ayant deçeu par l'eſprit de preſomption, qui s'y eſt vne fois arreſté, deſire bien d'en eſtre retiré; mais cet habile chaſſeur tenant le lien, rameneauſſy-tot ſa proye dans le filet, & la preſſe apres l'auoir entierement enfermée.

Chryſ. ſer. de pœnit.

Iusques à quand serons nous icy attachez ? nous nous sommes arrestez, & auons adheré à la terre comme vers, nous sommes soüillez & veautrez dans la boüe : Dieu nous a donné vn corps de terre, & son dessein est que nous le purifions pour l'emporter par apres au ciel, non afin que par luy nous attirions nostre ame à bas, & l'attachions à la terre. Il est terrestre, mais si nous voulons, nous le rendons celeste. tirez vous, & vous poussez vous mesme deuers celluy qui vous esleue en hault. *Vous estes apesanty par vn certain poix de vieillesse.*

Idem hom. 55 ad pop. Antio.

Nazia. ad animam.

Eleue toy mon ame, oublie ce monde & ses affaires, & prend garde que cette infidelle chair qui te flatte, ne te traine dans les vices.

Bonav. cap. 1. soliloq.

O tres-doux IESVS, perçez & trauersez de la tressalutaire blessure de vostre amour les moüelles de mon ame, afin qu'elle brule vrayment, languisse, & se fonde, & s'esuanouisse par le seul desir de vous posseder. *qu'elle desire d'estre deliée, & viure auec vous.*

Qu'elle n'ayt faim que de vous, pain de vie celeste, qui estes descendu du ciel, qu'elle ayt tousiours soif, seulement de vous, fonteine de vie, fonteine de lumiere eternelle, torrent de vraye volupté; qu'elle vous souhaite tousiours, qu'elle

vous

vous cherche, vous treuue, & repoze doucement en vous.





Educ de custodia animam meam, ad confitendum nomini tuo! Psal. 141.

40.

X.

Tire mon ame hors de priſon, pour loüer ton nom. *Pſal. 141.*

MOy qui fus autrefois en pleine liberté,
Roulant par tout le ciel ſelon ma volonté,
Me voicy maintenant en vn dur eſclauage;
Ainſy que ſi i'eſtois quelque beſte ſauuage.
Vous le voyez o mon amour!
Et me laiſſez en ce ſeiour.
O tourment ſans pareil quād ie vins en ce mōde,
(Comme ſi l'infortune eſtoit trop peu feconde)
On me fit vne cage, au lieu d'vne maiſon;
Et mes membres mortels ſeruirent de priſon,
Qu'il fault qu'inceſſamment ie traine,
Quelque endroit où ie me pourmeine.
I'ay reçeu pour des pieds, des preſſoirs inhumains,
Des manotes de fer, en figure de mains,
Mes os ſont des barreaux, de peur que ie ne ſorte,
Mes nerfs, rudes liens, ſerrent tousiours la porte,
Et mon ſang eſt comme vn foßé,
Qui ne peut eſtre trauerſé.
Quel arreſt eſt ce icy? malheureuſe alliance,
N'eſt ce pas vn tourment digne d'impatience?
Si pour auoir trainé ce malotru voiſin,
Ie le doibs aduoüer pour frere, ou pour couſin;
Sans qu'il ſoit permis que ie m'oſte
Du pouuoir d'vn ſi faſcheux hoſte.

Tous les anges des cieux m'aduoüent de leur sãg,
Au lieu de me garder cet honorable rang;
Vne escaille de plomb, dont ie suis reuestue,
Fait que ie ne sois plus qu'vne lente tortue;
Et que ie doibue me cacher
Dessous cet infame rocher.
Helas combien de fois, regrettant ma franchise,
Ay-ie faict à desein quelque estrange entreprise,
I'ay tiré mes cheueux pour en faire vn licol,
Proposant aussy-tot de m'en lier le col.
Ou de sauter en quelque goufre,
Pour finir l'ennuy que ie souffre.
Si Porcie mourut aualant des charbons:
Aussy-tot ie conclus qu'ils me seroient fort bons,
Lucrece en son malheur me donne de l'enuie,
Quand elle suit la mort, & qu elle fuit la vie:
Et que le poignard resolu
Vange son esprit impolu.
Thisbé me fait gemir, du desir de la suiure,
Quand Pyrame estant mort, elle ne veut plus viure.
Ah! que si ie pouuois, ie verrois volontiers,
Qu'aupres de ces deux corps, le mien seruist de tiers.
Et que par ce dernier office,
Leur glaiue fist vn bon seruice.
Mais le rude decret du Senat eternel
M'empesche ce soulas, & tient pour criminel
L'esprit, qui confiné dans sa prison mortelle
Reuient de son exil, auant qu'on le rapelle.
Tellement que iusqu'à la fin
Il faut attendre son destin.
Il me vaudroit donc mieux, qu'vn tyran de Sicile

Me

Me tint ſous vn rocher, & qu'en ce domicile
Vne puante odeur m'abreuuaſt de poiſon.
Ie choiſirois plus-tot d'entrer en la priſon,
Où Danaé fut enfermée,
Sous vne ſerrure charmée.
Ie ne redoute point cet antre tortueux,
Où Minos enfermoit ſon taureau monſtrueux,
Dædale en peut ſortir à l'ayde de ſes aisles,
Et paſſer hardiment en des terres nouuelles.
Si i'eſtois en meſme ſoucy;
I'en ſortirois peut-eſtre auſſy.
Encor que Romulus iuraſt tout en cholere
De me faire mourir, ainſy qu'il fit ſon frere:
Le foßé plus profond ne pourroit m'arreſter.
Quelque large qu'il fut i'ozerois le ſaulter:
Croyant qu'vn Genie propice
M'ayderoit en ce precipice.
Qu'on veille ſur les tours, qu'on garde les rēparts,
Que l'on face bon guet en cent diuerſes parts.
Et qu'ainſy retenue en vne ville forte,
Ie ne puiße treuuer ny paßage, ny porte.
Que ce ſoit vn faict capital
D'en paſſer le terme fatal.
Au moins ſi dans l'enclos de cette Babylone
Ie ne debuois porter ny ſceptre, ny couronne:
I'aurois la liberté d'aller, & de venir;
Vne ſeule Cité me pourroit bien tenir,
Sans que i'apellaße cruelle,
Cette priſon perpetuelle.
Mais pendant que l'on tient mon eſprit innocēt
Dedans l'eſtroit cachot de ce corps impuiſſant,

Esloignée du ciel, mon seiour legitime,
Ie suis en vn exil, où l'on ne fait estime
Que de ces faulces voluptez,
Qui tiennent les cœurs enchantez.
Mesme dans ce logis ie ne suis que seruante,
Obeyssant à tout; mon hoste qui se vante
D'estre le seul autheur de ma captiuité,
Et m'induisant au mal contre ma volonté;
Ne souffre pas que ie m'adonne
A faire mieux, qu'il ne m'ordonne.
De grace, mon amour, si vous ne croyez point,
Qu'il me faille languir en vn si triste poinct:
Entrez en ma prison; vous la voirez si basse,
Et les murs si preßez, qu'en cette estroitte place
Vous ne pourriez qu'estroittement
Me donner vn embrassement.
Mais si l'obscurité vous donne quelque crainte,
Si pour tant de barreaux, qui me tiennẽt cõtrainte
Vous n'ozez aprocher de ce logis ferré:
Faites qu'il soit ouuert, & qu'ainsy deserré
Mon esprit franc de toute angoiße
Vous rencontre, & vous recognoisse.
On dit qu'vn perroquet fit sortir autrefois
Son maistre prisonnier, ainsy sa triste voix
Au lieu de souspirer pour son propre esclauage,
Oublioit son malheur, & plaignoit dauantage
Le sort de son maistre ançien,
Qu'elle ne faisoit pour le sien.
Doncque nouueau Ianus ouurez cette geole,
Il ne faut point de clef, vne seule parole
Suffit pour cet effect, qui vous estant aizé.

N'a point d'empeschement pour m'estre refusé.
D'aultres ont reçeu mesme grace,
Que celle cy que ie pourchasse.
Sainct Pierre estoit pressé dãs des fers inhumains
Il ne pouuoit mouuoir, ny les pieds, ny les mains.
Voyant ainsy traitter cet innocent Apostre,
Vous en eustes pitié, vous l'aduoüastes vostre,
Sans permettre qu'en ce danger
Le Tyran le peut outrager.
Son cachot fut ouuert, par l'effort de vostre Ange,
Mesme le prisonnier en ce bonheur estrange
Se treuua deslié, deuant qu'il peut sçauoir,
Quel veritable amy luy rendoit ce debuoir.
Et vit comme morceaux de verre
Ses liens brizez contre terre.
N'ay-ie donc point d'amy, qui veuille me pleger.?
Damon rencontra bien qui le sçeut descharger
Des chaines qu'il portoit, pour s'ẽcharger soymesme.
La faueur que i'attends est vn bien moins extreme.
Hercule estant dans les enfers,
Tira Thesee de ses fers.
Pour nous faire admirer les histoires Payennes,
On loüe à tout propos les dames Minyennes,
Qui firent hardiment vn excez d'amitié,
Liant leurs propres corps, pour ceux de leur moitié,
Dedans les chaines adoptées,
Que leurs marys auoient portées.
Si ie ne puis sortir par meilleure façon,
Que mon chef decolé demeure pour rançon.
Iesualde choisit cette route mortelle,
Voulant plus-tot perir que suruiure infidelle.

Ainsy

Ainſy paya-il de meſpris
Les Barbares qui l'auoient pris.
Eſpoir de mon eſprit, lumiere de ma vie,
Pourquoy permettez vous, que ie ſois aßeruie?
Vous ſçauez que le ciel eſt mon pays natal,
Rompez doncque d'vn mot, ces fers, & ce metal.
Et permettez que ie retourne,
Où mon parentage ſeiourne.
Baiazet eſtant pris, le Tartare vainqueur
Treuua premierement ce ſupplice moqueur;
Il fit faire vne cage, & mit le miſerable
Dans ce lieu de douleur, cet acte impitoyable
Sied aux barbares en courroux,
Mais on le blaſmeroit en vous.
Voyez, ie tẽds les doigts, & la main toute entiere,
Il ne faudroit oſter qu'vne ſeule barriere.
Si ma main peut ſortir pourquoy ne ſors ie auſſy?
N'ayant point de ſubiect de demeurer icy;
Ie n'attends meilleure aduenture
Qu'vne fauorable ouuerture.
Que n'ay-ie le credit, que treuuent les ſerpents?
Ils trainent les replys de leurs membres rampants,
Rencontrant quelque trou, pour y paßer la teſte:
Tout le corps ſuit apres, ſans que rien les arreſte,
Pour eſchaper ainſy qu'ils font,
Ie voudrois eſtre comme ils ſont.
L'oiſeau que l'on nourrit enclos en vne cage,
Ennuyé de ſe voir dedans cet ermitage,
Volette inceſſamment, & taſche de treuuer
Quelque paſſage ouuert, afin de ſe ſauuer;
Il marchande auec la feneſtre,

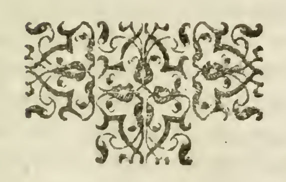
Pour

Pour se desrober de son maistre.
Cette necessité luy fournit vn mestier,
L'on voit assez souuent ce petit charpentier,
Qui se sert de son bec,pour couper les vergettes
De son petit logis,& ses aisles subiettes
Ne demandent point d'aultres rets,
Que les buissons, & les forets.
O celestes beautez,Vrsule,Catherine,
Agnes,iuste subiect d'vne flame diuine,
En cette aduersité ie me presente à vous;
Amolissez le cœur de vostre cher espoux.
Et vous parfaicte Marguerite,
Aydez moy de vostre merite.
Ie vous offre mes vœux,par toute l'amitié,
Qui vous faict posseder cette saincte moitié,
Ie vous coniure encor par cette moitié mesme,
Qu'amour vous fait aymer , à l'esgal qu'il vous ay-
Suppliez le pour mon depart, (me,
Et que ie sois libre autre part.
Mais il n'est pas besoin de faire aultres prieres,
Vous auez tout pouuoir de rompre mes barrieres,
Celluy que vous aymez ne vous refuze rien,
Me treuuant parmy vous ,tout luy semblera bien:
Pourueu que ce soit vostre grace,
Qui me tire de cette place.
Celluy qui sans liens peut aymer vn amy,
Quoy qu'elle n'ayt rien plus,est heureuse à demy.
L'amour n'est pas cruel,quand il souffre qu'vne ame
Se brule entierement dans vne belle flame;
Le bonheur d'vn si doux tourment
Se peut dire vn contentement.

Amour

Amour sans amitié, subiect de mes complaintes
N'estes vous pas touché par des larmes si sainctes?
On sçait bien émouuoir les rochers & les boys,
Se plaignant aupres d'eux, ils escoutent nos voix;
Et par les paroles qu'ils rendent,
Font estimer qu'ils nous entendent.
Il ne fault pas blamer mon accent importun,
Quelque endroict où ie sois, ce m'est quasi tout vn;
Le soing de vostre honneur est tout ce qui me pique.
Ie voudrois vous chanter quelque digne cantique,
Portant sur l'aisle de mes vers
Vostre nom par tout l'vniuers.
Mais estant en prison, façonner de beaux carmes
C'est vn coup impoßible, il fault plus-tot des larmes.
Se contraindre si fort, c'est le faict d'vn bouffon,
Qui pleure ensemble & rit; croyez vous que Saphō
Ayt composé dans des geoles
Tant de delicates paroles?
Le roßignol des champs ayme sa liberté,
Pendant qu'il est tout seul dans vn boys escarté,
Perché deßus le poing d'vne branche fleurie;
Il perse de son chant la voisine prairie.
Mais si vous le tenez reclus,
Le pauure oyzeau ne chante plus.
Espoir de mon esprit, lumiere de ma vie,
Pourquoy permettez vous, que ie sois asseruie,
Et qu'ainsy vos vertus demeurent sans honneur?
Deliez mes liens, donnez moy ce bonheur
D'estre libre comme les anges,
Afin de chanter vos loüanges.
Mais si vous dedaignez vn hommage si doux,
Et

Et n'escoutez iamais le bien qu'on dit de vous;
Vous serez quasi tel que ces ames barbares,
Qui ne font point d'estat des sciences plus rares,
Et ne payent que de mespris
Ceux qui leur font de beaux escrits.



Tire

Tire mon ame hors de priſon, pour loüer ton nom. Pſal. 141.

Aug. in Pſ. 145. IE loüe autant que ie puis, petitement, ſimplement, debilement: pourquoy point mieux? parce que auſſy long temps que nous ſommes en ce corps, *nous ſommes pelerins ſeparez, & eſloignez du Seigneur.* Pourquoy loüez vous ainſy le Seigneur? non parfaictement? non tout hault, fort, & ferme? Interrogez l'eſcriture; *par ce que le corps, qui ſe corrompt, apezantit l'ame, & la cogitation terriene rauale le ſens, qui penſe beaucoup de choſes.* Oſtez moy ce corps, qui charge l'ame, *& ie loüeray le Seigneur*: oſtez moy cette habitation terriene, qui rauale mes pēſées, afin que ie raſſemble tous mes ſens en vn, toutes mes intentions en vne, *& ie loüeray le Seigneur*, mais tant que ie ſeray comme ie ſuis, il ne m'eſt pas poſſible, ie ſuis trop chargé.

Chryſ. in c. 4. Matth. hom. 14. Car cette vie preſente ne me ſemble en rien differente d'vne priſon, mais comme quand nous entrons en cette triſte demeure, en cette maiſon de douleur, nous voyōs des pauures miſerables, enuirōnez, & chargez de chaines, maintenant tout de meſme ſi (nous ſeparans de tous phātoſmes & faulſes opinions) nous entrons dans la vie de chacun, & conſiderons bien ſon ame, nous la voirōs liée de chaines plus dures que fer.

Voyons cette miſere à ſa ſortie, comment

l'ame

l'ame d'vn mourant *se destasche peu à peu des liens de sa chair*, & laschée par la bouche, *s'enuole comme deuestue de l'estroitte & incommode prison de ce corps.* *Ambr. de bono mortis c. 3.*

L'homme est enuironné d'vne prison, parce que bien souuent il tasche de s'esleuer à choses haultes, par le progrez & auancement des vertus, & se sent toutesfois retenu par la corruption de sa chair; de laquelle le Psalmiste prie à bon droict d'estre deliuré, disant: *Tirez mon ame de prison.* *Greg. c. 17. in c. 7. Iob.*

Les saincts personnages (parce qu'il est escrit, *que le corps qui se corrompt, charge l'ame*) sõt desia portez & esleuez dessus eux mesmes, par leurs bons desirs, & sainctes intentions; toutefois estãs encore subiects aux mouuements incertains de leur infirmité, ils s'attristent d'estre rẽfermez dans les prisons de leur corruption. Iob dit donc à propos; *ne suis point vne mer, ou quelque balaine, par ce que vous m'auez enuironné d'vne prison?* comme s'il disoit ouuertement; la mer, ou la balaine (à sçauoir les meschants, & iniques, & l'esprit malin leur autheur) parce qu'elles desirent d'estre libres, pour auoir licẽce & tout pouuoir de faire seulemẽt le mal, & commettre sans retenue toute sorte d'iniquitez, elles sõt rẽfermées à bõ droict, pour peine & chastimẽt de leur malice; mais moy qui desire desia l'innocẽte liberté de vostre eternité, *pourquoy suis ie encore pressé dãs les prisons de ma corruption?*

Tt Nous

Ambr. in Psal. 118. Nous voyons en ce ſiecle les criminels, ou accuſez, & detenus, chargés de chaines, eſtre quelquesfois menez & cõduits publiquement par vne pompe & ſolennité miſerable; aſsés ſouuent les innocents meſmes ſouffrent ces affronts, mais auec tel deſplaiſir, que la mort leur ſeroit plus ſupportable & moins iniurieuſe; que d'eſtre long temps parmy ces honteux ſupplices. Auſſy pouſſent ils, & preſſent inceſſamment, apres la declaration de leur innocẽce: & comme ceux cy deſirent leur deliurance; les aultres qui ſe ſentent criminels deſcouuers, cõuaincus, & ſans excuſe, taſchent de conclure vn accord auec leur peine, & l'adoucir, par la legerité d'vne mort prompte & moins pareſſeuze, pour gaigner par là quelque acourciſſemẽt de ſupplice, & ſe voir quites à meilleur marché. Encore leur reſte-il quelque eſperãce en la miſericorde du iuge; mais ils veulent ſortir à quelque prix que ce ſoit, eſtimans la cloſture de leur priſon plus faſcheuſe qu'vn banniſſement.

Baſil. hom. in Mart. Iulittã. Or comme entre les priſonniers qui ſont enfermez, les vns ſont tenus plus long tẽps dans l'affliction de leur geole, & les aultres ſortent plus-tot de cette calamité; ainſy ſont les ames. Car les vnes ſont tenues plus lõg temps en cette vie, les aultres moins, ſelon le merite, & la dignité de chacune, & par vne telle profondeur de la ſapience diuine, qu'il

qu'il n'y a point d'esprit humain, qui puisse par intelligence, sentiment ou coniecture, penetrer dans ce secret: ny sçauoir ce que Dieu a preueu de chacũ de nous. N'entẽdez vous pas Dauid, qui dit: *tirez mon ame de prisõ*? n'auez vous pas ouy comment l'ame de ce sainct a esté desliée? quoy plus? que dit Simeõ tenãt entre ses bras nostre Seigneur, & le serrãt pieusemẽt, quelles paroles lascha-il? *Vous relaschez maintenant vostre seruiteur, o Seigneur.* Car cette habitatiõ du corps, cette demeure forcée, est pl⁹ griefue, & pl⁹ fascheuse, qu'aucun supplice, & qu'aucune prisõ, à celluy qui se haste, & se peine auec toute diligẽce, d'aller au ciel, sõ veritable & legitime domicile.

O miserable sort de l'homme, & deplorable fortune, quand il perd le bien pour lequel il estoit fait! o triste & traistre accident que celluy là! helas qu'a-il perdu, & qu'a-il treuué? qu'est ce qui s'est retiré de luy, & que luy est il demeuré? il a perdu la beatitude, pour laquelle il estoit fait. il a treuué la misere, pour laquelle il n'estoit pas faict. Cela s'est retiré, sans quoy il est malheureux, & cela luy est demeuré, qui de soy ne peut estre que malheureux. Disetteux, & souffreteux, d'où auons nous esté chassez? où auons nous esté poussez? d'où sommes nous precipitez? où sommes nous accablez? De la patrie en l'exil; de la vision de Dieu, à nostre aueuglemẽt; de la ioye de l'immortalité à l'amer- *Ansel. in prosolog. cap. 1.*

tume & horreur de la mort. Miserable chãgement! de quel comble de biens, en quel abysme de maux! grief dommage, griefue douleur, & tout grief! Mais helas moy miserable, entre les miserables enfans d'Eue, eloignez de Dieu! qu'ay-ie cõmencé? qu'ay-ie acheué? où pensois ie aller? à quoy suis ie paruenu?

Hugo de S. Vict. l. 4 de anima, c. 4. *Destachez moy, ie vous prie, de ces liens, desquels ie suis serré*, sans qu'il me reste aulcune liberté. afin que laissant tous ces empeschements, ie me haste de paruenir à vous, ie me ioigne à vous, & n'aye plus soing que de vous.

Nazia. carm. de exterioris hominis vilitate Tirez moy donc d'icy, o Seigneur, selõ le pouuoir que vous en auez, & par vne prompte misericorde, aportez vn remede soudain à tant de maux, dont ie suis tourmenté. Le bien de l'homme est vnique & certain, non coulant, ny variable; c'est la vie bienheureuse, dont on ne iouyt pas icy, mais seulement au ciel; & dõt le desir fait languir mõ esprit, qui n'attend ny n'espere rien de mieux.

Aug. medit. cap. 13. O que l'ame est bienheureuse, *laquelle estãt deliée, & deliurée des prisons de ce corps mortel, s'enuole au ciel!* Elle est asseurée, & tranquile, elle ne craint plus ny prison, ny ennemy, ny mort, car elle a tousiours present, & regarde sans cesse, le Seigneur son Dieu, de la parfaite beauté duquel elle se repaist, auquel elle sert, qu'elle ayme, & deuers lequel elle arriue en fin, toute contente & glorieuse.

Vous

Vous donc, o Seigneur, l'attente d'Israël, le desir apres lequel nostre cœur souspire tous les iours; hastez vous, & ne tardez pas; leuez vous, depeschez, & venez; *afin que vous nous tiriez de cette prison, pour cõfesser vostre nom*, pour vous loüer, & vous rendre les actions de graces, à quoy vostre misericorde nous aura obligez. *Aug. soliloq. cap. 23.*

Venez Seigneur, & ne tardez point plus; venez Seigneur IESVS, venez & nous visitez en paix; venez & tirez de prison les enchainez: afin que d'vn cœur perfaict nous vous seruions, & nous reiouyssons en vostre presence: Venez nostre Sauueur, venez chery & desiré de toutes les nations, monstrez vostre face, & nous serõs sauuez: venez ma lumiere, mõ redempteur, *tirez mon ame de prison, pour confesser vostre sainct nom*. O vrayment heureux ces esprits, qui *tirez de la prison*, ont merité comme nouueaux Iosephs de paruenir au palais Royal, & commander sur tant de subiects! *Aug. soliloq. c. 35.*





Quemadmodum desiderat ceruus ad fontes aquarum; ita desiderat anima mea ad te Deus. Psal. 41.

41.

XI.

Comme le cerf desire les fontaines des eaües: ainsy te desire mon ame, o Dieu. *Psal.* 41.

VNique obiect de ma pensée,
Fault il que ie face sçauoir,
Combien l'amour a de pouuoir
Dedans ma poitrine bleßée?
Diray-ie le plus grand tourment,
Que ie supporte en vous aymant?
L'amour demande du silence,
Mais le feu qui brule mon sein,
Me contraint par sa violence,
De suiure vn contraire dessein.
I'ay plus d'ardeur qu'vne prairie,
Lors que le soleil enuieux
De voir ses attraits gracieux,
Luy brule sa robe fleurie.
On voit mille petits boutons,
Comme malheureux auortons,
Morts au sein de leur mere morte;
Encor qu'ils soient cuits de chaleur:
La soif, qu'il fault que ie supporte,
Est bien plus viue que la leur.
Il est vray que la canicule
Cuit des moissons, & les forets,
Elle perse tout de ses rais,
Et souffle vne halaine qui brule.

Alors la terre ſans vigueur
Eſt toute etique de langueur;
On luy voit la peau deſcouuerte,
Qui ſe deſchire en chaque coin,
Et ſa robe qui fut ſi verte,
Ne ſert plus qu'à faire du foin.
Ainſy les araines d'Afrique,
Que la pluye n'arrouze point,
Eſtant tousiours en meſme poinct,
Sentent vne ſoif hydropique.
Quelque eau qu'on y puiſſe eſpancher,
On ne la ſçauroit eſtancher;
Tant de petites eſtincelles,
Qu'on y voit quand le ſoleil luit,
Sont inſeparables parcelles
De cette flame qui les cuit.
Pendant le plus chaud de l'année,
L'aurore ayant tary ſes pleurs,
La ſoif qui tourmente les fleurs
Fait tranſir leur teſte fenée.
Icy quelque pauure faucheur
A faulte d'vn peu de fraicheur;
Tombe tout mort à la renuerſe.
Les Nimphes entre les roſeaux,
Sentant la chaleur qui les perſe,
Se renfonçent deſſous les eaux.
Mais toutes ces ſimilitudes,
Priſes des aſtres & du feu,
Ne ſignifient que bien peu,
Au prix de mes inquietudes.
Brulée d'vn aultre tizon,

Ma soif est sans comparaison;
Et s'il faut que ie la compare,
I'en dois faire entendre l'effect
Par vne peinture plus rare,
Que tous ces crayons que i'ay faict.
Voulez vous donc que ie vous monstre,
O mon Amour, & ma clairté,
De quelle ardente volonté
Ie souhaite vostre rencontre?
Comme le Cerf qui dans vn bois
Vient de se treuuer aux aboys,
Halettent de chaud, & de peine,
Il n'a point de plus grand desir,
Que de treuuer vne fontaine,
Pour s'en abreuuer à loizir.
Peut-estre ce pauure sauuage
S'est repeu d'vn vilain serpent,
Aussy-tot le venin rempant
Luy faict vn furieux rauage.
Ses boyaux estant infectez
De quelques morceaux empestez,
Le mal se glisse en tout le reste.
Son enflure & son soufflement
Sont bien vn signe manifeste,
Qu'il n'a pas vn petit tourment.
Quelquefois cette destinée,
Et cet embrazement caché,
Luy vient d'auoir esté touché
De quelque flaiche empoizonnée.
Le fer le pique de sa dent,
Cependant vn brazier ardent

S'allume dedans ses entrailles.
En ce dangereux auertin,
Il n'a ny cruchets ny tenailles,
Pour tirer vn mal intestin.
Sentant son mal il se depite,
Il ronfle, & se cabre d'ardeur,
Puis courant de toute roideur,
Son feu qui croist le precipite.
Il se r'embusche dans son fort,
Mais tousiours suiuy de la mort,
Voilà qu'il quitte sa retraitte;
Et ne court plus que pour treuuer
L'eau d'vne fontaine secrette,
Pour se guerir, & s'abbreuuer.
Rencontrant cette chere source,
Où s'assouuir à plein gozier:
Il esteint le mortel brazier,
Qui fut la cause de sa course.
Beuuant, il cache ses nazeaux
Soubs le cresspe des claires eaux,
Qu'il fait boüillir de son halaine.
Il attire vne douce humeur,
Et reiette l'humeur vilaine,
Qui le creuoit de sa tumeur.
Ie n'ay pas meilleure fortune
Que celle de cet animal;
Et ne sens pas vn moindre mal,
Que cette soif qui l'importune.
Remply d'vn estrange poison,
Sans iugement, & sans raison,
Mon esprit court à l'aduanture.

Les

Les crimes dont il s'est repeu,
Corrompans toute sa nature,
Le tiennent tousiours dans vn feu.
Toutes ces flaiches detestables
Iettées de mauuaises mains,
Me sont des serpents inhumains,
Et des vlceres incurables.
Ce venin passant à mon cœur,
Y porte vne sale liqueur;
Il se coule aussy dans mes veines.
N'est-ce pas vn triste malheur,
Qu'vne ame souffre tant de peines,
Pour vne maudite chaleur?
Car les mouuements de cholere,
Qui s'enflament à l'abandon,
Ne sont ils pas comme vn brandon,
Ou des engeances de vipere?
Venus auecque ses attraits
Que pousse-elle que des traicts?
Dedans vne ame dereglée;
Et son filz qu'at-il qu'vn flambeau?
Pour conduire cette aueuglée
Au chemin d'vn mauuais tombeau.
Bacchus manquet-il de malice?
Pourroit-il troubler les cerueaux,
Et faire des monstres noueaux,
S'il n'vzoit de quelque artifice?
Comment feroit-il que les pieds
Fussent si-tot estropiez,
N'estoit qu'il employe les charmes?
Afin de treuuer du credit,

Et couuert de maudites armes
Execute vn dessein maudit.
Voyez vous comment ma poitrine
N'est pleine que d'vn vain orgueil?
Ie ne puis fuyr le cercueil,
Sinon par vne ayde diuine.
Cette superbe ambition
Saizißant mon affection,
La repaist de tant de fumée:
Que si ie ne puis m'abbreuuer,
Pour guerir mon ame enflamée,
Il faut me resoudre à creuer.
Puis donc que toute cette peste
Me traitte si cruelement ,
A qui diray-ie mon tourment?
Et quelle esperance me reste?
En vain ie cherche à me guerir,
Car rien ne me peut secourir;
Si ce n'est qu'vne eau salutaire,
Adressant droittement son cours
Par cette lande solitaire,
Se presente pour mon secours.
Ah ie perds mon temps & ma peine!
Cherchant aultre liqueur que vous;
Vous estes mon nectar plus doux,
Et ma veritable fontaine.
Quelque soif que ie puiße auoir,
Vous seul vous auez le pouuoir
De me donner vn prompt remede;
Et pour peu que i'aye besoing,
Attendre d'autre part de l'ayde,

Ce seroit le prendre trop loing.
Car vous le sçauez ma lumiere,
Que vous seul estes mon desir,
Mon bien, mon vnique plaisir,
Et ma felicité premiere.
Ainsy que le Cerf haletant,
Ne voit rien qu'il desire tant,
Que quelque fontaine d'eau claire:
Mon cœur épris de vostre amour
N'a rien capable de luy plaire,
Dans vn si sterile seiour.
Le Cerf relance de son giste,
Dresse par les fuites d'vn boys;
Les chasseurs le suiuent de voix;
Mais le chassé passe plus viste.
En fin pensant estre eschapé,
Voilà qu'vn cordage entrapé
Arreste sa prompte sortie;
Quoy que l'on ne le presse pas,
Vn malheur qui luy fait partie
Le iette dans ce mauuais pas.
Pendant cet arrest il tempeste,
Et se voyant pres de la mort,
Pour aprester vn grand effort,
Racourcit son corps & sa teste.
Aussy-tot les chiens trompettez
L'enuironnent de tous costez,
Et s'en promettent le carnage.
Le Cerf reduit au desespoir
Par vn si cruel voisinage,
Met le reste de son sçauoir.

Voyez que la peur est adroitte?
Cet aßiegé passe d'vn sault,
Et laisse les chiens en deffaut,
Tirant par vne route estroicte.
Les poursuiuans font vn grand bruit,
Ils pressent le Cerf qui s'enfuit;
Luy d'accord auec la fortune
Couche son boys deßus le dos,
Et treuuant la course oportune,
Marque la terre de ses os.

Les chiens depitez pour sa fuite
Ne mordent que l'air, & le vent,
L'autre qui detrape deuant,
Redoubte leur chaulde poursuite.
Sauué du cordage trompeur
Il en retient encor la pœur:
Il pense estre pris de son ombre,
Et grimpe au sommet d'vn rocher,
Cherchant là quelque grotte sombre,
Ou bien vn boys pour se cacher.

Alors qu'il ne voit plus personne,
Qui le veüille persecuter,
Il s'arreste pour escouter,
Mais tout ce qu'il entend l'estonne.
Son halaine semble boüillir,
Elle luy va bien-tot faillir,
En vain s'est il acquis la gloire
De bien sauter, & bien courir,
S'il ne treuue aussy-tot à boire,
Sa soif le doibt faire perir,

Donc en cette ardente agonie,

Il

Il court par ce lieu deserté,
Comme s'il estoit transporté,
De quelque soudaine manie.
Son gozier seché de chaleur,
Cause cette neufue valeur.
En fin venant aupres d'vn fleuue,
Sans penser à chiens, ny chasseurs,
Les claires eaux, dont il s'abbreuue,
Luy passent pour mille douceurs.
Lauant ses entrailles profondes
En ce gracieux element,
Il noye son fascheux tourment,
Et sa soif dans les douces ondes;
Il sent decroistre sa langueur,
Et reçoit nouuelle vigueur.
Et comme il a repris halaine,
S'il est de nouueau pourchassé,
Il est pour donner de la peine
Plus qu'auant qu'il fut si laßé.
Ainsy doux espoir de ma vie,
Les Demons chasseurs furieux
M'ont mis des meutes en tous lieux,
Dont ie suis tousiours poursuiuie.
Parmy ces deserts incognus,
Semele accompagne Venus,
Leurs enfans conioignent leur force,
L'vn m'estouffe, l'autre me cuit.
Pour peu qu'on en touche l'amorce,
C'est tousiours bien fort qu'elle nuit.
En l'air, la grandeur mensongere
Tend ses toiles, pour espreuuer,

Si ie voudrois point m'esleuer,
Par quelque ambition legere.
En terre, vn phantosme d'honneur
Sous vn faux espoir de bonheur
Me tend des embusches cachées.
Pour bien qu'on puisse regarder;
Les ames les moins entachées
Ont de la peine à s'en garder.

Mais vn malheur qui n'est pas moindre,
C'est que parmy de lourdes gens,
Ie suis comme entre des sergens,
Qu'il fait bien dangereux de ioindre.
Au lieu d'ayder les affligez,
Ils pensent qu'ils soyent obligez
De s'en mocquer, ou de leur nuire,
Et s'ils ne peuuent faire pis;
Ils se perdent, pour nous induire
A suiure leurs lasches depits.

O deserts doubles & perfides,
Retraitte infame de voleurs,
Où l'on court dans mille malheurs,
Ensuiuant de mauuaises guides.
Regardant de loing, ou de pres,
Ie ne voy que tristes apprets,
Que l'on a dressez pour me prendre.
Ainsy qu'vn Cerf dans vn vallon,
Il faut me resoudre à me rendre:
Ou bien le gaigner du talon.

Courant souuent par mesme route,
Ie cherche quelque ombrage vert,
Afin de me mettre à couuert;

Cepen-

Cependant ie fonds, goutte à goutte.
Ma ſoif comme vn nouueau Demon
Fait battre plus fort mon poulmon;
Mes veines dans la flame viue
Sont ſeches comme des filets,
Ma langue faulte de ſaliue
S'attache contre mon palais.
Ie cherche donc quelque fontaine,
Ou quelque torrent hiuernal,
Mais ie ne voy point de canal,
Qui puiſſe m'ayder en ma peine.
Quoy que ie boiue d'vn eſgout,
Cette eau me ſemble de bon gouſt.
Toutefois la boüe peſante,
Meſlée dans cette liqueur,
Demeure touſiours impuiſſante,
Pour oſter ce feu de mon cœur.
Ainſy le ſoldat, qui ſe treuue
En quelque deſert eſtranger,
Ne craint ny trauail ny danger;
Pourueu ſeulement qu'il s'abreuue.
Il a ſouſtenu le combat,
La ſoif plus puiſſante l'abbat;
Vn peu d'eau meſlée de boüe,
Qu'il rencontre à peine en chemin,
Fait par diſette, qu'il la loüe,
Et ſe ſert au lieu de bon vin.
I'ay faict des puys, & des ciſternes,
Que m'a ſeruy de les creuzer?
Ma ſoif au lieu de s'apaiſer,
S'eſt accreue dans ces tauernes.

Le mal de Tantale est le mien,
Il veut boire, & ne treuue rien:
Peu s'en fault que l'eau ne le touche,
Mais sçachant assez son dessein,
Quand il veut y plonger sa bouche,
Elle s'abaisse vers son sein.
C'est donc vne peine fatale,
Qu'ayant des eaux abondamment,
Ie demeure en cet element,
Außy maudite que Tantale.
Car mon embrazement est tel,
Que rien de vil, ny de mortel,
Ne sçauroit chasser cette peste:
Comme vn cerf ayme les ruißeaux,
Mon esprit engeance celeste
N'ayme que les celestes eaux.
Sechez donc cisternes puantes,
Torrens sales, & malheureux,
Mon cœur sainctement desireux
Dedaigne vos humeurs gluantes.
C'est trop long temps que vous coulez,
Canaux d'enfer ensorcelez.
Remplys d'apostumes ameres,
Ceux que vous rendez satisfaicts,
Ont croy-ie aßaßiné leurs meres,
Ou commis de plus grands forfaicts.
N'abreuuez que des enragées,
Ou des Bacchantes en fureur,
Surprises d'vne estrange horreur,
Quand le vin les tient engorgées.
Capable de plus de raison,

Ie ne gouſte plus le poizon,
De vos ſources que ie deteſte.
Comme vn cerf ayme les ruiſſeaux:
Mon eſprit engeance celeſte
N'ayme que les celeſtes eaux.



Comme le cerf desire les fontaines des eaües, ainsy te desire mon ame, o Dieu. Psal. 41.

Chrys. hom. in Psal. 41. C'Est la coustume de ceux qui sont bien épris & transportez d'amour, de ne pas celer leurs affections trop violentes, pour obeyr aux loys du secret; mais de se descourir à leurs compaignons, & dire libremēt qu'ils ayment. Car la nature de la dilection est bien ardente, & quand elle est en sa perfectiō, l'ame est trop impuissante pour la tenir en silence; & l'arrester dans son sein, sās qu'elle esclatte, & que comme vn tonnerre, elle ne face necessairemēt, feu, coup, & bruit, tout ensemble. Ainsy cet esprit bienheureux aymant Dieu, & brulant d'amour, ne sçauroit se persuader qu'il doiue, ou puisse se taire, mais par saillies dit quelque foys: *comme le cerf s'emporte par desir vers les fonteines d'eaux,* & d'aultres: *Dieu, Seigneur, mon Dieu, ie veille à vous depuis l'aube du iour.*

Aug. in Ps. 41. Qui est il, celluy qui chante comme cela? c'est nous, si nous voulons. Et pourquoy cherchez vous au dehors, qui c'est? puis qu'il est en vostre puisance, que vous soyez, ce que vous cherchez. ça donc mes freres, aymons ensemble, brulons ensemble, & sechons de cette soif, & courons ensemble à cette mesme fonteine d'entendement. Desirons autāt que le cerf desire la fontaine,

fontaine, desirons cette fontaine, de la quelle l'Escriture dit: *Vous auez vne fontaine de vie.* Car nostre Seigneur est luy mesme la fontaine, & la lumiere ; *parce qu'en vostre lumiere nous voirons la vraye lumiere.* S'il est la fontaine & la lumiere, à bon droict est il aussy l'entédement, parce qu'il rassazie l'ame, auide & desireuse d'entendre, & de sçauoir. Courez aux fontaines, desirez les fontaines d'eaux. En Dieu vous treuuerez vne fontaine de vie, qui ne seche, & tarit iamais; en sa lumiere vous aurez vne clairté, qui ne s'esteint, ny ne s'obscurcit point. Desirez cette lumiere; vne certaine fontaine, vne certaine lumiere, excellēte & perfaicte, toutes deux telles que vous n'auez iamais veu, que vos yeux n'ont point encore cognu; lumiere pour laquelle voir il fault que l'œil interieur soit preparé; fontaine, pour puizer de laquelle, vne soif interieure est embrazée.

Que cette eau doibt estre souueraine & salutaire, puis qu'elle esteint du tout, & pour iamais, la soif nuisible de ce monde, & l'ardeur des vices, nettoye & purge toutes les ordures des pechez, arrouze & engraisse la terre de nostre ame d'vne pluye celeste ; & causant vne aultre saincte alteratiō, fait que l'esprit tout halettant, & battant, n'a plus soif que de Dieu. Le Prophete auoit esté biē abondamment abreuué de cette eau, lors qu'aspirant à Dieu, & souspirant deuers luy, *Cyril. l. 5. in Ioan. c. 10.*

il diſoit : *De meſme que le cerf deſire les fontaines d'eaux, & court à perte d'halaine vers icelles, ainſy mon ame eſt portée de deſir vers vous, O Seigneur mon Dieu.*

Aug. in Pſ. 41. Courez à la fontaine, deſirez cette fontaine, courez donc, mais ne courez pas ſimplement, & ie ne ſçay comment, ainſy que font quelques animaux, courez comme *vn cerf*. Que veut dire cela? *cõme vn cerf*, qu'il n'y ayt point de langueur, ny de pareſſe en voſtre courſe, courez auec violence, ſans retenue, emportez vous à vous meſme; & deſirez diligemment cette fontaine. Car nous treuuons au cerf le ſymbole de la legereté; mais ce n'eſt peut-eſtre pas ſeulement cela que l'Eſcriture veut que nous conſiderions au cerf; de plus, eſcoutez encore aultre choſe : Quoy? il tue les ſerpents, & les ayant tuez ſe ſent encore alteré d'vne plus grande ſoif; apres ces maſſacres, il court deuers les fontaines auec plus de vehemence. Les ſerpents ce ſont vos vices; meurtriſſez, ecrazez, conſumez les ſerpents de vos iniquitez, alors vous deſirerez dauantage & plus ardemmẽt la fontaine de verité. L'auarice peut-eſtre ſiffle dans voſtre cœur quelque ſon obſcur, & comme ſortant d'vne cauerne; & ſiffle cõtre la parole de Dieu, ſiffle contre le commandement de Dieu. Et parce que la loy de Dieu vous dit, que vous debuez meſprizer quelque choſe, afin que vous ne cõmettiez point

point d'iniquité;si vous aymés mieux commettre l'iniquité que mesprizer quelque cõmodité temporelle, vous choisissez plustot d'estre mordu par le serpent, auec dãger d'vne mort qui pourroit suiure, que de tuer le serpent. Puis dõc que vous fauorizez encore vostre vice,& le flattez trop, que vous soustenez vostre cupidité,vostre auarice,vostre serpent, quoy que ie treuue vn desir en vous, d'estre abreuué de cette saincte fontaine d'eaux, & que cette soif vous façe courir au secours, vous n'estes pas en estat de pouuoir estre soulagé. quand vous desirez la fontaine de sapiẽce,pour vous abreuuer, & vous repaissez toutesfois encore du venin de vostre malice,que vous nourrissez; tuez en vous, tout ce qui s'y treuue de contraire à la verité,& quãd vous vous sentirez vuide, & deschargé de peruerses conuoitises,ne vous arrestez pas,comme s'il n'y auoit plus riẽ à desirer pour vous. Vous cherchez peut-estre quelque chose qui vous plaize; desirez donc ce qui vous doibt plaire: *Desirez les fontaines d'eaux.* Dieu ne manque de riẽ pour vous remplir, & vous contenter quãd vous serez venu deuers luy, s'il vous voit encore ensanglanté par la mort de ces venimeux serpents, que vous aurez massacré, si vous estes tout ardent de soif,tant à cause de leur pestilente contagion, que de la vehemence de vostre course, il vous abreuuera,

& vous lauera,pour vous rendre en mesme temps sans tache,& sans alteration. Encore auons nous quelque aultre consideration à prendre.L'on dit que les cerfs,quand ils võt en nombre,ou passent les eaux pour s'en aller en d'aultres terres, se soulagẽt les vns les autres, repozans le poix de leurs testes chachun sur la croupe de son compagnon; en cette sorte, il en va vn deuant , suportant la teste du suiuãt qui preste la croupe au troisiesme,continuant ainsy iusques au dernier. Mais le premier qui se porte tout entier,& soulage encore le secõd, ayant quelque tẽps soustenu ce faix,se soustrait doucemẽt pour mettre son suiuant en mesme office , & luy desia fatigué se va appuyer sur le dernier,qui n'auoit encore point eu de fardeau, & là se repose,attendãt le retour de sa charge. Ainsy chacun portant & soustenant à son tour, est aussy porté & soulagé, tellement que le voyage s'acheue heureusemẽt sans danger, sans desroute,& sans confusion. N'est ce pas à des cerfs que l'Apostre parle?quand il dit: *Portez tour à tous les fardeaux les vns des aultres, & faisant ainsy vous accomplirez la loy de* IESVS CHRIST. Donc vn tel cerf constitué en la foy,ne voyant pas encore ce qu'il croit, desirant d'entendre ce qu'il ayme , endure & supporte les aultres cerfs cõtraires,non seulement obscurcis d'entendement, cõstituez en des tenebres interieures,aueuglez par la cupi-

cupidité de leurs vices, ſautelãs, & s'eſleuãs à l'encõtre de l'homme croyant, & ne mõſtrant pas ce qu'il croit, *où eſt ton Dieu?* eſcoutons donc maintenant ce que ce cerf a fait, pour faire auſſy le meſme, ſi nous pouuons. Premierement il a declaré ſa ſoif. *Comme le cerf*, dit il, *deſire les fontaines d'eaux, ainſy mon ame vous deſire & vous cherche.* Que dirons nous ſi le cerf deſire les fontaines d'eaux pour ſe lauer? Eſt ce donc pour boire, ou pour ſe lauer, qu'il y court maintenant? eſcoutez ce qui ſuit, & ne vous precipitez pas à faire vos demandes. *Mon ame a eu ſoif du Seigneur Dieu viuant*, dequoy a-elle eu ſoif? quand viendray-ie, quand comparoiſtray-ie deuant la face du Seigneur? C'eſt cela qui me donne de l'alteration & de la ſoif, venir & comparoiſtre; i'ay ſoif en mon voyage, i'ay ſoif en ma courſe, ie ſeray abreuue, & aſſouuy ſeulement par mon arriuée. Mais d'autant que comme vn *cerf te deſire, & cours deuers les fontaines* d'eaux, & *qu'vne fontaine de vie* prend ſa ſource de la maiſon de mon Dieu. Que feray-ie, afin de le treuuer? ie conſideray la terre; & la terre a eſté faicte: la beauté de la terre eſt grande, & bien admirable, mais elle a ſon ouurier. Les miracles des ſemences & aultres choſes qui engendrent, ſon grãds, mais tout cela a vn Createur. Ie monſtre la grandeur de la mer, dont la terre eſt enuironnée; ie m'en eſtonne, ie l'admire, & cher-

che son ouurier. Ie contemple le ciel, & la beauté des estoiles; ie loüe tant que ie puis la splendeur du soleil, dont la lumiere suffit pour les exercices du iour; ie considere aussy la lune, qui console les tenebres de la nuict. Tout cela est beau, tout cela est loüable & digne d'estonnement; n'estant pas vn ouurage terrien, mais celeste. Ma soif ne s'arreste & ne se plante pas encore là. I'admire tout cela, ie le loüe, & l'estime, ayant toutefois encore soif, & desirant celluy qui a fait toutes ces merueilles.

Aug. manu. cap. 20. L'ame que l'amour de Dieu touche viuement, ne sçauroit penser à aultre chose, ny desirer aultre chose; mais souspirant souuét, dit: *comme le cerf desire les fontaines d'eaux, ainsy mon ame vous desire mon Dieu.*

Aug. soliloq. c. 35. O fontaine de vie, veine d'eaux viuantes, quand viendray-ie aux eaux de vostre douceur, sortãt de cette terre deserte, desuoyée, sterile, & sans ruisseaux; afin que ie voye vostre vertu, & vostre gloire, & que i'assouuisse ma soif des eaux de vostre misericorde? I'ay soif, o Seigneur, & vous estes la fontaine de vie, abreuuez moy, i'ay soif de vous Dieu viuant.

Aug. in Ps. 62. *Mon ame a eu soif en vous, par autant de façons que ma chair.* En l'aultre vie, quand ma chair sera resuscitée, elle s'abreuuera tout à souhait; maintenant si nous ne mangeons, nous auons faim, & defaillons, nous languissons

aussy

auſſy de ſoif;ces accidents nous arriuans de la corruption de noſtre fragilité. Si nous veillons long temps, nous defaillons auſſy, & dormons,ſi nous demeurõs droicts,nous ſommes bien-tot laſſez,& cõtraints de nous aſſeoir,& ſi nous demeurons aſſis, nous deuenons encore las,& nous releuons. En vn ſi grand nombre de deffaux, & de foibleſſes naturelles, nous auons ſoif de cette incorruption, que nous n'auons pas ; & partant noſtre chair *a ſoif de Dieu* par beaucoup de façons. En cette Idumee,en ce deſert,en autant de façons qu'elle trauaille, en autant a-elle ſoif; en autant de ſortes qu'elle eſt laſsée, en autant a-elle ſoif de cette infatigable incorruptiõ, de cette vigueur & force perdurable,en vne terre deſerte,ſans chemin, ſans eau, & telle qu'eſt ce miſerable monde.

Quand



Quando veniam et apparebo ante faciem Dei? Psal. 41.

XII.

Quand viendray-ie, & aparoiſtray-ie deuant la face de Dieu? *Pſal.* 141.

AH que ſert de tant faire croire,
O doux vainqueur, o ſainct amour!
Que ie verray bien-tot ce iour,
Qui ſeul me peut combler de gloire?
Eſtes vous donc de ces amants,
Qui ne ſe ſeruent des ſerments,
Que pour ſe faire mieux admettre?
Et puis manquent de ſouuenir;
Il eſt ayzé de tout promettre,
Lors que l'on ne veut rien tenir.
S'il vous plait d'euiter ce blame,
Deſcouurez voſtre affection;
Et faites voir ſans fiction,
Que mon amour touche voſtre ame.
Vous m'auez ſi ſouuent promis,
Qu'il me ſeroit bien-tot permis,
De voir voſtre face diuine;
Pour rendre mon bonheur perfaict,
Apres vne voix ſi benine
Faites que i'en voye l'effect.
A quoy vault cette retenue?
Vous viendrez bien-tot, dites vous,
Vzez d'vn langage plus doux,
Dites, venez, l'heure eſt venue.
Helas que l'amour a de maux!

Et

Et qu'il faut ſouffrir de trauaux,
En vne abſence qu'on endure !
Qu'attendre eſt vn faſcheux meſtier,
Pendant ce temps, vne heure dure,
Plus qu'en aultre vn an tout entier.
I'ay tant attendu de iournées,
Tant de ſepmaines, & de moys,
Sans ouyr la fatale voix
De mes heureuſes deſtinées.
Donc apres tant d'ans eſcoulez,
Dites moy ce que vous voulez;
Vous me repaiſſez d'eſperance,
Mais ie n'en veux plus deſormais,
Si ie n'ay que cette aſſeurance
D'vn bonheur qui ne vient iamais.
Quel paſſetemps ſçauriez vous prendre
A ce langage deçeuant ?
Me donnant eſpoir ſi ſouuent,
Pour me faire tousiours attendre.
Si ie paße en vn carrefour:
Chaqu'vn qui cognoit mon amour,
Rit de mon attente affrontée:
Et dit me voyant en ce lieu,
En fin credule Philothee,
Dis nous où s'arreſte ton Dieu ?
Ie ſuis triſte de ces blaſphemes,
Mais ſi doibs-ie bien aduoüer,
Que vous n'eſtes point à loüer,
Me tenant des rigueurs extremes.
Donc pour fuyr cette leçon,
Traittez moy d'vne aultre façon,

Sans

Sans me plus vser de remise.
Faites moy franchement sçauoir,
Quand en vostre gloire promise
I'auray le bonheur de vous voir.
Vous cognoissez bien ma tristesse
A force d'attendre & d'aymer,
La douleur me doibt consumer,
Desia mon cœur tombe en foiblesse.
Helas, si ie n'aymois si fort,
Ie n'aurois pas ce mauuais sort:
Car la trop seuere disgrace,
Qui me menasse d'vn trespas:
C'est qu'aymant vostre belle face,
Ie cherche, & ne la treuue pas.
O face tourment de mon ame,
Dont l'absence me faict mourir!
Qui presente pouuez guerir,
Toute cette ardeur qui m'enflame!
O visage delicieux,
Plus beau que les anges des cieux!
Vnique beauté! quand sera ce?
Que pour apaizer mon tourment,
Vous me permettrez cette grace
De vous voir sans empeschement?
Quand par vne loy coustumiere
La nuict vient sur nostre orizon:
Toutes beautez sont en prison,
En absence de la lumiere.
Qu'vn nuage couure le iour:
Aussy-tot ce mortel seiour
Porte le dueil pour cette perte;

Les boys comme atteints de douleur
Font change de leur robe verte,
En vne plus ſombre couleur.
La terre muette & plaintiue,
Ne ſçait dequoy s'entretenir,
Ce broüillard, qui la vient ternir,
Luy rauit ſa beauté plus viue.
Les pauures parterres ſoüillez
Sont honteux d'eſtre deſpoüillez
De leurs parures magnifiques.
Les oyzelets ne chantent plus,
Et comme faits paralitiques
Les hommes ſe tiennent reclus.
Mais ſi monſtrant vn teint de roſes,
Le iour retourne tout vermeil:
Les belles flames du ſoleil
Rendent la grace à toutes choſes,
Aux doux regards de ſes clairtez
Tous nuages ſont eſcartez:
La terre prend nouueau viſage,
Vn beau verd habille les boys,
Les oyſeaux chantent leur ramage,
Les hommes recouurent la voix.
Ainſy mon bien, ma douce vie,
Si-tot que ie ne vous voys pas,
Comme à la veille d'vn treſpas,
Toute ma vigueur eſt rauie.
Puis ſi-tot que ie vous reuoy,
Toute force recroiſt en moy,
Vous ſeul regiſſez ma fortune,
Ma vie naiſt à voſtre abord:

Mais cette retraitte importune
Me donne trop ſouuent la mort.
Souuent pour me donner courage,
Quand voſtre depart m'eſt ſuſpect,
Vous voulez que quelque aultre aſpect
Me ſerue de pleige, & d'oſtage.
Pendant que ie ſuis loing de vous,
Vous croyez qu'il me ſoit bien doux,
De voir des campaignes fleuries.
Vous dites que les beaux attraits
Des parterres, & des prairies,
Sont vos veritables pourtraits.
Vous me renuoyez aux eſtoiles,
Aſſeurant que voſtre beauté
Reluit d'vne meſme clairté,
Lors que vous paroiſſez ſans voiles.
Et comme ſi vous eſtiés tel
Que quelque Narciſſe mortel,
Il vous plait que l'eau des fontaines,
Ou bien des viſages fardez,
Me ſoient des peintures certaines
Des graces que vous poſſedez.
N'vzez plus de cet artifice,
Trop deſcouuert pour m'abuzer.
Au lieu de me fauorizer
C'eſt me rendre vn mauuais office.
I'ayme ſans nulle exception,
Mais vous manquez d'affection,
En me renuoyant à la terre;
C'eſt vn acte peu gracieux,
De vendre des morceaux de verre,

Pour des diamants precieux.
Donnez des beautez mensongeres
A celles qui n'ayment point tant;
Mon cœur ne peut estre content
De ces felicitez legeres.
C'est vous tout seul qui m'estes cher;
Qu'ay-ie à faire de rechercher
Des vaines merueilles humaines,
Qui ne m'aydent non plus que rien?
Vous qui faites naistre mes peines,
Deuez faire naistre mon bien.
Ie n'attends ny repos, ny grace,
Si vous ne me les presentez,
Tous mes souhaits sont limitez,
Des seuls regards de vostre face.
En vne perfaicte beauté,
Voir vne esgale magesté,
C'est bien vn subiect de merueilles.
Aymer, & porter du respect,
Sont deux passions nompareilles,
Que l'on epreuue à vostre aspect.
Vostre seule face est diuine,
Les autres sans air, & sans iour,
Qui me pensent toucher d'amour,
Sont toutes de mauuaise mine.
Car sans les charger de mespris,
A quoy peut reuenir leur prix?
Quels traits ont elles de si rares,
Quels appas si delicieux,
Qui ne semblent laids, & barbares,
S'ils paroissent deuant vos yeux?

Quand toutes les beautez mortelles
Feroient l'ambitieux proiect,
De rassembler en vn subiect
Leurs faueurs & graces plus belles:
Le chef-d'œuure seroit aymé
De quelque esprit mal informé;
Mais l'ame sainctement reglée
Que vous brulez d'vn plus beau feu,
Sera tousiours moins aueuglée,
Que de s'arrester à si peu.
Le ciel est tout plein de lumiere,
Entre ces astres incognus
La belle estoile de Venus
Est la plus nette & la premiere.
Mais la Lune luit d'vn flambeau,
Qui semble plus grand, & plus beau:
Comme elle emporte la victoire
Sur ces corps de moindre respect:
Le soleil tout ardent de gloire
La fait paslir à son aspect.
Ainsy luit-il, plus que rien d'aultre,
De tout ce qui se voit és cieux,
Mais la lumiere de ses yeux
Est d'autant moindre que la vostre.
Il passe tout, vous le passez,
Quand vos doux regards eslancez
Donnent iour à quelque belle ame:
O que c'est vn bien nompareil,
De se laisser reduire en flame,
Quand elle vient d'vn si bel œil!
Si ce n'est qu'on vous accompaigne,

On n'en peut dire que le moins;
Ainſy l'vn de ces trois teſmoings,
Qui vous virent ſur la montaigne,
Nous pourroit mieux faire ſçauoir,
Ce qu'il eut le bonheur de voir:
Lors que voſtre face celeſte
Brillante d'vn peu de clairté,
Monſtra par diſcours & par geſte
Des preuues de diuinité.

Les rayons bordoient voſtre teſte,
Vos cheueux ſembloient de fin or,
Les peſcheurs voyans ce threſor
N'attendoient plus d'aultre conqueſte.
Attirez d'vn puiſſant deſir
D'auoir touſiours ce ſainct plaiſir,
Ils auoient perdu la memoire
D'amys, de parens, de pays;
Tant cette eſtincelle de gloire
Les auoit rendus esbays.

L'vn demeurant tout immobile,
Sans plus penſer à ſon retour,
Ne deſiroit aultre ſeiour
Qu'en cette montaigne ſterile.
Toutefois ce qu'il auoit veu
Ne ſe doibt eſtimer que peu;
Au prix de ces beautez auguſtes,
Et de cette ſaincte clairté,
Quand vous eſtes entre les iuſtes,
En vn throne de mageſté.

Vous luy monſtraſtes des parcelles
D'vn feu, qui deſcendoit en l'air,

Ainſy qu'vn brazier fait voler
Mille petites eſtincelles.
Il auoit veu que vos cheueux
Eſtoient comme rayons de feux,
Voſtre front reluizant de gloire
Luy pouſſoit quelque eſclat pareil
A celluy qu'on voit en l'yvoire,
Quand il eſt battu du ſoleil.
Ou comme quand la pleine lune
Donnant à plomb ſur les ruiſſeaux,
Nous depeint à trauers les eaux
Vne lumiere vn peu plus brune.
Ou comme en vne belle nuict,
Pendant que tout le ciel reluit;
Si l'on regarde dans les ondes :
La mer eſt ainſy qu'vn miroir,
Où mille eſtoiles vagabondes
Ont plaiſir de ſe faire voir.
Qu'eſt ce donc qu'il auroit peu dire
S'il euſt poſſedé ce bonheur,
De vous voir tout remply d'honneur,
En la grandeur de voſtre empire?
S'il auoit donc veu vos beaux yeux,
Ou bien voſtre chef radieux,
Ou voſtre face ſans nuage,
Qu'euſt il eu ſubiect de iuger?
Puis qu'il bruloit en ſon courage,
Au regard d'vn feu plus leger.
O ma lumiere! quand ſera ce?
Que ce iour, Roy des plus beaux iours,
Me permettra que pour touſiours

I'adore vostre belle face?
Opulente poßeßion,
Que vous donnez de paßion,
A quelque ame qui vous desire!
Que vous auoir est vn grand bien!
Mais qu'aussy c'est vn grand martyre,
De tant attendre & n'auoir rien!
Afin que souffrant ce dommage
I'eusse dequoy me consoler,
Il vous a pleu de vous voiler
Dessous vne visible image;
Doncque vostre pouuoir diuin
S'est seruy du pain, & du vin,
Pour en faire vn secret mystere,
Qui me fut vn gage asseuré,
Du contentement que i'espere:
Et que i'ay tousiours desiré.
I'honore la main liberale,
Qui m'oblige par cet effect;
Mais en ce bonheur imperfaict
Ie n'ay pas ma gloire finale.
Mes yeux empeschez d'vn bandeau
N'ont aultre obiect que ce rideau;
Vostre grandeur, qui se desrobe
Sous de si petits accidents,
Ne me laiße voir que la robe
Du corps, que vous cachez dedans.
Mais vn aultre desir me touche,
Ie voudrois sans voile, & sans fard,
Ioüyr de vostre vray regard,
Et vous respondre bouche à bouche.

Ces peintres font vn mauuais tour,
Qui bandent les yeux à l'amour,
Ils cognoissent mal sa nature;
Il veut tout voir, & tout toucher,
Et tient pour vne grande iniure,
Si peu qu'on pense l'empescher.
Quand donc sans nuage, & sans voiles,
Par vne entiere liberté,
Vous verray-ie en vostre clairté,
Plus beau que toutes les estoiles?
Mes yeux qui ne vous voyent pas,
Auront de plus charmants appas;
Cette volupté, que ie gouste,
Touche mon esprit seulement,
Lors ie la posséderay toute,
Par regard, & par sentiment.
Belle & gracieuse iournée,
Que ie souffre en vous attendant!
Ie meurs d'vn regret euident,
Par vostre longueur obstinée.
Pour auoir vn souuerain bien,
Ie ne vous demande plus rien,
Que cette grace poursuiuie,
Alors ce beau iour gracieux,
Tant attendu toute ma vie,
Me sera plus cher que mes yeux.

Quand viendray-ie, & apparoistray-ie deuant la face de Dieu?
Psal. 41.

Aug. in Ps.43. SI vous treuuez quelque chose de meilleur, que de voir la face de Dieu, desirez la, & la retenez l'ayant acquize. Mais malheur à vostre amour, pauure abuzé, & ensorcelé! si vous pensez ou soubçonnez seulement qu'il y ayt quelque chose de meilleur ny de plus beau, que celluy lequel est la beauté, & la bonté mesme, & la cause de cette aultre beauté empruntee, & vous n'estes pas digne de penser à luy, si quelque aultre obiect vous arreste, & vous empesche de luy dedier vos plus belles pensées.

Aug. in Ps.39. Celluy par qui toutes choses ont esté faictes, est meilleur que toutes choses; celluy qui a fait tout ce qui est beau, est plus beau, que toutes ces beautez; qui a fait les fortes & les grandes, est plus grand & plus fort, tout ce que vous sçauriez aymer, vous le treuuerez en luy; aprenez à aymer le Createur en sa creature, & l'ouurier en l'ouurage, que ce qu'il a fait ne vous tienne pas, & ne vous façe perdre celluy qui vous a faict.

Tres-doux & tres aymable, benin, cher, precieux,

precieux, desirable, amoureux, beau & gracieux, quand vous voiray-ie? *quand aparoistray-ie deuant vostre face?* quand m'assouuiray-ie de vostre beauté? quand me tirerez vous de cette prison tenebreuse, *afin que ie confesse vostre nom*, & chante vos loüanges? *Aug. medit. cap. 37.*

O mon cœur dis maintenant, mais dis tout entier à Dieu; ie cherche vostre face, c'est vostre face, o Seigneur, que ie recherche. Vous donc, o mon Dieu, de grace enseignez moy maintenant, aprenez à mon cœur, où, & comment il vous doibt chercher; où, & comment il pourra vous treuuer. par quel signe vous chercheray-ie? auec quelle face? ie ne vous vy iamais, Seigneur mon Dieu; ie ne cognois pas vostre face, o Seigneur treshault, que fera ce banny esgaré? vostre pauure seruiteur, disgracié, chassé bien loing, & reietté de deuant vostre face? que sçauroit il faire pour vostre amour, & sa grace? il halette, & languit d'vn extreme desir de vous voir, & vostre face est trop couuerte, & trop esloignée de luy. Vous estes mon Seigneur & mon Dieu, & ie ne vous ay pas encore veu. Vous m'auez faict, & refaict, ie n'ay point de bien que vous ne m'ayez donné: & ie ne vous cognois pas encore. En fin ie suis faict pour vous voir, & ie n'ay encore rien faict de ce, pourquoy ie suis fait. *Ansel. in prosolog. cap. 1.*

Aug. soliloq. c. 36. L'entiere beatitude, & toute la glorification de l'homme, est celle cy, *voir la face de Dieu*, voir celluy qui a faict le ciel & la terre, voir celluy qui l'a fait, qui l'a sauué, & qui l'a glorifié. *Ma face vous a cherché, ie rechercheray vostre face o Seigneur.* La face du Seigneur des vertus, en laquelle seule consiste toute la gloire eternelle des bienheureux.

Aug. soliloq. cap. 35. *O quand viendray-ie Seigneur, & comparoistray-ie deuant vostre face?* pensez vous que ie voiray ce beau iour, ce iour de liesse, & de reiouyssance, *ce iour que le Seigneur a faict, auquel nous debuons nous resiouyr?* O belle & gracieuse iournée n'ayant point de soir, ne se couchant iamais, en laquelle i'entendray vne voix de loüange, vne voix de resiouyssance, & de confession, en laquelle i'entendray, *entrez en la ioye de vostre Seigneur!* entrez en la ioye perdurable de vostre Seigneur, vostre Dieu, où vous treuuerez beaucoup de grandeurs, d'excellences, & de merueilles, incomprehensibles & sans nombre. Entrez en vne ioye sans tristesse, en vne ioye qui dure, & comprent vne eternité de ioye; où vous aurez tout bien, & n'y aurez aulcun mal; où tout ce que vous voudrez sera present, & d'où tout ce que vous ne voudrez pas sera absent: où sera vne vie vitale, douce & aymable, & tousiours digne d'estre racomptée:

comptée, où l'ennemy combatant ne ſera pas, ny point d'embuſches, ny de deceptiõs, mais vne certaine aſſeurance, vne aſſeurée tranquilité, vne tranquile ioye, vn ioyeux bonheur, vne bienheureuſe eternité, vne eternelle beatitude, & vne beatifique viſion, qui eſt la vraye reiouyſſance du Seigneur voſtre Dieu.

Auſſy-tot que Sainct Pierre eut vn peu goûſté de cette douceur, oubliant toutes choſes inferieures, il ſe prit à crier, comme s'il euſt eſté yure, ou tranſporté: *Seigneur, il eſt bon que nous ſoyons icy, faiſons nous trois tabernacles.* demeurons icy, pour vous contempler, car nous n'auons plus beſoing d'aultre choſe. Il nous ſuffit de vous voir, o Seigneur, il nous ſuffit disie, d'eſtre raſſaziez d'vne ſi grande douceur: car il n'auoit ſauouré qu'vne goute de voſtre douceur, & ſe ſentoit deſia degouſté de toute aultre. Que ſçaurions nous donc penſer, qu'il euſt dit, s'il euſt goutté cette grande abondance de douceur de voſtre diuinité, que vous auez cachée, & reſeruée pour ceux qui vous craignent? *Aug. ſoliloq. cap. 22.*

Voyez encore vn homme ardent, vn Dauid enflammé, car ſçachant qu'apres ſon depart de cette vie, il debuoit aller deuers Dieu, & le voir, il n'en peut pas attendre le delay ſeulement; car il ne *Chryſ. hom. in Pſal. 41*

ſouffro

ſouffre point du tout de retardement ; meſme ſi c'eſtoit quelque perſonne priuée, abiecte, & de fort baſſe condition, & viuotant dans les incommoditez d'vne extreme pauureté, encore s'eſtonneroit on qu'elle voulut ſi librement renoncer à la vie, & la meſpriſer ſi fort ; mais encore y auroit il moins de ſubiect d'eſtonnement, que nous n'en auons, voyant vn Roy qui iouyt de tant de delices, qui commande, & regne auec toute authorité ſur vn ſi grand peuple, qui poſſede vne ſi grande gloire, qui les armes en main a vaillamment acquis tant de victoires, a mis tant de guerres à chef, & ſi heureuſement, qui vit auec vne ſi grande renommée de ſageſſe & de puiſſance, en fin de tout poinct heureux ſelon noſtre ſens ; & qui toutesfois ſe moque de tout cela, n'en tient compte, meſpriſe ces richeſſes, ces honneurs, gloire, & delices preſentes, aſpirant cependant à d'aultres felicitez futures qu'il pourſuit & pourchaſſe, & s'eſtime diſetteux, iuſques à ce qu'il les ayt acquis ; cette reſolution ſi haulte, & ſi violente, n'eſt que pour quelque ame auſſy courageuſe que celle de ce grand Roy, que pour vn eſprit enflammé d'vn puiſſant deſir de vraye ſageſſe, & du tout épris d'vn amour purement celeſte.

Moyſes deſiroit & conuoitoit en cette

ſorte de voir la face meſme de Dieu, & dit à Dieu, conferant auec luy : *Si i'ay treuué grace deuant vous, permettez que ie vous voye, vous meſme, vous me remplirez de ioye par la preſence de voſtre face.* *Aug. in Pſ. 138.*

Et moy qui ſuis petit, entre les plus petits de voſtre famille, mon Dieu, mon pere, & ma vertu, *quand viendray-ie, & comparoiſtray-ie deuant voſtre face*; afin que moy qui vous confeſſe maintenant pour vn temps, ie vous confeſſe & vous loüe des lors eternellement? Ie ſeray bien heureux ſi ie ſuis reçeu pour voir voſtre clairté. Qui m'impetrera que vous me permettiez le bien de paruenir à cette felicité? *Aug. ſoliloq. cap. 23.*

Mais quand viendray-ie? voyez quel tranſport, la promptitude, quoy qu'extreme, dont Dieu ſe ſert, ſemble trop lente à ce deſir. *quand viendray-ie, & comparoiſtray-ie deuant la face de Dieu*? de là vient encore cet aultre deſir, & ces cris : *i'ay demandé vne choſe au Seigneur, & la demanderay & rechercheray, que ie demeure dans la maiſon du Seigneur, durant tous les iours de ma vie.* Pourquoy cela? afin que ie contemple la delectation du Seigneur. *Quand viendray-ie, & comparoiſtray-ie deuant la face du Seigneur.* Cependant, meditant, courant, auanceant en chemin, & paſſant touſiours oultre, auant que ie vienne, auant que ie comparoiſſe, *Aug. in Pſ. 41.*

mes

mes larmes m'ont seruy de pains de iour & de nuict, pendant que l'on me dit par chacun iour, où est ton Dieu?

Aug. medit. cap.40. Faites donc, O Seigneur! faites donc maintenant, monstrés vous à moy, & ie seray consolé. Laissez moy iouyr de vostre presence, & i'auray l'effect de mon desir; descouurez vostre gloire, & ma ioye seray parfaicte: *mon ame a eu soif en vous, & ma chair aussy en plusieurs sortes; mon ame a eu soif en Dieu fontaine viue. quand viendray-ie, & aparoistray-ie deuant la face du Seigneur?* Quand viendrez vous mon consolateur, que i'attens? O quel bonheur, si ie vois vne fois ma ioye que ie desire! o si ie suis rassazie, quand vostre gloire sera apparue, & dont i'ay faim! o si ie suis enyuré par l'abondance de vostre maison, apres laquelle ie souspire! O si vous m'abreuuez du torrent de vostre volupté, dont i'ay soif. que cependant, o Seigneur, *mes larmes me seruent de pain de iour & de nuict*, iusques à ce que l'on me die: Voilà ton Dieu: iusques à ce que mon ame entende, voilà ton espoux.

Aug. soliloq. cap.1. Monstrez vous à moy, mon consolateur, que ie vous voye lumiere de mes yeux; venez ioye de mon esprit: que ie vous voye liesse de mon cœur. Que ie vous cherisse vie de mon ame, descourez vous à moy, mon vnique contentement,

ment, mon doux ſoulas, Seigneur mon Dieu, ma vie, & toute la gloire de mon ame.



Qui



Quis dabit mihi pennas ſicut columbæ, et volabo et requieſcam ? Pſal. 54.

XIII.

Qui me donnera des plumes comme à la colombe,& ie voleray, & me reposeray? *Psal.* 54.

GRand ouurier du monde,où nous sommes,
Premiere source des humains,
Ie sçay que tous les corps des hommes
Sont les ouurages de vos mains;
Et que les pieces plus parfaites
Sont celles que vous auez faites.
Si toutesfois vous permettez,
Que chaqu'vn die ses pensées,
Sans que vos diuines bontez
S'en sentent en rien offensées,
Considerant cet animal,
Ie diray ce qui luy sied mal.
Ayant creé trois grands empires,
Vous en auez faict l'homme Roy.
En mer,les eaux,& les nauires
Deburoient obeyr à sa loy.
La terre,& l'air qui se pourmeine,
Sont des pieces de son domaine.
Toutesfois parmy tant d'honneur,
Vn inconuenient l'afflige;
Et luy faict perdre le bonheur,
Dont vostre Magesté l'oblige,
Il n'a pas assez de pouuoir,
Pour tenir tout en bon debuoir.

Souffrez l'excez de mon audace,
Si ie dis ſans tant de reſpect:
Que l'homme a bien plus de diſgrace,
Qu'on n'en voit au premier aſpect;
Et qu'vn deffault peu remarquable
Luy cauſe vn malheur incurable.
On dit que le Mome moqueur,
Auſſy-tot qu'il vit l'homme en eſtre,
Se plaignit ſeulement, qu'au cœur
Il n'auoit pas vne feneſtre;
Loüant toutesfois haultement
Tout le reſte du baſtiment.
Si ſa plainte fut legitime,
En reprenant cette maiſon;
Qu'il en face luy meſme eſtime,
Eſcoutant ſa propre raiſon.
Mais pour auoir vn aultre iuge,
Il peut prendre ailleurs ſon refuge.
Ie me faſche d'vn plus grand poinct,
Et propoſe d'aultres querelles;
Auiſant que l'homme n'eſt point
Reueſtu de plumes, ny d'aiſles;
Et n'a pas comme les poiſſons
Des eſcailles, ny des poinſſons.
Non qu'il ne ſoit aſſez adextre,
Pour tenir ce qu'il a conquis,
Sur tout cet empire terreſtre;
Sans le ſecours que i'ay requis,
Ces pieces luy ſont inutiles,
Pour regir les champs & les villes.
Mais puis que les eaux, & que l'air,

Luy tombent encore en partage:
Comment sçauroit il se mesler
De conduire son heritage?
Et faire que tant d'elements
Escoutent ses commandements?
Si l'homme n'a point de nageoire:
Comment regira-il les eaux?
Sans aisles, n'est il pas notoire
Qui ne peut suiure les oizeaux?
Et que l'air pour son impuissance
Ne luy rend point d'obeyssance?
Les oizeaux volans à souhait,
Font mille courses vagabondes;
Les poissons comme par ioüet,
Vont, & viennent parmy les ondes.
Se treuuans tousiours aßistez
Des membres qui leur sont prestez.
L'homme qui deburoit tout conduire
N'a pas les membres pour s'ayder;
Les bestes en ont pour luy nuire,
Sans aulcun droit de commander:
Chacun manquant par sort contraire
De quelque chose neceßaire.
Quel malheur arriueroit il,
De voir des poissons sans escailles?
Et l'air seroit il moins gentil,
S'il n'auoit pas tant de volailles,
Desquelles la plus part du temps,
Les laboureurs sont malcontens?
Que peut seruir vn ver qui vole,
Et doibt mourir auant le soir?

Amuzant d'vn plaisir friuole
Ceux qui s'arrestent à le voir.
Est ce vous ? ou bien la nature
Qui le produit par aduenture ?
O que l'on perdroit vn grand fruict!
Et que le monde seroit souche !
Si l'on n'entendoit pas le bruit,
Que font les aisles d'vne mousche.
Pensez vous donc que l'vniuers
En deubt aller tout de trauers ?
Que l'on manqueroit de merueilles !
Les cieux peut-estre tomberoient,
Si l'on ne voyoit plus d'abeilles,
Et si les papillons mouroient;
Ou bien s'ils n'auoient pas des aisles,
Pour faire la cour aux chandelles.
Mais n'estoit il pas bien requis,
Que le plongeon fit tant le braue?
C'est bien vn oizeau fort exquis,
Beau, grand, fort, courageux, & braue ;
Pour luy donner ce passedroict
De se treuuer en tout endroict.
Paissant tantot sur l'herbe verte
Il treuue dequoy se souler.
Aussy-tot il tient l'aisle ouuerte,
Et fait brauade de voler.
Puis va nager parmy les ondes,
Pour monstrer qu'il est de trois mondes.
Puis que tous lieux luy sont ouuerts,
Pourquoy l'honorable aduantage
De commander à l'vniuers

Ne luy tombe-il en partage?
Afin que ce gouuernement
Fut visité plus ayzement.
Mais si par vostre prouidence,
L'homme seul en est gouuerneur:
Pourquoy n'a-il pas la puissance
D'y commander auec honneur?
Ses edits s'en vont en fumées,
Faulte d'aiselles emplumées.
Neree, qui comme l'on dit,
Regit les mers, & les riuieres,
N'auroit pas assez de credit,
Sur tant de prouinces entieres;
Si quatre cheuaux escaillez
Ne tiroient ses membres moüillez.
Mesme ce Iupiter qui regle
Le iuste mouuement des cieux,
Est porté sur le dos d'vne aigle,
S'il veut aller en diuers lieux.
Et se faire voir à la terre,
Aultrement que par son tonnerre.
Pour regir les ondes & l'air,
L'homme est sans escaille, & sans plume:
Il ne sçait nager, ny voler;
Comment donc est ce qu'on presume,
Qu'il puisse rendre ces effects,
Dedans des membres imperfaicts?
Toutesfois, quoy que sa nature
Ne soit pas celle d'vn poisson,
Et qu'il soit vne creature
D'vne plus pezante façon:

Il peut par vn long artifice
Aprocher de leur exercice.
Il se fait des coussins de ioings,
Ou bien quelque planche d'escorce;
Mesme il imite les plongeons,
Aprenant à nager par force,
Ou par faulte d'aultre sçauoir,
Vn batteau luy rend ce debuoir.
Mais l'air est bien d'vne aultre sorte,
Les batteaux n'y seruent de rien.
Et l'homme n'a rien qui le porte
Hors de son plancher terrien;
Tellement que s'il est sans aisles
Tous secours luy sont i. fidelles.
Que i'aurois de bonheur ! si mon corps plus leger
Rencontroit quelque oizeau qui le vint soulager.
Que ne puis-ie inuenter quelque neufue industrie,
Pour m'esleuer en hault! regardez ma patrie,
Patrie? ou bien exil, plein de mille tourments,
Considerez ses mœurs, & ses debordements.
Desirant de voler, iugez de ma pensée,
I'en ay bien du subiect plus que n'auoit Persee;
Que n'ay ie comme luy des aisles aux talons,
Que l'air ne m'ayde-il ou bien les Aquilons?
Pourquoy mon corps porté sur les dos d'vn pegase,
Ne se fait-il du ciel vne campaigne raze?
Pourquoy ce grand ouurier qui bastit aultre fois
Des chemins à cent plis, & des vaches de boys,
Ne se presente il pour me donner ces aisles,
Dont il peut s'enuoler en des terres nouuelles?
La longueur des chemins, & la chaleur du feu,

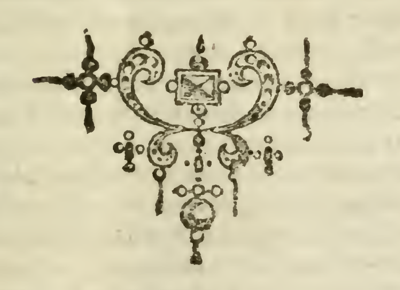
Et

Et les vapeurs des eaux m'espouuanteroient peu.
Sentant mes bras armez de ces aisles cirées,
I'approcherois tousiours des estoiles dorées,
Si tombant dans la mer i'y faisois mon tombeau:
Vn destin si fameux me sembleroit fort beau.
Car plus-tot que languir en ce monde barbare,
Ie voudrois espreuuer la fortune d'Icare.
Pourquoy quelque duuet me couure-il mon sein,
Que ne suis ie vn oizeau pour faire mon dessein?
I'offrirois volontiers vne entiere Hecatombe,
Afin de deuenir quelque belle Colombe,
Ayant le corps paré d'vn esmail gracieux;
Alors i'aurois pouuoir de m'esleuer aux cieux.
Quoy que l'Aigle commande à la troupe emplumée:
Ce treuuerois bien-tot autant de renommée;
Mesmes en peu de temps ie passerois deuant,
Laissant plus bas que moy les nues & le vent.
Oiseaux maladuisez, o testes sans ceruelle!
Qui sans vous proposer quelque route nouuelle,
N'auez aultre soucy qu'à trainer vostre temps,
Dans des marets fangeux, ou dans quelques estangs.
O que si quelque ouurier adroict comme Dadale,
M'auoit fauorisé d'vne fortune esgale!
L'vsage de mon vol me seroit bien plus cher,
Que de m'emprisonner au ventre d'vn rocher.
L'on ne me verroit pas au bord d'vne riuiere,
Vsant ainsy que vous ma vie toute entiere
Moitié chair & poisson, le plaisir d'vn repas
Ne sçauroit m'attirer à faire tant de pas.
Ie me garderois bien d'imiter l'hirondelle,
Qui vole contre terre, & sans mouuement d'aisle,

A plaiſir de razer la ſurface des eaux,
Ie ne chercherois pas les ioncs, ny les rozeaux.
Ainſy qu'Alcinoé, qui plaignant le dommage
De ſon Ceyx noyé, ſeconda ſon naufrage.
En oizeau plus hardy ie voudrois m'esleuer,
Et ſçauoir ſi le ciel ſe laiſſeroit treuuer.
Ie n'aurois pas le ſoing de ioüer, ou de paiſtre,
Mais quittant librement tout ce mõde champeſtre:
Vn glorieux ſoucy me comblant de valeur
Cauſeroit auſſy-tot mon bien, ou mon malheur.
Qu'ils me ſẽblẽt heureux! ceux que quelque aduẽture
Peut iadis transformer en vne aultre nature,
Qui d'hommes faicts oizeaux, ont pouuoir, & loiſir
De voler parmy l'air, s'ils en ont le deſir.
La cholere ou l'amour qui cauſa leurs deſaſtres,
Au moins leur a permis de s'aprocher des aſtres.
Que ne ſuis ie cõme eux: pourquoy mes bras charnus
Sans plumes & ſans poil, demeurent ils tous nuds?
Tant d'oiſeaux inutils font nombre dans cẽ monde:
Les vns volent en l'air, d'aultres nagent ſur l'onde.
Niſus mourant de dueil, fut bien-tot transformé
Par vn heureux malheur, & ſon corps emplumé,
Pour les bras qu'il auoit, fut couuert de deux aisles.
Sa fille eut meſme ſort, quand les feux infidelles,
Qu'elle auoit pour Minos, ſe treuuerent trahys;
Apres auoir vendus, pere, ſang, & pays,
Ce fut vn bon deſtin dont elle eſtoit peu digne:
Mais moy ſans ces forfaicts, que ne ſuis ie vn grand
Plus leger toutesfois que ceux de nos viuiers, (Cygne
Deuanceant de mon vol, celluy des Eſperuiers.
Que l'on me change en Pic, ou par excez de grace,

Cher

Cher oiſeau de Venus, que ne ſuis-ie en ta place?
Belle & chaſte colombe, ayant le corps doré
Des rayons, que l'on voit dans vn ciel azuré;
Que ne ſuis ie la ſœur de cette domeſtique,
Qui portant à Noë la branche pacifique
Du nouuel oliuier, aſſeura les humains;
Que Dieu vouloit ſauuer l'ouurage de ſes mains.
Le gracieux accueil d'vn ſi grand Patriarche
Ne me retiendroit pas dans le ſein de ſon arche,
Mais ſans me ſouuenir de parens ny d'amys:
Ie volerois autant qu'il me ſeroit permis.
N'ayant point de loiſir, iuſqu'à ce que mes aisles
Euſſent porté ce corps par des routes nouuelles:
Et me rendant au ciel ie n'aurois plus ſoucy
D'entendre, ny de voir, ce que l'on faict icy.



Qui me donnera des plumes comme à la colombe, & ie voleray, & me reposeray ?
Psal. 54.

Aug. ser. 145 de tẽp. TOus passagers, & pelerins qui voyagent de ce siecle en l'aultre, bruslent de desir, & souspirent ainsy. Douce patrie, celeste patrie, patrie de consolation, patrie des Anges! où personne ne meurt, en laquelle nul ennemy n'est reçeu. Patrie où vous auez le Dieu eternel pour amy, où vous ne redoubtez nul ennemy.

Aug. medit. cap. 37. *Qui me donnera des aisles comme celles d'vne colombe, & ie voleray, & me reposeray ?* il n'y a rien qui me puisse estre si doux, que de me voir auec le Seigneur mon Dieu ; prestez moy des aisles, ie vous supplie, desquelles estant reuestu, & soustenu, ie puisse m'esleuer en hault, & voler à vous.

Aug. in Ps. 138 Quelles plumes, quelles aisles, sinõ deux? les deux commandements de charité, desquels deux commandements toute la loy depend, & les Prophetes. ces aisles, ces plumes m'ayderõt, si ie les reçoys, ie puis m'enfuyr de vostre face, à vostre face, & de la face de mõ Dieu courroucé, deuers la face de mon Dieu appaizé. Volõs desia par esperance & desir, ayant les aisles d'vne iumelle, & germaine charité. Que cela soit nostre meditation,

ditatiõ, nostre esperãce, & nostre consolatiõ. Reçeuons par la charité les aisles, que nous auons perdues par cupidité; car la cupidité a esté faite le glus & la poix de nos plumes; qui nous a empastez, & nous a fait cheoir de la liberte de nostre air, c'est à dire, des graces & faueurs libres de l'esprit de Dieu. Tombez, & froissez, nous auons perdu nos plumes, & nous sommes veus cõme captifs, en la puissance de l'oyzeleur. En cette vie entre tant de scandales, & si grands, entre vne si grande multitude de pechez, entre tant de troupes de tentations quotidiennes, & de mauuaises persuasions iournalieres, que sçaurois ie faire ?

Tout temps se treuue plein de soucy, toute la vie se passe en fascheries, *vous marchez*, dit il, *au milieu des lacets*, & vn aultre; *il se plaignoit des lacets tendus & cachez parmy le chemin, où il doibt passer*, & craignoit d'estre pris, & tomber au piege; il vouloit fuyr comme le passereau, *mais le lacet n'estoit pas encore rompu. Ma fuite*, dit il, *s'est perdue de moy*, ie n'ay plus le moyen de m'en fuyr. Ses aisles estoient apezanties, & chargées, *par cette eau tenebreuse des nuées de l'air*, & peut-estre ne pouuoit voler. En fin il cherchoit de reçeuoir des aisles; *afin de s'enuoler, & se reposer*, selon qu'il est escrit: *qui me donnera des aisles comme à la colombe, & ie voleray, & me reposeray ?* *Amb de fuga saculi c. 5*

Car

Amb. l. 4. in c. 4 Luca. Car comme auec certains cloux, l'ame est icy attachée aux voluptez du corps, & depuis qu'elle s'est vnefoys arrestée & noyée dans les cupiditez terriennes, difficilement peut elle reuoler en hault, dont elle est descendue, sans l'ayde & faueur speciale de Dieu. Car elle est liée, par les lacets de ses actions, & se voit comme subiette, & tenue aux chatoüillements des delices du siecle.

Ambr. ser. 70. Rien ne peut voler s'il n'est pur, leger, & subtil, & dont la sincerité n'est pas retardée par intemperance, ny son alegresse, ny sa vitesse, apezantie par la disproportion des aisles & de la masse. Or entends ie que ce vol est empesché non tant par le poix des membres, que par celluy des delicts; ce qui me faict penser, qu'entre les oiseaux mesmes la colombe est celle qui vole plus vite, parce qu'elle est accompaignée d'alegresse, & d'innocence. En fin le sainct Dauid, souhaitant de voler auec pureté de cœur, ne desira point d'aultres plumes ny d'aultres aisles d'oizeaux que celles de la colombe; disant, *qui me donnera des aisles comme à la colombe, & ie voleray, & me reposeray?* Car il entendoit bien, que la haulteur du ciel se laisse plustot gaigner, & penetrer à la simplicité d'esprit, *que par la legerité des aisles*.

Orig. hom. 4. in Cãt. Il auoit conçeu vn grand amour de la parole de Dieu, & s'emportoit deuers luy par desir, souhaitant d'y paruenir d'vn vol leger,

ger, diſant, *qui me donnera des plumes, comme à la colombe, & ie voleray & me repoſeray*? ie voleray par mes ſens, ie voleray par intelligences ſpirituelles, & me repoſeray, quand i'auray aprehendé les threſors de ſa ſcience, & de ſa ſageſſe. Car ie penſe, que comme ceux qui reçoiuent la mort de IESVS CHRIST, & mortifient leurs membres ſur la terre, ſont faits conſorts de la reſemblance de ſa mort; ainſy ceux qui reçoiuent la vertu du ſainct Eſprit, & ſont ſanctifiez par luy, & remplis de ſes dons (par ce qu'il eſt apparu en eſpece du colombe) deuiennent auſſy des colombes, afin que des lieux terreſtres *ils s'enuolent aux celeſtes, eſtant eſleuez & ſouſtenus par les aisles du ſainct Eſprit*.

Vous auez fort bien faict, de prendre des aiſles comme la *colombe, afin de voler, & vous repoſer*; car en terre il n'y auoit point de repos, mais du trauail, de la douleur, & de l'affliction d'eſprit. Que ſçauroit donc craindre celluy qui vole ainſy? ſi ce n'eſt que peut-eſtre il voye vne charongne, ou quelque aultre choſe ſemblable en terre, par le deſir de laquelle eſtant attiré, il ſoit veu de ces meſchants, & maudits chaſſeurs, & ſoit pris dans les pieges & lacets apreſtez, *& que le dernier infortuné de cet homme ſoit pire & plus deſaſtreux que tous les precedents*.

Bern. ſerm. ſuper Beati qui habitant.

Car

Aug in Ps.76. Car nous debuons passer oultre, & fort legerement,par dessus tout ce qui nous empesche,qui nous enlace,nous attache comme glus, & par son poix charge & incommode nostre vol,iusques à ce que nous paruenions à ce qui nous suffit, oultre quoy il n'y a plus rien, sous lequel sont toutes choses,& duquel toutes choses dependent.

Aug. medit. cap.37. Donnez moy,o Seigneur, vn extreme desir, & vne pareille diligence pour vous suiure au lieu,où nous croyons que vous estes monté, afin qu'en cette misere presente, ie sois arresté seulement de corps, & sois toutesfois tousiours auec vous,par pensées, & desirs; afin que mon cœur se treuue, où vous estes, mon thresor desirable, incomparable,& aymable sur toutes richesses.que mon esprit se fournisse de plumes, o Seigneur,qu'il vole, & ne se lasse,ny ne s'arreste; qu'il vole & paruiene iusques à la beauté de vostre maison, & *iusques au lieu de la demeure de vostre gloire.*

Ibidem. Tenez mon cœur auec vostre main, parce que sans vous il ne peut estre emporté, ny rauy en hault, ie me haste, & me presse deuers ce lieu, où regne vne paix asseurée, où brille & esclatte vne tranquilité perpetuelle. Tenez mon esprit & le regissez & conduizez le du tout selon vostre volonté, afin que vous ayant pour chef, & pour conduite, il monte à cette region d'abondance,

dance, où vous paiſſez eternellement Iſraël vos eſleux & bienheureux de la paſture de verité.



Sei-



Quam dilecta tabernacula tua, Dn̄e virtutum! Concupiscit et deficit anima mea in atria Domini. Psal. 83.

44.

XIV.

Seigneur des armées, combien sont amiables tes tabernacles: mon ame conuoite & default apres les paruis du Seigneur. *Psal.* 83.

Vous à qui mille milliers d'anges
Seruent continuellement,
Et chantent vos dignes loüanges,
Auecque tout contentement.
O Seigneur & Roy des celestes,
Que vos grandeurs sont manifestes!
O qu'il fait beau voir vostre cour!
Et que ces chambres nompareilles,
Ou vos esleux font leur seiour,
Ont de beautez, & de merueilles.
Mon entendement se confond,
Mes pensées, & ma memoire
Dorment en vn oubly profond,
Au souuenir de cette gloire;
Mon cœur atteint de ce desir
Ne cherche plus aulcun plaisir.
Et si ce n'est pas estre auare,
Ou s'esleuer d'ambition,
Me voir en vn palais si rare,
C'est le but de ma passion.
Des monts de iaspes & de marbres
Font les boulëuerds & les murs,
Les voyes sont bordées d'arbres,

Chargez de fleurs & de fruicts meurs.
Mille pieces d'artillerie
Sont là dessous en batterie,
Non que l'on craigne aulcun danger:
Mais c'est pour les feux d'alegresses,
Quand il arriue vn estranger,
Que le Roy veut que l'on caresse.

Les myrthes & les aliziers
Rangez en hayes continues,
Entre les lys & les rosiers,
Font ombre sur les auenues.
Le meurier, l'if, & le cyprez,
En sont esloignez tout exprez,
Parce qu'estans arbres funestes
D'augures tristes & maudits,
En faueur de tous les celestes
Ces vergers leur sont interdits.

Là les arcades estoffées
Du porphire plus precieux
Sont reuestues de trophees,
Dressez par les princes des cieux.
On voit entrant en ce pretoire
Des portes d'ebene & d'iuoire,
Dessus des gonds de diamants.
Les gros cailloux de cornalines
Seruent de riches pauements,
Chamarrez d'emeraudes fines.

Les toits iustement escaillez,
Au lieu de tuiles, & d'ardoises,
Sont diuersement esmaillez
De hiacynthes & de turquoises.

Les

Les fenestres de vray cristal,
Les barreaux de riche metal,
Là, les lambrissures vernies
De myrrhe, & d'ambre distillé,
Ont maintes corniches fournies,
De brins de corail cizelé.
On voit ainsy que grosses goutes
Les belles perles de grand prix,
Qui parmy l'or pendent aux voutes
De cet admirable pourprix.
En fin ce gracieux empire
A tout ce que l'on sçauroit dire,
Capable d'arrester vn Dieu.
Si bien que les rares merueilles,
Qui se rencontrent en ce lieu,
Sont vniques, & nompareilles.
Mais considerant la saison,
C'est bien vne chose asseurée,
Qu'en cette diuine maison
L'on fait vne vie dorée.
Vn air salubre & temperé
Flatte le ciel enamouré,
Comme quand apres la froidure
La terre vient à s'eschauffer,
Et donne espoir par sa verdure
Des fleurs qui la doiuent coiffer.
Iamais vn reume decrepite
Ne crache là contre le ciel;
Iamais le temps ne se depite,
Ny ne fait sentir aulcun fiel.
Là ne se treuue point de teste

Battue de quelque tempeste,
La gresle y laisse tout en paix,
Et iamais on ne s'y rencontre
A la mort d'vn broüillard espaix,
Si-tot que le soleil se monstre.
Les fleuuez n'y sont pas gelez,
Dedans des cauernes captiues;
Le chaud ne les a pas bruslez,
Auecque ses poinctes plus viues.
Franches de froid, & de glaçons,
Les delicieuses moissons
Sont là pour l'honneur de la plaine:
Le souffle du lion d'Esté
Ne leur sçauroit faire de peine,
S'il en auoit la volonté.
Ceres y vit en asseurance,
Les herbes sans trop de chaleur
Y conseruent leur esperance,
Parmy leur premiere couleur.
Les fleurs dessus les branches vertes
Rient à leures descouuertes,
Vn vent plus amant que ialoux,
Qui les aborde, & les accueille,
Leur donne des baizers si doux,
Qu'il n'en fait pas cheoir vne feuille.
Tous les parterres resiouys
Se vestent d'or, & d'escarlatte,
Là les rosiers epanouys
Monstrent leur pourpre delicate;
Les lys y sont tousiours contens,
En vn perpetuel printemps.

Vne

Vne iuste temperature,
Qui maintient leur prosperité,
Fait par miracle de nature,
Qu'on n'ayt point d'hyuer, ny d'esté.
O grand Monarche des celestes,
Qui fites ce tout de vos mains,
Que vos grandeurs sont manifestes,
Au prix de celles des humains!
Ayant ouy tant de merueilles,
Qui voudroit prester ses oreilles
A tout ce qui se dit d'ailleurs?
Puis qu'en vos terres fortunées,
Deux ou trois moments sont meilleurs,
Qu'aultre part de longues années?
Là l'on ne tremble point de peur
Des esclats de quelque tonnerre,
Iamais vne sale vapeur
Ne sort du ventre de la terre;
Ces eaux qui noyent l'vniuers
Au retour de tous les hyuers
Ne rauagent pas leurs campaignes.
Des torrents boüillants de fureur
Ne descendent pas des montaignes,
Pour apauurir le laboureur.
Les mutins escumeurs d'AEole
Qui font la guerre sur nos eaux,
Enchainez dedans leur geole,
N'affrontent iamais les vaisseaux.
Les espics, les fleurs, & les herbes,
Esleuans leurs testes superbes,
Ne tremblent pas pour chaque vent.

Tousiours vne clairté seraine,
Qui luit ainsy qu'auparauant,
Les parfume de son balaine.
Aussy ne remarque-on pas,
Qu'apres quelques heures trainées,
Le soleil marche à plus grand pas,
Afin d'accourcir les iournées.
Pour le repos de ses trauaux,
Il ne mene pas ses cheuaux,
Dans les estables de Neptune.
D'autant que le ciel luy fournit
Vne station oportune,
Dont iamais rien ne le bannit.
Vn nombre admirable d'estoiles
En la presence du soleil
Ne se couure iamais de voiles,
Craignant les rayons de son œil;
Luy sans bruler, & sans leur nuire,
Luit, & leur permet bien de luire,
Les poles luy portent respect,
Mais par sa bonté coustumiere
Il les ayde de son aspect,
Et leur fournit de sa lumiere.
Pendant que le ciel est si beau,
La nuict cette noire endormie,
Qui n'a ny robe, ny flambeau,
Ne peut treuuer aulcune amye.
Iamais on ne la laisse entrer,
Aussy ne pouuant se monstrer
Elle se cache auec ses songes;
Et sent contre sa volonté,

Qu'on

Qu'on ne reçoit point de mensonges,
En ce regne de verité.
Quelle gloire est plus admirable,
Que celle d'vn si doux seiour?
Puis qu'vne clairté perdurable
Rend eternel vn si beau iour?
Iour de plaisirs, iour de delices,
Plein de tant de grands benefices,
Si riant & si gracieux!
Que sept soleils elementaires,
Esclairans la terre, & les cieux,
Rendroient des lumieres moins claires.
O Dieu, qui possedés ce bien,
Parmy des ioyes nompareilles,
Que toute la terre n'est rien,
Si nous aduisons vos merueilles!
Chez vous il ne faut point de soing,
Les soucys en logent bien loing,
Les ialouzies & les craintes
N'y presagent point de malheur;
On n'entend ny souspirs ny plaintes,
De quelqu'vn touché de douleur.
Les pleurs par leur liqueur amere
N'y soüillent point d'habit de dueil;
Là l'on ne voit iamais la mere
Mettant son enfant au cercueil.
Les matrones descheuelées
Ne sont pas tristement voilées,
Pour les decez de leurs marys,
On n'entend point d'accents funebres,
Pour regretter ses fauoris,

Comme à des leçons de tenebres.
On vit en vn libre loisir,
Et si quelqu'vn fait quelque chose,
C'est seulement pour son plaisir,
Non pour proffit qu'il se propose.
Les trauaux en sont exilez,
Les gemissements desolez
N'y treuuerent iamais entrée:
Tous les broüillons, & chicaneurs
Sont tracez de cette contree,
Autant que les empoisonneurs.
Tant de querelles, & d'enuies,
Qui desunissent les humains,
N'aigrissent point les douces vies
De ces charitables germains.
Iamais vne cruelle guerre
N'y verse du sang sur la terre:
Et ces monstres seditieux,
Qu'vne dissention aporte,
Par mille desseins factieux
Ne sçauroient en faucer la porte.
La disette & la pauureté
N'y rend personne miserable,
On ne s'y sent point tourmenté
De quelque langueur incurable.
L'excez d'vne maudite fain
Ne fait point crier pour du pain,
La fiebure, & la dissenterie,
Que les armes trainent apres,
L'embrazement, & la tuerie
Ne s'y virent iamais de pres.

Hors de tous dangers, & d'alarmes,
Ces citoyens victorieux
Ne recourent iamais aux armes,
Et ne font pas des furieux.
Dedans vne ville si forte
Le seul Ianus ferme sa porte;
Chaqu'vn se guidant par raison
Sans corps de garde, ou sentinelle,
Demeure libre en sa maison,
Auec vne paix eternelle.
Les trompettes & les clairons,
Ne sonnent point de boute selle,
On ne craint pas qu'aux enuirons
Quelque prouince soit rebelle.
On passe les siecles entiers
Sans heaulmes, & sans boucliers,
Les mains n'y sont pas occupées,
Ainsy qu'elles sont icy bas,
Des pistolets, & des espées,
Dont nous vzons en nos combats.
Les fraudes & les perfidies
N'y furent iamais en credit;
On n'y sent point de maladies,
Le pays leur est interdict;
Ainsy la mort en est bannie,
Garentis de sa tyrannie
Tous viuent eternellement:
Et iamais la beatitude
Ne voit, que leur contentement
Souffre quelque vicißitude.
Là, comme grand maistre d'hostel

La ioye faict couurir les tables,
Dressant vn festin immortel
De mille douceurs delectables.
En la saincte solennité
De cette heureuse eternité
Tous les hostes font bonne chere,
Sans qu'ils ayent aulcun besoing
De cette volupté legere,
Pour qui nous prenons tant de soing.

Iamais la faim ne les afflige,
La soif ne les tourmente pas;
Aulcun deffault ne les oblige,
A se donner quelque repas.
Leurs tables ne sont pas chargées
De nos viandes meslangées,
Nos maluoisies, & nos vins,
Nos hipocras, & limonnades,
Parmy ces appareils diuins,
Seroient trop rudes, ou trop fades.

Sans pain, sans poissons, & sans chair,
Ils treuuent vne aultre pasture;
Il ne faut cuire, ny mascher,
Ce qui leur sert de nourriture,
Telle potion, & tel mets,
Que nous ne goutasmes iamais.
Est celluy qui les rassazie,
Ie ne sçay quoy plus precieux
Que le Nectar, & l'Ambrosie,
Leur sert de vin delicieux.

Assis dessus l'or & la soye
Ces millions d'heureux esprits

Ne

Ne voyent rien hors de leur ioye,
Qui ne leur donne du mespris.
Ils s'entretiennent des loüanges,
Qu'ils entendent chanter aux anges,
Ils dansent à pas mesurez,
Et sans l'odieux artifice
De nos baladins esgarez,
Se donnent vn doux exercice.
Vne veritable amitié
Treuue vne amitié reciproque
Le bonheur chasse la pitié,
On ne voit aulcun qui se moque.
Pendant qu'vne ioyeuse paix
Plante des oliuiers espaix;
L'honneur, le triomphe, & la gloire
Couronnez de ieunes Lauriers,
Font celebrer à la memoire
Les victoires de leurs guerriers.
O Dieu, que vous comblez de grace
Ceux qu'il vous plait ainsy doüer!
Qu'estans en cette heureuse place,
Ils ont subiect de vous loüer!
Ie sens mon ame si tendue,
Vers cette gloire pretendue,
Que pensant à ce seul desir:
Tous les appas de cette vie
N'ont plus de bien, ny de plaisir,
Capable de me faire enuie.

Seigneur des armées, combien ſont amiables tes tabernacles: mon ame conuoite & default apres les paruis du Seigneur.
Pſal.83.

Aug. medit. cap. 25. HIeruſalem noſtre mere, ſaincte cité de Dieu, treſchere eſpouze de IESVS CHRIST, mon cœur vous ayme,il eſt epris de voſtre beauté; mon eſprit tranſporté de paſſion,vous cherit & vous deſire exceſſiuement. O que vous auez de grace,que vous auez de gloire,que vous auez de grandeur & de mageſté! Vous eſtes toute belle, & ny a point de tache en vous, rien à reprendre,rien à refuſer! Que mon ame ſera heureuſe,& bienheureuſe à l'eternité, ſi ie merite vne fois de voir voſtre gloire, voſtre felicité, voſtre beauté, vos portes & vos murs,vos rues & galeries, vos ſalles & palais ſans nombre, vos citoyens tous nobles, & gracieux, & voſtre Roy trespuiſſant en ſon lict d'honneur, ſur le throne de ſa mageſté! Car vos murs ſont tous de pierres precieuſes, vos portes de perles ineſtimables,vos rues pauées de fin or,auſquelles on chante touſiours des cantiques de ioye;vos palais grāds & ſomptueux,baſtis de pierres taillées, de ſaphyrs, & de diamants, couuerts de tuiles d'or, dans leſquels perſonne n'entre s'il n'eſt pur, perſonne ne demeure qui

qui ſoit entaché. Vous auez eſté faite toute belle, gracieuſe, & douce en vos delices. O chere Hieruſalem noſtre mere, vous n'auez rien qui reſſemble, ny reſente ces afflictions, que nous ſouffrons icy, rien qui ſoit comme ce qu'il nous faut voir en cette miſerable vie. En vous il n'y a point de tenebres, ny de nuict, ny aulcune aultre diuerſité de temps; mais Dieu d'vn Dieu, vne lumiere d'vne lumiere. Vn ſoleil de iuſtice vous eſclaire touſiours ; vn agneau tout blanc & ſans macule, eſt voſtre lumiere treſpure, & tres-belle : Voſtre ſoleil, voſtre clairté, & tout voſtre bien, c'eſt la contemplation perdurable d'vn ſi beau Roy: de ce Roy des Roys, qui demeure au milieu de vous, enuironné d'vne infinité de ſes fauorys, mignons, & courtiſans celeſtes.

Là ſont les chœurs melodieux des Anges, qui chantent de beaux cantiques, là eſt la conuerſation de citoyens doux & puiſsãs. Là ſe voit vne ſolennité generale, vne reception honorable & triomphante que l'on fait à ceux qui retournent de ce triſte pelerinage à voſtre ioye. Là treuue on vn college bien peuplé de ſages & ſçauants prophetes, vne douzaine d'Apoſtres, qui ayant ſemé la parole de Dieu par tout le monde, apres leur moiſſon faicte, ſont là raſſemblez heureuſement, vne armée victorieuze de martyrs

martyrs innombrables, vn ſacré conuent de ſaincts confeſſeurs, des vrays & perfaicts ermites, tant de ſainctes femmes, qui ſe ſont rendues triomphantes des voluptez de ce ſiecle, & des infirmitez de leur ſexe, tant de ieunes enfans, & de belles petites pucelles, qui par des ſainctes mœurs, ont ſurpaſsé la portée de leur eage. Là ſont toutes ces brebis & doux agneaux eſchapez des lacets de ces malicieuſes voluptez. Ils ſe reiouyſſent tous en leurs propres habitations, la gloire de chacun eſt inegale, mais la ioye de tous eſt pareille, & commune. Là regne vne entiere & perfaicte charité: par ce que Dieu eſt là tout à tous, ils le voyent ſans fin: & le voyant touſiours, brulent pareillement touſiours en ſon amour, ils l'ayment & le loüent, le loüent & l'ayment. Tout leur ouurage, tout leur entretien, c'eſt la loüange de Dieu ſans fin, ſans poze, & ſans trauail. O que ie ſeray donc heureux, & veritablemét heureux pour touſiours, ſi apres le deliement de ce corps, ie merite d'entendre les cantiques de cette celeſte melodie, ce concert chanté perpetuellement à la loüange du Roy eternel par les citoyens de cette haulte patrie, par ces legions entieres d'eſprits bienheureux! Que ie ſeray bienfortuné, & trop heureux, ſi ie merite de chanter moy meſme, auec les aultres, & aſſiſter à cette ſolennité, en la preſence de mõ Roy,

Roy,mon Seigneur,& mon Dieu!

O vous chere vie, que le Seigneur Dieu a preparée, à ceux qui l'ayment! vie vitale, vie bienheureuse, vie asseurée, vie tranquille, vie toute belle, toute pure, toute chaste, & saincte: vie affranchie de toute mort, exempte de toute tristesse, vie sans tache, sans douleur, sans angoisse, sans corruption, sans troubles, sans varieté ny changement: vie pleine de toute courtoisie, douceur, faueur, & dignité; où l'on ne treuue point d'ennemy qui combatte, point de flatterie, ny d'allechement de peché: où est vn amour parfaict, & nulle crainte, vn iour eternel, vn esprit, & consentement vniuersel; où l'on voit Dieu face à face; & encore où l'ame est perpetuellement repeüe sans disette de cette viande de vie, mes desirs ne sont plus qu'en vous, & pour vostre clairté. mes regards ne veulent plus d'aultre iour; vos biens me reiouyssent & donnent à mon cœur vne extreme enuie de leur possession. Tant plus que ie vous considere, tant plus ie languis pour vostre amour, vostre memoire me cause vn extreme contentement, & me fait eperduement desirer vostre presence. Ie veux donc, & bien fort, éleuer les yeux de mon cœur deuers vous, rehausser l'estat de mon esprit, & conseruer les affections de mon courage. I'ayme à parler de

Aug. medit. cap. 22.

de vous en ouyr parler, en escrire, en conferer ; lire tous les iours quelque chose de vostre beatitude, & ruminer, & repasser souuent par ma memoire ce que i'auray leu ; afin que si ie ne puis mieux, au moins en cette façon ie passe les ardeurs, perils, sueurs, & aultres incommoditez de cette mortelle & perissable vie, sous le doux rafraichissement de vostre air gracieux & viuifiant, pour puis apres appuyer ma teste lasse sur vostre sein, & là m'endormir, & me reposer vn peu. O vous bienheureuse vie ! O royaume vrayment heureux, exempt de mort, n'ayant point de fin ! auquel nul temps ne succede par années, ny siecles ; où le iour qui continue sans nuict, ne sçait que c'est de temps ny de tenebres ; où le soldat victorieux accompagne les anges chantres de gloire, & comme eux, auec eux chante à Dieu, sans cesse, vn cantique des cantiques de Sion.

Hugo de S. Victore lib. de anima cap. 4. Quels cantiques, quelles orgues, quelles chansons, quelles melodies sont là chantées & touchées sans fin ! Car de tres douces orgues d'hymnes sonnent tousiours, vne tres-agreable melodie d'Anges, des merueilleux cantiques de cantiques, que les citoyens celestes chantent perpetuellement, à vostre loüange, & à vostre gloire.

O mon

O mon ame, ſouſpire ardemment, deſire violemment, afin que tu puiſſiez venir à cette cité ſuperieure, de laquelle, *tant de gloires & de merueilles ſont racomptées*, en laquelle *eſt vne habitation comme de toutes perſonnes ioyeuſes.* *Aug. manu. cap. 24.*

Combien ſera grande cette felicité, en laquelle il ny aura aucun mal, & ne manquera nul bien! les occupations ne ſeront qu'à chanter les loüanges de Dieu, qui ſera tout pour tous. Ie ſuis auſſy aduerty par le ſainct Cantique, où ie lis. *Bien-heureux ſont ceux qui habitent en voſtre maiſon, o Seigneur; ils vous loüeront durant les ſiecles des ſiecles.* tous les membres, & toutes les entrailles du corps incorruptible, que nous voyons maintenant diſtribuer en diuerſes façons, ſelon les neceſſitez temporelles, s'employeront ſeulement aux loüanges de Dieu, parce que les neceſſitez, auſquelles ils ſont aſtraints, ne ſeront plus, mais ſeulement vne entiere, certaine, aſſeurée, & perpetuelle felicité. *Aug. li. 22. de ciuit. Dei, cap. 30.*

Là ſera vne vraye gloire, où perſonne ne ſera loüé par l'erreur, ou par la flatterie, de ceux qui loüent, vn honneur veritable qui ne ſera nié à aucune perſonne digne, & ne ſera deferé à aucune indigne. Là eſt vne vraye paix, où perſonne ne ſouffrira, ny ne reçeura nulle incommodité, ny de ſoy meſme, ny d'autruy. Celuy qui a donné la vertu, ſe donnera encore pour le prix & recompenſe d'icelle, & ſe promet ſoy meſme à elle

qui ne ſçauroit rien reçeuoir ny deſirer de plus grand. Car que veut dire aultre choſe cette parole du Prophete? *Ie ſeray leur Dieu, & ils ſeront mon peuple*; ſi ce n'eſt de moy dequoy ſeroyent ils raſſaſiez, ie ſeray tout ce que les hommes pourront honneſtement deſirer, la vie, la ſanté, l'abondance de viandes, gloire, honneur, paix, & tous biens; car cet aultre paſſage s'entend auſſy fort bien, où l'Apoſtre dit, *que le Seigneur Dieu ſoit toutes choſes en tous*, *luy meſme ſera le but & la fin de nos deſirs*. luy qui ſera veu ſans fin, ſera aymé ſans degouſt, ſera loüé ſans laſſitude. Là nous ſerons francs & libres, nous penſerons à luy, & le voirons, nous le voirons & l'aymerons, aymerons & loüerons. Voylà ce que ſera en fin, ſans fin. Car quelle autre fin doibt eſtre la noſtre, ſinon de paruenir au Royaume qui n'a point de fin?

Bonau. ſoliloq. cap. 4. O mon ame, que ſçaurois ie dire, quand ie conſidere cette ioye future? mon eſtonnement me faict quaſi deſia defaillir, parce que toute reſiouiſſance ſera dedans & dehors, hault & bas, de coſté & d'autre. tu te reſioüyras donc en toutes choſes, & de toutes.

Bonau. ſoliloq. cap. 4. O mon ame, quelle te ſera cette iournée, quand tu ſeras conduite à ce bal bienheureux; & quand toutes peines & tourments (ſi tu vis ſainctement, & ſupportez patiemment) te ſeront changées en plaiſirs & conten-

tentements eternels! Alors tu loüeras le Seigneur ton Dieu pour toutes ces choses, disant auec des leures de resioüissance; *ie chanteray eternellement les misericordes du Seigneur.*

O maison eternelle de Dieu, apres l'amour de IESVS CHRIST, soyez ma ioye, & ma consolation, la douce memoire de vostre nom bienheureux, soit l'alegement de mes fascheries, & de mes ennuys. Car certes il m'ennuye fort d'estre si long temps en cette triste vie, & malheureux pelerinage. *Ambr. in orationib.*

O maison de Dieu, claire, & belle, i'ay aymé vostre beauté, & la gloire de l'habitation du Seigneur mon Dieu, vostre architecte, & possesseur. que mon pelerinage souspire apres vous de iour & de nuict: que mon cœur soit ouuert, & beant apres vous; que mõ esprit se bande, & se dresse deuers vous; que mon ame desire de paruenir à la compagnie de vostre beatitude. *Ambr. in orat.*

Quand passeray-ie en cette vostre belle & tant admirable maison? où vne voix de resioüissance & de contentement resonne tousiours dans les tabernacles des iustes. *Bienheureux sont ceux qui habitent en vostre maison, o Seigneur, ils vous loüeront iusques à des siecles de siecles!* heureux & vrayement bienheureux, ceux que vous auez choisis, & conduits à cet heritage celeste. *Voilà Seigneur, que vos saincts fleurissent deuant vous, comme les lys;* car ils sont remplis *par l'abondance de vostre* *Aug. medit. cap. 37.*

maison, & vous les abbreuuez du torrent de vostre volupté. parce que vous estes la fontaine de vie. O que les demeures, & quartiers de vostre maison sont beaux, qu'ils sont admirables, & desirables; Seigneur des vertus, mon ame cette pecheresse desire d'y entrer! Seigneur, i'ay aymé la beauté de vostre maison le lieu de l'habitation de vostre gloire. *I'ay, demandé vne chose du Seigneur, & la rechercheray encore, que i'habite dans la maison du Seigneur, durant tous les iours de ma vie.*

Aug. soliloq. cap. 35. O vrayement heureux, trois & quatre fois biẽheureux ceux qui desia deuestus de tous maux, asseurez de leur gloire incorruptible, ont merité de paruenir à vous, royaume de paix, & de beauté. O regne eternel, regne de tous les siecles! Où l'on voit la vraye lumiere perdurable, & la paix de Dieu, qui surpasse tout sentiment, regne auquel les ames des saincts se reposent, & voyent vne ioye eternelle sur leurs testes; où ils obtiendront toute resioüissance & contentement, & d'où la douleur & le gemissement s'enfuiront. *O que ce regne est glorieux? O Seigneur, auquel tous les saincts regnent auec vous!*

Greg. in psal. 7. pœnit. Là est vne lumiere sans eclypse; vne ioye sans gemissement; vn desir sans peine; vn amour sans tristesse; vne satieté sans degoust; vn salut sans vice; vne vie sans mort; vne santé sans langueur. Là les saincts & humbles de cœur, là les esprits & ames des iustes, là tous

tous les citoyens de la patrie celeste , & les ordres des esprits bienheureux, voyent leur Roy en sa beauté , & se resioüissent en la gloire de sa vertu. Vne parfaite charité vit, & fleurit en tous , la ioye de chacun est commune à tous, le contentement vniuersel.

O bon IESVS, parole du Pere, splendeur de la gloire paternelle, que les Anges desirent de contempler, enseignez moy à faire vostre volonté, àfin qu'estant conduict par vostre bon esprit, ie paruiene à cette bienheureuse cité, où l'on voit vn iour eternel, vn esprit allié & vnique de tous; où est vne certaine asseurance, & vne asseurée eternité, vne eternelle tranquillité, & vne tranquille bonheur, vne bienheureuse douceur, & vne douce ioye, où vous estes vous mesme Dieu auec le Pere & le sainct Esprit, & regnez par infinis siecles de siecles, Ainsy soit il.



Fuge dilecte mi, et assimilare capreæ, hinnuloq; ceruorum super montes aromatum. Cantic. 8.

X V.

Mon bien-aymé, fuy, & sois semblable au cheureau & au faon des cerfs sur les montaignes des choses aromatiques. *Cant. 8.*

RETire toy d'icy, lumiere de mon ame,
Clairté de mon esprit, retire toy d'icy;
Mon cœur est trop petit pour loger tant de flame,
Ton feu m'esclaire bien, mais il me brusle aussy.
O langage fascheux qu'auec tant de crainte
I'ay tousiours redoubté de te deuoir porter!
He qu'il me seroit doux, si ie n'estois contrainte,
Qu'à te prier autant, afin de t'arrester!
Car tant que ie ioüys de ta douce presence,
Ie ne sens point d'ennuys, & ne me lasse pas.
Tu sçais bien qu'il est vray qu'au temps de ton ab-(sence
Qui m'induit à parler, me conduit au trespas.
Mais en fin ta chaleur se conuertit en braize,
En mes affections, i'ay plus que ie ne veux.
La douleur que ie sens ne vient que de trop d'aize,
Va t'en donc mon bonheur, ou tempere tes feux.
Si quelque changement, me portant trop d'enuie,
T'en faisoit dire autant: ce seroit me damner.
Auant que te quitter, ie quitterois la vie,
Voulant mourir pour toy, mais non t'abandonner.
Pardonne moy mon bien, & taxe en cet outrage
Tes amoureux excez, ce mal ne vient que d'eux;
En faueur de mes vœux, & pour ton aduantage
Ie voudrois que ce iour fut aussy long que deux.

Si mon destin vouloit, que mon desir eust place:
Ie ne t'induirois pas à suiure mes propos;
Si le tien le permet: mesprize les de grace,
Mon bien ne t'en va pas, mais demeure en repos.

Demeure donc icy, sans escouter mes plaintes,
Et comme si c'estoit quelque rapport trompeur,
Qui me fit te presser, par des prieres feintes:
Rasseure ton seiour, & dissipe ma pœur.

Que les vents desliez emportent mes paroles,
Au fort de mes souspirs que tu n'en croyez rien,
Moy mesme ie renonce à mes plaintes friuoles,
Aymant mieux tout souffrir, que perdre vn si grand (bien.

Helas, i'ay beau parler, & i'ay beau me resoudre;
Ie brusle toutesfois, & pendant que mon cœur
Estouffé dans le feu, se sent reduire en pouldre:
On voit fondre mes yeux en amere liqueur.

Fuy donc puis qu'il le faut, d'vne course legere;
Fay que tes vites pas soyent par tout triomphants;
Cour plus fort qu'vn cheureuil vole deuant sa mere;
Laisse la biche arriere, & deuance ses fans.

Mais regarde en fuyant, & par traits manifestes
Monstre que ce destin te prend au despourueu;
Puis fay que tes desirs contrarient tes gestes,
Ainsy qu'vn qui se cache, & veut bien estre veu.

Lors que le sainct Ephrem sentoit en sa poitrine
Les traits de ton amour, qui se changent en feu;
Ainsy souspiroit il, o passion diuine
Trop puissant pour nous, apaisez vous vn peu.

Ce flambeau lumineux de l'Eglise Romaine,
Xauier triomphateur des matineux Indois,
Ayant le cœur blessé d'vne main plus qu'humaine,

Par

Par excez de bonheur disoit à chaque fois.
Ah Seigneur, c'est assez, vos graces excessiues
Ne sçauroyent se loger en vn si petit lieu,
Mon cœur est trop debile, & vos flames trop viues,
O Seigneur, c'est assez, c'est assez, o mon Dieu.
Le ieune Stanislas, honneur de la Poloigne,
Durant qu'vn mesme feu luy consume le cœur;
Te suplye humblement, que ton ardeur s'esloigne,
S'arrouzant cependant d'vne froide liqueur.
Helas que m'a seruy ma constante poursuite?
Entre grands & petits les partys sont mal faits;
Apres t'auoir treuué, ie procure ta fuite,
Retirant d'vn desir deux si diuers effects.
Mais non, ce n'est pas moy qui cause ce diuorce,
C'est ton feu trop ardent; te voyant à loisir:
Si i'auois moins d'amour, ou biẽ toy moins d'amorce,
I'aurois moins de douleur, & toy plus de plaisir.
Fuy dõc puis qu'il le faut sur ces croupes hautaines,
Qui croissent lentemẽt, portant leurs fronts és cieux;
Où mainte escorce pleure & souspirant ses peines
Pleut mainte goute d'ambre, & d'encens precieux.
Où le cedre immortel espand vne ombre fraiche,
Où l'eternel laurier conserue sa verdeur,
Où la myrrhe distille, & la canelle seche
Mesle auec le saffran sa gracieuse odeur.
Fuy t'en à pieds legers sur les testes voisines
D'Amana, du Liban, & prompt comme le vent
Monte iusques au ciel, vers les troupes diuines
Des Seraphins aislez, puis passe encore auant.
Nous qui debuons languir dedãs ce val de larmes,
Redoubtons trop ton feu; mais ces esprits heureux,

Qui viuent dans le ciel le ſentent ſans alarmes,
Donc en noſtre faueur, reſerue le pour eux.
Vne ſeule eſtincelle embrazeroit mon ame,
Ie ne puis reſiſter à des traits ſi puiſſants,
Sans attendre plus tard appaiſe vn peu ta flame,
Ou fay bien-toſt finir les peines que ie ſens.
Fuy donc, mais en fuyant tourne ſouuent la face,
Et pour mieux faire voir que quelque digne ſoing
Retient tes volontez, en cette ſeule place:
Volette autour de moy, ſans t'eſgarer plus loing.
Ou fay comme la lune, alors qu'elle ſe mire
Dans le front du ſoleil, qui pare ſa beauté;
Tant plus qu'elle s'eſcarte, & qu'elle ſe retire,
Elle ſe monſtre à nous auec plus de clairté.
Le tourment exceſſif, que ton amour me liure,
Me fait ainſy changer de deſir, & de foy.
Pardonne moy mon bien, ſans toy ie ne puis viure;
Et ne puis auſſy viure, eſtant auecque toy.
Ta preſence me cuit, ton abſence me geſle,
En toy i'ay trop de bien, & ſans toy i'en ay peu;
O bonheur malheureux ! dont la ſuite eternelle
Me iette dans la glace, en me tirant du feu.
Quel remede en ce ſort? puis que quoy qui m'arriue
Ta preſence m'afflige, & me peut conſoler?
C'eſt qu'il faut me toucher d'vne flame moins viue,
Et m'eſchauffer le cœur, ſans pourtant le bruſler.
Mais fuy, puis que ie bruſle; en ta courſe legere
Fay que tes pas legers ſoyent par tout triomphans.
Cours plus fort qu'vn cheureuil, vole deuant ſa mere
Laiſſe la biche à dos, & deuance ſes fans.
Ie rompray cependant quelque canne bien verte,

Pour

Pour auoir vn flageol, sans peine, & sans façon.
Et feray que ton nom, pour consoler ma perte
Soit l'vnique subiect de ma triste chanson.
Quand ma dolente voix ne sera plus si forte,
Mais voudra s'arrester, & ne chantera point:
Incontinent ma main trauaillant d'autre sorte,
Peindra nayfuement le tourment qui me poingt.
Elle escrira cent fois sur la ieune ramée
Des arbres les plus verds nos plus cheres amours.
Grauant toute l'escorce, ou la rendant semée
Des lettres de nos noms qui dureront tousiours.
Mais de peur qu'vn passant conduit à l'aduenture
Ne les offence point d'vn regard indiscret:
Nos deux noms enlacez n'auront qu'vne figure,
Et seront alliez par vn chiffre secret.
Quand cela sera faict, si la nuict ne m'ombrage,
Mais si le teint du iour, est encor trop vermeil,
Laißant là mes chansons, & quittant tout ouurage
Ie plongeray mes soings dans l'eau d'vn doux sõmeil.
En ce muet loizir ma memoire occupée
Comptera les faueurs, que ie reçois de toy.
I'auray les yeux serrez, & l'aureille estoupée,
Croyant que ie t'entend, ou bien que ie te voy.
Mais pendant mon discours ta flame coustumiere
Augmente ses excez, & me va consumer.
Helas ie n'en puis plus, o ma chere lumiere,
Fay voir en me laissant, que tu sçais bien aymer.
Va t'en donc, mais aussy fay que tu ne demeures
Que quelque peu de temps, separé de ce lieu,
Afin qu'vn bon destin, te ramaine en peu d'heures:
Ie presse ton depart, & ne dis pas adieu.

Mon

Mon bien-aymé, fuy, & sois semblable au cheureau, & au faon des cerfs sur les montaignes des choses aromatiques. Cant. 8.

Guil. Abbas apud Delrio in c. 8. Cant.

L'Espoux est souuent mis en fuite, & renuoyé trop tot, plus promptement qu'il ne faudroit, & l'on dit auant qu'il soit temps *fuyez*: car il y a vn temps, auquel l'espoux doit demeurer, vn autre auquel il doibt se retirer; vn temps propre à dire, *demeurez auec nous Seigneur*; vn aultre pour dire, *fuyez mon bien-aymé*. vn aultre propre pour le renuoyer, luy disant: *ie ne vous laisseray pas, si vous ne me benissez*; si vous n'augmentés les fruicts de ma iustice, alors ie vous quiteray en temps commode.

Beda in c. 8. Cant.

Qui est celle qui veuille chasser & esloigner de sa presence quelqu'vn qu'elle ayme? ce que celle cy dit, *fuyez mon bien-aymé*, n'est pas en souhaitant, mais plustot par complaisance, & par vne ardeur, & desir de ne sembler en rien contrarier ses volontez.

Author scalæ paradysi, tom. 9. Aug. cap. 5.

Car comme en quelques offices & necessitez de la chair, la conuoitise charnelle est tellement contrainte & vaincue, qu'elle perd tout vsage de raison, & l'homme est faict comme tout charnel; de mesme en cette contemplation celeste, mais à meilleur tiltre, les emotions & troubles de la chair, sont tellement engloutis & consumez par l'ame; qu'en

qu'en rien du tout la chair ne contrarie l'esprit, mais se rend souple & obeissante à ses intentions.

Les souspirs & les larmes, ne sont ce pas des fidelles tesmoings & des messagers asseurez de cette consolation? Si cela est, cette façon de parler est bien nouuelle, & la signification peu vsitée; mais dequoy nous meslons nous? qu'auons nous à faire de descouurir en public les secrets de cet entretien & discours si particulier? *Idem cap. 6.*

Laissez moy, permettez que ie me retire: car desia l'Aurore monte: la benediction donc estant donnée, le nerf de la cuisse estant mortifié, le nom de Iacob estant changé en Israel, l'espoux s'escarte vn peu, long temps desiré, tot eschapé. *Idem cap. 7.*

Mais ne craignez pas, o belle espouse, ne desesperez pas, n'estimez point que vous soyez mesprisée, si l'espoux vous soustrait, & vous oste sa face pour quelque peu de temps. Tout cecy se fait pour vostre mieux, par sa venue, & par son depart vous gaignez tousiours; c'est pour vostre amour qu'il vient, & pour vostre amour qu'il s'en va; il vient pour vous consoler, il se retire pour vous temperer, afin que la grandeur de sa consolation ne vous rende orgueilleuse, & peu recognoissante. L'espoux a ses graces qu'il possede comme siennes, les depart ainsy qu'il veut, & quand il veut, ce que vous *Idem cap. 8.*

en

en tenez, ne vous vient que de ſa liberalité, non pas d'vn droict hereditaire. C'eſt vn ancien prouerbe, que l'exces de familiarité fait naiſtre incõtinent le meſpris. Il ſe retire donc peut-eſtre de peur que ſa preſence trop couſtumiere, & continuée ne le face meſpriſer, il eſpere que ſon abſence ſera de nouueau germer de beaux & violents deſirs en voſtre cœur, que vous le chercherez & le rapellerez auec plus de ſoing & de vehemence, & que l'ayant long temps cherché, ſa preſence vous ſera plus pretieuſe, & plus agreable. Ne prenons donc pas l'exil pour noſtre patrie, les arrhes pour le prix de la ſomme. L'eſpoux vient & s'en va ſelon les occaſions, aportant maintenant les cõſolations, changeant aultrefois pendant noſtre infirmité tout l'eſtat de noſtre ame, il permet que nous gouſtions vn peu combien il eſt doux, puis ſe deſrobe auant que nous le ſentions entierement, & de cette ſorte il eſt autour de nous, & ſur nous, à aiſles eſtendues & battantes, voletant & nous inuitant par ſon action à voler & le ſuiure.

Bern. ſerm. 9. ſuper Beati qui habitant.

Partant l'ame luy rend cette reſponce, quand il la cherche. *Vous auez mis voſtre refuge fort hault:* Car cette ame ſi fort enflammée, & alterée d'vne ſoif de Dieu, ne veut pas comme ſainct Pierre, faire des tabernacles ſur vne montaigne terreſtre, ny comme Marie Magdaleine le toucher encore en terre: mais elle

elle crie, & crie tout hault, *fuyez mon bien-aymé, soyez semblable aux cheureux & fans des biches.*

Car l'espoux mesme l'exhorte à fuyr, parce que desia elle peut le suyure, fuyant les choses terriennes, & l'admoneste d'estre pareille à quelque petit Daim, qui s'eschape des filets. car elle veut aussy fuyr, & s'en voler par dessus le monde.

Ambr. de bono mortis, cap. 5.

Soyez semblable aux cheureux, & aux fans de biches sur la montaigne des baumes & senteurs; elle poursuit, souhaitant bien fort & souspirant, sçachant qu'en cette vie presente, sa principale & plus grãde felicité (puis qu'elle est encore priuée de la vision) est d'estre consolée par sa visite, bonheur qui n'est accordé seulement qu'à ceux qui par le mespris des choses terrestres, & par le desir des contentements du ciel, meritent d'estre apellés montaignes de baumes & parfuns spirituels : car le Seigneur *se fait semblable au cheureul, & au fan de biche* pour eux qui se treuuent sur les monts de bonnes senteurs, & plantes odoriferantes, quand apres il luy semble à propos & conuenable, assemblant la clairté de son secours, il repousse les dangers des tentations qui les assiegent, ou leur restitue les dons accoustumez des vertus, qu'il sembloit leur auoir ostées : car nostre infirmité n'est que trop euidente, en ce que nous ne pouuons pas tousiours auoir en nos

Beda in cap 8. Cant.

oraisons,

oraiſons, le meſme feu, la meſme poincte nous ny gouſtõs pas touſiours tant de douceur ny de conſolation, les ruiſſeaux de nos larmes ſe tariſſent ſouuent, & ne coulent pas inceſſamment en abondance, pour teſmoigner la douleur interieure de nos pechez commis, ou l'ennuy que nous cauſe ce faſcheux banniſſement, où nous ſommes releguez bien loing de noſtre patrie celeſte, & quelquefois cette debilité ſpirituelle eſt ſi grande en nous, que quelque fort que nous nous excitions, nous ne pouuõs nous émouuoir, ny iouyr de ces biens d'auparauant. Et d'autresfois auſſy quand nous y penſons, & le ſouhaitons le moins, toutes ces commoditez nous arriuent comme à foule, & ſans main mettre. Changements, & diſſemblances, dont nous ne ſçaurions rendre aucune raiſon, ſi ce n'eſt que le moteur de nos ames, & leur biẽ-aymé fuit & ſe retire quelquefois, puis retourne & nous viſite.

Bern. ſer. 75. in Cãt. Qui me deſcouurira maintenant les ſecrets & le myſtere de cette viciſſitude? qui m'expliquera l'arriuée & le depart du Verbe? cet eſpoux n'vze il pas de legereté? eſtimons que cecy ſe fait, non par mouuement du Verbe, mais par le ſentiment de l'ame. Quand elle ſent la grace, elle recognoit la preſence, quand elle ne la ſent plus, elle ſe plaint de l'abſence, & le prie de retourner. mais peut-eſtre que l'eſpoux s'eſt ſouſtrait, afin

afin d'estre rapellé auec plus d'instance & de desir, & retenu par apres auec plus de constance & de plaisir. Car il dissimuloit quelquefois & faisoit semblant d'aller plus loing; non qu'il le voulust, mais qu'il aymoit mieux d'entendre, *Demeurez auec nous, par ce qu'il se fait tard.* Il est maintenant tres-asseuré, que toutes ces vicissitudes d'allées, & de retours du Verbe arriuent aux ames, comme il dit luy mesme: *Ie vay, & viens à vous.* puis, *encore vn peu, & vous ne me voirez pas.* O peu, & peu! o peu bien long! O doux Seigneur, appellés vous vn peu, ce temps que nous ne vous voyons pas? sauf l'honneur & reuerence deüe à la parole du Seigneur; ce peu que vous dites est long, & beaucoup trop long.

Mais fuyez mon bien aymé, par ce que ie ne puis encore estre vnie auec vous, & nos nopçes ne peuuent encore s'accomplir. *Ansel. in c. 8. Cant.*

O voix digne d'estre ouye par ce fauory! voix d'vn cœur fidelle & d'vn esprit humble! car c'est là ce que chacune ame fidelle & sage a coustume de dire: Seigneur ie ne suis pas digne, que vous entriez soubs mon toict; ie ne suis pas digne, que vous mõstriez en moy quelque frequent miracle de vostre presence, & de vos visites. *Fuyez* vous, dis-ie, *mon bien-aymé*; & faites des saults, & des bonds pareils à ceux des cheureux, ou fans de biches, non contre moy, mais sur les montaignes de baumes, sur les merites *Ruper. in c. 8. Cant.*

plus releuez des saincts, & parfaits.

Aug. 10 confess. cap. 40. Vous me faites quelquefois entrer en vne affection qui m'est bien inusitée en l'interieur ; vous me faites ressentir ie ne sçay quelle precieuse douceur; laquelle si elle se parfaict, & s'acheue en moy, ie ne sçay ce que ie pourra estre. cela seulemẽt sçay-ie, que ce sera vn bien beaucoup plus grand que cette vie; mais ie retombe souuẽt à ces choses terriennes, & suis englouty de nouueau, estant trainé & raualé par ces miserables fardeaux ; & ie suis là retenu, & pleure beaucoup, par ce que ie suis bien fort retenu.

Aug. soliloq. cap. 22. Seigneur Dieu, mon consolateur; *mon ame refuse d'estre consolée en cette vie*; afin qu'elle soit treuuée digne des consolations eternelles.

S. Eu. in vita sua. Retirez vous vn peu de moy pour quelque temps, par ce que l'infirmité de ce vaisseau fragile & mortel, ne peut comprendre vostre gloire, ny vos grandeurs, qui sont infinies & immortelles.

FIN.

FLORENTIVS
DE MONTMORENCY,
Præpositus Prouincialis Societatis IESV per Flandro-Belgicam.

C*Vm Pia Desideria à P.* Hermanno Hugone *Societatis* IESV *Sacerdote conscripta, quatuor designati eiusdem Societatis Patres legerint probarintq́; potestate ab Admod. Reuerend. Patre nostro* Mutio Vitellesco *ad hoc mihi factâ, vt typis excudantur, permitto. In quorum fidem has litteras manu meâ subscriptas, officij mei sigillo muniui. Bruxellæ,* 28. *Aprilis Anno* 1624.

Florentius de Montmorency.

APPROBATIO CENSORIS.

HÆc Pia Desideria, Gemitus & Suspiria animæ Christianæ, Elegijs, Emblematis, & SS. Patrum scriptis illustrata à R. P. *Hermanno Hugone* Societatis IESV Presbytero, pererudita sunt & solida, atque perlucidam semitam continent; quâ æterna Veritas, & vera charitas, & chara æternitas obtineatur, ab his qui in tenebris & in vmbrâ mortis sedent, ad dirigendos pedes suos in viam pacis. Datum Bruxellæ XI. Idus Nouembris, M. DC. XXIII.

Henricus Smeyers S. Theologiæ Licentiatus Scholasticus Bruxellensis, Librorum Censor.

ANTVERPIÆ
TYPIS
IOANNIS CNOBBARI
M. DC. XXVII.

